



Les Chevaliers de la Xache

~~14709361~~

1174 / 94b

DU MÊME AUTEUR :

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

DINCOLO

(Roumains et Hongrois)

ROMAN NATIONAL

311387

III 2189

JULES BRUN

BIBLIOTEC
G. C.
P. M. R.

Nr.

Les Chevaliers de la Hache

(ROUMAINS ET BULGARES)

ROMAN NATIONAL

PREMIÈRE PARTIE



BUCAREST

Imprimerie „LA ROUMANIE“, E. S. Cerbu
CALEA VICTORIEI, 29 (Maison Lempart)
1901.

31692/67

BIBLIOTECĂ CENTRALĂ UNIVERSITARĂ

COTA

49776

fc 28/10

820/05

TIRAGE À PART

DU FEUILLETON DU JOURNAL.

LA ROUMANIE

300 EXEMPLAIRES

B.C.U. Bucuresti



C20055116

UN CHAPITRE INTRODUCTIF

QUE LES ROUMAINS PEUVENT PASSER

«Une petite ville dans un grand village», disait Marsillac, vers 1866. Le temps a marché. Bucarest, bien que situé aux portes de l'Orient, est désormais pourvu des organes nécessaires à une capitale occidentale.

Une très grande ville de province,—cette désignation, justifiée par l'aspect général des maisons, par le calme des artères latérales, traduirait mieux l'impression d'ensemble qu'un Français, connaissant la France, pourrait éprouver à la vue du Bucarest moderne; mais il faudrait ne regarder ni la Banque nationale, ni l'Athénée roumain, ni l'Hôtel des Postes, ni le Palais de Justice, ni la Caisse des Dépôts et Consignations, ni le Ministère de l'Agriculture et des Domaines, ni le Palais de l'Université, ni l'Ecole des Arts-et-Métiers, ni l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, ni l'Ecole supérieure de jeunes filles; mais encore il faudrait faire abstraction de l'extraordinaire mouvement du centre, des centaines de voitures qui sillonnent la chaussée Kisseleff de cinq à sept, d'une vie intense, d'un luxe d'équipages que jamais, en France ou ailleurs, grande ville de province n'a connus.

Sauf quelques églises restaurées plus ou moins gauchement, pas un monument centenaire. Et pourtant la capitale de la Roumanie est baignée d'une atmosphère toute particulière, où se combine l'impalpable poussière d'un passé presque complètement

disparu, un je ne sais quoi révélant à l'esprit, sinon aux yeux, la rapidité vertigineuse avec laquelle s'est transformé l'ancien Bucarest, cette cité dont les actes de fondation sont perdus, mais que l'éminent historien Hasdeu a découverte et restituée en plein état féodal, déjà dès l'année 1231.

Regardons-la d'abord à vol d'oiseau, en montant à la Tour du feu (*Foishoroul de foc*), par une belle après-midi de mars finissant. A cette hauteur, les teintes criardes se sont atténues ; ce qui se déroule devant nos yeux, charmés par une vision d'Orient qui s'effacera comme un mirage quand nous aurons remis le pied sur le pavé, c'est une ville de rêve, une ville blanche, estompant dans un ciel d'un bleu délicieusement laiteux ses milliers de maisons basses, coquettement séparées par de frais jardinets, des plantations d'acacias, des vergers et des treilles, — une ceinture d'un vert naissant et doux que ni la poussière, ni la sécheresse estivale n'ont encore ternie. Les dômes de cent cinquante églises — il y en avait autant, autrefois, que de jours dans l'année — haussent en plein soleil leur revêtement de métal et semblent d'énormes diamants sertis dans la couronne de cette «Ville de la Joie».

Sur son tapis velouté, formé par la plaine environnante, sans arbres, toute en prairies ou en jeunes blés, n'a-t-elle pas un peu l'air de la «Marguerite», représentée dans les jeux enfantins par une fillette en robe blanche, qui s'accroupit ? Et l'on peut tout aussi bien lui appliquer comme leit-motive les paroles monotones et décevantes de la ronde :

En abattant une pierre...

O gué ! ô gué ! ô gué!...

car, à l'instar de la «Marguerite», quand elle voit retomber peu à peu les bords de sa jupe qui la dérobaienr aux regards de convoitise du «chevalier» de la chanson, la «Ville de la Joie» voyait arriver sur elle Turcs, Tatars, Hongrois, Polonais, pillant,

détruisant, brûlant, et la laissant presque au ras du sol.

Puis, après les pestes et les famines, venaient les tremblements de terre et les incendies terribles. Et pourtant tous ces éléments destructeurs avaient beau s'acharner contre Bucarest, — comme le phénix, la cité renaissait de ses cendres, taillant chaque fois, pour ses charpentes, un peu de son manteau de forêts de chênes qui, dit-on, donnèrent leur nom à la rivière qui la baigne.¹⁾

Elle renaissait, courageuse et résignée, refaisant plus nombreux ses palais-forteresses, ses pittoresques demeures de boyards, à galeries, à moucharabis, à larges auvents, à toitures hautes en pente raide, recouvertes de lamelles de bois imbriquées, sur lesquelles glissait la neige des longs hivers,—plus nombreuses, ses pauvres masures de clayonnages et de boue, basses et mal étayées, ses maisonnettes sans alignement, sans architecture, le gui végétant sur le chêne, se faisant humbles à côté des *case boieresci*, comme le mendiant qui vous dit : „Je baise vos petites mains, mon jeune seigneur !“

Mais revenons au Bucarest actuel.

L'inattendu s'y rencontre à chaque pas pour le touriste. Un tournant de rue vous jette d'un quartier fréquenté, d'une fourmilière humaine où les voitures roulent sur le pavé de bois, comme la caléa Victoriei — notre rue de la Paix, — dans un quartier tranquille, un Passy noyé dans une savane de jardins, un Autenil aux petits hôtels cossus ayant l'aspect de villas. A un autre tournant, le brouhaha vous reprend, les maisons de rapport superposent leurs étages, le commerce élégant étale les glaces de ses devantures multicolores.

Chaque faubourg apporte sa note particulière. Ici le ventre de Bucarest, les halles à la boucherie,

(¹) *Dâmbovitza* signifierait, en slavon primitif: *feuille de chêne*.

aux poissons, aux légumes, avec leur annexe, la place Saint-Antoine, embaumée par son marché aux fleurs, égayée par son marché aux oiseaux. Plus loin, la place Saint-Georges, avec ses boutiques de marchands de nattes, de paniers, de brocs, de meubles en bois blanc. Orientez-vous à droite, c'est la chau-dronnerie de cuive rouge, la pelleterie, la poterie, l'article de Brashov. Orientez-vous à gauche, c'est la Lipscani, la rue des magasins de nouveautés, où des centaines de potences supportent de naïves enseignes peintes sur tôle, où des étoffes sont tendues aux portes, où les acheteuses se heurtent et se couloquent. Puis voici les larges boulevards s'étendant à perte de vue, plantés de marronniers encore grêles, dont la ligne est interrompue par les colonnes de fonte supportant les globes électriques.

Maintenant cotoyons la rivière. Son lit très encaissé trace un sillon d'ocre au bas des pentes vertes de ses rives. La main de l'homme a passé par là, c'est le canal Saint-Martin. La limpidité de ses ondes, la Dâmbovitza l'a laissée en amont ; elle se traîne, lente et bourbeuse, avec le regret des défilés de Roucâr, séjour d'ombre et de fraîcheur perpétuelles.

Près de ses bords, dans un quartier perdu de la rive droite, vous apercevez, sur un mamelon d'une dizaine de mètres d'élévation, une modeste petite chapelle au clocher en champignon, aux murs crevassés et moussus, aux dalles disjointes. C'est l'église de Boucour, le berceau de l'ancienne ville primitive, l'emplacement où le berger légendaire, pieux et robuste, allait poser pour les siècles à venir les fondements rustiques de la capitale des deux anciennes Principautés danubiennes, indissolublement unies, voici déjà quarante ans.

Et la cabane du berger a croûlé de vétusté. Et d'autres cabanes moins frustes, des maisonnettes plus habitables, puis des *courtzile* princières, des demeures de boyards lui ont succédé ; et l'intelligence et la vigueur de la race aidant, la Roumanie,

la *Tzara Româneasca* a surgi peu à peu, indestructible, suivant l'âpre voie du progrès, se perfectionnant comme sa capitale, secouant le joug étranger et plantant finalement, en 1877, le drapeau de son indépendance sur la redoute de Grivitza.

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE I

L'HOMME ÉCORCHÉ

CHAPITRE I

UN BEAU CRIME

Puisqu'un tigre est à la fois un monstre de férocité et un bel animal, il est tel crime que l'on peut appeler un beau crime. Comme s'ils s'étaient donné le mot, ce titre, *Un Beau Crime*, vint spontanément sous la plume de tous les reporters des journaux de Bucarest, le 11 Janvier 1897.

C'était un samedi. Le ciel était nuageux, il ne faisait pas froid pour la saison, puisque le thermomètre avait marqué +5°, à midi, et n'était descendu, à minuit, qu'à -2°. Nous nous souvenons que c'était l'avant-veille de la rentrée des Corps Législatifs, et le lendemain d'une soirée dansante au palais de Cotrocéni, où S. M. le roi dansa le quadrille des Lanciers avec S. A. R. la princesse Marie. Malgré cette fête de Cour, l'Opéra avait eu beaucoup de monde pour une représentation de la *Traviata*, donnée avec M-me Adiny.

Tout était donc au calme et à la joie, quand les vendeurs des journaux du matin se lancèrent à travers la ville, en criant :

— L'homme écorché de Cismégiou !... Un cadavre sans peau !...

Et l'on s'arrachait les feuilles, remplies de détails contradictoires. D'après celle-ci, un cadavre d'homme ; d'après celle-là, un cadavre de femme ; l'une annonçait que la victime pouvait avoir de vingt à trente ans ; une autre lui en attribuait de cinquante à soixante.

Voici ce qui s'était passé.

Un sergent de ville du nom de Trajan Zaganesco faisait une ronde, vers trois heures du matin, dans le jardin de Cismégiou, — un parc magnifique, en plein centre, que nous comparerions au parc Monceau, s'il était bordé de constructions élégantes, — quand son attention se porta sur la petite île, où une bande de chiens faisaient un vacarme épouvantable. Le brave gardien de la paix publique se dit aussitôt que la saison n'étant guère favorable aux amours de la gent canine, ce charivari devait avoir une cause autre qu'une rivalité entre toutous. Et quand on est l'œil de la ville endormie, ce n'est pas pour loucher vers la droite, quand il se passe quelque chose à gauche.

D'autres sergents de ville n'en auraient pas cherché si long ; ils auraient tiré du côté de la cuisine hospitalière, où quelque Maritza, toquée des militaires, contemplait avec orgueil, à des heures indues, les modestes galons d'or de son vainqueur, en quête d'un bouillon prélevé sur la soupière des maîtres et d'une place près du fourneau. Mais Trajan Zaganesco, troupeau fini, homme de devoir et père de famille, Trajan Zaganesco ne se chauffait pas de ce bois-là.

Donc le gardien de la paix enjamba lestement la balustrade qui ferme le pont de l'île, dispersa à grands coups de botte la meute hurlante, non sans être mordu au mollet par un roquet contre lequel il jura comme on peut s'imaginer, frotta une allumette contre son pantalon et... ne vit rien du tout, car l'allumette s'éteignit. Une seconde allumette, crac ! lui permit d'apercevoir quelque chose de bizarre,—d'inattendu à coup sûr.

— Ah-ça ! fit-il, ces satanés chiens auraient-ils volé un veau chez le boucher ?... Mais comment l'auraient-ils traîné jusqu'ici ?... C'est que ça pèse, un veau !

L'allumette n'avait donné sa lueur que pendant une seconde. Et notre brave Zaganesco frottait, frottait toujours. Le vent soufflait, et il avait beau a-

briter ses allumettes sous le pan de son manteau, elles rataient l'une après l'autre. Et après avoir juré contre les chiens, le sergent de ville jurait maintenant contre la Régie.

Quand sa provision fut épuisée, il resta penaud un moment et consulta le ciel, — un ciel de plomb.

Alors, à tâtons, il promena sa main sur l'objet qu'il avait pris pour un veau paré pour l'étal.

— Eh mais !... c'est... c'est...

Zaganesco n'acheva pas... Il poussa un cri d'horreur.

Puis se remettant un peu, il saisit son sifflet et souffla dedans à pleins poumons.

A droite, à gauche, aux quatre points cardinaux, des sifflets lui répondirent. Puis un bruit de bottes, une galopade dans le jardin de Cismégiou.

— A moi ! camarades, à moi !

Un vieux sergent de ville à tête grise parut le premier, puis un second, puis un troisième.

Zaganesco leur cria :

— Vite de la lumière !

— J'ai précisément une lanterne de poche, dit son vieux camarade, le premier arrivé, un dur-à-cuire qui ne s'embarquait pas sans biscuit.

— Ou j'ai rêvé, ou je suis fou, ou c'est un homme...

— Un homme assassiné, peut-être ?

— Un homme assassiné, ça s'est vu ; mais ce qui ne s'est jamais vu...

Le vieux sergent de ville avait réussi à allumer sa lanterne. Un rayon lui montra la chose sans nom, et posément, il acheva la phrase de Zaganesco :

— Ce qui ne s'est jamais vu, en effet, c'est un homme écorché, avec les yeux arrachés... oui, un cadavre dépouillé de la tête aux pieds !

— Et pas endommagé par les chiens, ajouta Zaganesco, fier de sa découverte ; je ne leur en ai pas laissé le temps !

Cinq ou six sergents de ville étaient réunis à ce moment, continent à siffler à perdre haleine.

— Eh ! les enfants, grogna le vieux, assez de musique comme ça ! Restez avec moi, toi Athanasiou, et toi Pétresco, pour contenir ces sales chiens et garder le mort... Toi, Zaganesco, avec les camarades, allez réveiller le préfet de police et le chef de la sûreté. Le reste est leur affaire.

Et le bruit des bottes se perdit bientôt dans le lointain.

Pendant ce temps, le père Vélesco — c'était le nom du vieux briscard — fit ses petites constatations à lui, en s'adressant à Athanasiou, tandis que Pétresco chargeait les chiens affamés avec une gaule qu'il avait ramassée.

— Vois-tu, ami Athanasiou, le corps est tout frais, à peine raidi, et encore le froid y est pour quelque chose, hum !... Mais pour de l'ouvrage bien fait, c'est de l'ouvrage bien fait... c'est troussé comme un agneau de Pâques. Il n'y qu'un fameux boucher ou un chirurgien pour vous écorcher un homme comme ça. Regarde un peu...

— Mais je n'ai pas l'habitude, vieux ; je ne peux pas faire la comparaison, moi...

— Moi non plus, idiot. Mais un homme ou une bête, c'est à peu près la même chose, à ce point de vue-là. On dirait que tu n'es jamais allé à l'abattoir...

— Pour sûr que si... Mais au fait, mon ancien, je comprends encore qu'on assassine un homme, mais...

— Mais qu'on le pèle comme une poire, ça dépasse tes faibles moyens, n'est-ce pas ?

— Vous y êtes !

— J'y suis, j'y suis, c'est une manière de parler...

Et le vieux Vélesco se tirait la moustache à l'arracher. Tout à coup, il se frappa le front, puis tapa sur l'épaule d'Athanasiou de façon à lui faire perdre l'équilibre, et avec un éclat de voix trahissant son orgueil :

— Triple âne que tu es, tu ne comprends donc pas que si on l'a écorché, si on lui a vidé les yeux, c'est pour qu'on ne le reconnaissse pas !...

- C'est clair comme le jour !
 — Il fallait encore trouver.
 — C'est que vous la connaissez dans les coins,
 vous !
 — Je te crois... Tout de même, ça me fait de
 l'effet de voir une créature de Dieu, un de mes sem-
 blables exposé comme ça, tel ces agneaux que bala-
 dent les *précoupetzi* (marchands ambulants).
 Et malgré le froid, le brave homme se dépouilla de
 son manteau et l'étendit sur le cadavre.
 Puis il alluma sa pipe pour se réchauffer un peu.

Cabo55116 —

31692/67



CHAPITRE II

OÙ COMMENCENT LES DIFFICULTÉS

Au bout de trois jours, personne n'était plus avancé que notre excellent Vélesco.

Et le tirage des journaux montait, montait toujours. Les bonnes gens des faubourgs n'en perdaient pas le boire et le manger,— car les cabarets ne désemplissaient pas et chacun parlait de l'affaire à perte de vue,— mais ils en perdaient le sommeil à coup sûr, se levant avant le jour, après avoir rêvé cadavre, pour guetter les crieurs de journaux.

— Les nouveaux détails sur l'homme écorché !

— Par ici ! par ici !

Et toutes les mains se tendaient. Des vieux courraient en chemise jusqu'au milieu de la rue, au risque d'attraper le mal de la mort.

Ne blaguons pas le faubourg ; chez le grand pâtissier Capsha, les messieurs de la haute avaient oublié la politique ; l'Arbitre des élégances de Bucarest était délaissé : plus de courrier mondain ; on ne dansait plus, on n'allait plus au théâtre, on n'offrait plus à dîner. La capitale avait la fièvre ; une poignante curiosité tenait les gamins essayant leur première culotte, aussi bien que les vieillards qui avaient un pied dans la tombe.

Le père Kühnel, un industriel bien connu, venait de recevoir les derniers sacrements. Encore tout oint d'huile sainte, il tourna ses yeux baignés d'ombre vers ses enfants qui pleuraient à genoux, et on l'entendit murmurer entre deux râles :

— Que... que sait-on... de l'homme... écorché ?

Et il rendit le dernier soupir; ce qui fit dire à une servante, irrespectueuse ou naïve:

— Eh bien, le voilà renseigné là-haut!

Le procureur, le juge d'instruction, le greffier avaient instrumenté, et ils en étaient encore à savoir si peu que rien, c'est-à-dire que la victime avait 1 mètre 85 — une belle stature — après restitution de l'épaisseur normale du cuir chevelu et de la peau du talon. Elle était, bien entendu, du sexe masculin: les yeux arrachés, belle carrure d'épaules, tous les organes jeunes et sains; âge approximatif, de vingt à vingt-cinq ans.

Si l'on ne savait presque rien de la victime, on ne savait absolument rien de l'assassin ou des assassins. Le corps avait été apporté complètement nu, et les braves sergots avaient si bien piétiné l'île de Cismégiou et ses alentours de terre ferme que pas une trace de pas, sauf celles de leurs grosses bottes à clous, n'avait pu être relevée. Tout le monde y perdait donc son latin, les médecins légistes comme les magistrats, les magistrats comme les agents de la sûreté.

On avait inséré dans les journaux l'avis suivant, émanant de la préfecture de police :

Avis important

Prière de signaler à la Préfecture de police de la capitale toutes les personnes disparues, du sexe masculin, surtout s'il s'agit d'un homme jeune, bien fait, haut de taille.

Une prime de 1000 francs est offerte à qui donnera un renseignement permettant d'établir l'identité de l'individu dont le cadavre écorché a été trouvé dans le jardin de Cismégiou, pendant la nuit du 10 au 11 janvier dernier.

Cet avis fut lu à l'office du dimanche par tous les popes de Roumanie.

On ne signala pas moins de deux cent soixante-un disparus, — presque tous des débiteurs que recherchaient leurs créanciers. Le chef de la sûreté passait son temps à déchiffrer des lettres de tout format. Il y eut aussi des petites femmes plantées là qui profitèrent de la circonstance pour tâcher de connaître la nouvelle adresse de l'amant volage.

Et la presse affolée tournait comme une girouette. Le reporter Paul Haritine s'imagina avoir trouvé la bonne piste: un Italien joueur d'orgue, l'homme à la perruche verte qui tire des billets de bonne aventure, un beau gars de 1 m. 85, qui avait disparu, le 9 janvier, la veille même de la lugubre découverte. Et Paul Haritine avait dépensé pour rien au directeur de son journal 67 heures de voiture, qu'il avait comptées 202 fr. 50,—les cinquante centimes figurant pour un bock qu'avait bu un cocher.

Ce tas d'argent n'avait pas été précisément dépensé pour rien, car le bel Italien avait été retrouvé chez une matrone amoureuse sur le tard, qui le séquestrait à son usage, en le nourrissant de mets succulents. La perruche oubliée était morte de faim; sa patte gauche crispée tenait encore un billet de bonne aventure sur lequel on lut: «L'amour,apanage de la jeunesse, dégoûte chez les vieilles gens.»

L'Italien reçut de la vieille une indemnité suffisante pour se payer un ara rouge et bleu.

Mais le commerce, sauf le commerce des boissons au détail, était dans le marasme; on n'achetait plus une épingle. Un vieux beau, qui oublia de se teindre, parut au Jockey-club avec des favoris d'un blanc verdâtre — ses fameux favoris d'ébène. Les cuisinières partaient à la place avant six heures du matin et n'étaient pas rentrées à midi; elles se renseignaient. Devant la porte du palais royal, une sentinelle faillit être surprise lisant un journal; elle ne le fut pas, parce que l'officier du poste était trop absorbé par

la lecture du sien pour s'apercevoir de ce grave manquement à la discipline.

Il n'y avait plus de discipline, il n'y avait plus de foyer, les amoureux ne roucoulaient plus, les belles-mères ne se querellaient plus avec leurs gendres ; le *quantum* n'était jamais atteint à la Chambre, sauf le jour où un député de l'opposition interpella le ministre de l'intérieur sur «la mauvaise organisation d'une police peu digne d'un Etat civilisé». M. Phérékyde répondit évasivement : «Nous cherchons... nous trouverons... un peu de patience.» On allait aux urnes, la majorité se débandait, quand M. Démètre Stourdza, président du Conseil, se leva et dit ces simples mots : «Nous tenons un indice... Dans trois jours, je parlerai...» Un tonnerre d'applaudissements couvrit ses paroles. On s'écarta de l'interpellateur comme d'un pestiféré.

Le chef du gouvernement s'était bien avancé. Il ne tenait aucun indice ; mais il faisait comme le grand Gênois :

Trois jours, a dit Colomb, et je vous donne un monde!

CHAPITRE III

UN DRÔLE DE CORPS

Dans une mansarde de l'hôtel Impérial, caléa Victoriei, logeait à cette époque un homme singulier, charlatan aux yeux de beaucoup, génie pour quelques-uns, le médecin grec Epaminondas Sakélarios, — un homme court et gros, fort comme un chêne, avec une forêt de cheveux gris, un grand nez aquilin fortement tordu à droite des rides profondes, des yeux d'un bleu très pâle au regard vif et pénétrant, un teint fortement coloré, d'énormes mains velues.

Il pouvait avoir une soixantaine d'années. Quelquefois, en manière de distraction, il rompait en deux un jeu de cartes ou ployait un écu.

Jamais de feu dans sa mansarde, encombrée de bouquins et d'échantillons minéraux, y compris des coprolythes,—car ce médecin pratiquait peu et semblait même dédaigner son art ; il s'occupait vaguement d'études sur le pétrole. Il n'avait pas de besoins. Il déjeunait d'une tasse de café au lait et dînait d'une pomme ; au cœur de l'hiver, il ouvrait sa fenêtre et jouait du cor de chasse pour se réchauffer.

Le docteur Sakélarios recevait quelques pauvres, auxquels il donnait des consultations gratuites, méprisé des praticiens qui ne daignaient même pas lui intenter une action pour exercice illégal de la médecine, abhorré des pharmaciens, puisqu'il recommandait des remèdes de bonne femme, — quelques herbes des plus ordinaires, et surtout l'emploi de l'eau froide, d'après sa méthode à lui, un peu différente de celle de Kneipp.

Le bonhomme ne mâchait pas ce qu'il croyait être la vérité, même de ces vérités que ne sont pas bonnes à dire. Il démolissait les réputations les mieux établies. On pouvait lui parler de n'importe quoi : il était au courant de tout,—de n'importe qui : il connaissait le point faible de chacun. Il passait, depuis cinq ou six ans, les deux tiers de l'année en Roumanie, le reste quelque part, dans une île grecque de l'Archipel, où il possédait deux ou trois arpents de terre et une cabane de paysan. Bref le docteur Sakélarios était un drôle de corps.

Depuis près d'un mois, il vivait cloîtré dans sa chambre, à étudier des échantillons minéraux, à imputer les fameux coprolythes à tel ou tel animal antédiluvien, lorsque le garçon de l'hôtel lui apporta un fromage enveloppé dans un journal. Sakélarios jeta machinalement les yeux sur ce journal, qui contenait précisément l'avis au public de la préfecture de police pour arriver à la découverte du crime mystérieux.

— Tiens, tiens, se dit Sakélarios.

Après avoir lu, il sonna vivement le garçon.

— Voici de l'argent, allez m'acheter tous les numéros de cette feuille depuis le 11 janvier.

— Ce n'est pas la peine, Monsieur, je les ai gardés, je vais vous les apporter. C'est bien le moins pour vous qui m'avez guéri de mon asthme.

Une heure plus tard, Epaminondas Sakélarios jetait un mac-ferlane sur son veston, se coiffait de son chapeau mou fatigué et allait pédestrement à la Morgue, — inutile de dire qu'il professait l'horreur des voitures.

— La Nature m'a donné des jambes pour m'en servir, disait-il.

Ce mécréant, athée avec délices, parlait de la Nature comme un Français de la fin du XVIII^e siècle ; il avait, un peu puérilement, rayé de son vocabulaire «le nommé Dieu», comme il disait encore. Quand on lui demandait des nouvelles de sa santé, il lui

arrivait de répondre : « Je vais bien, Nature merci ! » Malgré cette affectation, il portait sur sa poitrine une image d'argent de la Vierge, qui avait reçu le dernier soupir de sa mère, très pieuse, qu'il avait beaucoup aimée.

Comme tous les solitaires, Sakélarios avait l'habitude des monologues. Il se parlait à lui-même tout haut, même dans la rue, en faisant de grands gestes, si bien que parfois un passant se rentrait en se touchant le front du doigt avec un hochement de tête, ce qui, sous toutes les latitudes, signifie : Pauvre fou !

Le fait est qu'on ne sait jamais au juste où commence la folie et où finit l'originalité.

Arrivé à la Morgue, le docteur — nous lui conservons ce titre, que lui déniaient tous les médecins de Bucarest, bien qu'il eut un beau diplôme de la faculté de Paris, mais non un certificat de libre pratique en Roumanie, où il ne voulait exercer que pour des pauvres, clientèle peu enviée — le docteur fut introduit sans peine dans la chambre frigorifique.

L'écorché était étendu sur une tablette de marbre légèrement inclinée, sous un jour cru tombant d'un plafond vitré.

Le gardien se tenait là, immobile comme une boraë.

Au bout d'un moment, le docteur, impatienté, lui dit :

— Ah ça, mon garçon, crois-tu que je vais t'enlever cette carcasse ? Voilà cinq francs ; va m'acheter un cigare de dix centimes au bureau de tabac de la strada Régala ; je ne me fournis que là. Tu garderas la monnaie pour ta peine... et tu fumeras le cigare au retour, sans te presser... A propos, tu me rapporteras la cendre dans un papier ; je n'use pas d'autre dentifrice.

Un peu ahuri, le gardien prit les cinq francs ; mais comme il hésitait à sortir :

— Enferme-moi à clé, mon ami, dit le docteur,

pour qu'on ne me dérange pas. Je réponds de tout. Personne ne te grondera, et moi, je te récompenserai... Comprends-tu, âne que tu es, je veux gagner la prime de mille francs !

Le gardien haussa légèrement les épaules, sans trop chercher à comprendre ; puis, comme il connaissait le docteur de vue et de réputation, il le laissa seul.

Sakélarios rejeta d'abord son mac-farlane, puis son veston ; il roula jusqu'au coude ses manches de chemise et se pencha sur le cadavre. Il le vira, l'examina longuement, tâtant, auscultant, interrogeant.

L'opération fut laborieuse...

Tout-à-coup, le docteur s'écria :

— Idiots !

A ce moment, le gardien de la Morgue rentrait, portant avec respect une belle cendre de cigare, bien intacte, sur un morceau de papier.

L'exclamation de Sakélarios le fit tressaillir si fort que la cendre tomba.

Le docteur, qui s'était retourné, s'aperçut de la déconvenue du pauvre diable, tout penaud de sa maladresse.

— Quand je disais «idiots»—oh ! il y en a plusieurs !—ce n'était pas pour toi, mon garçon. Mais tiens, voilà encore cinq francs ; tu fumeras un second cigare à mon intention... Inutile de te déranger, ça ne presse pas... Et celui-là, tu pourras l'acheter où tu voudras.

Avant de rentrer chez lui, le docteur s'arrêta au Palais de justice, alla s'asseoir à une table de la buvette, demanda un verre de bière, qu'il ne toucha pas, et une feuille de papier sur laquelle il écrivit de sa belle grande écriture rapide :

Monsieur le juge d'instruction,

«J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien m'admettre à faire une déposition que je crois intéres-

sante, au sujet de l'homme écorché de la Morgue.

«Je ferai cette déposition, ou plutôt cette démonstration devant le cadavre, à l'heure que vous voudrez bien m'indiquer. Je vous serais obligé de vous faire accompagner par le médecin légiste qui vous a déjà assisté.... et qui estime qu'un sujet sans peau et sans yeux ne peut offrir aucun signe particulier.

«Recevez, Monsieur le juge d'instruction, l'expression de mes sentiments de considération.»

Dr. Epaminondas Sakélarios.

Il mit cette lettre sous pli, la déposa entre les mains d'un huissier et rentra chez lui, en sifflant l'hymne national grec, qu'il coupait, toutes les quatre mesures, de cette exclamation :

— Les idiots !

CHAPITRE IV

UNE LEÇON DE CHOSES

— Alors, mon cher confrère... Monsieur le docteur, si ce mot de confrère vous désoblige, alors c'est là tout ce que vous avez remarqué ?

— Je crois, Monsieur, que vous sortez de votre rôle en m'interrogeant. Si vous avez quelque chose à dire, dites-le ; voici quinze ans que j'ai passé mon dernier examen,—riposta avec aigreur le médecin légiste, le docteur Bratoulesco, un homme d'une quarantaine d'années, très correct, un peu empesé, possesseur d'une magnifique barbe de jais et de deux yeux d'un noir velouté.

Cette scène se passait, le 1^{er} février, le lendemain du jour où Sakélarios avait écrit au juge d'instruction.

Celui-ci — un jenne homme délivrant de joie d'avoir été choisi pour cuisiner un si beau crime, auquel toute la presse européenne avait accordé une mention, très travailleur, très consciencieux d'ailleurs, mais un peu inexpérimenté — s'entremit avec obligeance :

— Voyons, Messieurs, je vous en prie, ne nous occupons ici que des intérêts de la justice... Parlez, Monsieur Sakélarios...

— Si ma présence le gêne !... interrompit le docteur Bratoulesco.

— Pas du tout, Monsieur, j'ai moi-même sollicité votre présence. Voyez-vous, on a souvent besoin d'un plus petit que soi... Oh! c'est moi qui suis le petit, ajouta-t-il sur un haut-le-corps de Bratoules-

co... Alors ce cadavre ne vous a rien offert de particulier?... Les dents, par exemple?...

Le docteur Bratoulesco se redressa avec orgueil, non sans pousser un soupir de soulagement.

— Les dents, mais je les ai examinées, bien entendu! Elle sont d'une rare beauté, parfaitement saines, et si vous comptez qu'un dentiste viendra y reconnaître son plombage ou son aurification, vous nous avez dérangés pour rien.

— Donc, insista Sakélarios, vous avez bien examiné la denture.. Pas la moindre tare, n'est-ce pas?

— Pas la moindre tare!

— Pas la moindre lacune?

— Pas la moindre lacune!

— Trente-deux perles, alors?.., un écrin complet?

— Mais, Monsieur, la plaisanterie...

— Si vous comptions ensemble, mon jeune ami?

Le docteur Bratoulesco trouva le «jeune ami» bien familier; mais une vague inquiétude le prenait; il commençait à comprendre que le père Sakélarios ne s'offrait pas sa tête sans quelque motif.

— Faites donc, soupira-t-il.

Avec une habileté surprenante, Sakélarios fit jouer la mâchoire inférieure du mort. Le jour d'en haut éclairait vivement la bouche largement ouverte. Les dents étaient superbes, en effet; un peu moins fortes, une belle femme les eut enviées.

Bratoulesco se pencha vivement et poussa un cri de surprise. Puis, avec un peu de confusion:

— Ce détail m'avait échappé...

— Qu'est-ce donc? interrogea le juge d'instruction.

Alors, avec beaucoup de bonhomie, sans ombre d'orgueil:

— Oui, Messieurs, dit Sakélarios, trente-quatre dents... Elles y sont bien... Le cas est des plus rares; je l'ai observé cinq ou six fois néanmoins. Deux molaires supplémentaires à la mâchoire inférieure... C'est une petite faillite de la sagesse, après une petite faillite de la science...

C'était dit avec tant de bonne grâce que l'ombrageux Bratoulesco ne put que dire sans fiel :

— Oh ! mon cher confrère, vous m'accablez !...

Sakélarios était devenu un «cher confrère». Il continua :

— Oui, une petite faillite de la sagesse, puisque, malgré ce luxe de dents de sagesse, notre mort n'a pas su se garder contre les...

— Contre les...? interrogea le juge d'instruction.

— Contre... les méchants, si vous voulez,acheva Sakélarios.

Puis brusquement :

— Le mort a été victime, il y a au moins cinq ans, d'un accident qui ne laisse pas de trace sur la peau...

— Hein ? fit le docteur Bratoulesco, de plus en plus ébahie.

— ... Mais qui en laisse sur les os... Voyons, vous n'avez donc pas remarqué ?... Mais oui, une fracture de la cuisse gauche... Oh ! à peine sensible, une très légère nodosité... Le patient a eu affaire à un bon chirurgien... ou à un bon rebouteur. J'ai connu en Crète un vieux berger... Mais laissons les bergers crétois... C'est ici que l'os a été rompu...

Et Sakélarios fit palper au docteur Bratoulesco le fémur gauche de l'homme écorché.

— C'est ici... Vous compléterez l'autopsie et vous vous assurerez de la chose. Voilà donc un signallement à l'état rudimentaire... Nous disons : Trente-quatre dents... Les parents, les amis du mort ont bien connu cette particularité... Ça fait joliment souffrir, quand ça pousse, les dents supplémentaires. Ça ne passe pas inaperçu pour qui en est doté... On en est fier : c'est une ressemblance avec la grande Oltéane, mère du grand Stéfan... Donc votre avis au public aurait dû porter, après : *il s'agit d'un jeune homme, haut de taille, la première mention : possédant trente-quatre dents, puis la seconde mention : ayant eu la cuisse gauche cassée, il y a au moins cinq ans, puis...*

L'attention des deux auditeurs redoublait. Sakélarios fit une pause, ménagea son effet et reprit :

— Puis la troisième mention : *ayant les cheveux châtain clair et la barbe encore plus claire, presque blonde...*

— Qu'en savez-vous ? s'écrièrent à la fois le juge d'instruction et le médecin légiste.

— Il est certain que jamais écorché d'ampithéâtre ne fut mieux préparé. Pas un millimètre carré de peau qui nous livre un poil follet, un duvet à examiner au microscope.

— Alors ? insistèrent les deux interlocuteurs.

— On ne saurait songer à tout... Les yeux sont absents, et pourtant je sais déjà que la victime avait les yeux clairs, bleus probablement. Mais d'abord, le poil...

Sakélarios tira sa trousse, prit une petite pince, l'introduisit dans les narines du mort, arracha un de ces poils qui végètent dans le nez et tira de sa poche une forte loupe sur laquelle se penchèrent tour à tour le médecin légiste et le magistrat.

Le poil était blond.

Le Grec parut se désintéresser complètement de son coup de théâtre. Il y eut un long silence. Sakélarios le rompit le premier :

— Et vous savez de quoi est mort l'homme aux trente-quatre dents, ce blond aux yeux bleus ou gris, qui a eu une fracture de la cuisse après l'achèvement de sa croissance, et qui n'a certainement pas dépassé l'âge de vingt-cinq ans ? Le savez-vous ?

— Nous supposons qu'il avait été empoisonné à l'aide d'un de ces poisons végétaux qui ne laissent pas de trace, balbutia le docteur Bratoulesco. Or non seulement l'analyse des aliments renfermés dans l'estomac n'a rien révélé,—ce qui va de soi,—mais l'essai de ces aliments sur des animaux n'a apporté aucune lumière. Chiens, cobayes, lapins, pas la moindre indisposition... Vous savez que l'homme avait mangé trois heures environ avant d'être tué ?

— Je le sais.

— Il n'a pas succombé à l'asphyxie. L'analyse du sang, comme l'autopsie des organes, n'a donné aucun résultat. L'idée du meurtre par un instrument contondant ou perforant est absolument exclue... Evidemment, il n'a pas été écorché vif...

— Ah ! non, par exemple ! s'écria le Grec. Nous avons le proverbe «Crier comme un écorché» ; il est évident qu'un gars de cette force aurait ameuté les populations, s'il n'avait assommé ceux qui en voulaient.... à sa peau.

Le corps avait été ouvert du larynx au bas-ventre, pour les besoins de l'autopsie.

— Voyez, poursuivit Sakélarios, quelle belle cage thoracique ! Des poumons comme des soufflets de forge... et des cordes vocales bien tendues et nacrées. Ce beau diable pouvait chanter la romance à sa belle ; et même s'il ne cultivait pas là musique, vous pouvez infailliblement marquer dans son surnom — quatrième mention : *voix bien timbrée, d'un timbre très mâle...* c'est cela, une voix de baryton, de baryton parlant, bien entendu. Le détail est mince sans doute, mais nous ne devons rien négliger...

— Qui êtes êtes-vous donc ? s'écria le juge d'instruction, saisi d'admiration.

— Pas un sorcier, à coup sûr ; je ne crois pas au diable... ni à Dieu, la contre-partie du diable. Je suis un pauvre bonhomme qui désirerait gagner la prime de mille francs, pour les donner à plus pauvre que lui. En creusant un puits à pétrole dans les environs de Baïcoï, un paysan que j'employais a péri victime d'un éboulement. Je voudrais secourir sa veuve et ses trois orphelins... Autrement votre affaire ne m'intéresse pas du tout.

— Mais, Monsieur, quand même vous ne nous en apprendriez pas davantage, je ferai un rapport à mes chefs ; l'administration est bienveillante...

Le juge d'instruction s'enfonçait ; les sourcils du

Grec se rejoignaient violemment, il allait rabrouer le jeune homme d'une belle façon. Quoi ! lui parler de la bienveillance de l'administration, à lui qui n'avait jamais rien demandé à personne, à lui qui vivait pauvre et fier !

Le docteur Bratoulesco sentit la bêvue et il voulut la réparer.

— Ce n'est pas vous, mon cher et honoré confrère,— le Grec montait en grade, l'*honoré* se superposait au *cher*—ce n'est pas vous qui avez besoin de la bienveillance de l'administration, ce sont vos protégés de Baïcoï; c'est ce qu'a voulu dire Monsieur le juge d'instruction... et si vous voulez bien me donner leur nom, je serai heureux, à titre personnel, d'apporter à leur position un soulagement immédiat.

— Et moi, dans la mesure de mes moyens, dit timidement le juge d'instruction, je suivrai l'exemple de mon futur beau-frère... car je suis fiancé à la sœur du docteur.

— Mes félicitations ! dit le Grec.

Et il fut pris d'un fou rire qui laissa ses interlocuteurs aussi embarrassés qu'étonnés.

CHAPITRE V

L'INSTRUCTION EN FAMILLE

— Il fallait donc le dire !

Et Sakélarios leur prit la main à tous les deux.

— Voyons, jeunes gens—pardon pour la familiarité d'un vieux bonhomme, fou à moitié à ce qu'on dit,—vous croyez qu'en sortant d'ici, je vais faire le tour de la ville et vociférer à tous les échos : «Le docteur Bratoulesco est un âne !» Mais je vous les donne, mes découvertes, si elles peuvent vous faire plaisir. Ni vu ni connu ! Et je vais faire bonne mesure... Ne rougissez pas, mon^echer Bratoulesco, ce que je vais vous dire ne s'apprend guère dans les livres. Voici quinze ans, me disiez-vous, que vous avez passé votre dernier examen ; je suis persuadé que vous vous en êtes brillamment tiré... Vous avez quinze ans de pratique ; moi, j'ai quarante ans d'observation. J'ai été médecin d'un bâgne en Italie, médecin d'un rajah de l'Inde, médecin d'un corps d'insurgés chiliens. J'ai soigné un parc d'esclaves, au bazar de Zanzibar ; j'ai accompagné Stanley dans une de ses expéditions ; pendant la guerre serbo-bulgare, je dirigeais une ambulance chez les Serbes, et si je n'ai pas porté le brassard de la Croix-rouge roumaine, en 1877, c'est que j'étais alors à l'autre bout du monde.... Que voulez-vous, on s'instruit en voyageant.... Un homme écorché ! Bah ! j'ai vu le Jardin des Supplices, en Chine... Mais je bavarde comme une vieille femme... Je ne suis pas sensible, moi, et je n'ai pas d'amour-propre d'auteur : cela

nuit à la lucidité du jugement... J'ai un peu fait le pince-sans-rire avec vous ; maintenant je vais vous traiter en amis...

— En disciples, interrompit le docteur Bratouesco.

— En disciples, soit, puisque vous me décernez une maîtrise dont je me dépouillerai en passant le seuil de cette porte... Eh bien, tâchons de nous éclairer réciproquement... Faisons table rase de l'instruction.

— Sauf, bien entendu, de ce que vous venez de nous apprendre, dit vivement le juge d'instruction.

— Sauf de cela, dit le Grec avec autorité. Docteur Bratouesco, quels aliments avez-vous trouvés dans l'estomac ?

— Du poisson salé, du bœuf rôti, des haricots blancs et du fromage de Braïla... du pain dit de ménage. L'homme avait pris du café peu d'instants avant d'être assassiné, semble-t-il.

— Bon à retenir, mais n'allons pas trop vite. Nous disons : du poisson salé, du bœuf rôti, des haricots et un fromage assez ordinaire... un repas de deux francs, s'il a été pris au restaurant... Mais, Monsieur le juge d'instruction,—pardon... Monsieur...?

— Dobricéano, dit le magistrat en se présentant lui-même.

— Mais, Monsieur Dobricéano, vous savez évidemment quels sont les restaurants au menu desquels figuraient, le soir du 10 janvier, les quatre mets dont cet homme avait fait sa nourriture ?

Le magistrat fit un geste découragé :

— Ces mets figuraient dans trente-deux menus; or il se trouve qu'aucun consommateur, dans les trente-deux restaurants, n'aurait pris tous ceux-là et rien que ceux-là... Et puis, ce sont des mets d'une telle banalité...

— ... que l'hypothèse d'un dîner chez Capsha, par exemple, se trouve exclue... aussi bien que l'hypothèse d'un repas extra-frugal, celui d'un pauvre...

Donc notre homme semblerait appartenir à la classe moyenne, peu raffinée dans ses goûts... Tenez, c'est là le repas d'un individu de bel appétit, point gourmet, ayant un budget de deux cent cinquante à trois cents francs par mois.

— C'est bien cela, consentit le juge d'instruction dont le visage s'éclairait.

— Eh bien, non ! ce n'est pas cela... Avez-vous fait attention aux ongles de la victime ? demanda Sakélarios au médecin légiste.

— Aux ongles ? Mais quelle importance... ?

— Regardez, il sont soignés, ménagés, polis comme ceux d'un homme du monde. Vous voyez donc que celui dont nous cherchons à déterminer la position sociale n'était pas un travailleur manuel, cela va sans dire, mais non plus un employé, un marchand. Le repas vulgaire ne prouve rien... Non certes, il n'a pas moi si derrière un comptoir ou dans un bureau. Voyez...

Et le Grec appuyait sa démonstration de petits coups sur les pectoraux, les biceps et les muscles des cuisses de l'homme écorché.

— Voyez, c'est un beau type d'être humain qui a vécu librement, sans surmenage comme sans mollesse... non pas l'homme d'un sport spécial : aucun ressort n'a été particulièrement bandé, l'équilibre est parfait.

— Le champ des investigations est déjà plus circonscrit, opina le docteur Bratoulesco.

— Mais vous disiez, continua Sakélarios, que le café a été absorbé bien après le repas, une heure après peut-être. C'est bien cela ?

— Il ne saurait y avoir le moindre doute.

— Done la victime a été tuée à proximité de Cismégiou, immédiatement après avoir absorbé une tasse de café, puis écorchée et transportée dans l'île... Le corps était nu ; mais il n'a pas été transporté nu, évidemment... Il n'a pas été enveloppé dans une étoffe...

— Non, interrompit le juge d'instruction ; sur un écorché, toute étoffe, même rase, même de la toile, eût laissé quelques parcelles pelucheuses...

— Tandis que notre écorché, acheva le Grec, a été plié dans une toile cirée... c'était indiqué.

— Mais comment a-t-il été tué ? Et pourquoi écorché de la tête aux pieds ?... Il me semble qu'en écorchant la tête, rien que la tête, on rend un mort suffisamment méconnaissable.

Sakélarios regarda le cadavre fixement, comme pour lui arracher son secret. Un terrible travail mental s'accomplissait en lui ; les grosses veines de son front se gonflaient, superposant leur lacis à celui des rides. Comme un bœuf qui rumine, il mâchait sa grosse et rude moustache grise.

Tout à coup, il se mit à marcher à grands pas dans la chambre glacée, oubliant les deux hommes qui le regardaient anxieusement, en retenant leur souffle. Il avait croisé ses bras sur sa poitrine, dans l'attitude familière à Napoléon.

Cette singulière promenade dura dix minutes peut-être. Enfin le Grec s'arrêta, prit son grand mouchoir de couleur à carreaux et essuya son front où perlaît la sueur, bien que la température de la pièce fut maintenue à -5° ; il poussa un long soupir, et comme Archimède, cet autre Grec que le monde admire depuis deux mille trois cents ans pour avoir résolu des problèmes moins difficiles que celui-là, il dit :

— *Euréka ! J'ai trouvé !*

Et très posément, très froidement, il ajouta :

— Messieurs, si vous voulez bien, nous repren-drons cette conversation sur le terrain... oui, là même où a été tué cet homme.

— Comment, là même ? demanda le docteur Bratoulesco.

— Pas bien loin du théâtre du crime, dans tous les cas... Ainsi, demain 2 février--la fête religieuse ne vous empêchera pas de travailler, n'est-ce pas ?—

nous nous trouverons à neuf heures du soir, devant la grille de Cismégion, la grille qui s'ouvre sur la grande allée. En vertu de votre droit de réquisition, veuillez, Monsieur le juge d'instruction, vous procurer un vieux cheval,—oui, une rosse de chez l'équarisseur,—que vous ferez amener.. avec un tombereau de la voirie, de ceux dont on se sert pour emporter les animaux morts sur la voie publique... Car nous tuerons le cheval...

Le juge d'instruction eut le geste d'un homme qui renonce à comprendre ; mais son visage rayonnait de foi. Il semblait s'appliquer la parole célèbre de saint Augustin : *Credo, quia absurdum* (je le crois, parce que c'est absurde).

— Oui, reprit le Grec, nous tuerons le cheval... de la façon dont a été tué l'homme.

— Vous savez donc ! s'écria le médecin légiste.

— Je sais, affirma Sakélarios... A propos, vous commanderez un piquet de gendarmes à pied, pour arrêter la circulation sur un tronçon du boulevard .. Ce sera l'affaire d'un quart d'heure... Et maintenant, la nuit commence à tomber et je n'ai pas encore déjeûné. Certain radis noir, que je vais déguster, me fait déjà venir l'eau à la bouche... A demain donc, Messieurs... Inutile de parler des progrès de l'instruction. Pas un mot à âme qui vive, sinon nos recherches pourraient échouer... Les assassins—il y en a plusieurs... rien que pour porter le corps, il a fallu deux hommes—les assassins doivent commencer à se rassurer, depuis plus de vingt jours qu'on ne trouve rien; n'éveillons pas leur méfiance... Je sors le premier ; on nous verra assez ensemble demain.

Les deux serviteurs de la Loi eurent encore quelques mots d'admiration et de gratitude ; les mains se serrèrent cordialement et Sakélarios se dirigea à grands pas vers son hôtel. Il sifflait encore l'hymne national hellène; mais, au lieu de grogner, à toutes les quatre mesures : «Les idiots !», il lui arriva de dire entre ses dents : «De bons garçons, après tout!»

CHAPITRE VI

UNE ÉLECTROCUTION

Il était neuf heures du soir. De légers flocons de neige voltigeaient dans l'air. C'était un autre Bucarest que celui que nous avons décrit au début de cet ouvrage. La neige est artiste, elle est la meilleure amie des architectes. Elle pose des accents, elle souligne, elle simplifie. C'est précisément en simplifiant qu'elle se montre artiste. Elle néglige les détails et relève d'une touche blanche les seules lignes importantes. Et tout en dégageant la structure des édifices, elle en adoucit les angles et en atténue les arêtes. C'est cette grande magicienne qui avait touché de sa baguette la ville de Bucarest, égayée pas les grelots des traiteaux, comme si le Carnaval agitait sa marotte.

Bras dessus, bras dessous, le juge d'instruction Dobricéano et le médecin légiste Bratoulesco faisaient les cent pas devant la grille de Cismégiou. Le jardin semblait absolument désert, sauf qu'une escouade de gendarmes à pied, sous le commandement d'un sergent, étaient massés derrière la grille, à proximité de la porte vis-à-vis de l'Imprimerie nationale.

Sur le boulevard, on pouvait voir deux hommes d'assez mauvaise mine, avec un vieux malheureux cheval blanc, une rosse poussive aux genoux saignants, aux côtes encerclées de tonneau, à la queue pelée, à la corne usée, au cuir exorié,—et plus loin un tombereau municipal.

Tout à coup parut le docteur Sakélarios, tenant un paquet assez volumineux. Il consulta d'un coup

d'œil l'horloge du lycée Lazar, et apercevant MM. Bratoulesco et Dobricéano, il leur cria :

— Je vous demande pardon ; je suis en retard de cinq minutes ; mais prenez-vous-en à Menu, qui vient à peine de me livrer ma commande...

— Nous sommes à vos ordres, dit le juge d'instruction.

— Le cheval est là, c'est parfait... Maintenant, veuillez interdire la circulation entre la strada Brézoïano et le boulevard Skitou Magouréano. Mettez aussi une sentinelle à la porte du jardin... aux deux portes même, et une encore à chacune des voies latérales de l'imprimerie... C'est moins pour éloigner les curieux que pour prévenir un accident... Vous, Messieurs, vous stationnerez sur le trottoir, en vous gardant bien d'approcher... Ce sera l'affaire de quelques instants.

Le juge d'instruction fit signe au sergent de venir à l'ordre et lui donna des instructions. Chacun des gendarmes alla aussitôt occuper le poste qui lui était assigné.

Sans perdre une seconde, le Grec se débarrassa de son mac-ferlane et parut couvert d'un long cache-poussière en soie écrue. Il fourra ses grosses pattes dans des gants de soie marron.

Le juge d'instruction et le médecin légiste se regardèrent en souriant.

Sakélarios surprit ce regard.

— Ce n'est pas un costume de carnaval, dit-il joyeusement ; mais j'aurais un joli succès au bal de l'Ephorie... tenez, comme ceci !...

Et il esquissa un pas de sa jeunesse, un cavalier seul du jardin Bullier.

— Non, c'est un costume paratonnerre.

Puis revenant à sa gravité, il déplia son paquet qui contenait une chaînette de cuivre, forte et souple, terminée à une extrémité par un crochet du même métal, à l'autre par une boule de laiton, visée sur une poignée de verre.

Une courte digression est nécessaire.

Depuis 1894, c'est-à-dire depuis l'ouverture de la ligne des tramways électriques qui dessert la grande artère urbaine qui prend les noms successifs de boulevard Elisabeth, boulevard de l'Académie, boulevard Carol, boulevard Paké-Propopesco, nous marchons insouciantement avec la foudre à trois ou quatre mètres de notre front.

Oui, c'est la foudre qui met en mouvement ces pesantes voitures, et qui les lancerait à des vitesses vertigineuses, si l'automédon empruntait au courant tout ce qu'il peut donner.

Mais la foudre, transformée en force motrice, ressemble à ces chevaux vicieux qui, mal domptés par le mors et le fouet, consentent bien par contrainte à vous véhiculer, mais essaieront de vous détacher une ruade sournoise, une ruade mortelle, si vous ne vous tenez pas à distance respectueuse de leur sabot.

Peu de jours après l'inauguration de la ligne, un fil se rompit, comme passait précisément un fiacre, et toucha les deux chevaux, qui furent tués net. Le cocher en fut quitte pour une commotion épouvantable.

En hiver, quand les fils sont alourdis par le verglas, quand un manchon de glace les entoure comme la stéarine entoure la mèche d'une bougie, ceux qui ont conscience du danger ne peuvent se défendre d'une certaine appréhension. Ajoutons d'ailleurs que le matériel ne laisse rien à désirer, et que même, dans certains endroits plus exposés, au point de croisement avec les lignes téléphoniques, par exemple, des sortes de treillis métalliques sont disposés pour retenir dans leur chute, improbable mais possible, les fils apportant la force motrice aux tramways. L'électricité est donc, au début de ce siècle, un fauve domestiqué : sous la patte de velours se cache encore la formidable griffe.

Avec des précautions infinies et une habileté de

pêcheur à la ligne qui jette l'hameçon où il veut, le docteur Sakélarios lança la chaîne de cuivre de façon que le crochet vint se fixer au fil aérien des tramways, tandis que le manche de verre isolateur restait dans la main gauche du Grec. Isolateurs également, les gants et le cache-poussière de soie, ce luxe de précautions.

— Bravo ! crièrent Bratoulesco et Dobricéano.

— Vite le cheval, ici ! ordonna le Grec.

Un des deux équarisseurs tira par la bride la lamentable rosse, l'autre lui donna, pour la faire marcher, un grand coup de pied dans le ventre.

— Triple brute ! grommela Sakélarios.

Le vieux cheval, comme s'il attendait son coup de grâce de la pitié de cet homme, après avoir eu les autres hommes pour bourreaux, vint se placer droit devant le docteur, et les grands yeux creux et mornes de l'animal semblaient lui dire : merci !

Sakélarios lui toucha doucement les naseaux de la main droite — suprême caresse, la seule qu'eut reçue le vieux cheval, depuis bien des années, — puis reculant d'un pas, il tendit vivement la main gauche, armée de la boule de laiton mise en communication avec le fil aérien par la chaînette de cuivre, et en toucha la tête à la tempe.

Le cheval s'abattit comme une masse, instantanément foudroyé.

— Ne bougez pas encore ! cria le Grec à Dobricéano et à Bratoulesco, qui voulaient déjà quitter le trottoir.

Et avec la même habileté qu'il avait mise à fixer le crochet, il imprima un mouvement à la chaîne, à l'aide du manche isolateur, et la détacha du fil.

— Voilà qui est fait, dit-il avec satisfaction. Faites vite enlever cette carcasse et rétablir la circulation ; il y a un tramway en panne à chaque extrémité du tronçon gardé.

Le sergent des gendarmes fit exécuter ces ordres.

Le docteur Bratoulesco était plongé dans ses réflexions. Dobricéano, lui, avait hâte de faire parler le Grec. Enfin n'y tenant plus :

— Ainsi, c'est de cette façon que l'homme écorché...

Sakélarios mit un doigt sur sa bouche :

— Tenez, dit-il, les typographes travaillent à l'Imprimerie nationale. Faites-nous ouvrir le cabinet du directeur. Nous y serons bien pour causer, loin des oreilles indiscrettes.

A ce moment, l'équarisseur qui avait donné le coup de pied dans le ventre du cheval tira sa *cacioula* et s'approchant des trois messieurs :

— Je vous baise les mains.... Nous nous recommandons à votre générosité pour un petit *bacshish*...

— Ah! le *bacshish*!... Je l'avais oublié, drôle... Ça me regarde, en effet.... Laissez donc! dit-il au magistrat qui mettait déjà la main à la poche.

Et d'une voix terrible, à l'équarisseur :

— Tourne le dos!

L'homme regardait bouche bée, sans comprendre.

— Tourne le dos, te dis-je!

Cette fois l'homme obéit, se faisant petit, petit, comme un chien sur lequel le maître lève le fouet... Et Sakélarios lui allongea au bas des reins un formidable coup de pied :

— Le voilà, ton *bacshish*!... Toutes les fois que tu auras envie de faire sonner ton soulier dans le ventre de quelque vieux cheval, tu penseras à moi!

Et le bon justicier endossa son mac-ferlane, pendant que les deux équarisseurs, aidés par des gendarmes, tiraient de côté le cadavre de l'animal, pour le hisser dans le tombereau.

A peine le Grec, le magistrat et le médecin légitiste avaient-ils gravi le perron de l'Imprimerie nationale, que les tramways recommencèrent à circuler.

Toute cette scène avait eu un témoin.

Cachée derrière un gros arbre, dans le jardin, à une distance de sept ou huit mètres de la grille, une belle femme qui pouvait avoir vingt-cinq ans, en costume de faubourienne aisée — pelisse de velours ponceau fourrée de renard sur une robe d'indienne claire à fleurs, petit châle de laine blanche tricotée sur la tête — vit très distinctement les préparatifs de l'électrocution et la mort du cheval.

Quand tout fut fini, cette femme s'éloigna avec des précautions de chatte. Un pli soucieux creusait son front charmant, une moue douloureuse abaisait les coins de sa jolie bouche. Au moment de quitter le jardin par l'intraréa Rosetti, elle s'arrêta un instant, se mordit la lèvre inférieure, hocha la tête et dit à demi-voix :

— Cet homme est sorcier... Mais on ne nous tient pas encore !

CHAPITRE VII

POURQUOI CECI ET PAS CELA

Nous retrouvons le juge d'instruction et le médecin légiste installés avec Sakélaros dans le cabinet du directeur de l'Imprimerie nationale, autour d'un plateau chargé de verres de thé.

Le Grec avait devant lui une feuille de papier, couverte de chiffres et de schémas bizarres.

Il semblait avoir parlé longtemps et arriver à une conclusion. Il était déjà onze heures de la nuit.

— J'ai donc appliqué à l'affaire le calcul des probabilités. Chaque hypothèse est étayée sur quelque chose, sur un commencement de preuve. Le flambeau de la vérité n'a pas encore l'éclat de la lumière électrique, mais des yeux exercés peuvent déjà se guider à une faible lueur. Vous ne liriez pas votre journal à la veilleuse d'un ver luisant, mais ramassez une centaine de vers luisants, mettez-les dans un ballon de verre... et vous leur devrez une fière chandelle.

Dobricéano, bien qu'intéressé par ces théories, avait hâte de ramener le Grec au fait.

— Donc, d'après vous, parce que le cadavre a été trouvé dans le jardin de Cismégiou, c'est-à-dire à portée d'une source puissante d'électricité, il y a des chances pour que la victime, qui n'a été tuée ni par le fer, ni par le poison, ni par l'asphyxie, ni d'aucune autre façon appréciable, ait été électrocutée ?

— Parfaitement.

— Mais on n'a pas écorché le cadavre sur la

voie publique, si même il s'est trouvé un assassin assez audacieux....

— Ajoutez: assez adroit et assez homme de science, dit Bratoulesco.

— C'est cela, reprit Dobricéano: assez audacieux, assez adroit et assez homme de science pour embrasser un fil sur la ligne, en plein boulevard et avant l'interruption du courant, c'est-à-dire.....

— C'est-à-dire, interrompit Sakélarios, immédiatement après le passage du dernier tramway dans la direction de Cotrocéni; précisons: entre onze heures et demie et minuit. Après, c'était trop tard, le courant eut été fermé; avant, il y avait trop de risques.

— Un ver luisant de plus dans le ballon de verre, dit le médecin légiste en souriant.

— Si vous les pointez, vous allez pouvoir en ajouter un autre... L'homme écorché avait pris du café — n'est-ce pas? — immédiatement avant d'être tué... d'être électrocuté, j'y tiens... donc il sortait en compagnie de l'assassin... non, des assassins, j'y tiens également... d'une maison... d'un endroit quelconque — il n'est pas nécessaire que ce soit une maison— où l'on peut prendre du café, et cet endroit quelconque est situé à proximité de Cismégiou, de ce côté de la Dâmbovitza...

— C'est très fort! s'écria le juge d'instruction. Mais oui, c'est clair comme le jour, il est sorti avec eux; le genre d'assassinat exclut le guet, la rencontre fortuite...

— Je n'ai pas fini... L'homme a été amené d'un endroit qui se trouve entre la rivière et le boulevard Elisabeth d'une part, entre la rue Brézoïano et le boulevard Skitou Magouréano d'autre part. J'en mettrais ma tête à couper....

— Mais l'écorchement? interrogea le médecin légiste.

— L'écorchement a eu lieu, évidemment, là même où la victime a pris le café, tout près du moins...

à l'endroit d'où elle a été amenée sous le fil mortel. Eh oui, on n'a pas intérêt à multiplier les complicités ; on n'a pas trente-six locaux à sa disposition. Ce n'est pas dans un établissement public que l'homme a pris sa dernière tasse.... et c'est peut-être là où il avait pris cette dernière tasse qu'il a été rapporté mort, pour être rendu méconnaissable, dans la pensée des assassins, du moins.... car je suis, moi, d'un autre avis... Cuvier reconstituait un animal antédiluvien avec un os ; à cet homme, il ne manque, après tout, que la peau et les yeux.

— Mais ce transport d'un cadavre par les rues, même entre onze heures et demie et minuit ?...

Le Grec sourit à cette objection présentée par Dobricéano.

— Eh bien, dit-il avec un geste d'acquiescement, on n'a pas eu à traverser des rues.

— Dans le jardin même, alors ?

— Pas d'avantage, puisque je suis persuadé que l'écorchement a été opéré dans un lieu couvert, bien à loisir, avec une table, de l'eau et des éponges, tout ce qu'il faut pour cela.

Le juge d'instruction donnait des signes d'impatience. Toute cette histoire lui paraissait une charade.

Le médecin légiste, croyant, lui aussi, que Sakélarios, dont la lucidité l'avait frappé d'admiration, la veille, s'égarait dans les champs de l'hypothèse gratuite, et à qui répugnaient les calculs et les schémas de tout à l'heure, un peu comparables à la fameuse démonstration au tableau de Bertillon pendant le procès Dreyfus, le médecin légiste voulut ramener le Grec sur un terrain qu'il jugeait plus solide.

— Voulez-vous me permettre de vous poser quelques questions très nettes ?

— Faites donc.

— D'abord un point que nous avons laissé en suspens. On a coupé des hommes en morceaux, on

a scalpé des victimes, on a réduit des visages en bouillie sanglante, pour empêcher la reconnaissance de la victime; mais que veut dire cette virtuosité du crime, ce cadavre préparé comme une magnifique pièce d'anatomie ou comme le saint Barthélemy de la légende chrétienne?

— Il suffisait dans tous les cas d'écorcher la tête, appuya le médecin légiste.

Le Grec haussa légèrement les épaules.

— Vous êtes des enfants ; écoutez-moi donc ! Ou la victime avait un signe sur le corps, et alors il convenait d'écorcher le corps, tout le corps, ou bien elle avait un signe sur le visage, et il convenait plus encore de dépouiller tout le cadavre pour élargir le champ des suppositions.... Quant à moi, toutes réflexions faites, je m'arrête à celle-ci : que ce beau mort, aux traits parfaitement réguliers — cela se reconnaît sur un écorché — avait sur la face un de ces signes particuliers qui sautent aux yeux : verrue, tache de vin, tache de son, quelque chose enfin d'inoubliable une fois vu. Non, l'écorchement total n'est pas un acte de dilettantisme criminel, c'est un moyen fort habile d'égarer les investigations.... peut-être aussi — attendez donc ! — de frapper les imaginations.... pas du gros public, bien entendu, de quelques personnes seulement... un exemple, quoi !... Eh oui, nous sommes tous occupés du crime de la nuit du 10 au 11 janvier ; pendant ce temps, qui sait ce qui se prépare dans le monde des assassins politiques ?

— Politiques !

Ce cri échappa à la fois au juge d'instruction et au médecin légiste.

— Dame ! reprit le Grec, vous croyez-vous en présence d'un crime passionnel ou d'un assassinat précédent un vol ?... Mais laissons cela.

— Un crime politique, dit Dobricéano, est si peu vraisemblable, pourtant ! Aucun personnage politique n'a disparu...

— Et qui vous dit qu'un crime politique doit nécessairement viser un personnage en vue, s'occupant ouvertement de politique ?... Qui vous dit que la victime est un Roumain ? que les assassins sont des Roumains ?

— Alors ?

— Oh ! je me garderai de conclure... je n'allume pas de ver luisant en ce moment. Au contraire, j'éteins ma lanterne. Allons nous coucher. Nous reprendrons cette conversation.

Les trois hommes sortirent. Ils tournèrent à droite pour gagner à pied la caléa Victoriei.

Ils n'avaient pas fait vingt pas, que le Grec saisit le bras du juge d'instruction et le serra à le faire crier ; puis lui montrant un terrain vague situé sur la même ligne que l'imprimerie de l'Etat, un peu plus haut en remontant, le terrain derrière lequel on a édifié tout dernièrement une caserne de pompiers, il dit d'une voix à laquelle une émotion profonde communiquait un tremblement :

— C'est là ! Je crois bien que... c'est là !

CHAPITRE VIII

UNE INTUITION

Il y eut un long silence.

Immobiles, les trois hommes regardaient.

Il y avait là une douzaine de baraques, une sorte de kermesse foraine : une ménagerie entourée de toiles peintes représentant un dompteur à brandebourgs faisant sauter à la cravache des lions deux fois grands comme nature ; un musée de figures de cire, annonçant un cabinet secret inaccessible aux jeunes filles ainsi qu'aux garçons de moins de dix-huit ans ; un tir à la carabine ; deux balançoires ; un manège de chevaux de bois ; deux loteries de porcelaines avec des tourniquets numérotés ; une charmeuse de serpents, annoncée par un tableau grossier représentant une femme à courte jupe jaune, se faisant une ceinture d'un énorme boa et offrant son sein nu — telle Cléopâtre — à la morsure d'un aspic ; trois ou quatre tentes de photographes à cinquante centimes la pose ; d'autres boutiques encore, et, disséminées par-ci par-là, les voitures, les roulettes servant d'habitation à ce monde de forains.

— Messieurs, dit Sakélarios, je puis me tromper, mais je crois bien que je ne me trompe pas... Il y a des mesures immédiates à prendre... Voyez, tout dort ici ; pas une lumière dans ces baraques, dans ces voitures... Il importe que personne ne bouge jusqu'au lever du soleil ; alors vous pourrez commencer des investigations auxquelles je vous demande la permission d'assister en amateur... Monsieur le juge d'instruction, veuillez faire appeler im-

médiatement le chef de la sûreté avec trois ou quatre de ses meilleurs agents.... Nous stationnerons ici jusqu'à sa venue... Attendez !

Le Grec sortit de sa poche un sifflet semblable à celui dont se servent les sergents de ville et en tira un son modulé.

A cet appel accourut bientôt une de nos vieilles connaissances, le vieux Vélesco, qui se trouvait de service par là.

Le juge d'instruction lui donna des ordres, et le brave sergent partit au grand trot, avec une agilité que lui eut enviée un jeune homme, dans la direction de la Préfecture de police.

Son absence ne se prolongea pas plus de trois quarts d'heure. Il lui avait fallu réveiller des gens qui ne dorment que d'un œil, mais qui dorment tout de même. Le chef de la sûreté se mit en quête du personnel nécessaire et vint se placer, avec ses limiers les plus adroits, à la disposition du juge d'instruction Dobricéano.

Celui-ci lui dit :

— Vous allez établir ici une souricière; tout le monde peut pénétrer sur ce champ de foire, personne ne peut en sortir sans être cueilli au passage par vos agents et conduit à la permanence... Aucune arrestation qui puisse donner l'éveil... Vous filez l'individu et vous lui mettez la main au collet à cent mètres d'ici... Placez immédiatement vos hommes à toutes les issues ; ils seront relevés à sept heures du matin... Epiez les roulettes et notez tous les bruits suspects. C'est compris, n'est-ce pas ?

— C'est compris... Serait-ce à propos de l'homme écorché ?

— Précisément.

Le chef de la sûreté eut un sourire un peu sceptique, qu'il réprima aussitôt.

— Tout est possible après tout ! dit-il.

— Puissions-nous ne pas être quinauds encore ! soupira Dobricéano.

— Vous craignez toujours les brocards de la presse ? lui répondit le Grec. Je crois plutôt que vous obtiendrez ses éloges.

— A peu de frais alors, dit modestement le juge d'instruction, puisque nous vous devrons tout.

Et ils s'éloignèrent, tandis que les agents de la sûreté faisaient bonne garde.

CHAPITRE IX

UN COUP DE FILET

La profession de forain compte beaucoup de très honnêtes gens; c'est peut-être à tort que, dans l'ensemble, ils ne jouissent pas d'une excellente réputation; mais comme ils vivent en marge de la société, la société les traite en parias, sans plus ample informé. Aussi redoutent-ils singulièrement la police, même quand ils se sentent en règle avec toutes les lois divines et humaines.

Au petit jour, il y eut une morne consternation sur le petit champ de foire, quand les banquistes se virent cernés par un cordon d'agents de police, auxquels étaient venus se joindre des gendarmes à pied et des sergents de ville.

Un coup sec frappé à la porte de chaque roulotte, avec injonction de se lever et de stationner au pied de sa voiture, avait fait l'effet d'un caillou jeté dans une grenouillère.

Dans des tenues sommaires, les yeux gros de sommeil, mais sans une protestation, hommes, femmes et enfants s'étaient hâtés d'obéir à l'ordre du chef de la sûreté. Le clown qui faisait la parade devant la ménagerie n'avait même pas essuyé son vermillon de la veille: l'homme aux figures de cire avait jeté sur ses épaules le manteau rouge doublé de fausse hermine de Stéfan le Grand, un manteau qui lui servait couramment de couverture de lit; tous ces déshabillés du matin étaient lamentables et réjouissants. Le tenancier des chevaux de bois répétait à satiété sur un ton monotone :

— Je suis un *om boun...* un homme bon !

Tous les yeux s'interrogeaient sournoisement, chacun regardait son voisin avec méfiance. La femme du tir à la carabine s'était assise par terre, et, resignée, donnait le sein à un poupon.

Le chef de la sûreté circulait entre les groupes. C'était un homme aux traits énergiques, à la forte mâchoire, à la grosse moustache d'un noir d'encre.

A ce moment parurent presque simultanément le juge d'instruction et Epaminondas Sakélarios. Le médecin légiste n'avait pas eu à se déranger.

Un homme de la police s'approcha du chef de la sûreté et lui dit :

— J'ai heurté à la roulotte de la charmeuse de serpents, personne n'a répondu. Les rideaux sont tirés et la porte est fermée à clé. Que faut-il faire ?

— Enfonce la porte !

Le juge d'instruction interrogea très haut :

— Par qui est occupée cette voiture ?

Vingt voix lui répondirent :

— Par Xanti, la charmeuse de serpents, et par son frère.

La femme du tir releva la tête et dit :

— Ou par son prétendu frère.

Le juge d'instruction poursuivit :

— Dormaient-ils habituellement dans leur roulotte ou couchaient-ils en ville ?

— Toujours dans leur roulotte.

Ce fut un cri unanime.

Sakélarios secoua la tête :

— Le filet a été mal jeté... Le poisson que nous cherchons ne se trouve plus dans la nasse.

Une demi-heure plus tard, les scellés étaient mis sur la roulotte de Xanti la Charmeuse, sa baraque de toile était démontée, et le tout était remisé dans un hangar du Palais de justice. Bien entendu, les forains furent invités à se présenter le même jour, à onze heures, dans le cabinet du juge d'instruction Dobricéano.

CHAPITRE X

XANTI LA CHARMEUSE

— Accourez, Mesdames et Messieurs, venez voir la merveille du siècle, la plus belle femme du monde, l'incomparable charmeuse de serpents, qui a eu l'honneur de produire ses élèves devant des têtes couronnées !...

Entrez, Mesdames et Messieurs ! Ce n'est pas vingt francs, ce n'est pas dix francs, ce n'est pas cinq francs, ce n'est pas deux francs, ce n'est pas un franc; — que dis-je ? ce n'est pas cinquante centimes, c'est vingt centimes pour les grandes personnes, dix centimes pour les enfants et les militaires !

Ne partez pas sans voir Xanti la Charmeuse !... Elle est attendue par le Tsar de Saint-Pétersbourg, par le Sultan de Constantinople, par le Pape de Rome !... Elle reçoit dépêche sur dépêche, la pressant de partir ; l'Amérique la dispute à l'Europe ; on lui fait un pont d'or pour passer les mers.... Mais sa sympathie pour votre pays la retient dans cette ville. Elle me dit chaque soir : «Mon frère, je n'ai pas le courage de quitter ces bons Bucarestois, qui comprennent si bien la rareté de mes exercices... Télégraphie encore une fois au Pape de Rome, au Sultan de Constantinople, au Tsar de Saint-Pétersbourg ! Paye, s'il le faut, mon dédit de cinquante mille francs au cirque Barnum de New-York !... Non, je ne partirai pas tant qu'il y aura un Roumain de tout âge, de tout sexe et de toute condition qui ne soit pas entré dans cette baraque de toile !»

Roumains, Bucarestois, noble peuple, heureux habitants de la plus agréable, de la plus intelligente des villes, vous qui choisissez vos distractions avec tant de sagacité, rendez-vous à l'appel de la merveille du siècle, de la plus belle femme du monde ! C'est le moment, c'est l'instant !...

Déjà les terribles boas ouvrent une gueule démesurée, déroulent leurs nœuds puissants !—ces boas qui étouffent une chèvre, la pétrissent et l'avalent d'une bouchée à leur déjeuner, puis s'endorment d'un sommeil de trois mois !... Eh bien, ils sont à jeun !...

Mais ne craignez rien, ô citoyens paisibles, un regard de la belle Xanti les rend inoffensifs comme des lézards... Ils l'ébrassent de leurs replis tortueux ; ils rampent à ses pieds mignons... Entrez, Mesdames et Messieurs, la représentation va commencer !... Nous annonçons les trois dernières... C'est pour vous qu'attendront les têtes couronnées ; c'est pour vous que nous paierons le dédit à Barnum,—une fière bêtise, à mon avis ! Mais sachez, du moins, par votre empressement, récompenser de tant de sacrifices Xanti la Charmeuse, Xanti l'Unique !...

Ainsi pérorait devant la baraque Polidor le Bien-doué, le frère (qui peut savoir ?) de l'incomparable Xanti, — un beau garçon à la prunelle jaune d'or, au nez spirituellement retroussé, aux dents blanches de jeune loup, aux cheveux d'un noir de jais frisés serré, à la moustache légère, et avec cela agile et fort, lançant un boniment, toujours varié, avec faconde et bonne humeur.

Et les servantes transylvaines restaient bouche bée d'admiration devant cet enjôleur qui parlait si bien, en un roumain si aisé, avec un léger accent levantin, un zézaïement voulu qui leur faisait l'effet d'une caresse. Pour sûr que ce *Fêt-Froumos* devait être au mieux avec le Tsar de Saint-Pétersbourg, avec le Sultan de Tsarigrad, avec le Pape de Rome.

Il dédaignait les effets de maillot, les oripeaux de clown, bien pris dans un veston de velours à côtes marron, avec une culotte de peau grise comme en portent les cavaliers, des bottes plissées et un petit chapeau à la hongroise aux bords relevés.

Les décimes pleuvaient dans la sacoche qu'il portait à la ceinture, et d'un geste engageant il entrerait une portière, derrière laquelle s'alignaient quelques banes de sapin.

Dans l'intérieur de la baraque de toile, un joueur d'orgue de Barbarie, loué à la journée, tournait son moulin à café pour moudre sans trêve une valse de Strauss, puis une polka de Farbach, enfin le «Réveille-toi, Roumain!»

Quand il y avait une vingtaine de spectateurs, paraissait la belle Xanti, — un beau brin de fille, certes, avec des yeux de velours noir sur des sourcils dessinés comme l'arc de Diane, un nez du dessin le plus pur, une petite bouche aux coins relevés, une oreille ciselée comme un bijou, des cheveux sombres comme l'aile du corbeau. Son teint mat dédaignait le fard, comme sa poitrine ferme et bien modelée dédaignait le corset ; sa taille était étroite à serrer entre les dix doigts, mais ses hanches étaient puissantes. Elle avait les mains fines d'une Française et le pied cambré d'une Espagnole.

Ce n'était pas seulement la charmeuse de serpents, c'était aussi la charmeuse d'hommes.

Et c'avait été une mode de quelques jours que d'aller voir la belle Xanti. Les jeunes officiers manifestaient hautement leur admiration ; des vieillards aux sens engourdis avaient senti se rallumer en eux le désir. Des babé aux allures discrètes s'étaient glissées dans la roulotte, avaient transmis à la jeune femme des propositions alléchantes ; elles avaient été repoussées avec perte ; des cadeaux avaient été dédaigneusement renvoyés. Décidément, Xanti était une vertu farouche... ou elle aimait ailleurs.

Mais si sa devise était « N'y touchez pas ! » on pouvait regarder à l'aise.

La belle Xanti s'exhibait complaisamment dans une courte robe de satin jaune à paillettes d'argent, un diadème de clinquant sur les cheveux, sa jambe nerveuse faisant craquer un bas de soie rose.

A vrai dire, ses serpents n'étaient pas bien redoutables, des boas somnolents à peine plus gros que le poignet; mais elle les roulait si gracieusement autour de sa taille, autour de son cou! C'était une belle harmonie de gestes; ses bras nus fuselés élevaient les monstres débonnaires, puis se tendaient en croix; ou bien ses reins souples se cambraient en arrière, faisant saillir sa gorge de jeune guerrière.

Tout à coup, sur un signe, l'orgue de Barbarie se taisait. Xanti tirait d'une boîte chaudement doublée de flanelle un de ces serpents au col aplati, que savent dresser les fakirs de l'Inde. Elle prenait une flûte primitive à trois trous, sur laquelle elle jouait une mélodie bizarre, et le serpent, pas plus long que le bras, se soulevait sur sa queue pour se balancer en mesure.

Et les applaudissements éclataient, tandis que déjà la charmeuse se drapait dans une étoffe rouge pour mimer la mort de Cléopâtre. Ecrasée de douleur, la reine d'Egypte se couchait à demi sur un banc recouvert d'un lambeau de tapis. Après avoir exprimé son désespoir en des poses éplorées, elle tirait de la corbeille l'aspic fatal (une inoffensive couleuvre) et lui présentait son sein à demi nu. Puis sa tête retombait, les ombres de la mort noyaient ses beaux yeux; Cléopâtre avait vécu.

A ce moment, le joueur d'orgue, faisant l'office de machiniste, tirait le rideau d'andrinoïle qui fermait la scène. Et, au dehors, Polidor le Bien-doué reprenait, en le variant, son inépuisable boniment.

C'est de quatre heures de l'après-midi à neuf heures du soir que se succédaient les représentations.

Le matin, Xanti et Polidor — elle, en robe d'indienne claire à fleurs sous une pelisse de velours ponceau fourrée de renard commun, un châle de laine blanche tricotée sur la tête, comme une faubourienne aisée, lui, en complet bleu foncé sous un gros paletot marron — s'en allaient, disaient-ils, prendre l'air de la ville.

Le soir, à neuf heures, ils rentraient bien tranquillement de la tente de toile à la roulotte et soupaient de quelques mets qu'on leur apportait d'un restaurant populaire. Les forains avaient dit vrai, jamais le frère et la sœur — le garçon et la fille, si l'on veut, — n'avaient découché.

Ils vivaient sans familiarité, mais sans morgue, avec les autres banquistes. Très allumé, le maître de la ménagerie avait offert à Xanti son cœur et sa main ; la charmante avait repoussé l'un et l'autre. Elle ne voulait rien entendre, pas même pour le bon motif.

On avait pour eux, dans le monde où ils vivaient depuis le 20 décembre, une estime mêlée d'envie ; on ne les aimait pas. Des curieux, qui s'étaient approchés furtivement de la roulotte, le soir, avaient remarqué que Xanti et Polidor se parlaient à voix basse dans une langue qui n'était ni le roumain, ni le grec, un idiome slave peut-être, mais ce n'était pas bien sûr. D'ailleurs, aucun accent slave quand ils parlaient roumain, ce qu'ils faisaient toujours en public. Et puis, personne n'avait un intérêt majeur à surprendre leur conversation. Les soupirants pour la moderne Cléopâtre avaient fini par se décourager. L'Arbitre des élégances de Bucarest, qui n'avait pas dédaigné de lui consacrer quelques lignes dans son journal, avait déclaré que c'était «une banquise inaccessible, une étoile polaire».

Donc le frère et la sœur n'avaient pas dormi dans la roulotte.

Ils ne revenaient pas,
Qu'étaient-ils devenus ?

CHAPITRE XI

CE QUE VALAIENT LES CONJECTURES DE SAKÉLARIOS

La saisie de la roulotte ne pouvait passer inaperçue ; d'ailleurs cette scène avait eu une centaine de spectateurs : les forains avaient jasé, un des agents de la sûreté avait glissé ses confidences dans l'oreille de Paul Haritime qui, en bon reporter de la vieille école, avait bâti là-dessus de toutes pièces un conte à dormir debout.

L'homme écorché, un riche étranger, un banquier autrichien, croyait-on, avait suivi secrètement en Roumanie la belle Xanti. Polidor était non pas le frère, mais le mari de la charmeuse. Il se faisait passer pour son frère, afin de ne pas décourager les galants, toujours habilement choisis, auxquels Xanti donnait des rendez-vous, — généralement le matin, — dans quelque maison louche. Le riche étranger, un banquier viennois, avait montré un portefeuille trop bien garni, et Xanti avait voulu avoir en gros ce qu'elle n'était pas sûre d'obtenir en détail. Ou bien, ayant eu la preuve qu'elle le trompait, le banquier l'avait menacée d'une rupture. Et aussi vindicative qu'avide, la Grecque — Xanti ne pouvait être qu'une Grecque — l'avait fait écorcher vif, quelque part, par son mari.

Telies furent les pauvretés que dicta à Paul Haritime son imagination en délire et le souci de contenter, provisoirement, hélas ! le directeur de son journal, dont la vente, il est vrai, devait doubler... jusqu'au moment où il fut avéré que Paul Haritime (qui a acquis depuis de la conscience et du flair), était

un simple fumiste, comme le sont restés tous ses camarades d'alors.

Voici ce qui s'était passé au Palais de justice.

On savait que Xanti et Polidor étaient entrés en Roumanie par Giourgévo, le 15 décembre, avec des passeports turcs, parfaitement en règle, au nom de Marie et Nicolas Mouratori, venant d'Andrinople.

Les témoignages des forains n'avaient apporté aucune lumière sur les faits et gestes des deux disparus.

L'entrepreneur de chevaux de bois, qui souffrait des dents pendant la nuit du crime, avait vu, vers onze heures du soir, un inconnu qui lui avait paru jeune et bien découplé, s'introduire dans la roulotte de Xanti; puis il s'était couché, il ne savait plus rien.

Le propriétaire de la ménagerie avait émis cet avis que les exercices de Xanti pouvaient s'apprendre en huit jours, y compris l'ariette sur la flûte à trois trous. Des boas vivants n'étaient pas plus dangereux à manier que les boas de fourrure que les dames se mettent au cou. Avec un peu de grâce native, la première venue en ferait autant. Quant à la parade de Polidor, c'était trop distingué, c'était mieux que nature. Puis, ces gens-là, on n'avait jamais entendu parler d'eux; ils manquaient de références professionnelles, ne connaissaient pas les enfants de la balle. Donc, c'étaient de faux banquistes... et l'honneur de la profession était sauf.

Ce n'était pas trop mal déduit; mais il était indifférent au juge d'instruction que Xanti et Polidor fussent ou ne fussent pas de vrais forains. La question était de savoir si, oui ou non, ils avaient commis le crime, comme la grande affaire était d'abord de les retrouver.

Les limiers de la police avaient été lancés dans toutes les directions, aux gares, aux barrières; les reporters des journaux s'étaient faits détectives volontaires. L'avis de la Préfecture de police avait

été modifié pour la circonstance et affiché de nouveau. Mille francs à qui amènerait la capture des deux saltimbanques. Les photographes du champ de foire auraient fait des affaires d'or, s'ils avaient pu vendre les portraits de Xanti et de Polidor; hélas! le frère et la sœur avaient dédaigné leurs talents.

Pendant ce temps, on faisait une perquisition dans la roulotte. C'était une voiture toute neuve, peinte en vert sombre avec des filets jaunes. Devant, un siège pour le conducteur, sans communication avec l'intérieur.

On pénétrait dans la roulotte par un escalier mobile de trois marches. Tout au fond, un lit disposé en large, fermé par un rideau rouge; par terre, une toile cirée noire sur laquelle était jeté un tapis, deux chaises, une tablette à bascule servant de table, quelques ustensiles de ménage, la garde-robe professionnelle du frère et de la sœur, — frère et sœur peut-être, non pas deux amants à coup sûr, car sous le lit de Xanti était placé un matelas avec ses draps, sa couverture et son oreiller; on devait les tirer chaque soir vers l'arrière de la voiture, pour le sommeil de Polidor.

A première vue, aucun objet suspect; rien de ce qui aurait pu servir à écorcher un homme, seulement deux inoffensifs couteaux de table à bout arrondi, une hachette minuscule pour fendre le bois destiné au petit poêle de fonte.

Le tapis et la toile cirée seraient examinés par le chimiste légiste, le docteur Stéfan Minovici, qui y chercherait des traces de sang.

Le juge d'instruction paraissait un peu déçu; il croyait qu'on allait trouver, bien étalée, une trousse de chirurgien et peut-être la peau de l'homme écorché, mise en évidence.

Le vieil Epaminondas Sakélarios, qui se trouvait là, était quand même très entouré, très félicité par les membres du parquet. Après un mouvement de jalouseie bien excusable, le médecin légiste Bratou-

lesco avait loyalement rendu justice au flair de son confrère grec.

Un jour se passa, puis deux, puis trois.... Xanti et Polidor restaient introuvables. On profita de la circonstance pour faire une immense razzia de malandrins et de pauvres diables ; les hôtels borgnes et les garnis avaient été soigneusement fouillés.

Le rapport du docteur Stéfan Minovici ne fut pas très probant. Tous les objets trouvés dans la roulotte révélaient les traces de récents lavages à l'eau de potasse : pas un vestige de sang sur la toile cirée : celle-ci avait été raclée au couteau, la trame paraissait en plusieurs endroits où le vernis avait été enlevé par l'action d'une lame. Cet excès de propreté, dans une voiture de saltimbanques, était suspect, il est vrai. Puis il restait ceci : Xanti et Polidor se cachaient ; or qui a la conscience tranquille ne se cache pas.

Sakélarios se désintéressait un peu de l'affaire :

— Ma foi, disait-il, je vous vous ai donné le fil conducteur ; sachez vous en servir !

Puis il était exaspéré par l'indiscrétion des reporters, qui assiégeaient sa porte, triomphant à l'aide du *bacshish* de toutes les consignes données au personnel de l'Hôtel Impérial, — exaspéré aussi de voir son portrait dans tous les journaux à images.

Sans rien dire à personne, il prit le train pour aller voir ses protégés de Baïcoï.

CHAPITRE XII

LE MOINE ROUX

On rencontre quelquefois, à Bucarest, des moines étrangers qui, en vertu d'une autorisation particulière, quêtent pour une église ou pour une communauté. Cette autorisation est rarement accordée, il est vrai ; et plus nous allons, plus elle s'obtient difficilement.

Quelques jours après les événements que nous venons de raconter, on pouvait voir, dans le quartier de l'Icoana, un de ces moines quêteurs, portant sur sa poitrine un tronc de fer-blanc, scellé par de multiples cachets. Il était vêtu d'un froc de bure, usé, gras, effrangé, et d'un bonnet de feutre qui avait dû servir à plusieurs générations d'ascètes. D'un ascète, ce moine avait non pas précisément le physique—car il était jeune et vigoureux,—mais la tenue extérieure. Des joues pleines, mais un teint terne. On ne voyait guère de son visage qu'un nez aux narines très dilatées ; le front disparaissait sous les longues mèches de cheveux d'un roux d'acajou qui retombaient sur les yeux du moine,—des yeux aux paupières toujours baissées ; une barbe, rousse également, mais plus claire, couleur de poil d'écureuil, envahissait tout le bas de la figure.

Ce moine, du nom de frère Calinic, avait ses papiers parfaitement en règle, visés par le patriarche œcuménique et enregistrés à la métropole de Bucarest. Il quêtait pour son couvent de Trébizonde, pillé et incendié pendant les derniers troubles d'Ar-

ménie. Le frère Calinic ne savait que quelques mots de roumain. Il se présentait chez les personnes pieuses et charitables, leur donnait à lire une supplique exposant la dévastation de son couvent par les infidèles, et se mettant à genoux, récitait le *pater* dans toutes les langues parlées dans le monde orthodoxe.

Cette prière polyglotte était généralement exaucée et, pour la rareté du fait, les pièces blanches tombaient dans le tronc de fer-blanc.

Frère Calinic avait été hospitalisé dans un minuscule monastère qui reste une des curiosités du Bucarest moderne, le Skiton Icoanei.

Le Bucarest d'autrefois contenait beaucoup de Basiliens, répartis dans une vingtaine de couvents. Aujourd'hui, pour voir les caloyers chez eux, pour pénétrer leur vie intime, il faut aller les chercher assez loin, à Cernica, par exemple, par delà une première zone suburbaine de monastères désaffectés. Marcoutza est converti en asile d'aliénés, Pantélimon en hospice d'incurables ; les hommes ont repris à Dieu toutes ces retraites pieuses pour les accommoder aux besoins du siècle.

Ce qui a préservé le Skiton Icoanei, c'est précisément son humilité ; la foudre frappe le grand chêne et épargne le roseau. Le promeneur qui quitte la strada Icoana, pour s'engager sur la droite — après avoir dépassé le magnifique Lycée de jeunes filles, — dans la strada Pacé, remarque un mur croulant percé d'une porte rougeâtre. Un modeste clocher revêtu de fer-blanc rouillé l'avertit qu'il y a là derrière une chapelle. Qu'il passe la porte, il se trouvera dans un enclos assez vaste, semé de tombes, avec un puits au milieu ; à gauche, une église fraîchement restaurée, fondée par un Darvari, dont le portrait est peint à la fresque dans le narthex, avec celui de sa femme en robe rose taillée à la mode française du commencement de ce siècle. Sur la droite de l'enclos, une longue rangée de

cellules ouvrant sur un promenoir couvert ; au fond, un peu plus confortable, l'habitation de l'hégoumène.

Ce couvent, qui appartient au Mont-Athos — dernière épave d'une fortune colossale que le prince Couza a rendue à la Roumanie, — est peuplé en tout par cinq ou six moines. Une partie des cellules, habituellement vides, est réservée à des hôtes de passage, comme le frère Calinic.

Personne ne trouble cette solitude ; dans leur enclos, pourtant situé au cœur de la ville, les moines peuvent se croire au désert ; ils ne s'occupent pas du monde, le monde ne s'occupe pas d'eux. Nous les connaissons ; le souci d'examiner soigneusement chacun des lieux où se passe un épisode de cette histoire, nous a conduit au milieu d'eux ; ce sont de braves gens, — et ce n'est vraiment pas leur faute si, un jour, un loup s'est glissé parmi les brebis.

Au bout de peu de temps, le frère Calinic jouissait déjà, dans ce couvent, d'une extraordinaire réputation de sainteté ; son humilité était telle que, pendant l'office, auquel il assistait avec une régularité exemplaire, il s'absorbait dans une sorte d'extase, immobile, les bras croisés, s'extériorisant au point de ne pas répondre aux prières liturgiques, priant, lui, évangéliquement, non selon la lettre, mais selon l'esprit. Sa difficulté à s'exprimer en roumain faisait qu'il n'avait que de très rares rapports avec les autres moines du Skitou Icoanei.

Il les émerveillait par ses macérations et ses vertus, particulièrement par sa charité.

Non que frère Calinic, ne possédant rien en propre, pût donner n'importe quoi ; mais, un jour, une voiture lourdement chargée vint verser devant la porte du petit monastère, si malheureusement que le conducteur se trouva pris sous la caisse du véhicule. L'infortuné râlait. Comment le secourir ? Il n'y avait là, avec le frère Calinic, que deux vieillards débiles. Le jeune moine sembla hésiter un

instant, puis se glissant sous la voiture, au risque d'être écrasé lui-même, il raidit ses reins et la souleva jusqu'à ce que ses deux vieux compagnons aient pu retirer le conducteur évanoui. Puis, pour se dégager, d'un second élan plus irrésistible encore, il retourna positivement le véhicule, qui alla retomber tout brisé de l'autre côté de la rue.

Un des deux vieux moines ne put s'empêcher de dire :

— Eh bien, pour un homme qui jeûne si rigoureusement, il est joliment fort !

L'autre ajouta cette réflexion :

— Et comme il a su nous expliquer en bon roumain ce qu'il y avait à faire pour retirer l'homme, quand il s'est agi pour nous de le seconder !

Mais ils n'en cherchèrent pas plus long ; l'un souffrait d'un commencement d'hydropisie, l'autre de rhumatismes, et le soin de leur santé les rendait assez indifférents à tout le reste.

Le soir, au réfectoire, les vieux moines voulurent raconter le sauvetage de la journée ; frère Calinic fit un geste de protestation, et ils n'insistèrent pas, émerveillés de tant d'humilité chrétienne.

Tandis que tout Bucarest s'occupait de l'homme écorché, il n'y avait peut-être qu'un endroit où ce drame fut complètement ignoré, c'était le Skitou Icoanei. On y parlait de la Montagne sacrée, (le Mont-Athos), des miracles des saints d'autrefois, quelquefois des prospérités de jadis, quand les Basiliens possédaient un cinquième de la terre roumaine, quand les patriarches et les évêques grecs faisaient de longs et fructueux séjours à Bucarest ; mais jamais un journal n'avait pénétré dans ce pieux asile, les bruits du monde venaient se briser contre la petite porte rouge.

Frère Calinic continua à sortir pour quêter ; quand il était dans le couvent, il faisait plutôt l'effet d'un saint que d'un moine régulier, — de ceux qui accomplissent selon la routine les fonctions du culte.

Les autres chantaient, psalmodiaient, s'agenouillaient, se prosternaient, lui semblait ravi en esprit dans la Jérusalem céleste. On lui passait ses manquements cérémoniels à la faveur de ce mysticisme extatique. L'excellent hégoumène disait doucement :

— Le Seigneur a des voies cachées.

CHAPITRE XIII

LA NIÈCE DE MOSH CYRILLE

La Colintina borde d'une ceinture d'étangs toute la partie Est de la capitale, du champ des Moshs à la chaussée Kisséleff. Sur ses rives, des maraîchers, Bulgares pour la plupart, cultivent des légumes pour l'alimentation de la capitale.

Il y a là une série de tableaux à la Ruisdaël. Au-dessous des jardins potagers, les grands roseaux au feuillage bruissant ondulent à la moindre brise ; l'eau morte est couverte de lentilles, hérissée de joncs ; de grands échassiers pêchent à la grenouille ; la fauvette des roseaux volette et se pose sur les cannes, que son poids léger ne fait pas plier ; en été, les buffles se livrent aux délices du bain de vase.

Dans un de ces bas-fonds, hors barrière, du côté de l'ancienne résidence d'été de Grégoire Ghika voëvode, près de ce beau jardin des Teï, si abandonné aujourd'hui après avoir autrefois servi à des fêtes princières, un vieux Bulgare, Mosh Cyrille —on ne le connaissait que par son prénom— avait loué, depuis bien des années déjà, un petit terrain sur lequel il cultivait des aubergines et des tomates, des poivrons et des *bami*. Il habitait une cabane composée de deux pièces, avec une écurie attenante, où se reposait pendant tout l'hiver un vieux cheval aveugle qui, à la belle saison, tournait le manège de la noria, pour arroser les plants de légumes.

Mosh Cyrille n'allait jamais au pays, contrairement à beaucoup de Bulgares adonnés à la même

occupation, qui arrivent avec les cigognes et repartent avec les hirondelles.

Il lui était survenu un grand malheur. Après quarante ans de ménage, sa bonne femme avait quitté cette vallée de larmes pour le paradis, et voici déjà deux mois que le pauvre vieux ne savait à quel saint se vouer.

Il parlait vaguement de faire venir une nièce de là-bas pour tenir son ménage ; aussi ses voisins ne furent-ils qu'à moitié étonnés, lorsqu'un beau matin, ils virent une jeune fille très pauvrement vêtue, les cheveux cachés sous un *toulpan* marron, qui soignait le ménage du vieux. Elle eut paru jolie sans une tache vineuse qui lui couvrait la moitié de la joue droite, comme elle eut paru gracieuse sans une coxalgie qui la faisait boiter assez fort de la hanche gauche.

Cette nièce se nommait Proopia. Elle était d'ailleurs très réservée, cuisinant pour le vieux, balayant la maisonnette, donnant à manger à quelques poules et au vieux cheval.

Impossible de jaser avec elle ; Proopia ne savait que la langue bulgare. D'ailleurs notre peuple n'aime pas ceux qui sont marqués d'un signe, et la pauvre fille en avait deux pour sa part, sa tache de vin et sa claudication. Puis Mosh Cyrille ayant toujours mené une vie très retirée, au bout de trois jours on ne fit guère plus attention à sa nièce qu'à lui.

Pourtant, un des gardes d'octroi du voisinage ne partageait pas le sentiment général sur la nièce de Mosh Cyrille. Il rôdait autour de la maison, comme un chat amoureux, et s'obstinait à adresser la parole à Proopia quand elle allait au puits, un peu agacé de ce qu'elle ne comprenait mot à ses propos galants.

— Bah ! disait-il, elle est tout de même agréable à regarder du côté gauche, quand elle ne marche pas !

La jeune fille paraissait très ennuyée de cette cour, devenue indiscrettement démonstrative, car un beau soir, Stan Andréa, le garde d'octroi, s'avisa de prendre Procozia par la taille et d'approcher son vilain museau de sa joue.

La nièce de Mosh Cyrille lui appliqua un soufflet magistral et rentra dans la maison, leste comme un oiseau, sans la moindre boiterie.

— Tiens, tiens, dit Andréa en se frictionnant la joue, j'ai trouvé un remède facile pour rebouter les jambes mal fichues !

Le garde d'octroi était amoureux, dépité et sournois. Il observa.

Il ne devait pas tarder à trouver un sujet d'observation.

Le lendemain de cette scène, un moine roux pénétra, à la tombée de la nuit, dans la cabane du maraîcher. Andréa s'approcha furtivement de la fenêtre. Le petit rideau n'était pas complètement tiré ; il put voir le moine qui causait avec animation avec la jeune fille, — en langue bulgare, ce qui n'était pas fait pour le surprendre ; mais ce qui le surprit beaucoup, c'est d'abord que le jeune moine, dont il avait pu remarquer les narines très dilatées, en retira comme deux petits ressorts d'acier, dont l'absence changea du tout au tout la forme de son nez ; il les replaça d'ailleurs soigneusement, avant de prendre congé de la jeune fille.

Deux autres détails n'échappèrent pas au garde d'octroi ; Procozia allait et venait dans la chambre d'une allure souple et aisée ; puis elle tendit son front au moine, qui l'effleura respectueusement de ses lèvres.

— C'est le moment de se défiler, se dit Andréa qui, se dissimulant derrière un tronc de saule, vit le moine se diriger vers la ville, non sans avoir regardé, à droite et à gauche, si quelqu'un s'inquiétait de ses faits et gestes.

Le garde d'octroi rentra dans sa guérite. Les

fraudeurs auraient pu passer en toute sécurité ; Andréa était plongé dans une profonde méditation.

— Que signifie tout ça ? se demandait-il. Qu'est-ce que c'est que cette fille qui boite à volonté ? Qu'est-ce que c'est que ce moine qui change la forme de son nez pour venir courtiser sa belle ?... Mais courtise-t-il Procopia ? Un baiser sur le front, ce n'est pas comme ça que ça se passe d'habitude... Que dois-je faire, moi ?... Pousser ma pointe auprès de la nièce du vieux, en profitant de la chose ?... Mais est-ce seulement sa nièce ?... Tout à l'heure, dans la chambre, malgré son pauvre vêtement, elle n'avait guère l'air de la parente d'un pauvre diable de maraîcher ; on aurait dit une vraie demoiselle... Il se passe des histoires si drôles !... Il faudrait consulter un peu... Mais s'il allait lui arriver du mal par ma faute, à cette fille !... Je me sens porté pour elle... Elle a un goût de « viens-à-moi », la boiteuse qui m'a donné un fameux soufflet, puis a couru comme une biche... Elle ne m'en donnerait peut-être pas un second, si je lui disais ce que j'ai vu !... Décidément, ça n'arrive pas tous les jours... c'est louche... Qui sait si, à jaser, je ne gagnerais pas un bon *bacshish* ?... Le *bacshish* ou la fille, il y a, dans tous les cas, quelque chose à prendre.... Voyons, il faut que je me décide... Mais, la fille, puisqu'elle ne comprend pas le roumain, comment lui ferai-je savoir que je suis maître de son secret ?... Peut-être aussi qu'il en est de son roumain comme de sa jambe déboîtée... D'ailleurs j'ai un moyen de le savoir..

Le garde d'octroi regarda l'heure à sa montre de nickel. Il était neuf heures du soir. Une lumière brillait encore dans la cabane de Mosh Cyrille. A tout hasard, il se proposa d'aller demander du feu pour sa pipe.

Il fit encore, avant de frapper à la porte, une petite station devant la petite fenêtre. La jeune fille, assise sur le bord de son lit, les bras croisés, regardait fixement devant elle.

Tout à coup, à la lueur de la petite lampe à pétrole, Andréa vint distinctement deux grosses larmes qui descendaient sur la joue de Procopia. Elle les essuya machinalement... et du même coup effaça à moitié la tache de vin qui s'étalait sur sa joue droite.

Le garde d'octroi fit un mouvement de surprise. Peut-être le craquement de sa botte, dans le silence de la nuit, fut perçu par la jeune fille, car brusquement elle éteignit la lampe.

En même temps, elle avait éteint la pitié dans le cœur du garde d'octroi. L'intérêt avait vaincu l'amour.

— Il y a là trop de mystère, se disait-il. J'attends d'être relevé de ma faction, à minuit, pour aller tout droit à la Préfecture de police... Qui sait si tout cela n'a pas quelque rapport avec l'homme écorché de Cismégiou... Un jeune homme et une jeune fille qu'on recherche, ce Polidor et cette Xanti dont a tant parlé depuis un mois... Mais, au fait, j'ai vu leur portrait dans les journaux. Quand le moine a repris son nez naturel, il avait bien quelque chose de ce Polidor. Et la jeune fille, tout à l'heure, quand elle ne cachait plus ses cheveux sous un *toulpan*, quand elle essuyait la saleté qu'elle se met sur la joue pour se changer.... oui, c'était peut-être la charmeuse de serpents !... Je donnerais bien dix francs de mon salaire, pour être allé la voir dans sa baraque!... Dix francs, ce serait peu, puisqu'il y a mille francs à gagner, et peut-être un galon avec... On me donnerait bien de l'avancement !... Oui, mais quitter mon poste comme ça, tout de suite !... Je puis me tromper, et alors je serais renvoyé,—le règlement est formel... Certes, cette Procopia me plaît; mais il n'y a rien à renifler de ce côté, elle n'est pas faite pour mon nez... J'irai la dénoncer!

Et Stan Andréa battit la semelle jusqu'à minuit, impatient d'être relevé de son poste.

Quand son successeur fut venu prendre la faction, il coupa au plus court vers la chaussée de Colintina. En moins d'une heure, tout suant, tout soufflant, il arrivait à la Préfecture de police.

CHAPITRE XIV

LE MOINE BLANC

La nuit du 13 février 1897 fut très belle; il gelaient à peine, une légère couche de neige couvrait les rues.

Il était près de huit heures du soir, quand frère Calinic revint au Skitou Icoana.

Il remarqua deux ivrognes en costume ouvrier qui se disputaient devant la porte rougeâtre. Il essaya de les pousser doucement pour entrer.

Les ivrognes prétendirent le prendre pour arbitre de leur querelle. Ils avaient bu ensemble et chacun voulait obliger son compère à payer une dernière tournée. Et ils ne parvenaient pas à faire leur compte. Chacun prétendait avoir plus dépensé que l'autre; il y avait donc encore une rasade à absorber pour rétablir l'équilibre. Mais à qui incombaît-il de l'offrir?

Frère Calinic marquait par gestes que cette affaire ne le regardait pas. Mais la querelle se compliqua. Les deux ivrognes en vinrent aux mains. L'un trébucha et, en étendant les bras pour retrouver son équilibre, fit maladroitement tomber le *potcap* du moine. Il sembla à frère Calinic que les yeux vagues de l'ivrogne étaient traversés par un éclair; son compagnon, lui aussi, le regardait fixement. Mais cela dura si peu; ils s'en allèrent en battant les murs et le moine les entendit reprendre leur dispute un peu plus loin.

Quand même, frère Calinic avait l'air soucieux. Il hésita un instant, puis entra dans l'enclos et regarda

soigneusement autour de lui. Rien de suspect. Il entra dans le modeste réfectoire. On lui avait gardé une assiettée de haricots à l'huile et quelques olives. Il repoussa les haricots et prit les olives. Puis il gagna sa cellule.

Là, il est vrai, le moine se dédommagea de son repas extra-frugal. Il tira de sous son froc une belle tranche de jambon, qu'il dévora de grand appétit, avec un petit pain. Puis, au lieu de se coucher, il alla prêter l'oreille à la porte de chaque cellule. Tous les moines dormaient.

Frère Calinic repensa aux deux ivrognes. En rentrant, il avait fermé à clé la porte de l'enclos ; il ne voulut pas la rouvrir, mais avec une souplesse de chat, il grimpa à la muraille, accrocha ses mains au faîte, et se soulevant par un rétablissement, il put regarder dans la rue. Elle était déserte.

Alors il haussa les épaules, comme un homme qui se sent rassuré après une peur chimérique, et alla se coucher.

Deux heures plus tard, un des moines du Skitou frappait à la porte du frère Calinic, pour l'avertir que l'office nocturne allait commencer ; — le monastère étant situé dans un quartier populeux, il est naturel qu'on n'use ni des cloches, ni de la *toaca* (une lame de bois sur laquelle on frappe avec un marteau), quand les voisins se livrent au sommeil.

Frère Calinic alluma sa lampe, tira furtivement de sa poche un petit miroir rond et se regarda minutieusement. Il était bien... ce qu'il voulait paraître. Ses cheveux roux retombèrent en broussaille sur ses yeux ; son nez mince légèrement retroussé s'écrasa en muffle de lion, sous l'action des deux petits ressorts qui, placés dans les narines, les distendaient ; puis ses paupières voilèrent l'éclat de ses prunelles d'or.

Et il alla prendre sa place dans le chœur.

Le monastère s'était animé d'une sorte de vie spectrale, comme si les moines du cimetière ve-

naient à leur tour occuper les stalles de la nef et chanter quelque litanie d'outre-tombe.

Dans la petite église, un froid humide tombait sur les épaules comme une chape de plomb. Les moines étaient adossés aux stalles ; on les distinguait à peine, tant la nef était sombre ; quelques cierges seulement brûlaient devant l'iconostase ; les fresques des murailles étaient noyées d'ombre : on devinait, sans la voir, la longue théorie des saints ; la coupole montait indéfiniment, comme un puits de ténèbres.

Les prières se succédaient, longues, interminables, sans cesse entrecoupées par la formule sacramentelle : *Domne, miloueste !* (Seigneur, ayez pitié de nous !)

Frère Calinic restait immobile, comme abîmé dans la contemplation de l'au-delà.

En réalité, il songeait... Il songeait à cette femme pour qui il avait bravé tant de périls, à cette sœur d'élection qui ne voulait, qui ne pouvait être qu'une sœur, qui l'avait entraîné au crime... qu'il avait accompli sans regret, car il l'aimait d'un amour muet et désespéré. Il était entre ses mains, à elle, ce qu'elle était, elle, entre les mains d'un autre.

Et à cette pensée, par dessous son froc, il labourait sa poitrine avec ses ongles... Mais non, maintenant il s'agissait de la sauver, d'enlever de son asile précaire celle que nous avons appelée Procopia et Xanti, — et qu'il appelait, lui, d'un autre nom.

Tout à coup, celui qui sera encore un instant pour nous Frère Calinic eut l'impression bizarre que quelqu'un le regardait. Il leva les yeux et aperçut dans la stalle qui faisait vis-à-vis à la sienne un moine blanc, — blanc de cheveux et de barbe, sans avoir pour cela l'air très âgé. Ce moine, il ne l'avait jamais vu dans le monastère, et, comme lui, le nouveau-venu ne se mêlait pas à l'office.

Et longuement, très longuement, le moine roux et le moine blanc se dévisagèrent, comme si chacun voulait fouiller au fond de l'âme de l'autre.

Et il sembla bien à frère Calinic que le moine blanc ressemblait à l'un des deux ivrognes de tout à l'heure.

CHAPITRE XV.

OÙ LE ROUX DEVIENT LE BLANC.

Frère Calinic voulut brusquer la situation.

Sans attendre la fin de l'office — qui se continuait en une imploration, au nom des apôtres, des martyrs et des saints, en faveur des rois et des peuples, des chefs de la foi et de toute âme chrétienne, en faveur des vivants et des morts, — tandis que les cinq ou six pauvres moines, les vrais, conjuraient Dieu de garder ses fidèles de l'eau, du feu, de la peste, des fléaux et surtout du pire de tous, le péché, résolument frère Calinic sortit de l'église.

Non moins résolument, le moine blanc le suivit.

Arrivé au milieu de l'enclos, frère Calinic attendit.

Le moine blanc l'aborda et lui dit en bulgare :

— Causons !

— Où ? répondit sans hésitation, dans la même langue, le moine roux.

— Peu importe, dans ta cellule.

— Viens.

Et sans trembler, sans même faire semblant de remarquer un homme collé contre le montant de la porte rougeâtre, de l'unique porte communiquant avec le dehors, il précéda dans sa cellule celui qui était pour lui l'inconnu, le mystère, le danger, le messager du châtiment peut-être.

La cellule, blanche et nue, était meublée d'un lit sommaire, d'une table et de deux escabeaux de sapin. Une lampe à pétrole brûlait sur la table.

D'un geste, frère Calinic montra un escabeau au moine blanc et prit l'autre.

— Parle, dit-il.
 — Frère...
 — Je ne suis pas un moine.
 — Moi non plus.
 — Qui es-tu et que me veux-tu ?
 — Je suis russe, comme tu es bulgare. Je suis l'homme d'une association mystérieuse, comme tu es l'homme d'une autre association mystérieuse. Pas plus que toi, je n'appartiens à une police officielle. Comme le tien, mon gouvernement ne sait pas... ou ne veut pas savoir. Nous agissons en marge du monde officiel, qui nous désavoue et nous sacrifie à l'occasion... Puis un grand dessein s'accomplit ; un peuple, une race en profite, et on ne sait pas que c'est nous qui avons supprimé les obstacles.... Car tu as supprimé un obstacle.... un traître... Je te sauverai, car la police roumaine est sur tes traces. Mais confie-toi à moi... dis-moi tout ton secret... Voyons, si je te voulais du mal, je n'agirais pas de la sorte... Aller prévenir la police, dire : « Tel homme est suspect, arrêtez-le ! » ce m'eut été si facile, n'est-ce pas ? Mais...

— Mais il est des cas où l'on ne veut pas attirer l'attention sur soi. La police est indiscrete, elle aime savoir aussi quel est le dénonciateur. Est-ce cela ?

Frère Calinic — appelons le ainsi tant qu'il porte le *potcap* — frère Calinic n'était pas la dupe du faux moine blanc. Avec sa présence d'esprit habituelle, il avait compris immédiatement qu'il avait affaire à un agent de la police roumaine, à un homme habile et audacieux, qui voulait d'abord surprendre par ruse son secret, dans la conviction que rien ne le lui arracherait dans une geôle, puis le faire arrêter.

Le moine blanc continua :

— Un homme comme toi ne se résoud pas au

crime sans raison... Moi, j'ai la mission de renseigner ceux qui sont tes amis naturels... Je puis te sauver, je puis te faire évader par la Russie... Ici, tu es brûlé; ton arrestation est une affaire de temps, une affaire d'heures peut-être... J'ai des relations avec la police roumaine; pour moi, les murs ont des oreilles; je sais qu'on est sur tes traces... J'ai pour toi un asile très sûr... où ta sœur, Xanti enfin, viendra te rejoindre, jusqu'à ce que j'assure votre départ. J'irai la chercher moi-même où tu me diras... je te l'amènerai...

La voix du moine blanc se faisait insinuante, mais sa main, plongée dans l'ouverture de sa robe, caressait la crosse d'un pistolet. C'était le chat qui joue avec la souris. Par un atroce dilettantisme, l'agent de police prolongeait la situation, bien qu'il sentit déjà que sa ruse grossière était éventée.

Frère Calinic jeta un coup d'œil oblique vers la fenêtre; le rideau épais en grosse laine était strictement tiré.

Alors il joua le tout pour le tout. Sans doute un homme épiait à la porte, d'autres se trouvaient dans l'enclos et gardaient les issues. Mais l'audace est la prudence du désespoir. En ce moment terrible, le nom de Xanti dans la bouche du mouchard lui donnait une présence d'esprit surhumaine.

— Eh bien, compagnon, tu sauras tout...

Il se pencha sur la table qui séparait les deux interlocuteurs, comme s'il allait faire une confidence, et avant que le policier put deviner son intention, il lui asséna sur la tempe un formidable coup de poing.

L'homme n'avait pas poussé un soupir, et il serait tombé comme une masse, si le moine roux, sautant à genoux sur la table, ne l'avait retenu par les deux bras.

Et Polidor le Bien-doué — c'était lui, il y a longtemps que le lecteur l'a deviné — Polidor, qui avait frappé d'un coup si sourd qu'il avait fait peu

de bruit, Polidor, qui était monté sur la table avec la souplesse et les mouvements amortis d'un jeune chat, Polidor continuait à parler en bulgare, sans un tremblement dans la voix, — et non seulement il parlait, mais il dialoguait.

Oui, avec un don d'imitation inouï, il savait contrefaire la voix de l'homme qu'il avait déposé, inanimé, sur le lit.

Il parlait, en retirant à l'agent secret la barbe et la perruque qui faisaient de lui un moine blanc.

Il parlait, en enlevant de son propre crâne, de son propre menton, la barbe et la perruque qui faisaient du pître charmant de Cismégioiu le moine roux.

Il parlait encore, il faisait les demandes et les réponses, en troquant le froc marron de sa victime contre son froc noir à lui.

Il parlait toujours, quand devant sa petite glace ronde, avec des crayons de théâtre dont il était muni, il copiait telle ride, tel pli des paupières, quand il se *faisait la tête* du cadavre.

Sans interrompre ce tragique soliloque, il fouillait les poches du vêtement civil que le mort portait sous son froc d'emprunt. Il y prenait deux pistolets et une carte d'agent de la sûreté.

Alors il fit cette merveille.

Il était prêt. Il ouvrit la porte, après avoir jeté tout haut cet adieu, toujours en bulgare :

— Au revoir donc. Je vais chercher ta sœur. Avec une bonne voiture, dans une heure, nous pourrons être ici.

Polidor ne s'était pas trompé. Un agent guettait derrière la porte.

Malgré l'obscurité, l'agent reconnut la barbe et les cheveux blancs. Il interrogea d'un signe de tête.

— Chut ! fit très bas le moine blanc, en posant son doigt sur sa bouche. Et d'un geste impérieux, il lui fit signe de rester là.

Un autre agent était accroupi derrière la mar-

gelle du puits. Polidor l'aperçut et eut une inspiration. Il marcha vers lui et lui chuchota à l'oreille, en roumain :

— Je tiens la sœur, pas un minute à perdre... Mais toi, appelle tous les camarades qui sont dehors et masse-les derrière l'église... Fais vite !

La voix basse n'ayant pas de timbre, rien n'est plus difficile que de discerner qui vous parle de la sorte ; on pourrait confondre un indifférent avec son meilleur ami.

— C'est bien, Iscousesco, dit l'agent.

— Tiens, pensa Polidor, je m'appelle Iscousesco maintenant !

L'agent ouvrit doucement la porte de l'enclos où pénétrèrent à pas de loup une dizaine de policiers et de gendarmes.

Le faux Iscousesco, payant toujours d'audace, leur faisait signe du doigt : là-bas, derrière l'église...

Un homme se détacha du groupe et vint à Polidor. Celui-ci se crut perdu, pour le coup.

Très rapidement, très bas aussi, l'homme qui semblait commander l'expédition lui dit :

— Comment, tu tiens Xanti ?

Et de la même voix neutre, Polidor lui répondit dans le tuyau de l'oreille.

— Il m'a fait connaître sa retraite... Je dois lui amener sa sœur... J'y cours... Il importe qu'il ne soit arrêté qu'après avoir causé avec elle devant moi... De la sorte, je saurai tout... Veillez bien, vous autres !

Ils se serrèrent la main.

Et Polidor quitta le Skitou Icoanei.

CHAPITRE XVI.

PÉRIPÉTIES.

Donc, Stan Andréa, le garde d'octroi, était arrivé à la Préfecture de police, tout suant, tout soufflant, vers une heure du matin. Tout le personnel de la sûreté était employé à l'expédition du Skitou Icoanei. Il ne trouva qu'un agent d'ordre inférieur, qui savait seulement qu'on devait faire une grosse capture, pendant la nuit, sur les indications d'Iscousesco, — un nouveau venu dans la vaillante phalange qui contient l'armée du crime.

L'agent de garde, nommé Filimon, avait vu cet Iscousesco, qu'il connaissait à peine, se grimer et se déguiser en vieux moine, puis partir accompagné des plus fins limiers de la police.

Andréa le mit au courant, le plus clairement possible, de ses découvertes de la journée. Il n'y avait peut-être pas une minute à perdre pour arrêter Xanti la Charmeuse.

Il est bon de dire qu'à ce moment, le chef de la sûreté était alité, très sérieusement malade d'une fluxion de poitrine qu'il avait gagnée dans l'exercice de ses fonctions, pendant ce mois de terrible surmenage.

Ce fut une fatalité dont on mesurera bientôt les conséquences. Ce fonctionnaire, très sage, très avisé, de la bonne école, n'eut pas d'abord laissé Iscousesco se livrer à ses extraordinaires fantaisies, en ce qui concernait Polidor; puis, pour Xanti, il eut certainement pris des mesures plus promptes et plus sûres, s'il avait pu, lui, être avisé par Andréa du lieu de sa retraite.

Filimon agit pour le mieux; il sauta dans un fiacre avec Andréa et se fit conduire chez le préfet de police.

Se nommer, invoquer l'urgence, annoncer une révélation des plus importantes relative au crime de Cismégiou, ce fut assez pour que le domestique osât réveiller le préfet de police, qui fit inviter les deux hommes à passer immédiatement dans sa chambre.

Il les reçut au lit. Andréa recommença son récit: la fausse boiteuse, la visite du moine roux, les extraordinaires histoires de maquillages et de déguisements.

Le préfet de police l'interrompait par des interjections joyeuses. Il se leva, s'habilla à la hâte... C'est cela, il irait lui-même présider à l'arrestation de Xanti. Le ministre de l'intérieur ne lui adresserait plus son ironique: «Toujours rien de nouveau?»

— C'est bien, mes amis, dit-il, vous serez récompensés... Toi, Andréa, je te promets la prime de mille francs... On en donnera trois pour une... oui, le Grec, Iscousesco et toi... elles auront été bien gagnées... A cet heure, mon moine blanc aura pu mettre la main sur le moine roux... D'ailleurs, il n'y a plus lieu de ruser avec Polidor, puisque nous avons le secret de la retraite de... de la femme enfin... Donc, je vais là-bas brusquer le dénouement... Je laisse Polidor bien ficelé sous bonne garde, et j'accours à Colintina avec mon personnel.... Mais vous autres, vous avez un bon fiacre, n'est-ce pas?

— Excellent.

— Eh bien, ne perdez pas une minute; allez surveiller la maison de ce Mosh Cyrille, jusqu'à ce que j'arrive... Que personne n'entre, que personne ne sorte!... La consigne est absolue; vous n'aurez à obéir qu'à moi... ou à Iscousesco, si un intérêt majeur, si un incident de la dernière heure m'empêchait d'aller en personne là-bas... Partez bien

vite; que le cocher crève ses chevaux, s'il le faut, on les lui paiera!

Andréa et Filimon prirent congé, sautèrent en voiture et indiquèrent la direction.

Il était une heure et demie du matin.

Pendant qu'ils roulaient vers la barrière Colintina, Polidor, échappé du monastère, arpentaient les rues à la recherche d'un fiacre. Il conservait le déguisement du moine blanc. Sa première pensée avait été de jeter cette défroque, sous laquelle il portait un costume civil, avec une *cacioula* dans sa poche; puis il s'était dit que cela demandait du temps, — l'essentiel était de gagner de vitesse les agents qu'il avait bernés et qui ne manqueraient pas de se mettre à sa poursuite, dès qu'ils s'apercevraient de leur méprise.

L'heure passait. Il lui fallut aller jusqu'à la place du Théâtre pour trouver un fiacre. Le cocher, qui attendait devant le Club Royal, ne paraissait pas d'humeur à charger un tel client. Un moine, pas de pourboire à espérer!

Mais ce moine blanc lui dit :

— Ecoute, mon ami, il y a cinq francs à gagner. Je me suis attardé chez mon neveu, dont je suis venu baptiser le garçon; il faut que tu me conduises au plus vite chez mon frère, le pope de l'église des Ghika, tu sais, au jardin des Teï, à Colintina. Ce n'est vraiment pas raisonnable à un homme de mon âge et de ma robe de courir les rues à cette heure. Tiens, je te paye d'avance.... Et nous boirons un coup en route!

Le cocher, conquis par ces manières avenantes, consentit. Mais boire un coup en route, à cette heure, c'était plus facile à promettre qu'à tenir.

Le fiacre prit la strada Régala, pour déboucher sur le boulevard Carol; puis il s'engagea dans la rue Moshilor.

O bonheur! on entendait des laoutars derrière les volets fermés d'un cabaret.

Le moine fit arrêter et heurta à la porte. On ouvrit, après un peu de façons. Trois ou quatre faubouriens, accompagnés d'autant de femmes, se livraient aux délices du *kief*.

— Salut, bonnes gens, dit le moine, amusez-vous tandis que vous êtes jeunes, et que le Seigneur Dieu vous tienne en joie ! Moi, je n'ai besoin que d'un bon verre de *rakiou* pour réchauffer mes vieux os, et la charité chrétienne veut que j'en offre autant à mon pauvre cocher, qui aura encore à me conduire un bon bout de chemin. Allons, cabaretier, fais bonne mesure et à la santé de toute la compagnie !

Des hourras accueillirent ce petit discours.

Un des faubouriens, qui avait trop bu, s'avisa de dire que le moine n'aurait rien, tant qu'il n'aurait pas dansé une *batouta*.

Et Polidor esquissa un pas comique.

Ce furent des tonnerres d'applaudissements. Le cocher était descendu de son siège et participait à la gaieté générale.

On trinqua ; on but. Les faubouriens prétendent prendre la consommation à leur compte.

— Je veux bien, dit le moine, et je regrette que le temps presse ; j'aurais aimé rester avec vous. Mais je veux quand même faire gagner le cabaretier. Vite, une bouteille à emporter pour la route !

Polidor reçut un demi litre de *rakiou*, paya et remonta en voiture.

Tout ragaillardi, le cocher fouetta ses chevaux qui arrivèrent bientôt à la chaussée Colintina.

Le faux moine chantait, en bon vivant qu'il voulait paraître. Mais il avait jeté une partie du *rakiou* et pris dans sa poche un petit flacon bouché à l'émeri, rempli d'un liquide incolore dont il versa quelques gouttes dans la bouteille d'eau-de-vie ; puis il agita le mélange.

Au moment où le cocher tournait à gauche pour arriver au château des Teï, à l'ancienne résidence

d'été de Grégoire Ghika voévode, Polidor fit arrêter une seconde fois.

— Buvons encore un coup, dit-il.

Et portant la bouteille à ses lèvres, il feignit de la vider à moitié ; puis il la passa au cocher, qui lampa une forte rasade.

Le moine l'excitait à boire :

— Ne te gêne pas, mon ami ; mon lit m'attend, moi ; mais la nuit est froide, réchauffe-toi pour le retour !

Le cocher ne se le fit pas dire deux fois :

— A votre santé, parinté !

Il vida la bouteille et la lança à vingt mètres.

— Et maintenant, dépêche-toi ! dit Polidor.

La voiture roula entre les deux rangées de maisonnettes silencieuses.

Polidor observait. Déjà la tête du cocher se balançait, ses mains abandonnaient les rênes, le narcotique faisait son effet.

D'un bond, le faux moine se trouva sur le siège. Soutenant d'un bras le cocher endormi, de sa main libre, il guida les chevaux, à travers des petits chemins qu'il connaissait, jusqu'à une centaine de mètres de la cabane de Mosh Cyrille.

L'endroit était désert, un ancien abattoir abandonné, contre le mur duquel, à l'écart de toute route fréquentée, Polidor rangea la voiture.

Son plan était tout tracé. Eveiller Xanti, la conduire à pied jusque là, puis troquer son froc de moine contre la robe de velours du *birjar* et chercher un asile quelque part.

Il enleva du siège le cocher endormi, le déposa dans l'intérieur, à l'abri de la capote, et se dirigea à grands pas vers la maisonnette du vieux Bulgare.

CHAPITRE XVII.

ANDRÉA JOUÉ.

Polidor étouffa un cri de stupeur.

Un autre fiacre stationnait à proximité de la cabane de Mosh Cyrille, du côté opposé. Deux hommes, l'un en tunique, l'autre en costume civil, gardaient les deux issues de la maisonnette.

Que faire ?

Polidor était armé. Mais le bruit de la lutte, mais cet autre cocher qui ne manquerait pas de donner l'alarme !... Quoi ! avoir bravé tant de périls et échouer au port !

Le jeune homme eut un moment de désespoir.

Bien vite il se fut repris ; il avança résolument.

Pourquoi ne continuerait-il pas audacieusement à jouer son rôle de policier déguisé en moine.

Arrivé à quinze pas, il se rendit compte que les deux hommes, qui s'étaient rejoints, avaient remarqué sa présence.

Chose bizarre, ils ne semblaient ni s'en alarmer, ni même s'en étonner.

Le faux moine fit encore dix pas, se gardant bien de parler le premier.

— C'est vous, Iscousesco ? souffla l'homme en civil.

— Parfait, pensa Polidor. Oui c'est moi, dit-il.

— Elle est là, reprit l'homme.

— Nos patrons le savent ; oui, Xanti est là... : Je viens l'arrêter, moi Iscousesco. Avec cette vermine-là, on n'attend pas le lever du soleil.

Et payant d'audace, le moine blanc ajouta :

— Son maudit frère vient d'être pris au Skitou Icoanei.

— Alors, le préfet de police ne vient pas, comme il nous l'avait dit ? interrogea le garde d'octroi.

Le policier Filimon lui coupa la parole :

— Mais il nous a dit encore qu'il pouvait aussi retarder, même être retenu, et que, dans ce cas, nous aurions à obéir à Monsieur Iscousesco.

— Eh bien, que faisons-nous ? demanda Andréa.

Avec son incroyable présence d'esprit, Polidor avait changé ses batteries. Inconsciemment, ces deux hommes, mis là pour garder Xanti, favoriseraient son évasion.

— J'ai reçu, dit-il, des instructions minutieuses que vous m'aideriez à exécuter. Ce Polidor du diable a fait les aveux les plus graves — c'est moi qui les lui ai arrachés... en lui serrant les poulettes. Les deux assassins de Cismégiou ont des complices ; ces complices sont cachés tout près d'ici, dans les caves de l'ancien monastère de Ploumbouita... Avant une demi-heure peut-être, ils seront cernés et pris. Nous allons d'abord arrêter cette miserable Xanti... Je la ligote et je l'emmène dans ma voiture qui est là-bas. Vous autres, vous allez aussitôt faire le guet autour de Ploumbouita, en attendant la police et les gendarmes.

— Et Mosh Cyrille ? demanda Andréa.

Polidor avait tout prévu excepté cette question. Il n'hésita pas.

— Mosh Cyrille, je l'arrête et je l'emmène également.

— Vous seul ?

— Moi seul... ou plutôt, moi avec ces deux compagnons de poche.

Et Polidor fit jouer les batteries de ses pistolets.

Il reprit avec un peu de hauteur :

— Et puis, pas de questions inutiles ! Voici ma carte d'inspecteur de police, avec un ordre de réquisition.

— Mais nous savons... mais le préfet de police nous a avertis. Comment ne pas obéir! dit Filimon.

— Ce n'est pas tout, reprit le moine blanc, le faux Iscousesco. J'ai un rôle à jouer; je sais le bulgare... Je compte sur la surprise... Seul, j'entrerai d'abord dans la maison; vous accourrez et vous vous précipitez sur le vieux, dès que je sifflerai... Ne touchez pas à la femme; je m'en charge... Avez-vous des cordes?

— Oui, répondit Filimon, des cordes et une lanterne sourde.

— Donne d'abord la lanterne... A propos savez-vous le bulgare?

— Non, répondirent les deux hommes d'une seule voix.

— Tant pis, vous auriez entendu une petite comédie de ma façon.

— Ce n'est pas du regret, c'est plutôt de la satisfaction qui perçait dans ce « tant pis. »

Toute cette conversation, trop longue au gré de Polidor, avait lieu à voix basse, dans une demi-obscurité.

— Retirez-vous à dix pas... tenez, derrière ce saule, et tenez-vous prêts!

Le faux Iscousesco, le faux moine alluma la lanterne et frappa à la porte trois coups, puis un coup, puis encore trois coups, en disant en langue bulgare :

— Par le fer de la hache, pour le grand dessein, pour la plus grande patrie, au nom du maître dont je suis le lieutenant, ouvrez!

Il entendit des pas légers derrière la porte et dit encore :

— Ouvre, sœur!

La porte s'ouvrit.

Xanti ne put retenir un cri en voyant ce moine blanc, si différent de Polidor, si différent du frère Calinic.

— Oui, c'est moi; mais feins le plus grand ef-

froi devant les hommes qui vont venir ; tu comprendras plus tard... Je viens t'arrêter, pour te sauver.

Mosh Cyrille se montrait.

— Toi aussi, vieux, je t'arrête et je te sauve. Pour vous comme pour ces mouchards que je vais appeler, je suis un inspecteur de la police roumaine. Pas un mot, mais soyez accablés comme si on vous conduisait à la mort !

Le faux Iscousesco souffla dans son sifflet, posa la lanterne sourde sur la table, puis renversa Mosh Cyrille et lui posa le genou sur la poitrine, en lui serrant le cou d'une main, tandis que de l'autre il retenait Xanti par le poignet.

En trois bonds, Andréa et Filimon furent dans la cabane.

— Liez les mains de cet homme ! ordonna Polidor.

-- Et la femme ? interrogea Filimon.

— J'en fais mon affaire.

— Une légère rougeur envahit les joues du jeune homme, quand il ajouta :

— Passez-moi une corde.

En dissimulant ses précautions infinies pour ne pas meurtrir une chair adorée, il attacha les mains de Xanti.

— Et maintenant, faites approcher ma voiture... non, la vôtre, j'ai de mauvais chevaux, moi, et il faut que je brûle le pavé jusqu'à la Préfecture de police... Puis vous irez prendre votre poste d'observation, il n'est que temps !

Ainsi fut fait.

Le cocher qui avait amené de la Préfecture de police Filimon et Andréa ne devait s'étonner de rien.

Polidor prit place dans le fond de la voiture, entre Xanti et Mosh Cyrille ; il tenait dans ses deux mains le bout des cordes qui liaient leurs poignets.

Le fiacre s'ébranla.

Obéissant à leur consigne, le policier et le garde d'octroi se dirigèrent à grands pas vers l'ancien monastère de Ploumbouita, qui dresse ses murailles à moitié ruinées à quatre ou cinq cents mètres de la cabane de Mosh Cyrille.

— Nous avons gagné notre journée, je crois, dit joyeusement Andréa.

— Dieu t'entende ! répondit Filimon ; mais, comme dit le Roumain, tout ce qui vole ne se mange pas. Je ne suis peut-être pas un grand clerc, mais il me semble que le préfet de police aurait mieux fait de venir lui-même.

— Eh bien ! sois content, je crois que le voici.

Les deux hommes s'arrêtèrent ; quatres voitures se suivant arrivaient de la ville. Elles déposèrent ceux qu'elles amenaient devant la maisonnette de Mosh Cyrille.

Filimon poussa un profond soupir :

— Ils ne viennent pas à Ploumbouita !

— Allons bien vite les rejoindre ! s'écria Andréa.

— Imbécile ! grômmela Filimon. Nous avons une consigne ; bonne ou mauvaise, vraie ou fausse, exécutons-la jusqu'au bout.

— Comment, vraie ou fausse ! Alors... je pourrais perdre ma prime de mille francs ?

— Je pourrais bien perdre ma place, moi ! soupira le policier, en qui se confirmait le soupçon.

Il leur restait moins de deux cents mètres à parcourir pour atteindre Ploumbouita. Filimon entraîna Andréa vers le vieux couvent désaffecté.

CHAPITRE XVIII

UNE MAIGRE PROIE.

Nous avons laissé Polidor dans le fiacre, entre Xanti et Mosh Cyril liés.

— Prends la chaussée Colintina, avait dit le faux inspecteur de police au cocher.

Le premier soin de Polidor fut de tirer un couteau et de trancher les cordes qui serraient les poignets du vieux. Ce fut fait en un clin d'œil. Quant à Xanti, elle s'était déjà débarrassée elle-même, son compagnon ayant disposé les nœuds en conséquence.

Mosh Cyril voulut aussitôt profiter de la liberté de ses mouvements pour humer une prise de tabac, — la tabatière était son péché mignon.

Polidor lui prit brusquement la boîte ; elle allait lui servir.

— J'en ai l'emploi, dit-il.

Les lanternes de la voiture avaient été éteintes, — pour ne pas éveiller l'attention, après qu'on eut quitté la chaussée pour descendre dans le bas-fonds, — quand le cocher avait amené Filimon et Andréa.

— Plus de mystère maintenant ! cria le faux inspecteur de police au *birjar*. Rallume bien vite tes lanternes !

Le cocher obéit. Il arrêta donc et descendit.

Polidor feignit de s'intéresser à l'opération, et tandis que le pauvre *birjar* approchait l'allumette de la mèche, le pseudo-Iscousesco lui lança adroitement dans les yeux le contenu de la tabatière ; puis, bondissant sur le siège, il enveloppa les che-

vaux d'un terrible coup de fouet et les lança sur un petit chemin allant rejoindre la grand' route et tournant le dos à la barrière.

Pendant ce temps, le cocher aveuglé hurlait comme un perdu. Ses cris dans la nuit attirèrent l'attention du préfet de police et de ses hommes, qui juraient et sacraient près de la maison de Mosh Cyrille.

En moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, ils remontèrent dans les quatre fiacres. Arrivés près du malheureux *birjar* qui se frottait les yeux, fou de douleur, ils l'interrogèrent et comprirent tout.

Dans le lointain, avec plus de cinq cents mètres d'avance, fuyait le fiacre-fantôme, le fiacre qui emportait Xanti et Polidor, les deux assassins, et Mosh Cyrille leur complice.

Alors commença une chasse forcenée.

— Je suis responsable des dommages ! avait crié le préfet de police aux quatre cochers, et il y a cent francs pour le premier *birjar* qui rejoindra la voiture de là-bas, cinquante francs pour le second, vingt-cinq francs pour le troisième !

Ce fut une lutte épique, digne des courses de chars de l'antiquité, quand Olympie, Rome et Byzance se passionnaient pour des conducteurs de quadriges. En avant de la locomotive qui abat cent vingt kilomètres à l'heure, il y a le possible illimité : le génie humain peut inventer une machine plus puissante encore ; la distance sera vaincue par quelque moteur électrique, terrestre ou aérien. Eh bien, un cheval donnant tout son effort produit, plus que n'importe quelle locomotive, l'impression de la vitesse ; son action musculaire est limitée : dans une course d'hippodrome, entre le gagnant et le dernier du peloton, il n'y a souvent que quelques longueurs et quelques secondes, — et pourtant la foule délire ; pour une tête d'avance, pour un record d'un quart de seconde, le pur-sang vain-

queur sera acclamé et sa valeur marchande sera portée à un prix inouï.

Mais une lutte olympique ne va pas sans accidents ; souvent le char se brise à la borne du stade. Le préfet de police en fit l'expérience. Sa voiture tenait la tête ; un cheval s'abattit.

— Allez, vous autres ! cria-t-il.

Et les autres passèrent.

Un des attelages, tout à fait inférieur, ralentit bientôt son allure.

— Bah ! se dit le cocher, j'aurai toujours mes vingt-cinq francs sans crever mes chevaux.

Les deux autres fiacres gagnaient du terrain sur Polidor.

Plus que quatre cents mètres.

Comme nous l'avons dit, il n'y avait que peu de neige sur la route, bien plane et durcie par la gelée.

Polidor fouettait ses chevaux à tour de bras. Xanti avait les sourcils froncés et la mâchoire serrée. Mosh Cyrille regardait en arrière.

Tout à coup le vieillard se pencha vers Polidor et lui dit :

— Nous serons rejoints ; impossible de lutter ! Vois, à ce tournant de la route, il y a une maison et une grange. Quand tu seras là, arrête les chevaux et saute à bas de la voiture. Vous vous cacherez quelque part, notre sœur et toi ; moi, je continuerai la course. On ne se sera peut-être aperçu de rien et on me poursuivra... Je leur ferai faire du chemin...

— Et tu seras arrêté.

— Je l'aurais été quand même... et vous avec moi.

— Tu nous sauves en te perdant... Au nom des Chevaliers de la Hache, merci, frère !

Et Xanti donna au vieillard le baiser sur la bouche, le baiser de la secte.

Mosh Cyrille grimpa sur le siège de devant, saisit les rênes et modéra progressivement l'allure.

Plus que trois cents mètres d'avance.

Polidor se débarassa du *potcap* et de l'ample soutane, de la perruque et de la barbe blanches ; il jeta au loin cette défroque gênante.

On arrivait au tournant, Mosh Cyrille arrêta à l'abri de la maison qui les empêchait d'être vus par ceux qui les poursuivaient.

Prompt comme la pensée, Polidor sauta à bas de la voiture et reçut Xanti dans ses bras.

Et Mosh Cyrille fouetta les chevaux fumants, tandis que le jeune homme et la jeune femme se dissimulaient derrière un toit à porcs.

Bientôt, comme une trombe, passèrent les deux premiers fiacres contenant les policiers, puis le troisième.

Mosh Cyrille avait encore cent cinquante mètres d'avance. Mais, allégée, sa voiture ne perdait plus de terrain.

Pourtant, à deux ou trois kilomètres de là, un des chevaux buta ; la secousse fut terrible, le vieillard fut renversé.

Deux minutes plus tard, les agents de police le trouvèrent étendu sur le sol, la colonne vertébrale brisée.

Ils eurent un cri de malédiction :

— Envolés, les deux autres ! Où les chercher ?

Et ils reprirent piteusement le chemin de la ville.

Quand au préfet de police, il était resté en plan, un des chevaux de son fiacre s'étant brisé la jambe.

Quand il vit qu'on ne lui ramenait que le cadavre de Mosh Cyrille, cet homme se mit à pleurer comme un enfant.

Deux fois, ses agents avaient lâché la proie pour l'ombre.

Quelles déconvenues ! Iscousesco, le vrai, n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux. On l'avait trouvé, respirant à peine, dans la cellule du frère Calinic, quand à bout de patience, les agents

chargés de l'expédition s'étaient décidés à ouvrir la porte.

Mais que le lecteur se rassure, Iscousesco devait se rétablir et avoir un jour—plus de trois ans plus tard—une revanche bien imprévue.

Quant à Andréa et à Filimon, ils ne furent relevés que vers midi de leur vaine faction à Ploumbouita. On leur fit grise mine, mais ils en furent quittes pour rester Gros-Jean comme devant. Adieu la prime de mille francs et le galon de l'un ! adieu les rêves d'avancement de l'autre !

Qu'étaient devenus Xanti et Polidor ?
On le saura bientôt.

LIVRE II.

LES COMPAGNONS DE LA NUIT.

CHAPITRE I.

LES MARINOFF.

C'était au printemps de 1877. L'Orient était en ébullition. La grande voix de Gladstone dénonçait à l'Europe les excès des bachi-bouzouks en Bulgarie,—cinquante-huit villages et cinq monastères brûlés, quinze mille personnes massacrées en vingt-six jours, seulement dans la région de Filippopoli. La Russie s'armait pour la guerre sainte. Le rêve de complète indépendance poursuivi par les Roumains allait bientôt se réaliser. Aux yeux de beaucoup, l'Empire ottoman était comme un turban vide, couvrant un coin de la carte d'Europe, et que l'on pouvait rejeter dédaigneusement.

Un jour, plus tard, on devait faire le départ entre la réalité et le rêve. L'*«homme malade»*, ce moribond récalcitrant, imposera une longue attente à ses héritiers trop avides.

Certes, un peuple n'est jamais indigne de la liberté; la Bulgarie a droit à la vie, comme la Roumanie; mais aux excès des bachi-bouzouks, ceux qui en furent les victimes n'opposent-ils pas les excès des comités révolutionnaires, des sociétés secrètes? Nous avons connu le bon Turc, et nous connaissons le bon Bulgare; l'un a la fleur de probité, l'autre les vertus patriarchales; nous croirions à la parole du premier, nous lui confierions notre bourse,—comme nous confierions notre vie et l'honneur de notre fille à un de ces paysans de la Vallée des Roses, doux et résignés, de ces humbles de cœur

qui comptent parmi les meilleurs échantillons de l'humanité.

Le cri des Pharisiens fut stupide et insensé, quand ils dirent du Juste crucifié : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Sur eux, soit ; mais non sur une race, mais non sur l'enfant innocent du crime de ses pères. Dans ce roman, qui côtoie l'histoire, qui met en scène tant de personnages réels, criants de ressemblance, dont parfois l'auteur estompe volontairement les contours trop nets, pour qu'on ne mette pas un nom propre sur toutes les figures, on ne trouvera pas un accent de haine contre la nation bulgare. Un jour, bientôt peut-être, elle brisera définitivement les associations criminelles qui la déshonorent aux yeux du monde.

De même, nous n'accuserons pas l'islamisme, nous n'accuserons pas la nation ottomane du crime inouï, odieux, infâme entre tous, qui fit d'Anna Marinoff la Xanti de ce récit.

C'était dans un village de la Vallée des Roses, voisin de Kazanlik, au mois de mai 1877. Il y avait eu quelques séditions dans la contrée. La répression avait été impitoyable. Des garnisaires turcs étaient logés chez l'habitant.

Parmi les notables du village, Nicolas Marinoff était un des plus aisés, un des plus heureux. C'était un homme de trente-deux ans, qui vivait du produit de sa distillerie d'essences et d'eaux de rose. Sa femme, Maria, était belle et bonne ; elle lui avait donné deux enfants : Anna, âgée de six ans, et le petit Vladimir, encore au berceau.

Anna grandissait dans cette vallée parfumée, insouciante et gracieuse, et l'éclat de sa joue mignonne faisait pâlir l'éclat des plus belles roses. Elle respirait les fleurs et jouait avec les papillons. Elle n'était qu'innocence et joie ; son seul aspect déridait le front des vieillards les plus moroses, les mères la regardaient avec envie ; jamais plus exquisite petite créature ne fit l'orgueil d'une maison.

L'intelligence d'Anna était aussi précoce que sa beauté ; sa vive sensibilité la jetait sans cesse aux bras de son père et de sa mère, qu'elle aimait passionnément.

Parmi les Turcs auxquels Marinoff donnait une hospitalité forcée, se trouvait une brute sanguinaire nommée Ahmed ; même ses compagnons le fuyaient et le méprisaient. Maria Marinoff ne dissimulait pas l'horreur que lui inspirait cet homme, dont les traits étaient aussi hideux que l'âme, et le bachi-bouzouk avait conçu contre elle une haine féroce,—une haine mêlée de désir.

Un jour, un Turc fut tué dans le village. Le commandant du détachement fit prendre dix otages, parmi les principaux habitants, au nombre desquels fut choisi Nicolas Marinoff.

— Je vous donne vingt-quatre heures, dit-il, pour dénoncer le meurtrier. Au bout de ces vingt-quatre heures, si le coupable ne m'est pas amené, je fais mettre vos dix noms dans un bonnet, un enfant tirera un billet, et l'otage que le sort désignera sera immédiatement fusillé.

Il y eut une immense désolation dans la demeure des Marinoff. Maria se tordait les bras de désespoir ; la petite Anna comprenait confusément qu'un grand danger menaçait son cher papa ; elle pleurait toutes ses larmes, la tête enfouie dans les jupes de sa mère.

La nuit se passa de la sorte, et la matinée du lendemain. Le meurtrier du bachi-bonzouk ne s'était pas dénoncé ; on ne l'avait pas dénoncé.

Dans la maison du pope, où logeait le chef du détachement, les femmes, les enfants, les parents des otages imploraient à genoux cet homme impitoyable. Maria Marinoff était là avec ses deux enfants,

— Frappe-nous d'une contribution, disait-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Tout ce que j'ai, je te le donne, mon collier de pièces d'or, ma bague de mariage, tout ; mais laisse ces dix innocents !

— Œil pour œil, dent pour dent ; on m'a pris une vie, il me faut une vie.... Pope, écris les noms !

Il fallut obéir. D'une main tremblante, le pope traça les noms sur dix morceaux de papier. Il les lut à haute voix, puis dit :

— Au nom de Dieu, je m'inscris, moi onzième. Le pasteur n'abandonnera pas son troupeau !

Et le prêtre—qu'il soit béni de Dieu et des hommes pour son grand cœur ! — le prêtre inscrivit son nom sur un onzième bulletin.

L'officier turc haussa les épaules.

— Et maintenant, dit-il, mets tous ces bulletins dans ton *potcap*, pope !

Ainsi fut fait.

Le Turc regarda autour de lui.

— Un enfant pour tirer !

Il aperçut la petite Anna.

— Ce sera toi !

Il y eut un moment poignant.

La fillette de six ans s'était agenouillée ; tous, hommes et femmes, l'imitèrent. Chacun pria pour un des siens ; tous prièrent pour tous les otages. Chacun demandait une grâce particulière pour un père, pour un époux, pour un fils, pour un frère ; tous demandaient à Dieu un miracle, pour que pas un cheveu ne tombât d'une de ces onze têtes.

— Dépêchez ! hurla le chef du détachement.

Et tandis que Maria Marinoff se cachait les yeux et se bouchait les oreilles, la petite Anna s'approcha du *potcap* que lui présentait le prêtre.

Elle fit encore un signe de croix, tira résolument un bulletin, le tendit à l'officier et tomba sans connaissance.

Le Turc déplia le bulletin et le montrant au pope sans le lui remettre :

— Lis, dit-il.

— Nicolas... Nicolas Ma....

Le pope ne put achever.

— Lis donc ! hurla le Turc, en frappant du pied.

— Non, tu as tenté Dieu... Fais grâce ; l'enfant a tiré le nom de son père !

L'officier se recueillit un instant.

— C'était écrit, dit-il froidement. Qu'on emmène Nicolas Marinoff et qu'on le fusille !

Maria avait décollé ses pouces de ses oreilles ; Maria avait entendu ce nom.

Elle bondit comme une tigresse.

Une hache était suspendue à la muraille, à proximité de sa main. Elle l'avait saisie et se précipitait sur le chef du détachement. Instinctivement, tous les Bulgares s'étaient reculés. Tout cela fut rapide comme la pensée. Mais déjà le bachi-bouzouk Ahmed, l'hôte de Marinoff, l'ennemi mortel de Maria, avait fendu la foule et couvrait l'officier de son corps.

La hache s'abattit et entailla profondément l'épaule d'Ahmed.

Une rumeur de sédition monta. Mais les bachi-bouzouks avaient tiré leurs yatagans et en menaçaient les Bulgares désarmés.

Anna était revenue à elle, elle s'accrochait désespérément à la robe de sa mère, qui restait là, immobile, muette, comme hébétée.

Ahmed dit froidement à l'officier :

— Je t'ai sauvé la vie, donne-moi cette femme !

— Je te la donne ; mais tu ne la tueras pas.

— Non, par Allah ! je ne la tuerai pas.

Le bachi-bouzouk prit dans ses bras Maria inanimée et sortit, suivi par quelques-uns de ses camarades, qui contenaient la foule indignée.

Les autres Turcs avaient emmené Nicolas Marinoff. Le pope confia à la garde de sa femme la pauvre Anna, en proie à un transport au cerveau, et son petit frère Vladimir ; puis il accompagna l'otage jusqu'au lieu du supplice.

Il le bénit et l'embrassa.

Puis le martyr tomba sous les balles.

CHAPITRE II.

SOUILLURE ET PURIFICATION.

Il est des horreurs sur lesquelles nous voulons glisser.

Quand Maria Marinoff revint à elle, elle se trouva entre les bras du hideux, de l'infâme Ahmed.

La brute asiatique l'avait violée... dans sa maison à elle, sur sa couche nuptiale.

Elle s'arracha à l'étreinte du bachi-bouzouk assouvi et courut comme une insensée chez le pope, où l'on avait rapporté le corps de son mari percé de quatre balles.

— Femme, dit le pope, baise ces saintes blessures !

— Non, prêtre, mes lèvres sont souillées.

— Donne le sein à ton petit enfant !

— Non, prêtre, mon sein est profané.

— Soumets-toi à la volonté de Dieu, qui t'a envoyé les pires épreuves, qui te donnera une couronne céleste !

— Non, prêtre, je ne crois plus en ton Dieu.

— Ma fille, tu blasphèmes !

— Prêtre, laisse-moi ! — mais, homme de bien, élève mes enfants !...

— Ils seront les miens.

— Oui, mon fils grandira; mon fils vengera son père... et sa mère ! Ma fille l'aidera; ma fille sera la Judith de sa race !

— Mais toi ?

— Moi, je n'ai besoin de rien... Montre-moi mes enfants !

Le pope conduisit la mère dans la chambre voisine, où Anna et son petit frère dormaient, elle avec la fièvre et un commencement de délire, lui, l'innocent, en souriant aux anges.

La mère les regarda longuement, puis, sans les toucher, se prosterna devant le petit lit.

Elle sortit. D'un geste à la fois suppliant et impérieux, elle arrêta le pope et sa femme qui voulaient l'accompagner.

Maria rentra dans sa maison.

Eile s'assit devant une table, remplit d'écriture une page de papier, la mit sous enveloppe cachetée et traça cette suscription: *Pour ma fille, quand elle aura vingt ans.* Puis elle appela un garçonnet et le pria de remettre cette lettre au pope, mais seulement le lendemain.

La nuit était venue. L'unique servante de Maria devait coucher au presbytère, pour y soigner les pauvres enfants. La distillerie ne fonctionnant pas encore, la maison était absolument déserte. Les garnisaires faisaient des rondes dans le village.

Maria alla au fenil et transporta dans la chambre nuptiale, où le Turc l'avait violée, tout ce qu'elle put porter, en vingt voyages, de paille et de foin.

Elle amassa ensuite du bois sec et léger, des fagots et des bûches, des sièges et des meubles, y versa toute sa provision de pétrole et d'huile, dont elle enduisit également ses vêtements, mit le feu aux quatre coins de ce bûcher et allâ se coucher sur le faîte.

Elle parlait comme une somnambule:

— Purifié!... que ce misérable corps soit purifié!... Et que de mes cendres fumantes naissent des vengeurs!

Maria avait ouvert les fenêtres pour activer la combustion. La flamme monta, dévorante; en quelques secondes, toute la maison n'était qu'un brasier. Bientôt le toit s'abîma... Les bachi-bouzouks étaient accourus, avec quelques habitants du morne

village. Inutile de combattre le fléau. Le feu ne s'éteignit que faute d'aliment.

Le lendemain, en fouillant les décombres, on trouva quelques os calcinés, tout ce qui restait de Maria Marinoff.

Le pope devait leur donner la sépulture dans la bière de Nicolas Marinoff.

Purifié!... le misérable corps avait été purifié par la flamme d'une involontaire souillure.

CHAPITRE III.

LE CANTIQUE DE LA HACHE.

Il y avait au village un fou nommé Ivan.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, qui en paraissait soixante-dix. Son maigre corps flottait dans la veste et les larges braies bulgares; ses yeux égarés effrayaient les enfants, bien qu'Ivan n'eût jamais fait de mal à personne.

On l'employait pour toutes sortes de besognes; il était toujours prêt à donner un coup de main, ne voulant aucune rétribution. Quand il avait faim, il allait s'asseoir à la table de n'importe quel paysan, où il était toujours admis; il couchait dans les granges.

Tantôt Ivan restait des journées entières sans parler, tantôt il se montrait d'une extravagante loquacité. Il savait des fragments de chroniques, de contes, de poésies populaires, tout cela décousu, sans suite. D'où venait Ivan, qui paraissait avoir reçu de l'instruction, ce qu'il avait été, tout le monde l'ignorait. Voici plus de vingt ans qu'il était venu s'installer dans le village, où il inspirait une sorte de respect superstitieux.

Puis ce fou jouissait d'un rare privilège. Il disait tout haut ce que d'autres pensaient tout bas, invectivait les Turcs, toujours bénévoles envers les insensés, selon le commandement du Prophète. Même les bachi-bouzouks subissaient patiemment ses insultes.

Nous avons dit qu'Ivan était une sorte d'aède. Comme les anciens rapsodes, il ne se contentait

pas de réciter les chants traditionnels ; il y ajoutait du sien. Il improvisait même des chansons d'une inspiration très diverse, révélant tantôt une mentalité troublée, tantôt de vrais dons poétiques.

Le surlendemain du drame affreux dont on vient de lire le récit, le bon pope conduisait l'enterrement de Nicolas Marinoff. Dans sa charité vraiment chrétienne, près de l'époux martyr, il avait déposé les os de l'épouse martyre, qu'il n'avait pas voulu considérer comme une suicidée, indigne des prières de l'Eglise.

Tous les habitants du village étaient venus à l'enterrement. Un peu honteux, les bachi-bouzouks ne se montraient pas.

Ce ne furent pas des pleureuses de commande, à la douleur salariée, aux larmes feintes, qui accompagnèrent les tristes dépouilles ; de vrais sanglots sortaient de toutes les poitrines, la source des pleurs ruisselait de tous les yeux.

Tout à coup, un homme rejoignit le cortège, le fou Ivan, qui prit la tête, devant les porteurs de *coliva*. Il levait bien haut une hache, — la hache souillée de sang avec laquelle Maria Marinoff avait frappé l'infâme Ahmed.

Et le fou chanta :

Hache sainte, hache rédemptrice,
Luis sur nos fronts humiliés !
Brise nos fers séculaires,
Abats le croissant des minarets,
Trempe-toi dans le sang des païens !

— Le Seigneur élèvera le faible ! psalmodiait le pope.

— Seigneur ayez pitié de nous ! implorait la foule.
Et le fou reprit :

Hache sainte, hache rédemptrice,
Sois notre arme et notre signe !

Coupe les branches, entame le tronc
 Du platane de l'Islam,
 Cognée des bons bûcherons bulgares !

— Le Seigneur abaissera le fort ! psalmodiait le pope.

— Seigneur, ayez pitié de nous ! implorait la foule.

Et la voix du fou se fit plus stridente, dominant les gémissements, dominant la prière du prêtre :

Hache sainte, hache rédemptrice,
 Fends les têtes des oppresseurs !
 Rase le taillis qui nous étouffe,
 Bien loin, bien loin, de tous les côtés,
 Défriche le sol de la Grande Bulgarie !

— Bienheureux ceux qui s'endorment dans le Seigneur ! psalmodiait le pope.

— Seigneur, ayez pitié de nous ! implorait la foule.

Ivan était retombé dans son farouche silence habituel.

Quand tout fut fini, il resta seul à côté de la fosse et coucha un instant la hache sur le tertre.

Le soir, il alla chez le pope, lui rendit la hache, et désignant du doigt les deux enfants du couple martyr, il dit :

— Ce sera leur héritage !

A ce moment, le prêtre tournait dans ses doigts la lettre de Maria avec la suscription : *Pour ma fille, quand elle aura vingt ans !*

Le fou jeta vivement les yeux sur ce papier, et ses prunelles eurent une lueur étrange.

— Pauvres enfants, murmura le prêtre, faut-il donc les éléver pour la haine et la vengeance, moi le ministre d'un Dieu qui a dit : Bienheureux les pacifiques !... Dans cette lettre dont je suis le dépositaire, que dit-elle à sa fille, cette mère ?...

Et dans sa fièvre la petite Anna balbutiait :

— Papa!... maman!... la hache!...

La vallée des Roses compte un grand nombre de familles musulmanes, formant des agglomérations distinctes autour du village chrétien où se passa cet horrible drame. L'iman d'une des mosquées où venaient prier ces Turcs était un véritable saint de l'Islam, indigné de tant d'atrocités, vénérable serviteur d'un Dieu «clément, miséricordieux, souverain au jour de la rétribution».

Le même soir, cet iman vint visiter le bon pope, — *popa* Sobotinoff, il est temps que le lecteur connaisse son nom.

Le prêtre d'Allah serra longuement la main du prêtre du Christ. Il voulut, lui aussi, voir les deux orphelins. Et croisant les bras, il s'inclina, en disant avec des larmes dans la voix :

— Pardon, enfants! Pardon au nom de ma race, pardon au nom de ma foi!

CHAPITRE IV.

LE BOUQUET DE CAROL.

Les événements s'étaient précipités. Des mois qui valaient des siècles, des semaines qui valaient des années.

Déjà, le prince Carol de Roumanie venait de lancer le fameux ordre du jour à l'armée d'investissement dont Osman-Pacha n'avait pu briser le cercle de fer :

« Votre persévérance et vos efforts héroïques ont été couronnés de succès. Plevna, cette place que l'adversaire tenait pour imprenable et par laquelle l'ennemi croyait pouvoir arrêter le cours de nos victoires, Plevna, qui a coûté tant de noble sang aux armées chrétiennes, Plevna est tombée!... »

Cet ordre du jour était daté du 1-er décembre 1877.

On pouvait considérer la guerre comme terminée. Le 10 décembre, Carol reprit la route de sa capitale, cette route « pire qu'un champ de bataille », comme il le dit dans ses mémoires.

Le prince des Roumains passait sur son cheval de bataille, sur son grand cheval noir. Le froid était terrible ; c'est à peine si une capote fourrée et un *bashlich* protégaient suffisamment Carol. Son escorte l'entourait ; la souffrance se lisait sur tous les visages, l'ivresse du triomphe brillait dans tous les yeux.

Certes Carol n'était pas monté à cheval pour la délivrance des Bulgares ; ce n'est pas pour eux que nos épiques *dorobantz* avaient chaussé la sandale ; ce n'est pas pour eux que tant de nos chasseurs

avaient été décousus, à Grivitza, par les défenses du rude sanglier Osman, dont ils allaient forcer la bauge. Non, nous combattions pour notre sainte cause à nous, pour effacer quatre siècles de vassalité, pour refaire les jours de Stéfan le Grand. Il n'est pas moins vrai que tant d'héroïsme a profité aux Bulgares,—matériellement plus qu'à nous-mêmes, à nous qui serions des dupes sublimes, si de toutes les conquêtes, la plus précieuse, la plus noble, n'était encore celle de l'indépendance.

Les Bulgares le comprirent alors, eux pour qui la terre roumaine avait été une terre bénie, où ils venaient se soustraire à l'oppression, où ils osaient rêver tout haut, où leurs enfants recevaient d'abord le pain de l'âme, les bienfaits de l'instruction, et plus tard le pain du corps, puisque même les emplois publics leur étaient libéralement ouverts. Ils furent traités en frères... et parmi ces frères, il devait se trouver des Caïns.

Mais, à ce moment, Carol fut l'idole des Bulgares. Des députations se portaient au devant de lui ; pour lui, des arcs de triomphe se dressaient sur les décombres des villages ravagés par la guerre.

Et il passait, Carol, sur son grand cheval noir, et tous les cœurs battaient à son approche et des hourrahs sortaient de toutes les poitrines...

Et dire que sur cette terre, plus tard, on aiguiseait des poignards, on chargerait des bombes, pour assassiner le roi des Roumains !

Comme le cortège princier allait traverser un village, un pope s'avança, tenant par la main une petite fille en robe de deuil.

C'était une enfant de six à sept ans, aux traits fins et distingués ; sur ce doux visage se lisait l'intelligence et la gravité précoce.

La fillette s'approcha du prince, lui fit une gracieuse révérence, en lui tendant un bouquet, — un bouquet deux fois de saison, composé d'immortelles rouges et de lauriers verts, — et elle cria en lan-

gue roumaine (on lui avait fait la leçon pour la circonstance) :

— Vive Carol ! Vive son armée ! Vive le peuple roumain !

Le cortège s'était arrêté. Dans un joli mouvement d'enthousiasme enfantin, quand le prince eut pris le bouquet, la petite fille se haussa sur ses pieds mignons et baissa le cheval noir au poitrail.

Carol sourit. Usant d'un interprète, il interrogea le pope :

— A qui est cette jolie enfant ? Comment se nomme-t-elle ?

— C'est une orpheline dont le père a été fusillé par les bachi-bouzouks, dont la mère.... est morte de désespoir. Je voulais l'élever ; mais une dame de Sofia, une dame d'origine roumaine, me l'a demandée. Je la lui amènerai plus tard, quand le pays sera pacifié. L'enfant se nomme Anna Marinoff.

— Prenez le nom et l'adresse, dit le prince à l'officier interprète, tout en se penchant pour caresser les cheveux de l'enfant. Des premières pièces d'or que l'on frappera à mon effigie, je veux en faire envoyer quelques-unes à Anna Marinoff.

Et le cortège reprit sa marche.

Avant de poursuivre notre récit, réglons le compte du bachi-bouzouk Ahmed.

Il avait été éventré, le 30 août, à Grivitza, par une baïonnette roumaine. Le misérable eut une longue et cruelle agonie, peuplée de fantômes. L'ange blanc qui guide les élus au paradis de Mahomet sur un pont étroit comme le fil d'une épée, cet ange de lumière s'était détourné de lui. Il eut la vision de l'ange noir qui précipite les réprouvés dans un lac de soufre et de bitume.

CHAPITRE V.

LE SECOND NID.

— Prends bien garde, ma petite Anna, de ne pas te faire griffer par Chonchette, et veille bien aussi à ce qu'elle n'égratigne pas trop les meubles !

Ainsi parlait Cocoana⁽¹⁾ Smaranda Milovéano, une veuve d'une cinquantaine d'années, possédant quelque fortune acquise par son mari dans le commerce, et qui avait voulu se charger de l'éducation d'Anna Marinoff.

— Oui, *tanti*, répondit doucement l'enfant.

Mais Anna ne jouait que distraitemennt avec l'espiègle chatte Chonchette. Sa pensée était ailleurs.

Non que la fillette ne se plût dans ce second nid si tiède, où elle vivait parmi des fleurs et d'innocentes bêtes, ces deux passions de la bonne Cocoana Smaranda, qui aimait également les pensées et les poissons rouges, les chrysanthèmes et les serins, les dahlias et les fox-terriers, les jacinthes et les perroquets ; mais l'enfant, — bien qu'infiniment reconnaissante envers cette seconde mère, envers cette bonne *tanti* à la laideur si sympathique, dont la maison eut semblé un jardin d'Eden même à une petite fille d'une condition très supérieure à celle d'Anna,— l'enfant songeait sans cesse à une autre maison, à une autre mère, à un père bien-aimé, à tout ce qu'elle avait perdu à jamais, à tout ce qu'aucune sollicitude ne pourrait lui rendre.

(1) La maîtresse de maison, dans le sens de *Barine russe*.

A toutes les fleurs elle préférait les roses, non pas les roses des horticulteurs, baptisées de noms orgueilleux, mais l'espèce très commune dite rose de Thrace (*damascena sempervivens*) que l'on cultive pour l'essence, là-bas, dans la Vallée des Roses. Elle en cultivait elle-même un massif, dans le jardin de Cocoana Smaranda.

Toujours, pendant l'été, un bouton de rose s'épanouissait à son corsage ; pendant l'hiver, elle parfumait ses cheveux d'une goutte de la fine essence de sa chère vallée. Si bien qu'on l'appelait aussi souvent Rose qu'Anna.

La petite fille ouvrait chaque soir une cassette, dans laquelle se trouvaient les pièces d'or d'une *salba*, mais des pièces noircies, tordues, partiellement fondues, — on les avait trouvées avec les ossements, dans les décombres de l'incendie où Maria Marinoff avait péri volontairement. Anna les regardait longuement et se prenait à pleurer.

L'enfant frissonnait à la vue d'un Turc ; on ne la faisait jamais passer devant une mosquée ; jamais on ne la conduisait dans le quartier du bazar, habité en partie par la population musulmane qui va en se raréfiant à Sofia.

Cette fillette qui jouait peu, qui souriait peu, avait sans cesse présent à la mémoire le drame de sa sixième année.

— Allons, mignonne, amuse-toi ! Change l'eau des poissons rouges, donne un biscuit à Chonchette et des cerises aux perroquets !... Qu'est-ce qui pourrait te faire plaisir ?... Veux-tu une belle poupée ?

— Non, *tanti*... C'est dans trois jours l'anniversaire... tu sais. Ecris à popa Sobotinoff pour qu'il dise des prières. Envoie-lui une belle couronne pour la tombe de papa et de maman.... Tu veux, *tanti* ?

— Je veux, mon agneau chéri, je veux, ma tourterelle.

Les mots de tendresse de Cocoana Smaranda

étaient toujours des noms de bêtes, mais très appropriés, très délicatement choisis.

Ses animaux domestiques à elle bénéficiaient de qualificatifs bizarre. Le petit chien devenait « mon papillon », à cause de sa légèreté ; sa chatte Chonchette devenait « ma crème douce », pour des raisons tirées de sa câlinerie.

Et Anna grandissait en âge et en savoir. Elle fréquentait la meilleure école de la ville. Cocoana Smaranda l'avait rendue familière avec la langue roumaine ; un vieil ami qui fréquentait la maison, Kir Anastasiou, resté Hellène jusqu'aux moëlles, malgré son émigration en Bulgarie, prêta à l'enfant des livres dangereux pour son imagination, des livres d'un chauvinisme enflammé, de merveilleuses histoires de corsaires qui brûlent des flottes turques, d'heiduques follement héroïques, le merveilleux roman des Hétaïristes de 1821.

Un peu plus tard, ce fut le chauvinisme bulgare, professé à l'école : les cinq *droujinas* de volontaires, en 1877, leur héroïque défense du col de Shipka, voisin de la Vallée des Roses ; puis les Serbes vaincus, la fameuse étape de quatre-vingts kilomètres, et, sans respirer, sans manger, les coups de fusil.

Les Bulgares s'étaient annexé, sans protestation des Puissances, la Roumérie Orientale ; bientôt, ils s'offraient le luxe d'une révolution : le coup d'Etat de Sofia, l'arrestation d'Alexandre de Battenberg, son abdication en septembre 1886. Le pays vivait dans un état de fièvre de croissance.

Anna avait alors quinze ans. Elle voyait de ces cartes de la Grande Bulgarie, de la Plus Grande Bulgarie, tracées d'un crayon présomptueux, de ces cartes qui doublent, qui triplent audacieusement l'étendue du chétif Etat sud-danubien. A l'école, on lui enseignait que la Macédoine devait revenir aux Bulgares. A la maison, Kir Anastasiou la revendiquait pour les Grecs. La jeune fille protestait, mais elle se mettait d'accord avec son vieil ami sur la

question de chasser les Turcs au delà du Bosphore.

Déjà, pour elle, ce Carol à qui elle avait donné un bouquet d'immortelles et de lauriers, le prince victorieux au grand cheval noir, n'était plus que l'usurpateur de la Dobroudja.

Elle frappait du pied avec impatience lorsque, après avoir crié « Vive Alexandre! » le vieux perroquet de Cocoana Smaranda ajoutait: « Vive Carol! »

Et quand elle regardait la *salba* de sa mère, les pièces d'or du collier, noircies, tordues, partiellement fondues, elle ne pleurait plus, mais son joli visage prenait une expression farouche.

CHAPITRE VI.

LE PETIT FRÈRE.

C'est seulement jusqu'à la rentrée scolaire de 1886 que l'excellent popa Sobotinoff garda et éleva avec ses enfants le petit Vladimir Marinoff.

L'enfant était beau comme le jour. Ses yeux étaient verts comme l'aigne-marine, ses cheveux couleur de latakieh; sa peau mate et légèrement ambrée eut fait pâlir de jalouse de cette fabuleuse princesse d'Andersen, à l'épiderme si délicat qu'elle ne put dormir pour un poïs glissé sous son sixième matelas.

Mais Vladimir avait en lui le germe de tous les vices: l'orgueil, exalté par l'admiration, par la tendresse tempérée de respect que l'on témoignait au fils des deux martyrs, l'orgueil menait en lui le chœur des sept péchés capitaux, jusqu'à la paresse inclusivement, — car malgré sa rare intelligence, l'enfant professait l'horreur du travail.

Mais tant de vices étaient dissimulés par une prodigieuse hypocrisie. Le petit ingrat avait si bien les dehors de la reconnaissance envers son père et sa mère adoptifs, que le pape et la popesse le chérissaient plus peut-être que leurs propres enfants.

Quant aux fils et aux filles de popa Sobotinoff, ils eussent donné pour Vladimir la dernière goutte de leur sang.

Deux fois par an, on l'aménait à Sofia, et la bonne Cocoana Smaranda tombait en extase devant ce garçonnet aux dehors séduisants. Anna le prenait par la main, baisait mille fois son front si pur, lui montrait la *salba* noircie, seul souvenir de celle

qui avait péri par un affreux accident (elle le croyait), le jour même où le chef de la famille tombait sous des balles impies. Vladimir tirait une larme de ses beaux yeux, limpides comme ces lacs alpestres qui tendent leur coupe à la soif des aigles.

Mais, à l'une de ces visites, le bel ara mourait, empoisonné par du persil ; à une autre, les cyprins dorés interrompaient, pour ne plus la reprendre, leur ronde perpétuelle dans le bocal, une main adroite ayant jeté de l'alun dans leur eau ; à une troisième, une des pièces d'or de la *salba*, la plus grosse, la plus intacte, disparaissait.

On ne soupçonna jamais Vladimir, — monstrueusement jaloux, au fond de son cœur, de ce que sa sœur habitait une maison bourgeoise, mangeait une nourriture choisie, avait une jolie chambre aux rideaux de mousseline brodée, tandis que lui partageait la vie d'un modeste pope de village.

Mais ce pope de village au grand cœur rêvait pour Vladimir une condition supérieure à celle de ses propres enfants, car il avait douze enfants : six fils — non compris l'orphelin — et six filles. Ses chambres étant trop étroites pour y dresser une table de quinze couverts, il présidait, de son côté, le repas des garçons, et sa femme, dans la pièce voisine, celui des filles. Saintes et frugales agapes, qui faisaient songer à la parole de l'Ecriture : « Considérez les oiseaux du ciel, car ils ne sèment ni ne moissonnent ; et cependant notre Père céleste les nourrit ! »

Eh bien, popa Sobotinoff croyait que c'était trop peu pour l'ingrat sournois, en qui son âme pure voyait un être d'essence supérieure. Il réussit à faire de son fils adoptif, à lui, le fils adoptif de la patrie bulgare.....

Frères roumains, — vous qui lisez ce récit, — quand nous parlerons de Boris Sarafoff, pensez encore à popa Sobotinoff ; ne jugez pas un peuple en bloc !... Et puis, un Sobotinoff et un Sarafoff se compensent ;

et leur moyenne est un homme comme nous, à égale distance des grands vices et des vertus sublimes.

Vladimir Marinoff fut donc boursier de l'Etat ; on le plaça dans une école secondaire, à Sofia.

Trop intelligent pour descendre aux derniers rangs de sa classe, trop mou pour monter aux premiers, il fut un élève passable, obséquieux envers ses maîtres, adroïtement dominateur vis-à-vis de ses camarades, se faisant donner leurs jouets et leurs friandises, traité comme un jeune héros, parce que son père avait péri en martyr.

De sa mère, il ne savait que sa mort tragique, mais non les causes de cette mort. Le secret avait été religieusement gardé, pour lui comme pour Anna, non seulement par popa Sobotinoff, mais encore par tous les anciens du village.

Chaque dimanche, il venait dîner chez la bonne Cocoana Smaranda ; et maintenart il se surveillait, pour ne pas perdre cette précieuse aubaine : plus de porte écrasant la patte du chien ; plus de poivre dans les yeux de Chonchette ; plus de menus larcins qui auraient peut-être tari la rente de quinze francs par mois que lui faisait, pour ses menus plaisirs, la généreuse vieille dame.

L'intérêt était le mobile de cet enfant. Kir Anastasiou, qui était pauvre et fier, lui promit chevalement sa montre d'argent, s'il lui récitat sans faute, le dimanche suivant, la *Marseillaise des Hellènes*, la *Marseillaise de Rhigas*, — ce chant qui contribua au réveil des idées de liberté et de justice, en Orient ; et huit jours plus tard, Vladimir, beau comme un éphète grec, noble comme le jeune Sophocle chantant le Pæan après Salamine, Vladimir déclamait imperturbablement :

Debout, enfants de l'Hellade,
Le jour de gloire est arrivé !...

Et les larmes ruisselaient sur les joues sèches du

vieil Anastasiou... et sa montre passa de son gousset dans celui de l'habile comédien qui, s'il ne prenait pas le Pirée pour un homme, comme le singe de la fable, se moquait du Pirée autant que du bonhomme, naïvement enthousiaste, qui lui donnait son modeste et unique trésor.

Et les années d'étude passaient, trop lentes au gré de Vladimir, qui rêvait vaguement d'une existence de jouissances et de nonchalance.

Comme Anna, il possédait supérieurement le bulgare, le grec et le roumain, — et de plus qu'Anna, le turc, qu'il allait apprendre au bazar, se faisant l'élève bénévole des marchands de tapis et de *rahatloukoum*. Il retenait les langues si facilement, en se jouant! Mais Vladimir était trop dissimulé pour parler à sa sœur de cet élargissement inattendu de son champ d'études.

Le garçonnet partageait ses vacances entre Coeoana Smaranda et popa Sobotinoff. Et il arrivait au presbytère de la Vallée des Roses, avec de l'argent, des provisions de bouche, dont il ne faisait aucunement part à ses frères et sœurs d'adoption, — ce qui semblait d'ailleurs à ceux-ci parfaitement naturel.

Les garçons lui offraient des cages d'osier pleines d'oiseaux chanteurs, les filles usaient leurs yeux à lui broder des chemises, la mère lui gardait les plus beaux rayons de miel, les fruits les meilleurs. Il daignait accepter, avec la bonne grâce, nuancée de hauteur, d'un jeune suzerain qui reçoit l'hommage traditionnel de ses vassaux.

Il aurait été à giffler..... s'il n'eut été à croquer.

CHAPITRE VII

LA « PERLE NOIRE ».

Un soir d'été, pendant les vacances, — c'était en 1890. Anna avait dix-neuf ans, Vladimir en avait quatorze, — les deux enfants de Nicolas et de Maria Marinoff prenaient le frais dans le jardin de Co-coana Smaranda.

Le soleil déclinait à l'horizon; l'air était singulièrement pur; on aurait cru qu'on pourrait toucher avec la main les lointaines montagnes qui bornent la magnifique plaine de Sofia.

Anna portait une simple mais jolie robe de toile rose — le rose, la seule couleur qu'elle aimât, tout en préférant le noir; des roses de son massif à elle s'épanouissaient dans ses cheveux, à son corsage, à sa ceinture; elle était comme une femme-fleur dans sa beauté saine et robuste.

Vladimir ne put s'empêcher de la regarder en souriant. Il ne lui dit pas : « Comme tu es belle ! » non, il dit :

— Comme nous sommes beaux, tous les deux!.... Combien peu nous ressemblons à tous les autres!

Anna pâlit légèrement, en répondant :

— Oui, tu es beau, frère.... Hélas ! c'est par tant de côtés que nous ne ressemblons pas aux autres!.... Quel sort nous attend?.... Oh ! qui pourrait nous le dire !

Deux yeux de braise les regardaient à travers la barrière.

Un rire rauque les surprit, et une voix caverneuse les fit tressaillir.

— Qui pourrait vous dire cela?... Moi!

Une main parcheminée poussa la porte. Devant eux parut une très vieille tsigane, sorte de momie vivante — ou plutôt en qui ne vivaient que deux yeux de braise, deux yeux d'enfer.

— Enfants, regardez-moi!... Regardez celle qu'on appela la Perle noire!... Regardez ce pied nu tout souillé de poussière... Il a posé son talon étroit sur la nuque de riches Turcs... Des chrétiens ont baissé ces chevilles, délicatement ciselées autrefois.... Et la Perle noire avait des colliers de perles, — oui, sur ce cou affreux, à la peau pendante et morte!... Moi aussi, je ne ressemblais pas aux autres..... Et voyez, je mendie mon pain. Avec vous, du moins, je le gagnerai... Donne ta main, toi la Rose des roses ; donne ta main, que j'y lise ta destinée!

Le moyen âge occidental attribuait aux vieilles femmes un pouvoir satanique, auquel tout l'Orient croit encore aujourd'hui comme à parole d'Évangile. Nous Roumains, nous appelons une de ces sorcières, un «cheval du diable», et qui sait si...? N'approfondissons pas cette question ; mais il est parfois une heure où ces babé font entendre des paroles fatidiques, dont on se moque jusqu'au jour où l'on en vérifie la profondeur.

La Perle noire — combien déchue, combien ternie! — la Perle noire n'était pas aussi pauvre qu'elle le disait : elle tenait boutique de philtres pour donner un air de jeunesse à la décrépitude, un semblant de beauté à la langueur maladive, plus sûrement un regain de gaillardise à l'impuissance.

Prêtresse de la sombre Hécate, elle errait la nuit, près des sépulcres, pour cueillir les herbes maudites. Elle savait trouver dans le squelette d'une chauve-souris, capturée à minuit, le jour de la pleine lune de mai, et enterrée vive dans une fourmilière, deux petits os, l'un en forme de crochet, destiné à attirer qui nous aimons, l'autre en forme de pelle, pour repousser qui nous n'aimons pas, —

deux articles qui ne sont pas tout à fait démodés chez les Bulgares, même citadins, en l'an de grâce 1901.

La Perle noire faisait parler le tarot ; mais surtout elle lisait dans les lignes de la main aussi facilement que le lecteur peut suivre notre récit.

Anna hésita un peu, mais la curiosité l'emportant, elle livra à la baba sa main souple, longue et étroite, aux ongles taillés en amande.

La tsigane regarda sommairement, puis fit un soubresaut.

— Va-t-en, toi, dit-elle à Vladimir ; va-t-en, *zborator*⁽¹⁾ en herbe !... Je t'appellerai tout à l'heure.

L'enfant s'éloigna en haussant les épaules.

La Perle noire parla.

— En toi, jeune fille, se combattent le noir et le blanc, le froid et le chaud, l'abject et le sublimé.... Tu seras une héroïne, mais d'abord méprisable... Ta vengeance sera plus atroce encore que le crime qui l'aura suscitée.... Tu te feras Caïn pour punir Judas.... Et c'est un crime passé, un crime lointain, qui provoquera cette série de crimes... Du sang, du sang !... Je vois une enfant blanche devenue l'enfant rouge, là-haut, par delà le fleuve... Oh ! cette ligne, là... là !... Tu n'es pas vile, toi, Fille de la Hache ; mais tu trouveras, pour ton malheur, un homme vil... et tu mourras de sa main... et ta noble mort rachètera ta vie... Impossible de te sonstraire à ta destinée !...

La vieille éclata de rire... Puis une larme de pitié trembla au bord de sa paupière brûlée, rougie :

— Ne fais pas attention, pauvre enfant, je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui.... Ce n'est peut-être pas vrai, tout ça ; je suis un peu ivre. Aussi garde ton argent... je n'en veux pas, de ton argent !

Elle sortait précipitamment, laissant Anna clouée par la stupeur, quand Vladimir l'aborda :

(1) Jeune homme fantomatique qui vient troubler le sommeil des vierges.

— Et moi, vieille chouette déplumée, ne me diras-tu rien ?

— Toi, *Fêt-Froumos*!...⁽¹⁾ Eh bien, donne ta main, donne !

La vieille manifesta un véritable malaise. Elle voulait se taire, et elle parlait quand même, comme entraînée par une volonté supérieure à la sienne.

— Oui, elle est douce et fine, ta peau... Eh bien, je te vois sans peau, comme une bête à l'étal... Un bachi-bouzouk damné ricane en enfer... tu auras fait pire que lui... Et un autre crime ! Oh !... toi, tu vendras les os de ton père et de ta mère... Les trente deniers sont collés à tes doigts... Tiens, tu me fais horreur, *Fêt-Froumos* de l'abîme!... Oui, tu fais rougir une sorcière... Je n'ai plus que deux dents ; je te les donne ; ça t'en fera trente-quatre... De toi non plus, *zbourator*, je ne veux pas d'argent !

L'enfant lui jeta des pierres :

— Merci ! lui cria la Perle noire.

Le frère alla rejoindre la sœur et lui demanda :

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, cette peste ?

Anna fit un geste vague, comme pour éloigner des fantômes. Puis, se remettant par un effort de volonté :

— Rien... des bêtises... Et à toi ?

— A moi ?... que je serais un *Fêt-Froumos* riche et puissant, que j'irais par delà neuf terres et neuf mers épouser une fille d'empereur.

Ils ne croyaient pas ; mais quand même chacun voulait garder son secret.

⁽¹⁾ Le Prince Charmant des contes populaires.

CHAPITRE VIII

LES ROSES BLANCHES

Cocoana Smaranda Milovéano se faisait vieille. La mort de sa chatte Chonchette, qui s'était éteinte pleine de jours, lui avait porté un coup sensible. La ménagerie tournait au muséum d'histoire naturelle : ce n'étaient plus que chiens empaillés, perroquets et serins sous globe, cyprins dans l'alcool. Elle se sentait prête, la bonne dame, pour un paradis où ses chères petites bêtes viendraient la rejoindre, où ses perroquets s'égosilleraienr en des alleluias sans fin, où ses serins accompagneraient de leurs trilles les hymnes des élus, où le fox-terrier veillerait à la porte de la loge de Saint Pierre, le concierge céleste, où Chonchette ronronnerait sous les caresses des Saints Innocents.

Et pourquoi pas ce rêve d'immortalité pour nos frères inférieurs, pour ces candidats à l'humanité, comme le chien qui vaut mieux que l'humanité ?

L'excellente Cocoana Smaranda se rencontrait avec Saint François d'Assise, qui prêchait les petits oiseaux et convertissait un loup qui, ayant mangé le chien d'un troupeau, dût remplacer sa victime auprès des brebis.

Mais Mme Milovéano ne voulait pas mourir sans avoir établi sa chère fille adoptive, sa Rose des roses, sa bien-aimée Anna Marinoff.

Anna allait avoir vingt ans ; il était temps de lui donner un mari digne d'elle.

Et ce mari, Cocoana Smaranda l'avait trouvé, un

petit-neveu à elle, Radou Sherbanesco, lieutenant de l'armée roumaine.

Ça, c'était un mari; pas un homme trop beau, indécentment beau, scandaleusement beau, comme promettait de le devenir Vladimir Marinoff, — qui tint au delà de ses promesses, — non, pas un *zbourator*, mais ce qu'on appelle un charmant garçon, avec «de l'œil, du cheveu et de la dent».

Les prédictions insensées de la tsigane s'étaient effacées de l'esprit de la jeune fille. Son cœur s'ouvrait à un sentiment nouveau... Il battait un peu plus fort, ce cher petit cœur, quand Radou Sherbanesco venait passer quelques jours de permission chez la *tanti* de l'orpheline, qui était aussi sa *tanti* à lui.

Un jour, le bel officier avait pris dans ses mains nerveuses les fines mains étroites et souples dans la paume desquelles cette vilaine Perle noire avait lu toutes sortes d'horribles choses. Et Radou, qui tournait aussi bien une phrase qu'il faisait manœuvrer un peloton, avait dit à la propriétaire des belles mains :

— Me permettez-vous d'en garder une?... de la garder toujours?... Seulement, il lui faudrait un anneau!

La Rose des roses devint purpurine comme ses sœurs du jardin et répondit :

— Vous savez bien que je dois soigner *tanti*, rester avec elle...

— A moins qu'elle ne reste avec nous.

Une gaieté légèrement malicieuse pétilla dans les yeux de la jeune fille.

— Et le muséum, qu'en feriez-vous?

— Le muséum vous suivrait..... Nous aurions une pièce spéciale, avec des vitrines. Je serais le conservateur des chères reliques...

— Et moi?

— Vous, vous surveilleriez le public, pour qu'une dame ne vole pas une perruche dont elle se garnirait un

chapeau... Tenez, allons faire part à *tanti* de la combinaison !

La combinaison !.... Mais Cocoana Smaranda écoutait à la porte; et malgré ses jambes malades, elle se précipita vers les deux jeunes gens, les embrassa, les bénit, rit, pleura de joie, puis s'attendrit sur Chonchette, qui «ne verrait pas ce beau jour», malgré les superbes yeux de verre dont l'empailleur l'avait dotée.

Bref, Radou et Anna se trouvèrent fiancés sans avoir même le temps de crier gare.

Il convenait de faire les choses officiellement; on choisit, pour réunir les amis et connaissances et leur annoncer le prochain mariage, la date anniversaire de la vingtième année de la Rose des roses.

Il arriva, le jour béni, le jour du 15 mai 1891.

Radou avait mis son sobre et élégant uniforme marron et vert de chasseur roumain, avec les deux galons d'or marquant son grade de lieutenant. Anna portait une robe de gaze de soie blanche... et pour la première fois des roses blanches dans les cheveux, au sein, au corsage, comme pour oublier les roses sanglantes.

Et le vieil Anastasiou, sec comme un héron dans sa redingote noire toute neuve qui lui coûtait des mois et des mois au régime des olives et du pain sec, Kir Anastasion dit en grec ancien l'odelette anacréontique: «Je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près de la rose et j'ai gardé son parfum.»

Cocoana Smaranda avait mis «toutes voiles dehors», selon l'expression du capitaine du port de Varna, qui se trouvait aussi là: une robe d'un jaune serin, en mémoire des «chéris» disparus, sans doute.

Et c'était la joie, et Anna avait offert à son fiancé une de ses roses blanches, et le lieutenant lui avait passé au doigt une belle perle noire montée en bague.

La jeune fille tressaillit.... Une perle noire.... La tsigane... les effroyables prédictions !...

Mais le franc sourire de Radou la rassura. Imagination, chimères !... Rien n'était écrit dans sa main... Peut-on être si enfant !.... Attacher quelque importance aux rêvasseries d'une ivrognesse !

Tanti préparait un effet. D'un regard, elle avait demandé une inspiration à Chonchette empaillée. Elle s'approcha de la fiancée, lui remit un écrin et dit :

— Pour que tu penses toujours à *tanti* Smaranda, je te donne mes deux émeraudes de famille. Le vert est la couleur de l'espérance.

Anna embrassa Cocoana Smaranda avec transports... Oui, l'espérance ! oui, le mauvais présage de la Perle noire conjuré !

Tout à coup on frappa à la porte trois coups secs. Qui frappait ?... Le destin ?
Mais non, c'était popa Sobotinoff, arrivé en retard de sa Vallée des Roses.

Un murmure sympathique l'accueillit.

CHAPITRE IX.

LA VOIX D'OUTRE-TOMBE.

Si, c'était bien le Destin qui frappait à la porte!...
Prêtre, bon et saint prêtre, pourquoi es-tu venu?
Pourquoi ta conscience trop délicate t'a-t-elle dit
que tu *devais* exécuter le vœu de la morte?

Car tu hésitas... Car cette lettre, quand tu la pris
dans le tiroir où elle dormait depuis quatorze ans,
depuis ce soir fatal de 1877, cette lettre te brûla
les doigts. Mais Ivan le fou était là, qui te rappelait
l'échéance.

Et il y eut une tempête sous ton crâne... La
morte peut-être t'envoyait alors une inspiration, te
disait d'anéantir ce papier... ce papier qui reposait
près de la hache *jamais plus fourbie*, de la hache
que le sang du bachi-bouzouk avait rongée comme
l'eût fait un acide.

Et en la voyant, cette hache, tu pensas au can-
tique du fou, une fois ouï seulement, — car Ivan
plus jamais ne l'avait chanté :

Hache sainte, hache rédemptrice,
Sois notre arme et notre signe!...

Un signe, le pope n'en reconnaissait qu'un, — la
sainte croix, la vraie rédemptrice.

Donc une conscience trop scrupuleuse lui avait
dicté sa résolution. Cette lettre : *Pour ma fille,*
quand elle aura vingt ans, serait apportée à Anna
le jour même du vingtième anniversaire de sa naiss-
sance,—pas vingt-quatre heures plus tôt, pas vingt-
quatre heures plus tard.

Et il remit tout entre les mains de Dieu.

Alors le tour de ses pensées changea.

Que pourrait dire cette douce et bonne mère ? Elle qui fut vertueuse, donnerait à Anna des conseils de vertu, lui prêcherait le devoir et la résignation ; elle lui souhaiterait tout le bonheur que rêve une mère pour sa fille... Et ses vœux de bonheur arriveraient précisément pendant la fête des fiançailles.... Mais oui !

Et l'optimisme final de cet âme pure allait causer d'effroyables malheurs.

Popa Sobotinoff ne pensa pas un instant à exercer son droit de tuteur, de second père. Il n'eut pas même à repousser l'idée d'ouvrir d'abord cette lettre ; il ne connaissait pas, lui, cette morale— défendable pourtant— qui excuse les moyens en faveur du but.

Il se mit en route.

Pourtant, quand il dut heurter à la porte, sa main trembla ; et pour vaincre son émotion, il martela ces trois coups, comme si le doigt d'un squelette frappait.

Pan !... pan !... pan !...

Le gracieux accueil, la joie des conviés, le baiser d'Anna appuyé sur sa main, tout cela le ramena à la sécurité complète.

C'est en souriant qu'il dit :

— Ma fille, viens un instant dans ta chambre ; j'ai quelque chose à te remettre en particulier.

Anna battit des mains joyeusement.... Un cadeau, quelque mouchoir brodé par ses sœurs d'adoption, sans doute.

Légère comme un oiseau, elle précéda le pope à l'étage supérieur.

— Là, popa Sobotinoff lui dit :

— Anna, ma petite Anna, joins tes mains, comme quand tu étais tout enfant, et dis avec moi cette prière : — Mon Dieu, donne à mes pauvres parents le repos éternel !... Fais que les vœux que m'apporte ma mère contribuent encore à mon bonheur !...

Puisse ma vie être aussi sereine que son dernier jour, à elle, fut éprouvé!... Fais, mon Dieu, que la voix venue de la tombe soit aussi une voix descendue du Ciel! Amen!

— Amen! répéta la jeune fille agenouillée.

Et elle leva vers le ciel son bouquet de roses blanches.

— Et maintenant, ma fille, embrasse-moi, embrasse ton second père... embrasse le messager de ta mère... Reste seule un instant, sois calme, lis ce que t'écrivait ta pauvre mère, il y a quatorze ans, — oui, le jour de... l'affreux accident.... Et reviens à nous avec une sainte joie au cœur... J'ai douté, mais maintenant quelque chose me dit que cette lettre te réconfortera... Ma fille chérie, reçois la bénédiction d'un vieillard, d'un prêtre et d'un second père!

Anna resta seule.

Le pope, bien que très ému, était allé rejoindre la joyeuse assemblée. N'avait-il pas tout remis entre les mains de Dieu?

Quand elle regarda les deux lignes tracées sur l'enveloppe: *Pour ma fille, quand elle aura vingt ans*, Anna devint blanche comme ses roses de fiancée.

Elle se remit à genoux.

Elle n'osait pas l'ouvrir, cette lettre, mais elle baisait avec transports ces deux lignes tracées par la main de sa mère.

Enfin, elle voulut lire.

Elle déchira l'enveloppe.

Elle lut :

Ma fille,

« Ton père est tombé sous les balles des Turcs. Cela, tu le sais.

« Mais ta mère a été livrée à un bachi-bouzouk. Ta mère a été violée sur la couche où elle te donna le jour. Cela, on ne te l'aura pas dit.

« Et maintenant ta mère va mourir. Elle brûlera ce misérable corps sonillé.

« On t'a appris qu'il y a un Dieu ; on t'a menti. Dieu n'aurait pas permis ces horreurs.

« Venge-moi ! Venge ton père ! Venge-toi !

« Elève ton frère pour la vengeance. Toi, choisis : sois la Vierge de la Haine, ou donne ton corps, donne ton âme à celui qui t'aidera le mieux à rendre aux Turcs maudits le mal qu'ils ont fait aux tiens.

« Jure sur la hache, la hache qui frappa le bachi-bouzonk, jure de ne vivre que pour une seule pensée, jure de mourir, s'il le faut, pour cette pensée : la vengeance ! »

Maria Marinoff.

La jeune fille avait lu d'abord à genoux.

Ces mots « On t'a appris qu'il y a un Dieu, on t'a menti » la mirent debout.

Et à mesure qu'elle lisait, son visage prenait une expression plus farouche, plus terrible.

Sans un cri, sans un geste, elle acheva. Puis elle ferma les yeux.

Un instant, ses traits se détendirent ; on eut dit une statue de la Douleur sur un tombeau. Mais quand, par un effort, elle souleva ses paupières, l'expression de son regard eut frappé d'épouvante le plus impassible des hommes. Ce n'était plus une femme ; c'était une de ces Erynnies antiques, qui sortaient du Tartare pour punir les crimes des mortels... Les serpents dans les cheveux, la torche ardente et le poignard, à quoi bon ces vains attributs ? En elle, un Grec des siècles lointains aurait reconnu Tisiphone.

Anna relut la lettre tout haut, en scandant chaque mot.

Quand elle eut terminé, elle dit d'une voix profonde qui n'était pas sa voix :

— Oui, on m'a menti ! oui, le Ciel est désert !...

désert!... désert!... Satan est le roi du monde!... Oh! vivre pour la vengeance!... Oh! mourir pour la vengeance!

De son corsage, de sa ceinture, de ses cheveux, elle arracha les roses blanches et les foulâ aux pieds.

Elle arracha sa robe blanche et la lacéra.

Puis, sans un mouvement inutile, posément, automatiquement, elle revêtit une robe de laine noire, mit à son cou la *salba* aux pièces noircies, tordues par le feu, se regarda dans la glace et poussa un horrible éclat de rire.

Dans l'abîme, les démons répondirent à cet éclat de rire; dans le Ciel, les anges se voilèrent de leurs ailes.

O mère! mère, qu'as-tu fait!...

Et Anna rentra au salon.

Un cri de stupéfaction l'accueillit.

Elle marcha droit à l'officier et lui dit:

— Monsieur Sherbanesco, reprenez votre bague! Oubliez-moi, pardonnez-moi!... Anna Marinoff ne se mariera jamais!

Elle lui rendit la perle noire.

Mme Milovéano s'était évanouie.

Et l'exclamation que nous a arrachée cette scène, cette exclamation que tout lecteur a devancée, s'échappa, désespérée, des lèvres du pope:

— O mère! mère, qu'as-tu fait!

Et il ajouta:

— Et moi, pauvre pécheur, qu'ai-je fait!

Puis, avec autorité:

— Anna, donne-moi cette lettre!

Elle secoua la tête:

— Ma mère a parlé pour moi seule... Mais je viens avec toi... Je veux recueillir mon héritage!

— Ton héritage?

— Je veux la hache!... Je la veux!

Et prenant la main de popa Sobotinoff, Anna Marinoff l'entraîna.

CHAPITRE X

LE SERMENT DE LA HACHE.

Nous sommes dans la Vallée des Roses.

Elles fleurissent, ces roses rouges, dont chacune ressemble à un caillot de sang.

Anna est revenue au presbytère. Sans attendrissement, elle a revu la femme qui lui donna des soins de mère; sans attendrissement, elle a reçu le baiser de ses six frères, sains et graves, de ses six sœurs, douces et belles. Ils ne comprennent pas, eux; mais le père leur a dit de ne pas interroger, et toujours le père est obéi.

Ils sont restés seuls, le pope et la jeune fille.

— Je veux la hache! a dit Anna.

— Enfant de douleur, ici même l'iman de la mosquée t'a demandé pardon, au nom de sa race... Oui, le crime fut horrible; mais Jésus a bien pardonné à ses bourreaux....

— Oui, mais eux, ils n'avaient pas crucifié sa mère!

Oh! le prêtre ne fit pas une réponse théologique; c'est en homme qu'il dit d'une voix brisée:

— Va, les clous et les épines furent plus cruels à la mère qu'au fils. Pour un seul coup de lance au flanc du fils, sept glaives de douleur traversèrent le cœur de la mère... Tu comprendras cela, si jamais tu enfantes...

— Père, je veux la hache... Si tu ne me la donnes pas, entends-tu bien, je me tuerai... Je le jure sur la mémoire de ma mère!

Un coup fut frappé à la vitre.

On vit paraître la tête du fou Ivan.

— Tu es revenue, Anna Marinoff. Je savais bien, moi, que tu reviendrais !

Le fou disparut un instant, puis ouvrant la porte, il entra.

Le pope montra du doigt le tiroir d'une table, donna une clé à la jeune fille et sortit. Il titubait comme un homme ivre, en disant à demi-voix :

— Je crains que la foudre n'écrase cette maison !

— Prends la hache ! dit le fou... Depuis quatorze ans je t'attendais, Anna Marinoff... Tu as *sa salba* au cou, c'est bien !... Prends la hache !

Anna ouvrit le tiroir et en tira la hache rouillée.

Passionnément, elle baissa le manche qu'avait serré la main de sa mère.

— J'ai vu, moi, poursuivit le fou ; j'ai vu la hache briller ; j'ai vu la hache tomber toute blanche ; j'ai vu la hache se relever toute rouge... J'ai tout vu, moi, et j'ai tout entendu,—quand Ahmed a dit : «Donne-moi cette femme!»—quand le chef a répondu : «Je te la donne!».... Tu as baisé le manche ; baise aussi le fer!... Baise-la, cette rouille faite du sang du bachi-bouzouk !

La jeune fille eut un mouvement d'horreur.

— Oui, goûte le sang du bachi-bouzouk ! Baise, et je te dirai le Cantique de la Hache, que j'ai chanté une fois, une seule fois, devant les quatre planches où était couché ton père, avec une poignée d'os brûlés qui étaient les os de ta mère !

Anna bâisa le fer, et Ivan déclama :

Hache sainte, hache rédemptrice,
Luis sur nos fronts humiliés !
Brise nos fers séculaires,
Abats le croissant des minarets,
Trempe-toi dans le sang des païens !

La jeune fille reprit :

Trempe-toi dans le sang des païens !

Et elle brandit la hache, comme Pentésilée, reine des Amazones.

— Baise la hache, baise-là encore ! ordonna le fou. Ecoute :

Hache sainte, hache rédemptrice,
Sois notre arme et notre signe !
Coupe les branches, entame le tronc
Du platane de l'Islam,
Cognée des bons bûcherons bulgares !

La jeune fille reprit :

Cognée des bons bûcherons bulgares !

Une seconde fois, elle brandit la hache, comme la Valkyrie scandinave.

— Et maintenant, lèche le sang ! Oui, lèche ce sang, mords dans cette rouille !

Anna Marinoff lécha, Anna Marinoff mordit.

— C'est bien, dit le fou. Ecoute et comprends !

Hache sainte, hache rédemptrice,
Fends les têtes des oppresseurs !
Rase le taillis qui nous étouffe,
Bien loin, bien loin, de tous côtés,
Défriche le sol de la Grande Bulgarie !

La jeune fille reprit :

Défriche le sol de la Grande Bulgarie !

Cette fois, elle ne brandit pas la hache, elle la serra contre sa poitrine comme pour l'y incruster.

Le fou sembla se recueillir. La nuit était venue. Anna voyait à peine le grand corps maigre d'Ivan, qui lui disait :

— Mets maintenant la hache entre mes mains, étends ta droite sur le fer et répète mes paroles : *Sur le tranchant de la hache...*

La jeune fille lui fit écho :

— Sur le tranchant de la hache....

— je jure obéissance au Kraï de la Nuit....

Anna tressaillit :

— Je jure obéissance au Kraï de la Nuit....
— pour l'accomplissement du grand dessein....

La jeune fille répéta :

— Pour l'accomplissement du grand dessein...
— pour la Bulgarie plus grande....
— Pour la Bulgarie plus grande....
— et pour ma vengeance plus sûre!....
— Et pour ma vengeance plus sûre!...

La nuit était tout à fait sombre, sans étoiles.

La voix d'Ivan reprit :

— Anna Marinoff, j'ai été fou... J'étais heureux quand j'étais fou, car avec la raison est revenu le souvenir.... Mon histoire est pire que la tienne. Un jour, tu la sauras... je souillerais tes oreilles de vierge, si je te la disais ; mais tu la sauras un jour, et toi qui auras oublié la pitié, tu me plaindras... Je fais le fou maintenant, c'est si commode!... Reste ici ; avant une semaine, je te conduirai auprès du Kraï de la Nuit... Mais ton serment n'est pas complet. Répète encore : *J'élèverai pour la vengeance mon frère Vladimir Marinoff...*

— J'élèverai pour la vengeance mon frère Vladimir Marinoff...

— et si jamais il trahit la sainte cause...
— Et si jamais il trahit la sainte cause...
— je le punirai comme celui qui me dicte ce serment m'ordonnera de le punir!

— Soit, je le punirai comme celui qui me dicte ce serment m'ordonnera de le punir!

Ivan baissa la jeune fille sur les lèvres, puis il disparut.

CHAPITRE XI

KROUM ASSANOFF.

Un vieillard, établi dans une modeste maison d'un des vieux quartiers de Sofia, cumulait le prénom étrange de Kroum et le nom illustre d'Assanoff : Kroum, l'allié de Charlemagne, le premier chef qui osa, en 812, conduire les Bulgares à l'assaut de Constantinople ; les Assanides, cette puissante dynastie nationale, dont M. Hasdeu a démontré l'origine roumaine et qui s'éteignit, croit-on, au milieu du XIII^e siècle.

Et pourtant le vieillard qui s'appelait Kroum Assauoff avait une mine bien débonnaire, un peu les traits du fameux comte Tolstoï : même nez bulbueux et épatisé, mêmes pommettes saillantes, même barbe blanche inculte. Seul le regard différait ; tandis que la mansuétude et l'amour se peignent dans les yeux limpides de l'apôtre du nouvel Evangile russe, excommunié par l'Eglise officielle, ceux du Bulgare étaient comme ces glaces sur lesquelles s'est condensée une vapeur ; ils ne réfléchissaient rien, ces yeux morts ; Assanoff était aveugle.

Le vieillard ne sortait jamais, ne recevait jamais personne le jour ; une fois par semaine seulement, le soir, neuf amis, toujours les mêmes, se réunissaient chez lui. On se quittait vers deux heures du matin. Le lendemain, la vieille servante Olga ne manquait jamais de dire, en allant au marché :

— Ils m'ont encore fait veiller, avec leurs bêtes de parties de cartes ! Mon maître est bien bon de leur faire boire son thé, en les écoutant dire : *Cœur !...*

carreau!... pique!... trèfle!... Je ne comprends pas quel amusement il y prend.

Bien que chétive, la maison de Kroum Assanoff était bâtie entre cour et jardin—si l'on peut appeler cour un vaste terrain où poussaient les mauvaises herbes, si l'on peut appeler jardin une forêt vierge en miniature où se disputaient l'humus toutes les graines apportées par le vent. Une ménagère n'y eut pas trouvé un brin de persil ou un pied de salade, mais un forestier y eut compté quinze ou vingt essences différentes.

On savait vaguement qu'il y avait eu là, autrefois, une riche demeure qui fut détruite par le feu, et que la nouvelle construction, si mesquine, reposait sur des caves immenses, à demi comblées.

Dans cette cour, dans ce jardin, se promenait quelquefois le vieillard, vêtu d'une éternelle robe de chambre marron et appuyé à l'épaule d'un homme sans âge, aux bras et aux jambes trop longs et trop grêles, à la voix de fausset, à la face molle, grise, complètement imberbe,—un être qu'on regardait avec malaise et qui, lui, comme son maître, ne sortait jamais. La vieille servante, dont le bavardage voulu ne disait jamais rien de trop, suffisait aux rapports indispensables avec le monde extérieur.

Le jour de la réunion hebdomadaire, toujours le vendredi, était venu.

Vers neuf heures du soir, isolément, neuf hommes pénétrèrent chez Kroum Assanoff. Les tables de jeu à tapis vert étaient dressées, avec les cartes, les bougies et la craie.

Gaiement, en bons bourgeois, après avoir salué le maître de la maison avec un extrême respect, les invités entamèrent la partie et l'on entendit : *Cœur!... carreau!... pique!... trèfle!*

Dans son grand fauteuil, le vieillard suivait toutes les péripéties du jeu, ou plutôt on les lui indiquait. Le grand jeune homme imberbe circulait avec

un plateau chargé de verres de thé. On ne le traitait pas en valet, mais en familier, très affectueusement.

C'était une réunion comme toutes les réunions bourgeois, quand un célibataire reçoit ses amis. On riait, on fumait, on causait, on discutait un coup de cartes; le jeu était très modéré, la perte ou le gain de chacun ne pouvait dépasser quelques francs. Un étranger introduit dans ce salon au mobilier propre mais simple, de ceux qu'on fabrique à la grosse à Vienne, eut été séduit par la franche cordialité qui régnait entre ces hommes, tous jeunes, venu à pour répandre un peu de vie autour d'un vieillard aveugle.

Onze heures sonnèrent, puis onze heures et demie.

Le grand jeune homme imberbe, qui avait quitté la pièce, rentra et dit de sa voix de fausset :

— Maître, tout est prêt en bas.

Et ilaida le vieillard à se soulever de son fauteuil.

Sans achever la partie, les joueurs laissèrent leurs cartes. Tous les visages devinrent graves.

Kroum Assanoff leur parla :

— Compagnons de la Nuit, la séance d'aujourd'hui sera tenue sous la forme la plus solennelle. Votre nouvelle sœur vous sera présentée.

A peine avaient-ils quitté le salon, qu'une jeune fille en robe de deuil, accompagnée d'un homme très maigre, aux traits tourmentés et paraissant très âgé, y était introduite par la vieille servante.

C'étaient Anna Marinoff et Ivan.

En entrant, celui-ci avait remis au grand jeune homme imberbe un objet pesant, de forme allongée, soigneusement enveloppé dans un morceau d'étoffe rouge. Ivan avait embrassé avec tendresse cette sorte de valet familier de Kroum Assanoff, qui avait d'abord baisé sa main.

Les deux nouveaux venus restèrent seuls, sans échanger une parole. Toute la maison s'était faite silencieuse.

Quand sonna minuit, le jeune homme imberbe les invita d'un signe à le suivre.

A la lueur d'une lanterne, ils s'engagèrent dans un étroit escalier tournant qui descendait dans les profondeurs du sol.

Au bas de cet escalier, une porte de fer.

Anna Marinoff s'agenouilla et demanda :

— Maître, suis-je digne d'entrer ?

Une voix lui répondit :

— Femme, la souffrance t'a affranchie des trois épreuves réglementaires. Tu es digne d'entrer chez les Compagnons de la Nuit.

Et la porte roula sur ses gonds.

CHAPITRE XII

LE KRAÏ DE LA NUIT.

Anna Marinoff avança.

Elle se trouvait dans une très grande cave voûtée, comparable à ces caves d'anciennes habitations de boyards que l'on trouve encore à Tirgoviste et que louent maintenant des marchands de vins en gros.

Les soupiraux étaient bouchés. On respirait un air lourd. Les murs étaient fuligineux.

Deux torches brûlaient dans des chandeliers de fer, autour d'une table où, sur un tapis rouge, reposait une hache, près d'un revolver et d'un poignard disposés en croix.

Derrière la table, assis sur un siège de fer, Kroum Assanoff, vêtu d'une robe noire, avec une bandette de pourpre — le diadème des rois d'autrefois — ceignant son front.

Il tenait à la main une verge de fer.

Sur neuf escabeaux de chêne, à sa droite, cinq hommes, à sa gauche, quatre hommes, eux aussi vêtus d'une robe noire, avec une cagoule, noire également, percée de deux trous pour les yeux.

Seul Kroum Assanoff avait le visage découvert.

Ivan prit dans un coin un étendard turc à la hampe surmontée du croissant, le jeta sur le sol devant la table et vint se placer sur un dixième escabeau, mais, comme un appariteur, en arrière des Neuf et sans porter des insignes particuliers.

Le Maître parla:

— Femme, que demandes-tu aux Compagnons de la Nuit ?

La jeune fille répondit :

- Vengeance !
- Que leur apportes-tu ?
- Mon âme et mon corps.
- Qui règne à Sofia ?
- Le jour, Ferdinand Ier ; la nuit, Kroum II.
- Auquel jures-tu ta foi ?
- Au second.

Le maître se leva, les neuf compagnons et Ivan se levèrent.

— Anna Marinoff, reprit le vieillard, avance encore... Foule aux pieds le drapeau ottoman ; étends la main droite sur la hache, sacrée pour toi, la main gauche sur le revolver et le poignard en croix, et prête ton grand serment !

La jeune fille obéit et d'une voix frémissante dit :

— Moi, Anna Marinoff, fille de l'homme assassiné, fille de la femme violée, en mon nom et au nom de mon frère encore enfant, je jure haine sans merci aux Turcs et à tous les autres ennemis de ma patrie ! Pour le grand dessein, pour la Grande Bulgarie, je jure d'obéir au maître Kroum II, en toute occasion ou publique ou secrète ! J'abdique ma volonté entre ses mains, de ce jour jusqu'au dernier jour de ma vie !

Un des Neuf avait écrit sur parchemin la formule de ce serment. Il s'approcha d'Anna, lui retroussa la manche et piqua la peau avec un stylet, au dessus du poignet. Une goutte de sang perla. Il la recueillit sur un bec de plume et dit :

— Signe !

La jeune fille signa.

Alors le compagnon lui prit la main et la mena devant le maître.

Le Kraï de la Nuit la baissa sur les lèvres.

Et le vieillard dit :

— Anna Marinoff, pour toi, nous changeons notre nom. Tu nous as apporté le *signe*... Nous serons désormais les CHEVALIERS DE LA HACHE.

Et sourdement neuf voix chantèrent :

Hache sainte, hache rédemptrice,
Fends les têtes des oppresseurs !
Rase le taillis qui nous étouffe,
Bien loin, bien loin, de tous côtés,
Défriche le sol de la Grande Bulgarie !

Le vieillard parla encore :

— A notre sœur Anna Marinoff, je donne comme initiateur et comme guide, pour lui indiquer les voies étroites qui mènent au but auguste, notre frère Boris Sarafoff.

Un des neuf se démasqua, étendit la main droite sur la tête de la vierge et, comme l'avait fait le Kraï, la baissa sur les lèvres.

Et un trouble envahit l'âme de la jeune fille, quand sur ses lèvres glacées se posèrent les lèvres brûlantes du jeune homme.

Sur un signe de Sarafoff, Iván emmena la «Vierge de la Haine» qui venait de reconnaître en Boris Sarafoff, l'homme de qui sa mère lui avait dit : « Donne ton corps, donne ton âme à celui qui t'aidera le mieux à rendre aux Turcs maudits le mal qu'ils ont fait aux tiens.»

Et elle songea à la prédiction de la tsigane, de la Perle noire : « Tu n'es pas vile, toi, Fille de la Hache, et tu aimeras, pour ton malheur, un homme vil... et tu mourras de sa main ! »

N'importe, elle acceptait sa destinée.

Ils allaient passer le seuil de la maison, quand le jeune homme imberbe à la voix de fausset vint encore baisser la main d'Ivan; et comme à l'arrivée, celui-ci l'embrassa avec une effusion mêlée de pitié.

— Quel est cet homme qui semble te tenir à cœur ? dit Anna.

— Mon fils, répondit Ivan.

CHAPITRE XIII.

L'EUNUQUE BLANC.

Ivan et Anna devaient passer le reste de la nuit dans une auberge du vieux Sofia. Le lendemain seulement, la jeune fille retournerait, provisoirement du moins, chez Cocoana Smaranda Milovéano qui, très malade, lui avait fait adresser lettre sur lettre chez popa Sobotinoff, pour la supplier de revenir.

Après une telle soirée, Anna ne songeait guère à dormir. Le vieil Ivan n'avait demandé qu'une chambre pour deux : le lit serait pour elle ; pour lui, c'était assez d'un bout de tapis dans un coin. Un homme qui couche dans les granges n'est pas difficile.

Anna se jeta donc tout habillée sur le lit ; mais impossible de fermer les yeux.

Ce Boris Sarafoff, qui serait son initiateur et son guide... et plus que cela, fatallement !... Son destin le voulait, lu par la tsigane dans la paume de sa main.... Et sa mère le voulait aussi : « Donne ton corps ! donne ton âme !... » Dans quel abîme de pensées elle se débattait !

Et l'aveugle auguste, ce Kraï de la Nuit !... Quoi ! l'élu de l'Assemblée nationale de Tirnova, celui qui était venu occuper le trône après Battenberg, n'était pas l'unique souverain de la Bulgarie ?.... A Ferdinand Ier, le domaine du jour ! A Kroum II, le domaine de l'ombre !... Le palais princier avait sa réplique, — une cave, cette cave là-bas... Et la jeune fille sentait confusément que de ces deux pouvoirs, le plus fort était le pouvoir occulte....

D'un côté, Son Altesse Royale Ferdinand de Saxe-Cobourg et Gotha, le petit-fils du roi des Français Louis-Philippe, celui qui avait dans ses veines une goutte du sang de Henri IV, qui fut un grand homme, et de Louis IX, qui fut un grand saint, Ferdinand avec sa cour, avec son armée, avec ses ministres, avec son Sobranié; d'un autre côté, un vieillard aveugle, entouré de neuf hommes masqués, — et le premier, peut-être, ne pouvait dire : « Je veux » que si le second ajoutait : « Je consens. »

Oui, Ferdinand était prince régnant de Bulgarie par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, — mais encore, mais surtout, par la tolérance des Compagnons de la Nuit, devenus les Chevaliers de la Hache !...

Et la jeune fille se retournait sur sa couche, que fuyait le sommeil.

Elle voulut changer le cours de ses pensées.

— Ivan, pria-t-elle, parle-moi de ton fils !

— C'est peut-être trop tôt, enfant, répondit sourdement le vieillard.... Mais quoi ! ajouta-t-il, dois-je te traiter, toi, en petite fille ? Ces derniers huit jours t'ont mûrie... Eh bien, soit ! je parlerai... Et tu comprendras qu'une mère violée par un bachi-bouzouk, c'est encore pour sa fille un souvenir moins atroce, moins odieux, que ne l'est pour un père la pensée d'un fils dégradé, abaissé à un niveau que la nature n'a pas prévu, par les monstres qui ont fait de lui....

— Achève, je veux savoir !

— Qui ont fait de lui... un eunuque !

— Malheureux père !... Malheureux fils !

Anna joignit les mains. Une larme de pitié roula sur sa joue pâle.

— Ta mère s'est tuée, Anna, ta mère s'est dessouillée... Lui, ils ont énervé sa volonté.... ils ont sali l'âme de mon fils, ceux qui n'ont pu salir que le corps de ta mère... Comprends-tu maintenant pourquoi ma raison s'est égarée ?

— Oh ! oui, je le comprends !

Une petite lampe brûlait. Le vieillard s'était rapproché d'Anna. La jeune fille prit sa main desséchée et la baissa.

— Je me nomme Ivan Dogaroff. Mon fils s'appelle Constantin... J'étais maître d'école à Varna, il y a de cela... bien longtemps. Je n'avais qu'un enfant, le plus gracieux, le plus doux des enfants... Il était l'orgueil de sa mère et le mien....

— Sa mère ?

— Elle est morte.... Elle est morte de douleur.... Ecoute.... Un jour, notre petit Constantin jouait sur la plage avec deux ou trois camarades de son âge. Un voilier turc quittait lentement le port... Les enfants couraient sur le rivage ; ils agitaient leurs bonnets en signe d'adieu aux marins, pauvres innocents !... Tout à coup, une barque se détache du navire ; elle vient à eux. Il y avait là deux rameurs et un nègre gigantesque qui montrait quelques fruits en disant : « C'est pour vous ! »... La barque aborde ; ils tendent leurs petits mains... Le nègre leur donne ces fruits maudits :... Soudain, il bondit sur mon Constantin, le prend entre ses bras musculeux et s'enfuit vers la barque, en criant aux rameurs : « J'en tiens un, le plus beau ! On nous en donnera un bon prix ! »... La barque fait force de rames.... Tout en fuyant, les petits camarades de mon pauvre enfant ont le temps de l'entendre crier : « Papa !.... Maman !... au secours !... » Ils nous avertissent ; nous nous précipitons ; le navire avait mis toutes ses voiles dehors... Je voulais poursuivre le ravisseur, moi... mais les marins du port secouaient la tête.... Bientôt la carène s'effaça, puis la voilure... Et la malheureuse mère se meurtrissait le visage, s'arrachait les cheveux... et elle gémissait si lamentablement que tous ceux qui étaient là s'enfuyaient pour ne pas entendre cette plainte sans trêve....

Il y eut un long silence.

Ivan reprit plus bas, comme s'il se parlait à lui-même :

— La femme que des voisins charitables m'aiderent à reconduire sous mon toit, avait les plus beaux cheveux du monde, des cheveux noirs et brillants comme les tiens, Anna... Ils blanchirent en une semaine... Deux mois plus tard, la mère de Constantin était morte... Après cela, un long espace dont je ne me sonviens plus, des années et des années... J'étais devenu fou... Puis quelques éclairs de raison, pour me souvenir, hélas!... J'étais allé, je ne sais comment, dans la Vallée des Roses : j'y restai... Mais la raison reprenait le dessus sur la folie... L'insensé que je n'étais plus, je feignis de l'être resté... Je m'embarquai pour Stamboul, je cherchai, j'interrogeai... Rien... Je connus un Grec des îles, Epaminondas Sakélarios... Je lui parlai de mes malheurs... Il se frappa le front en disant : « Serait-ce possible! » Je le pressai de questions ; il me dit enfin qu'un jour, aux Eaux-Douces d'Asie, un eunuque blanc lui avait raconté sa touchante histoire. Enfant, il avait été enlevé, à Varna, par des sortes de pirates.... Un marchand d'esclaves clandestin avait fait de lui... ce qu'il était, hélas! puis l'avait vendu plus tard à un riche marchand, dont il gardait les femmes... L'eunuque blanc, fait musulman, avait reçu le nom d'Ali... Sakélarios s'interrompit pour me demander : « Comment dis-tu que s'appelait ton fils? » — « Constantin. » — « Eh bien, le petit Bulgare pris à Varna portait aussi le nom de Constantin »... Ce Grec connaissait le maître d'Ali ; il me promit de me mettre en présence de ce Ture... Pourquoi te raconter tout ce qui suivit... En cet homme... non, en cet être qui n'est plus un homme, que tu as vu tout à l'heure, j'avais retrouvé mon enfant....

Un nouveau silence se fit, qu'Anna n'osait interrompre.

Ivan sortit enfin de sa douloureuse méditation.

— Bien que pauvre, j'offris à son maître de racheter Ali... je n'osais dire Constantin. Ce Turc n'était pas un méchant homme; il avait traité le malheureux avec douceur... Alors que je pensais mendier en usant mes genoux aux portes des riches, pour réunir la somme, le maître me dit: « Je te le donne sous une condition; tu ne feras rien pour lui faire abandonner la foi du Prophète»... Je jurai... j'ai tenu... Nous revîmes ensemble à Varna... Mon fils était un objet de pitié pour la plupart, de dérision pour quelques-uns... Te le dirai-je, Anna, il regretta d'abord son humiliante condition de gardien d'un sérap... Devant moi, il faisait ses ablutions, il priait Allah en s'orientant vers la Mecque...

Anna hocha la tête. Elle songeait à la lettre de sa mère: « On t'a appris qu'il y a un Dieu, on t'a menti!...» Elle haïssait le croissant comme signe politique, comme symbole d'oppression; autrement, qu'importait maintenant le croissant ou la croix à celle qui avait cessé de croire!

— Je connus enfin, poursuivit Ivan, le grand-maître des Compagnons de la Nuit. Le noble Kroum Assanoff me demanda mon malheureux fils; il voulut se charger de lui... Je le lui confiai et je revins à la Vallée des Roses... A l'être inférieur que je lui amenai, le Kraï a refait une âme... De lui-même, Ali est redevenu Constantin, ou plutôt il s'est affranchi de l'Islam sans revenir au Christ.... Il est dévoué au maître jusqu'à la mort, — à la personne, il est vrai, et non aux idées du maître... comme le chien. Il est doux, il est bon. Mais quand même, l'infâme qui l'a ravi eut mieux fait de le mettre sur le pal ou de l'écorcher vif.... Je l'aime d'un amour paternel qui lutte contre un peu d'horreur et de dégoût... Oui, cet être équivoque à la stature d'homme — et qui n'est plus un homme, — à la voix de femme — et qui n'est pas une femme, — ça c'est mon fils! ça c'est mon petit Constantin

adoré de la huitième année !... Anna, Anna, mon malheur est pire que le tien !

La jeune fille se laissa glisser du lit. Elle tomba aux pieds d'Iván le fou et les baissa en disant :

— Je m'incline devant une souffrance plus haute que ma souffrance...

Elle se mit debout.

— Mais je me relève pour notre commune vengeance... La forme de cette vengeance, c'est Boris Sarafoff qui saura la désigner.... Il a mon âme.... qu'il ait de plus mon corps, puisque je sens qu'il le veut !

La Chloé de l'Ombre se donnait au Daphnis des Ténèbres.

CHAPITRE XIV.

L'ADIEU AU PASSÉ.

Le soleil montait dans le ciel. Ivan conduisit Anna jusqu'à la demeure de Cocoana Smaranda Milovéano.

Au chevet de la vieille dame se tenaient un médecin, une garde et son petit-neveu Radou Sherbanesco.

La malade tressaillit en reconnaissant le pas de la jeune fille.

— Je savais bien, dit-elle, que tu me reviendrais !

Silencieusement, Anna se mit à genoux et baissa la main amaigrie qui cherchait ses cheveux.

Elle n'eut pas un regard pour le lieutenant qui, très pâle, se retira, en faisant signe à la garde de le suivre.

— *Tanti, ne m'accuse pas, ne me maudis pas,* murmura la jeune fille ; *pardonne-moi le chagrin que je t'ai causé !*

— Enfant, je te pardonne et je te bénis !... Ne m'explique pas, ne te justifie pas... je ne veux rien savoir !... Je vais mourir. Ecoute une pauvre vieille femme dont tu as, quand même, adouci les dernières années... Les hommes ont fait du mal aux tiens, je le sais.... Il y a peut-être un mystère qui m'échappe, à moi qui, à force d'aimer les bêtes, suis devenue simple comme elles : cette lettre, que le pope est désespéré de t'avoir remise, cette lettre de ta mère !... Mais je suis un peu ta mère, moi aussi, et à mon lit de mort, au moment de paraître devant mon Souverain Juge, — qui te jugera, à ton tour, — je te dis, Anna, que seul est heureux celui

qui peut bénir, que seul est grand celui qui sait pardonner.... De ta mère, je sais tout, sauf ce qu'elle a pu t'écrire dans une heure de désespoir... Mais sa lettre, je veux te la refaire, telle que me la dicta Maria Marinoff, aujourd'hui apaisée, aujourd'hui reçue dans le sein du Dieu de miséricorde... Voici ce que t'ordonne ta mère par ma voix expirante : « Ma fille, ton père est tombé sous les balles des Turcs et ta mère a subi un pire sort. Elle n'a pas voulu survivre à une involontaire souillure ; elle a oublié que les Vierges d'autrefois, conduites aux lieux infâmes par les païens, restaient des vierges aux yeux de Dieu ; puis elles bravaient avec joie les chevalets et les lions, mais en sachant attendre la mort de la main des bourreaux, sans se la donner elles-mêmes. Dieu permet des horreurs, parce qu'il peut récompenser au centuple toutes les souffrances... Ne me venge pas, ne venge pas ton père ! N'enseigne pas la haine à ton frère... L'imam de la mosquée t'a demandé pardon au nom de sa race, pardon au nom de sa foi... Oublie le sombre drame de ton enfance ; tu vis en des temps meilleurs, que tes parents n'ont pas connus... Je me suis réservé la vengeance, a dit le Seigneur ; ne dérange pas les desseins de Dieu par tes desseins à toi !... » Voilà bien, j'en ai l'invincible conviction, ce que m'inspire, pour t'être dit, ta mère selon la nature, à moi qui, après la femme du pope, la remplaçai auprès de toi... Tous les hommes ne sont pas méchants, vois-tu ; des dévouements ont veillé sur toi... J'avais voulu, mon Anna, ma Rose des roses, mettre ta main dans la main loyale de Radou Sherbanesco...

Anna fit un mouvement. Smaranda Milovéano, qui caressait doucement les cheveux de la jeune fille, sentit le frémissement de son être.

— Oh ! je n'impose rien... je ne puis rien imposer... Je te dis seulement que là était le bonheur... Tu es libre, et tu es riche... De mon avoir, j'ai fait trois parts : l'une pour les pauvres de Buca-

rest, puisque je suis roumaine de race et de cœur ; la seconde pour mon petit-neveu ; la troisième.... pour toi. Puissiez-vous librement réunir ces deux parts, n'en faire qu'une.... On va m'amener ton frère ; je lui laisse aussi un petit souvenir... Veille bien sur ce frère !... Et maintenant ne me réponds rien ; tu méditeras mes paroles... quand je ne serai plus. Va ma fille !

Une heure plus tard, arrivait Vladimir Marinoff. Sa sœur le regarda longuement : il était beau, il était fort...

Il était fort, — et le cœur d'Anna s'en réjouit ; sur ce cœur, les paroles de Smaranda Milovéano avaient glissé comme de l'eau sur du marbre.

Elle éprouva pourtant une profonde tristesse quand l'excellente femme mourut, le lendemain. Elle voulut procéder, elle seule, à sa toilette funèbre ; elle lui ferma les yeux, qu'elle baissa longuement.

Au cimetière, elle se trouva coude à coude avec Radou Sherbanesco.

Le lieutenant pleurait ; la jeune fille avait perdu le don des larmes.... Des années se passeront avant que cette rosée de l'âme baigne ses joues.

Un instant, pendant que les pelletées de terre tombaient sur le cercueil, les yeux secs d'Anna et les yeux noyés de pleurs de Radou se rencontrèrent ; un long sanglot déchira la poitrine de l'homme, un long soupir gonfla le sein de la femme,—puis leurs yeux se détournèrent.

Irrévocablement, ils iraient dans la vie par des routes différentes.

De retour à la maison mortuaire, Anna monta dans sa petite chambre.

Elle regarda tout, longuement : les rideaux de mousseline, les fleurs de la tapisserie, les jolis meubles laqués ; et elle dit tout haut :

— Adieu, passé ! Adieu, bonheur ! Adieu, riante oasis que je quitte pour les sables d'un désert, où je m'enfoncerai jusqu'à ce que je tombe épuisée !

Ma jeunesse est morte ; Anna Marinoff est morte.... Il n'y a plus que la Fille de la Hache, la sœur des Compagnons de la Nuit !... Ma résolution est bien éprouvée, puisqu'elle a résisté aux paroles d'une seconde mère, de celle qui pouvait tout me demander, sauf de désobéir aux ordres de ma première, de ma vraie mère... Adieu, passé !

Elle prit une feuille de papier et écrivit :

« Je renonce à toute part dans l'héritage de ma vénérée protectrice, Smaranda Milovéano. Je dispose de ma personne et me retire dans un asile que j'ai choisi. »

Anna Marinoff.

Elle laissa le papier sur la table, bien en évidence, et sortit de la chambre.

Sans se retourner, elle passa le seuil de la maison.

Ivan, qui avait suivi l'enterrement, l'attendait dans la rue.

— Où veux-tu que je te conduise ? demanda-t-il.

— Chez Boris Sarafoff.

CHAPITRE XV

DEUX HAINES FONT UN AMOUR.

Ce n'est pas encore ici que nous voulons tracer le portrait de Boris Sarafoff. Mieux à sa place sera l'examen de sa personne, aussi bien que l'étude de son caractère, dans la partie de notre œuvre où le chef du Comité secret révolutionnaire macédo-bulgare aura à jouer un rôle de toute première importance, tandis qu'il intervient ici comme un personnage épique, lui qui était âgé de vingt-quatre ans seulement, au moment où nous plaçons sa rencontre avec Anna Marinoff, pendant l'été de 1891.

Un mot pourtant.

Boris Sarafoff a inspiré des dévouements fanatiques ; il y a là un phénomène dont il faut tenir compte. Le sens moral lui fait défaut ; il poursuit une œuvre insensée par des moyens abominables ; mais il a quelques-uns des dons qui tirent un homme de la masse obscure et en font un chef. A Danton, il a emprunté cette devise : « De l'audace, de l'audace, et encore de l'audace ! » Et cette audace, chez lui, est servie par une éloquence entraînante, et aussi par un art d'utiliser chacun en flattant le côté faible de l'individu.

Il sait reconnaître en un Alexandre Trifonoff un vaniteux, auquel il ne ménage pas les satisfactions d'amour-propre, en un Stoïan Dimitroff, un fanatique opportuniste, auquel il promet, pour prix d'un horrible forfait, une récompense idéale, une sorte de glorification posthume, mais aussi des avantages matériels, une fonction, s'il n'est pas arrêté. On

peut inspirer l'horreur et n'être point un criminel vulgaire.

A plus forte raison, un Boris Sarafoff a de l'action sur les femmes, plus impulsives que nous. Il devait plaire à certaines imaginations maladives ; cet homme a été aimé, — nous avons à cet égard les renseignements les plus probants. Etant donné la crise terrible par laquelle venait de passer Anna Marinoff, la jeune fille devait nécessairement devenir la proie de Sarafoff. Ainsi l'avait voulu le grand-maître Kroum Assanoff ; l'inflexible vieillard marchait à son but sans plus de pitié apparente pour ceux qui devaient y concourir que n'en avait Alexandre le Macédonien pour les soldats qu'il entraînait à la conquête du monde. Les hommes de cette trempe ne comptent pas leurs morts, pourvu qu'il reste assez de vivants pour de nouvelles victoires.

Anna devait donc aimer son initiateur et son guide. Le Kraï de la Nuit jettait de l'amour sur de la haine — la haine vouée par l'enfant à ceux qui avaient martyrisé les siens, — comme on verse de l'huile sur du feu.

Et puis Boris Sarafoff, de quatre ans à peine plus âgé que la jeune fille, sut employer d'autant mieux ses dons de dominateur — une variété du séducteur — qu'il se laissa prendre lui-même au charme de celle dont la beauté rejetait bien loin dans l'ombre toutes les autres femmes qui s'étaient données à lui. Il ne fut pas le lion amoureux, mais le tigre amoureux.

Le sentiment que la jeune fille avait éprouvé pour le charmant lieutenant Radou Sherbanesco — plutôt de la tendre sympathie que de l'amour — ne lui inspirait plus, quand elle venait à y penser, qu'un étonnement auquel se mêlait du remords. Quoi ! elle, la patriote bulgare, elle avait failli épouser un étranger, un de ces Roumains qui ont « volé la Dobroudja ? » Et elle s'indignait contre elle-même.

N'allez pas croire que Boris Sarafoff fit à Anna

une cour vulgaire. Pas un mot de marivaudage ne fut échangé entre ces deux êtres jeunes. Il ne lui dit pas : « Tu es belle ! » non, il lui dit pour tout préliminaire :

— Je t'aiderai mieux encore à te venger, je serai davantage *tien*, quand tu seras tout à fait *mienne*.

Et elle lui répondit, la vierge de vingt ans :

— Soit ! faisons une seule haine de nos deux haines... Que mon père et ma mère ne soient pas confondus avec tous ceux de ma race dont tu veux venger les douleurs ! Tu vengeras plus particulièrement les deux martyrs qui ont donné la vie à celle qui te fait le don d'elle-même !

C'est ainsi qu'Anna Marinoff devint la maîtresse de Boris Sarafoff, le soir même du jour où Ivan l'avait conduite chez cet homme.

Elle n'eut pas une pudeur, elle n'eut pas un regret. Cet arrangement de destinée lui parut logique. Et sa haine se dilatait en ivresse, en ravissement, en croyance.

— Que serais-je sans lui ? pensait-elle. Que pourrais-je ?

— Par elle, je serai plus grand, pensait-il, je pourrai davantage. Ce n'est pas une Dalila, celle-là !

Leur volupté n'était pas doucement bégayante ; le spasme se résolvait en un cri de rage contre le Turc, pour eux dont le noeud d'amour n'était pas une guirlande de fleurs, mais une chaîne de fer.

Et l'été était magnifique, et les épis blondissaient, et les fleurs embaumaient, et les étoiles brillaient. Et ils ne voyaient rien de tout cela, ces étranges amants. Leur ciel n'était pas d'azur ; c'était un ciel d'orage, lourd de vapeurs et sillonné d'éclairs.

Leur rêve, à ces jeunes gens, le voici : l'écrasement du Turc, rejeté hors de l'Europe. Seulement la femme se serait contentée de voir le Bosphore comblé des cadavres de ses ennemis, sans autre profit. L'homme ne voyait là qu'un moyen : son but était la Grande Bulgarie, la Plus Grande Bulgarie,

s'étendant.... nous dirons bientôt jusqu'où,—une Bulgarie qui n'a jamais existé et qui ne pourrait exister qu'au prix d'une oppression des éléments étrangers, pire cent fois que celle dont se plaignent les Macédo-Bulgares de la part du gouvernement ottoman.

Et c'était cela, l'amour de Boris et d'Anna.

— Et le grand-maître, le Kraï, qui savait tout, pensait :

— A voir comment elles roucoulent, j'augure bien de mes deux colombes!

LIVRE III.

LE FRÈRE DE JUDAS.

CHAPITRE I.

L'ANTIGONE D'UN AUTRE OEDIPE.

Cinq années ont passé depuis les derniers événements auxquels nous venons de faire assister le lecteur, cinq années depuis qu'Anna Marinoff est la compagne de Sarafoff.

Elle n'a plus revu popa Sobotinoff. Elle vit très retirée chez son amant, non par honte de sa situation irrégulière, — elle qui méprise les jugements du monde,—mais parce qu'elle le veut ainsi. Elle a, outre son frère Vladimir, les seuls amis qu'elle désire: Ivan, qui a quitté la Vallée des Roses pour se terrer dans une hutte aux portes de Sofia, Constantin, le lamentable fils du fou d'autrefois, et les Chevaliers de la Hache, groupés autour du Kraï de la Nuit.

Elle assiste à toutes les réunions secrètes du vendredi, généralement dépouillées du cérémonial qui a agi si puissamment sur son imagination, le jour de sa réception. Cette jeune femme très cultivée, supérieurement douée, est devenue la confidente de tous les projets; elle sert de secrétaire des commandements à Kroum II, le descendant des Assanides.

Elle est la prunelle de cet aveugle; elle est l'Antigone de cet Œdipe-Roi, elle est la lumière du sombre milieu où vit le vieillard. Celui qui les verrait ensemble sentirait sa rêverie, commençant par la pitié, s'achever en un malaise inexprimable.

Ils travaillent à de sombres besognes; le moment va venir de révolutionner la Macédoine. L'œuvre est triple: réunir un trésor de guerre, préparer

des combattants pour l'heure suprême, organiser et diriger une contre-police pour démasquer les espions de la Turquie.

Outre le vendredi, Anna allait donc fréquemment chez Assanoff.

Un jour, le grand-maître lui dit :

— Descendons aux caves.

L'eunuque blanc les précéda avec une lanterne :

— Mène-nous au trésor, ordonna le vieillard.

Quand ils furent arrivés dans la grande cave que nous avons décrite, Constantin déplaça quelques tonneaux vides qui dissimulaient une petite porte de fer. Il introduisit une lourde clé dans la serrure. La porte s'ouvrit.

Ils pénétrèrent dans un étroit caveau, dans lequel aucun soupirail ne livrait passage à un rayon de lumière. Un énorme coffre-fort, tout d'acier, était placé contre une des parois.

— Ouvre le coffre, dit le Kraï à l'eunuque.

L'opération fut longue et compliquée : deux mots de sept lettres à composer pour démasquer les deux serrures, une délicate manipulation de deux clés à pompe à tourner dans les deux sens, à des profondeurs différentes, pour actionner les leviers, enfin un ressort secret à presser sur un des côtés. Cela fait, le coffre-fort s'ouvrit.

La jeune femme fut éblouie. Dans des sébiles de bois laqué de rouge, des amoncellements de pièces d'or : ici des livres turques, là des napoléons, puis des impériales russes — celles-là en quantités énormes.

— Tu vois, ma fille, dit le vieillard, notre trésor de guerre. Nous avons aujourd'hui deux millions trois cent cinquante sept mille huit cents francs. Les réquisitions, les dons volontaires et la main-mise sur les caisses publiques nous donneront deux ou trois fois autant, quand le moment aura sonné, — car je suis le maître de l'heure.... Pas de papier ici ; les billets de banque sont sujets à la baisse pendant les révoltes. Je suis pour l'encaisse métallique et non

pour le portefeuille, moi.... Cet or est sacré, Anna ; ce coffre-fort contient en puissance l'émancipation de nos frères ; dans ces vils bols de bois, il y a la Grande Bulgarie de demain... Et nous vivons à trois, dans cette maison, avec moins de quatre francs par jour. Nous comptons nos bouchées. Et, tu ne sais pas cela, toi, la vieille Olga, ma servante, ne reçoit pas de gages.... ou plutôt ses gages sont là-dedans. Cette femme est plus généreuse que nous tous, plus patriote que mes meilleurs lieutenants, qui savent, eux, que la Grande Bulgarie aura besoin de ministres, de préfets, de généraux, et qu'ils seront les ministres, les préfets, les généraux de demain. Elle, Olga, restera la servante volontaire du pauvre Kroum Assanoff....

— Comment, maître, interrompit Anna, tu resteras toujours le Kraï de la Nuit ? Cette couronne que tes ancêtres ont portée....

— Enfant, l'Europe ignore les Assanides et la plupart des Bulgares les ont oubliés.... Celui qui occupe le trône y restera, s'il se conduit bien, s'il consent à marcher les yeux bandés, — puisqu'un aveugle y voit clair pour lui. Non que je travaille pour Ferdinand Ier ; je ne vois que la Grande Bulgarie, restaurée sur les ruines de la Turquie d'Europe, par delà Andrinople, avec une fenêtre sur la mer ; la Grande Bulgarie, avec la Dobroudja ; la Grande Bulgarie, avec toute la Macédoine ; la Grande Bulgarie, bornant les ambitions de la Grèce ; la Grande Bulgarie, non plus l'humble suivante de l'Empire des Tsars, mais sa sœur glorieuse et puissante !... C'est pour sa famille, pour son nom, pour ses alliances, pour son titre d'Altesse Royale, c'est pour son sang allemand et pour son sang français, c'est pour le panache blanc d'Henri le Béarnais et pour l'oriflamme rouge de Saint Louis, que j'accepte le Cobourg, fils de Clémentine d'Orléans. Battenberg était un parvenu ; nous l'avons chassé, quand nous n'avons plus eu besoin de lui....

— Maître, tu es grand ! Maître, tu es un créateur ! murmura Anna Marinoff.

— Oui, le Kraï de la Nuit veut bien d'un Kraï du Jour, d'un Ferdinand Ier qui monte à cheval, qui se montre au peuple, qui porte et distribue des décosations. Kroum II l'Assanide admet ce fantôme de prince qui, demain, sera sacré empereur de toutes les Bulgaries.... Et c'est moi, moi pauvre aveugle, qui lui aurai taillé son manteau de pourpre fourré d'hermine ; moi, débile vieillard, qui lui aurai forgé sa couronne dans un peu de ce métal que tu vois ici ; moi, l'incroyant des religions révélées, qui aurai fourni au métropolite de Tirnovo l'huile sainte du sacre !.... Et je mourrai obscur ; et personne n'aura connu mon secret, pas même l'empereur de toutes les Bulgaries, — personne, sauf les neuf Chevaliers de la Hache, Ivan, toi, Anna, puis ce pauvre ennuqué et la dévouée servante de là-hant, treize en tout, qui se tairont.

— Maître, il y en aura un quatorzième ; tu donneras l'initiation à mon frère. Il est, lui aussi, l'Enfant de la Hache ; Vladimir te servira comme te sert Anna. Je t'offre aussi ce dévouement !

— Peut-être... Laisse-le mûrir ! Quel âge a-t-il ?

— Il est né un an à peine avant notre première délivrance nationale, en 1876. Il n'a que vingt ans, mais c'est un homme. Moi, c'est bien à vingt ans que je suis venue à toi !

— Oh ! il n'y a pas au monde deux Anna ! Tu es, toi, la fille de mon intelligence, et tu serais la fille de mon cœur, si je pouvais disposer, pour une créature, d'une parcelle de ce cœur qui appartient tout entier à une idée.

Anna baissa la main du maître, du dernier des Assanides.

Le vieillard avait failli s'émouvoir. C'était la première trace de sensibilité qu'ait pu encore discerner en lui l'Antigone de cet Œdipe de bronze.

— Et maintenant, allons travailler, dit l'aveugle.
J'ai des lettres à te dicter.

L'eunuque referma le coffre-fort. Ils remontèrent dans le pauvre petit salon dont un mince fonctionnaire eut fait fi.

CHAPITRE II

VLADIMIR LE BEAU

Vladimir Marinoff avait vingt ans.

Il avait la beauté... et la manière de s'en servir. Voici deux ans que ses études secondaires étaient terminées ; en quittant le gymnase, il avait fait deux parts de son savoir, la première pour l'oublier, la seconde pour la cultiver.

Avec un rare discernement chez un homme si jeune, il s'était dit que les langues mortes, l'histoire et la littérature, tout le bagage humaniste, en un mot, ne lui serviraient à rien, tandis que les langues vivantes lui serviraient à beaucoup. Nous avons d'ailleurs indiqué au lecteur cette tendance pratique de Vladimir qui, apprenant officiellement le bulgare, le grec et le roumain, avait trouvé moyen, sans faire connaître ce détail même à sa sœur,—surtout à sa sœur,—d'apprendre en contrebande le turc des marchands du bazar.

Combien il dédaignait la poésie, cette fleur dont le parfum n'est sensible qu'à l'âme, lui dont le robuste appétit était symbolisé par trente-quatre superbes dents blanches ! De cette particularité physique, il n'avait non plus jamais fait part à personne. « Inutile, se disait-il, d'inscrire un signe caractéristique sur mon signalement. Quand j'aurai besoin de passer inaperçu, ce sera déjà assez difficile avec ma taille et ma beauté ! »

Cette beauté était irréprochable. Nous avons déjà tracé le portrait de Vladimir enfant ; homme, on eut dit un jeune dieu. Adrien eut dédaigné pour lui le

Bythinien Antinoüs; Praxitèle eut brisé son Hermès, en suppliant à genoux le jeune Bulgare de poser devant son ciseau, pour refaire d'après lui le dieu de l'éloquence, du commerce... et des voleurs.

Les contemporaines de Vladimir lui demandaient autre chose que de poser, et cette autre chose, il la leur donnait avec prodigalité. Il était le *zbourator* qui trouble les nuits des jeunes filles, même des jeunes femmes, et encore des vieilles femmes. Un grand peintre français, qui voyageait en Orient, fit sa rencontre dans un café de Sofia et dit à certain romancier avec lequel il se trouvait:

— Mon cher, regardez ce jeune homme. Eh bien, il est venu trop tard dans un monde trop vieux. Je le vois, moi, en effigie, sur la place publique d'une ville grecque, nu et élevant une statuette d'Eros vainqueur.

Ce n'était certes pas une beauté efféminée que celle de ce *zbourator*. Avec sa large carrure d'épaules, sa robuste musculature, sa taille de 1 mètre 85, sa voix mâle et bien timbrée, Vladimir semblait avoir plutôt vingt-cinq ans que vingt. Mais une fille du Rhin eut envié ses cheveux couleur de latakieh; mais pour ses yeux d'aigue-marine, une sainte fut damnée; mais sa peau mate et ambrée sollicitait le baiser, comme ses lèvres rouges et fraîches étaient faites pour le donner. Une barbe légère estompait à peine les contours de sa joue au pur dessin. Anna était plus belle que toutes les autres femmes; Vladimir était plus beau qu'Auna.

Comme réponse au peintre, le romancier avait dit:

— C'est ridicule d'être beau comme ça... ridicule et enviable!

Le jeune homme était l'esclave de sa beauté. A seize ans, en s'exerçant à sauter—comme il s'exerçait à grimper et à nager,—Vladimir se cassa la jambe. Quand le médecin vint le panser, il lui dit:

— Qu'il n'y paraisse pas, docteur, sinon je me tuerai!

Il ne devait pas y paraître.

Vladimir n'affichait pas ses bonnes fortunes, qui étaient innombrables. D'abord, il jouissait des femmes en pacha, avec une nuance de mépris. Puis, sa sournoiserie, dissimulée sous des dehors de franchise, s'accommodait mieux du mystère. Puis encore sa réputation d'homme discret le servait merveilleusement. Son silence dissipait les inquiétudes, autant que sa beauté dissipait les scrupules.

Il avait une passion, le jeu — passion malheureuse, car il perdait, bien que sachant au besoin corriger la chance ; mais quelques-unes de ses maîtresses, celles qui avaient de l'argent, lui en donnaient. Il possédait l'art de se faire offrir un bijou sans le demander, avec des façons même pour l'accepter. Ces bijoux, il ne les conservait pas plus qu'il n'eut gardé une fleur ou une boucle de cheveux ; un Arménien du bazar l'en débarrassait avantageusement,—il avait si bien su pleurer sur les malheurs de l'Arménie !

Un jour, Vladimir fit la rencontre de la tsigane Perle noire.

Il lui fit signe de le suivre dans un lieu écarté et lui dit :

— Ecoute, vieille, tu m'as raconté assez de sor-
nettes, il y a quelques années. Veux-tu maintenant
me rendre un service auquel je mettrai un bon prix ?

— Que veux-tu de moi, *zbourator* ?

— Tiens, tu connais mon surnom ?

— Ce n'est pas ton surnom. En te regardant, on ne peut t'appeler autrement, et si la Perle noire avait quarante ans de moins.... ! Mais parle, que veux-tu ?

— As-tu une drogue pour les avortements ?

La tsigane éclata de rire.

— Je n'aime pas trop vendre ça, moi ! Mais je ferai une exception pour toi. Sais-tu pourquoi ? Pour que ta graine ne se multiplie pas sur la terre... En as-tu un besoin pressant ?

— Pas du tout ; mais on ne sait pas.... ça peut servir.

— Tu es homme de précaution, *zbourator*. Je te donnerai ta drogue. Qu'est-ce que tu vas me la payer ?

— Cent francs, si tu veux.

— Garde tes cent francs. Une fois déjà,— tu sais, dans le jardin, — j'ai craché sur ton argent et tu m'as lancé des pierres.... Reviens ici, demain, à la même heure; tu l'auras, ta drogue, sans mettre la main à la poche.

Le lendemain, la Perle noire et Vladimir se retrouvèrent.

La vieille lui donna mystérieusement un petit paquet et lui dit :

— Baise la joue flétrie de celle qui fut noire mais belle, comme la reine de Saba. Le dernier baiser que j'aurai reçu de ma vie, je le veux de toi, qui loges l'âme d'un démon dans le corps d'un ange !

Vladimir fut flatté.

— Je paye double, dit-il.

Et il baissa les deux joues de la sorcière.

La vieille s'éloigna en grommelant :

— Je te vois sans peau.... Gare à ta peau si douce !...
Elle se retourna brusquement :

— A propos, méfie-toi de la foudre !

CHAPITRE III.

V L A D I M I R L E L Â C H È

Le *zhourator* eut une aventure désagréable.

La femme d'un magistrat, Mme B.....off s'éprit passionnément de lui ; elle réussit à l'attirer chez elle, et tandis que le juge siégeait au tribunal, sa moitié filait le parfait amour avec Vladimir.

Cela durait depuis quelque temps ainsi, lorsque, un beau jour, le jeune homme arriva chez sa maîtresse, alors qu'elle recevait la visite de la femme d'un avocat, Mme T.....ceff.

Celle-ci était une très jolie personne, née à Andrinople. Vladimir produisit sur elle une profonde impression, qu'elle ne sut dissimuler, et lui-même s'avisa que ce serait un nom de plus à inscrire dans son carnet donjuanesque.

Elle lança intentionnellement qu'elle se trouvait toujours chez elle pour ses amis, tel jour de la semaine. Les yeux du jeune homme rencontrèrent les siens : ils s'étaient compris.

Ce qui devait arriver, arriva, — et quelque chose de plus, qui n'était pas dans le programme.

Mme B....off surprit leur secret. Elle était effroyablement jalouse et violente. Elle alla chez Mme T.....ceff, lui jeta à la face les injures les plus graves, puis passant de la parole au geste, bondit sur sa rivale comme une panthère sur une proie, lui laboura le visage avec les ongles, lui arracha les cheveux par poignées ; elle l'eut étranglée si des domestiques n'étaient venus l'arracher de ses mains.

Mme B.....off rentra chez elle, l'œil poché et les vêtements déchirés.

On jasa. Un petit journal satirique publia là-dessus des couplets suffisamment transparents. Vladimir se dit qu'il ferait bien de disparaître, de laisser passer l'orage et de ne revenir que quand un nouveau scandale aurait fait oublier, à Sofia, celui auquel il s'était trouvé malencontreusement mêlé.

Le jeu avait épuisé ses ressources.

— Tiens, se dit-il, si j'allais me retremper un peu dans le sein de la bonne nature, faire une cure de tempérance ? Si j'allais passer quelques semaines chez ce brave popa Sobotinoff ?

A tous ses actes, Vladimir donnait une explication plausible. Il se rendit donc chez Sarafoff—cela ne le gênait pas du tout que sa sœur fut la maîtresse de Sarafoff—and dit à Anna :

— J'ai le mal du pays, sœurette, et puis je veux savoir dans quel état se trouve la tombe de nos pauvres parents. Je vais à la Vallée des Roses...

— Un jour, bientôt peut-être, tu auras mieux à faire pour la mémoire de notre père et de notre mère que de fleurir leur tombe. Mais ton sentiment est bon ; va, frère !

Il partit.

Depuis le soir tragique où Anna avait suivi Ivan le fou — toujours fou aux yeux du prêtre, — popa Sobotinoff ne savait plus rien des enfants Marinoff. Il avait prié et tout remis entre les mains de Dieu.

Quel fut l'étonnement, quelle fut la joie du bon pope, quand une charrette de paysan déposa à sa porte ce Vladimir qui lui était resté si cher !

— Je ne tuerai pas le veau gras, mon fils, d'abord parce que tu n'as pas péché contre le Ciel et contre moi, ensuite parce que je n'ai pas de veau dans mon étable si pauvre ; c'est à peine si je possède une vache, qui se fait vieille comme son maître, et quelques brebis. Mais le peu que j'ai t'appartient... Nous ne sommes plus que sept à la mai-

son : ma femme et moi, trois filles et deux garçons, — bien entendu mon benjamin, mon dernier-né Mihail, est du nombre. Les autres sont mariés ; nous serons plus au large pour te recevoir.

Avec bonne grâce, Vladimir embrassa sa mère adoptive, ses deux frères et ses trois sœurs. Il ne put s'empêcher de remarquer, ou plutôt il remarqua avec une évidente satisfaction que l'aînée de celles-ci, Varvara Sobotinoff, était ce qu'on peut appeler un beau brin de fille de vingt-trois ans. Elle avait refusé de bons partis et était restée sous le toit familial pour soigner ses parents.

C'était une brune saine et robuste, avec de beaux yeux calmes et quelque chose de suave et de résigné dans la physionomie.

— Eh, eh ! se dit Vladimir, le village est habitable, décidément... Je serai le berger de la bergère, nous garderons les brebis ensemble.

Il oubliait, le misérable, que cette jeune fille était presque sa sœur.

Il devait l'oublier tout à fait.

Vladimir était trop rusé pour manifester pour Varvara une prédilection particulière, — d'ailleurs les parents, si simples et si droits, n'y eussent vu aucun mal. Il fut aimable et affectueux pour tous. Il participait même aux menus travaux de la maison ; jamais coupeur de bois ne fendit mieux une bûche, jamais jardinier ne bêcha mieux une plate-bande.

Le pope lui demanda discrètement des nouvelles d'Anna.

— Mais elle s'est retirée chez une dame qui lui veut du bien. Sa santé est bonne. Elle vous baise les mains.... Ne parlons pas trop d'elle, si vous voulez ; elle m'a fait de la peine en vous en faisant....

Le prêtre, si discret, si délicat, n'insista pas.

Le surlendemain, Vladimir prit une pioche et un râteau, et dit à Varvara :

— Viens avec moi au cimetière ; je veux moi-même soigner la tombe de mes parents.

La jeune fille le suivit.

Bien modeste, cette tombe, mais non abandonnée. Une croix de pierre assez fruste, avec une double inscription mal gravée ; quelques fleurs sur un terre de gazon.

Les deux jeunes gens s'agenouillèrent. Vladimir tira de ses yeux quelques larmes hypocrites ; les paupières de Varvara se mouillèrent par une pitié fraternelle et humaine. Elle se souvenait de la scène des otages ; elle avait quatre ans alors et cette terrible impression d'enfance devait rester ineffaçable.

Ils se relevèrent tous les deux et se mirent à jardiner. Au bout d'un instant, Vladimir prit la main de Varvara et la fit asseoir à côté de lui, sur un banc disposé près de la tombe.

— Chère, chère Varvara, tu es bonne, toi, autant que tu es belle ! Ta présence adoucit ma peine... Ah ! il sera heureux, l'homme que tu aimeras !.... Pourquoi ne t'es-tu pas mariée ?

— Mes parents se font vieux, ils ont besoin de moi ; les autres partent de la maison, il faut bien qu'une reste. Et puis....

— Et puis quoi ?

— Je peux bien te le dire, à toi, je n'ai aimé personne ; je n'ai pas rencontré celui dont on pense : « Je voudrais être sa femme !.... » Mais c'est toi, Vladimir, qui te marieras facilement....

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? Tiens !...

Elle tira de sa poche un minuscule miroir de deux sous, comme en ont les jeunes campagnardes, et le lui tendit en souriant.

Vladimir écarta le miroir :

— Laisse-moi plutôt me mirer dans tes yeux ; ils sont plus purs que ta glace.

Longuement il regarda les beaux yeux, francs et doux, de Varvara et les baissa doucement.

Le petit miroir tomba sur une pierre et se brisa.

Mauvais présage ! soupira la jeune fille.

— Bah ! je t'en achèterai un plus grand.... et je t'en donnerai peut-être un tout à fait grand, pour nous regarder tous les deux ensemble...

Varvara tressaillit.

— Pourquoi pas tous les deux ensemble ? insista le jeune homme. Après tout, nous ne sommes pas parents. Ton père ne m'avait pas adopté. Nous avons passé l'un près de l'autre quelques années de notre première enfance... Tu me berçais, Varvara...

— Je te berçais, Vladimir... C'est vrai que je suis plus vieille que toi.

— De trois ans... Et qu'est-ce que c'est que trois ans !

— Et puis, Vladimir, on a fait de toi un monsieur là-bas. Tu peux épouser qui tu voudras, une fille riche, riche... Regarde ma chemisette de paysanne, regarde ma jupe noire et rouge, tissée par moi, cousue par moi... Regarde mes sandales. Je garde mes souliers pour le dimanche, moi !... Il faut que ça me fasse une année, pense donc, une paire de souliers !

Pauvre enfant !... Combien elle était plus gentille dans son costume national, avec sa natte dans le dos, tressée avec des fleurs, que toutes les poupées de la ville à corset et à chignon !

Elle ne le savait pas. Vladimir eut le bon goût et la ruse de le lui dire. Dans un moment d'effusion, il la prit à la taille et la baissa aux lèvres.

Et comme Varvara parla, en recevant le baiser, pour dire au jeune homme : « Voyons, sois raisonnable.... ici ! » le mouvement de ses lèvres fit que, sans s'en douter, elle rendit huit fois le baiser en articulant huit syllabes.

Vladimir avait un tact exquis, servi par l'expérience. Il se garda bien de prolonger la situation. Ce fut de l'air le plus calme qu'il répondit, en se levant :

— Mais tu as raison, chérie.... il est bien temps de rentrer.

D'ailleurs, dans les pays slaves, le baiser sur les lèvres est d'usage plus fréquent et tire infiniment moins à conséquence que dans le monde german, scandinave ou latin.

Le lendemain, on conduisit ensemble au pâturage communal les brebis et la vache du bon vieux pope.

Huit jours plus tard....

Vladimir Marinoff avait abusé de la fille de son bienfaiteur, de son second père— ce n'est rien cela,— de la fille de l'homme qui avait voulu partager la chance de mort des otages, qui avait assisté son père devant le peloton d'exécution, qui avait lavé les blessures du martyr et l'avait enseveli avec les os de sa mère.

Il avait fait cela, Vladimir Marinoff... Et la brute asiatique, le bachi-bouzouk Ahmed était dépassé!

Et savez-vous pourquoi il avait fait cela, vous qui suivez ce récit?... Eh bien, parce qu'il y a une Providence, parce qu'il y a un Dieu, — parce que sa mère avait blasphémé à son heure dernière, parce qu'elle avait voué ses enfants à une œuvre exécutable de vengeance contre tout un peuple, contre toute une race, contre toute une religion; parce qu'elle avait transgressé la norme, en disant: «Un Osmanli, un musulman a fait périr mon époux; un autre Osmanli, un autre musulman m'a lâchement violée; donc tous les Osmanlis, tous les musulmans doivent être anéantis, depuis l'enfant à la mamelle, dont on brisera la tête contre les murs, jusqu'au vieillard agonisant, dont on hâtera la fin en lui crevant la poitrine à coups de bottes.» Et Dieu voulut, oui, que le fils de cette mère qui, quatorze ans après sa mort, venait troubler l'âme d'une fille par un appel à la vengeance, par un cri de haine et d'athéisme, Dieu voulut que ce fils commît un acte plus infâme que celui du bachi-bouzouk de 1877.

Vladimir avait formellement promis le mariage à Varvara. Et elle le croyait, et son âme limpide, son âme aimante ne fut même pas effleurée par l'ombre

d'un doute, le jour où, soûl de voluptés, les nerfs brisés et les moelles vides, il lui dit qu'il repartait à Sofia, qu'il reviendrait au plus tôt, avec ses papiers en règle, pour conclure le mariage.

Il lui fit promettre de ne rien révéler à ses parents de leur accord.

Elle devait tenir sa promesse. Celle-là, c'était une femme.

C'était une femme, cette petite paysanne, comme l'auteur en souhaiterait à vos fils, chers lecteurs, fussiez-vous des boyards de première classe, du temps où ça signifiait quelque chose d'être boyard.

Donc Vladimir partit.... Oh ! il revint.

CHAPITRE IV

VLADIMIR L'ASSASSIN.

Oui, Vladimir revint quand, trois mois plus tard, Varvara lui écrivit—sans phrases, posément, car elle ne doutait pas de lui—de se hâter, parce qu'elle était enceinte.

Vladimir le beau, Vladimir le lâche revint.

C'était au mois de septembre 1896.

Pas le moindre trouble. Il fut naturel, il fut charmant. La fille du pope se contenait pour ne pas tomber en extase devant lui, pendant le repas.

Ils sortirent ensemble, allèrent à un petit bois. Vladimir avait un peu envie de Varvara; il se contenta. Il s'agissait d'abord de savoir comment elle prendrait ce qu'il venait lui dire.

Il commença :

— Alors, ma mignonne, tu es enceinte.... En es-tu bien sûre, au moins ?

— Parfaitement sûre, Vladimir.

— Eh bien, nous allons....faire passer ça !

— Tu dis ?

— Je dis que peut-être tu es enceinte, mais que, indubitablement, tu ne le seras plus.

— Indubitablement, dans six mois.

— Avant six mois, avant six jours...

— Mais ce serait un crime, Vladimir... et un crime inutile, puisque nous allons nous marier.

— Nous allons nous marier, c'est vite dit... plus tard peut-être, je ne dis pas... As-tu songé que je n'ai pas de position, pas de fortune ?

— Eh bien, tu travailleras pour te faire une position, une fortune.

— Ecoute, Varvara, nous avons été un peu enfants... J'ai réfléchi, moi... Oui, j'ai réfléchi à tes objections. Ne me disais-tu pas que tu es plus vieille que moi de trois ans ? Ne me disais-tu pas que j'ai été élevé, moi, comme un monsieur de la ville ?... Tout seul, je n'aurais peut-être pas pensé à cela ; mais tu es une fille de grand sens, et depuis, j'ai songé que tu avais peut-être raison... Tu m'as parlé, un jour, d'un séminariste qui voulait t'épouser.... Voilà tout juste ton affaire, ma petite Varvara ; tu as été élevée à la campagne, par un pope, cela ne changerait pas tes habitudes... Tu es enceinte, soit ; mais regarde cette petite boîte... Je l'ouvre... Tu vois cette poudre blanche ?.... Eh bien, une pincée de la poudre blanche dans un verre d'eau, un quart d'heure désagréable à passer... aucun danger sérieux, rassure-toi !... et... Mais tu ne dis rien ? .

— Non, je ne dis rien.

— Alors tu conviens que c'est tout simple... Vois-tu, le *zbourator* est venu ; tu as rêvé, il ne s'est rien passé.... Il te restera le souvenir d'un joli songe, mais d'un songe qui peut revenir.... tiens, qui peut revenir tout de suite, si tu veux... Ferme les yeux, et... Mais tu ne dis encore rien ?

— Rassure-toi, Vladimir, je ne dirai rien... rien, entends-tu, — rien à toi.... rien à d'autres.... Rentrons !

— Voilà qui s'appelle une bonne petite fille raisonnable... Mais sois franche, tu ne m'en veux pas ?

— Je ne t'en voudrai pas, à une condition... va-t-en !... Pars demain !

— Prends la boîte alors !

— Donne !

Varvara prit la boîte.

— Rentrons, dit-elle.

Vladimir s'attendait à une scène de pleurs, à des reproches. Il s'attendait à tout, sauf à ce calme, à

peine démenti par l'extrême pâleur de la malheureuse.

Il y eut un silence. Le jeune homme voulut le rompre.

— Dis-moi que tu me pardones.

— Je te pardonne, mais je ne me pardonne pas...

A ce moment, ils passaient devant une mare. Varvara jeta la boîte maudite dans l'eau, bien loin.

— Que fais-tu ? s'écria Vladimir. Mais puisque tu es enceinte ?...

— Enceinte, oui... mais indubitablement, comme tu l'as dit, avant six jours je ne le serai plus.

Le misérable comprit. Le misérable feignit de ne pas comprendre.

— Puisque tu as une drogue meilleure que la mienne !....

— Meilleure, en effet, plus sûre...

— Alors je puis partir demain ?

— Tu *dois* partir demain.

— A ton gré, Varvara !

Et il partit.

Et en partant, il embrassa toute la famille, le pope, la mère, les frères... et les sœurs, sans oublier Varvara, qui ne recula pas devant ce baiser.

La soirée de ce jour-là se passa comme toutes les soirées. Varvara fut avec ses parents, avec ses frères et sœurs, comme toujours. Elle prit son ouvrage, une broderie, comme toujours. Elle chanta en travaillant, comme toujours.

Le pope dit :

— Quel dommage que ce bon Vladimir soit reparti si vite !

Varvara fit écho :

— Oui, quel dommage !

— Il est si gentil !

— Oui, si gentil !

Quand la nuit fut tombée, Varvara Sobotinoff poussa une exclamation :

— Suis-je distraite ! J'ai oublié d'aller chercher de l'eau !

— J'irai, moi, dit un de ses frères.

— Laisse donc, j'ai la tête un peu lourde, je me suis trop appliquée... Ça me fera du bien de sortir. Elle prit la *donitz*.

Elle alla au puits banal du village, un puits très profond, à la margelle très haute.

Sur son trajet, elle rencontra un gamin du nom de Sava.

— Veux-tu bien rentrer chez ta mère, au lieu de vagabonder la nuit ! lui dit-elle avec enjouement.

Arrivée devant le puits, elle regarda à droite et à gauche... Personne.

Elle dit un seul mot :

— Le lâche !

Elle se pencha sur le gouffre ténébreux, eut un recul... puis, après un rapide signe de croix, la douce Varvara se précipita dans le puits.

.

Le lendemain, dans le village, on ne parlait que de l'accident survenu à la fille du pope, qui s'était noyée en allant à l'eau dans l'obscurité. Elle se sentait la tête lourde, ce soir-là, elle avait eu un étourdissement... Pauvre Varvara !

Vladimir Marinoff reçut une lettre éplorée de popa Sobotinoff. Il y répondit le mieux du monde, en exprimant au vieillard ses profonds regrets et en lui prodiguant des consolations.

CHAPITRE V.

VLADIMIR LE TRAÎTRE.

— Elle n'a pas parlé !.... Elle avait du caractère, cette petite !

Ce fut toute l'oraison funèbre de Varvara. Et Vladimir, avec son merveilleux don d'oubli, avec son égoïsme féroce, Vladimir n'y songea plus.

Il se remit à fréquenter les Turcs du bazar, en immense majorité de fort honnêtes gens.

Parmi ces Turcs, il y avait un marchand du nom de Youssouff, qui paraissait s'intéresser particulièrement au jeune homme. Un jour, ce marchand fit entrer Vladimir dans son arrière-boutique, lui offrit le café et la cigarette de rigueur et, après quelques propos oiseux, lui dit :

— Mon cher Vladimir, te voilà un homme, et un homme instruit ; tu as passé tes vingt ans... Que penses-tu faire ?

— Mais venir prendre souvent le café avec toi, Effendi.

— Tu es bien aimable pour un pauvre vieux marchand qui t'a appris de son mieux la langue de ses pères. Mais enfin, toutes les ambitions te sont permises. Si j'étais à ta place, eh, eh ! ce n'est pas à Sofia que je végéterais. Les voyages forment la jeunesse.

— Simbad le marin, alors !

— Peuh ! Simbad le marin voyageait sans commodités. C'était un marchand comme moi, qui faisait mieux ses affaires, il est vrai. Je ne te parle pas de voyager pour le négoce — ça va si mal ! —

mais d'utiliser tes dons, ton flair, tes connaissances. Constantinople t'offrirait.....

— Une place de drogman, merci !

— Tu n'es pas plus fait pour être drogman que tu n'es fait pour être marchand... Tu arriveras à la fortune sans te donner tant de peine.

— Donne ta recette, Effendi.

— Ecoute, fils. Tu es affranchi, toi, des préjugés de ta race. Je t'observe depuis des années ; tu es — je te demande pardon — tu es...

— Passons ce que je suis, arrive au fait... Tu as quelque chose à me proposer ?

— Oui.... Les Bulgares conspirent contre l'intégrité de l'empire ottoman. Mieux que personne, tu sais qu'il existe des sociétés secrètes....

— Oh ! ce comité bulgaro-macédonien !... Peuh !

— D'autres... Tu penses bien que je ne me dérangerais pas pour avoir des secrets qui courrent les rues ! Ta sœur est la compagne de Sarafoff ; elle a des fréquentations bizarres, ta sœur...

— Hum !... Est-ce que ça se paye cher ce que tu demandes ?

— Très cher. Jouons carte sur table....

— Soit. Tu es, à Sofia, le chef de la police occulte d'Yldiz-Kiosk, je le sais.

— Comment le sais-tu ?

— Je l'ai deviné.

— En as-tu parlé à âme qui vive ?

— Jamais !

— C'est parfait, causons.

Et à voix basse, toutes portes closes, pendant plus d'une heure, les deux hommes causèrent.

Comme conclusion :

— C'est bien deux mille livres turques, n'est-ce pas ? dit Vladimir.

— Deux mille pour la première affaire,—car nous continuerons,—payables à toi, en mains propres, à Stamboul, par qui je te dis, contre ce que tu dois remettre.

— C'est entendu. Maintenant tu peux me dire ce qui t'est resté au bout de la langue. Je suis donc...

— Une fière fripouille, mon ami. Mais Allah a permis qu'il y en eût...

— Allah est grand ! interrompit ironiquement Vladimir.

— Sans rancune !

— Sans rancune... A bientôt !

Vladimir sortit et alla s'enfermer chez lui. Il réfléchit longuement.

Il n'était pas sans avoir surpris quelque chose de ce que sa sœur lui cachait encore. Il s'agissait de brusquer la situation, pour gagner le plus tôt possible les deux mille belles livres turques.

Le frère alla trouver la sœur et lui dit :

— Depuis que j'ai revu la tombe de mes parents, je n'ai plus qu'une pensée, me vouer à leur vengeance... Dispose de moi, sœur, ne me traite plus en enfant... Crois-tu que je sois fait pour une vie de plaisir ?... Crois-tu que je n'ai pas deviné que Sarafoff et d'autres agitent de grands projets, dont tu es l'âme ?... J'en ai assez d'une jeunesse sans périls et sans gloire !... Associe-moi à ta tâche magnanime, à ton œuvre vengeresse !... Te souviens-tu ? Quand j'étais enfant, tu me parlais des Turcs refoulés en Asie, de la Grande Bulgarie... tu croyais que je t'écoutais distraitemment... Non, tes paroles se gravaient dans mon cœur... Laisse-moi être ambitieux pour ma patrie !... C'est le même sang qui coule dans nos veines, Anna ; le mien, je suis prêt à le verser jusqu'à la dernière goutte !...

Et il continua. Il fut éloquent, il fut persuasif. Sa sœur le baissa au front, comme une mère, et lui dit :

— J'attendais ta majorité pour t'initier à notre œuvre... Mais puisque je te trouve tel que je te désirais, je te traiterai en homme... Ecoute !.. Ou plutôt non ; sois ici vendredi prochain, à huit heures trois quarts !

Une fois dans la rue, Vladimir fit : « Ouf ! » tellement son couplet patriotique l'avait fatigué.

Après avoir fait « Ouf ! » il émit cet aphorisme essentiellement oriental :

— Les femmes ont les cheveux longs et le juge-
ment court.

Le vendredi suivant, à huit heures trois quarts, Vladimir frappait à la porte de Boris Sarafoff.

Anna le reçut dans ses bras.

— Ah ! frère, frère !... Combien cela m'a été difficile ! Mais j'ai si bien plaidé ta cause, que j'ai réussi... Dès ce soir, tu seras des nôtres.

Sarafoff lui serra les mains avec effusion.

— Je serai ton parrain !

Nous ne reproduirons pas la scène d'une initiation. Il en fut pour Vladimir comme pour Anna. Le Kraï de la Nuit siégea sur le trône de fer ; les Neuf étaient masqués (qui fut désappointé ? Vladimir). Le jeune homme prêta serment sur la hache — et avec quel élan ! — il foulà aux pieds le drapeau turc — et avec quelle conviction !

Kroum Assanoff le harangua :

— Vladimir Marinoff, pour toi nous avons devancé l'heure ; tu dois cette faveur au nom que tu portes, aux mérites de ta sœur. Tu ne nous la feras pas regretter ; tu as deux répondants, Anna et Sarafoff....

— Oui, je réponds de lui sur ma tête ! osa interrompre Anna.

Et, fait inouï, Ivan ajouta son mot :

— Sur ta tête, non, mais sur la sienne ! Ta tête ne t'appartient pas, pour la mettre en gage !

— Qui ose parler, quand je parle ? dit le Kraï avec autorité.

Et il reprit :

— Vladimir Marinoff, étends une main sur la hache, l'autre sur le revolver et le poignard en croix, et prête le grand serment !

Et Vladimir le beau, Vladimir le lâche, Vladimir

l'assassin, Vladimir le traître jura obéissance et fidélité au grand-maître, et il signa le parchemin de son sang.

L'habile comédien avait eu un beau mouvement, quand un des compagnons voulut le piquer au poignet ; il écarta ses vêtements et montrant sa poitrine à la place du cœur :

— Puisqu'il te faut une goutte de mon sang, prends-la ici !

Un murmure de faveur accueillit cet élan juvénile.

Anna dit à demi-voix :

— C'est bien mon frère !

Et Ivan, entre ses dents :

— Farceur... peut-être !

Et le Kraï donna au jeune homme le baiser sur la bouche.

Et le grand-maître dit aux Chevaliers de la Hache :

— Fils, démasquez-vous ! Nous abrégeons les formes, pour que le nouveau compagnon soit individuellement présenté à chacun de vous, dès cette nuit.

— Quelle veine ! pensa Vladimir.

Il tomba des nues en retrouvant de hauts fonctionnaires, des officiers, des magistrats, qu'il connaissait tous, au moins de vue, mais en qui il n'aurait jamais cru saluer des conspirateurs, Sarafoff excepté. Le frère d'Anna sut montrer un tact exquis, fut parfait pour tous, particulièrement pour un jeune médecin du nom de Serge Dostoïeff, un camarade de collège, qui suivait le cours supérieur, tandis que Vladimir en était encore au cours élémentaire. Il fut modeste, parla peu, sut se défendre de tout air de curiosité.

Quand fut donné le signal de la retraite, le nouvel initié prit la main de sa sœur et, sans quitter cette main, alla s'agenouiller devant la hache, qu'il bâisa avec ferveur :

— Ma mère... ma pauvre mère !

Un sanglot brisa sa voix. Et il tomba dans les bras d'Anna, en disant sourdement:

— Je pourrai donc la venger !

On le regardait avec attendrissement. Il sembla le remarquer tout à coup et une pudeur juvénile fit monter à ses joues une légère rougeur.

Oui, tous regardaient Vladimir avec attendrissement... sauf Ivan qui le regardait avec méfiance.

CHAPITRE VI.

LES TRENTE DENIERS

Le lendemain, Vladimir Marinoff conférait secrètement avec Youssouf. Le Turc lui remettait une adresse et une carte couverte de caractères inconnus, comme des signes cabalistiques.

Le surlendemain, le jeune homme disait à sa sœur :

— Je vais à Andrinople ; j'y resterai peu de jours. Pour nourrir ma haine, je veux voir les Turcs chez eux... et ce sera encore chez nous, hélas !

Anna n'avait aucune objection à faire.

— Abrège ton voyage, dit-elle seulement ; nous pouvons avoir besoin de toi.

— Oh ! trois ou quatre jours seulement.

— Va, frère cheri !.... J'aimerais mieux te savoir à la Vallée des Roses. Tu dois avoir les nerfs ébranlés ; cela te vaudrait mieux.

— A la Vallée des Roses !.... après cet affreux deuil !

— Tu as raison... Cette pauvre Varvara !

— Au fait, on pourrait croire à un manque de sérieux de ma part. Mais je sens le besoin de me déplacer ; j'irai donc à Andrinople, notre seconde capitale de demain... Seulement n'en parle pas... Je serai ici vendredi prochain sans faute... Ne dis rien à personne, pas même à Sarafoff.

— Pas même à Boris.

Le mardi matin, Vladimir Marinoff arrivait à Constantinople.

Dans le même train, mais non dans le même compartiment, avait voyagé un homme vieux et sec, à

la barbe complètement rasée, aux lunettes d'un bleu foncé, mis comme un petit bourgeois. En quittant la gare, cet homme suivit Vladimir à distance, — chacun avait pris un fiacre ; il vit le jeune homme descendre à un hôtel des Petits-Champs, et alla lui-même se loger vis-à-vis, dans une modeste auberge.

A deux heures, Vladimir sortit à pied, accompagné d'un drogman de l'hôtel.

Le voyageur aux allures de petit bourgeois quitta, lui aussi, son auberge, mais sans guide, et marcha à quelque distance du jeune homme, assez près cependant pour ne pas le perdre de vue un instant.

Ils allèrent ainsi dans la direction d'Yldiz-Kiosk et s'arrêtèrent non loin des hauts murs de ce palais impérial, mystérieux et magnifique, d'où Abdul-Hamid, dans une claustration absolue et voulue, exerce son immense et précaire pouvoir, — où le Khalife tremble et d'où il fait trembler.

Nous ne sommes pas de ceux qui lancent l'anathème à celui que d'autres ont appelé le Massacreur. Enigmatique figure, ce sultan était né pour être bon ; il y a des côtés généreux dans Abdul-Hamid ; c'est un esprit éclairé, — il crée des écoles, fonde une université, — mais un esprit hanté par des visions qui ne sont pas toutes chimériques. Dans ce vaste empire, fument cent cratères : Arméniens, Albanais, Grecs, Bulgares, Jeunes-Turcs, le vent de la révolution souffle partout. Le sultan se défend. Contre les ennemis déclarés, il a une armée vaillante et nombreuse ; contre les ennemis hypocrites, il a un espionnage merveilleusement organisé. On pourrait le représenter tenant d'une main le cimetière qui tue, de l'autre la bourse qui achète.

Vladimir, méfiant, regarda à droite et à gauche. L'homme qu'il avait eu, à son insu, pour compagnon de voyage, depuis Sofia, se dissimula vivement derrière un arbre, jusqu'à ce que le jeune homme, après avoir fait signe au drogman de l'attendre, eût pénétré dans une petite maison, toute

simple, toute occidentale, aussi peu turque que possible.

Un nègre le reçut, auquel il dit :

— De la part de Youssouf le marchand.

— Tu es attendu, répondit le nègre, qui le fit entrer dans une pièce située sur le derrière de la maison.

A peine avait-il eu le temps de regarder le large divan et la table en bois d'olivier incrusté de nacre qui la meublaient, qu'une légère toux le fit se retourner.

L'épais tapis de Smyrne avait étouffé les pas du nouveau venu. C'était un homme sans âge, chétif, à l'immense nez busqué, à la barbe rare d'un gris sale. Il portait une longue stambouline noire et était coiffé d'un immense fez.

Les salamaleks furent brefs.

— Montre la carte, dit Ali Nedjib, le distributeur des fonds secrets, et quelque chose de plus, l'âme de la police particulière du Sultan.

Vladimir exhiba le grimoire à lui remis par Youssouf.

— C'est bien ; maintenant.... le dossier que tu as préparé.

Vladimir remit un cahier d'une douzaine de pages. Sur chacune le nom d'un des Chevaliers de la Hache, avec une petite notice substantielle.

Ali Nedjib feuilleta le cahier.

— Nous disons : Kroum Assanoff, un vieillard aveugle, âgé de soixante-dix à soixantequinze ans, le dernier des Assanides, le chef de l'association, etc., etc.... Ah ! Boris Sarafoff — connu, celui-là ! — sectaire dangereux, jeune, énergique ; à surveiller particulièrement... Passons... passons... Serge Dostoeff, rare intelligence servie par des connaissances étendues... Davidoff... Kovaceff... Passons encore... Tiens, une femme ! Anna Marinoff....

Le Turc regarda Vladimir avec un peu d'étonnement, très peu....

— Mais c'est....

— Ma sœur.... Oui, c'est ma sœur, et... c'est encore la maîtresse de Sarafoff.

— Alors ce n'est pas la peine de lire davantage. Tu as gagné consciencieusement tes deux mille livres. Je vais te les chercher.

Ali Nedjib glissa comme une ombre et revint avec deux sacs de toile grise.

— C'est un peu lourd, dit-il.

Vladimir soupesa les deux sacs :

— Oh ! j'en porterais bien davantage !

— Et tu en gagneras bien davantage.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Tu recevras des instructions... Prends ce chiffre et cette grille, pour lire nos ordres, qui seront rédigés en langue bulgare.

Et le Turc remit à Vladimir l'alphabet secret et la grille découpée dans une mince feuille de cuivre. Pour plus de sûreté, ils firent ensemble une expérience, qui réussit parfaitement.

— Va maintenant, dit Ali Nedjib.

Vladimir lesta des deux sacs les poches intérieures de son pardessus. Il allait sortir, quand il lui vint une crainte :

— Je suis venu ici sans prendre assez de précautions, peut-être !... Le gouvernement bulgare n'a-t-il pas des.... des espions par ici ?

— Oui, mais ils sont à ma dévotion. Je les paye.

— Alors, c'est bien.

Vladimir sortit avec un mouvement d'épaules de belle insouciance, surprenant chez un homme de ce caractère ; mais les deux mille livres l'avaient un peu grisé.

Il rejoignit le drogman.

Comme les deux hommes rentraient à l'hôtel, le petit bourgeois à lunettes bleues, rasé, vieux et sec, les croisa. Il trébucha en passant près de Vladimir, étendit les bras pour se retenir et palpa l'un des deux sacs d'or,—ce qui ne l'empêcha pas de tomber.

Le drogman aida le vieillard à se relever. Celui-ci remercia brièvement en grec et disparut.

Ce vieillard, on l'a deviné, c'était Ivan Dogaroff, Ivan le fou d'autrefois, qui, sans rien dire à personne, avait fait le sacrifice facile de sa barbe inculte, s'était déguisé habilement et avait suivi Vladimir à Constantinople ; — il l'avait vu entrer au bureau des passeports de Sofia et s'était renseigné discrètement, pour éclaircir un soupçon qui lui était venu, un jour qu'en errant dans le bazar de Sofia, il avait, sans attirer leur attention, surpris Youssouf et Vladimir qui conversaient en langue turque.

Et maintenant, Ivan avait acquis l'horrible certitude. Et en rentrant dans sa chambre d'auberge, il se jeta sur le lit et étouffa ce cri dans les oreillers :

— Le malheureux !... Il est plus vil que Judas.... C'est sa sœur qu'il a livrée pour trente deniers !

CHAPITRE VII

CRYPTOGRAPHIE ABSTRUSE.

Deux semaines plus tard, Kroum Assanoff, assis dans son grand fauteuil, écoutait avec un douloureux intérêt le rapport d'Ivan Dogaroff.

Déjà prévenu de la trahison, le grand-maître avait donné à Ivan de minutieuses instructions, que celui-ci avait ponctuellement exécutées. Anna ne savait rien, aucun des Chevaliers de la Hache ne devait rien savoir encore. Seulement le Kraï, prétextant une indisposition, avait suspendu les réunions du vendredi.

Ivan parlait :

— Maître, j'ai donc obéi à tes ordres. Ne pouvant me montrer à Vladimir avec ma face rasée, j'ai employé Dostoïeff, son ancien camarade de collège. Dostoïeff avait d'ailleurs pour unique mission d'enivrer Vladimir. C'est moi qui avais préparé le vin, additionné d'un narcotique dont les effets ne pouvaient être ressentis par Dostoïeff, qui avait pris, dans ce but, un contrepoison spécial.... Le narcotique était dosé pour n'agir qu'au bout de trois heures.... Dostoïeff appela donc chez lui Vladimir Marinoff. Ils causèrent, ils fumèrent, ils burent ensemble, de neuf à onze heures du soir ; puis Dostoïeff proposa à Vladimir de le reconduire... Tu sais, maître, que le jeune homme habite chez l'un de nos affiliés au second degré, l'Albanais Ghioca.... J'épiais dans la chambre voisine de celle de Vladimir.... J'entends le frère de la malheureuse Anna — quel coup ce sera pour elle ! — dire à Dostoïeff :

« Je me sens la tête un peu lourde, ce soir. Je te remercie de m'avoir accompagné, je vais me coucher immédiatement pour être frais et dispos demain. » Notre fidèle compagnon se retire.... Encore une fois, je ne lui avais rien dit, sinon, de ta part, qu'il devait faire boire Vladimir dans telles et telles conditions.... Le traître se couche. J'attends une heure encore. Alors, certain qu'il ne s'éveillerait pas, je pénètre dans sa chambre à l'aide d'une fausse clé... Je fouille les meubles, les vêtements,— rien!... Ce que je cherchais devait être évidemment en sa possession... Et pourtant, j'avais ouvert tous les tiroirs possibles, sondé le divan et le matelas du lit avec une longue aiguille, examiné le derrière de la glace, feuilleté les livres rangés sur un rayon... Le temps pressait, le dormeur pouvait se réveiller... Tout à coup, en promenant la bougie près du plancher, je crois remarquer qu'il n'y a pas trace de poussière dans l'interstice qui sépare deux lames... Je regarde de plus près... Bref, il y avait là une cachette que j'eus bientôt vidée,— une cachette qui contenait près de deux mille livres turques en deux sacs de toile, dont l'un cacheté et l'autre à peine entamé...

— Et quoi encore ? demanda Kroum Assanoff.

— Un alphabet secret à base bulgare, et une grille, plus une lettre cryptographique...

— Et qu'as-tu fait ?

— J'ai copié l'alphabet et la lettre et pris le dessin de la grille... Puis j'ai tout remis en place et me suis retiré.... Il était temps ; l'action du narcotique se dissipait ; le traître venait de pousser un profond soupir.

— Puis ?...

— Puis, pendant huit jours, j'ai pâli sur le cryptogramme..... Le hasard a fait que, dans ma jeunesse, quand j'étais maître d'école à Varna, ces choses-là m'ont intéressé...

— Et tu as pu lire ?

— J'ai pu lire. Ce fut très difficile, bien que le décalque de la grille, que je reproduisis en carton, me facilitât singulièrement la tâche... Touche, maître !

Et Ivan présenta aux doigts si exercés de l'aveugle une plaque de carton percée de trous irréguliers.

— Je connais cela, dit le vieillard ; nous en usons, nous aussi.

— Mais, reprit Ivan, la clé de l'alphabet changeait pour chacune des six lignes...

— Bref, qu'as-tu trouvé ?

— Après des tâtonnements désespérants, j'ai reconnu : d'abord que les caractères laissés à découvert par la grille se lisaiient de droite à gauche en commençant par le bas, puis que le rapport des lettres était...

— Arrive au fait. Qu'as-tu pu lire ?

— Ceci : « Premiers renseignements très précieux. Rédiger procès-verbal détaillé des séances et remettre à Youssouf. Interroger habilement Anna et Sarafoff sur organisation. Auras bientôt mission lucrative Bucarest. »

— C'est tout ?

— C'est tout.

— C'est plus qu'il n'en faut, en effet.... Pauvre Anna !... N'importe, Ivan, tu passeras chez les Neuf, tu les convoqueras, non plus pour vendredi, mais pour demain jeudi. Anna sera présente.... Pour que le traître ne se doute de rien, je l'enverrai à Filippopoli... Te remercier serait affaiblir le mérite de ton action. Va !

Nous ne voulons pas ralentir l'intérêt de ce récit, en donnant même un bref aperçu de l'analyse raisonnée dont se servit Ivan pour débrouiller la lettre chiffrée reçue par Vladimir Marinoff.

Grâce à la grille découverte en même temps, ce spécimen se trouvait appartenir à une catégorie assez simple de la cryptographie. Le lecteur le moins au courant de cette science comprenant que les caractères parasites sont couverts par les pleins de la

grille, il devient relativement aisé, malgré la non-division des mots, de reconstituer le texte. A la première ligne, par exemple, on verra que A B C D, etc., s'écrit E F G H, etc., tandis que, à la seconde ligne, ce sera I J K L, à la troisième, M N O P.

En relevant les lettres prédominantes, ainsi que celles qui se rencontrent le plus rarement, on arrive évidemment à un résultat certain ;—on y arrive avec beaucoup de temps et beaucoup de patience. Or Ivan avait mis l'un au service de l'autre.

CHAPITRE VIII

LE TRIBUNAL DES DIX

Le lendemain jeudi, à neuf heures du soir, Kroum Assanoff recevait ses hôtes accoutumés du vendredi.

Bien que cette convocation eût un caractère extraordinaire, le début de la soirée se passa comme de coutume ; seulement, l'aveugle restait pensif, ne demandant point de détails sur les parties de cartes, qui se poursuivaient sans animation.

Anna savait que son frère avait été envoyé à Filippopolis, le matin même ; son absence n'était donc pas faite pour l'étonner. Elle comprit seulement, à la mélancolie du vieillard, dont la sérénité ne s'était jamais démentie à ses yeux, qu'il se passait quelque chose d'anormal.

A onze heures, plus tôt que de coutume, l'eunuque blanc invita les Chevaliers de la Hache à descendre dans le lieu des séances.

Anna prit le bras du Kraï pour le guider.

Elle s'aperçut que ce bras tremblait, et, chose absolument insolite, le vieillard mit sur son front un baiser paternel,—si bien qu'Anna ne put s'empêcher de lui demander :

— Qu'y a-t-il, père ?

— Un pénible devoir... un très pénible devoir à accomplir, ma chère fille... Sois courageuse !

Instinctivement, la jeune femme poussa un long soupir d'angoisse ; c'était son bras maintenant qui tremblait.

Quelques minutes plus tard, les Neuf siégeaient en robe noire, à visage découvert, autour du grand-

maître, en robe noire également, sans diadème, sans verge de fer.

Ce fut une main de justice que l'eunuque blanc lui remit.

Tous les assistants se regardèrent avec stupeur.

— Chevaliers de la Hache, dit le Kraï, vous êtes, ce soir, constitués en tribunal, pour juger un des nôtres accusé de trahison. Ivan Dogaroff fera l'office du ministère public. La défense sera présentée par Anna Marinoff...

— Par moi ? s'écria la jeune femme.

— Par toi, ma fille ; car seule, toi la meilleure de nous, toi notre orgueil et notre espoir, tu peux défendre... Vladimir Marinoff.

— Mon frère ?... Avoir à défendre mon frère ?.... Il y eut une rumeur d'étonnement.

Ivan Dogaroff parut en robe rouge. Il déposa sur la table, près de la hache sainte, un dossier de quelques feuilles. On le reconnaissait à peine avec sa face rasée.

Il prit la parole, raconta minutieusement la façon dont il avait surpris les rapports suspects de Vladimir Marinoff avec Youssouf le marchand, connu pour appartenir à la police secrète ottomane ; puis son voyage à Constantinople, quand il filait le jeune homme, parti ostensiblement pour Andrinople ; puis encore la visite de celui-ci à l'argentier secret d'Yıldız-Kiosk, Ali Nedjib ; enfin sa perquisition nocturne dans la chambre de Vladimir, la découverte de l'alphabet secret, de la grille, de la missive mystérieuse dont il lut le texte : « Premiers renseignements très précieux. Rédiger procès-verbal détaillé des séances et remettre à Youssouf. Interroger habilement Anna... »

Un cri interrompit Ivan :

— Il a vendu sa sœur, le misérable !

C'est Serge Dostoïeff qui exprimait le sentiment de tous.

Anna écoutait, pâle, le sein haletant, telle qu'une *Mater dolorosa*.

— Silence ! ordonna le Kraï de la Nuit. Vous êtes des juges.

Ivan Dogaroff reprit :

«.... Interroger habilement Anna et Sarafoff sur organisation. Auras bientôt mission lucrative Bucarest.» Vous avez entendu... Je requiers donc la peine de mort contre le traître Vladimir Marinoff, fils de Nicolas et de Maria Marinoff, martyrs de la cause nationale, contre Vladimir Marinoff, initié au premier degré. Cette peine, l'accusé l'a prononcée contre lui-même.

Et Ivan lut la formule du serment, que Vladimir avait signée de son sang.

— La parole, dit Kroum Assanoff, est au défenseur de l'accusé.

Anna Marinoff s'avança d'un pas chancelant jusqu'à la table où reposait la hache, la toucha, la sainte hache, pour se donner du courage, et se prosternant aux pieds du grand-maître :

— Père et frères, je vous demande pardon ! C'est moi qui ai introduit la trahison parmi vous....

Elle se releva farouche.

— Le fils de l'homme assassiné, le fils de la femme violée est au-dessous des fusilleurs de mon père, au-dessous de l'infâme Ahmed, le bachi-bouzouk.... Non seulement je n'ai rien à dire pour sa défense, mais de même que le pope Sobotinoff a ajouté son nom à la liste des dix otages, je veux, moi, ajouter ma voix à celle des dix juges... et je vote la mort !

Ivan Dogaroff recueillit les voix, en commençant par le plus jenne des Chevaliers de la Hache et en terminant par le Kraï de la Nuit.

Successivement, dix bouches laissèrent tomber ce mot :

— La mort !

Le Kraï se leva :

- Le traître Vladimir Marinoff est condamné à mort à l'unanimité des dix voix...
- Des onze voix, rectifia Anna.
- La sentence sera exécutée à l'heure et par les moyens que je me réserve d'indiquer....
- Je demande la parole sur l'application de la peine, dit Anna Marinoff.
- C'est ton droit... parle !
- Je veux être, moi, l'exécuteur des hautes œuvres... Il faut que le traître disparaîsse sans bruit... Par un ordre simulé d'Ali Nedjib, envoyez-le à Bucarest, quand le moment sera venu... Je me charge du reste... Il me faudra un compagnon... Je choisis Serge Dostoïeff...
- Et j'accepte ! s'écria Dostoïeff, dont la voix trembla un peu.
- Ce n'était pas de peur.

CHAPITRE IX.

S E R G E D O S T O I E F F

A quoi bon esquisser le portrait de Serge Dostoïeff, puisque nous avons tracé celui de Polidor le Bien-doué, qui lui ressemblait comme un frère.

Disons simplement que ce jeune homme avait passé sa première enfance à Bucarest, où son père avait eu un commerce. Puis il avait étudié la médecine à Athènes. Il savait donc parfaitement le roumain et le grec.

Dostoïeff avait quelque fortune ; il n'exerçait pas son art à Sofia, où il vivait très retiré.

C'était le bon compagnon de Boris Sarafoff, comme lui audacieux, optimiste, d'une confiance illimitée dans l'issue de la révolution macédonienne. Il s'était lancé, à la suite de son ami, dans des aventures d'une incroyable témérité, par exemple celle de 1895, quand ils entrèrent à cinquante—oui, cinquante patriotes, si l'on veut, mais cinquante fous — au cœur de la Macédoine, où ils occupèrent pendant une journée la petite ville de Melnik, à la barbe du vali de Salonique, qui en fut positivement estomaqué, avant d'être destitué par la Sublime Porte.

Seulement Serge Dostoïeff avait plus de sens moral que Boris Sarafoff ; il n'était pas homme, lui, à aller rançonner les membres de la colonie roumaine de Sofia,—d'une main, leur présentant une quittance de mille francs, de l'autre, leur mettant le pistolet sur la tempe.

De plus, Serge Dostoïeff n'admettait l'assassinat comme moyen qu'avec la plus extrême répugnance,

sauf pour les espions, vis-à-vis desquels il se considérait comme en état de guerre, et surtout... surtout pour les traîtres. Contre ceux-là, aucune vengeance n'était assez terrible à ses yeux.

Ce vaillant, ce doux idéologue, qui faisait brûler une lampe devant l'image de Garibaldi, son héros, ce bon fils, qui avait entouré sa vieille mère de soins touchants, était capable de tout pour châtier un faux frère.

Plus que personne, il avait cru à la sincérité de Vladimir Marinoff, devenu son ami après avoir été son camarade de collège,— parmi les cadets, il est vrai, tandis qu'il comptait, lui, parmi les vétérans ; et il aimait en Vladimir non seulement celui dont son imagination faisait un héros de demain, fils et vengeur de deux martyrs, mais encore, mais surtout le frère d'Anna.

Car Serge adorait Anna profondément, silencieusement.

Il l'aimait d'en bas, comme un ver de terre peut aimer une étoile. Elle appartenait à Sarafoff, au moins de quelque façon,— cela lui eut suffi pour la respecter, pour étouffer sa passion ; il avait de plus le sentiment que cette étoile resplendissait à l'infini. Il saluait en elle une créature supérieure à toutes les créatures, il en faisait une incarnation de la patrie. Des rapports d'Anna et de Sarafoff, il ne voulait rien savoir ; il se gardait bien d'y penser, pour ne pas trop en souffrir ; il se faisait même l'illusion d'une chaîne mystique unissant ces deux révolutionnaires,— le lien qui fut serré entre tant de nihilistes russes de deux sexes, vivant en frères et sœurs sous un même toit.

Jamais, de Sarafoff à Anna, le jeune médecin n'avait remarqué aucune familiarité choquante ; la jeune femme surtout avait beaucoup de tenue, s'appliquant à traiter Boris comme tous les autres compagnons. Mais, répétons-le, Serge ne voulait rien approfondir. Pour lui— pour lui seul, car les autres

ne nourrissaient pas les mêmes illusions,—l'« initiateur» et le «maître» donné par Kroum Assanoff à la vierge tragique, pouvait, devait même remplir cet enviable rôle en s'y renfermant strictement.

Anna éprouvait la plus vive sympathie, pure de tout désir bien entendu, pour ce jeune homme si beau, si bon, si généreux. Sans réflexion, instinctivement, sous le coup d'une poignante émotion, elle l'avait désigné pour l'accompagner à Bucarest, où le traître devait périr. Et combien elle fut touchée de l'élan avec lequel le jeune médecin avait répondu: «J'accepte!»

Ce qu'avait accepté Serge, c'était un devoir à remplir sans doute—et un devoir périlleux,—mais aussi la perspective de vivre quelques jours, quelques semaines peut-être, dans la douce intimité de la jeune femme,—de la jeune fille, qui sait? Aucun projet de sa part, surtout aucune espérance: la voir, lui parler, la défendre, se sacrifier pour elle au besoin, c'est tout ce que voulait Serge Dostoïeff.

Et puis il avait trop l'horreur de la trahison pour songer, même un instant, à tromper Sarafoff, un ami, un Chevalier de la Hache... si Sarafoff était ce que Serge *ne voulait pas* qu'il fût.

Les jours passèrent. Vladimir Marinoff avait été retenu une semaine à Filippopoli par les ordres du Kraï, le temps d'habituer sa sœur à l'idée de le revoir.

Et il était revenu, charmant, enjoué, naturel. Il avait même assisté à une réunion du vendredi, chez le Kraï, où l'on avait parlé d'un prochain mouvement des Albanais, pour lancer sur une fausse piste la police secrète de Constantinople.

Etroitement surveillé par l'invisible Ivan, le traître avait été de nouveau surpris s'abouchant, au bazar, avec Youssouff le marchand, pour lui remettre des rapports certainement.

Enfin, vers le milieu de décembre, on estima que le moment d'agir était venu. Kroum Assanoff avait

de grands desseins pour le commencement de l'année 1897 ; il convenait donc de supprimer le traître qui gênait l'action des Chevaliers de la Hache.

Il y eut un conciliabule secret chez le vieillard aveugle. On enverrait le jeune homme à Bucarest avec une fausse mission d'Ali Nedjib. Il y serait précédé par sa sœur et Serge Dostoïeff, qui le mettraient à mort par un moyen à décider sur place.

Un bon déguisement, Serge l'avait trouvé. Il avait acheté les oripeaux et les pensionnaires d'une charmeuse de serpents, qui venait de mourir à l'hôpital. Son imagination, restée poétique en dépit de ses sévères études, lui faisait voir Anna en dompteuse de monstres ; elle serait sa madone, « celle qui écrase la tête du serpent », selon la vision de l'Apocalypse, — celle qui écrase le despotisme turc, d'après sa vision à lui, non moins chimérique. Et il serait son pître, son montreur, en réalité son humble serviteur. Servir, servir Anna, cette idée lui était douce et lui mettait au cœur un attendrissement.

Il était facile d'expliquer au traître le départ de sa sœur et de son ami Serge ; ce n'est pas la première fois qu'ils allaient en expédition. Pour lui, bien entendu, les voyageurs seraient, non à Bucarest, mais à Bitolia.... où la police turque, aussitôt avisée, les chercherait avec autant d'empressement que d'insuccès.

Enfin, le 5 janvier 1897, un Turc—un faux Turc, l'Albanais Ibrahim dont nous aurons tant à parler au cours de cet ouvrage,—se présentait chez Vladimir Marinoff, lui exhibait une carte à hiéroglyphes en tout semblable à celle qu'avait reçue le traître pour s'introduire chez l'argentier secret du sultan, et lui remettait, avec un sac de mille livres turques et un passeport au nom d'Efghénios Hadjipétros, sujet ottoman, un papier roulé dans un de ces étuis où l'on enferme les fume-cigarettes d'ambre.

— Tu n'as aucun reçu à me donner, dit le faux

Turc. J'ai ces instructions verbales à te communiquer : Partir sans voir personne, absolument personne ; descendre à Bucarest, caléa Moshilor 122 ter, chez une juive sûre, Sarah Goldfeder ; tu n'en bougeras pas avant que je vienne t'apporter, moi-même, de nouvelles instructions.

Le faux Turc sortit.

Après avoir soupesé le sac d'or, Vladimir retira le papier de l'étui. Il avait, bien entendu, fermé sa porte à clé et bourré de coton le trou de la serrure.

A l'abri des indiscrets, il retira de la cachette la grille et l'alphabet secret et eut bientôt déchiffré la missive suivante, rédigée en réalité par Ivan Dogaroff :

« Comme te l'aura dit mon messager, tu partiras immédiatement pour Bucarest, sans voir personne. Tu resteras à l'adresse indiquée sans te montrer à âme qui vive. Le même messager t'apportera de nouvelles instructions. Mille livres au départ, mille livres au retour. »

Le jeune homme fit une pirouette et dit à demi voix :

— Allah est Allah et Mahomet est son prophète !... Ils ne payent pas en monnaie de singe, ceux-là !

Il pensa avec satisfaction qu'il n'aurait pas à expliquer son absence à sa sœur, puisqu'elle se trouvait en Macédoine. Bon voyage !

Pendant ce temps, Xanti la Charmeuse et Polidor le Bien-doué jouaient leur rôle avec une rare perfection en face du jardin de Cismégiou.

CHAPITRE X

L'AMOUR QUI SE CACHE

ET L'AMITIÉ QUI SE MONTRE

— Entrez, Mesdames et Messieurs, venez voir Xanti!... Ne partez pas sans voir Xanti, la charmante de serpents !.... Le boa qui briserait les reins d'un cheval, le monstre le plus redoutable des forêts vierges, celui qui ne craint ni le lion, ni l'éléphant, ni le tigre, ni le gorille, eh bien, la belle Xanti s'en fait une collierette, Xanti s'en fait une ceinture!... *Drelin din din... drelin din din...* écoutez ! C'est le serpent à sonnettes qui vous appelle!... Allons, Mesdames et Messieurs, bonnes d'enfants et militaires, la représentation va commencer!...

Et «le pape de Rome» par-ci, et «le tsar de Saint-Pétersbourg» par-là... Et la verve de Serge Dostoeff — pardon, de Polidor le Bien-doué — se répandait en cocasseries énormes ; tandis que la tragique Anna Marinoff devait se contraindre pour jouer, à merveille, d'ailleurs, son rôle de bateleur de foire.

C'est que Serge était heureux.

Oh ! dans cette distribution obscure qui s'appelle le sort, comme il aurait voulu se charger à jamais de la destinée d'Anna ! Dans cet entourage de choses sombres dans lesquelles ils vivaient, avec une vengeance implacable à exercer, avec tant de périls suspendus sur leurs têtes, il était des moments où il oubliait tout, pour savourer le bonheur de vivre fraternellement à côté de la bien-aimée, — le jour sous cette toile, la nuit dans la roulotte où,

la tête sur son coude, retenant son souffle, il l'écoutait dormir.

Il l'écoutait, mais il ne la regardait pas. La jeune femme savait se dévêter chastement derrière le rideau ; elle s'habillait de même ; et jamais il n'était venu à l'esprit de son muet adorateur l'idée sacrilège d'entre-bâiller le voile du temple, de jeter un regard furtif dans le sanctuaire où habitait sa divinité.

Pour la foule qui s'arrête aux surfaces, pour la foule qui a trop d'yeux pour avoir un regard et trop de cerveaux pour avoir une pensée, Polidor était un saltimbanque, un clown, un grotesque amusant. Elle ne pouvait deviner que dans son bagout éclatait un perpétuel hosanna, que sa façon de prôner l'incomparable Xanti, la belle des belles, la charmeuse des charmeuses, était aussi une façon de chanter l'hymne de son amour infini pour Anna. Et ce cri de passion vraie, la foule n'était pas seule à ne pas pouvoir le comprendre, puisqu'Anna elle-même ne le comprenait pas. Elle voyait le frère, le guide, l'ami, le soutien... et rien de plus.

Et elle était la sœur, la pupille, la protégée, — combien reconnaissante envers ce bon, ce généreux, ce dévoué Serge Dostoïeff ! Et parfois, elle échappait pour un instant à ses sombres pensées et mettait dans l'expression de sa gratitude une effusion, une câlinerie qu'elle n'avait même jamais eue avec Boris Sarafoff.

Un soir qu'ils veillaient près de la petite lampe, après leur frugal repas, elle se prit à dire :

— Comme ce serait bon de pouvoir s'évader de soi-même, détendre sa pensée !... Si tu savais, frerot, depuis le jour de ma vingtième année — et j'ai vingt-neuf ans, — ce n'est pas moi qui ai vécu... Les autres femmes, combien leur vie est différente de la mienne !...

Serge eut le courage héroïque de réagir :

— Sœur, pense à ta mission !... Sœur, pense au

grand dessein !... Sœur, pense que si tu étais une femme comme les autres femmes, tu ne serais pas venue ici exécuter une sentence de mort !...

Elle se ressaisit immédiatement :

— Merci, frère, de m'avoir fait entendre ces viriles paroles ! Tu as raison, nous sommes des justiciers, nous !... J'ai assumé la tâche, moins de punir le traître, que de le mettre hors d'état de nuire... Il y eut un Vladimir Marinoff que je destinais à venger ses parents et sa patrie : pour moi, celui-là est mort... Il y a un autre Vladimir Marinoff qui a vendu les os de ses pères, qui a vendu sa patrie, il y a le Vladimir-Judas : celui-là doit mourir par moi !... Ce que je fais, ma mère m'ordonnerait de le faire... ma mère me l'ordonne !... Oui, ma mère a été deux fois violée ; oui, mon père a été deux fois fusillé, puisque leur fils—ô honte !—a livré le secret de leurs vengeurs à ces Turcs maudits qui l'ont fait orphelin !

Son exaltation effrayait Serge ; il la prit par les poignets et lui dit :

— Sœur, chère sœur, calme-toi !

— Ah ! que n'as-tu été mon frère, toi !

A ce cri, le jeune homme se sentit inexpressimablement heureux.

Ils ne parlèrent pas davantage, ce soir-là. Mais le sommeil d'Anna fut troublé. Elle s'agitait sur sa couche. Elle cria :

— A moi, Serge !... Sauve-moi !

D'un bond il fut près d'elle. Il la prit dans ses bras ; ses mains brûlantes pressèrent l'épaule nue de la jeune femme :

— Je suis là, petite sœur, ne crains rien !

— Pardon, frère !... J'ai rêvé... La Perle noire... la bohémienne... C'est affreux !... Je ne peux pas te dire... Ce n'est rien... Recouche-toi !

Serge se retira discrètement... Une immense joie inondait son âme. Dans le péril, imaginaire ou vrai,

ce n'est pas le nom de Boris Sarafoff qu'elle invoquait, c'était le sien.

Et de ces mains pressées, de ce bras nu effleuré, Serge avait la fièvre.

Et il se disait : « Puisse le traître retarder sa venue ! Puisse durer cette vie à deux ! »

CHAPITRE XI.

LES TROIS COUPS DU DESTIN

Serge et Anna s'amollissaient.

La jeune femme devenait tout autre. Le souvenir de Sarafoff ne lui était plus présent. Il lui semblait naturel d'avoir auprès d'elle le bon et loyal compagnon qu'elle s'était choisi. Le Kraï de la Nuit, les Chevaliers de la Hache, ces figures s'estompaient déjà dans un brouillard lointain... Elle avait peut-être rêvé tout cela, — comme elle avait rêvé, cette nuit où elle avait appelé à son secours Serge Dostoïeff, pour écarter l'horrible bohémienne, la Perle noire, qui venait lui répéter: «Tu mourras de la main de *Sarafoff!*» Car dans son cauchemar, la prédiction s'était précisée... Et le Judas, opprobre de sa race, le traître qui portait son nom, elle se prenait à l'oublier aussi.

C'était le 9 janvier. A la pointe du jour, les deux jeunes gens furent éveillés en sursaut par trois coups rudement frappés à la porte de la roulotte.

Anna se souvint aussitôt des trois coups frappés de même par popa Sobotinoff, au jour de sa vingtième année, quand il lui apportait la fatale lettre. Et elle eut froid au cœur.

Cette fois encore, c'était le destin qui frappait à sa porte... c'était la fin d'une idylle qui s'ébauchait.

Serge alla ouvrir. Il pâlit en reconnaissant l'Albanais Ibrahim. Il comprit que cette visite allait les rejeter du rêve dans l'action.

Ibrahim entra et leur dit:

— Le traître est à Bucarest. Ce sera pour de-

main... Mais lisez d'abord cette lettre d'Ivan Dogaroff.

Serge déchira l'enveloppe et lut à haute voix :

Chers compagnons,

« Depuis la dénonciation du misérable Vladimir, l'espionnage turc contrarie de plus en plus notre action. Kroum Assanoff a été l'objet, avant-hier, d'une tentative d'empoisonnement ; il y a échappé par miracle, — il serait trop long de vous donner des détails. Pendant la nuit d'hier, mon pauvre fils Constantin a entendu des bruits suspects dans le jardin ; il a lâché les deux chiens qui ont aboyé avec fureur. Nous avons trouvé des traces de sondages, sans doute pour reconnaître la position des caves. Désormais six hommes résolus veilleront jour et nuit.

« Il importe que celui qui nous a trahis disparaîsse immédiatement ; il importe qu'on ne puisse pas reconnaître l'identité du cadavre ; il importe aussi que ce châtiment inspire une crainte salutaire aux faux frères qui se glisseraient à l'avenir dans nos rangs. Arrangez-vous en conséquence ; mais faites diligence !

« Ibrahim saura vous livrer celui que le tribunal suprême a condamné à l'unanimité. Soyez prompts, mais soyez prudents ! »

Ivan Dogaroff.

Cette lettre replongea Anna dans son état d'exaltation habituel. Elle redevint aussitôt la femme d'une seule idée.

Quoi ! on avait voulu assassiner l'auguste aveugle, le maître et le père !... Quoi ! les espions turcs tâchaient d'enlever les archives de la secte, de piller le trésor de la délivrance ! Et tout cela, parce que son misérable frère était devenu le dernier des délateurs !... Oh ! oui, elle retrancherait la branche pourrie, pour la conservation de l'arbre !

Ce fut d'une voix dure, presque rauque, qu'elle demanda à Serge :

- Eh bien, es-tu prêt ?
- Je suis prêt.
- Toujours l'électrocution dont tu m'as parlé ?
- Toujours. Je dispose de tout ce qu'il faut.
- Que feras-tu du cadavre ?
- Je le jetterai dans la Dâmbovitza, qui coule à quelques pas d'ici, après l'avoir rendu méconnaissable.
- Tu feras mieux. Tu as ta trousse de chirurgien ?
- Bien entendu.
- Eh bien, puisqu'il faut faire trembler les traîtres futurs, je sais comment m'y prendre, moi... Tu m'obéiras ?
- Je t'obéirai, parle !
- C'est sur la peau d'un juge prévaricateur qu'un roi de l'antiquité voulut que siégeassent les successeurs de ce juge indigne... Il nous faut, à nous aussi, un grand exemple ; je l'ai trouvé... Tu écorcheras donc le traître de la tête aux pieds... Il n'est pas de plus sûr moyen d'empêcher toute reconnaissance d'identité ; mais pour moi, cette considération est accessoire... Je veux, je veux, entends-tu, que la hache sainte, la hache de la vengeance, repose désormais, non plus sur un tapis rouge banal, mais sur la peau de Vladimir Marinoff !... De la sorte, tout membre qui prêtera serment saura à quoi s'en tenir sur les suites d'une félonie.

— Soit, mais la peau...?

Ibrahim, cet étrange musulman — bien dégagé du Koran, d'ailleurs, — qui poursuivait la délivrance de l'Albanie, en prêtant accessoirement aide aux révolutionnaires bulgares, Ibrahim prévint l'objection de Serge Dostoïeff.

— Pour la peau, ne vous en préoccupez pas ; un tanneur de mes amis, — de nos amis, c'est un Bulgare établi à Bucarest — la mettra dans sa fosse et

vous la rendra, quand le moment sera venu, aussi souple, aussi incorruptible qu'un gant de chevreau.

— Alors, c'est pour quand ? interrogea Anna.

— Pour demain, répondit Ibrahim.

Serge réfléchit :

— Pour demain, soit... Ecoute, Ibrahim !... Tu amèneras le traître sur le boulevard, devant cette roulotte, à onze heures et demie du soir, immédiatement après le passage du dernier tramway électrique dans la direction d'en-bas... Tu t'arrangeras pour que ses pieds reposent sur les rails... Garde-toi bien de le toucher, à ce moment... J'aurai disposé un fil de cuivre en communication avec le courant actionnant les tramways... A l'aide d'un isolateur, je mettrai ce fil en contact avec sa tempe... Il faut que, prompt comme la pensée, tu soutiennes le traître par un bras, avant qu'il ne tombe... En une seconde, j'aurai décroché le fil, il ne restera aucune trace de l'opération... Je prendrai aussitôt le cadavre sous l'autre bras — la mort aura été instantanée — et le soulevant à nous deux, comme un ivrogne qu'on aide à marcher, nous le porterons dans la roulotte... où je l'écorcherai, comme le veut Anna.

— Puis ?

— Puis il faudra que la chance s'en mêle... Selon les circonstances, nous le garderons dans la voiture ou nous le transporterons immédiatement quelque part, à la rivière par exemple, ou dans le jardin.

— Puis encore ?

— Xanti la Charmeuse et Polidor le Bien-doué continueront à donner leurs représentations.

— Et s'il y avait du monde sur le boulevard, quand je te l'amènerai ?

— Tout serait à recommencer... Eh bien, tu le conduirais chez des femmes galantes, quelque part. Il est toujours disposé.

Et Serge reprit ses instructions par le menu, ayant réponse à tout, émerveillant Anna par sa pré-

sence d'esprit, jusqu'à ce qu'elle lui dit avec un sombre enthousiasme :

— Frère, je t'aime ainsi, et je ne t'aimerai jamais autrement !

Ce mot lui serra le cœur.

Ibrahim sortit.

Dans la roulotte, il ne restait plus que deux sectaires farouches. Ces êtres charmants, que l'amour avait failli mettre aux bras l'un de l'autre, avaient été brusquement rejetés dans les voies obscures où la torche de Némésis jette une rouge lueur.

Ils allaient punir un forfait abominable, soit, mais par des moyens non moins monstrueux ; ils allaient s'ériger eux-mêmes en justiciers ; Anna serait fratricide. Elle supprimerait un monstre ; elle enverrait à l'enfer Vladimir l'assassin, Vladimir le lâche, Vladimir le traître ; — mais elle-même recourrait à la lâcheté, à la trahison, à l'assassinat. Et sa famille ne trouverait pas un Homère pour la chanter ; mais les Marinoff ressembleraient quand même aux Atrides.

Oui, les enfants de Nicolas et de Maria Marinoff, les pupilles de popa Sobotinoff et de Smaranda Milovéano, seraient l'un le frère de Judas, l'autre la sœur de Caïn.

Et si Ibrahim était venu seulement vingt-quatre heures plus tard, il eut trouvé sans doute, non plus deux familiers de l'Inquisition bulgare, non plus deux affiliés d'une Sainte-Vehme de notre âge, non plus deux Compagnons de la Nuit, mais deux amants extasiés, oubliant le monde et demandant au monde de les oublier.

Oui, les trois coups du destin avaient retenti pour eux, le 9 janvier 1897. Le charme était rompu à jamais ; à jamais la fatalité les étreignait de ses serres d'airain.

CHAPITRE XII.

SARAH ET RACHEL.

Au numéro 122 ter de la caléa Moshilor se trouve une vieille maison, crépie en jaune, qui présente cette particularité d'avoir seulement quatre mètres de façade — une porte et une fenêtre donnant sur la rue — pour vingt-deux mètres de profondeur. Après la pièce de devant servant de boutique à une juive, Sarah Goldfeder, qui y vendait un peu de mercerie, venaient trois chambres noires où il fallait allumer des lampes en plein midi, se commandant toutes, faute d'un couloir, et aboutissant à une cinquième pièce prenant jour sur une cour étroite, avec une sortie dérobée sur une ruelle.

Sarah Goldfeder servait de prête-nom à Boris Saraohoff, le véritable propriétaire de la bicoque ; elle lui était dévouée corps et âme, — voici pourquoi :

Sarah avait élevé sept enfants jusqu'à l'âge de douze ou treize ans ; alors ils mouraient successivement d'un mal inconnu et mystérieux, qui était en réalité un mal très explicable. Sarah et son mari Avram, un juif espagnol, étaient très pauvres. L'homme était tailleur de son état, travaillant à façon pour un patron de Bucarest. Il gagnait trois francs par jour, à manier l'aiguille pendant quatorze heures. Toute la famille vivait entassée dans deux pièces basses et étroites, où les enfants, mal nourris, mal vêtus, souffrant du froid en hiver, du chaud en été, ne pouvaient que s'étioler.

Et ils mouraient tous à l'âge de la croissance, au grand désespoir des parents qui leur prodiguaient

le plus tendre amour et tous les soins que comportait leur misérable situation.

Quand le septième et dernier enfant fut conduit au cimetière, Avram Goldfeder rendit l'âme à son tour, laissant enceinte sa malheureuse femme déjà âgée de quarante-trois ans.

Elle fut faiblement assistée par ses coreligionnaires, tout juste assez pour ne pas mourir de faim.

Dans son désespoir, elle s'adressa à un cousin-germain qu'elle avait à Roustchouk. Il était veuf; il fut charitable, sans négliger son intérêt, et invita Sarah Goldfeder à venir habiter chez lui, pour l'aider à élever ses propres enfants.

La pauvre juive quitta donc Bucarest pour Roustchouk. Là du moins, elle mangea à sa faim et mit au jour une petite fille, à laquelle elle donna le nom de Rachel.

Rachel devint une délicieuse enfant brune, un peu pâle, un peu frêle, donnant la peur de la briser à force de délicatesse, aux yeux de gazelle, grands et caressants, aux longs cheveux noirs bouclant naturellement. Le père Goldfeder n'était pourtant pas beau; la mère était une pauvre femme exténuée, ridée et édentée prématurément; leurs autres enfants avaient été assez insignifiants. Mais ce n'est pas la première fois que dans une couvée d'œufs d'oie, il s'est trouvé un œuf de cygne,— et le cou de la petite Rachel, flexible et délicat comme la tige d'une fleur, justifiait cette comparaison.

Il est impossible d'exprimer l'adoration de Sarah pour l'enfant de ses vieux ans... Bien qu'elle soignât admirablement les trois garçons du veuf qui l'avait recueillie, celui-ci ressentait quelque dépit de cet amour maternel exalté. La pauvre femme endurait sa mauvaise humeur, ne voyant qu'un but dans sa vie, élever la petite Rachel.

En 1893, l'enfant avait neuf ans. Un jour qu'elle jouait dans la rue avec les trois garçons du parent

de sa mère, un de ceux-ci la poussa malicieusement et la fit tomber, juste au moment où arrivait une voiture, lancée à vive allure.

Sarah, qui regardait par la fenêtre, poussa un cri déchirant ; ses pieds furent cloués au plancher... Elle vit, comme dans un brouillard, un passant qui se précipitant au devant de la voiture, au risque de se faire écraser, réussissait à s'accrocher à la bride des chevaux et à les jeter de côté. Les roues passèrent à deux centimètres de la tête de Rachel, qui s'était fait mal à la jambe en tombant et n'avait pu se relever.

Le courageux sauveteur la prit dans ses bras et la rendit à sa mère, qui, folle de joie, se confondit en actions de grâces, baisant les mains et les genoux de l'homme qui avait arraché son enfant à une mort affreuse.

Boris Sarafoff — c'était lui, car on peut ordonner des meurtres et extorquer des fonds, et d'autre part céder à un élan généreux, — Boris Sarafoff fut touché par l'expression de cette reconnaissance, qu'il sentit vraie et durable ; en homme de calcul qu'il est, il se promit de profiter à l'occasion d'un dévouement de chien. Et l'occasion devait se présenter bientôt, quand le révolutionnaire sentit le besoin d'un asile discret et d'une âme damnée dans la capitale de la Roumanie.

Un an après cette scène, il achetait à Bucarest l'étrange maison que nous venons de décrire très sommairement. Il alla à Roustchouk, où il trouva la petite Rachel encore embellie et un peu grandie, tandis que la mère était restée toujours la même, plutôt surmenée que vieillie. Il proposa à Sarah, non seulement de la loger gratuitement à Bucarest, mais encore de lui acheter un petit fond de mercerie.

Et comme elle lui demandait :

— Mais que pourrai-je faire, moi, pauvre veuve, pour reconnaître tant de bienfaits ?

— Obéir et te taire.

— Sur la tête de mon unique enfant adorée, je me tairai et j'obéirai, je le jure !

— Et tu tiendras ton serment ; cela, je le sais. D'ailleurs, tu n'auras qu'à loger de temps en temps des hôtes peu gênants.

— Je les servirai à genoux, comme si c'était vous-même !

Et Sarah Goldfeder s'était installée à Bucarest.

Parfois des hommes venant de Bulgarie se présentaient chez elle «au nom de Sarafoff», hôtes peu gênants, comme l'avait dit son bienfaiteur, et qui s'installaient dans les chambres du fond, tandis qu'elle occupait l'arrière-boutique avec Rachel.

Ces visiteurs arrivaient et repartaient sans lui dire pourquoi ni comment ; ils recevaient qui ils voulaient par la ruelle aboutissant à la cour. La juive était sourde et aveugle pour tout ce qui les concernait. La filette était la discrétion même.

En janvier 1897, quand se présentèrent Ibrahim, que Sarah connaissait, et Vladimir Marinoff, un inconnu pour elle, Rachel avait près de treize ans. Grandette et formée de bonne heure, elle était déjà presque femme, avec quelque chose de l'enfant, — un mélange exquis donnant l'idée de ce que peut être un ange.

Le commerce de la juive prospérait ; les clients venaient en nombre dans sa boutique. Elle suffisait à tout ; Rachel, qui venait de terminer son cours primaire, était tenue à l'écart de tout travail, vêtue avec goûts, même avec recherche.

Sa mère lui avait dit :

— Tu n'as qu'à être heureuse et à ne pas gâter les jolies mains fluettes. Je peinerai pour deux et tu auras, un jour, une bonne petite dot.

Un peu indolente et rêveuse, l'enfant se le tint pour dit.

Voilà donc Vladimir Marinoff claquemuré dans une chambre sans jour et s'ennuyant fort.

Il restait de longues heures étendu sur son lit,

à fumer des cigarettes en songeant aux joies que pourrait lui offrir cette ville de Bucarest qui est, par définition, la «Ville de la Joie».

La vieille juive lui apportait ses repas.

Le lendemain de son arrivée, il avait déjà remarqué la gentille Rachel.

Le surlendemain, il lui débitait milles petites flatteries habilement dosées. Rachel lui agréait fort et l'histoire de Varvara aurait pu avoir une réplique, comme ces statuettes de plâtre que l'on coule à un nombre illimité d'exemplaires, si l'arrivée d'Ibrahim n'était venue tout déranger.

Cet Ibrahim fut considéré comme un gêneur, beaucoup par Vladimir, un peu par Rachel elle-même, car cette fillette, sentimentalement précoce, se laissait déjà prendre aux grâces de ce jeune homme parfaitement beau, si peu semblable à tous les hôtes que sa mère avait reçus.

Nous mentionnons le fait, d'abord parce que le *zbourator* n'aurait pas été lui-même, s'il avait respecté une enfant de treize ans plus que sa sœur adoptive, puis parce que Rachel devait recevoir l'empreinte de Vladimir Marinoff, parce qu'elle devait vivre du souvenir de ce petit roman inachevé, jusqu'au jour où... Mais n'anticpons pas sur les événements qui se dérouleront au cours d'un récit dont nous ne traçons encore qu'une sorte de prologue.

Pendant la journée du 10 janvier, Ibrahim fut absent. Vladimir lui en sut gré et mit ce temps à profit. Il effleura de baisers légers les yeux et le cou de Rachel et dit à la petite juive :

— Quand je serai parti, auras-tu un peu de chagrin ?

— Assez de chagrin.

— Tu voudrais venir avec moi ?

— Non, mais je voudrais que tu restasses avec nous.

— Sais-tu que je suis chrétien ?

— Je sais que tu es beau comme Jacob au puits de Laban.

— Comme tu connais bien ta Bible!... Et Labau était...?

L'enfant hésita un peu, puis cachant ses yeux sous une de ses petites mains, elle s'enfuit en lui criant, moitié plaisamment, moitié sérieusement :

— Le père de Rachel!

Il la rattrapa par le pan de sa robe, la fit retourner, la prit aux épaules, et plongeant ses yeux dans les siens, lui dit :

— Si tu veux m'enseigner l'Ancien Testament, je suis en état d'oublier le Nouveau!

Et l'homme de proie plaqua un baiser sur les lèvres de la fillette, qui glissa entre ses bras comme une couleuvre, puis avant d'ouvrir la porte pour sortir, lui lança en retour un baiser du bout de ses doigts.

Au même instant, Ibrahim entra et surprit la scène.

Ce fanatique avait des mœurs et était railleur à ses heures.

— Eh, eh ! mes tourtereaux, vous vous faites de tendres adieux ?

— Pas encore, j'espère, répondit Vladimir. C'est pour la seconde fois que je trouve de l'agrément dans une maison où je croyais périr d'ennui.

— Quand même, le jeu sera interrompu pour ce soir... Je te tire de ta réclusion.

— Au moment où je m'y résignais.

— Ne te plains pas, heureux homme, je veux te faire connaître Xanti la Charmeuse.

— Tu dis...?

— Oui, une très belle femme, qui appartient à la police d'Ali Nedjib et qui, de plus, a un frère peu gênant.... Les affaires avec les plaisirs !

— A quelle heure ?

— Nous sortirons vers onze heures. Mais soupons d'abord.

Le menu de ce soir-là, nous le connaissons. N'avons-nous pas assisté à des discussions à perte de

vue sur les aliments trouvés dans l'estomac de l'homme écorché de Cismégiou ?

Ibrahim fut gai. Ce musulman transgressa le précepte qui interdit le vin aux vrais croyants. Il se disait à part lui :

— Ah ! coquin de traître, tu cumules, toi ; tu es complet ! Il faut que tu laisses partout une trace mauvaise de ton passage !... Ma conscience est tranquille au moins, puisque j'aurai sauvé l'innocence de Rachel !

Puis tout haut :

— Allons, à ta santé !

— Dis plutôt : A la santé de Xanti la Charmeuse !

— En ajoutant : De Polidor le Bien-doué !

— Ah ! le frère complaisant ?... Soit ! A la santé de Polidor le Bien-doué !

L'Albanais amusé insista :

— Dis encore, puisqu'ils sont, comme nous, de la bande d'Ali Nedjib, dis : A la réussite de leurs projets !

— Remplis mon verre !... Et maintenant : A la réussite des projets de Xanti la Charmeuse et de Polidor le Bien-doué !... Veux-tu que je boive à la santé du diable en personne, pendant que j'y suis ?

— Ne te gêne pas ; vous êtes faits pour vous entendre !

— Eh bien : A la santé du diable !

Ce fut le dernier toast que devait jamais porter Vladimir Marinoff.

Quand onze heures approchèrent, Ibrahim lui dit :

— Tiens, colle-toi ce bandeaup sur l'œil gauche et relève ton col. Avec la vie que nous menons, aucune précaution n'est de trop. Nous allons sortir.

Les filettes sont curieuses, quand le petit cœur est en jeu.

Cette nuit-là, Rachel ne dormait pas. Son lit était dans l'arrière-boutique, près du lit de sa mère. Le temps passait. Et le bel hôte ne rentrait pas.

Enfin, bien tard, elle entendit un bruit léger, au fond, tout au fond de la maison. Souple comme une chatte, sans éveiller sa mère, elle alla à la porte, lentement, l'ouvrit sans la faire grincer, et mit l'œil à la porte vitrée qui séparait la pièce intermédiaire de la chambre occupée par Vladimir (dont elle ne savait même pas le nom) et l'Albanais.

Oh ! elle n'avait pas de mauvaises pensées, la petite ; elle voulait voir, rien que voir à travers cette vitre son bel ami, beau comme le Jacob biblique adolescent.

Il n'était pas rentré, lui, ce qui lui fit faire une légère moue... Et la nuit qui était si froide. Ah ! mon Dieu ! s'il allait s'enrhumer dehors !

L'Albanais avait allumé la lampe. Ibrahim n'avait pas son air habituel ; il restait les bras croisés, sombre, préoccupé, sans se dévêtrir.

Tout à coup, il enleva son paletot et Rachel remarqua qu'il portait, entre le gilet et la veste, une sorte de ceinture bizarre, rouge d'un côté, blanche de l'autre. Ibrahim la déroula avec une répugnance visible. A l'un des bouts pendait une frange, quelque chose qui ressemblait à des cheveux blonds.

Ibrahim parla tout haut, dans une langue inconnue à la filette.

Ce qu'il disait, le voici, traduit à l'usage de nos lecteurs :

— Puisqu'Anna Marinoff le veut, ça doit être bien... Allons, demain je remettrai secrètement cette peau de coquin à notre ami si sûr, le tanneur Strogoff... Les yeux, je m'en suis débarrassé en les jetant au chien de la cour, qui n'en a fait qu'une bouchée... Le sentiment n'est pas mon affaire... Au moins, le drôle n'a pas souffert... Puissent Anna Marinoff et Dostoïeff n'avoir pas d'ennuis !.... Ouf !

Rachel n'avait pas attendu la fin de ce monologue, incompréhensible pour elle. Elle s'était dit que, après tout, Ibrahim pouvait bien avoir une ceinture faite autrement que les autres, si ça lui faisait

plaisir... Elle aurait bien voulu voir du coin de l'œil l'hôte charmant dont le baiser avait fait battre son petit cœur. Tout le reste lui importait peu. Et comme sa chère mère et son bon ami et sauveur Saraffoff lui avaient recommandé la discrétion — à laquelle elle venait de manquer pour la première fois, — elle alla se recoucher, sans faire le moindre bruit, et s'endormit en pensant à cet étranger qui avait la peau aussi douce que la sienne.

La peau de Vladimir ! — comment aurait-elle pu se douter, la pauvrette, qu'elle la voyait de ses jolis yeux de gazelle, quand l'Albanais déroula cette étrange ceinture ?

Et elle rêva.... Et le *zbourator*, ou un fantôme approchant, troubla ses songes.

Ce diable de Vladimir Marinoff, même écorché du haut en bas, devait continuer à faire des siennes.

CHAPITRE XIII

CE QUE SAKÉLARIOS AVAIT DEVINÉ ET CE QU'IL N'AVAIT PAS DEVINÉ

Rien n'est aussi bien tenu, généralement, que les archives d'une société secrète.

L'excuse des Chevaliers de la Hache à ce fait monstrueux de s'être arrogé le droit de vie et de mort, c'est leur bonne foi... d'alors — car nous datons nos jugements, — bonne foi dont témoignaient les formes pseudo-légales dont ils entouraient leurs jugements.

Vladimir Marinoff avait contrevenu à une loi criminelle, mais acceptée par lui; son serment prévoyait une sanction, il avait donc en quelque sorte prononcé lui-même son arrêt.

Et puis sans le savoir, les Chevaliers de la Hache vengeaient la douce Varvara.

Serge Dostoïeff et Anna Marinoff ne se considéraient certes pas comme des assassins; leur conscience était en repos.

Leur conscience!... Eh oui, dans la vie ordinaire, ce jeune homme et cette jeune femme n'auraient pas tué une mouche, — eux qui venaient de commettre un meurtre, avec les circonstances les plus aggravantes: la préméditation et le guet-apens. Et pourtant ils portaient la tête haute; et pourtant encore, s'il est vrai qu'un jury quelconque, roumain, allemand, anglais, français, les eût condamnés, eux, pour avoir assassiné Vladimir Marinoff, pas un membre de ce jury, français, anglais, allemand ou roumain, ne les eut méprisés.

Pas un de nos lecteurs ne donnerait la main — n'est-ce pas ? — à Stoïan Dimitroff ou à Boïciou Ilieff ; pas un de nos lecteurs ne refuserait la main à l'assassin Serge Dostoïeff ou à la fratricide Anna Marinoff, comme pas un n'hésiterait à se découvrir devant ce vieillard aveugle qui se nomme Kroum Assanoff.

Et si Boris Sarafoff, lui, inspire de la répulsion, s'il ne nous apparaît pas comme un ennemi qu'on peut estimer quand même, c'est que ce révolutionnaire a sali ses pattes dans des tripotages d'argent, c'est que l'extorsion de fonds, qui est vol, produit la nausée.

Nous parlions d'archives bien tenues, de formes pseudo-légales respectées.

Quand le meurtrier Serge Dostoïeff, quand l'écorcheur Serge Dostoïeff eut lavé ses mains rougies de sang, quand le sinistre carabin eut mis de l'ordre dans la roulotte-amphithéâtre, que fit-il ? Il écrivit un long procès-verbal qui, roulé dans une canne creuse, devait parvenir plus tard à Kroum Assanoff, par les soins de l'Albanais Ibrahim.

Ce procès-verbal, le voici :

Serge Dostoïeff, envoyé en mission à Bucarest, avec Anna Marinoff,

« Aa Kraï de la Nuit, hommage filial, aux Chevaliers de la Hache, salut fraternel !

« Chargés d'exécuter la sentence capitale rendue contre Vladimir Marinoff, convaincu de trahison, nous avons procédé comme il suit :

« Le dix janvier mil huit cent quatre vingt dix-sept, à onze heures quarante minutes du soir, l'initié au second degré Ibrahim a amené le condamné sur le boulevard Elisabeth, en face de notre roulotte de saltimbanques. La voie se trouvant absolument déserte, nous n'avons été aucunement gênés dans nos opérations. Vladimir Marinoff portait un

bandeau sur l'œil gauche, soi-disant pour le déguiser, en réalité pour qu'il s'aperçût le moins possible de nos préparatifs, assez simples d'ailleurs pour échapper à l'attention.

« J'avais préparé un long fil de cuivre à crochet, pourvu d'une poignée de verre isolante. Dès que je reconnus Ibrahim et l'homme au bandeau, je franchis rapidement les dix pas qui séparaient la roulotte de la ligne du tramway électrique et j'accrochai mon fil de cuivre au fil aérien de gauche. Deux secondes plus tard, Vladimir posait le pied sur le rail. A ce moment, passant derrière lui, je mis sa tempe droite, qui était découverte, en contact direct avec mon fil métallique, que je décrochai vivement, en constatant que l'effet de la décharge électrique avait été foudroyant.

« Vladimir Marinoff n'eut même pas le temps de s'affaisser ; Ibrahim le soutenait déjà sous une aisselle. Je le pris sous l'autre bras et nous le transportâmes dans la roulotte, où attendait Anna Marinoff. Je vins reprendre le fil de cuivre, que je roulai soigneusement, pour le jeter plus tard dans une fosse d'aisance. Nous étendîmes le corps sur un tréteau couvert d'une toile cirée dont les bords étaient relevés en cuvette, grâce à une couture aux quatre coins. Je pris un bistouri et je procédai immédiatement à l'écorchement et à l'ablation des yeux. Il coula relativement peu de sang, qui fut absorbé par de la sciure de bois ; Ibrahim la brûlait à mesure dans le poêle. Notre sœur Anna était restée derrière le rideau séparant son lit de l'arrière de la roulotte.

« Quand tout fut fini — le travail n'avait pas duré plus d'une heure et demie, — Ibrahim sortit pour voir où nous pourrions nous débarrasser du cadavre, le plus loin possible de la roulotte.

« Un sergent de ville stationnait sur le quai de la Dâmbovitza ; par contre, le jardin de Cismégiou était absolument désert. Nous roulâmes vivement le cadavre dans la toile cirée bien épongée. Ibrahim

prit les pieds, moi la tête, et nous réussîmes à déposer le corps dans la petite île du lac de Cismégiou. Nous rentrâmes avec la toile cirée. Personne ne nous avait vus. Ibrahim enroula la peau humaine autour de sa taille et plia les yeux dans un morceau de papier. Il emporta également ma trousse de chirurgien, qu'il devait enterrer profondément dans un terrain vague. J'épongeai la toile cirée et je brûlai les éponges ; la roulotte fut lavée à plusieurs eaux ; enfin je frottai à l'émeri les endroits suspects.

« Tout était déjà remis dans l'ordre le plus parfait, quand j'entendis des coups de sifflet dans le jardin de Cismégiou ; le cadavre était découvert, mais nous n'avions plus rien à craindre, — même le tablier blanc que j'avais revêtu était détruit par le feu. Anna Marinoff a été admirable de courage. Je n'ai pas permis, je ne devais pas permettre qu'elle prît une part active à l'exécution.

« La peau du traître sera tannée par notre fidèle Strogoff, Bulgare initié au second degré. Elle sera envoyée à Sofia par un ami sûr.

« En foi de quoi, j'ai rédigé le présent procès-verbal, pour qu'il soit reconnu par le grand-maître et par mes frères et compagnons, les Chevaliers de la Hache, que la sentence rendue contre Vladimir Marinoff, convaincu de trahison, a reçu, par moi et par Anna Marinoff, assistés d'Ibrahim, sa pleine et entière exécution. »

Serge Dostoïeff.

D'après ce procès-verbal, on peut voir ce que le docteur Epaminondas Sakélarios avait deviné et ce qu'il n'avait pas deviné.

Quant à la tasse de café qui l'intrigua si fort — ce café ingéré immédiatement avant la mort, — c'était une malice d'Ibrahim. Pour arriver juste à l'heure, mathématiquement, il avait posté à la hauteur des bains de l'Ephorie un *cafedji* ambulant,

homme à lui, et bu sur le trottoir une tasse de café avec Vladimir, pour attendre le passage du dernier tramway électrique.

En quoi le Grec fut merveilleux de pénétration, c'est dans sa reconstitution du signalement de l'écorché de Cismégiou. Malheureusement, ce signalement ne disait rien à personne, puisque Vladimir Marinoff n'avait pas été vu à Bucarest, sauf par les deux juives, muettes par état et qui d'ailleurs ne lisaien pas les journaux.

Pourtant la petite Rachel fut malade ; elle eut la fièvre. Sa mère la regarda longuement, un soir, et lui demanda :

- Qu'as-tu ? Que me caches-tu ?
- Rien, mère.
- A qui pensest-tu ?
- A personne.

Et gravement, en détachant les syllabes, mais tout bas, Sarah Goldfeder lui dit :

— Eh bien, il te faut penser à quelqu'un, à Monsieur Boris Sarafoff, qui t'a sauvée de la mort, à Monsieur Boris Sarafoff, qui nous a sauvées de la misère... Tu comprends ?

- Mère, je comprends...

Deux larmes jaillirent des yeux de la petite. Elle les essuya du revers de sa petite main.

Et jamais plus les deux femmes ne parlèrent de cela.

LIVRE IV.

LA SOEUR DE CAÏN.

CHAPITRE I.

POURQUOI ISCOUSESSCO S'ÉTAIT TROUVÉ MÊLÉ À L'AFFAIRE

Pendant qu'Anna Marinoff et Serge Dostoïeff cherchent un salut incertain dans la fuite, pendant que le chef de la sûreté se désole vainement à côté de sa maigre proie — le cadavre de Mosh Cyrille, — nous avons le temps de prendre des nouvelles du faux moine blanc, de ce diable d'Iscousesco qui avait tout compromis en voulant trop bien faire, tant est vrai le proverbe : Le mieux est l'ennemi du bien !

Le premier policier venu, même pas fort, eut purement et simplement arrêté le faux moine roux, Polidor le Bien-doué. Mais Iscousesco avait de l'imagination, il débordait d'imagination, — et cent fois son imagination lui avait joné des tours pendables, et cent fois il avait recommencé à se livrer à cette « folle du logis ».

Iscousesco revenait à lui après une longue syncope.

Son premier mot — il peint l'homme tout entier — fut :

— J'ai échoué... mais je devais réussir... En matière de police, comme en matière politique, il y a les *impondérables* !

— Ah ça, avez-vous fini de jaser ! s'écria le docteur Thomas Jonnesco.

On avait recouru au grand chirurgien, qui venait de faire prendre un cordial au blessé et lui lavait la tempe.

— Un mot seulement. Dans combien de temps

serai-je sur pied, après ce coup à assommer un bœuf ?

— Dans un mois, s'il n'y a pas de complications.

— Il n'y en aura pas... Je me livre à vous, docteur ; je ne parlerai pas, je ne penserai pas, je ne me fatiguerai pas.... je veux guérir ; je veux ma revanche !

— Chut donc !

Iscousesco avait à la tempe une effroyable plaie contuse, qui devait passer du rouge au vert, du vert au bleu, du bleu au jaune, et enfin, beaucoup plus tard, du jaune au blanc, quant il serait tout à fait remis.

Imaginez un homme de quarante ans, de taille au-dessous de la moyenne, avec un buste trop long et des jambes trop courtes : ces petites jambes avaient joliment arpентé le monde. Il avait des yeux gris pétillants de malice, le teint fortement coloré, le visage sillonné de mille petites rides peu profondes, des cheveux noirs peignés avec un clou et une petite barbe en fer à cheval.

Iscousesco connaissait à fond le bassin de la Méditerranée. Il avait fourni des étoffes — à crédit, hélas ! — aux femmes du khédive ; il avait tenu un petit hôtel à Marseille ; il avait été un peu contrebandier en Espagne ; il avait vendu du beurre de Bretagne à Athènes, — sans que les Hellènes consentissent à renoncer à l'huile pour lui complaire ; à Galatz, il s'était improvisé courtier en grains. Que n'avait-il pas fait ! — honnête homme d'ailleurs, strictement honnête homme, mangeant l'argent de ses commanditaires, mais sortant de toutes ses entreprises sans un sou vaillant.

Ne s'était-il pas avisé de créer un journal d'annonces à Constantinople ! Il les surveillait si peu, ses annonces, que — dans un moment où son imagination jetait un pont sur le Bosphore, pour la commodité des dames qui veulent admirer, sans af-

fronter les flots amers, les magnifiques cyprès du cimetière de Scutari — il laissa passer les trois lignes que voici, apportées par quelque personnage facétieux :

« On demande beaucoup de *Jeunes Turcs* pour démolir une vieille maison qui tombe sur la tête de ses habitants, et la remplacer par un immeuble moderne. »

Le lendemain Iscousesco fut l'objet d'un arrêté d'expulsion.

Il lut l'annonce incriminée et dit :

— Voilà ce que me coûte une minute de distraction. C'est bien fait !

On lui demanda simplement :

— Où voulez-vous aller ?

— A Galatz.

Et sans autre forme de procès, on lui paya sa place sur un bateau de la Cie Fraissinet en partance pour les ports du Danube.

Il aurait pu lui arriver pis, car Iscousesco était bel et bien sujet ottoman, en sa qualité de Roumain-macédonien, né à Bitolia. Mais qui savait d'où sortait ce moustique bourdonnant ?

Galatz ne lui réussit pas. Il rentra dans sa chère province, à la barbe des Turcs, avec un passeport de complaisance. Il était oublié à Bitolia, d'où il était parti fort jeune. Il se lia avec des Bulgares — il connaissait admirablement leur langue. Au fait, quelle langue ne parlait-il pas admirablement, lui l'ancien employé de l'Agence Cook, — nous avions oublié cette particularité.

Et il sut merveilleusement tirer les vers du nez à ces Bulgares, aussi peu causeurs qu'ils sont conspirateurs de tradition. Et il apprit beaucoup de choses qui pouvaient lui servir.

Et quand il eut acquis cette somme de connaissances spéciales, — qui présentaient des lacunes, il est vrai, mais dont il comblait les lacunes à force d'imagination créatrice, — ce rare homme vint à Bu-

carest, demanda audience au préfet de police et lui dit :

— Je serai long...

— Commencez toujours !

— A l'origine des sociétés...

— Passez au déluge !

— Soit !.... Quoique la police ne soit pas une institution de droit divin, nous la trouvons déjà...

— à l'origine des sociétés, vous l'avez dit....

J'ai dix minutes à vous donner...

— Parfait... Je sais le roumain, le grec, le turc, l'albanais, le hongrois, l'anglais, l'allemand, le français, le russe, le serbe et le bulgare... pardon, j'oubliais l'arménien et le provençal.

— Ça fait treize langues, si je sais bien compter. Il y a, à Brăila, un jeune Américain, un peu courtier, un peu journaliste, qui en possède dix-sept. Vous ne détenez pas le record.... Que savez-vous encore ?

— Je sais tout ce qui se passe en Bulgarie et en Macédoine.

— Nous y voilà. Je vous écoute.

Et le préfet de police écouta, non pas pendant dix minutes, non pas pendant trente minutes, non pas pendant une heure, mais pendant trois heures d'horloge. Ce jour-là, son rôt brûla et sa femme se fâcha.

Quand se termina un récit que nous aurions bien voulu entendre par le trou de la serrure, pour ajouter à ce roman un chapitre particulièrement sensationnel, le préfet de police prit une carte d'agent de la sûreté, y inscrivit le nom d'Iscousesco, la signa, y apposa un timbre humide spécial et dit à son visiteur :

— Je vous engage aux appointements de cent soixantequinze francs par mois, pour commencer, avec les frais en sus, naturellement, pour les services commandés. Seulement je ne vous mêlerai pas au personnel ; vous aurez affaire à moi seul ou au chef de la sûreté.... Ne vous brûlez pas !

Ceci se passait en octobre 1896.

C'est pourquoi Iscousesco étant un camarade peu connu ou ignoré tout à fait du personnel zélé qui a pour emblème l'Argus aux cent yeux, le moine roux put si facilement entrer dans la peau du moine blanc ; c'est pourquoi Serge-Polidor joua supérieurement des agents bien excusables de leur méprise.

Le préfet de police devait faire, lui aussi, l'expérience que le mieux est l'ennemi du bien.

D'ailleurs, aussitôt entré en fonctions, Iscousesco déploya une rare intelligence et un zèle des plus louables. Ah ! sans cette satanée imagination !...

Grâce à lui, on expulsa sans bruit quelques-uns de ces hôtes qui, trompés par une longanimité qui allait bientôt porter ses fruits amers, prennent la Roumanie comme champ d'expériences.

Disons-le d'ailleurs, en 1896, la police du royaume était loin de valoir ce qu'elle valut en 1900. Les beaux jours de Radou-Mihai étaient passés depuis longtemps ; et encore, sous Radou-Mihai, la police s'occupait surtout des adversaires politiques du gouvernement d'alors, et rien qu'accessoirement des conspirateurs internationaux qui viennent dans cet hospitalier pays préparer des pétards qui éclatent un peu partout.

Aujourd'hui, après un complot contre la vie du souverain, après tant d'assassinats politiques commis sur notre territoire, jusqu'au cœur de la capitale, nous nous sommes dit : En voilà assez ! -

Argus, après avoir trop dormi, s'est décidé à ouvrir ses cent yeux.

Il y voit très clair désormais.

CHAPITRE II

UNE BALLE DANS UN COR DE CHASSE.

Nous avons laissé à Baïcoï notre bon ami le docteur Epaminondas Sakélarios.

Il en était revenu avec un joli document humain.

La veuve du paysan mort dans le puits à pétrole lui avait dit, en recevant le billet de mille francs :

— Monsieur, je me remarierai après les dix mois....

— Mais tu m'avais dit que ton mari était un ivrogne fieffé, qu'il te battait !

— Précisément. Et j'épouserai un ivrogne plus fieffé encore, qui me battra davantage.

— Tu dis... ?

— Il y a plus de chance comme ça pour qu'il reste dans le puits... Ça me fera une petite fortune, à la fin.

Le docteur rit à se tenir les côtes.

Il riait encore en retournant à Bucarest.

Le lendemain, il ne riait plus. En rentrant, le soir, dans sa mansarde d'hôtel, il trébucha et se fit une énorme bosse au front. On avait tendu une corde en travers du couloir.

— Tiens, tiens, tiens ! dit le docteur.

Il détacha la corde, la fourra dans sa poche et ne parla de cela à personne.

Cinq jours plus tard, il recevait une lettre de son île. Un notable de la localité lui écrivait :

Cher Monsieur Sakélarios,

« Pendant la nuit d'hier, vos chèvres ont été égorgées, vos oliviers ont été coupés au pied et votre maison a été incendiée. On recherche les cou-

pables, mais j'ai le regret de vous apprendre que nous n'avons aucun indice.

« J'espère que vous supporterez cette mésaventure avec votre philosophie habituelle. Ma demeure sera la vôtre, quand vous viendrez par ici.

« Vous me prendriez pour un idiot si je supposais qu'il s'agit d'autre chose que d'une vengeance privée. On ne vous connaît pourtant pas d'ennemi ; vous n'avez jamais fait que du bien. Vous en êtes mal récompensé.

« Recevez, cher Monsieur Sakélarios, l'expression de tous mes regrets avec celle de mes sentiments bien dévoués. »

Cécropidis.

— Tiens, tiens, tiens ! dit encore le docteur, après avoir parcouru cette lettre.

Il la plia, la mit dans sa poche, à côté de la corde, et ne parla de cela à personne.

Le lendemain du jour de la mauvaise nouvelle, Sakélarios reçut un paquet de provisions—des produits de sa chère patrie : olives, miel, fromage, poisson salé,—avec une carte sur laquelle étaient tracés en grec ces simples mots sans signature : « De la part d'un ancien client reconnaissant. » Le docteur était habitué à ces petits cadeaux.

Avec sa sobriété légendaire, il prit une cuillerée de miel de l'Hymète sur du pain, et la dégusta en répétant ce beau vers :

J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles...

Une heure après, il avait la gorge sèche, le pouls intermittent, et d'autres symptômes d'empoisonnement, sans compter une violente colique. Il but du lait, se traita à sa façon, se traîna jusqu'au bain russe, où il transpira abondamment et se fit masser vigoureusement.

Il avait dit pour la troisième fois :

— Tiens, tiens, tiens !

Il ne parla non plus de cela à personne.

Avec son tempérament vigoureux, le docteur eut bientôt retrouvé sa parfaite santé, sinon sa belle humeur.

Il faut remarquer que tous ces épisodes se placent avant, pendant et après la fuite de ceux qui étaient pour le docteur, en attendant plus ample informé, Xanti la Charmeuse et Polidor le Bien-doué.

Sakélarios n'avait pas encore changé ses habitudes ; seulement il ne voulait plus entendre parler de l'instruction relative à l'homme écorché de Cismégiou.

— J'en ai assez comme ça, pensait-il. Ce n'est pas mon métier après tout !... Nous disons : la corde tendue dans le couloir pour me faire assommer, — et d'un ; tout mon petit avoir de là-bas perdu, — et de deux ; la tentative d'empoisonnement, — et de trois... Les mauvaises choses vont par trois, comme les bonnes. On en restera là probablement.

La tentative d'empoisonnement était si sérieuse que le docteur, pour éprouver le fromage, les olives et le poisson, — puisque, quant au miel, il était parfaitement fixé, — fit passer de vie à trépas trois chiens errants, auxquels il donna à manger de ces comestibles à la Locuste, dont il détruisit le reste avec le plus grand soin.

On lui laissa la paix, pendant deux semaines.

Il croyait donc que ses ennemis s'étaient lassés, et pour retrouver sa belle gaieté, comme il avait retrouvé sa belle santé, il empoigna, un soir, son cor de chasse, ouvrit la fenêtre, s'en approcha et donna, comme il le disait «une aubade au quartier.»

Cet original composait des fanfares qu'il baptisait d'un nom de personnage connu : il y avait la *Kalindérine*, la *Stourdzine*, la *Také-Ioneskine*, la *Carpine*, la *Lahovarine*, etc. La *Géorgine* sonnait joyeusement pour le roi de Grèce ; la *Tricoupine* alternait avec la *Délyannine*, en l'honneur des

deux hommes d'Etat qui tour à tour géraient les affaires de sa douce Hellade.

Ce soir-là, il sonnait la *Géorgine* à pleins poumons—*taratata taratata taratata*.

En face de son hôtel, sous une porte cochère, un vieux mendiant, appuyé sur une grosse béquille, semblait l'écouter avec ravissement.

Et le docteur se penchait à la fenêtre, sortait la tête et les épaules pour mieux se faire entendre, quand tout à coup l'instrument se brisa dans sa main.

Sakélarios avait éprouvé une violente secousse ; il cracha une dent, que le choc de l'embouchure avait cassée ; une balle, après avoir perforé le pavillon du cor, s'était enfoncée profondément dans le bois de la fenêtre, à deux pouces au-dessus de sa tête.

On n'avait pas entendu la moindre détonation.

Le mendiant d'en face avait disparu, — celui que tout à l'heure on aurait pu voir épauler sa béquille.

Le docteur ne dit plus : « Tiens, tiens, tiens !.... » il dit :

— Ils ont des fusils à vent, maintenant !... En attendant, j'en suis pour un cor de chasse de quarante-cinq francs !

Et il referma sa fenêtre.

Pourquoi ne pas prévenir tout de suite le lecteur que le mendiant au fusil à vent, au fusil-béquille, se nommait Ibrahim l'Albanais.

Ibrahim voulait donner une leçon à un vieux Grec qui s'était trop occupé des affaires d'autrui.

CHAPITRE III.

L'IDÉE FIXE.

Sakélarios avait fait assez bonne figure jusque là; mais cet homme était essentiellement méfiant et sujet à des accès de misanthropie.

Après s'être dit: «Les mauvaises choses vont par trois, comme les bonnes», au quatrième tour fâcheux qui lui fut joué, — la balle dans le cor de chasse, — il s'imagina que ça ne finirait jamais; et après avoir été authentiquement persécuté, il devint peu à peu un maniaque de la persécution.

Au commencement, il sortait comme d'habitude de chez lui. Un jour, il lui arriva de faire la rencontre du juge d'instruction Dobricéano, qui le salua avec les plus grands égards et s'apprêta à lui adresser la parole.

— Qu'on ne nous voie pas ensemble! dit Sakélarios. La corde, le poison et la balle, voilà ce que vous m'avez valu,—sans compter ma maison brûlée, mes oliviers coupés et mes chèvres égorgées!

Le juge resta stupéfait, lui qui ne savait rien des mésaventures du collaborateur bénévole de son instruction.

La façon par trop sommaire dont Sakélarios parlait de balle, de poison et de corde, surtout cette histoire de maison, d'oliviers et de chèvres, quand le jeune magistrat ne se doutait même pas que le bonhomme eût jamais eu un toit à lui pour y reposer sa tête, tout cela fit naître un soupçon dans l'esprit de Dobricéano. Il se dit: «Le pauvre vieux devient fou.» Et saluant de nouveau, il poursuivit son chemin.

Le lendemain, Sakélarios passait dans une rue étroite, où une maison hors de l'alignement déborde sur le trottoir, réduit à une trentaine de centimètres.

A ce moment, arrivait un fiacre, lancé à cette allure rapide particulière aux cochers de Bucarest. La roue rasa l'étroit trottoir sur lequel était monté le Grec, qui eut à peine le temps de s'aplatiser contre la muraille.

— Et de cinq, dit Sakélarios. Cette fois, *ils* ont voulu me rouer!... Mais j'ai le numéro du fiacre : six cent soixante-six... Je déposerai une plainte.

Et le Grec déposa une plainte. Le cocher en fut quitte pour une semonce. C'était un brave Roumain, jouissant de la meilleure réputation. Or Sakélarios avait dénoncé un « complot contre sa vie ». On essaia de lui démontrer qu'il n'en était rien ; il eut un sourire d'incrédulité.

Quelques jours se passèrent encore, quand un commissionnaire de rue lui apporta une boîte de caviar frais, de la part d'une personne à qui le docteur avait rendu un petit service.

— Le nom ? demanda Sakélarios soupçonneux.

Le malheureux commissionnaire écorcha le nom, se troubla devant les airs terribles du Grec, balbutia, prit peur, voulut se retirer.

Sakélarios sonna, fit arrêter le commissionnaire, porta le caviar au laboratoire... où il fut jugé excellent.

Le messager fut relâché ; mais au lieu de prendre la chose plaisamment, l'expéditeur de la boîte se fâcha tout rouge et déclara que le Grec était, non pas excentrique comme on l'avait cru jusqu'à présent, mais fou à lier.

Quant à Sakélarios, il avait dit : « Et de six ! » et ne voulait pas en démordre.

Il resta toute une semaine enfermé dans sa chambre, n'ouvrant au garçon qu'avec des précautions infinies, ayant une cage de cobayes et une autre cage

de rats, auxquels il faisait essayer les mets très simples qu'on lui apportait.

— Devrai-je donc imiter Mithridate ? se disait-il, habituer mon organisme à tous les poisons, pour n'avoir plus rien à craindre de leurs effets ?

Enfin, il se lassa de la claustration et sortit dans la rue, non sans dévisager tous les passants.

Il eut été mieux inspiré de regarder à ses pieds. En effet, il marcha maladroitement sur la patte d'un chien qui, par esprit de représailles, le mordit profondément au mollet.

— Et de sept ! s'écria Sakélarios.

Il alla immédiatement à l'institut Babesh se faire inoculer le virus antirabique... Eh oui, ce chien ne pouvait être qu'enragé. *Ils* l'avaient posté sur son chemin.

On rit beaucoup dans le monde des médecins, où le bonhomme n'était pas aimé, et un peu dans le monde des profanes.

Ce n'était plus la manie, c'était le délire de la persécution.

Une fois encore, sur la place du Théâtre, à l'heure où les désœuvrés du Bucarest bâillent devant Rieglér, Sakélarios avisa un mendiant pourvu d'une énorme béquille.

— Cette fois, je te tiens ! hurla-t-il.

Il se précipita sur le pauvre diable, s'empara de la béquille, la fit sonner, essaya de dévisser le bout de fer, chercha le ressort imaginaire de cet imaginaire fusil à vent.

On faisait cercle, les plaisanteries pleuvaient. Le Grec voulut bien convenir qu'il s'était trompé... une fois par hasard. Il y mit beaucoup de mauvaise grâce.

Le lendemain, il eut sa revanche.

Résolu à se claquemurer dans sa mansarde, il était seulement descendu au bureau de l'hôtel pour déposer une lettre à envoyer, lorsqu'un individu hirsute se précipita à sa rencontre. Il portait un énor-

me bonnet de peau d'agneau, une veste courte, de larges braies à la bulgare, une ceinture rouge avec un énorme coutelas passé dedans.

— Vous êtes bien le bon docteur qui ne fait pas payer les pauvres gens ?

Sakélarios arracha le couteau de la ceinture, en criant :

— A l'assassin ! fermez les portes ! Arrêtez cet homme !

L'assassin restait bouche bée. Puis il se frappa les cuisses, en bégayant :

— Est-ce possible ?... Mon Dieu ! est-ce possible ?

On était accouru. L'homme avait une carte d'un Grec de Bucarest honorablement connu, qui le recommandait au docteur des pauvres.

Sakélarios ne voulait rien entendre :

— C'est pour la huitième fois qu'ils veulent m'assassiner... Et personne ne me défend !... C'est un complot universel !

Le patron de l'hôtel se fâcha et lui donna congé.

Alors Sakélarios monta dans sa chambre, prit une feuille de papier et écrivit de sa plus belle écriture :

Monsieur le Procureur général,

« C'est moi qui ai électrocuté et écorché l'homme de Cismégion. Cette double opération a eu un but scientifique. Je conviens que la loi ne permet pas ce genre d'expériences. Aussi je me livre. »

Epaminondas Sakélarios.

« P. S. Je désire être arrêté le plus tôt possible, pour m'éviter les ennuis d'un déménagement, mon logeur ne voulant plus me garder. Avant d'apposer les scellés, prière de retirer les cobayes et les rats qui mourraient de faim. »

E. S.

Il envoya la lettre.

Trois heures plus tard, une voiture fermée à qua-

tre places s'arrêtait devant l'hôtel. Il en sortit un homme à la mine sévère et deux autres hommes à la tenue peu soignée.

Ils frappèrent à la porte du Grec.

— Qui est là ? demanda Sakélarios.

— Ceux que vous attendez.

— Vous venez m'arrêter ?

— Mais certainement.

— Entrez donc !

La clé tourna dans la serrure. Le Grec était radieux.

— Monsieur le commissaire de police, Messieurs les agents....

Les trois hommes sourirent.

— Permettez-moi d'emporter quelques petits souvenirs....

Et Sakélarios prit un cor de chasse brisé, une corde et une balle de fusil.

Une demi-heure plus tard, le docteur Epaminondas Sakélarios se trouvait installé dans la meilleure maison de santé de Bucarest. Des amis avaient fait une collecte fructueuse à son intention.

— Suis-je au secret ? demanda-t-il.

— Mais.... si ça vous fait plaisir.

— Je crois que ça vaudra mieux... de la sorte *ils* ne viendront pas m'embêter... Mais comme les cellules sont confortables ici !

— Oh ! la prison préventive... vous comprenez !...

CHAPITRE IV.

LES FUGITIFS

Allons bien vite retrouver Xanti et Polidor, ou plutôt Anna Marinoff et Serge Dostoïeff, que nous avons laissés la nuit, en rase campagne, du côté de ce joli village de Foundéni, à l'église extérieurement décorée de motifs archaïques en stuc, et qui est campé si coquettement au bord d'un des lacs formés par la Colintina paresseuse.

Sans encombre, ils traversèrent le village pour trouver la chaussée et le pont ; mais une fois arrivés devant la villa du colonel Maïcan, il fallut livrer bataille à une bande de chiens féroces. Dostoïeff les écarta à coups de pierres.

Puis ils reprirent à travers champs.

Où allaient-ils ? Dans la direction de Filaret, d'où ils suivraient non la grand'route, mais la voie ferrée, en évitant chaque gare par un détour, pour aller vers Giourgévo et tâcher d'atteindre Roustchouk.

Il y avait une heure environ qu'ils marchaient de la sorte, dans le noir, quand le pied d'Anna buta contre une grosse pierre. Elle voulut se relever, elle ne put y réussir ; elle s'était foulé la cheville.

— Nous jouons de malheur ! dit Serge d'une voix sombre.

— Ecoute, frère, abandonne-moi ! Conserve-toi pour la sainte cause ! Je suis une pauvre épave qui gêne ta marche...

— La sainte cause c'est toi ! Que m'importe le reste !.... Je puis tout sacrifier à la grandeur de ma patrie, tout, excepté toi !.... Je partagerai ton sort...

Je ne suis pas Sarafoff, moi ! — Sarafoff qui va et vient, mange et boit, dort et conspire, en te laissant exposée à d'horribles périls !... Tu m'as choisi, sœur ; mais si, moi, j'avais été Sarafoff, je n'aurais pas permis qu'un autre accompagnât Anna Marinoff !

La jeune femme n'entendait pas, — cela valait mieux peut-être. Elle avait perdu connaissance.

Serge la prit dans ses bras, Serge le vaillant, Serge le dévoué, et il avança avec ce doux fardeau. La tête d'Anna pendait sur son épaule, ses cheveux caressaient sa joue, le cœur de la bien-aimée battait contre le sien.

Et le jeune homme leva vers le ciel ses yeux d'or et remercia l'infini.

Le jour commençait à poindre, quand il arriva par un long détour derrière la gare de Filaret. Ses bras étaient brisés, il peinait, il râlait ; mais une joie indicible possédait toute son âme. Le fugitif n'eut pas changé son sort contre celui d'un roi.

Anna était revenue à elle ; mais elle resta longtemps sans un mouvement, sans une parole, comme un petit enfant blotti au sein de sa mère.

C'était si vrai que son premier mot fut :

— Tu n'es pas un frère, tu es une mère !...

Le jeune homme étouffa un cri de révolte.... La tendresse d'Anna ne trouverait donc jamais le mot qu'il attendait !

Il la déposa sur le bord du chemin. Impossible de suivre la voie ferrée, de franchir tant de kilomètres avec une femme sur les bras... Que faire ?

A ce moment passait un paysan dans une caroutza.

Serge le héla.

— Eh ! l'ami, prends ma sœur à côté de toi ; je suivrai à pied, puisque ta voiture chargée va au pas. Je te paierai bien.

— Où allez-vous ?

— A Gostinari.

Serge évita de parler de Giourgévo. On avisera plus tard.

— Ça se trouve bien, dit le paysan ; je vais, moi, à Proundou. Mais montez tous les deux ; il y a de la place... Nous boirons en route.

Au premier cabaret, ce furent deux *tzouicas*; au deuxième cabaret, encore deux topettes de cette eau-de-vie de prunes, et ainsi de suite; seulement Serge faisait boire le paysan et ne buvait plus, lui.

Au huitième cabaret, on n'arrêta pas. Le paysan dormait à poings fermés, et Serge, tenant les guides, avait mis les chevaux au trot, coûte que coûte.

— Si je le menais droit à Giourgévo ? se demandait-il.

Mais non, leur signalement devait être transmis à toutes les frontières. Il valait mieux se terrer quelque part en Roumanie.

Ils approchaient de Gostinari, quand ils rencontrèrent une vieille femme qui suivait la même direction.

Elle les salua.

Serge, frappé de l'air de bonté et de franchise de cette femme, arrêta la *caroutza* et lui dit :

— Ecoute, bonne vieille, ma sœur a mal au pied ; nous allons loin. C'est moi qui mène cet ivrogne, qui devrait nous mener.... Peux-tu nous loger pendant quelques jours, en payant ?

— Je le puis, bonnes gens, si vous vous contentez de peu. J'ai deux lits ; ta sœur couchera avec moi, et toi avec mon fils Stan, le garde-forestier. On m'appelle la vieille mère Rada, oui, Baba Rada.

— Serons-nous bientôt chez toi ?

— C'est tout près d'ici, voyez, à l'orée de la forêt.

Quand ils furent arrivés devant une gentille chaurière tapie sous les arbres, Serge prit Anna et laissa les chevaux se charger tout seuls de ramener le paysan ivre chez lui, ce dont ils s'acquittèrent en bêtes qui sentent l'écurie.

— Mon fils ne rentrera que ce soir, dit Baba Rada ; installez-vous, mes enfants !... Mais voyons

ce pied ; je sais un peu masser, moi ; il y aura peut-être moyen de le guérir...

Elle déchaussa Anna et se mit en devoir de presser doucement les muscles foulés. La vieille s'était agenouillée au pied du lit, sur lequel Serge avait déposé la jeune femme.

Tout à coup Baba Rada sourit et, levant la tête :

— Ce n'est pas un pied de paysanne, ça, ma fille ; il est trop blanc et trop fin, et ces ongles sont trop soignés... Vois-tu, ta peau dément ton costume. Au fait, il ne m'en chaut. Demoiselle ou gardeuse d'oies, je te soignerai de mon mieux...

Elle regarda attentivement Serge, fort gêné de cet examen.

— Quant à toi, beau jeune homme aux yeux d'or, qui voyages en *caroutza*, tu aurais peut-être le moyen de te payer le chemin de fer.... Mais j'ai compris....

— Qu'as-tu compris ? demanda la jeune femme d'une voix étranglée.

— Pardienne ! j'ai compris que vous êtes des amoureux qui se sauvent. Le beau gars a enlevé la belle fille, voilà tout... Mais, encore une fois, il ne m'en chaut, et....

— Si j'ai de quoi me payer le chemin de fer, que je ne prends pas, interrompit Serge, j'ai aussi de quoi payer ton silence...

— Oh ! je ne suis pas bavarde.

— Ton hospitalité alors...

— Je ne tiens pas auberge... Tu paieras exactement ce que tu me coûteras, pas un sou de plus !
Serge s'inclina silencieusement.

La vieille apporta un bloc de *mamaliga*, cette épaisse bouillie de maïs que le peuple consomme en guise de pain, un lambeau de *pastrama* (viande séchée au soleil), du fromage et des oignons.

Les fugitifs se restaurèrent un peu, puis tout habillés s'endormirent d'un pesant sommeil.

Au réveil, ils aperçurent dans la chambre un

homme de quarante à quarante-cinq ans, en gilet de peau du mouton, guêtré de cuir, appuyé sur un fusil, et qui causait tout bas avec Baba Rada.

— C'est mon fils Stan, dit celle-ci.

Mais sa voix était un peu sèche.

— Ecoutez, dit Stan, si vous êtes ceux pour lesquels le télégraphe joue dans toutes les directions, si vous êtes les assassins de Cismégiou, je ne puis vous garder chez moi... Oh ! je ne vous vendrai pas ; le toit qui me vient de mon père ne livrera pas ses hôtes... Vous partirez librement, pour aller vous faire pendre ailleurs... Répondez, qui êtes-vous ?

— Une pauvre femme blessée, dit Anna.

Le forestier haussa les épaules avec embarras.

Il avait une loyale figure, cet homme maigre, au vrai type de Roumain vert, de Roumain de vieille roche, avec ses yeux francs et sa longue moustache tombante.

Serge risqua le tout pour le tout.

— Homme, sauve ma sœur en la gardant chez toi.... Je partirai ; je serai pris, tant pis !... C'est moi, moi seul qui ai tué.

— Tu mens ! cria Anna.

Elle voulut se mettre debout. La douleur lui arracha un cri.

— Ecoute, Stan, je suis une bulgare...

— Oh ! les Bulgares, je les connais ; il y en a de bons... Je me suis assez battu chez eux !

CHAPITRE V

LE VENGEUR DE MARIA MARINOFF

Le forestier rêva un instant. Les souvenirs lui revenaient en foule.

— Oui, je suis entré le premier dans la redoute de Grivitza, moi!... ça chauffait dur... Notre Carol m'a décoré...

Et avec brusquerie :

— Toi, l'homme, ne dis rien ; laisse parler la femme... Qu'elle me donne quelque bonne raison !... Voyons, je n'ai pas l'air d'un mouchard, moi !... Des primes pour livrer quelqu'un, je ne mange pas de ce pain-là !

Anna le regarda droit dans les yeux :

— J'ai puni un traître.... en tuant mon frère !

— Ton frère !

— Mon frère... Regarde ta mère ; regarde celle qui t'a porté neuf mois dans son sein, celle qui t'a nourri de son lait....

— Pas loin de deux ans, interrompit la vieille, il n'en finissait plus de téter...

— Eh bien, si un bachi-bouzouk infâme avait violé ta mère, et si ta mère, pour ne pas survivre à cette souillure, s'était brûlée vive dans sa maison...

— Peut-on faire des suppositions comme ça ! s'écria Baba Rada, en se cachant le visage.

— Dis, homme, si tu avais dans ta vie cet horrible souvenir, quelle serait ta seule pensée ?

— Venger ma mère, bien sûr, dit le forestier.

— Eh bien, ma seule pensée a été de venger la mienne.... car c'est son histoire que je te raconte....

— J'en ai déjà entendu une comme ça, dit Stan à demi-voix.

— Et sais-tu que mon frère, le fils de l'otage assassiné par les Turcs, le fils de la femme violée par le bachi-bouzouk Ahmed...

— Tu dis ? interrompit le garde-forestier, qui paraissait au comble de la surprise.

— Je dis que mon frère a surpris le secret des hommes qui voulaient venger son père et sa mère, et tant d'autres pères et tant d'autres mères, des hommes qui voulaient délivrer d'autres Bulgaries, comme tu as aidé, toi, à en délivrer une... Je dis que ce frère, que le fils des martyrs Marinoff...

— Marinoff !...

Stan leva les bras vers le ciel. Serge suivait cette scène avec une extrême intérêt ; il devinait qu'il allait se passer quelque chose et que ce quelque chose serait bien.

— Oui, continua la jeune femme au comble de l'exaltation, je dis que ce misérable a vendu notre secret aux Turcs... aux Turcs, entends-tu bien!... Et si le bachi-bouzouk Ahmed a fait son chemin, s'il est devenu pacha comme tant d'autres, c'est lui peut-être qui a compté au fils de sa victime d'il y a vingt ans, les trente deniers de Judas !

— Pour ça, je te réponds du contraire !... Mais ton frère était un sacré animal, un vilain bougre.... et ma foi, à ta place !... Maintenant, écoute à ton tour... Mais j'ai une vieille bouteille de vin, nous allons la déboucher... et demain j'irai vous tuer un lièvre...

— Tu ne nous chasses plus ? demanda Anna.

— Ni lui, ni toi...

Il versa du vin dans quatre tasses.

— Et la preuve, c'est que je bois à votre santé.... comme vous allez boire à la santé de Stan, le caporal de chasseurs roumains qui, à Grivitză, enfonça sa baïonnette dans le ventre — écoutez bien — dans le ventre du bachi-bouzouk Ahmed !

Anna ne but pas ; sa tasse avait échappé de sa main.

— Parle, dit-elle avec fièvre ; comment as-tu su ?...

— Pour sûr que si je l'avais tué sur le coup, je n'aurais rien su... Mais quand je le lardai, il me piqua... un joli trou dans la cuisse. On nous transporta tous les deux dans la même ambulance.... J'avais à côté de moi un camarade qui comprenait le turc... et comme le bachi-bouzouk gueulait un tas de choses dans son délire, le camarade me traduisait tout ça, pour passer le temps... Il criait tout le temps, ce païen : « Maria Marinoff !... la femme que j'ai violée... la femme qui s'est brûlée avec sa maison !... Elle me regarde... elle m'appelle... elle m'arrache les boyaux du ventre... elle me fend en deux à coups de hache ! » Et il recommençait sans trêve ; et il expira le troisième jour, en râlant encore : « La hache... le viol... Maria Marinoff ! »

— Stan, sois béni !... Stan, laisse-moi baisser tes mains vaillantes, tes mains vengeresses !

Et Anna mouilla de pleurs les rudes mains du garde-forestier, elle qui, depuis sa vingtième année, avait perdu le don des larmes.

— Et moi qui ai tant fait pour elle ! soupira Serge en se détournant.

Mais il réprima ce mouvement d'envie et alla donner l'accordé au chasseur de Grivitzia.

— Ecoute, dit Anna, si jamais, à ma connaissance, des Bulgares voulaient faire quelque chose contre les Roumains, je l'empêcherais de tout mon pouvoir... Stan, je te le jure !

— Et moi, je m'associe à ce serment ! ajouta Serge Dostoïeff.

— Tous amis, quoi ! conclut joyeusement le garde-forestier... Et maintenant il faut se coucher... Côté des hommes, côté des femmes... Et dormez sur les deux oreilles... Hum ! ce n'est pas chez un fonctionnaire de l'Etat qu'on viendra vous chercher !

CHAPITRE VI.

UNE EXPLICATION DÉCISIVE

Le lendemain matin, Stan prit son fusil pour aller faire un tour de forêt et Baba Rada resta seule avec les fugitifs.

— J'ai bien réfléchi, dit-elle, à ce qui s'est dit hier. Je ne suis qu'une pauvre vieille femme ignare, moi, et je vois bien que nous ne sommes pas pétris de la même pâte. Mais je trouve tout de même que ce n'est pas bien de vivre comme ça avec des idées de vengeance... Vous êtes pourtant chrétiens orthodoxes comme moi ; vous avez récité, comme moi, l'oraison dominicale. Au moins, pendant votre enfance, vous vous êtes agenouillés pour dire : « Notre père!... pardonne-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés !... » Quand je dis cela, moi, je donne un sens à mes paroles... Crois-tu, Anna, que toi seule, tu as éprouvé de grands malheurs ? Crois-tu que, dans d'autres familles, il n'y a pas eu des hommes assassinés et des femmes violées ?.... Tiens, j'ai bien envie de te raconter...

— Mère, dit Anna, ne dis rien de ce qui pourrait me faire hésiter, moi dont la vie a un unique but... D'ailleurs, ce serait inutile... Tiens, je suis à ta merci; tu peux me dénoncer... Eh bien, je te déclare que si tu me demandais, pour prix de ta généreuse hospitalité, une promesse, une simple promesse, je te dirais d'appeler les gendarmes Oh ! tu m'as entendue, hier : « Si jamais, à ma connaissance, des Bulgares voulaient faire quelque chose contre des

Roumains, je l'empêcherais de tout mon pouvoir. » Cela est juré ; mais pour les Turcs, c'est une autre affaire. En quoi l'intéressent-ils tant, mère ?

— Ce sont des hommes, ma fille. Il y en a de bons, il y en a de mauvais.... Que les bons soient sauvés selon leur foi !

— Et les autres ?

— Que Dieu les juge !... Mais, mon enfant, écoute : Ce n'est pas seulement en Bulgarie que la guerre a apporté ses excès. Ma sœur, à moi, fut aussi violée... par un cosaque... Un cosaque ou un bachi-bouzouk, c'est la même chose quant au résultat.... Et pour ma sœur, le résultat se compliqua d'un enfant au bout de neuf mois...

— Et elle ne lui a pas brisé la tête contre une pierre, à cet enfant ?

— Non, elle l'a élevé... Et pour mieux élever cet innocent, elle ne s'est pas mariée... Et l'on n'a eu pour elle que compassion et respect.

— Et cet enfant n'était pas un monstre ? cet enfant n'a pas hérité de tous les vices de son père ?

— Cet enfant fut un modèle. Et sais-tu comment il est mort ?... A Braïla, noyé, en portant secours à un Russe tombé dans le Danube. Il avait vingt-deux ans... Et il savait comment il était né, puisque — oh ! sans raillerie, affectueusement, — ses camarades ne l'appelaient que « le Moscal » ; et il savait encore que l'homme qu'il voulait sauver, lui sachant à peine nager, était un Moscal... Et je dis, ma fille, que mon neveu valait mieux que toi ; et je dis encore que la vengeance n'est pas un but pour une vie chrétienne, pour une vie humaine... Ton frère ! Oh ! oui, ton frère était un bien mauvais sujet ; mais c'est toi, peut-être, qui, avec tes idées de haine, as voulu en faire un conspirateur ; et les secrets qu'il a vendus — pour sûr il eut mieux valu qu'il les ignorât, — c'est toi sans doute qui les lui avais dévoilés... Je ne sais pas, moi, pauvre femme ignorante ; mais ça pourrait bien être comme ça.

— Alors, je serais....?

La vieille coupa la parole à Anna :

— Eh ! ma fille, je ne te juge pas... Tu relèves d'un autre tribunal que de celui de Baba Rada, le tribunal de ta conscience... Mais en voilà assez ; donne-moi ton pied, que je le masse !

Serge Dostoïeff était resté muet et sombre. Un grand combat se livrait en lui ; et il en voulait à cette humble paysanne d'avoir dit ces paroles qui le faisaient douter de la légitimité de sa mission... Mais sa mission, sa vraie mission, c'était encore de protéger Anna... Et si quelque chose pouvait arracher la jeune femme au courant qui l'emportait, si elle se rendait compte que Sarafoff n'avait pas compris son devoir vis-à-vis d'elle, si, lasse de son rôle de Némésis, elle voulait comprendre que tout bonheur n'était pas perdu pour elle, ce quelque chose serait bénii... Il n'était qu'un homme qu'elle pourrait épouser, lui Serge, le complice de son crime !... Quel autre voudrait de la sœur de Caïn ?... Mais eux, ils pourraient ensevelir le souvenir de la nuit sanglante au plus profond de leur cœur, s'en aller bien loin, pour être oubliés... et pour oublier.

Anna sembla comprendre ses pensées ; elle lui dit en bulgare, de la voix dure qu'elle prenait quelquefois :

— Toi, frère, ne rêve pas !

— Qui te dit que je rêve ?

— Je sais, moi... Ne rêve pas. Le jour où je serai convaincue qu'un seul de mes actes n'était pas légitime, ce jour-là, je me tuerai !... En attendant, je marcherai droit à mon but. Faibliraïs-tu ?

— Non, je ne faiblis pas.... Je suis ton esclave volontaire...

— Mon esclave.... volontaire.... Tu m'aimes donc ?

— Pourquoi me le demander ?

— Tu n'aimes donc pas rien qu'une idée ?

— Tu l'incarnes, pour moi, cette idée.

— Frère, tu déchois à mes yeux... Et puis, Serge

Dostoïeff ne peut aimer la maîtresse de Boris Sarafoff, comme la maîtresse de Boris Sarafoff ne peut appartenir à Serge Dostoïeff.

La maîtresse de Sarafoff... Elle avait dit le mot qui déchirait le voile, qui faisait cesser un doute enfantin, un doute stupide. Et il répondit bien bas:

— Je le sais, et c'est ce qui me tue !

Anna regarda longuement, avec une émotion qu'elle combattait, le loyal compagnon qui lui faisait cet aveu.

Elle eut une inspiration :

— Ne sois pas jaloux de Sarafoff, au moins !.... Je me suis donnée au révolutionnaire ; l'homme m'importait peu... Le choisirais-je, aujourd'hui ? Je ne le crois pas.... ou plutôt je suis bien sûre que non. Mais Anna Marinoff mourra sans avoir appartenu à deux hommes.

Elle scanda lentement ses paroles :

— Tu as fait pour moi plus qu'être au monde... plus que Boris Sarafoff, cent fois plus, oh ! oui.... Eh bien, sache-le, s'il est vrai que je ne serai jamais la femme, jamais la maîtresse de Serge Dostoïeff, j'ajoute que je ne serai jamais la maîtresse, jamais la femme de personne, de personne au monde... pas plus de Boris Sarafoff que d'un autre !

— Merci ! dit Serge d'une voix étranglée.

Et elle mit sur le front du jeune homme un baiser de sœur.

A ce moment la porte s'ouvrit. Stan le garde-forestier élevait à bout de bras un lièvre superbe.

— Hein ! il est beau celui-là ! dit-il joyeusement. Allons, mère, arrache-lui la peau !

Ce mot, lancé innocemment, jeta un froid.

CHAPITRE VII

UN PEU DE PSYCHOLOGIE.

C'était le 16 mars. Un souffle de printemps fondait la neige, fondait la glace. Les paysans étaient heureux d'échapper à la claustration relative de l'hiver. Assez de la *hora* du dimanche dans quelque salle enfumée de cabaret ; bientôt la ronde se déroulerait en plein air, librement, sous les vieux acacias ou sous les tilleuls embaumés. Déjà les saules montraient leurs pâles bourgeons veloutés. La belle saison promettait d'être précoce.

Grâce aux bons soins de Baba Rada, le pied d'Anna Marinoff s'était parfaitement remis ; mais la jeune femme était malade, gravement malade même. Heureusement, elle avait auprès d'elle un ami doublé d'un médecin habile ; et si le docteur Serge Dostoïeff avait laissé la vieille hôtesse masser à sa façon la cheville de la jeune femme, c'est qu'il savait qu'en cette matière une *baba* roumaine en remontrerait à toute la Faculté. D'ailleurs il avait dit son mot et coopéré au succès de la cure.

Pour combattre la fièvre lente qui minait la constitution d'Anna, il eut plus de peine, en ce sens que s'il pouvait rédiger des ordonnances, il ne pouvait les signer. Il usa donc des remèdes courants, comme des cachets de quinine que le pharmacien débite à tout venant.

Stan sut dépister tous les soupçons. Ils avaient toujours vécu très solitaires, sa mère et lui, ne comptant plus de parents à Gostinari ; la maisonnette du garde-forestier n'était pas sur le bord de

la route, mais à quelques dizaines de mètres, dans la forêt. Il trouva moyen d'éconduire, sans en avoir l'air, les deux ou trois voisins que des affaires amenèrent chez lui ; un jour que l'inspecteur forestier visita son canton, il eut la présent d'esprit et le temps de cacher Anna et Serge dans le grenier.

La seule chose qu'il refusa à ses deux hôtes, ce fut de laisser sortir Serge autrement que la nuit, pendant quelques minutes, pour respirer un peu ; ce fut aussi de les laisser l'un et l'autre communiquer par lettres avec la Bulgarie,—pour cela il exigea et reçut leur parole d'honneur. Il ne voulut pas davantage leur apporter des journaux.

A Bucarest, la cadavre écorché reposait toujours sur la table de marbre de la Morgue ; on croyait que les deux fugitifs avaient réussi à passer la frontière et on ne les cherchait plus que mollement. A Sofia, les Chevaliers de la Hache se perdaient en conjectures ; ils savaient simplement par Ibrahim et par les feuilles de Bucarest, dont ils étaient les lecteurs très assidus, que Xanti la Charmeuse et Polidor le Bien-doué n'étaient pas tombés entre les mains de la justice roumaine. Où ils se cachaient, c'était un mystère pour tout le monde.

Stan et surtout sa mère, la sage Baba Rada, voulaient en quelque sorte dépayser les deux jeunes gens, les soustraire pour quelque temps aux influences du dehors ; ces simples, ces humbles, avaient entrepris une cure morale.

On sait le rôle qu'ont joué les monastères d'autrefois, alors qu'ils pouvaient exercer une large hospitalité, alors que les moines faisaient l'aumône au lieu de la recevoir. Les bons Roumains du vieux temps se plaisaient à oublier, périodiquement, les soucis et les petitesses de la vie active : le marchand fermait à clé sa boutique, frétait une *carouzta*, y montait avec sa femme et ses enfants, et s'en allait à Cernica, par exemple. Là il mangeait du *borsh* maigre, faisait beaucoup de génuflexions

et de signes de croix, et surtout sortait un peu de lui-même. Et il retournait chez lui tout régénéré, sentant — confusément du moins — que l'homme porte en soi autre chose que la faculté de convertir, derrière un comptoir, du drap, ou des sardines, ou des pelleteries, en argent comptant, d'acheter à bon compte et de revendre cher.

Nos deux braves Roumains se faisaient à l'idée que ces deux beaux jeunes gens sauraient se soustraire à l'engrenage où une fausse conception du devoir les avait engagés. Baba Rada croyait trop à la miséricorde divine pour ne pas exercer la miséricorde humaine. Quant à Stan, il avait tout bonnement pris en affection ces deux êtres, si doux, si nobles, quand leur idée fixe n'était pas en jeu.

Ce mot « idée fixe » nous amène à un rapprochement entre Sakélarios d'une part, Anna et Serge d'autre part. Une folie particulière, limitée à un objet, s'était emparée d'eux trois. Si nous coupions les cheveux en quatre, si nous nous attachions aux subtilités de l'analyse, nous dirions que le cas de Serge était un peu différent de celui de Sakélarios et de celui d'Anna Marinoff, l'un hanté du délire des persécutions, l'autre possédée d'une soif de vengeance la mettant à la fois au-dessus et au-dessous de l'humanité. Serge Dostoïeff, pour sa part, délirait d'amour, — une sorte de folie qui vous oriente aussi bien vers le crime que vers le pur héroïsme.

Avant le meurtre de l'infâme Vladimir Marinoff tout était possible, Anna était guérissable ; depuis, elle l'avait dit, deux voies s'ouvriraient devant elle, rien que deux : ou elle douteraît de la légitimité de son fraticide, et alors elle se tuerait ; ou bien elle croirait à sa mission vengeresse, et elle irait de l'avant jusqu'à l'accomplissement du grand dessein. Il était peut-être une troisième voie... La trouverait-elle, sans la chercher ?

Mais voyez, quand même, la jeune femme faisait déjà des concessions : au brave Roumain qui avait,

loyalement, en plein jour, planté sa baïonnette dans le ventre du lâche bachi-bouzouk Ahmed, elle avait juré d'empêcher de tout son pouvoir tout ce que des Bulgares pourraient entreprendre contre les Roumains ; au compagnon généreux qui avait partagé ses périls, qui l'avait sauvée deux fois, à l'adorateur auquel elle ne voulait pas appartenir, elle avait juré de ne jamais du moins appartenir à un autre homme. Si elle parvenait à retourner à Sofia, elle ne serait donc plus dominée par la volonté de Boris Sarafoff : comme femme, elle se refuserait à lui ; comme instrument révolutionnaire, il est au moins un cas dans lequel elle lui dirait résolument : non.

Et ces deux promesses, on le verra plus tard, portaient en germe la rédemption d'Anna Marinoff.

CHAPITRE VIII

LE PROTECTEUR D'ANNA MARINOFF.

— Stan, je me sens bien maintenant ; je veux partir....

— Tu veux partir.... tu veux partir, répondit le forestier à Anna ; c'est facile à dire et moins facile à faire.... Et où veux-tu aller ?

— Là-bas, Stan, de l'autre côté de l'eau.... tu sais bien.

— Allons bon, voilà les bêtises qui vont recommencer !

— Mais nous ne pouvons pas rester toujours chez toi.... On nous prendrait, à la fin.... Tu serais compromis...

— On vous prendra encore plus facilement, quand vous aurez passé le seuil de ma porte.... C'est très joli par ici, au printemps... Le bois est plein de violettes ; il y a le coucou qui chante... et, un peu plus tard, le rossignol... Et des écureuils, et des piverts... Mais, fichue bête que je suis, j'oublie toujours que la promenade vous est interdite !... Ah ! il y a l'autre question,—que je serais compromis ; eh bien, je risquerai peut-être davantage d'être compromis, le jour où vous prendrez congé de la bonne mère Rada...

— Et pourquoi, Stan ?

— Parce que j'aurai plus de peine à vous faire évader qu'à vous garder, voilà tout !

— Mais, Stan...

— Ah ça, tu t'imagines peut-être que je vais ouvrir ma porte, un beau soir, et vous dire : Bon

voyage ! au plaisir de ne plus vous revoir !... Tu ne connais pas Stan, le garde-forestier, l'ancien caporal de chasseurs !... Vous partirez, soit ; mais je ne vous quitterai que quand vous serez en sûreté... Jusque là, je répondrai toujours : Présent !

Anna lui serra la main silencieusement.

Et Serge qui entendait à travers la porte, dans la petite pièce voisine, Serge se disait :

— Tu es bien, quand même, Xanti la Charmeuse, la charmeuse d'hommes. Les dévouements viennent à toi, naturellement, comme l'abeille vole à la rose... Voilà ce pauvre Stan qui risque pour toi sa place et sa liberté... sa vie peut-être !... Mais Anna a raison, il faut partir... Je veux me soustraire au supplice perpétuel de sa présence adorable... Je suis jeune ; je veux l'oublier... Mais le pourrai-je ?... Oui, le pourrai-je ?

Il ouvrit la porte.

— Stan, mon bon Stan, Anna a raison ; nous devons partir, partir à tout prix. Aide-nous ; mène à bonne fin ce que tu as si bien commencé pour tes hôtes.

— Soit, dit Stan ; je vais vous déguiser à ma façon.

— Que ce soit pour demain !

— Ce sera pour demain... Mais je vais encore vous tirer un lièvre, le dernier...

Et Stan s'attendrissait à cette pensée qu'il ne tuerait plus de lièvres pour cette belle Anna, dont il avait vengé la mère. Un lien mystérieux l'unissait à la jeune femme. Comme elle, il avait été un justicier ; et le brave garde-forestier, emporté par un élan généreux, oubliait trop que, lui, il avait croisé la baïonnette contre le bachi-bouzouk, à armes égales, au grand soleil, en soldat ; qu'il avait reçu blessure pour blessure ; tandis qu'Anna Mari-noff avait pris le déguisement d'une saltimbanque et que, traîtreusement, elle avait puni un horrible forfait, une trahison infâme, par un plus horrible for-

fait, par une plus infâme trahison. Stan ne voyait pas en elle la sœur de Caïn ; sa noblesse d'âme jetait un voile sur la scène dramatiquement hideuse de l'écorchement.

Et l'on mangea le dernier lièvre ; et les morceaux passaient difficilement, les quatres convives ressentant la même émotion qu'ils ne se communiquaient pas.

Baba Rada prit enfin la parole :

— Mes enfants, souvenez-vous que s'il y a de méchantes gens, Dieu les a créés pour éprouver les bons... Souviens-toi, Anna, souviens-toi de ma sœur, et puisses-tu mourir avec autant de calme que cette pauvre paysanne ! Vois-tu, on ne vit que pour ce moment-là... Maintenant, vous pouvez partir ; votre secret sera bien gardé... Ce que nous savons de vous, tout le monde l'ignorera ; ce que nous ignorons de vous, nous ne chercherons pas à le savoir. Je permets à mon fils de s'exposer pour vous : c'est son devoir, vous êtes nos hôtes ; — c'est plus que son devoir, vous êtes nos amis... Viens, Anna, que je te bénisse !... Je vais prier pour toi.

La jeune femme inclina son front sous les mains de Baba Rada, qui dit dans un élan du cœur :

— Mon Dieu, rendez la paix à cette âme troublée !... Ramenez-la dans vos voies droites ; faites qu'elle se souvienne de votre loi d'amour !

— Amen ! dit gravement le garde-forestier.

Et il ajouta :

— Assez causé ; maintenant il faut vous vêtir.... J'ai pour vous de vrais habits de paysans... Vous passerez inaperçus... Et vite en cariole ! je vous conduis.

Il était onze heures du soir. Anna et Serge se déguisèrent. Une *caroutza* stationnait devant la porte. Au moment de monter, Anna tira en arrière sa bonne hôtesses et lui mit dans la main un lourd petit rouleau, cinq cents francs en or enveloppés d'un morceau de papier.

— Accepte, mère, je t'en supplie !

Baba Rada déplia le rouleau et dit :

— Des pièces jaunes ; nous ne connaissons pas ça, nous autres... Garde-les, ma fille ; je t'ai déjà dit que ma maison n'est pas une auberge...

— Alors, mère, donne-les à de plus pauvres que toi ! Soulage quelque autre infortune, après avoir soulagé la nôtre !

— Non, ma fille... D'abord comment expliquerais-je la possession de cet or ?... Puis... tiens, j'aime autant te le dire... je ne sais pas d'où il vient, cet or.... Oh ! je pense bien que tu ne l'as pas volé !... mais comment l'as-tu gagné ? ou de qui l'as-tu hérité ?... L'or de la charité, même celui-là, doit être très pur... Ne sois pas fâchée, adieu !

Et elle embrassa Anna.

Un peu confuse, la jeune femme pensa au trésor du Kraï... Et plus tard, quand elle connut les extorsions de Sarafoff, elle estima que même l'or d'une insurrection doit être très pur.

Et les deux fugitifs dirent adieu à cet asile béni.

Le forestier saisit les rênes. Les deux chevaux prirent au grand trot la route de Giourgévo.

Il était temps.

Deux heures plus tard, des gendarmes entraient dans la maison de Baba Rada. La présence d'Anna et de Serge n'avait pu passer tout à fait inaperçue ; on avait jasé à Gostinari ; on avait rapproché la présence de deux hôtes mystérieux du récit du paysan qui, une fois dégrisé, un peu étonné de se trouver seul sur sa *caroutza* devant sa maison, avait parlé d'un homme et d'une femme, faits de telle façon, qui l'avaient poussé à boire, puis avaient disparu. Ces racontars avaient mis du temps pour arriver à Bucarest ; et précisément à l'heure où l'autorité prenait des mesures, les deux oiseaux venaient de s'envoler.

Baba Rada était une prudente femme. Elle avait déjà enterré au pied d'un arbre les hardes laissées par les deux Bulgares. Aussi la perquisition ne fit

rien découvrir, et la vieille se laissa tranquillement emmener par les gendarmes.

Les chevaux allaient assez bon train. Après quatre heures de marche, malgré les mauvais chemins, les fugitifs approchaient de la barrière. Par prudence, ils ne voulurent pas entrer en ville. Ils tournèrent sur la gauche, pour atteindre le Danube un peu au-dessous de Giourgévo. Là, on trouverait bien un bateau pour traverser le fleuve.

Ils avaient encore une heure et demie devant eux avant le jour. On attendrait, car il était impossible de se risquer dans les ténèbres, vu que le Danube charriaît encore des glaces. Il y avait du danger, même en plein jour; mais ces risques étaient compensés par un relâchement de la surveillance le long de la rive. Et puis, on hésiterait peut-être à les poursuivre, car qui oserait affronter ce péril.

Et bientôt les chevaux s'arrêtèrent au bord de l'eau.

— Ce qui est fait n'est pas grand'chose en comparaison de ce qui reste à faire, dit Stan en se grattant la tête.

CHAPITRE IX.

LA DÉBÂCLE.

Ce qui restait à faire était presque impossible à réaliser, en effet.

Roumains, savez-vous bien ce que c'est que le Danube ?

Eh bien, pour vous, des Portes de Fer à Soulina, celui qui écrit ces lignes a interrogé le vaste, le fécond, le prestigieux Danube, ce « chemin qui marche », selon l'expression de Pascal, cette voie Apienne de la vieille Europe.

Mais cette voie est essentiellement une grande route internationale, et non une route ouverte sur un seul territoire, comme le Tibre, tout italien, comme la Seine, toute française. Sauf là-bas, vers Toulcéa, le fleuve n'est pour ce pays qu'une frontière, — ici la Serbie, là la Bulgarie, — et encore une législation ombrageuse et jalouse vient régir ses eaux finissantes, lorsqu'elles pénètrent enfin sur le territoire roumain.

Prenons le fleuve superbe là où il commence à baigner nos rives, quand resserré entre deux parois de montagnes abruptes, il semble courir plus vite, se précipiter pour baisser une terre chérie. Là, se déchiffre encore l'inscription gravée par Trajan notre père, en l'an cent de Jésus-Christ, où il dit avoir « ouvert un passage à travers le roc ». Saluons et passons. Mais cet aspect farouche du Danube, dans sa marche hâtive, est accidentel, et de là jusqu'à la mer, l'aspect, tout autre, reste toujours le même. Le fleuve s'attarde paresseusement,

il modère son cours pour écouter la douce langue où résonne le *da*.

C'est le triomphe du gris terne, nuancé parfois de blanc mat et de tons d'ocre. Et cette descente est monotone, entre des rives plates bordées de saules mélancoliques. Les ports, grands et petits, offrent au regard les mêmes maisonnettes grises, jetées sans grâce, selon les besoins de l'occupant. Pourtant, malgré cette monotonie, malgré cette absence des combinaisons de couleurs qui font la joie de l'artiste, le Danube laisse à celui-ci une inoubliable impression de grandeur. Son lit démesuré, qui rejette souvent à l'horizon l'autre rive, ses remous puissants et dangereux, son opacité même, lui donnent quelque chose de mystérieux et de romantique. Le fleuve vous semble un géant, lassé de voir le temps couler, comme lui toujours le même ; il ne sourit plus à la chanson roumaine, aux mille bruits de ses bords par ses bords répétés ; il a l'air de garder, caché au sein de ses eaux glauques et profondes, le génie de la souffrance des populations d'autrefois ; il se souvient, ce Danube qui a vu passer toutes les invasions, qui a abreuvé les chevaux d'Attila, qui a roulé des milliers et des milliers de cadavres, dans ses lentes vagues rougies de sang !

Il est beau, il est large, à Giourgévo, le Danube, avec ses huit cents mètres d'un rivage à l'autre. Mais il faut le voir à Soulina, quoique bien rétréci, puisqu'il est partagé en trois bouches, lorsqu'il se heurte enfin à cette mer Noire qui va l'engloutir. Alors il ne veut plus mourir ; il allonge sur un long parcours encore son ruban jaunâtre, de plus en plus indistinct, que la mer ourle d'une bande nacrée, coupant la masse d'eau d'un bleu noir qui l'enserre. La mer paraît creuser un lit pour lui faire place : telle une foule silencieuse s'écarte pour laisser passer une grande manifestation humaine... Oui, la mer respecte le fleuve finissant, comme si elle avait conscience de son labeur si compliqué, de toutes

les richesses, de toutes les vies qu'il a prises, durant des siècles, pour les lui apporter.

Et quand on a vu ce Danube, le vrai, non point le « Beau Danube bleu » rêvé par Strauss, ce n'est point l'envie de valser qui vous prend ; on s'inclinerait plutôt, le front lourd de pensées, en reconnaissant que les choses les plus grandes et les plus belles sont les plus tristes.

Les deux fugitifs et leur guide ne se disaient pas tout cela, mais tristes aussi étaient leurs pensées.

Que voyaient-ils devant eux ?

Une nappe liquide ? Non, hélas !

Il y a quelques semaines, il y a quelques jours encore, le Danube était solide comme un roc ; les voitures passaient dessus sans danger, pour aller d'une rive à l'autre ; la glace sonnait sous le talon comme l'argile durcie au soleil de juillet.

Puis une tiède bouffée avait soufflé sur cette onde pétrifiée ; on avait entendu un craquement, d'abord léger, puis formidable... Et la débâcle était venue. Comme l'a dit superbement Victor Hugo, « l'eau vivante, joyeuse et terrible, avait soulevé la glace hideuse et morte et l'avait brisée. »

Certainement, le plus gros avait déjà été entraîné vers la boucle de Galatz, mais des glaçons passaient encore, rapides, non plus se culbutant avec un fracas d'artillerie, mais à intervalles presque réguliers, comme des flots flottants. Quel batelier serait assez habile pour éviter des heurts, dont le moindre coulerait infailliblement une barque ! Et si même il se trouvait un batelier capable d'y réussir, l'aurait-on sous la main ? Et l'appât du gain suffirait-il pour lui faire tenter une semblable aventure ?

Les deux fugitifs eurent donc un moment de désespoir. Stan avait été mal renseigné. On lui avait dit : « La débâcle est venue », et il avait cru que déjà la navigation était libre.

Un batelet était là, tiré sur le sable, avec une

paire d'avirons. Il était enchaîné à un pieu ; mais rien ne serait plus facile que de briser le cadenas avec une pierre.

— Je sais ramer, moi ! dit Serge.

Stan secoua la tête.

A ce moment un vieillard parut dans la saulée.

Anna le héla :

— *Moshoulé*, pourrais-tu nous passer ? Connais-tu au moins quelqu'un pour nous passer ? Nous payerions tout ce que l'on voudrait...

— Tout ce que l'on voudrait?... Comme tu y vas, ma fille ! répondit le vieillard. Il n'y a que des princes déguisés ou des galériens en fuite pour parler ainsi... Mais ni pour or, ni pour argent, on ne vous passera.

— A qui ce bateau ?

— A moi.

— Veux-tu nous le louer ? demanda Serge.

— Vous le vendre, peut-être ; le louer, non.

— Nous le vendre, soit... Combien ?

— Moi, je suis pasteur d'abeilles, voyez-vous. J'ai cent ruches dans la saulée... Et mes petites bêtes me connaissent... Quand je prends le miel, elles ne piquent pas mes vieilles mains ; elles volètent dessus comme pour les caresser...

Ils étaient pressés, et le vieux s'égarait dans de longs discours, par manie sénile peut-être, par ruse peut-être aussi.

— Le prix de ta barque ! répéta Serge.

— Ah ! c'est une bonne barque toute neuve ; elle ne prend pas l'eau, allez ; voyez comme c'est gondonné... On ne trouverait pas la pareille à trois lieues en aval ou à trois lieues en amont...

— Dis combien tu en veux !

— Décidément je n'ai pas envie de la vendre, moi. Voilà le beau temps qui vient ; on fera encore quelque bonne pêche, avec un jeune gars pour tirer les avirons.

— Combien t'a-t-elle coûté ta barque ? réponds !

— Elle m'a coûté gros... deux... trois... oui, trois cent cinquante... non, trois cent soixante francs... plus dix francs pour les rames... plus déjà vingt-cinq francs de réparations...

— Ça fait trois cent quatre-vingt-quinze francs, vieux filou !

— Seulement trois cent quatre-vingt-quinze ?... J'ai mal fait mon compte...

— En veux-tu cinq cents ?

— Voyons les billets !

— Mieux que des billets, de l'or ! s'écria Anna.

Les yeux du vieillard s'allumèrent de convoitise. Il avait tendu la main... Il la retira vivement et son regard redevint atone.

— De l'or, nous ne connaissons pas ça, nous autres... Et qui me dit qu'il est bon, votre or ?... Il faudrait aller à la ville chez le changeur.

Stan intervint d'un air dégagé :

— Vieux, tu perds une belle occasion. Un autre en profitera ; nous chercherons plus loin...

— Ah bien, oui ! bégaya le vieux, vous semblez trop pressés... et aussi autre chose....

— Quoi ? interrogea Serge d'une voix sombre.

— Eh ! eh !... Nous disons six cents francs, n'est-ce pas ?

Stan voulut encore intervenir :

— Allons, vieux, sois raisonnable. Prends les cinq cents francs, achète deux barques avec... et ne bouge pas d'ici jusqu'à ce que ces braves jeunes gens soient de l'autre côté de l'eau... Ils ont un père malade à Roustchouk.

— Je lui souhaite une bonne santé, à leur estimable père ; mais...

— Où est la clé du cadenas ? interrogea Serge d'un ton à faire frissonner le vieillard.

— Chez moi... Mais six cents francs... pas un sou de moins !...

— Où est la clé du cadenas ? répéta Serge en tirant une corde de sa poche.

Le vieillard se vit déjà lié à un tronc de saule.
Il se radoucit immédiatement.

— La clé... je... je l'ai sur moi, j'avais oublié...
La voici.

Serge prit la clé et plaça le rouleau d'or dans la main du pasteur d'abeilles.

Ce dernier essaya encore de marchander :

— Mais ça ne fait pas le compte !...

Serge lui dit rudement :

— Tourne le dos, et ne bouge plus, sinon !...
Et il arma un pistolet.

Stan lança à Dostoïeff un coup d'œil de reproche.

— Alors, je n'en suis plus ! dit-il.

— C'est seulement pour l'effrayer, lui souffla Serge tout bas.

Le vieillard avait tourné le dos. Il tremblait de peur en serrant ses pièces d'or dans sa main ; mais il n'essaya pas de fuir.

La clé ne tournait pas dans le cadenas rouillé.

A ce moment, à moins d'un kilomètre en amont, parurent deux gendarmes, poussant rapidement leurs chevaux dans le sable.

Le vieillard les avait aperçus, et craignant la rupture d'un marché si avantageux pour lui :

— Mais dépêchez-vous donc ! cria-t-il, on vient vous arrêter !.. Et laissez-moi filer tout droit chez moi !

— Oui, va-t-en ! dit Stan.

Le bonhomme ne se le fit pas dire deux fois. Il disparut entre les saules.

Les cavaliers approchaient. Le cadenas rouillé ne s'ouvrait pas encore.

Et le vieux se disait en se sauvant :

— J'ai l'argent et je garderai peut-être le bateau...

Les cavaliers approchaient toujours, le sable voulait sous le galop des chevaux.

Le cadenas céda enfin.

— Vite, dit Serge, vite, Stan ! Aide-nous à pousser le bateau et va-t'en ! Ne te perds pas pour nous !

Les deux hommes firent un effort suprême. La quille du bateau creusa le sable comme un soc de charrue.

Mais Anna poussa un cri. Les cavaliers étaient sur eux.

Serge se retourna et dit avec accablement :

— Nous sommes perdus !

— Non, répondit la jeune femme, nous sommes sauvés !

Elle avait reconnu l'un des deux cavaliers.

— Pas de résistance ! Rendez-vous !

Celui qui avait parlé était un officier, un capitaine accompagné d'un simple gendarme.

— Rien à faire ! soupira Stan avec accablement.

Les deux cavaliers mirent pied à terre.

Soudain Anna arracha le mouchoir de tête qui la faisait ressembler à une paysanne et regardant l'officier bien en face, elle lui dit :

— Radou Sherbanesco, je suis Anna Marinoff !.... Laisse-moi te parler à l'écart ; je te jure que ces deux hommes ne fuiront pas !... Nous sommes tes prisonniers.

— Viens, dit le capitaine.

CHAPITRE X

ANNA LA CHARMEUSE.

L'officier et la jeune femme s'étaient écartés d'une vingtaine de pas. Impassible, le revolver au poing, le gendarme gardait à vue Serge et Stan. Le garde-forestier, très calme, enleva le mors des deux chevaux et leur jeta une provende de paille de maïs. Serge, les bras croisés, regardait devant lui sans voir.

- Comment, toi ! dit sourdement Radou Sherbanesco.
- Moi.
- Tu as tué, toi !
- J'ai tué, moi.
- Et c'est moi qui dois t'arrêter !
- Radou, celui que j'ai tué méritait cent fois la mort.
- Je n'ai pas à apprécier... Je suis un soldat.
- As-tu des menottes ?... Voici mes poignets.
- Anna !
- Radou, laisse-moi fuir !.... Radou, souviens-toi du passé !... Oui, souviens-toi des roses blanches, du soir des fiançailles... Je t'avais donné mon cœur ; mais le devoir a parlé plus haut... Radou, je devais obéir à ma mère morte... Radou, la victime du bachi-bouzouk m'a dit comment elle voulait être vengée.... Radou, j'ai agi comme je devais agir, comme tu eus agi, toi !... Radou, laisse-moi fuir ! Ou plutôt laisse le Danube faire son œuvre !... Qu'il m'engloutisse, si je mérite d'être punie ! J'accepte le jugement de Dieu... Laisse-nous tenter cette épreuve !

— Comment, *vous*? Si même je fermais les yeux sur ta fuite, — impossible, hélas! — crois-tu donc que ces deux hommes m'échapperaient?... Non, non, c'est impossible, ne me tente pas!

— Radou, es-tu sûr du soldat qui t'accompagne?

— Il m'est dévoué corps et âme; mais je ne veux pas avoir à rougir devant lui.

— Eh bien, de ces deux hommes, l'un rentrera tranquillement chez lui, Stan, le garde-forestier, qui est innocent de ce que tu appelles mes crimes. J'ai reçu son hospitalité, la plus généreuse des hospitalités; m'aurais-tu refusé la tienne?

— Anna!... Mais l'autre?

— L'autre est mon complice... ou plutôt il a été le bras qui exécute, et j'ai été, moi, la tête qui commande.

— Anna, sais-tu bien ce que te me demandes? Le sacrifice de mon honneur!...

— Ne seras-tu pas déshonoré à tes propres yeux, si tu jettes dans un cachot la fille adoptive de Smaranda Milovéano?

Radou se tordit les mains.

Elle continua avec plus d'assurance:

— Tu as mis à mon doigt la bague des fiançailles; vas-tu enchaîner mes poignets maintenant?

Le capitaine étouffa un sanglot:

— Toi, Anna, toi!... Et nous aurions pu être heureux!.. Il y a six ans déjà, six ans! Et je ne t'ai pas oubliée un instant... Vois-tu, je ne me suis pas marié, je ne me marierai jamais... Nous aurions eu des enfants qui te ressembleraient... Ah! Rose des roses!... Non, je ne t'arrêterai pas!... Mais te laisser périr!, car ton bateau sera brisé par les glaces... Que faire?

— J'accepte le jugement de Dieu, te dis-je. Si je dois péris, je périrai... Du moins, toi, tu ne m'auras pas traînée dans une geôle... La liberté ou la mort; la prison, jamais!... Ma conscience ne me reproche rien; j'ai puni un traître infâme... le nom

de ce traître, peu importe... Mais les hommes me jugeraient selon leurs lois ; je ne me défendrais pas, je ne pourrais me défendre, — mon secret ne m'appartient pas à moi seule... Je serais condamnée durablement. Me vois-tu sous la livrée du pénitencier ?... Mais non, j'ai du poison... Décide !

Anna avait reculé de trois pas. Elle avait pris dans une petite boîte de buis une sorte de grosse perle de verre mince, qu'elle approcha vivement de ses lèvres :

— Décide ! te dis-je... Je n'ai qu'à broyer cette perle entre mes dents ; elle renferme un poison foudroyant... Sommes-nous libres ?

— Vous êtes libres, dit le capitaine.

Il arracha sa croix, l'Etoile de Roumanie, et la jeta dans le fleuve.

Il arracha ses tresses d'épaulettes et les jeta dans le fleuve.

— Adieu, Anna !

— Merci, Radou !

Le capitaine appela le gendarme :

— Viens, dit-il, nous n'avons plus rien à faire ici. Puis s'adressant à Stan :

— Toi, forestier, rentre chez toi, je l'exige... Je ne veux pas qu'un Roumain trempe davantage dans cette aventure.

Sans un mot, Stan, comprenant qu'il devait obéir pour le salut même des fugitifs, serra les mains d'Anna et de Serge ; puis s'arrêtant devant Radou Sherbanesco, l'ancien caporal de chasseurs joignit les talons, fit le salut militaire et dit :

— A vos ordres, mon capitaine !

— Je ne suis plus capitaine, répondit Radou Sherbanesco.

Il remonta à cheval et s'éloigna sans se retourner, avec son gendarme impassible.

A son exemple, le bon Stan était monté dans sa caroutza et avait pris le chemin de la ville. Deux grosses larmes roulaient le long de ses joues.

Mais suivons Radou Sherbanesco.

Il dit à son gendarme :

— Tu as une mère, n'est-ce pas ?

— Oui, mon capitaine.

— Eh bien, jure-moi sur la tête de ta mère de ne jamais rien révéler de ce que tu as vu aujourd'hui !

— Je le jure, mon capitaine, je le jure sur la tête de ma mère !

— Tu sais quel est le premier devoir d'un soldat ?

— Oui, mon capitaine, l'obéissance.

— Et tu sais quel est le premier devoir d'un chef ?

— Non, mon capitaine... Cela ne me regarde pas.

— N'importe. Eh bien, c'est de donner l'exemple.

Et le capitaine Radou Sherbanesco se renferma dans un silence farouche.

Arrivé chez lui, il écrivit deux lettres, adressées l'une à un parent, l'autre au ministre de la guerre ; — au premier, il parlait de chagrins d'ordre privé ; au second, il avouait un manquement grave à son devoir militaire.

Et Radou Sherbanesco prit son revolver d'ordonnance, se l'appuya contre l'oreille et se fit sauter la cervelle.

CHAPITRE XI

LE RADEAU DE GLACE.

Par bonheur pour les fugitifs, au reçu de l'avis télégraphique de Bucarest, le capitaine Sherbanesco, ayant un petit nombre de gendarmes sous la main, avait dû les disséminer sur une ligne de quatre à cinq kilomètres. C'est pourquoi il n'avait pris qu'un seul homme pour surveiller avec lui la partie du rivage située entre l'extrémité du quai de Giourgévo et les réservoirs à pétrole. Et c'est bien là que Xanti et Polidor — on les avait désignés ainsi en transmettant les signalements — avaient le plus de chance de réussir dans leur tentative hardie de franchir le fleuve, puisqu'ils n'étaient gênés par aucune île les obligeant à un long détour, ce qui eut été le cas en amont ou en aval, devant la ville et devant les réservoirs.

Anna et Serge ne devaient plus être troublés par aucune intervention. La rive était absolument déserte, quand ils purent enfin sauter dans le bateau.

Le jeune homme saisit les avirons. A ce moment, devant eux, le fleuve se trouvait relativement dégagé de glaces. Il fallait se hâter. Il se courba donc sur les rames et imprima au bateau un élan vigoureux. La lutte contre le courant était difficile ; il réussit pourtant à se maintenir entre les deux îles sans trop dériver.

Anna s'était blottie à l'arrière, ne faisant que répéter d'une voix haletante :

— Courage ! courage !..

Ils ont dépassé la pointe de l'île inférieure ; les

voici enfin dans les eaux bulgares, quand la jeune femme pousse un cri terrible :

— Ces deux glaçons, vois !

En effet, ils vont être pris entre deux glaçons énormes, présentant chacun une surface de vingt à trente mètres carrés et s'en allant à la dérive à des vitesses bien différentes, l'un se traînant dans les eaux calmes qui avoisinent l'île, l'autre emporté par le courant : c'est comme les deux pinces d'une tenaille qui vont les saisir, ou plutôt comme les deux branches d'un casse-noisettes auquel leur barque n'offrira pas plus de résistance, en effet, qu'une simple noisette.

Avancer, impossible... Reculer, impossible.... Et impossible aussi de tirer à droite ou à gauche... L'écrasement était fatal, d'autant plus que d'autres îlots flottants se montraient de tous côtés. Tout à l'heure, vers la rive roumaine, la fuite n'était qu'un jeu ; c'est dans les eaux bulgares que la débâcle se produisait dans toute son horreur... Et périr ainsi, quand le salut était si près, quand à deux cents mètres, on voyait fumer les toits ! La patrie était là ; toutes ces maisons s'ouvriraient pour eux, hospitalières...

Par des prodiges d'énergie, aidés de prodiges de dévouement, au prix du sacrifice de Mosh Cyrille, grâce à la générosité d'un Stan et d'une Baba Rada, grâce à la connivence d'un officier roumain — ils ne savaient pas de quel prix Sherbanesco aurait bientôt payé sa faiblesse, — grâce à des circonstances miraculeuses, Serge et Anna avaient pu fuir la justice roumaine, et voilà que tout cela devenait inutile. Dans quelques secondes, ils seraient ou broyés par les icebergs, ou noyés dans cette eau glauque. Oui, ce Danube de proie, qui a roulé tant de cadavres, roulerait encore leurs cadavres...

Serge cessa brusquement de ramer. Une énergie presque surhumaine se lisait dans son regard.

— Quitte l'arrière ! cria-t-il ; sœur, viens près de moi !

Anna obéit.

Il n'y avait plus que cinq mètres d'eau entre les deux glaçons. Une seconde encore et les branches des tenailles se rejoindraient.

Serge n'hésita pas. Il prit Anna dans ses bras et, prompt comme l'éclair, devançant le choc, il sauta sur l'îlot de glace qui arrivait sur eux à toute vitesse.

Il perdit l'équilibre. Anna échappa à ses bras. Il tomba à côté d'elle....

Les deux jeunes gens entendirent un craquement sinistre, la barque était réduite en miettes.

Le choc des deux énormes glaçons les fit chanceler, comme ils cherchaient à se relever... Quand même, ils étaient sauvés.

Déjà les fugitifs avaient été aperçus de la rive bulgare, le long de laquelle couraient des hommes prêts à leur porter secours.

L'espoir était revenu, mais non encore la sécurité. Le courant emportait leur radeau de glace; parfois quelque obstacle lui imprimait un brusque changement de direction; il plongeait, se relevait, tournoyait comme un bouchon lancé dans un ruisseau.

Et les Bulgares de la rive couraient toujours sur la bande de sable qui borde les falaises. Ce cri : « Courage! » que répétait tout à l'heure Anna, des voix amies le leur jetaient dans leur langue maternelle. Et Anna, sur le glaçon, agitait son mouchoir.

Tout à coup, un amoncellement de glace se dressa devant eux, une véritable banquise, sur un point où le courant se trouvait étranglé entre deux petites îles. Ils prévinrent le choc en se jetant à plat ventre. Se relevant aussitôt, ils se lancèrent à travers les glaçons et firent tant des pieds et des mains qu'ils réussirent à atteindre l'îlot le plus rapproché de la rive bulgare.

C'était une nouvelle étape vers le salut.

Vis-à-vis, à moins de cent cinquante pas, des compatriotes essayaient de mettre une barque à flot.

Serge et Anna pouvaient échanger avec eux quelques paroles.

Dans cet étroit chenal, les eaux étaient calmes, avec quelques glaçons clairsemés et de petit volume ne formant pas un obstacle sérieux à l'effort des sauveteurs.

La barque avançait lentement, prudemment. Enfin l'un des deux hommes qui la conduisaient leur lança une amarre.

Ils étaient sauvés.

Quand ils furent sur le rivage, Anna se jeta à genoux et baissa le sol de sa patrie. Puis, se relevant, elle prit dans ses mains la tête de Serge et appuya ses lèvres sur son front.

Et elle dit :

— A la vie ! ...

— A la mort ! acheva le jeune homme.

— Où faut-il vous conduire ? demanda un de leurs sauveurs.

Serge Dostoïeff jeta le nom de Dontcheff, un des amis de Sarafoff, qui leur éviterait les questions importunes. Ils récompensèrent les deux bateliers assez généreusement pour leur clore la bouche. Et puis — nous en avons eu récemment la preuve — quel Bulgare s'inquiète de ce qu'un autre Bulgare a bien pu faire en Roumanie ?

Le premier mot de Dontcheff fut :

— Kroum Assanoff est mort dans la soirée d'hier.

Serge pâlit. Anna eut un cri de stupéfaction.

— A Sofia ! dit-elle. Partons !

CHAPITRE XII.

EN QUEUE DE POISSON

Reprenez le chemin de Bucarest et réglos le compte de quelques personnages plus ou moins sympathiques à nos lecteurs.

Notre ami Stan rentra tranquillement chez lui. La bonne Baba Rada fut relâchée. Quelques jours plus tard, le garde-forestier recevait d'un inconnu une lettre tracée par une main de femme, portant ces simples mots, sans signature :

« Vos deux amis A... et S... sont sauvés. Ils vous prient d'accepter un petit souvenir comme témoignage de leur éternelle reconnaissance. »

Et Baba Rada trouva une belle vache attachée devant sa cabane. Et Stan trouva un magnifique fusil de chasse derrière la porte.

Quant au docteur Epaminondas Sakélarios, les soins eurent raison de sa monomanie. Au bout de cinq ou six semaines, il put rentrer tranquillement dans sa mansarde d'hôtel. On était intervenu auprès de l'hôtelier, qui leva son arrêté d'expulsion. Seulement le Grec n'aimait pas qu'on lui parlât de Bulgares et d'homme écorché.

L'homme écorché, — nous y voilà.

Eh bien, il resta quelque temps encore sur les dalles de marbre de la Morgue. Un beau matin, après l'avoir photographié, on l'emporta sans bruit au cimetière.

L'identité du cadavre n'ayant pu être reconnue,

les assassins, dont on ignorait le véritable nom, ayant réussi à fuir, et la police de Roustchouk ayant fait la sourde oreille, quand on lui demanda si, à telle date, un homme et une femme, tournés de telle façon, ne s'étaient pas réfugiés sur le territoire bulgare, l'affaire fut classée.

Le juge d'instruction Döbricéano ne fut pas décoré. Il devait éprouver, trois ans plus tard, un sentiment de vive jalouse, quand un de ses jeunes collègues... Mais n'anticipons pas sur les événements.

Le ministre de la guerre se fit représenter aux funérailles du capitaine Sherbanesco, un officier modèle, suicidé dans un accès de fièvre chaude, dirent les journaux.

L'Albanais Ibrahim, après les mauvais tours joués à Sakélarios, était parti sans encombre pour la Bulgarie. Il avait encore roulé autour de sa taille, sous sa chemise cette fois, une ceinture de peau, souple et fine, d'un grain magnifique, — non plus telle que la vit le petit furet curieux nommé Rachel Goldfeder, mais telle que l'avait préparée le tanneur Strogoff dans la plus belle écorce de chêne.

Et la peau du traître Vladimir Marinoff parvint ainsi à sa destination.

El le *zbourator* visita encore la couche de la fillette juive.

L'homme écorché... Bientôt on n'y pensa plus. Tant de choses vinrent détourner l'attention des Roumains.

Ce fut d'abord la guerre gréco-turque. La Bulgarie, à ce moment, ressembla à une femme honnête à laquelle la vertu commence à peser. Avec des soupirs de regret, la dame se résigna pourtant à mériter les éloges — un peu exagérés, peut-être — de deux gentlemen poivre et sel, dont l'opinion lui importait. Mais la tentation fut grande pour une personne dont la chair est aussi faible. D'ailleurs, quand les comtes Goluchowski et Mouraview la

félicitèrent d'avoir fui l'occasion du péché, ils n'étaient pas sans savoir que la dame n'aurait pas demandé mieux que de jeter son bonnet par dessus les moulins de Bitolia, si les Hellènes avaient été victorieux. Quels yeux doux elle fit à la Macédoine, mais de loin !

Oui, que de choses en 1897, outre l'héroïque folie de la Grèce ! La grave maladie du prince Ferdinand de Roumanie ; tout un peuple partageant les inquiétudes de la famille royale ; enfin, le 19 mai, l'inoubliable apparition de Carol au balcon de Cotroceni, quand il vint rassurer la foule sur l'état de l'héritier du Trône, comme un père communiquait une bonne nouvelle à ses enfants... Et les terribles inondations du printemps, avec le don royal de deux cent mille francs... Et la mort d'Alexandre Lahovary... Et aussi la mort du docteur Kremnitz... Et la visite du prince de Bulgarie à Sinaïa... Et le voyage du roi à Pesth... Et les quatorze-forçats évadés de Télega... Et certain duel tragique à la fin de l'année...

Tant de choses, grandes et petites, détournèrent l'attention des Roumains du drame de Cismégiou. Et certainement nos lecteurs ont dû faire un effort de mémoire pour se rappeler cette affaire qui, d'une certaine façon, pour le gros public, a fini en queue de poisson.

CHAPITRE XIII.

LE KRAÏ EST MORT, VIVE LE KRAÏ!

Nous sommes dans les caves immenses de la maison de Kroum Assanoff, à Sofia.

Il est minuit.

Dans la journée, un humble corbillard est venu emporter un plus humble cercueil, et une trentaine de personnes, dont un aide-de-camp du prince régnant — en tenue civile, il est vrai, — ont accompagné ce cercueil que précédait deux ou trois vulgaires popes. Et le chœur a chanté : Seigneur ayez pitié de lui !... Et les porteurs de *coliva* ont balancé leur plateau de blé cuit convert de sucre peinturluré... Enfin, un très modeste enterrement selon les rites de la sainte église orthodoxe.

Et des cierges jaunes brûlent dans les grands chandeliers de fer. Et l'encens et le santal fument dans un brasero. Et huit hommes sont là, drapés dans des robes noires, comme les prêtres de quelque hypogée mystérieuse.... Huit, — le neuvième est absent.

Et derrière les Compagnons de la Nuit, derrière les Chevaliers de la Hache, un vieillard qui pleure, Ivan Dogaroff, — un être hybride qui pleure, Constantin Dogaroff, — une femme qui pleure, la fidèle servante Olga.

Un des Compagnons a pris la parole :

— Frères et Chevaliers, aux yeux du monde, le vieillard aveugle qui vivait très retiré dans cette modeste maison de Sofia, a déjà été conduit à sa der-

nière demeure. Les croque-morts ont emporté un cercueil rempli de terre. Il nous appartient, à nous, les fils pieux de Kroum Assanoff, de donner de nos mains la sépulture au dernier des Assanides, au Kraï de la Nuit, dans cette crypte, au pied de la table, ou plutôt au pied de l'autel qui supporte la hache sainte... La fosse est creusée, la vraie... Ainsi le Maître sera toujours présent parmi nous, selon son dernier vœu... Aux termes de son testament, dont il vous a été donné lecture hier soir, le nouveau Kraï doit être désigné immédiatement après que le corps du Kraï défunt aura été rendu à la terre... Malgré l'absence d'un de nos frères....

— Il est présent, dit une voix.

La porte de fer avait roulé sans bruit sur ses gonds huilés. L'eunuque blanc, qui était remonté un instant pour surveiller le rez-de-chaussée, ramenait un homme et une femme, Serge Dostoïeff et Anna Marinoff.

Boris Sarafoff — c'était lui qui parlait — leur dit :

— Frère et sœur, je vous salue au nom de tous, et je vous transmets le suprême adieu du Grand-Maître !

Serge Dostoïeff s'inclina profondément devant le noble cadavre et prit sa place au chapitre nocturne. Anna Marinoff s'agenouilla et baissa respectueusement la main du mort.

Quand elle se releva, elle jeta craintivement les yeux sur la hache, et elle étouffa un cri en constatant que le fer reposait sur une peau humaine... Et constamment elle tint les yeux baissés.

Boris Sarafoff trempa un rameau de laurier dans un vase rempli d'eau :

— Cette eau, dit-il, a été puisée à la plus haute source du Pinde. Vive la Grande Bulgarie !

Et il aspergea le corps, et tous après lui aspergèrent le corps en répétant :

— Vive la Grande Bulgarie !

Ivan Dogaroff posa le couvercle du cercueil.

Le trou était béant, creusé au pied de la table.
Les Neuf saisirent les cordes et la bière descendit lentement dans le noir.

Et toutes les voix chantèrent en sourdine :

Hache sainte, hache rédemptrice,
Fends les têtes des oppresseurs !
Rase le taillis qui nous étouffe,
Bien loin, bien loin, de tous les côtés,
Défriche le sol de la Grande Bulgarie !

Puis Boris Sarafoff dressa le procès-verbal de l'inhumation, qui fut signé par les Neuf, pendant qu'Ivan Dogaroff achevait de combler le trou, dans lequel chacun des assistants avait d'abord jeté une pelletée de terre.

— Maintenant, passons au vote, reprit Sarafoff. Chevaliers de la Hache, je vous invite à nommer un grand-maître.

Des carrés de papier et des crayons étaient préparés. L'eunuque Constantin recueillit les bulletins ; puis Ivan Dogaroff les appela à haute voix :

— Sarafoff... Sarafoff... bulletin blanc... Sarafoff... Sarafoff... Sarafoff... Sarafoff... bulletin blanc... Sarafoff... Frères, Boris Sarafoff est désigné par sept voix contre deux bulletins blancs.

Ces deux bulletins blancs étaient ceux de Serge Dostoïeff et de Sarafoff lui-même.

Ivan prit une bandelette de pourpre et fit signer à Anna pour qu'elle en ceignît le front de l'élu.

La jeune femme secoua la tête négativement, et Ivan Dogaroff dut lui-même diadème Boris Sarafoff.

Il dit à demi-voix :

— Le Kraï est mort, vive le Kraï !

Mais tous ne répondirent pas : « Le Kraï est mort, vive le Kraï ! » Serge et Anna s'étaient abstenus de saluer le nouveau règne de la Nuit. Ils s'étaient regardés, et, dans ce regard, ils s'étaient compris.

— Maintenant, dit Sarafoff, nous avons à choisir un neuvième Chevalier de la Hache, pour occuper le siège devenu vacant. Je propose de nommer par acclamation Ivan Dogaroff.

Ce choix fut admis à l'unanimité.

— Frères et compagnons, reprit le nouveau Kraï, aux termes du testament public de Kroum Assanoff, j'hérite de cette maison. Aux termes de son testament secret, tel que vous en avez pris connaissance, le trésor pour la sainte cause, tout entier en or, est exactement de deux millions sept cent quatre vingt cinq mille francs... En terminant, je déclare qu'Anna Marinoff et Serge Dostoïeff ont bien mérité de la Grande Bulgarie... Et maintenant, venez tous recevoir le baiser de la fraternité héroïque !

Tour à tour Sarafoff baissa les chevaliers sur les lèvres. Seulement, par une sorte d'accord tacite avec Serge Dostoïeff, il ne fit que le simulacre du baiser, quand celui-ci défila devant le trône de fer.

— La séance est levée, dit le grand-maître.

Et il s'approcha d'Anna Marinoff :

— Te voilà donc !... Que je t'ai attendue longtemps, Anna !... Tu as été vaillante !... Nous habiterons désormais cette maison... Les frères partent déjà... Viens !

Serge, à l'écart, regardait d'un œil sombre.

La jeune femme secoua la tête.

Sarafoff se mordit les lèvres.

— Ah ! fit-il ironiquement, on ne perd pas son temps en voyage !

Et il jeta un coup d'œil de défi à Serge Dostoïeff.

Mais, avec hauteur, Anna Marinoff lui jeta ces mots :

— Ni lui.... ni toi.... ni personne !

T A B L E

DU TOME PREMIER

Un chapitre introductif que les Roumains peuvent passer	<u>Pages.</u>
	5

PREMIÈRE PARTIE

Livre premier

L'HOMME ÉCORCHÉ

I. Un beau crime	13
II. Où commencent les difficultés	18
III. Un drôle de corps	22
IV. Une leçon de choses	27
V. L'instruction en famille	33
VI. Une électrocution	38
VII. Pourquoi ceci et pas cela	44
VIII. Une intuition	49
IX. Un coup de filet	52
X. Xanti la Charmeuse	54
XI. Ce que valaient les conjectures de Sákélarios	59
XII. Le moine roux	63
XIII. La nièce de mosh Cyrille	68
XIV. Le moine blanc	74
XV. Où le roux devient le blanc	78
XVI. Péripéties	83

XVII. Andréa joué	88
XVIII. Une maigre proie	93

Livre deuxième

LES COMPAGNONS DE LA NUIT

I. Les Marinoff	101
II. Souillure et purification	106
III. Le cantique de la Hache	109
IV. Le bouquet de Carol	113
V. Le second nid	116
VI. Le petit frère	120
VII. La «Perle noire»	124
VIII. Les roses blanches	128
IX. La voix d'outre-tombe	132
X. Le serment de la Hache	137
XI. Kroum Assanoff	141
XII. La Kraï de la Nuit	145
XIII. L'eunuque blanc	148
XIV. L'adieu au passé	154
XV. Deux haines font un amour	158

Livre troisième

LE FRÈRE DE JUDAS

I. L'Antigone d'un autre Œdipe	165
II. Vladimir le beau	170
III. Vladimir la lâche	174
IV. Vladimir l'assassin	181
V. Vladimir le traître	185
VI. Les trente deniers	191
VII. Cryptographie abstruse	196
VIII. Le tribunal des Dix	200
IX. Serge Dostoïeff	204
X. L'amour qui se cache et l'amitié qui se montre	209

XI. Les trois coups du destin	213
XII. Sarah et Rachel	218
XIII Ce que Sakélarios avait deviné et ce qu'il n'avait pas deviné	227

Livre quatrième

LA SOEUR DE CAÏN

I. Pourquoi Iscousesco s'était trouvé mêlé à l'affaire	235
II. Une balle dans un cor de chasse.	240
III. L'idée fixe	244
IV. Le fugitifs	249
V. Le vengeur de Maria Marinoff	254
VI. Une explication décisive	257
VII Un peu de psychologie	261
VIII. Le protecteur d'Anna Marinoff	265
IX. La débâcle	270
X. Anna la Charmeuse	277
XI. Le radeau de glace	281
XII. En queue de poisson	285
XIII. Le Kraï est mort, vive le Kraï !	288

Les Chevaliers de la Hache

DU MÊME AUTEUR :

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

DINCOLO

(Roumains et Hongrois)

ROMAN NATIONAL

JULES BRUN

Les Chevaliers de la Hache

(ROUMAINS ET BULGARES)

ROMAN NATIONAL

DEUXIÈME PARTIE



BUCAREST

Imprimerie E. S. CERBU

CALEA VICTORIEI, 29 (Maison Lempart)

1901.

31692/61

TIRAGE À PART
DU FEUILLETON DU JOURNAL
LA ROUMANIE
300 EXEMPLAIRES

DEUXIÈME PARTIE

LIVRE I

S A R A F O F F

CHAPITRE I

SOUVENIR DES VIEILLES GUERRES

Trois ans se sont passés. Transportons-nous au 10 mai 1900.

C'était un jeudi. Le roi et la reine de Roumanie, le prince Ferdinand et la princesse Marie, ainsi que les petits princes, étaient arrivés la veille d'Abbazia.

Le triple anniversaire de l'avènement du prince Carol, de la proclamation de l'indépendance et de la proclamation de la royauté fut fêté dans tout le pays avec amour et enthousiasme.

Mais, selon le désir exprimé par le souverain, en raison de la mauvaise situation économique, la décoration de la ville de Bucarest fut des plus simples. Ni girandoles de gaz, ni arcs de verdure, ni retraite aux flambeaux.

La mairie avait pourtant fait pavoyer les rues sur tout le parcours du cortège royal depuis le Palais jusqu'à la Métropole ; des mâts portant des oriflammes étaient plantés sur le boulevard de l'Académie où devait avoir lieu le défilé des troupes. En outre, selon l'usage, des tribunes pour le monde officiel s'élevaient devant l'Université, à droite et à gauche de la statue de Michel le Brave, encadrant un pavillon drapé d'étoffes rouges réservé à la famille royale et aux membres du corps diplomatique.

La capitale fut réveillée, à l'aube, par cent un coups de canon.

Dès huit heures du matin, la population des faubourgs se portait vers la caléa Victoriei et les boulevards, afin de saluer de ses vivats les souverains et les princes, quand ils se dirigeaient vers l'église métropolitaine, et d'assister ensuite à la grande revue.

A dix heures précises, le cortège royal se frayait un chemin à travers les flots de la multitude.

Il se composait de trois voitures de gala, où avaient pris place le roi, le prince-héritier, la princesse de Roumanie et les jeunes princes Carol et Elisabeth, suivis des membres du grand état-major de l'armée, tous à cheval. Une profusion de fleurs fut lancée des fenêtres et des balcons. La reine, un peu souffrante, devait se rendre directement au pavillon royal, pour assister seulement au défilé militaire.

Après le *Te-Deum*, le roi monta à cheval et descendit de la Métropole au boulevard de l'Académie. Tous les fronts se découvraient devant lui, des hourrahs sortaient de toutes les poitrines.

Il se produisit un petit incident qui ne fut noté, croyons-nous, par aucun reporter.

Au moment où le roi quittait la caléa Victoriei pour s'engager sur le boulevard, un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui s'était campé au premier rang de la foule, garda son chapeau sur la tête et prit un air gouailleur : ce jeune homme se nommait Alexandre Trifonoff. (1)

A côté de lui, se trouvait un autre jeune homme

(1) Tout en sachant parfaitement que Trifonoff avait été mis sous les verroux le 2 février 1900, c'est-à-dire au lendemain du meurtre de Fitowsky, l'auteur s'est permis, pour une meilleure synthèse de son œuvre, de reporter à une date ultérieure l'arrestation du chef du Comité macédo-bulgare de Bucarest.

qui, d'un revers de main, fit voler le chapeau jusqu'en sous les pieds du cheval du roi : ce jeune homme se nommait Marin Georgesco.

— Qu'est-ce que tu me veux ? gronda le premier en serrant les poings.

— Je veux, Trifonoff, t'apprendre la politesse, répondit le second d'un ton parfaitement calme.

— Nous nous retrouverons...

— Quand tu voudras... Au cours, demain.

Mais l'excellent reporter Paul Haritime n'était pas là pour noter ce dialogue.

D'ailleurs le défilé avait commencé. En tête, venaient les élèves du lycée Trajan, de Tourn-Séverin, avec leur musique ; puis les écoles militaires, l'école des ponts-et-chaussées, les chasseurs, l'infanterie de ligne, le génie, les pompiers, l'artillerie, le train des équipages, les hussards rouges, les hussards noirs, et, pour fermer la marche, les gendarmes à cheval.

Tout se passa parfaitement. Le général Arion, commandant du 2-ème corps d'armée, reçut l'expression de la haute satisfaction royale. Puis les souverains et les princes rentrèrent au Palais de Bucarest.

On sait que le petit prince Carol fait quelquefois des siennes, toujours de la plus avenante et de la plus spirituelle façon. Il se trouva que le petit-neveu était descendu de voiture avant que le grand-oncle eût mis pied à terre.

Le jeune prince aimait beaucoup le beau cheval bai que montait le roi, et puis il avait son idée.

L'enfant tenait dans sa menotte un joli bouquet de roses qu'une délicieuse petite fille, Mlle Yvonne Floresco, lui avait offert avant la revue.

Le petit Carol s'approcha donc du grand Carol, le salua gravement, lui tendit les roses et cria :

— Vive le roi ! Vive l'armée ! Vive le peuple roumain !

Et quand le roi, souriant et ému, prit le bouquet,

le jeune prince, dans un gentil mouvement d'enthousiasme enfantin, se haussa sur ses pieds et baissa le cheval bai au poitrail.

Le roi avait mis pied à terre. Il embrassa son petit-neveu et lui tenant la main pour gravir l'escalier du palais, il dit à l'enfant :

— Carol, tu viens de me rappeler un souvenir d'autrefois... C'était pendant la grande guerre, tu sais ?

— Oui, sire, la guerre de 1877.

— Je revenais de Plevna... Une petite fille de ton âge, une petite Bulgare, accompagnée d'un vieux prêtre, m'offrit un bouquet... pas de roses, il n'y en avait pas à cette saison, un bouquet d'immortelles et de lauriers... Et elle cria, presque comme toi, — car il n'y avait pas non plus de roi de Roumanie alors, ma couronne étant encore à la forge, — elle cria : « Vive Carol ! Vive l'armée ! Vive le peuple roumain ! » Puis, tout-à-fait comme toi, elle se haussa sur la pointe des pieds et baissa au poitrail mon cheval noir... mon cheval de bataille...

— Où est-il, sire, ce cheval noir ?

— Il est mort de vieillesse, il y a déjà longtemps. Je l'ai fait enterrer dans le parc de Cotrocéni...

— Et la petite fille, où est-elle ?... Je veux lui envoyer une de mes pièces d'or... J'en ai quatre....

— Je lui en ai fait envoyer, moi, des premières frappées sous mon règne... D'ailleurs, Carol, la petite fille d'alors doit avoir près de trente ans...

— Eh bien, c'est tout de même une bonne petite fille !

On n'ignore pas que le roi possède une mémoire merveilleuse. Toute la petite scène que nous avons racontée dans notre prologue lui était soudain revenue. Et il était à mille lieues de penser que la jolie enfant de 1877 était venue, trois ans plus tôt, dans son royaume, pour faire... ce que l'on sait.

La reine s'était approchée :

— Comme on nous a acclamés ! dit-elle avec chaleur... Quel bon peuple !

Très grave, le prince Carol fit écho :

— Oui, quel bon peuple !...

Et levant les yeux sur son auguste grand-oncle :

— Mais quel bon roi !...

— Il te faudra lui ressembler, dit la reine en montrant dans un sourire ses admirables dents.

— Je tâcherai, répondit le précieux enfant.

CHAPITRE II

UN INSTANTANÉ DE SOFIA.

Bien que plusieurs scènes de ce récit aient déjà eu Sofia pour théâtre, nous n'avons pu encore décrire, même sommairement, la capitale de la jeune principauté bulgare. La rapidité de l'action ne nous en laissait guère le loisir; d'ailleurs, pendant ces toutes dernières années, cette ville a subi de telles métamorphoses que nous avons préféré la prendre à l'heure actuelle, telle que l'a faite un âpre labeur de vingt-trois ans, plus ou moins heureux dans ses résultats, mais du moins systématiquement conçu.

Nous pourrions définir la Sofia de 1901: une ville européenne sans caractère, superposée à une ville turque. Bien que la ville européenne, peuplée de plus de 60,000 âmes, soit loin d'être terminée, la ville turque a presque entièrement disparu, — et l'artiste prend presque à la regretter. Le voyageur français Blanqui l'a vue, en 1841, « sale et infecte, malgré ses fontaines et ses arbres séculaires, avec des rues couvertes de treilles vertes ou de branchages desséchés qui la préservait de l'ardeur du soleil, à la manière africaine »; elle ne comptait alors que 20,000 habitants. C'est à peine si l'équerre impitoyable a laissé subsister provisoirement quelques-unes de ces maisons de bois toutes simples à l'extérieur, mais dont les plafonds sculptés se marient si bien à la blancheur des murailles, aux couleurs harmonieuses des tapis; la brique, dissimulée sous des enduits aux ornements gauchements prétentieux, a remplacé le chêne ou le

sapin. Disparues, les fontaines de marbre délicatement travaillées ; éventrés, les jardins aux clôtures jalouses, derrière lesquelles se célébraient les mystères de la vie musulmane ; abattus, les grêles minarets des mosquées : Allah n'a plus qu'un temple dans cette ville où le Turc, devenu un étranger, a presque disparu. Hadji-Méhémed, cet extraordinaire mendiant âgé de cent vingt-six ans, que Kanitz rencontrait encore, au lendemain de la guerre de l'indépendance, dans un café de la rue des Changeurs, Hadji-Méhémed est mort de chagrin, plutôt que de vieillesse, quand, après avoir vécu de la charité des vrais croyants, il s'est vu réduit à recevoir l'aumône des chrétiens.

« Il faut, pour être intéressante, a dit Théophile Gautier, qu'une ville ait l'air d'avoir vécu. » Or Sofia, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, trahit l'improvisation hâtive ; à un débris près, la ruine de Sainte-Sophie, elle n'a pas l'air d'avoir vécu, — et elle a dû se donner beaucoup de peine, les incendies et les tremblements de terre aidant, pour arriver à ressembler à une cité américaine née d'hier, elle qui compte une existence presque deux fois millénaire ; car c'est bien la *Serdica* des Romains, la *Triaditza* des Byzantins, la *Srédetz* des Slaves, qui sert de résidence souveraine à S. A. R. le prince Ferdinand et de grotte d'Ali-Baba à Boris-Sarafoff.

Serdica, *Triaditza*, *Srédetz*, on en retrouve si peu que rien dans cette capitale, où les constructions neuves au style banal, où les maisons de rapport à plusieurs étages — une anomalie en Orient — obéissent rigoureusement au préjugé de l'alignement, ce fétiche des municipalités modernes. Le boulevard de la Gare, le boulevard du Vitosh, le boulevard Dondagoff-Korsakoff, le boulevard du Tsar libérateur, rappelleraient assez à un Parisien l'avenue de Saint-Ouen, sauf la hauteur de ses maisons.

Dans tous les cas, sans remonter à Blanqui, venu

il y a soixante ans, s'il était donné même à son cadet Isambert de refaire son guide, il ne dirait plus de Sofia : « Cette métropole historique de la Bulgarie n'offre guère que des décombres et un amas de ruelles étroites, malsaines et fétides. » En attendant le pavé cubique, les rues sont convenablement macadamisées, entre leurs deux rangs de trottoirs formés de dalles de pierre ; le réseau des égouts est presque complet, — un grand travail qui n'a pas coûté moins de quatre à cinq millions ; la boue de Sofia, qui défait toute expression, n'est donc plus qu'un souvenir.

Comme Bucarest, la capitale transdanubienne est arrosée par un cours d'eau insuffisant, ou plutôt par une rigole canalisée, sur laquelle la mégalomanie bulgare a jeté un « pont des Lions ». Heureusement que ces lions ne boivent pas, car ils tariraient la rivière en quatre lapées. En revanche, le débit d'eau potable est suffisant ; on a emprisonné dans des tuyaux de fonte plusieurs sources de la montagne, — il est vrai que des contempteurs du progrès regrettent l'eau d'autrefois, simplement amenée du Vitosh par de primitifs tuyaux de bois.

L'impulsion imprimée aux travaux publics s'est surtout manifesté en ce qui concerne les services de la défense nationale et de l'instruction publique : ministère de la guerre, casernes monumentales, hôpital militaire, école militaire, club militaire, d'une part ; lycée de garçons, école secondaire de filles, d'autre part, outre les immeubles destinés à l'instruction primaire. Nous citerons, en dehors de ces deux catégories d'édifices, la Banque nationale, l'Imprimerie nationale, l'Hôtel des Postes et l'hôpital Alexandre.

La jeune principauté ne pouvait manquer d'offrir aux membres du *Sobranié* un palais législatif, — lourde et disgracieuse construction à deux fins, qui peut se transformer en théâtre, puisqu'une scène est disposée derrière le fauteuil du président. La comé-

die parlementaire se joue dans la salle, à rideau baissé, — un rideau qui ne se lève plus pour la comédie proprement dite, depuis que le Club slave dispose d'une salle pour les représentations et concerts, assez rares, il faut le dire, dans cette ville qui ne possède pas de troupe théâtrale permanente et d'où la vie mondaine, en dehors de la Cour princière et des agences diplomatiques, est presque bannie.

Pas d'équipages, peu des voitures publiques, — et encore les cochers ont dû réduire à cinquante centimes le prix de la course, depuis l'inauguration des lignes de tramways électriques, qui transportent économiquement le public jusqu'au pied de Vitosh ; — car l'électricité a pris possession de la ville, dont les rues sont aussi brillamment illuminées que celles de Craiova. Ce fut pour eux un éblouissement, quand, sans la transition du gaz d'éclairage, les Sofiotes passèrent du reverberé fumeux à la lampe à incandescence.

Le prince régnant est l'hôte d'un palais qui ne paye pas beaucoup de mine à l'extérieur, mais dont l'intérieur est aménagé avec goût ; c'est l'ancien Konac turc, restauré et agrandi d'une salle de danse.

Des vingt-deux mosquées d'autrefois, une seule, nous l'avons dit, a conservé sa destination première ; les autres ont été rasées ou transformées : la Kara-Djami est devenue une prison, — la Goul-Djami, un magasin, — la Bouyouk-Djami aux neuf coupoles, un musée-bibliothèque, et ainsi de suite.

Un seul édifice présente de l'intérêt, au point de vue archéologique, l'église Saint-Sophie, qui a donné son nom à l'antique Srédetz. Lors de la conquête musulmane, cette basilique fut transformée en mosquée, puis en partie détruite par un tremblement de terre. Elle reste à l'état de ruine ; mais l'esprit utilitaire des Bulgares — qui en avaient fait, avant les beaux jours de l'électricité, un magasin municipal à pétrole — l'a flanquée d'une laide tour d'ob-

servation pour les pompiers. Un autre peuple l'eut respectée comme un palladium national.

Quant à l'ancien *Castrum* romain, il n'en reste guère que les fondations, reconnaissables, au nord de la ville, sur une étendue de 335 mètres.

Nous n'avons pas à regretter la disparition du sordide Ghetto ; en revanche, la rue du Commerce, la Kakowska, avec ses magasins à l'instar nous ne dirons pas de Paris ou de Vienne, mais d'un petit chef-lieu de département français ou autrichien, remplace mal, à notre gré, la Tsarchia, l'ancien bazar aux boutiques voûtées, où l'on vendait babouches, vestes brodées, soieries de Brousse, bijoux, parfums, verroteries, etc.

Sofia a un jardin public bien entretenu ; elle possède même sa Chaussée Kisseleff — moins le mouvement des voitures, — la Pépinière, sur la route de Constantinople. Pour ne rien omettre, nous mentionnerons les Thermes, un établissement de bains laissant à désirer comme installation, mais alimenté par de précieuses sources alcalines-sulfureuses.

Mais ce que beaucoup de villes peuvent envier à cette capitale, c'est sa position magnifique, au centre d'une plaine ovale de 60 kilomètres de longueur sur 10 kilomètres de largeur, traversée par l'Isker et où se pressent quarante-deux villages, donnant une impression d'aisance et de laborieuse fécondité. Cette plaine fait partie d'un chapelet de cirques ou anciens lacs écoulés, enfermés dans une sorte de rainure que forme le Balkan en courant parallèlement au massif septentrional du Rhodope.

Du haut du mont Vitosh, qui ferme l'horizon au sud, le touriste voit se déployer toute la ville de Sofia, et s'il regrette les aiguilles blanches des minarets et les noirs cyprès des cimetières turcs où roucoulaient des colombes, il se dit que, après tout, les Bulgares ont suivi la loi commune, la loi du progrès qui exclut le pittoresque.

CHAPITRE III.

BORIS A PARLÉ.

Le même jour du 10 mai 1900, fête nationale pour les Roumains, le prince Ferdinand de Bulgarie arpentait de long en large son cabinet de travail, après avoir pris son repas du soir.

La nuit était venue. La vaste pièce était obscure ; les fenêtres, garnies de rideaux de velours à crépines d'or, étaient ouvertes à l'air frais du dehors. Avec ses boiseries et son plafond en vieux chêne sculpté, d'un style allemand un peu lourd, mais extrêmement décoratif, ses vitraux peints à chassis de plomb, sur lesquels le lion bulgare profile sa figure héraldique, ses lustres et ses appliques de fer forgé, sa double arcade coupant la pièce aux deux tiers de sa profondeur, comme l'iconostase des églises d'Orient, ce cabinet de travail offre un ensemble sévère et charmant.

Et le prince Ferdinand, soucieux, marchait de long en large, avec de brusques arrêts. Il tenait dans sa main droite une lettre froissée.

Cette lettre avait dû faire sur l'élu des Bulgares une très vive impression, puisqu'il en répétait quelques mots d'une voix saccadée :

«.... Vous condamnerez-vous à une vie sans gloire?... Pourquoi Valdemar de Danemark, le beau-frère d'Alexandre III, n'a-t-il pas accepté le trône!... La France a eu ses «rois fainéants» ; aurons-nous donc aussi notre prince fainéant?... Nos frères de Macédoine... La grande idée... Le prince de Mingrélie eut mieux valu pour nous... Ou tsar de la Grande

Bulgarie, ou prince en exil... Souvenez-vous du Couza des Roumains!... Nous accomplirons notre histoire, avec vous ou sans vous!... »

Le prince jeta la lettre sur son bureau ! Il croisa ses bras. Une profonde ride verticale creusa son front entre les yeux, ces yeux qui regardaient sans voir dans les ténèbres épaissies.

Et Ferdinand songeait :

— Oui, à vingt-six ans, j'étais lieutenant dans l'armée autrichienne... comme Carol de Roumanie était, lui aussi, à vingt-six ans, lieutenant dans l'armée prussienne.... Mais que nos destinées sont différentes !...

Un pli amer détendit les coins de sa bouche!....

— Oh ! il n'a pas toujours couché sur un lit de roses, lui non plus!... Mais du moins, aux approches de sa vieillesse, il est respecté de tous ; tous ont rendu justice à son labeur.... Ces vers qu'il m'a traduits, gravés dans le marbre à Sinaïa, il peut les redire avec orgueil :

Moi Charles et mon peuple
Avons bâti dans un commun amour et désir,
En temps de guerre, au peuple son royaume,
En temps de paix, à moi mon palais.

Ce que je pourrais encastrer, moi, dans cette muraille, c'est : « Auberge des princes. On loge à la nuit. » Alexandre de Battenberg avait le prestige de la victoire, et ils l'ont chassé... J'ai un autre prestige, moi, mes aïeux... Et après le guet-apens du 21 août 1885, j'ai eu le courage d'accepter cette couronne d'épines... Je l'ai acceptée envers et contre tous ; l'Europe me marchanda ma reconnaissance, comme les Bulgares me marchandent leur reconnaissance.... Celle-là m'a battu froid, au nom du traité de Berlin, parce que les députés rouméliotes avaient pris part au vote ; ceux-ci ne veulent entendre parler que du traité de San-Stéfano... Les ingrats ! Ils ont haché les mains de Stambouloff, et

ils veulent me lier les mains, à moi, me faire marcher!... Mais les périls de l'aventure, je les connais trop! La Bulgarie aux Bulgares, cela veut dire deux invasions, l'une au Sud, l'autre au Nord... là-bas, les Turcs; là-haut, les Roumains... Les briser, ces hommes, ces fous qui me poussent vers l'abîme, le puis-je?... Le deuxième d'infanterie et le premier d'artillerie, traîtres à Battemberg, — leurs numéros, qui ont été vacants ne le sont plus... Et ces régiments qui ont marché contre Alexandre Ier, marcheraient-ils pour Ferdinand Ier? Les rapports de ma police particulière sont terrifiants... Qui est prince de Bulgarie, moi ou *lui*?

On frappa soudain à la porte. Le prince tourna un bouton qui fit jaillir la lumière électrique.

— Entrez! dit-il.

Un valet de pied en grande livrée, rasé, correct, impassible, entra discrètement et s'arrêtant à six pas du prince:

— Monseigneur, Son Altesse Royale le prince Boris a un peu de fièvre. Le médecin m'a ordonné de prévenir Votre Altesse Royale.

— Je viens immédiatement, dit le prince.

Il entra un instant dans son cabinet de toilette, se bassina le front et les yeux avec de l'eau fraîche, jeta un rapide coup d'œil sur la grande glace, composa son visage, — comme doivent le faire, hélas! ceux qui ont le malheur de régner, — et passa dans l'appartement de l'héritier du trône.

Un petit enfant qui souffre, est-il rien de plus poignant?

Et il souffrait, comme eut souffert un fils de paysan, ce fils de prince, en dépit du médecin penché sur son petit lit, en dépit de la nourrice sèche en costume national qui le couvait d'un regard anxieux, lui, le pauvre enfant sans mère depuis déjà deux ans.

Pauvre petit Boris! pauvre petit prince de Tir-novo!....

Oui, la violette de Parme avait cessé de fleurir depuis deux ans déjà ; depuis deux ans déjà, un triple cercueil armorié renfermait les restes mortels de la princesse au col de cygne, de la descendante des Bourbons.... Que la terre bulgare soit légère à la douce et mélancolique souveraine qui pesa si peu sur elle !

La pièce aux meubles laqués, aux tentures claires et gaies, était faiblement éclairée.

A son tour Ferdinand se pencha sur le berceau :

— Ce ne sera rien, docteur, n'est-ce pas ?

— Je l'espère, Monseigneur.

L'enfant avait le visage en feu ; la sueur perlait à ses tempes.

Tout à coup, il poussa un grand cri :

— Papa... au secours !

— Je suis là, mon Boris, n'aie pas peur !

— Papa, il est là, l'homme noir !... il met le pied sur ta couronne !... Il lève une hache pour briser ton trône !... Papa... un ange vient te protéger... un ange qui ressemble à maman... Mais l'ange pleure... il s'en va.... Maintenant il revient... Il s'en va encore !...

— Voyons, Boris, ne rêve plus... Je suis là... J'ai un grand sabre pour nous défendre contre les hommes méchants... L'ange ne s'éloignera plus... N'aie pas peur, mon Boris !

— Boris ? papa, tu as dit Boris ?... L'homme noir, c'est aussi un Boris... Mais il a un autre nom... Je vais te le dire, papa...

— Mon enfant, ne parle plus... je ne veux pas savoir... Docteur, faites donc quelque chose !

— Monseigneur, dit le médecin, j'attends que l'accès de fièvre ait passé, pour administrer de la quinine à Son Altesse Royale.

Le prince Ferdinand n'écoutait pas. Ah ! il ne composait plus son visage maintenant. L'angoisse se lisait sur ses traits, comme on eut pu la lire sur les traits d'un paysan près de son fils délivrant.

— Non, mon petit Boris, continua le père, je ne crois pas aux présages, je ne veux pas y croire!... La fièvre te fait dire des choses qui n'ont pas de sens... Réveille-toi!... Et vous, docteur, et toi nourrice, allez vous reposer un instant... allez manger, je le veux; je saurai veiller sur mon enfant.

Le médecin et la femme en costume national saluèrent et se retirèrent.

Le prince s'assit au chevet du petit lit et prit dans sa main la menotte brûlante de Boris.

Et Ferdinand parla à voix basse :

— Oui, j'ai peiné, oui, j'ai souffert... Mais toi, tu tends vers l'avenir tes bras d'enfant, — vers cet avenir que je voudrais te faire si grand, si beau, si glorieux!... Qui sait si ces hommes n'ont pas raison?... Qui sait si tu ne seras pas roi... plus que cela, tsar de la Grande Bulgarie?... N'avons-nous pas pris la Roumérie Orientale?... Le traité de Berlin est caduc... Pourquoi pas l'affranchissement de la Macédoine par l'épée et par le canon?

L'enfant se remit à divaguer; ce n'étaient plus des images effrayantes qui traversaient son petit cerveau. Après quelques mots sans suite, il récita les derniers vers d'une vieille ballade, le *Rêve du Pâtre*, que sa nourrice lui avait enseignée :

J'ai rêvé que j'étais empereur,
Et j'ai soupiré en me réveillant pauvre homme.
Mais j'ai vu le palais de Tzarigrad
Brûlé par les mutins,—ce n'était plus un rêve.
Et quand je garde mon troupeau
Dans la montagne où la nuit est froide,
Je me console du vent et de la pluie,
En pensant qu'il faisait trop chaud là-bas!

Ferdinand écoutait :

— Est-ce là ta réponse, enfant, quand je fais pour toi des rêves d'ambition?... Est-ce une réponse à tous les rêves ambitieux?... Je n'ai pas voulu que mon fils fût lieutenant dans l'armée au-

trichienne... Mais le sang de quarante rois circule dans tes veines, Boris! Si Louis XIV se réveillait, il sourirait à son petit-cousin de Sofia.... Si l'époux de la reine Victoria se réveillait, il sourirait aussi au même petit-cousin... Ce n'est pas le bonheur que nous cherchons, nous autres, c'est la grandeur... Repose en paix, enfant, ton père agira pour toi, en attendant que tu puisses agir!

A ce moment, le médecin et la garde rentrèrent dans la chambre.

— Son Altesse Royale va beaucoup mieux, dit le docteur, après avoir examiné le petit malade.

— Vous me feriez prévenir, dit le prince, s'il se produisait la moindre complication.

Il mit un baiser au front de l'enfant et se dirigea vers ses appartements.

Ferdinand se remit à songer devant une des fenêtres ouvertes du cabinet de travail.

— Mais l'Europe!... Vienne est de glace; Saint-Pétersbourg fait entendre des conseils de prudence... Non, ce n'est pas le moment de lâcher la bride aux passions nationalistes... je lutterai!

A ce moment, une bouffée de vent lui apporta l'écho de voix lointaines. Des hommes qui sortaient d'une réunion publique criaient :

— Vive Sarafoff!

— *Lui, toujours lui!* gronda le prince.

Il sonna.

Le valet de pied parut.

— Fermez ces fenêtres! dit Ferdinand d'une voix dure.

CHAPITRE IV

NI SARAFOFF NI DOSTOIEFF.

Anna Marinoff avait vingt-neuf ans. Elle était dans tout l'épanouissement de sa beauté. Toujours grave, toujours vêtue de noir, elle habitait un faubourg de Sofia, avec une vieille servante, qui était plutôt une amie, l'Olga de Kroum Assanoff. Le maître, en disposant de sa maison en faveur de Sarafoff, avait laissé aux deux femmes une rente suffisante pour vivre.

Le grand dessein,—certes Anna y pensait, et parfois avec élan, — mais elle connaissait l'angoisse du doute ; ce n'était plus la foi robuste d'autrefois. Elle n'assistait même plus régulièrement aux réunions hebdomadaires des Chevaliers de la Hache.

Un jour, elle avait dit à Sarafoff :

— Enlève cette peau humaine ; elle offusque ma vue... Et puis, cette hache avec laquelle ma mère a voulu frapper l'homme aux otages, avec laquelle elle a frappé l'infâme bachi-bouzouk, cette hache doit-elle reposer sur la dépouille du traître ?

— Nomme-le par son nom, va ! répondit Sarafoff. Mais où est ta première ferveur ?... Il en est de cette première ferveur comme de ton premier amour.... Tu as rencontré trop tard — n'est-ce pas ? — le beau Serge Dostoïeff...

— Je l'ai rencontré assez tôt pour regretter amèrement de t'avoir appartenu.

— Ton corps, tu peux en disposer. Tu t'es reprise, soit ! Mais ton âme m'appartient et m'appartiendra toujours, ou plutôt elle est au Kraï de la

Nuit, au grand-maître des Chevaliers de la Hache...
Quand celui-là ordonnera pour la sainte cause, lui obéiras-tu ?

— Je lui obéirai seulement dans la limite du licite...

— Du licite !... Mais tu as assassiné ton frère !

— Mais tous, vous l'aviez condamné !

— Tu n'avais qu'à tirer sur tes yeux un voile de deuil et à laisser faire ; mais tu as voulu être la Judith de ta race... même quand Holopherne se trouvait de ton sang.

— Quoi ! tu oses me railler, toi ?

— Anna Marloff, il y a en toi un levain de révolte. Eh bien, dans quelques jours, je te mettrai à l'épreuve... Va !

Serge Dostoïeff, — de quel droit Sarafoff lui jetait-il ce nom ? N'y pensait-elle pas assez ?

Comme par un accord tacite, les deux jeunes gens se fuyaient. C'est à peine si Serge et Anna échangeaient quelques rares paroles, aux réunions du vendredi. Des événements passés, jamais un mot n'avait été dit entre eux deux ; et pourtant le souvenir de ces trois mois de vie commune leur était toujours présent.

Ils pensaient : Tel jour, à telle heure, nous étions là. Et ils évoquaient les mêmes images : la course nocturne, quand Serge portait Anna dans ses bras, le long séjour dans la cabane de Baba Rada, la traversée du Danube sur le radeau de glace... Le hideux écorchement, ils ne voulaient pas y songer.

Et certaines paroles de Stan leur chantaient dans la mémoire... Oui, la forêt de Gostinari devait être belle au printemps, avec ses jeunes pousses vertes et ses touffes de violettes, avec ses coucous et ses merles, ses rossignols et ses écureuils... C'est là qu'ils auraient voulu vivre, c'est là qu'ils voudraient errer au bras l'un à l'autre.

Mais Anna avait dit : « Ni Sarafoff, ni Serge, ni personne ! » Et elle restait fidèle à cette solennelle

promesse. Seulement, dans ce mot « ni Sarafoff », il y avait comme un cri de délivrance ; tandis que dans cet autre « ni Serge », il y avait le déchirement du sacrifice.

Dostoïeff avait d'abord voulu s'étourdir. Il était jeune, il était beau ; pendant quelques mois, ses bonnes fortunes firent du bruit. Quelques fêtards purent dire : « Ce pauvre Vladimir Marinoff, qui a disparu si mystérieusement, a trouvé un successeur en la personne de Serge Dostoïeff. C'est un autre *zbourator...* »

Ces bruits étaient venus aux oreilles d'Anna, malgré sa claustration. Elle en épouva d'abord de la colère et du dépit. Son imagination de femme précisait les images ; alors elle tâchait de s'absorber dans quelque lecture aride, — vain effort, les lignes dansaient devant ses yeux et elle finissait par jeter le livre à l'autre bout de la pièce.

Anna n'avait fait aucune confidence à la servante Olga ; un jour pourtant, elle dit devant son humble amie :

— Ce Serge, être devenu un vil débauché !

Olga répondit :

— Il s'étourdit peut-être.

Anna courut à elle et lui mit la main sur la bouche :

— Tais-toi, je n'ai rien dit !

Puis Serge se mit à vivre comme Anna, ne sortant plus, ne recevant personne, s'absorbant dans des études de linguistique, menant l'existence sévère d'une sorte de bénédictin laïque.

Anna savait tout, et, un jour, ces mots s'échappèrent de ses lèvres :

— Quel changement chez Serge ! A quoi pense-t-il dans sa cellule ?

— A toi, sûrement, dit Olga, comme toi, tu penses...

— N'achève pas !

Puis encore Serge Dostoïeff se lança dans des œuvres philanthropiques. Il était au chevet de tous

les malades, prodigue pour la charité, chiche pour lui-même. Il quêta, il mendia pour les pauvres ; un concert de bénédicitions s'élevait sur son passage. Il était le confident de toutes les peines, il réconciliait les ennemis ; il ouvrit un cours du soir en faveur des adultes illettrés.

Plus encore que les précédentes, cette nouvelle phase devait être connue d'Anna.

Et elle dit :

— Pour qui fait-il tout cela ?

Et Olga répondit encore :

Pour toi... Que ne fait-on pas quand on aime !...
Tiens, Anna, je vais te dire une histoire.

CHAPITRE V

S E R V I R !

Olga s'assit sur le divan à côté d'Anna ; elle prit maternellement dans ses bras la tête de la jeune femme, comme on fait pour un petit enfant à qui l'on va dire un conte. Et elle commença :

— Il était une fois... Oui, il était une fois une petite-nièce de Sofroni, évêque de Vratza....

— Comment, l'auteur du *Kiriakodromion*?... notre auteur national ?

— Oui, l'ami du métropolite roumain Dosithée ; oui, celui qui se réfugia à Bucarest pour échapper aux persécutions des Turcs... Il y mourut en 1815.

— Oh ! j'ai lu ses Mémoires... C'était du temps où Pazvantoglou, pacha de Vidin, se créait entre le Danube et les Balkans une principauté indépendante... Je sais...

— Eh bien, la petite nièce de Sofroni, c'est moi.

— Toi ?

— Oui, moi, Olga la servante... Mais, écoute... Je n'ai pas toujours eu soixante-quatre ans. J'ai été jeune.... belle, dit-on. Mon père avait des serviteurs ; nous habitions Roustehouk... J'étais enfant, j'avais onze ans... C'était en 1848... Un homme passa le Danube, en fugitif, comme tu l'as passé... un homme d'une trentaine d'années. Il n'était peut-être pas beau, avec son nez écrasé, ses pommettes saillantes, son type de Kalmouck ; mais il y avait une telle flamme dans son regard, une telle noblesse dans ses gestes, une telle éloquence dans sa parole, qu'à le voir et à l'entendre, mon cœur d'enfant battit

d'un battement qui ne s'est plus arrêté et qui ne cessera qu'à mon dernier jour... Oui, je donnai mon âme à...

— A Kroum Assanoff, n'est-ce pas ?

— Tu l'as dit... Il revenait de Bucarest, et il en revenait déçu ; car c'est contre les Russes, et non contre les Turcs, que se faisait la révolution. Nous étions sous le joug, nous, pauvres Bulgares ; nous devions y rester bien longtemps encore, près de trente ans... Il n'y avait même pas une petite Bulgarie, et lui, Assanoff, pressentait déjà la Grande Bulgarie...

— Qu'il n'aura pas vue, hélas !

— Oui, mais dont il avait la certitude.

— Il n'aura été qu'à la peine...

— Oh ! des hommes comme lui peuvent se passer d'être à l'honneur!... Une chose seulement a assombri ses derniers jours...

— Dis !

— Il était de ceux auxquels on succède, mais qu'on ne remplace pas ; et Sarafoff...

— Je te comprends...

— Que veux-tu, je ne savais pas, moi, ce que c'était qu'une patrie, et tout d'un coup, il m'a révélé la patrie... et il m'a encore révélé l'amour.... Je grandis ; j'atteignis ma dix-huitième année... Ma mère mourut ; mon père la suivit bientôt au tombeau.. J'étais fille unique ; j'héritais de quatre-vingt-dix mille francs environ, ce qui était une assez grosse somme pour l'époque... Les partis se présentèrent en foule ; j'éconduisis les soupirants, qui n'en voulaient pas tous seulement à ma fortune.... J'avais un tuteur ; je patientai... je patientai trois ans. Puis j'exigçai des comptes, je liquidai tout, je transformai en or le patrimoine de mon père. Je partis pour Sofia, où résidait le dernier des Assanides....

Olga fit une longue pause. Anna leva les yeux ; le visage de l'humble servante s'était transformé,

son regard lançait un feu étrange. Ce n'était plus la même femme.

Anna lui baisa doucement la main et dit :

— Parle, mère !

— Oui, j'arrivai dans cette mesure de là-bas où j'ai passé près de quarante années, — des années que je voudrais revivre telles quelles, — de 1858 à 1897... Kroum Assanoff était alors dans toute la force de l'âge... Je lui rappelai la scène qui avait ébloui mon enfance. Mon père et ma mère, occupés de leur négoce, ne l'avaient pas compris, eux; mais sa parole avait enflammé mon âme... Faire une Bulgarie ! Pour cela je lui apportais mon modeste avoir, et c'est hardiment que je lui dis : « Ma fortune est à la Patrie que tu m'as révélée; quant à ma personne, elle t'appartient ! » Il me répondit : « Ton or, je l'accepte ; ce sera le noyau du trésor de l'indépendance... Ta personne !... tu es jeune et belle; mais j'ai donné mon cœur à une fiancée mystique... Les doges de Venise épousaient l'Adriatique; ils pouvaient, eux, avoir quand même une dogresse... Mais Kroum Assanoff ne peut pas avoir une femme...» Je fis un mouvement. Il reprit : « Kroum Assanoff ne peut pas avoir une maîtresse... Il est et restera vierge pour concentrer sa pensée sur un but unique...» Je l'interrompis : « Kroum Assanoff ne peut pas avoir une maîtresse, soit... Mais Kroum Assanoff peut avoir une servante, et la vierge de Roustchouk servira avec dévouement et humilité son maître Kroum Assanoff... » — « Mademoiselle, me dit-il, je renverrai la vieille femme qui s'occupe de ma maison et de mes repas.... Ce que vous faites est très grand et très noble; mais mon héroïsme aura égalé le vôtre, puisque je me refuse l'honneur et le bonheur d'être votre mari !...» Et il n'était pas aveugle, alors !... Vois-tu, Anna, j'ai vécu de cette parole pendant quarante ans... Et je l'ai servi, le bien-aimé, pendant quarante ans. Et pendant quarante ans, j'ai éteint devant lui le feu de mon regard;

volontairement, je me suis abêtie, je me suis créé une autre âme, une âme de servante... Et je croyais que le maître avait oublié la façon dont je me présentai à lui, — car jamais il n'y fut fait la moindre allusion ; après les paroles que je te rapportais tout à l'heure, il ajouta : « Olga, prends le panier et va aux provisions. La dépense de la maison ne doit pas dépasser trois francs par jour... » Mais le lendemain de sa mort...

C'est alors qu'Olga fut complètement transfigurée. Elle avait repoussé doucement la tête d'Anna ; elle s'était levée. Clytemnestre, épouse d'Agamemnon, fille de Tyndare, ne fut pas plus noble dans ses attitudes de reine.

Anna joignit les mains.

Olga avait tiré un papier de son sein. Elle le bâisa longuement, pieusement.

Enfin, elle reprit :

— Oui, le lendemain de la mort du maître, voilà ce que m'a remis Ivan Dogaroff....

Et elle lut :

« Dicté par moi, aux approches de ma fin, à mon très fidèle Ivan Dogaroff.

Mademoiselle Olga,

« Pendant quarante ans, je vous ai admirée ; pendant quarante ans, je vous ai bénie ; pendant quarante ans, je vous ai aimée. Kroum Assanoff meurt vierge ; mais son cœur n'a pas battu que pour une idée, il a battu encore pour une femme, et cette femme, c'est vous.

« Ce secret, je ne veux pas l'emporter dans la tombe. Je vous attends. Un jour, vous direz : Me voici !

« Et ceci est ma dernière volonté : je veux que nos cendres se mêlent ; je veux que vous soyiez ensevelie près de moi, à ma gauche, le plus près pos-

sible de mon cœur. C'est là votre place, Olga, mais vous ne ferez rien pour devancer l'heure.

« Ivan Dogaroff a guidé ma main d'aveugle pour que je signe ce testament mystique. »

Kroum Assanoff.

Anna gardait toujours ses mains jointes, tandis qu'Olga repliait le papier, comme un prêtre très pieux tournerait les pages d'un missel, au jour de son ordination. Et ce papier reprit sa place sur le cœur de l'héroïque femme qui, changeant soudain de ton, dit bien doucement à Anna :

— Tu vois si je sais ce que c'est que d'aimer!... J'ai deviné ton amour pour Serge Dostoïeff; ne t'en étonne pas. Maintenant ne parlons plus de cela; ma devise à moi est : Servir !

CHAPITRE VI.

DEUX AMOURS FONT UNE HAINE

Le lendemain de ce jour, qui compta dans la vie d'Anna Marinoff, on frappa à la porte de sa petite maison. C'était le soir.

La servante Olga alla ouvrir. Elle reconnut Serge Dostoïeff.

— Mademoiselle peut-elle me recevoir ? demanda-t-il ; c'est pour quelque chose d'urgent.

— Je vais le lui demander.

Une minute plus tard, Olga introduisait Dostoïeff dans la très modeste pièce qui servait à la fois de salon et de salle à manger.

La jeune femme était debout, impassible.

Serge omit toutes les formules de la politesse courante :

— Ecoute, Anna, j'ai à te parler...

— Assieds-toi, frère, et parle.

— Je connais les scrupules de ta conscience...

Baba Rada nous a dit un jour : « Même l'or de la charité doit être très pur »; et tu dois penser, toi : Même l'or d'une insurrection légitime doit être très pur...

— Sans doute, consentit la jeune femme.

— Eh bien, sais-tu que l'hypogée de Kroum Assanoff n'est plus qu'une grotte de voleurs ?

— Oh ! fit-elle.

— Sais-tu que Boris Sarafoff extorque des fonds par la menace, par la violence même ?

— Précise et prouve !... Je veux savoir.

— Tu sauras donc... Connais-tu ce papier ?

Et Serge montra à Anna un titre d'obligation ainsi libellé :

Emprunt patriotique

de

300.000 francs en or

émis à la suite de la décision du 2ème congrès macédonien

OBLIGATION

de

50 FRANCS EN OR

Le Comité supérieur macédonien délivre la présente obligation à

La valeur de cette obligation sera remboursée après la conquête de l'autonomie politique de la Macédoine et du vilayet d'Andrinople. Le propriétaire bénéficiera des droits et faveurs que la Patrie reconnaissante créera pour ceux de ses enfants qui lui auront rendu service.

Le Caissier

X..... (illisible)

Pour le Président

KOVACEFF.

Anna avait lu. Elle rendit le papier à Serge, en lui disant :

— Eh bien, en quoi est-ce mal, cela ?... Au fait, je ne connaissais pas ces obligations. Tu sais bien que les questions financières sont traitées par Boris Sarafoff, assisté seulement de Kovaceff et de Davidoff... D'ailleurs ces titres ne sont pas émis par notre association à nous, mais bien par le Comité révolutionnaire macédonien...

— Dont Boris Sarafoff est aussi le chef et l'âme... Tu tournes dans un cercle vicieux. Que cette émission soit légitime, je n'en disconviens pas. Mais

sais-tu où Sarafoff va chercher des souscriptions ?
Et sais-tu par quels moyens il stimule les tièdes ?

— Non, je ne le sais pas... Que vas-tu encore m'apprendre sur cet homme ?

— Voici une lettre. Lis... lis tout haut.

Et Anna lut d'une voix calme au début, puis que l'indignation fit trembler :

Monsieur Serge Dostoïeff,

« Vous êtes noble et bon. Je vous confirme par écrit ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de vive voix, dans la soirée d'hier.

« Le 14 mai, à sept heures du soir, M. Boris Sarafoff s'est présenté dans mon magasin de denrées coloniales. Il m'a demandé un entretien particulier. Je l'ai conduit dans mon arrière-boutique. Là, il m'a dit que, vu mon état de fortune, j'avais été taxé à deux mille francs par le Comité révolutionnaire macédonien ; je recevrais en échange quarante obligations de 50 francs, ne portant pas intérêt, remboursables au pair après l'annexion à la Bulgarie d'une grande partie de la Turquie d'Europe.

« J'ai répondu que ma fortune était assez médiocre et que j'avais six enfants à établir ; que je ne m'occupais pas de politique, mais de négoce ; que, au surplus, j'étais un Roumain établi à Sofia et non naturalisé bulgare.

« M. Sarafoff a encore insisté, et comme je résistais avec une fermeté polie, il est sorti très irrité, en me jetant ces mots : « Tu auras de mes nouvelles ! »

« Le lendemain, en effet, j'ai eu de ses nouvelles. Le soir, comme je me rendais au café, selon mon habitude, deux individus se jetèrent sur moi, m'enveloppèrent la tête d'un sac et me poussèrent dans un fiacre. Je fus conduit dans une maison inconnue. Là plusieurs hommes masqués me dévêtrirent et me tourmentèrent d'une façon que j'ai honte de vous rapporter par écrit...»

— Passe quatre lignes, dit vivement Serge Dostoïeff ; ne salis pas tes yeux !

— Les misérables !

Et soulagée par cette exclamaton, la jeune femme reprit sa lecture cinq lignes plus loin :

«... Consentiras-tu ?» répétait un des hommes masqués. Et je reconnus la voix de M. Sarafoff.

« Vaincu par la douleur, je consentis ; j'écrivis à ma femme : « Je t'envoie la clé du coffre-fort ; tu remettras au porteur la somme de 2.000 francs. » Une demi-heure plus tard, j'étais rendu à la liberté, avec des menaces de mort si je parlais de cela à personne. On m'a d'ailleurs remis les quarante obligations.

« Je vous ai fait appeler ; je vous ai tout dit, vous m'avez soigné, et, en me garantissant contre toute conséquence fâcheuse, vous m'avez demandé cette déclaration, que je m'empresse de vous envoyer avec l'assurance de ma profonde reconnaissance. »

Ioan Nicoulesco.

Anna ne dit plus, cette fois, « *Les misérables !* » mais :

— Le misérable !... C'est pourtant à cet homme-là que j'ai sacrifié...

— Ne dis pas quoi ! Oublie !...

Et Serge lui mit la main sur la bouche. Il poursuivit :

— Et ce n'est pas un cas isolé. Vois-tu, Anna, nous avons fait, nous, des choses terribles ; ils font, eux, des choses honteuses.... Ah ! le grand vieillard, l'aveugle sublime n'est plus là !... Il n'y a pas qu'un Ioan Nicoulesco, il y en a cent... Et bientôt, tiens, on regrettera les Turcs... Les Boxers chinois rougiraient peut-être des Chevaliers de la Hache... Le fer sacré est devenu un vulgaire couperet de cuise... Tous les moyens sont bons à Sarafoff : le

revolver, le poignard, le vol, l'incendie. Tu ne sais pas, toi, que le nombre des Grecs tués en Macédoine, au nom de la Grande Bulgarie, s'élève à plus de cinquante. Tiens, ces jours derniers encore, le père du pope de Vodéna a été massacré dans son lit et volé. Dans la vieille Serbie, des assassinats. Et le tour de la Roumanie va venir...

— La Roumanie ! s'écria Anna. Ma parole donnée à Stan le forestier sera tenue... Oh ! Serge, vois où j'ai engagé ma vie !... Que faut-il faire ?

— Ce qu'il faut faire, Anna ! Interroge ton cœur... Ah ! laisse moi parler !... Ta mère s'est purifiée par le feu... Purifie-toi, purifions-nous par une autre flamme ! Une seule voie nous est ouverte, la rédemption par l'amour... Vois-tu, le monde est grand....

— Non Serge, le monde est petit... trop petit pour pouvoir nous évader de nous-mêmes... Ni Sarafoff, ni toi, ni personne ! — ai-je dit un jour. Ni Boris Sarafoff, que je méprise et que je hais ; ni Serge Dostoïeff, que j'admire.. et que j'aime !

— Tu m'aimes !.... tu m'aimes !... tu as dit que tu m'aimes !

— Oui, je l'ai dit ; oui, je t'aime du plus profond de mon être, comme une seule femme à ma connaissance a aimé avant moi ! Mais ce mot n'abaisse pas la barrière qui sépare nos corps, une barrière par-dessus laquelle se rejoignent nos âmes.... Ma mère a été profanée par le bachi-bouzouk Ahmed ; la fille de ma mère a été profanée par le bachi-bouzouk Sarafoff. Je suis indigne de toi.... Maintenant tu as mon aveu. Pars sans te retourner... A vendredi, dans les caves !

CHAPITRE VII

L'INSULTE ET LE DÉFI.

Le vendredi suivant, il y eut un peu d'étonnement parmi les Chevaliers de la Hache, quand, sur le tard, non pas simultanément, mais à peu de distance l'un de l'autre, se présentèrent à la réunion Anna Marinoff, qu'Olga avait accompagnée, puis Serge Dostoïeff.

Nous avons dit que leur participation aux travaux de l'association mystérieuse devenait de plus en plus discrète, de plus en plus espacée, à ce point qu'ils ne se rendaient même pas compte des grands changements survenus depuis la mort de Kroum Assanoff.

Celui-ci était un mystique ; Sarafoff était un homme d'action. La fantasmagorie un peu puérile d'autrefois, les oripeaux bizarres, tout cela n'avait guère plus cours désormais. Sarafoff en usait à propos, il est vrai, pour frapper l'imagination des simples ; cela pouvait être bon, en certaines occasions, par exemple pour le Comité secret révolutionnaire macédonien, avec ses milliers d'adhérents, mais non pour les Neuf, pour cette petite église jalousement fermée, disons plutôt pour ce ministère de l'insurrection où l'on travaillait ferme, surtout à ce moment, quand le signal de la révolution devait bien-tôt être donné. Or un ministre, dans les pays à habits brodés, ne se met pas en tenue de gala pour abattre de la besogne pressante. Il en était ainsi des Chevaliers de la Hache, en 1900.

Plus de robes noires et de cagoules, plus de

diadème de pourpre au front du grand-maître. La hache sainte reposait toujours sur la peau du traître, mais elle ne jouait plus qu'un rôle décoratif, comme un surtout au milieu d'une table de banquet. Sans la piété des deux Dogaroff, elle eut peut-être été remisée au magasin des accessoires. Sarafoff ne siégeait pas sur le trône de fer, et si l'on descendait aux caves, c'était moins par tradition que par mesure de sûreté, pour éviter les oreilles trop fines et les yeux trop perçants.

Plus de hiérarchie apparente, bien que Sarafoff exerçât de fait la dictature. Serge et Anna se sentirent donc un peu dépayrés dans ce nouveau milieu, où ils furent d'ailleurs accueillis avec cordialité par la plupart, avec courtoisie par tous.

Sarafoff, qui s'était interrompu pour les recevoir, reprit le fil de son discours. Il parlait des nouveaux comités créés en pays étranger ; il était très satisfait du groupe de Bucarest, dont il avait confié la présidence à un tout jeune homme, Alexandre Trifonoff, de Roustchouk, élève de l'Ecole des sciences politiques. Il y avait tant d'émigrés macédoniens en Roumanie ; parmi eux, on recruterait une phalange, et on les dirigerait individuellement, sans attirer l'attention, sur les villes d'Ochrida et de Prilep, du vilayet de Bitolia, où devait, en juin, éclater l'insurrection. Sarafoff sourit légèrement et laissa tomber ces mots :

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.
 — Je demande la parole, dit Serge Dostoïeff.
 — Oh ! tu peux parler, répondit Sarafoff ; nous avons banni les façons, nous nous sommes modernisés. Vois-tu, autrefois on fondait des canons de bronze, ciselés comme des bijoux ; c'était très joli et ça ne portait pas bien loin. Aujourd'hui, on fond des pièces d'acier toutes simples... et elles portent, celles-là !.... Parle donc !

— Est-il vrai que Boris Sarafoff ait extorqué par la violence une somme de deux mille francs à un

nommé Ioan Nicoulesco ?... Je dis son nom, mais je saurai le protéger contre toute lâche vengeance...

— Pardon, interrompit froidement Sarafoff, j'ai dit tout à l'heure qu'on ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs... Ce n'est pas avec des attitudes de marquis poudrés et musqués que les hommes de la Convention ont révolutionné la France ! Ils ont bien su ramener au jour l'or qui se cachait ; ils donnaient en échange des poignées d'assignats. Eh bien, nous avons notre cours forcé, voilà tout. Les hôtes de la Bulgarie, ceux qui ont acquis une fortune chez nous, doivent bon gré mal gré nous payer la contribution de guerre.

Cette attaque et cette riposte jetèrent un froid. Deux partis se dessinaient parmi les Neuf.

Sarafoff s'en aperçut. Il brusqua la situation :

— Tu as la mémoire courte, Dostoïeff ! Tu oublies certain voyage en Roumanie, ou bien tu ne te rappelles que l'idylle d'alors... Jette les yeux sur cette table. Tu étais moins dégoûté quand tu faisais le métier d'écorcheur !

Tout le monde se leva.

Mais Anna fit trois pas vers Sarafoff et lui cria :

— Lâche et voleur !

— Oh ! toi, tu es une femme... Je ne te répondrai pas... Tu sais bien que je puis te répondre moins encore qu'à toute autre femme...

— Mais moi, je suis un homme ! cria Serge. Et tu me répondras, et tu me rendras raison !

On s'interposa.

Ivan Dogaroff n'avait encore rien dit. Il parla enfin :

— Vous oubliez que le maître à jamais regretté repose à vos pieds... Quoi ! vous, les champions d'une cause sainte, vous êtes prêts à vous entre-déchirer, tandis qu'il y a encore des valis turcs en Macédoine ?... Une provocation entre Chevaliers de la Hache !... J'ai trop vécu, puisque j'ai vu cela !.... Mais Kroum Assanoff avait tout prévu, même ce qui

m'eût semblé impossible, à moi. Avant sa mort, m'a dicté et il a signé deux écrits, l'un d'un caractère privé, que j'ai transmis à sa destination ; l'autre... Mais écoutez !... A vos places, Compagnons de la Nuit, écoutez la parole du Kraï, le vrai, le seul !...

Boris Sarafoff, impressionné, sembla vouloir monter au trône de fer.

— Non, Sarafoff, dit avec autorité le vieillard, ta place est dans le rang, quand l'Assanide va parler !

Sarafoff eut un geste de colère, mais il obéit, comme poussé par une force mystérieuse.

Ivan Dogaroff avait tiré de son sein un papier tout semblable à celui qu'Olga avait communiqué à Anna.

Il lut lentement :

« Dicté par moi, aux approches de ma fin, à mon très fidèle Ivan Dogaroff :

Frères et fils,

« De mon vivant, la concorde a toujours régné entre vous. L'Eglise chrétienne s'est fondée sur la parole du Disciple bien-aimé : Aimez-vous les uns les autres ! La Grande Bulgarie, notre Eglise à nous, sera fondée sur les mêmes paroles. Aimez-vous les uns les autres, pour servir une idée ! C'est à l'heure des dissensions que cet avis, que cet ordre vous sera communiqué par celui qui a reçu mission d'en user.

« Mais je connais trop l'humanité, je sais trop que les meilleurs sont sujets à des faiblesses. Aussi je vous dis autre chose encore : Si la fatalité voulait que deux d'entre vous devinsent des ennemis mortels, qu'ils suspendent du moins les effets de leur haine jusqu'à l'accomplissement du grand dessein. Cela, j'ai le droit de l'exiger, et ma malédiction pèserait sur celui qui mépriserait ma dernière volonté.

« Et Ivan Dogaroff a guidé ma main d'aveugle pour que je signe cet écrit. »

Kroum Assanoff.

Tous les fronts s'étaient inclinés.

— Il n'y aura plus de traître parmi nous, reprit le vieillard. Ce triste débris disparaîtra...

Et Ivan Dogaroff désigna du doigt la peau humaine.

— Tous vous consentirez... Ce qui est fait est bien fait. Mais nous abolirons ce souvenir de félonie, pour ne plus voir que la hache sainte !... Boris Sarafoff, reprends ton rang, toi qui bientôt nous mèneras à la victoire, et lève la séance pour que chacun aille méditer dans le recueillement les paroles du maître et du père, le dernier des Assanides !

— La séance est levée, dit Boris Sarafoff.

CHAPITRE VIII

UNE INTERVIEW.

Mais que veulent-ils donc ?

Certains de nos lecteurs ont dû se poser cette question, car entraîné par l'action, nous n'avons encore exposé que très sommairement les revendications des nationalistes bulgares.

Il est temps de suppléer à cette lacune. Et cela nous sera d'autant plus facile qu'Archibald Sullivan, reporter du *Times*, vient de Londres à Sofia, — comme nous irions, nous autres, de Bucarest à Ploeshti, — pour interviewer Boris Sarafoff.

Archibald Sullivan est propriétaire d'une superbe barbe rousse disposée en éventail. Il a le teint fortement coloré, le nez aquilin un peu tordu à droite, et des yeux gris d'acier à fleur de tête.

Il a été introduit dans l'appartement de Sarafoff. Et il note rapidement, avant l'arrivée du chef du Comité révolutionnaire :

« Pièce assez vaste à deux fenêtres, murs passés à la détrempe : un rouge et un rose sur fond bis, imitant le papier peint. Un bureau à cylindre ; une petite bibliothèque en chêne ; six chaises de bois courbé et un fauteuil canné ; un divan recouvert d'un tapis bulgare ; un bronze (réduction Barbedienne) représentant Spartacus brisant ses fers ; une icône ancienne d'argent repoussé avec la résurrection du Christ. »

Sarafoff vient d'entrer. Les deux hommes échangent quelques brèves formules de politesse.

Puis le reporter :

— Vous permettez, n'est-ce pas ?

Et le crayon d'Archibald Sullivan court rapide sur le papier :

« Boris Sarafoff. 34 ans. Paraît étonnamment jeune; on ne lui donnerait pas plus de 28 ans. Cheveux assez courts, noirs ainsi que la petite moustache. Pas de barbe. Type slave, pommettes un peu saillantes. Yeux noirs, vifs et intelligents, avec une expression de bravoure et de gaieté. Taille moyenne. L'homme est mince, bien proportionné. Très belles mains soignées, doigts fins et longs. Tenue simple et correcte. L'entretien a lieu en français, la seule langue d'Occident que parle Sarafoff, et encore incorrectement.

— Si vous le voulez bien, dit Sullivan, je procéderai par interrogations... Que reprochez-vous aux Turcs en Macédoine ?

— D'abord d'y être, puis d'y apporter leurs traditions d'arbitraire, d'incurie et d'irresponsabilité.

— Bon... Au point de vue fiscal ?

— Les soulagements qui, dans l'esprit des chartes octroyées par les sultans, tels que le hatti-houmayoun, devaient être apportés à la situation des contribuables, n'ont pas été mis en application. La capitulation, cet impôt payé exclusivement par les chrétiens....

— Mais en remplacement du service militaire. Ailleurs, en Suisse, par exemple, les citoyens dispensés de l'armée sont soumis à une taxe analogue...

— Peu importe, puisque la capitulation a été abrogée par de nombreux iradés... Et elle subsiste toujours. Et elle a été aggravée en ce sens que même les mineurs et les sexagénaires, qui en étaient exempts autrefois, sont maintenant imposés... Et c'est encore la dîme, adjugée à des fermiers qui la fixent à leur guise et la perçoivent sans contrôle, plutôt deux fois qu'une...

L'Anglais se tira le nez à droite, ce qui était son tic particulier.

— Mais les conseils administratifs, les conseils de préfecture ?

— Les chrétiens qui y entrent sont nommés arbitrairement par les valis et traités comme des valets.

— Vous aimeriez mieux les désigner vous-même, dit Sullivan d'un ton un peu narquois.

— Les gouverneurs généraux ont des adjoints chrétiens, individus d'antécédents ignobles, espions d'Yldiz-Kiosk, chargés de besognes subalternes. Tenez, l'adjoint du Vali de Bitolia vise les feuilles de route dans une pièce qui sert d'antichambre aux lieux d'aisance... et pas des lieux à l'anglaise !

— Bien... Et la justice ? Pas à l'anglaise, non plus ?

— La torture comme procédé d'instruction, la confiscation des biens des condamnés politiques, le gain des procès civils à qui donne le plus gros bac-shish. Des agents provocateurs partout...

— Les vôtres ?...

C'était dit avec tant de candeur apparente que Sarafoff se trouva un moment interloqué. Il reprit :

— Tenez, un beau matin, un gendarme trouve, affichée sur les murs de l'école ou de l'église, quelque proclamation révolutionnaire, rédigée en langue populaire et évidemment cuisinée par quelque bas policier. Grand émoi au konak : on expédie des juges et des argousins. Le village est dans l'angoisse. Les notables sont suppliciés, les femmes bâtonnées. Que faire ? Il se trouve toujours un compère pour entamer les négociations. Résultat : le village paye la forte somme ; les notables sont libérés et on laisse pourrir en prison quelques pauvres diables.

— L'instruction publique ?... Mais non, puisque vous ne voudriez pas des écoles turques... Parlons plutôt des travaux publics. On vous a pourtant bâti des chemins de fer...

— Lignes plutôt stratégiques, tarifs exorbitants,

monopole accordé à des compagnies étrangères avec des garanties d'intérêt. Mais la Macédoine manque de routes ; on paye un impôt spécial sur les voies de communication, et pourtant, si *nous* avons quelques rares chaussées (Sarafoff employait volontiers les adjectifs possessifs), c'est que des paysans chrétiens ont peiné à la corvée sous le fouet des gendarmes turcs.

— Parfait !... Le brigandage ?... Je ne parle pas de vos amis ; mais les autres ?

— Ah oui... Bilal-Balantz... un Albanais...

— Bilal-Balantz... Mais, si je ne me trompe, Halil-Rifaat-pacha distribua douze fusils à chaque village pour se défendre contre l'heidouque.

— Halil-Rifaat fut immédiatement relevé de ses fonctions....

— Pour devenir grand-vizir. Passons.

— On parle des comités bulgares, reprit Sarafoff avec impatience. Mais en 1898, Saadeddin pacha, le bourreau de la Crète, est venu organiser le massacre en Macédoine. Dans chaque centre, il a fondé un comité musulman, il a distribué des armes ; on n'attend qu'un signal pour faire de la Macédoine une autre Arménie.

— Le but de vos comités, à vous ?

— Répandre dans le peuple l'idée que l'émancipation de la Macédoine sera l'œuvre du peuple, et non d'un gouvernement ; concentrer entre les mains des chefs de ces comités les moyens matériels pour organiser d'abord la résistance, puis la levée en masse.

— Et aussi punir les traîtres ? Et aussi résister aux aspirations des Grecs et des Roumains, même des Albanais et des Serbes ?

— Et tout cela aussi.

— Parfait. Voici une carte...

Archibald Sullivan tira de sa poche une carte des Balkans et un crayon rouge.

— Veuillez me tracer les limites de votre nouvelle Bulgarie.

— Eh bien, dit Sarafoff, tout en maniant le crayon rouge, nous voulons la formation d'une province, avec Salonique pour chef-lieu, comprenant les vilayets de Salonique, Bitolia et Uskub, dans les limites que voici : la ligne de délimitation de cette province partira de la frontière serbe, près de Vranya, suivra la limite nord-est des cazas de Préchovo, Kumanovo, Katchanik et Tétovo, coïncidera avec la crête du Karadag, et du sommet de Lubotrne sur la crête du Schar, atteindra le Korab, point culminant du mont Déshat. Du Korab, cette ligne suivra la vallée de Véleschtiza, commençant au village Radomir jusqu'à l'embouchure de la même rivière, dans le Tscherni-Drin. De ce point, elle suivra le thalweg du Drin jusqu'au village Ndret, et de là, touchant les limites ouest des cazas d'Ocrida et de Kortscha jusqu'au sommet du Gramos, coïncidera avec les limites sud des cazas de Kastoria, Kaïlari, Vodéna et Karaféria, jusqu'au point d'intersection de cette ligne avec la Bistrizza d'où elle suivra le fil de l'eau pour aboutir à la mer Egée....

— La Bulgarie à cheval sur deux mers, peste ! ne put s'empêcher de s'écrier le reporter, qui suivait cette démonstration avec une attention que nous n'espérons pas de tous nos lecteurs.

— Et ensuite, poursuivit imperturbablement Sarafoff, faisant un détour sur les rives de la mer et englobant la Chalcidique, elle atteindra l'embouchure du Karassou. De là encore, la frontière de la province suivra la même rivière jusqu'au torrent près du village de Radiboscht, d'où allant en amont, elle arrivera à la frontière de la Roumélie-Orientale, et épousera — provisoirement — les frontières de la Bulgarie et de la Serbie.

— Provisoirement?... Peste!... Et cette province sera administrée...?

— Par un gouverneur général bulgare... pour peu de temps, puisqu'elle sera bientôt absorbée par le royaume de Bulgarie...

— Le royaume ?

— Par le *royaume* de Bulgarie, comme le fut la Roumérie-Orientale par la *principauté* de Bulgarie...

— Et Andrinople ?

— Nous prendrons Andrinople après. Ce sera la troisième étape.... Filippopoli fut la première.

— Et les Grecs vous laisseront faire ?... si les Turcs vous laissent faire ?

— Oh ! les Grecs !...

Ce mot fut dit avec un souverain mépris.

— Et les Serbes vous laisseront faire ? insista l'Anglais. Et les Roumains vous laisseront faire ?.... Car les Bulgares ne représentent pas quarante pour cent, à peine trente-trois pour cent des habitants de cette province.

— Ne discutons pas les chiffres. Les Grecs et les Roumains nous laisseront faire, parce que...

— Parce que ?

— Je ne puis en dire davantage... les événements vous répondront avant peu.

Sarafoff n'avait pas été sincère. Son plan était de révolutionner et d'annexer immédiatement à la Bulgarie, sans régime de transition, et Andrinople, et Salonique, et Bitolia, et Uskub. Pour lui, la troisième étape, c'était la Dobroudja roumaine.

Et pour que la Roumanie et la Serbie n'interviennent pas, il voulait tout bonnement supprimer les rois de Roumanie et de Serbie.

Mais on ne dit pas tout à un reporter anglais.

— Et maintenant qu'en pensez-vous ? demanda Sarafoff à son interlocuteur.

— Je pense ce que Voltaire pensait de Dieu : Si la Turquie n'existe pas, il faudrait l'inventer.

Et l'Anglais serra ses notes et sa carte, remit son mac-ferlane, donna un shake-hand à Sarafoff, consulta sa montre et dit simplement :

— J'ai douze minutes pour prendre le train. Je serai resté quatre heures trois quarts à Sofia. C'est beaucoup.... Enchanté, cher Monsieur !

LIVRE II.

LES BULGARES A BUCAREST.

CHAPITRE I.

ALEXANDRE TRIFONOFF.

Alexandre Trifonoff, cet étudiant de l'Ecole des sciences politiques de Bucarest qui avait gardé son chapeau sur la tête, le matin du 10 mai, au passage du roi Carol, se croyait en vérité un gros personnage. Il n'avait pas vingt ans et déjà Sarafoff l'avait bombardé président du Comité macédo-bulgare de Bucarest.

Une fois son point de vue admis, le grand-maître, le chef du Comité suprême, avait été heureusement inspiré, — sauf que, une fois pris, le bon jeune homme mangea le morceau.

Le 11 mai, Trifonoff avait réfléchi. Il dit assez doucement à son camarade Marin Georgesco :

— Avec tes manières, j'en suis pour un chapeau... Saluerais-tu mon prince, toi ?

— Je n'ai jamais eu à me poser cette question, répondit Georgesco. Mais il me semble qu'il y a de bonnes raisons pour qu'un Bulgare se découvre devant l'ancien généralissime de l'armée de Plevna.

Moitié ironiquement, moitié sérieusement, Trifonoff souleva son chapeau neuf :

— Voilà le salut rendu.

— Alors, sans rancune !

— Soit, sans rancune.

Mais l'œil du jeune Bulgare était mauvais.

Nous aurons beaucoup à nous occuper de ce Trifonoff.

D'où venait-il ?

De Roustchouk, ce port du Danube où avaient

abordé Dostoïeff et Anna Marinoff en quittant leur radeau de glace, cette cité pittoresque assise à l'embouchure du Lom, où se presse une population cosmopolite,— Bulgares, Turcs, Juifs, Arméniens, Tziganes, Roumains, Grecs, Serbes, Autrichiens, Hongrois, Anglais, Allemands, Suisses, Français, Italiens,— avec ses consulats qui hissent, les jours de fête, des pavillons de toutes les couleurs sur une Babel en miniature.

Le père de l'étudiant, ancien procureur, exerce encore à Roustchouk la profession d'avocat. C'est un homme sec d'une cinquantaine d'années, qui habite une petite maison près de la poste. Les Trifonoff sont d'origine tzintzare. Devenu veuf, ce père de notre triste héros se remaria, à Varna, avec sa propre belle-sœur, alors que ses trois enfants, Alexandre et deux filles, étaient encore en bas âge.

Trifonoff père s'appliqua d'abord à élever sévèrement un fils dans lequel il discernait de mauvais instincts ; plus tard, il crut à l'étoile de son rejeton et se saigna aux quatre veines pour lui faire une pension de cent vingt francs par mois, avec laquelle ce fils irait étudier à Bucarest.

Le vice principal d'Alexandre était une insupportable vanité, un désir de paraître qu'un vieux cabotin égalerait à peine.

Tout enfant, il cherchait à primer ses camarades. Jouait-il au soldat, il voulait être à la fois le général, le colonel, le capitaine, le sergent... et aussi le tambour, parce que ça fait du bruit. Ses compagnons de jeu devaient rester dans le rang. Il apporta à l'école primaire, et plus tard au gymnase, ce besoin maladif de domination. Il se fiait trop à son intelligence, très vive d'ailleurs, mais tout en surface avec peu de profondeur, pour se plier à ses devoirs scolaires ; il ne fut pas précisément un cancre, mais un élève indiscipliné, quinteux, montrant par à-coups qu'il aurait pu gagner les premières places, s'il l'avait voulu.

Alexandre n'avait pas dix ans qu'il s'était déjà fait l'ami et l'auditeur bénévole du pire hâbleur de Roustchouk, un certain Méthode Dovléakoff, sur lequel il devait se modeler.

Singulier goût, car ce Dovléakoff était fui comme la peste. Entrait-il dans un café, la salle se vidait rapidement. Imaginez le capitaine Fracasse de Roustchouk, le type du Matamore bulgare.

Avait-il guerroyé quelque part, on n'en savait rien ; mais il faisait de terribles moulinets avec sa canne, il roulait des yeux effrayants sous des sourcils broussailleux, en racontant ses campagnes contre les Turcs et plus tard contre les Serbes. Et l'ingrate patrie lui laissait porter des bottes éculées et un lamentable pardessus mastic, veuf de ses boutons.

— Vois-tu, petit, disait-il au jeune Alexandre, on n'en fera plus, des hommes comme ceux de ma génération... Regarde ce lignard ; c'est brossé et astiqué ; ça a besoin de se nourrir... Nous autres, nous mangions nos semelles...

— C'est peut-être pour cela que vous n'en avez plus, oncle Méthode.

— Quand on avait épuisé sa provision de balles, on chargeait son fusil avec ses boutons d'uniforme...

— Il en manque, en effet, des boutons, à votre veste !

— On partait à pied et on se battait à cheval, après avoir cassé la gueule à quelque cavalier dont on enfourchait la bête.... ou bien on partait à cheval et on se battait à pied, après avoir crevé sa monture... J'ai disputé aux Turcs le col de Shipka, moi l'unique survivant de la première compagnie du premier bataillon de la première *droujina*... Puis ce furent les Serbes—quasiment des frères, c'est dommage ! — je les ai joliment rossés... Je pointe un canon sur une colonne serrée — huit rangs d'enlevés... Je prends mon fusil, je charge à la baïonnette...

— Tout seul ?

— Tout seul... Cinq ennemis par terre... ma baïonnette était tordue comme un tire-bouchon... Je saisiss l'arme par le canon, je me rue, j'écrase des cervelles... Je fais une trouée... Me voilà de l'autre côté de l'armée serbe... J'aperçois un cheval magnifique, à la housse galonnée d'or — un des chevaux de Milan... Je saute dessus, je tire mon sabre et je traverse en sens inverse l'armée ennemie... J'avais pointé, j'avais taillé... et quand je regagnai le rang, il me restait à la main une poignée de sabre veuve de sa lame...

— Alors vous étiez à la fois artilleur, fantassin et cavalier ?

— Pas à la fois, tour à tour....

— Et vous fûtes blessé ?

— Mortellement!... Mais écoute.... Battenberg m'embrasse... « Brave des braves, que désires-tu ? » — « Un verre d'eau ! » Et de sa main le prince m'offrit ce verre d'eau. « Ton nom ? » — « Je vous le dirai tout à l'heure... Monseigneur, la journée n'est pas finie ; nous perdons du temps... Vous voyez cette position, cette petite métairie sur la colline.... Je vais vous la prendre et vous aurez bataille gagnée ! » — « Va, héros de ta race, dispose de mes bataillons, tu seras obéi ! »

— Grand chef maintenant!... Et la récompense ?

— Un autre la reçut... je m'y dérobai.

— Je ne m'y déroberai pas, moi, quand le moment sera venu !

— Tu seras de ton siècle, enfant. Mais prends le sentier de l'intrigue ; en ces tristes temps, il mène plus sûrement au succès... Alors, tu marcheras sur la foule et tu ne sentiras pas les pierres du chemin.

A la fois malicieux et dupe, le petit Alexandre raillait un peu en face son Dovléakoff ; puis, quand le bravache avait tourné le dos, il l'imitait à sa façon. C'est pourquoi, en jouant avec les ga-

mins du quartier, il mettait une plume de coq à son bonnet et faisait à la fois le général, le colonel, le capitaine, le sergent et le tambour.

Cette fièvre guerrière dura peu. Un jour, un des « hommes » d'Alexandre Trifonoff sortit du rang, arracha le plumet du général, pocha un œil au colonel, lança un croc-en-jambe au capitaine, lacéra le fond de la culotte du sergent et creva le tambour. Le héros s'évanouit.... au propre et au figuré.

Sa marâtre devait compléter la leçon de choses qu'il venait de recevoir, par rapport aux dommages de la culotte. Le jeune Alexandre considéra ce juste châtiment comme le solde à payer de sa gloire beliqueuse.

Dès le lendemain, il tournait dédaigneusement le dos — la brèche étant réparée, heureusement — au matamore Dovléakoff et songeait à entrer au gym-nase.

Il poursuivit tant bien que mal ses études secondaires jusqu'en cinquième classe. Alors il se fit expulser, à la suite d'un pugilat avec un de ses professeurs. Son père lui administra par surcroît une magistrale râclée. Alexandre Trifonoff avait alors seize ans. Seize ans, et un petit bagage littéraire. Seize ans... et un amour méconnu, dont il narrait les affres dans une plaquette imprimée avec des têtes de clous sur du papier à chandelles, — car un gamin de seize ans, un élève de cinquième classe peut trouver éditeur, à Roustchouk. Cela est aussi invraisemblable que vrai.

Le père Trifonoff exila son rejeton à l'école de commerce de Sistov. L'adolescent, qui avait déjà maudit la femme et jeté un cri de détresse dont les siècles ne frémiront pas, ne devait guère mordre au Doit et Avoir. Il s'en prit à Dieu de ses mésaventures et, au bout d'un an, trouva moyen de se faire chasser de cette nouvelle école, pour des professions de foi et des prédications athées.

Rentré à Roustchouk, où il fut mal reçu par les siens, il fit une conférence publique sur *Force et Matière* de Büchner. Grisé par son sujet, il adressa au nommé Dieu les propos les plus désobligeants, ce qui était d'ailleurs superflu, puisque, d'après lui, le monde s'était créé tout seul.

Cette thèse scandalisa une partie de l'auditoire ; l'autre partie n'y comprit rien. Trifonoff père, venu là sans enthousiasme, s'avisa que son fils parlait facilement ; — et c'était vrai d'ailleurs, car ce blanc-bec de dix-sept à dix-huit ans pérorait déjà avec un aplomb, une abondance, un afflux de mots dissimulant le vide de la pensée, — tous les dons enfin qui composent un de ces médiocres de la politique que Gambetta appelait des sous-vétérinaires.

Et Trifonoff père, qui est lui-même un sous-vétérinaire de l'avocature, eut cette illumination soudaine que son fils ferait, un jour, un ministre comme tant d'autres, et plus brillant que beaucoup d'autres ; — en Bulgarie, toutes les ambitions sont permises. Et il se dit qu'il l'enverrait à l'Ecole des sciences politiques de Bucarest.

Une des sœurs d'Alexandre Trifonoff, l'aînée, se trouvait à cette conférence ; avec son sens de femme plus affiné, elle devait en rapporter une impression défavorable. La plus jeune, avertie du sujet, s'était abstenu d'y paraître. Ce sont, l'une et l'autre, de fort honnêtes personnes, désolées que leur famille compte une brebis galeuse.

Si nous nous étendons un peu longuement sur cette soirée, qui marqua le début de la troisième manière d'Alexandre Trifonoff, c'est qu'il s'y produisit un incident grotesque.

Dieu malmené par un jeune drôle, ce n'était rien ; mais Dieu défendu par un grotesque comme Méthode Dovléakoff, ce fut le comble !

Plus dépenaillé que jamais, le Matamore de Roustchouk s'était placé au premier rang* des auditeurs. Il en voulait beaucoup à son ancien disciple d'af-

fector de ne plus le connaître ; aussi il était venu avec l'intention de manifester quand même.

Alexandre Trifonoff, qui avait un peu de lecture, récitait comme sien un passage de Guyau :

« Ismaël (symbole de la libre-pensée) s'égarait jadis dans le désert : il perdait sa route et tombait. Mais il a su se relever ; et maintenant, il trouve dans son propre cœur assez de force pour se passer de ce Jéhoval mensonger qui l'a laissé seul et nu dans l'espace infini, sans même envoyer à son secours l'ange dont parle la Bible...»

A ce moment, le fantoche se leva, roulant ses yeux terribles d'autrefois sous des sourcils encore plus broussailleux, agitant ses grands bras :

— Les autres dieux, jeune homme, je te les abandonne. Mais si tu oses nier Sabaoth, Dieu des armées, je dirai que tu en as menti par la gorge ! C'est lui qui souffla dans mes narines le courage des lions ; c'est lui qui rendit mon bras invincible... Et je me constitue son champion, et tu vas confesser publiquement sa toute-puissance, sinon je t'appelle en combat singulier !

Le public, qui s'ennuyait ferme, fut ravi de cet intermède comique. On fit à Dovléakoff un succès extraordinaire, l'unique succès de sa vie ; au milieu des rires et des quolibets, on le porta en triomphe ; la salle se vida immédiatement.

Alexandre Trifonoff resta bouche bée devant son père et sa sœur.

— N'importe, tu iras loin ! dit le père.

— Tu te moques de la religion... Ça porte malheur ! dit la sœur.

CHAPITRE II.

OÙ MÈNENT LES MAUVAIS CHEMINS.

Allons rejoindre Alexandre Trifonoff à Bucarest, où il étudiait les sciences politiques, ce qui, dans l'esprit de son père, devait l'amener rapidement à diriger les affaires étrangères de la Bulgarie.

Il ne faut pas juger les gens sur la mine. Cela est si vrai que celui qui vous narre cette longue histoire, lorqu'il alla visiter Alexandre Trifonoff dans sa cellulle de Vacareshti, rédigea la note que voici : « Je le trouve penché sur des livres d'étude en langue bulgare. Comme je me suis baissé pour les regarder : « Vous voyez, je travaille », me dit-il doucement... Franchement, je me sens un peu honteux de ma curiosité... Trifonoff a l'air très doux. Une ombre de moustache ; les cheveux châtais sont bien plantés, un peu longs ; le nez est projeté en avant, comme la bouche, - il y a quelque chose de chevalin dans la physionomie ; l'œil marron vous regarde bien en face. Une certaine dignité, presque de la distinction dans la tenue. »

L'ambition, une ambition féroce étant venue à celui qui avait été un élève médiocre à Roustchouk et pitoyable à Sistov, Trifonoff s'était mis au travail. Nous avons consulté ses notes, elles sont bonnes ; d'ailleurs un de ses professeurs, Me Fotesco, en venant le défendre à la barre — et certes avec talent — a témoigné tant de l'intelligence que de l'assiduité de son élève.

Alexandre Trifonoff avait une vie triple ; il y avait en lui l'étudiant correct, l'ambitieux vaniteux

et le vulgaire débauché. Ces trois divisions étaient nettement tranchées.

Le 11 mai, nous l'avons trouvé au cours, où il avait fait sa paix, en apparence, avec son camarade Marin Georgesco. Puis il avait écouté fort sagement la parole d'un de ses maîtres et rédigé le résumé de la leçon.

A midi, il déjeunait sobrement dans un petit restaurant au cachet.

L'après-midi appartenait encore à sa vie d'étudiant. Puis, à cinq heures, il allait prendre une tasse de thé chez Riegler, avec des œillades — vaines, hélas ! — aux jeunes et jolies femmes qui venaient faire leurs emplettes de bonbons. Une série d'échecs que ne compensait aucune victoire n'empêchaient pas le jeune homme de se croire irrésistible.

Il flâna dans les rues en attendant l'heure du dîner, qu'il prit en compagnie de trois étudiants bulgares, en lisant cinq lignes d'un journal entre chaque bouchée.

Le temps se passa de la sorte jusqu'à neuf heures ; on causa, les coudes sur la nappe malpropre, en absorbant un café douteux. Un des étudiants répondit à une question de Trifonoff :

— Oui, mon président.

Et le jeune homme se rengorgea.

Président du Comité macédo-bulgare de Bucarest, il l'était depuis le 10 décembre 1899. A cette date, mémorable pour lui, Boris Sarafoff était venu à Bucarest tout exprès pour l'investir de cette dignité. Et cette appellation « mon président » lui rappelait la scène nocturne de l'hôtel Unirea, quand devant une sainte icône, la main tendue sur un poignard et un revolver disposés en croix, il avait prêté ce serment :

« Je jure, sur mon honneur et devant Dieu, de servir la cause macédonienne honnêtement et fidèlement, d'exécuter les ordres du Comité suprême ma-

cédonien, sans y jamais contredire. En biaisant cette arme terrifiante de la sainte révolution, je donne à quiconque constaterait que, bassement, je trahis mon peuple ou que je n'exécute pas les ordres du Comité suprême macédonien, le droit de me fracasser le crâne ou de percer mon sein avec cette même arme sainte. Que la bénédiction de Dieu scelle mon serment ! Amen. »

D'autres avaient prêté serment, le même soir : Bosnéakoff, Pop-Arsoff, Bogdanoff, des hommes vulgaires mais fanatiques, ses subordonnés à lui, instruments grossiers mais solides, rudes épaules qui lui serviraient de piédestal. Sarafoff ne lui avait-il pas dit : « Tous t'obéiront, et tu n'obéiras qu'à un seul, à moi ! »

Une autre parole lui revenait, qui complétait celle-là, le mot de ce vieil extravagant de Méthode Dovléakoff : « Marche sur la foule, pour ne pas sentir les pierres du chemin ! »

Le serment... Il revoyait la chambre No 8 de l'hôtel Unirea, une pièce longue et étroite donnant sur la rue, au premier étage, avec des feuillages verts et rouges sur fond bis — de la fresque à vingt-cinq centimes le mètre carré, — des rideaux de jute du même dessein que la peinture murale, un mobilier vulgaire de noyer, des chandeliers de métal blanc, un mesquin tapis gris bordé de rouge.

Et quand « ses hommes » — comme lorsqu'il jouait au soldat, — quand les vulgaires comparses avaient été congédiés, Boris Sarafoff lui avait parlé ainsi, à voix basse, dans le silence de la nuit :

« Tu es jeune, tu es passionnément désireux d'acquérir une réputation, tu as tout ce qu'il faut pour cela. Je te confie la tâche la plus séduisante ; tu prononceras des discours, tu enflammeras les courages, tu feras appel aux sentiments patriotiques des émigrés macédoniens, tu recueilleras des cotisations en espèces pour l'achat d'armes et tu feras jurer à tes prosélytes valides de partir en nombre

pour la Macédoine, au printemps de 1900, au moment où la révolution éclatera dans le vilayet de Bitolia... »

Et l'on était au printemps de 1900 ; et il avait fait de bonne besogne, lui, à la barbe des Roumains qui n'y avaient vu que du feu. Le signal de la révolution pouvait être donné.

Aux autres membres, les Bogdanoff, les Pop-Arsoff, les Bosnéakoff, Sarafoff avait confié une mission toute différente : punir les traîtres — Fitowsky en saurait quelque chose, — forcer les coffres-forts, — même le chef suprême avait laissé de l'argent pour acheter des outils de cambrioleur. Les *Mamaligari* roumains devaient, eux aussi, contribuer à la guerre sainte, ceux de Bucarest après ceux de Sofia...

— A quoi penses-tu donc ? demanda un des étudiants, nommé Achim Péteff, celui qui avait dit « mon président ».

Trifonoff tressauta. Les images qui hantaient son cerveau s'effacèrent. Rendu à la réalité, il eut un sourire de mépris pour le piètre restaurant malodorant, aux nappes sales, au plancher gras, dont les garçons de service semblaient habillés à la friperie.

A quoi il pensait, il l'eut dit peut-être à Péteff, mais non aux deux autres.

— A quoi je pense, répondit-il, à aller voir la danse du ventre à l'hôtel Macédonia.

— Va pour les almées !

Et les quatre jeunes gens sortirent.

CHAPITRE III.

LES BAYADÈRES

La scène précédente se passait dans la strada Vacareshti. Il y a un joli bout de chemin pour aller de là à l'hôtel Macédonia, situé à proximité de la gare du Nord.

Les jeunes gens marchaient paresseusement, en noctambules professant l'horreur de leur taudis, où ils ne rentraient qu'à bout de fatigue, après avoir épousé tous les vulgaires plaisirs que peut offrir Bucarest à des étudiants réduits à la portion congrue.

Trifonoff consacrait bien à son usage personnel une partie de l'argent recueilli pour la « sainte cause » ; mais comme il ne tenait pas la caisse et se fiait peu au caissier, les petites sommes qu'il pouvait accrocher par-ci par-là faisaient un maigre supplément à sa modique pension de cent vingt francs par mois. Et ce vaniteux jouisseur souffrait cruellement de la pénurie de ses ressources. Il soignait sa mise, dans son désir de paraître, toujours correctement et proprement vêtu ; le reste s'en ressentait.

Ils déambulaient donc par les rues avec des jambes molles, échangeant quelques paroles ayant trait surtout aux femmes qu'ils rencontraient. Ils s'engagèrent dans la strada Lipscaï, silencieuse et presque déserte avec ses magasins déjà fermés ; le vent soutiflait et les enseignes grinçaient sur leurs triangles, les *Perroquets*, les *Globes verts*, les *Ancres*, les *Jeunes Mariées*, les *Pommes d'or*, les *Chats blancs*, les *Cerfs d'or*, les *Coqs rouges*, les

Vieux Chênes, toute la faune et toute la flore du commerce de détail.

Puis ce fut la caléa Victoriei, plus animée, longue comme la rue de Rivoli. Trifonoff jeta un coup d'œil de convoitise sur les vitrines de Capsha. Un moment plus tard, il coudoyait les désœuvrés qui stationnent à toute heure sur le trottoir, devant la place du Théâtre. Il eut un second regard d'envie pour les fiacres russes qui attendaient le client.

Devant Djabouroff, un de ses compagnons lui demanda ironiquement :

— Tu n'as pas besoin de tapis ?

— Ni toi de pastilles ? répondit-il. — Une sotte plaisanterie de *mahala* que rien ne justifie et qui fait le désespoir de l'honorable négociant, dont les magasins renferment tout l'Orient, sauf ses aphrodisiaques.

Puis il longèrent le jardin de l'Episcopie aux fraîches verdures de mai. Les jambes leur rentraient dans les talons, quand ils tournèrent dans la rue Grivitză. Achim Péteff étouffait des bâillements d'ennui, Alexandre Trifonoff frappait brusquement le trottoir avec sa canne, comme s'il prenait possession du pavé de Bucarest ; les deux autres importent trop peu à notre histoire pour que nous leur prêtons la moindre attention.

— Ouf ! nous y voilà enfin ! dit Péteff.

Au rez-de-chaussée de l'hôtel Macédonia s'ouvre un établissement interlope, à la fois tripot, café-concert et quelque chose de pis.

On pénètre de plain-pied dans une salle longue et médiocrement large, décorée de fresques naïvement cyniques. Au fond, une petite scène exhaussée d'un mètre, tendue d'andrinople rouge et éclairée par des lampes fumeuses. Là s'était rassemblé un public très mêlé à *cacioula* et à fez, quelques sous-officiers en goguette, des femmes en cheveux attablées avec des courtiers. On y parlait toutes les langues et tous les dialectes de l'Orient. Dans un

coin, un croupier ignoble avait étalé une planchette sur laquelle étaient collées les cinquante-deux cartes d'un jeu luisant de crasse. Là-dessus des voyous pointaient, — rien que des sous, pas une pièce blanche. Et le croupier taillait, mouillant son doigt pour retourner une à une les cartes poisseuses dont il tenait un gros paquet dans sa patte velue.

Sur un des côtés de la scène, trois levantins à fez jouant assez habilement l'un du violon, un autre du tympanon, le dernier de l'accordéon. Au fond, deux bayadères assises, faisant tapisserie, tandis qu'une troisième, toute jeunette, à peine formée, avec un masque de gamine vicieuse, se tortillait devant les quinquets.

— Tiens, dit Trifonoff, c'est Myrcinio la Frétillarde... Nous allons rire !

— Pour moi, déclara un de ses compagnons, mes préférences vont à Pénélope Naxiopoulos.

— Thalia la blonde ferait mieux mon affaire, soupira un autre, auquel nous conservons également l'anonymat. Et toi, sombre Péteff, à qui jetterais-tu le mouchoir ?

— A aucune, répondit sèchement le jeune homme.

— Ah oui ! tu en es toujours à ta Véta Danou, dit Trifonoff avec une légère nuance de mépris.

Myrcinio avait terminé son exercice chorégraphique, sa «suée» comme elle disait. Avec son nez en pied de marmite, ses petits yeux brillants de souris, ses épais sourcils, ses superbes cheveux noirs, ses bras grêles et sa poitrine plate, cette gosse de quatorze ans pouvait avoir du ragoût pour quelque vieillard blasé. Elle promenait entre les groupes une assiette couverte d'une petite serviette. La quête était peu fructueuse ; les rares consommateurs qui glissaient un ou deux sous dans l'assiette se payaient en nature en pinçant les mollets ou la taille de Myrcinio.

De loin, elle souriait à Trifonoff.

Elle mit la recette dans sa poche avant d'arriver

au groupe formé par les quatre Bulgares, et prenant une chaise, elle s'installa aux côtés de Trifonoff, lui caressa légèrement la joue du revers de la main, et lui dit :

- Qu'est-ce que tu payes, ce soir, Alexandre ?
- Des pistaches et du café, ça te va-t-il ?
- Non, des marrons et de la bière.

Myrcinio portait une courte veste de velours noir, de larges pantalons à la turque (*shalvari*) en indienne rose, un fez blanc et des babouches jaunes.

Elle croquait la moitié de chaque marron et donnait le reste à son ami Trifonoff, en jetant les pelures au nez de Péteff, qui se garait d'un air maussade. Ils conversaient en mauvais grec, la seule langue qu'elle sût. Son impresario l'avait ramassée sur le pavé de Péra ; — il est deux choses dont elle ne se souvenait pas, d'abord avoir eu des parents, puis avoir été vierge.

Maintenant, c'est Pénélope Naxiopoulos qui occupait la scène, une juive maltaise qui avait dû être assez belle, mais prématurément avachie, envahie par un embonpoint précoce, conperosée sous le fard. Elle portait à peu près le même costume que Myrcinio, seulement un collier de sequins tintinnabulait sur ses seins énormes.

Pénélope chanta d'abord des couplets grecs égril-lards, qui mirent en joie ceux des assistants qui comprenaient. Puis elle exécuta la danse du ventre avec une réelle compétence. Les pieds immobiles, les bras arrondis, elle tordait ses hanches, et son abdomen aux muscles exercés se trémoussait en mesure sous le pantalon lâche qui se prêtait à tous les mouvements. C'était assez répugnant, en somme ; mais les spectateurs se pâmaient d'aise, comme des habitués de l'Opéra national devant les pointes d'une Rosita Mauri en herbe.

A son tour, Pénélope quêta, but dans tous les verres, tira une bouffée de cigarette par-ci, de pipe par-là, et vint s'affaler à la table des quatre Bulgares.

— C'est un mastic que tu veux ? demanda Trifonoff.

— Oui, *psyki mou*.

Elle tira la moustache de Péteff :

— Ris donc un peu, toi ! tu ressembles aux hiboux du château des Chevaliers, dans mon île.

Pendant ce temps, Thalia la blonde chantait une sorte de valse lente, en s'accompagnant avec des castagnettes de cuivre; puis elle exécuta une danse pimentée, s'accroupissant comme dans la cosaque, se relevant brusquement, fouettant l'air de ses longs cheveux flottants d'un blond rutilant.

C'était une femme de vingt-cinq ans, bien faite, mais dont la petite vérole avait grossi les traits, sans lui laisser des traces profondes. Les spectateurs suivaient le rythme des castagnettes en frappant dans leurs mains.

Thalia s'arrêta brusquement, envoya une douzaine de baisers à la volée et sauta à bas de l'estraude. Elle fit la recette à sa façon, fouillant dans les poches des hommes, provocante, marchandeuse, prompte à l'attaque et à la riposte, parlant tous les argots des Echelles du Levant, en habituée des cabarets à matelots de Galata.

La musique avait cessé. Il y avait dix minutes d'entr'acte.

— Va dire aux artistes que je leur offre une tournée, souffla Trifonoff à Myrcinio.

— Arrivez, vous autres, crie-t-elle comiquement, c'est moi qui régale et c'est mon doux seigneur qui paye !

Les musiciens s'approchèrent avec des façons obséquieuses qui contrastaient avec le laisser-aller des femmes.

Trifonoff indiqua au joueur d'accordéon la place à côté de lui, laissée libre par Myrcinio la Frétillarde. Il signor Alfredo Carnioli fit beaucoup de façons pour l'accepter; mais une fois assis, le personnage glissa sa main sous la table. Trifonoff

laissa pendre la sienne et reçut du levantin un papier plié en huit, qu'il mit en sûreté dans sa poche de gilet, en se donnant l'air de regarder l'heure. Ni vu ni connu.

Les trois musiciens sirotaient chacun une tasse de café, en échangeant de rares paroles avec les Bulgares. Pénélope Naxiopoulos dormait sur sa chaise; Thalia fredonnait à l'oreille de Péteff, sans réussir à le dérider, une chanson à faire rougir un singe; Myrcinio était allée perdre son argent à la table du bonneteur aux cartes marquées.

Tout à coup, vers la porte, un grand bruit de tables renversées, de verres brisés. Un jeune homme de petite taille, mais bâti en Hercule, blond, avec des yeux bleus au regard un peu inquiétant, au teint clair d'anglo-saxon, luttait victorieusement contre huit ou dix voyous.

Tout le monde se leva.

— L'Américain ! cria-t-on.

Et l'Américain fit si bien des pieds et des mains, menant de pair la boxe et la savate, qu'en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, trois de ses adversaires étaient étendus sur le plancher et les autres en fuite.

Le patron de l'établissement s'était approché sans se hâter. Il salua le vainqueur :

— Naturellement, vous payez la casse, aujourd'hui encore ?

Au milieu d'un cercle d'admirateurs, l'Américain arrangeait son nœud de cravate.

— L'addition ! demanda-t-il.

Le patron faisait son compte :

— Nous disons : un pied de table, une chaise et six verres... Ce sera dix francs.

— C'est pour rien !

Le gentleman jeta deux écus sur une table et sortit au milieu d'un murmure flatteur.

— Eh bien, c'est un chic type ! s'écria Thalia, très allumée.

— Je crois qu'il est un peu fou, opina Myrcinio la Frétillarde.

Elle ne croyait pas si bien dire. Elle en voulait tout simplement au bel athlète qui avait répondu à ses agaceries par un «tu passes trop tard» énigmatique.

Pendant toute cette scène, un homme vêtu en *précoupetz* endimanché n'avait pas prêté la moindre attention aux prouesses de l'Américain, tellement son attention semblait se concentrer sur Alexandre Trifonoff et sur le joueur d'accordéon Alfredo Carnioli.

Qui eut reconnu en ce *précoupetz* une vieille connaissance à nous, le policier Iscousesco?

CHAPITRE IV

UNE JOURNÉE D'ISCOUSESSCO.

Le petit homme tout en buste dont le lecteur a fait la connaissance dans la première partie de ce récit, était toujours solide au poste, avec une belle cicatrice à la tempe et la médaille *Servicioul credincios*, dont il portait le ruban.

Le préfet de police le prisait fort ; mais à chaque éloge que recevait Iscousesco, il répondait invariably :

— J'ai une revanche à prendre ; ce n'est pas encore cela. Je reste toujours à mes propres yeux l'imbécile du Skitou Icoana.

Iscousesco avait la police dans le sang. Il lisait et relisait les *Mémoires de Monsieur Claude* ; dans sa chambre, à la place d'honneur, il avait mis la photographie de M. Cochefert, le très remarquable chef de la sûreté de Paris, philatéliste passionné à ses heures, ou plutôt à ses rares moments de loisir, et pour qui Iscousesco faisait la chasse aux timbres rares de Roumanie. Et il se campait devant la photographie de son héros, en disant :

— Quel homme !.... Et quel nom !.... Cochefert.... *Coche-fer*, entaille du fer... Et quel pays que la France ! L'affaire Dreyfus... le complot des Ligues... le fort Chabrol... Ici, il ne se passe rien... C'est à dire, hum !....

Oui, M. Cochefert lui avait envoyé sa photographie, mais avec cette dédicace décevante : «Au philatéliste Iscousesco, le philatéliste Cochefert ».

Il possédait encore — sans dédicace, celle-là —

la photographie d'un autre chef de la sûreté qui s'était toujours refusé à poser devant un objectif. Oh! la bonne histoire! Un jour, certain faux icônar, à qui il avait rendu maint service, lui soufflait dans le tuyau de l'oreille: « Vous savez, mon patron de Saint-Pétersbourg se trouve ici, à l'hôtel du Boulevard. Il est venu s'assurer secrètement de la façon dont nous surveillons deux ou trois Russes suspects de nihilisme. Ce petit renseignement sans conséquence pourra vous faire plaisir. »

Une heure plus tard, Iscousesco stationnait devant l'hôtel désigné, et après une attente qui ne lui parut pas longue, il vit sortir la personne répondant au signalement que lui avait donné l'icônar. Notre homme se garda bien de dévisager le voyageur, mais il pressa une très petite poire de caoutchouc cachée dans la poche de son gilet.

Le bouton qui fermait sa jaquette s'ouvrit comme un boîtier de montre, découvrant une minuscule lentille; — Iscousesco avait obtenu un joli petit instantané, qu'il développa, agrandit et tira à trois épreuves collées sur beau bristol, une pour lui et deux pour le préfet de police.

Ce haut fonctionnaire — nous pourrions le nommer sans nous exposer à un démenti — écrivit de sa plus belle écriture au verso d'une des épreuves: « A Monsieur N...., chef de la Troisième Section, le préfet de police de Bucarest », et il envoya à destination. Dans la soirée, il recevait la visite du chef de la sûreté russe: « Votre police est mieux faite que la mienne, lui dit celui-ci. Voici ce dont il s'agit..... Je vous remets cette affaire. »

Mais voyons comment Iscousesco employa sa journée du 12 mai 1900.

Le matin, il lut un chapitre des *Mémoires de Vidocq*, son auteur favori avec Monsieur Claude. Il dépouilla son courrier: des rapports d'indicateurs, plus une lettre en français qui lui parut émaner d'un bourgeois cossu :

« Monsieur Iscousesco, ma femme me trompe ; je voudrais avoir la certitude de mon malheur. Une personne discrète m'assure que vous pourriez me rendre les meilleurs offices. 250 francs de provision ; 750 francs après le constat. Répondre aux initiales C. O. C. U. Bucarest, poste restante. »

Iscousesco écrivit en marge : « Sans réponse ». Par orgueil, autant que par sentiment du devoir, jamais il ne marchait pour le compte des particuliers ; il professait l'horreur des agences louches. Mais comme il avait de l'esprit et savait le français — avec presque autant d'autres langues qu'en parlait l'Américain boxeur de la veille, — il classa dans ses archives particulières la lettre du Monsieur C. O. C. U.

A midi, vêtu comme un modeste employé de commerce, il allait déjeuner au petit restaurant de la strada Vacareshti fréquenté par Trifonoff, Péteff et les deux autres étudiants bulgares.

Ceux-ci taquinèrent Péteff au sujet de sa petite maîtresse roumaine, Véta Danou. Le jeune homme finit par leur dire :

- Cherchez autre chose, j'ai rompu avec Véta.
- Et depuis quand ?
- Depuis ce matin.
- Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?
- Elle était trop gaie.
- Alors, à cette heure, elle tortille du crêpe de deuil à la *Floréa Soaréloui* ?
- Peu m'importe !
- Mais au fait, reprends-la, elle n'est plus gaie !
- Elle le redeviendrait.

Les autres propos que tinrent les Bulgares furent dénués d'intérêt pour Iscousesco.

La Floréa Soaréloui, (la Fleur du Soleil) il connaissait ça, un magasin de modes de la rue Lipscani. Le policier alla y faire un tour. Il examina longuement des chapeaux ; aucun ne faisait son affaire.

— Ma femme est si difficile, disait-il ; c'est une surprise pour sa fête.

La marchande ouvrit enfin la porte de l'arrière-boutique servant d'atelier :

— Mademoiselle Véta, apportez donc le chapeau que vous êtes en train de terminer !

Une jeune fille, petite, boulotte, assez gentille avec ses grosses joues d'enfant et ses yeux couleur havane — des yeux qui avaient pleuré, — arriva tenant sur son poing un chapeau de veuve.

— Pas celui-ci, dit la marchande avec impatience, le rose !

— Ah ! non, pas de rose ! s'écria Iscousesco. Ma femme déteste cette couleur, et elle me ferait une vie qui ne serait pas rose, si je m'avisaïs... Au fait, je repasserai.

Et Iscousesco se retira.

— Voyons, se dit-il, cette gamine n'a pas une frimousse à pleurer longtemps.., Tiens, précisément, voici mon affaire !

Il venait de croiser un jeune homme à l'air jovial, propriétaire d'un nez à la Coquelin et d'une opulente chevelure soigneusement frisée au petit fer, le vague jeune premier Galoushca, dit le Bourreau des Cœurs, qui jouait pendant l'été sur les scènes en plein vent de Bucarest.

Le policier et l'acteur n'avaient pas eu l'air de se connaître. Iscousesco toussa trois fois ; Galoushca en fit autant. Le premier prit la rue Lipsani prolongée, le second le suivit à distance. Quand ils se trouvèrent au milieu du terrain vague qui s'étend entre la nouvelle caserne de pompiers et la Dâmbovitză, ils se rejoignirent.

— Ecoute, dit Iscousesco, tu vas consoler certaine Véta Danou, de la *Floréa Soaréloui*, qui vient d'être lâchée par son amant Achim Péteff, un étudiant bulgare. Tu la feras causer sur les fréquentations de son ancien et sur l'emploi de son temps... Voici vingt francs pour les petits cadeaux, qui en-

tretiennent l'amour aussi bien que l'amitié. Tu recevas un questionnaire. Au revoir, heureux mortel !

— Elle est donc jolie, ma future conquête ?

— Plus qu'il n'est nécessaire.

— Sans rancune, alors ! dit plaisamment Galousheu.

Et chacun tira de son côté.

A cinq heures, Iscousesco, coiffé d'un fez à trois ponts, prenait une chambre à l'hôtel Macédonia.

— Monsieur n'a pas de bagages ? demanda le garçon méfiant.

— Je paye d'avance... Va dire au signor Alfredo Carnioli qu'un de ses bons amis désire lui parler.

Trois minutes plus tard, le garçon introduisait un homme maigre comme un solitaire des Thébaïdes d'autrefois et possédant le masque classique de Polichinelle, un Polichinelle opéré de ses deux bosses.

Sans dire une parole, Iscousesco se jeta au cou de Carnioli, qui éprouva une surprise contenue. Le garçon se retira pour ne pas troubler ces touchantes effusions.

— Ah ! *kalé mou philé*, dit en grec le policier, d'une voix basse mais d'un ton pénétré, tu vas donc me donner des nouvelles d'Ali Nedjib !

— Moi... je...

— Comment, tu ne sais pas le grec ? En italien, alors !... Ah ! *caro amico*, tu vas donc me donner des nouvelles d'Ali Nedjib !

— Mais... il y a erreur...

— Eh quoi, tu aurais aussi oublié l'italien ? Essayons le turc, dans ce cas !... Ah ! *bénim effendi*, tu vas donc me donner des nouvelles de cet excellent Ali Nedjib !

— A votre service, dit le levantin, en portant la main à son cœur, puis à son front.

Iscousesco alla donner un tour de clé à la porte, prit deux chaises et invita Carnioli à s'asseoir tout près de lui. Mais avant de prendre place, il courut à une porte de communication, condamnée d'ail-

leurs, qui donnait sur une chambre voisine, et... simula une bruyante incongruité. Puis il écouta.

— C'est classique, dit le levantin, s'il y avait eu quelqu'un, ce quelqu'un aurait ri ou crié : Vieux cochon !

— C'est cela même, approuva Iscousesco. Maintenant, causons.

Et la bouche contre l'oreille d'Alfredo Carnioli, il lui tint ce langage :

— Tu manges à deux râteliers, celui du sultan et celui de Sarafoff ; tu vas manger à un troisième, le mien... Pour imposer silence à tes scrupules, je te rappellerai que tu as passé cinq ans dans un bagne italien, que tu as été condamné par contumace à Athènes, que tu...

— Passez le reste ; mes scrupules se taisent.

— Je puis faire avertir Sarafoff que tu le trahis pour Ali Nedjib...

— Et Ali Nedjib que je le trahis pour Sarafoff... J'accepte d'avance vos conditions. Vous désirez ?

— Les assassins de Fitowsky, parfaitement.

— Faire pincer Sarafoff quand il viendra, parfaitement.

Iscousesco avait parlé si bas, si bas, que le microphone le plus subtil n'aurait pu enregistrer ses paroles. Aussi nous nous contentons des réponses du levantin.

— Alors, dit celui-ci, je viendrai à l'ordre... ?

— Le mardi et le vendredi, de cinq à six, à cette adresse.

Et il tendit à Carnioli une carte de visite au nom de Hans Müller, pédicure, strada Labirint, 13 bis.

A neuf heures du soir, le policier, déguisé de pied en cap en Bulgare à la Jiquid — veste et culotte de bure brune à soutaches bleu sombre, ceinture rouge et cacioula évasée, — vidait bouteille, dans un cabaret voisin de l'abattoir, avec le tanneur Stro-

goff, un homme de quarante ans, velu comme un ours, possesseur d'un nez imperceptible et d'une mâchoire de bouledogue. Bien entendu, Iscousesco parlait le bulgare le plus pur, — le plus populaire, le moins classique, si l'on aime mieux. Les deux buveurs occupaient à eux seuls un petit cabinet. Il y avait déjà sur la table une demi-douzaine de bouteilles vides.

Presque autant que Strogoff, Iscousesco avait la voix pâteuse et le geste vague.

— Eh bien, disait-il, moi, je t'assure que tu ne sais pas encore toutes les finesse de ton métier....

Strogoff se rebiffa :

— Ah! par exemple!

— Tiens, un ami m'a dit qu'un tanneur de Paris avait préparé la peau d'un guillotiné nommé Pranzini... un carré du dos pour faire un portefeuille....

— Belle affaire!... Ce qui est malin, c'est de tanner toute une peau... Il y a des morceaux plus délicats, vois-tu, et il faut être joliment adroit pour rapporter sa commande sans un trou, sans un accroc.

— Et tu serais de cette force?

— Moi, je... je n'ai pas dit ça.

— Tu vois bien, il y a plus habile que toi!

— C'est à dire... Buvons un coup!

— Buvons-en deux!... Il paraît que ça ressemble à une peau de porc, une peau d'homme passée à la fosse.

— Porc celui qui t'a dit ça! C'est plus beau, c'est plus fin que le plus beau, le plus fin maroquin lisse du Levant... Et puis qu'est-ce que ça te fait?... Veux-tu m'apporter à tanner la peau de ta belle-mère?

— Je crois que tu ne travailles que les peaux mâles.

— Hein?

Iscousesco brûla ses vaisseaux:

— Celle de l'écorché de Cismégion.... une belle pièce!

— Tu l'as vue ?... Tu en es donc ?

Ce fut l'Austerlitz du policier :

— J'en suis... et je l'ai vue...

Il fallait ajouter un mot. Ce mot, il le trouva par une illumination soudaine :

— Je l'ai vue... à Sofia, chez Sarafoff.

— Chut !

— Chut !

— Et tu sais de qui c'était la peau ? reprit le Bulgare d'une voix de rogomme... Alors tu es plus avancé que moi.

— Chut !

— Tu sais que c'est l'Albanais qui me l'a apportée ?

— Je ne sais que ça, mon bon !... Ce diable de... d'Albanais, qui logeait... qui logeait... attends donc !

— Chez les deux juives...

— Oui, les juives de la rue...

— Moshilor... Mais puisque tu sais, qu'est-ce que tu me demandes ?

— Je ne te demande rien ; je te parle, moi, de l'Albanais qui logeait, au commencement de 1897, chez les deux juives de la caléa Moshilor.

— C'est bien ça !...

Et le tanneur Strogoff, piquant le nez sur la table, s'endormit profondément.

— Assez pour aujourd'hui, dit Iscousesco.

Il appela le cabaretier, qui lui obéissait au doigt et à l'œil, et lui ordonna de coucher le Bulgare.

Et soudain débarrassé de sa fausse griserie, le policier qui, pour cuisiner Strogoff, était parti d'un vague indice, — un mot dit à une de ses mouches pendant une beuverie, — le policier rentra chez lui en se promettant bien de trouver les deux juives... et l'Albanais par dessus le marché. Il comprenait qu'il n'y aurait plus rien à tirer de Strogoff, qui oublierait probablement ce qu'il avait dit dans l'ivresse.

Et Iscousesco alla se coucher, en disant comme Titus :

— Je n'ai pas perdu ma journée.

CHAPITRE V.

SEPT CONTRE UN.

Retournons un peu en arrière.

Dans la soirée du mardi 1er février 1900, vers dix heures, le sous-commissaire de la 41ème section avisait télégraphiquement le parquet que, dans la rue Céaoush-Radou, en face de la maison portant le N° 2, on avait découvert le cadavre d'un homme inconnu dont le crâne avait été brisé d'un coup de hache. Immédiatement, le juge d'instruction du cabinet N° 1 se transporta sur les lieux, accompagné du premier procureur près le tribunal d'Ilfov.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux était terrifiant. Dans une mare de sang, le visage contre terre, le crâne ouvert et la cervelle à nu, gisait — sous la garde du sous-commissaire et d'une vieille connaissance à nous, le sergent de ville Trajan Zaganesco — le cadavre d'un individu paraissant avoir de vingt-cinq à trente ans. Le corps était jeté en travers de la rue, la tête sur le pavé et les pieds sur le trottoir.

Près du cadavre, on avait découvert une hache dont le fer et aussi le manche — extrêmement grossier, façonné par une main malhabile — étaient tachés de sang.

Pendant que les magistrats procédaient à de premières constatations pour tâcher d'établir l'identité de la victime, Zaganesco ne put s'empêcher de dire entre ses dents :

— Ils ne travaillent pas dans le fin, ceux-là, comme mes écorcheurs de Cismégion, il y a trois ans !

Iscousesco, qui venait d'arriver, entendit cette réflexion d'un brave homme qui se reportait toujours à son crime célèbre, et il se la mit derrière l'oreille.

De la poche intérieure du paletot de la victime, on retira plusieurs lettres en langue bulgare, portant l'adresse suivante : A Monsieur Dancioff, rue Cantémir No 70, Bucarest, pour M. Fitowsky.

Pendant qu'on enlevait le corps, les magistrats enquêteurs se rendirent au No 70 de la rue Cantémir, où ils trouvèrent un café dont le patron leur déclara que souvent, en effet, des lettres arrivaient chez lui à l'adresse de clients bulgares, mais qu'elles étaient déposées dans une vitrine d'où chacun retirait sa correspondance ; aussi ce nom de Fitowsky ne lui disait rien.

A ce moment, un consommateur s'approcha des magistrats, qui avaient fait connaître leur qualité sans parler du meurtre commis :

— Fitowsky... Kiril Fitowsky... je sais, moi !... Il n'y a pas longtemps que je l'ai vu, deux ou trois jours peut-être... attendez donc!... Un homme de vingt-huit ans, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mince, de jolie tournure, avec un nez aquilin, une moustache d'un blond tirant sur le roux, des cheveux plus foncés, le menton carré, des yeux gris très vifs.

Le signalement était parfait, sauf, bien entendu, en ce qui concerne la vivacité des yeux, désormais sans regard. On connaissait donc l'identité de la victime. Il s'agissait maintenant de découvrir les assassins.

Iscousesco allait entrer en campagne, lorsqu'un fait absolument étranger à notre histoire, et qui fournirait à lui seul le canevas d'un roman, mit ses chefs dans la nécessité de l'envoyer à l'étranger, où il séjourna du 3 février au 15 avril.

Nous ne voulons pas devancer les découvertes de notre Vidocq. Nous dirons seulement, à titre provisoire, ce qu'aurait pu raconter, s'il avait su parler,

certain corbeau, sujet aux insomnies, qui passa la nuit du 1 au 2 février 1900 dans un verger donnant sur la rue Céaoush-Radou, — une nuit maussade, noire et humide, après la pluie persistante de la journée.

Cette rue, longue de deux cents pas, part à angle droit de la strada Romulus, à la hauteur de l'asile des vieillards « Elisavéta », et va aboutir à la strada Parfoumoulouï. Elle est convenablement pavée, bordée de trottoirs en basalte et éclairée par quatre becs de gaz ; elle ne compte en tout et pour tout que cinq maisons, deux à chaque extrémité, se faisant vis-à-vis, et une autre au milieu à droite ; tout l'espace intermédiaire est pris par des jardins clos de palissades. C'est une de ces petites Thébaïdes, de ces coins de silence, comme on en compte quelques-uns à Bucarest, malgré l'envahissement de la bâtisse. D'ailleurs tout ce quartier — les rues Loucaci, Anton Pann, Labirint, Coloumbélor, Mantouléasa — est extrêmement tranquille, sans ombre de commerce, occupé rien que par des petits bourgeois se levant avec les coqs et se couchant avec les poules.

Or, à neuf heures du soir, il y a beau temps que les poules dorment sur leur perchoir. Mais le corbeau qui veillait sur la branche d'un acacia put voir, débouchant de la strada Romulus : d'abord, un individu marchant seul, à peine majeur, type d'étudiant besoigneux ; puis, derrière cet individu, à dix pas environ, occupant le milieu de la rue, deux hommes qui chantaient à demi-voix en se tenant par le bras, — l'un tout jeune, encore imberbe, au masque chevalin, vêtu avec soin, — l'autre paraissant âgé de vingt-cinq à trente ans, un joli garçon à la moustache d'un blond tirant sur le roux, d'une mise plus négligée que celle de son compagnon.

A la hauteur de ces gais compagnons qui fredonnaient de si bon cœur, le corbeau vit encore : sur le trottoir de droite, une sorte de faubourien d'une

trentaine d'années, à la lèvre barrée d'une grosse moustache noire, à l'œil enfoncé, au regard mauvais, bien qu'il voulût se donner l'air d'un lourdaud débonnaire ; sur le trottoir de gauche, un groupe formé de deux hommes, — l'un, de ceux dont le signalement échappe à l'analyse, quand on n'est pas Lombroso, et dont on libelle le passeport en répétant sans variation la mention « ordinaire », avec « néant » comme signe particulier, — l'autre, d'une taille démesurée, avec des bras et des jambes qui n'en finissaient plus, le teint jaune, l'œil voilé comme sous une taie, un type de Jocrisse mélancolique bon à recevoir des coups de pied au bas des reins dans les parades de foire.

Le corbeau vit enfin, sur les talons des deux chanteurs, comme attiré par la mélodie, une sorte de Kalmouk au visage en pleine lune aussi large que long, au nez camard, aux lèvres boudinées, à la prunelle jaune, aux cheveux rares légèrement grisonnants, aux épaules de portefaix, aux mains énormes et velues, — et fermant la marche, à cinq ou six pas de ce sinistre personnage, un *bragadjiou* (marchand de bière de millet) encore adolescent, mais avec une de ces têtes qui vous font dire : « Eh bien, en voilà un que je n'aimerais pas rencontrer au coin d'un bois ! »

Il y avait donc dans la rue Céaoush-Radou — si l'oiseau de mauvais augure avait bien compté — un groupe de deux hommes, précédés, flanqués ou suivis de six individus, dont quatre marchaient isolément, sans avoir l'air de connaître les autres, — pas plus que les deux hommes ainsi encadrés ne semblaient connaître les six promeneurs.

Et notre corbeau s'étonnait de cette animation inusitée dans une rue toujours déserte, lorsque le flanqueur de gauche donna un signal en frappant dans ses mains.

Prompt comme l'éclair, le Kalmouk tira de sous son vêtement une hache et en asséna un coup for-

midable sur la tête du joli garçon à la moustache rousse, qui tomba comme une masse, alors que déjà son compagnon, interrompant sa chanson, avait quitté son bras.

Au signal, l'individu qui marchait en éclaireur se retourna vivement, un revolver au poing ; de même, la lame d'un poignard brilla dans la main de celui qui formait l'arrière-garde.

Un instant, les sept hommes s'assemblèrent autour de la victime, qui gisait en travers de la rue, la tête sur le pavé, les pieds sur le trottoir ; ils échangèrent quelques paroles à voix basse et se divisèrent en trois groupes qui prirent trois directions différentes.

Le corbeau avait poussé un croassement d'horreur. Il s'envola dans la nuit.

CHAPITRE VI.

CHEZ LE PÉDICURE

C'est non loin de la rue du crime, strada Labirint 13 bis, que le pédicure Hans Müller — alias Iscousesco — avait sa petite maison : quatre pièces minuscules à plafond bas, dont l'une servait de cabinet à l'opérateur et une autre de salle d'attente pour les clients ; car il venait quelquefois des clients, des vrais, attirés par l'enseigne représentant un pied affligé d'innombrables cors, durillons et œils-de-perdrix.

Dans ce cas, Iscousesco s'exécutait galamment ; il prenait sa trousse et s'en tirait aussi bien quaucun de ses confrères ; puis il empochait un franc ou deux et remerciait avec dignité. Il avait même poussé la conscience jusqu'à placer sur la table un bocal rempli de tous les cors qu'il avait extirpés, de même qu'il avait fixé au mur, dans un beau cadre doré, un brevet de pédicure de S. A. S. la grande duchesse de Gerolstein.

Le mardi 15 mai 1900, à cinq heures de l'après-midi, un homme très-maigre, s'appuyant sur une canne et paraissant souffrir horriblement des pieds, frappait à la porte de Hans Müller. Iscousesco alla lui ouvrir et reconnut Alfredo Carnioli qui, pour la circonstance, avait substitué à son fez un feutre roussi aux feux de dix étés.

Quand ils furent dans le cabinet :

— Tu sais, après tout, dit jovialement Iscousesco, si tu as un cor qui te gêne...?

Le levantin fit le geste effaré d'une nonne à qui

l'on offrirait une tranche de galantine le jour du Vendredi-Saint.

— Alors, parlons de l'affaire Fitowsky, conclut le policier. Que sais-tu de lui, d'abord ?

— Beaucoup de choses.

— J'en sais quelques-unes aussi... Mais je t'écoute.

— Le père de Fitowsky habite Roustchouk. C'est un fieffé coquin qui a pendu ou égorgé ses trois premières femmes...

— Trois de moins que Barbe-Bleue. Comme les mœurs s'adoucissent !

— Le frère de Fitowsky...

— Laissons les descendants et les collatéraux....

— Eh bien, si Kiril Fitowsky méritait d'être tué par quelqu'un, ce n'est pas, dans tous les cas, par des Bulgares. Il leur a escroqué un peu d'argent, sans doute, mais il ne les a pas trahis; tandis qu'il en a trahi d'autres...

— Va toujours.

— Cet homme de vingt-huit ans a passé par les aventures les plus extraordinaires. Il a habité différents pays, tantôt fonctionnaire, tantôt journaliste, tantôt professeur, tantôt simple conspirateur. Supérieurement intelligent, connaissant toutes les langues, il réussit, grâce à un répondant qui a eu beaucoup d'ennuis à cause de cela...

— Oui, ce répondant a essuyé une véritable disgrâce à Yldiz-Kiosk.

— Je vois que vous savez.... Il réussit à gagner la confiance...

— D'Ali Nedjib....

— ...Et fut commissionné comme drogman des langues slaves au secrétariat privé du sultan.

— Quel serait le caractère de Fitowsky, d'après toi ?

— Un côté bohème et un côté apôtre, un mélange à dose égale de scepticisme et de sentimentalisme....

— Quel psychologue tu fais !

— Monsieur, j'ai été professeur de philosophie....

— Je l'oubliais. Malheureusement, tu comptais des jeunes filles parmi tes disciples, et...

— La chair est faible... Je continue... Fitowsky était donc un esprit très fin, maniant supérieurement l'ironie, se moquant à ses heures de ses propres élans nationalistes, si bien que l'on pouvait croire que l'ancien rédacteur du spirituel et dangereux journal *Le Fouet* avait enfin trouvé sa voie. Il fit du zèle, surtout en paroles ; aussi comme ses appontements mensuels, payés sur la cassette particulière du sultan, n'étaient que de deux cents francs par mois, on y ajouta encore deux cents francs pris sur le fonds dit « police des nationalités »....

— Ce qui embrigadait bel et bien Fitowsky dans la bande d'Ali Nedjib....

— Oui, mais ce qui lui permettait des allées et venues qu'il comptait mettre à profit pour assassiner S. M. I. le sultan, mon auguste maître, et, selon ses expressions, « venger les Bulgares de Macédoine, malheureux et opprimés. »

— Si c'est ainsi, pourquoi ne l'avez-vous pas fait disparaître, vous autres qui n'y mettez pas tant de façons ?

— Les Bulgares s'en sont chargés pour nous. Sarafoff pouvait d'ailleurs invoquer un grief sérieux contre Fitowsky, puisque celui-ci lui a filouté de l'argent ; mais il n'a pas livré — aux Turcs, du moins, — les secrets du comité. Il se contentait de manger le fonds des fusils et des munitions, en homme de plaisir qu'il était, quoique marié...

— Et avec une fort jolie femme, cette Anghelova qui depuis... Mais laissons ça !

— Bref, ses allures à Yldiz-Kiosk parurent bientôt suspectes ; il n'y avait pas de quoi l'« arménianiser » — passez-moi ce néologisme, les Français ont bien dit « septembriser », — il fut simplement jeté en prison... torturé, disait-il, mais il faut se méfier des exagérations...

— Je sais un homme, interrompit Iscousesco, qui,

conduit à l'instruction, eut les doigts de la main droite pris dans une porte trop tôt refermée. Le juge l'interrogea quand même et ne s'aperçut de l'accident que lorsque le prévenu eut répondu à toutes les questions. Il blâma alors la maladresse de l'agent qui avait tenu, tant que dura l'interrogatoire, les doigts du prévenu serrés dans la porte...

— C'est un mensonge de Fitowsky !

— Qui te parle de Fitowsky ?... Continue.

— Grâce à une puissante intervention étrangère, — car un ambassadeur se dérangea pour lui, — Fitowsky fut tiré de son cachot et expulsé...

— Ne sois pas si prolix, je vais résumer la suite. Il voit Sarafoff, puis, comme il avait déserté, il se présente à Roustchouk, au colonel de son régiment. On l'incorpore, mais il a d'abord sa peine à purger ; il est conduit à la prison militaire.... Maintenant poursuis.

— Il profite des loisirs que lui fait sa claustration pour écrire un mémoire enflammé... Déserteur, soit, mais pour mieux servir la sainte cause !... Il a feint de passer aux Turcs ; il les a lancés sur de fausses pistes, pendant qu'il préparait l'assassinat d'Abdul-Hamid... Il avait accès dans l'immense parc d'Yldiz-Kiosk, ceint d'un chemin de ronde gardé nuit et jour par le régiment des zouaves nègres. Une fois, il attend le sultan à l'entrée d'un pont où le padischah a l'habitude de passer pendant sa promenade. La fatalité veut qu'Abdul-Hamid prenne un autre chemin...

— Des blagues !

— Cela suffit pourtant pour qu'on le tire de son cachot de Roustchiouk. Il devient bientôt l'homme de confiance de ses chefs, le lieutenant Stoianoff, les capitaines Popoff et Protoghéroff, membres du Comité révolutionnaire macédonien... Sarafoff a besoin d'armes. En Roumanie, le Ministère de la guerre a vendu à des particuliers des lots de fusils déclassés; Fitowsky sera donc envoyé en mission se-

crète à Tourn-Magourèle, à Corabia, à Giourgévo, à Bucarest, pour raffler tout ce qu'il pourra trouver de fusils et de cartouches. Il en expédie, en effet, de Roumanie en Bulgarie, par des bateaux russes...

— Mais il croque une bonne partie de l'argent à lui confié....

— Entendons-nous... Je serai franc. Je lui ai envoyé Myrcinio, Pénélope et Thalia, au cabaret des Trois Frères, à Corabia; eh bien, la fête fut assez modeste... La vérité, c'est que les officiers de Roustchouk, membres du comité, avaient détourné à leur usage le plus gros des sommes destinées à l'achat des armes. Fitowsky a bien, donné un coup de dent au gâteau, mais il ne l'a pas mangé en entier...

— Je le sais...

— Perdre Fitowsky, telle devint donc la préoccupation du lieutenant Stoïanoff et des capitaines Popoff et Protoghéroff. Mais auparavant, il fallait lui enlever certain papier extrêmement compromettant pour eux...

— Enfin ! voici de l'inédit.

— Oui, le décompte des sommes réellement remises à Fitowsky pour l'accomplissement de sa mission, papier qu'il avait exigé pour sa garantie...

— Et qu'il portait sur lui, l'imbécile !

— Napoléon lui-même a commis des fautes.... Vous ménagerez qui doit être ménagé, n'est-ce pas ? Eh bien, le lieutenant Stoïanoff vint à Corabia sous un déguisement. La petite Myrcinio enivra Fitowsky et... sans mon autorisation...

— Ou avec ton autorisation...

— Ou avec mon autorisation — ne vous suis-je pas acquis désormais ! — subtilisa le papier...

— Sans en prendre copie ?

— Hélas !... et le vendit au lieutenant... Il ne restait plus à celui-ci qu'à se débarrasser d'un homme qui avait une langue, à défaut de pièces...

— Reprends haleine... Sur un faux rapport à Saïroff, Fitowsky est condamné à mort, d'abord par

les Chevaliers de la Hache, puis par les cinquante membres du Comité suprême révolutionnaire macédonien... Et qui est chargé d'exécuter la sentence ?

— Trois émissaires envoyés de Sofia et certains membres du Comité de Bucarest, présidé par Trifonoff...

— Soit, d'une part, Boïciou Ilieff, Nicolas Miteff et Mitou Stoïceff; d'autre part, Alexandre Trifonoff, Christou Karambouleff, Ghéorghé Théodoroff et Marcou Bosnéakoff...

— Mais pourquoi ne les arrêtez-vous pas, si vous savez si bien ?

— On s'était contenté de les filer, parce que nous attendions Sarafoff; mais nous perdons patience et, cette nuit même, ils seront pris... Tu m'inspires de la confiance, ami Carnioli; nonobstant je t'offre l'hospitalité jusqu'à demain matin. Les amateurs de l'hôtel Macédonia se passeront de ton accordéon. Voici ta chambre.

Et il conduisit le levantin dans une pièce située au bout de la maison, sorte de *camara* (office) sans fenêtre, pourvue d'un lit de camp.

— Tu auras de la lumière, un souper, du tabac... et un livre, si tu veux.

— Vous n'avez pas, sans doute, le divin Platon; alors je voudrais l'Odyssée.

— La voici... Tu diras au subtil Ulysse bien des choses de ma part.

Iscousesco remit à Alfredo Carnioli le poème homérique et donna un tour de clé à la chambre noire, en entendant frapper à la porte de la maison... Trois coups rapides, un silence, puis un quatrième coup. C'était donc Galoushca, le Bourreau des Cœurs.

CHAPITRE VII

LÉ BOURREAU DES CŒURS.

— Je vois à ton nez que tu m'apportes quelque chose, mon petit Galoushca !

— Eh, eh ! *on a* de la vertu, *on se défend...* mais Faust pénètre dans la chambrette de Marguerite, mais Roméo suspend son échelle de soie au balcon de Juliette... Maître, vous avez du temps ?

— J'ai du temps... Je t'écouterai en collant des timbres sur mon album, comme l'illustre Cochefert... Coche-fer, quel nom !... Va donc !

Et pendant qu'Iscousesco, avec des précautions infinies, se livrait aux joies du philatéisme, l'acteur se campa dans une attitude de théâtre et commença de la voix factice qu'il prenait pour ses rôles intermittents de jeune premier :

— Véta Danou !... O ange tombé qui te souviens des cieux !... Le soir même de notre rencontre, j'attends ma princesse à la sortie du magasin.... Je marche à côté d'elle sans affectation, en poussant des soupirs à fendre l'âme... « Oh ! l'infidèle qui m'a trompé, qui a abusé de ma jeunesse et de mon innocence !... Abandonné, je suis lâchement abandonné !... » La jeune Ariane me toise du haut en bas : « Ah ça, Monsieur, avez-vous fini de me raconter mon histoire ? Comme si je ne la savais pas assez ! » — « C'est la mienne, enfant, que je me remémore... Une Bulgare... je l'aimais, elle m'a trahi ! » — « Eh bien, moi, un Bulgare, je l'aimais, il m'a vulgairement lâchée ! » — « Il est dit dans la Bible : Tu n'assoiras pas à ton foyer la fille de l'étranger. »

— « La réciproque est vraie, j'ai eu bien tort de me fier à ce muffle de... peu importe le nom. » — « Enfant, le Ciel m'inspire ! Deux infortunes confondues, c'est assez pour faire un bonheur. Tu étais prédestinée à panser la blessure de mon cœur.... » — « Pardon, quel est votre métier ? » — « Ecoute... Gentilhomme ou manant, boyard ou esclave, aujourd'hui noble vénitien, lord anglais demain, je puis m'incarner en Michel le Braye ou en Toudor Vladimiresco ; j'ai péri cent fois par le poignard et par la corde, par le poison et par le feu ; je suis monté au Capitole et j'ai remercié les dieux, j'ai été aimé par des femmes qui vivaient il y a un siècle ou il y a dix siècles... » — « Alors elles doivent être joliment décrépites, ces femmes !... Mais ça ne me dit pas quel est votre métier. » — « Acteur. » — « Oh ! quelle chance ! je pourrai peut-être aller au théâtre. Vous me donnerez des billets ! »

— C'est fort amusant, dit Iscousesco, mais abrège un peu.

— Une heure plus tard, je pénétrais dans le petit logis dont Achim Péteff avait laissé le loyer impayé.

— Cela va me coûter ?...

— Oh ! vingt francs.

— Va pour vingt francs. Tu les auras sur la conscience, si tu mens.

— De modestes agapes nous réunissent autour d'une table boiteuse... Je suis congédié, il est vrai, sur le coup de dix heures, sans avoir été l'objet d'aucune faveur ; c'est à peine si je puis effleurer d'un baiser furtif la joue de l'infante... Je reviens le lendemain, en l'absence de Véta ; le proprio, qui m'avait vu avec elle, me laisse prendre la clé.... et je procède à une petite perquisition....

— Et tu as trouvé....?

— Ces quatre feuilles couvertes d'écriture bulgare, qui tapissaient un placard, et encore ces deux feuilles de papier buvard, qui ont servi à sécher une ou plusieurs lettres.... J'ai pris à tout hasard.

— Donne... Maintenant continue !

— Le soir, vers dix heures et demie, Véta rentre au logis. Nous soupons, nous causons. « C'était tout de même une fière fripouille, ton Péteff ! » — « Il y a tant d'hommes comme ça. » — « Tu en as donc essayé beaucoup ? » — « L'expérience de mes amies confirme la mienne. » — « Alors c'était le premier ? » — « Le premier. » — « Et comment a-t-il eu le bonheur de te plaire ? » — « Un jour, à Cismégiou, il vint s'asseoir sur un banc où je prenais le frais. Il avait l'air si godiche et si malheureux ! Il regardait tout le temps la pointe de ses pieds. Oh ! il ne faisait pas attention à moi... Je ne pus m'empêcher de lui demander s'il était malade ou si sa mère était morte... On cause, on se promène un peu... Le reste est venu tout naturellement... pas tout de suite, bien sûr... Et toujours il était triste... Il devait avoir des ennemis... il soupirait, il parlait tout seul ; la nuit, il avait des cauchemars... Ce pauvre Achim n'aurait pas tué une mouche, et il avait l'air d'un homme qui va faire un mauvais coup ou qui l'a déjà fait, sombre, préoccupé... Eh bien, je l'aimais comme ça, moi qui ris tout le temps !... Au fait, qu'est-ce que vous faites là ? Parce que je vous ai bêtement permis de me reconduire, hier soir, parce que je vous ai laissé entrer ici je ne sais trop pourquoi ni comment, vous vous imaginez que nous allons nous mettre en ménage ? »

— Voyons, qu'as-tu appris de plus ? interrompit Iscouſesco avec un peu d'impatience.

— Avec des précautions infinies, j'ai voulu interroger Véta ; mais tandis que sa langue tournait comme une roue de moulin quand il s'agissait de ses défunes amours, Véta devint tout à coup muette comme un diplomate retors, quand elle comprit — car elle est très fine — que je voulais lui tirer les vers du nez.

— Le résultat final ?

— Peu brillant pour mon amour-propre..... J'ai

été traité comme ces comédiens français de l'ancien régime que la fantaisie d'un marquis envoyait à Fort-Lévêque... seulement, au lieu de me mettre dedans, la belle m'a mis dehors, en m'appelant : Sale moucharde !... Espèce d'espion turc !... — vous saisissez l'association d'idées... J'implorai en vain à travers la porte ; elle me lança un *zut !* retentissant... Voyez si les papiers sont bons à quelque chose et si je mérite... quelque chose.

Iscousesco parcourut les feuilles couvertes d'écriture et fit la moue : des résumés de cours rédigés en langue bulgare.

— Mon pauvre garçon, tu n'as pas été heureux...

— D'aucune façon, hélas ! C'est dommage... ce sauvageon, cette pêche de vigne, après tant de fruits d'espalier, de pêches à quinze sous, eut réveillé mon appétit blasé... Car les femmes du monde...

Le Bourreau des Cœurs se flattait, les femmes du monde trônent à des hauteurs inaccessibles à un bohème de la scène... Mais Iscousesco n'écoutait pas. Il avait pris une glace à main et cherchait à y déchiffrer à l'endroit les lettres imprimées à rebours sur les feuilles de papier buvard.

D'un geste impérieux, il fit signe à Galoushca de se taire.

Il y eut un silence.

Tout à coup, Iscousesco se leva si vivement qu'il renversa sa chaise. Il fit un tour de chambre d'un pas précipité, puis s'arrêtant devant le comédien ahuri, il lui prit les deux joues et lui secoua la tête, en disant :

— Il y a cent francs pour toi... Et je te dispense de retourner chez Véta Danou. Tu as saisi la pie au nid !... Maintenant tu peux te retirer.

— Avec les cent francs ?

— Avec les cent francs. Les voici.

— Gloire au Père et au Fils, nasilla Galoushca, qui imitait supérieurement les popes à l'office, pour

avoir été vaguement séminariste, avant de monter sur les planches.

— Et au Saint-Esprit, acheva Iscousesco sur le même ton. Pour une fois, il t'a bien inspiré.... Va, mon garçon !

Et tandis que, dans son cabinet noir, le lettré Alfredo Carnioli scandait à haute voix l'épisode de Nausicaa, la royale blanchisseuse homérique, le policier ferma soigneusement sa maison, traça sur la porte une petite ligne à la craie qui, pour les initiés, signifiait « absent », sortit à pied de son quartier, sauta dans un fiacre et se fit conduire à la Préfecture de police.

Dans l'après-midi, Véta Danou avait fait sa paix avec Achim Péteff.

Disons tout de suite que l'écriture imprimée sur le buvard était de la main d'Alexandre Trifonoff. Nous en reparlerons ; mais comme notre Vidocq garda momentanément cette découverte pour lui, nous n'en pénétrerons pas encore le secret, inconnu de Péteff lui-même. En effet, l'étudiant se trouvant quelques jours plus tôt chez Trifonoff, avait pris pour son usage personnel ces feuilles de papier buvard, qu'il avait glissées entre les pages d'un livre. Il ne devait même pas s'apercevoir de leur disparition.

CHAPITRE VIII

L A R A Z Z I A .

On sait ce que c'est qu'une razzia.

L'oasis s'éveille, les femmes vont au puits, les chevaux reçoivent leur ration d'orge, les chameaux et les brebis cherchent leur pâture sous les palmiers, les enfants jouent devant les tentes brunes.

Tout à coup, une vigie signale un groupe de cavaliers venant du Nord ; la tribu est sur pied, les hommes chargent leurs longs fusils... D'autres cavaliers accourent du Midi ; les femmes épouées rentrent sous les grandes tentes... D'autres cavaliers à l'Est ; on rassemble en hâte les troupeaux, — les ennemis sont trop nombreux, il faudra fuir.... Mais où fuir ? D'autres cavaliers encore à l'Ouest... Comme le simoun, cette trombe humaine se rue sur l'oasis... La poudre a parlé, les hommes de la tribu sont morts ou blessés, la smala est prise : femmes, enfants, chameaux, chevaux, brebis, tout appartient aux vainqueurs... Et la lamentable caravane prend le chemin des sables, laissant ses morts derrière elle, gardée par de farouches Touaregs, le fusil au poing.

Ce que font pour le pillage les pirates du désert, la police doit le faire en vue de la conservation de l'ordre social ; pour un but opposé, les moyens sont les mêmes. Et il est fâcheux que ceux qui ont besoin d'une police nourrissent contre elle d'invincibles préjugés. Les hommes qui veillent sur la sécurité de nos personnes et de nos biens sont trop considérés comme des parias, — nous voulons

parler de ceux qui ne portent pas un uniforme ; leur champ de bataille, à eux, n'est jamais un champ d'honneur aux yeux de ceux pour lesquels ils se sacrifient.

Cependant un policier-né reçoit sa récompense. Elle ne consiste pas dans les maigres émoluments qu'il touche de l'État, non ; mais il éprouve toutes les émotions du chasseur, — et celui qui se lève avant l'aube, qui arpente les terres labourées, ou qui s'impose l'immobilité de l'affût dans la boue d'un marais, celui qui casse une croûte sur les revers d'un fossé, souffre le chaud ou le froid, et cela pour tirer un lièvre ou un canard sauvage, compte pour rien la valeur vénale du canard ou du lièvre.

Il est né chasseur, voilà tout. Et notre Iscousesco, né chasseur lui aussi, allait inscrire bon nombre de pièces au tableau.

Pendant que le Bourreau des Cœurs entamait son billet de cent francs, pendant que Carnioli était censé suivre Ulysse dans l'antre du Cyclope, pendant que les braves gens dormaient et que, seuls, les débauchés rôdaient comme des chats de gouttière, Iscousesco et ses hommes entouraient la maison qui se trouve au N° 38 de la caléa Vacareshti, un peu au delà de la halle aux vieilleries, une grande et haute bâtisse jaune faisant angle sur une ruelle, avec des balcons dégradés et un fronton où se carre un génie portant maladroitement une corne d'abondance. Cet immeuble appartient, avec beaucoup d'autres, à une richissime Bulgare, Mme Hadji-Vélico, que Sarafoff a eu l'intention de faire chanter.

Au rez-de-chaussée, un fabricant de parapluies et ombrelles, un libraire antiquaire, puis un restaurant placé sous le vocable du *Capitaine Dreyfus* (Vins divers, Dragashani, Odobeshti. Manger à la carte. Prix modérés). L'enseigne est amusante; c'est, sur fond bleu, un Dreyfus à lunettes, en tenue de capitaine de *roschiori*, avec le chiffre 21ème au collet. A part le

dolman rouge qui roumanise l'ancien condamné de l'île du Diable, le personnage est d'ailleurs d'une ressemblance suffisante, inconsciemment poussée à la caricature.

A côté, le cabaret de Pop-Arsoff, un Bulgare déjà entrevu dont le nom reviendra dans ce récit. L'arrière-boutique servait de salle de réunion aux membres du comité macédonien de Bucarest, — une étroite salle de quatre pas sur six, peinte en rose sur blanc, avec deux tables, des tabourets jaunes, un bec de gaz, des rideaux de coton blanc à la fenêtre, et, aux murs, deux chromos représentant des fruits et des fleurs.

La maison compte également de nombreux locataires aux deux étages supérieurs. Le grand escalier est large, mais mal tenu ; au plafond plane un aigle, la croix au bec, avec la devise latine : *Ars, labor.*

Ce n'est pas, d'ailleurs, le grand escalier que prit Iscousesco, pour pénétrer chez Trifonoff, dont la chambre donnait sur une cour lépreuse, où se répand une odeur de vinasse et de latrines jamais vidées. A la lueur de sa lanterne sourde qu'il venait d'allumer, le policier put voir un pêle-mêle de tonneaux, de tables et de chaises grossières, toute l'installation d'été du cabaret dreyfusiste, dont les clients à l'odorat robuste ne craignent pas de boire bouteille dans cette cour empestée, devant des fresques brossées sur le mur par un barbouilleur en délire.

Iscousesco, suivi de quatre hommes, s'engagea dans un escalier à vis, un casse-cou où il faut avancer plié en deux pour ne pas se cogner la tête. Il lut sur une plaque de zinc, au premier étage : Chambres garnies.

Sans hésiter, le policier ouvrit la porte vitrée du vestibule, fit quelques pas dans un assez long couloir et frappant à une porte pleine, cria :

— Ouvrez, au nom de la loi !

Il prêta l'oreille et entendit un bruit d'allumettes frottées, puis deux voix qui chuchotaient.

La porte s'ouvrit.

Jetons un coup d'œil sur cette chambre à vingt francs par mois, que Trifonoff partageait avec un de ses compatriotes, un jeune cuisinier du nom de Coutzi, qui fut d'abord arrêté, puis simplement expulsé de Roumanie.

C'est une étroite pièce de six pas sur quatre ; faisant face à la porte, la fenêtre, à droite et à gauche de laquelle sont placés deux lits de fer composant, avec une table, deux chaises, une portemanteau et un petit poêle de fonte, tout le mobilier de cette chambre au plancher malpropre, aux murs peints jaune sur bis.

Le cuisinier, sans quitter son lit, s'était simplement dressé sur son séant. Trifonoff avait passé un pantalon et, les pieds nus, regardait Iscousesco sans parler, mais la pâleur aux joues.

— Habillez-vous ! dit le policier.

— Je n'ai rien fait, balbutia le jeune homme.

— Nous verrons ça plus tard... Et toi, le marmiton, apprête-toi également à me suivre !

Et ce fut la grande razzia. Après Trifonoff, vinrent : l'homme à la hache du 1er février, Boïciou Ilieff ; — l'étudiant au revolver, Georges Théodoroff ; — le *bragadjou* au poignard, Marcou Bosnéakoff ; — les deux flanqueurs de gauche, le cuisinier Mitou Stoïceff et le *covrigiou* Christou Karambouleff ; — le flanqueur de droite, le restaurateur Nicolas Miteff, ce chef de la mission qui donna le signal du meurtre... et d'autres encore, que n'avait pas vus le corbeau de la rue Céaouch-Radou, le marchand de fruits Traïciou Tzvetkoff, qui avait façonné à la hâte le manche grossier de la hache de Boïciou Ilieff, — et encore ces comparses du crime, le confiseur Anghel Pop-Arsoff et le cuisinier Kou-tzi Zamfiroff.

Etais-ce le même oiseau de mauvais augure ? —

nous n'en savons rien ; mais quand, vers trois heures du matin, l'habile razzieur Iscousesco amena ses prisonniers dans des fiacres à la Préfecture de police, un corbeau perché sur le toit poussa un croassement où l'on aurait pu démêler comme une intention ironique, et s'envola au large.

CHAPITRE IX.

LE COQ CHANTA TROIS FOIS.

Les razziés n'avaient pu communiquer. Iscousesco les fit conduire dans des pièces séparées, chacun sous la surveillance d'un gendarme. Il garda avec lui Alexandre Trifonoff et l'introduisit dans son cabinet, orné des photographies de tous les criminels célèbres de Roumanie.

Il y eut des politesses à la porte.

— Veuillez entrer, Monsieur Trifonoff...

— Après vous.

— Je n'en ferai rien.

— Par obéissance.

Iscousesco roula pour le prisonnier son fauteuil le plus confortable, prit une simple chaise, sonna, demanda deux tasses de café, tira de sa poche un étui à cigarettes, en offrit une à Trifonoff qui l'accepta, fit lui-même flamber l'allumette, et tandis que l'étudiant buvait son café, par petites gorgées pour se donner une contenance, lui dit du ton le plus dégagé :

— La nuit est belle, cher Monsieur Trifonoff. Imaginez qu'un ami sujet à l'insomnie soit venu vous tirer du lit pour jouir des charmes de votre conversation... Je regrette infiniment d'avoir tant tardé à vous exprimer tous les sentiments d'intérêt que vous me faites éprouver depuis la nuit du 1er février dernier. Cette sympathie était comme un feu qui couve sous la cendre ; elle trouve enfin son aliment.

En entendant parler du 1er février, date de l'assassinat de Fitowsky, l'étudiant avait pâli.

Iscousesco prit dans son tiroir un flacon de sels anglais et le présenta à Trifonoff :

— Cher ami, mon émotion répond à la vôtre. Je sens bien que nous étions faits pour nous comprendre... Combien sont gracieuses et touchantes les confidences de la jeunesse ! Parlez donc ! Cette nuit du 1er février, depuis laquelle je vous ai voué une sollicitude si vraie, je désire que vous me la racontiez par le menu... Voyons, la maîtresse que vous avez — ou que vous aviez, le cœur est volage ! — celle de la rue Céaoush-Radou, est-elle jolie ?

— Ce n'est pas moi qui ai assassiné Fitowsky, dit Trifonoff d'une voix étranglée.

— Oh ! qui parle de ça ! Ces mains sont trop blanches et trop fines pour manier une hache, et ta conscience — pardon de ma familiarité — est aussi trop fine et trop blanche pour....

— Vous savez bien que j'ai pris part à ce crime. Oui, j'ai conduit par le bras la victime pour la déigner au fer de l'assassin... de Boïciou Ilieff.

— Fi ! le vilain homme que ce Boïciou Ilieff ! S'il recommence, je lui tirerai les oreilles.... C'est comme ce Miteff et ce Stoïceff ; est-ce qu'ils ne pouvaient pas rester tranquilles de l'autre côté du Danube, ou du moins faire leurs fredaines là-bas ?

— Ils sont, en effet, venus de Sofia, avec Ilieff, pour assassiner Fitowsky... Puisque vous êtes au courant, ne me faites pas souffrir avec votre persiflage !

— Moi, faire de la peine à mon petit Trifonoff, allons donc !

Et très gravement, Iscousesco ajouta :

— Monsieur Trifonoff, toute la vérité m'est connue, toute la matérialité des faits. On vous tiendra compte de la spontanéité de vos aveux, qui ne feront, comme vous l'avez deviné, que corroborer ce que je sais... Bénéficiez donc de cette situation, puisque — écoutez-moi bien — je préfère, aux yeux de tous, vous devoir toutes ces indications, plutôt que

de laisser deviner de qui je les tiens réellement. J'ai mes raisons... Vous voyez que je suis franc... Pour une fois, en matière de police, la franchise aura été la suprême habileté... Mais, tout à l'heure, vous devrez avoir vis-à-vis de moi une franchise égale... J'ignore une seule chose, et celle-là je ne puis pas l'ignorer plus longtemps... Reprenons donc ! Boïciou Ilieff ?

- Assassin.
- Nicolas Miteff?
- Complice.
- Mitou Stoïceff?
- Complice.
- Christou Karambouloff?
- Complice.
- Georges Théodoroff?
- Complice.
- Marcou Bosnéakoff?
- Complice.
- Traïciou Tzvetcoff?
- Complice.
- Kotzi Zamfiroff?
- Aussi complice.

Iscousesco prit un temps... A ce moment, un coq chanta dans une des dépendances de la Préfecture de police.

Les deux hommes, assis face à face, se regardaient sans parler. Tout à coup, Iscousesco, avançant et buste et rapprochant insensiblement sa chaise, lança cette interrogation :

- Et Boris Sarafoff ?

Alexandre Trifonoff s'écroula positivement sur son fauteuil.

L'agent de la sûreté s'était levé.

— Quel mobile aurait eu ce crime? Quelle excuse lui trouverais-tu, Trifonoff?... Une vengeance particulière? Mais vous étiez sept pour le guet-apens. Et toi excepté, Fitowsky ne connaissait aucun des sept, n'était connu d'aucun des sept. Il ne t'avait

rien fait, à toi; ce n'est pas de ton propre mouvement—n'est-ce pas?—que tu as pris un malheureux par le bras, que tu l'as entraîné dans une rue déserte, que tu lui as fait emboîter le pas par des assassins?... Maintenant, je répète ma question pour te laisser le mérite d'y répondre: Et Boris Sarafoff?

— Eh bien, Boris Sarafoff est l'instigateur du crime. Je n'ai fait qu'assurer l'exécution d'une sentence de mort, rendue contre le traître Fitowsky par le Comité suprême macédonien de Sofia.

A ce moment, un second chant du coq parvint, plus distinct, aux oreilles des deux hommes.

— Encore une question que je ne t'adresserai que pour la forme, puisque je pourrais faire la réponse aussi bien que la demande, reprit Iscousesco: En quelle qualité avais-tu à assurer l'exécution de cette sentence de mort?

— En ma qualité de président du Comité révolutionnaire bulgare de Bucarest.

— C'est juste... A Sofia, la maison-mère; à Bucarest, une des nombreuses succursales. La ruche a essaimé au loin... Maintenant, il faut que tu me livres tes archives; il le faut dans ton propre intérêt. Dénoncer Sarafoff, sans preuves, ce n'est pas assez; devant la justice roumaine, tu n'auras d'autre ressource que d'établir que tu étais un instrument entre la main d'un homme qui brise les rebelles.

Et Iscousesco se fit pressant, enveloppant, caressant, persuasif; il devança les merveilleux procédés d'instruction que devait mettre en usage, plus tard, M. Ion Floresco.

Enfin, vaincu, Trifonoff lui dit:

— Eh bien, soit, la preuve que vous me demandez existe. Allez chez Traïciou Tzvetcoff, le marchand de fruits, mon assesseur au comité; vous trouverez sous un poêle en fonte d'importants documents. Sachez les lire. Je n'ajouterai plus rien.

— Vous ajouterez pourtant quelque chose, Monsieur Trifonoff; vous m'aideriez à déchiffrer ceci....

Et Iscousesco tira d'une serviette de cuir les deux feuilles de papier buvard saisies chez Véta Danou.

Trifonoff les examina curieusement. Il ne comprenait pas d'abord. Le policier prit une glace et l'inclina sur le papier.

— Voici qui vous aidera, dit-il.

Trifonoff eut un haut-le-corps. Très distinctement, il voyait réfléchies dans le miroir quelques lignes de son écriture : d'abord rien que des lettres plus appuyées, séparées par des blancs; puis, à la fin, des mots entiers parfaitement venus.

— Complétez le texte, s'il vous plaît, dit Iscousesco, en installant le jeune homme devant son bureau.

— A quoi bon ? répondit Trifonoff. C'était un mémento, une simple note écrite par moi, rapidement tracée, aussitôt séchée au buvard, puis brûlée, quand j'eus appris le texte par cœur. J'y avais résumé un avis verbal que venait de m'apporter un émissaire de Sarafoff.

Iscousesco prit une feuille de papier sur laquelle il avait lui-même essayé de reconstituer ce texte avec une sagacité qui lui faisait honneur. Aucune phrase n'était sortie entièrement, mais le peu de mots qu'il avait déchiffrés valait bien les cent francs donnés à Galoushca :

« opérations (?).... Fitowsky.... trembler les traîtres..... desseins..... dangereux..... ferons... terrible..... tour..... homme politique (?)..... Ilieff, Miteff et Stoïceff.... Bucarest..... ordres..... émissaires.... juives (?).... révolution.... intervention.... Roumanie.... bombes..... Chambre..... nous supprimerons (?).... roi..... principal but..... parlé à mots couverts dans une lettre. »

Les points d'interrogation marquaient le doute du policier quant à la restitution fidèle de certains mots.

Nous devons noter que toute la conversation entre les deux hommes avait eu lieu en bulgare, bien que l'étudiant pût s'exprimer facilement en roumain.

Trifonoff trempa la plume dans l'encrier. Tout à coup il la jeta et dit à Iscousesco :

— Je ne me souviens plus !

— Tu te souviens, puisque tu n'as détruit ta note, de ton propre aveu, qu'après l'avoir apprise par cœur. Or ta mémoire est excellente. D'ailleurs, le « principal but » ne m'a pas échappé ; c'est bien de « supprimer le roi », — cela est acquis ; c'est encore de « jeter des bombes à la Chambre ». Le reste ne peut être que bagatelle à côté de ça..... Ecris ; je ne verserai à l'instruction ni le buvard, ni le texte que tu vas me donner. Tu as ma parole, et tu verras si je sais la tenir.

Trifonoff hésita une seconde, puis il écrivit :

« Sérions opérations..... (c'est Sarafoff qui parle). Le souvenir de Fitowsky fera trembler les traîtres. D'autres qui pénètrent nos desseins ne sont pas moins dangereux ; nous ferons bientôt un exemple terrible parmi ceux-là. Puis viendra le tour d'un homme politique de grand renom. C'est pourquoi Ilieff, Miteff et Stoïceff resteront à Bucarest pour exécuter de nouveaux ordres. D'autres emissaires viendront, qui logeront chez les juives. Comme signal de la révolution macédonienne et pour empêcher une intervention possible de la Roumanie, nous jetterons des bombes au Sénat ou à la Chambre et nous supprimerons le roi. Voilà le *principal but* dont j'ai parlé à mots couverts dans une lettre. »

Iscousesco lut très attentivement trois ou quatre fois de suite.

— Monsieur Trifonoff, dit-il enfin avec la plus extrême courtoisie, une chose vous serait sans doute pénible entre toutes, c'est d'attacher à votre nom une réputation de légèreté et même de sottise. L'A B C du conspirateur consiste à ne rien laisser traîner, surtout son papier buvard, s'il en use. Le sable

vaut mieux.... Résumer par écrit une communication verbale, l'apprendre par cœur, puis détruire la pièce, c'est parfait; mais on se garde de la passer au copie-lettres, or copie-lettres ou papier buvard, n'est-ce pas à peu près la même chose? Tenez, je ne veux pas qu'on rie de vous. Nous allons brûler tout ceci—oh! je le sais par cœur également.

Et Iscousesco présenta à la flamme d'une bougie d'abord le papier buvard enlevé chez Véta Danou, puis son propre essai de reconstitution, enfin le texte même que venait de tracer le jeune Bulgare.

Un vif étonnement se peignit sur le visage de Trifonoff.

— Doutiez-vous donc ? lui dit Iscousesco d'un ton de reproche. Doutiez-vous de ma bonne foi, quand je vous donnais ma parole de ne rien verser de tout cela à l'instruction ? Maintenant, je vais vous réciter ce qui s'est imprimé dans ma cervelle, aussi bien que dans la vôtre, en caractères ineffaçables.

Et il récita imperturbablement les termes de la note, sur un même ton, comme un enfant qui dirait son *pater*.

— Un mot seulement, ajouta-t-il, et vous pourrez aller prendre un peu de repos. Ces mots « nous ferons un exemple terrible », à qui s'appliquent-ils?

— Il s'agit de gens « non moins dangereux » que Fitowsky, lesquels « pénètrent les desseins du Comité révolutionnaire ». J'ignore qui.

— Voyons, il n'est évidemment pas question, dans ce passage, d'un personnage politique, ni, semble-t-il, d'un traître à Sarafoff. Celui qui a reçu les secrets de quelqu'un ne pénètre pas ses desseins, il en est le confident...

— Votre remarque est judicieuse. Cette phrase, entre celle se rapportant aux traîtres et la suivante visant « un homme politique de grand renom », est une énigme pour moi autant que pour vous; — je

n'ai fait que reproduire très fidèlement les termes de l'émissaire de Sarafoff.....

- Qui se nommait ?
- Ibrahim l'Albanais.
- Celui qui logea chez les juives ?
- Oui, l'hôte de Sarah Goldfeder....

Iscouesco ne sourcilla pas. Il venait d'obtenir sans effort le nom des deux femmes de la rue Moshilor dont le tanneur Strogoff lui avait révélé l'existence.

— Qui peut être l'homme politique de grand renom ? reprit le policier.

- Je l'ignore également.

— Nous en comptions plusieurs et l'hésitation serait permise. Pourtant il en est un que Sarafoff doit haïr et craindre davantage, celui qui a le plus contribué à donner aux Roumains de Macédoine — je suis de ceux-là — la conscience de leur nationalité, Také Ionesco. Mais passons... Savez-vous quelque chose du crime de Cismégiou ? — l'homme écorché de 1897.

— Absolument rien. Je n'avais pas dix-sept ans alors.

— Alexandre Trifonoff, mon rôle est fini en ce qui vous concerne ; vous appartenez au juge d'instruction... Vous aimez votre pays, n'est-ce pas ?

— C'est pour la grandeur de mon pays que j'ai fait... ce que j'ai fait.

— Eh bien, vous venez de lui rendre, aujourd'hui, un fameux service, à votre pays.

— Comment ?

— Vos aveux et ce qui va s'en suivre paralyseront sans doute ce mouvement révolutionnaire du printemps, cette levée d'armes qui serait pour la Bulgarie un véritable suicide !

L'aube blanchissait les fenêtres. A ce moment, le coq chanta pour la troisième fois.

Trifonoff tressaillit; se cachant les yeux sous sa main, il dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Qu'ai-je fait ? Suis-je donc faible comme une femme ? J'ai mérité le sort de Fitowsky... J'ai trahi mon serment, j'ai trahi Sarafoff, j'ai trahi ma patrie, avant que le coq ait chanté trois fois !

— Jeune homme, ne confondez pas Sarafoff avec votre patrie... Et puis, ajouta Iscousesco d'un ton jovial, le maître que tu as renié ne ressemble guère à celui que renia Saint Pierre, lequel devint nonobstant le prince des Apôtres. Il ne faut jamais désespérer de rien. (1)

(1) L'auteur, par un sentiment de convenance, n'a voulu introduire dans ce roman aucun des agents *réels* de la Préfecture de police. On sait que Trifonoff fit ses premiers aveux à M. Alexandresco, chef de la sûreté, qui s'est montré tout à fait à la hauteur de sa mission. L'auteur répète encore qu'il a voulu écrire un roman historique et non paraphraser l'ordonnance de M. Ion Floresco ; il usera de moins de libertés en ce qui concerne l'assassinat de Mihailéano.

CHAPITRE X

LE MAUVAIS CAFÉ.

Quand Alfredo Carnioli eut entendu se fermer la porte de la maison où il était retenu prisonnier, le levantin ferma brusquement son Homère; Nausicaa, le Cyclope, les enchantements de Circé, rien de tout cela ne l'intéressait plus.

Iscousesco connaissait son passé d'homme, ce qui ne le gênait que médiocrement, mais il connaissait autre chose encore, sa situation présente d'agent secret d'Yldiz-Kiosk et d'agent secret des Chevaliers de la Hache, deux situations assez inconciliables. Or, si Carnioli s'inscrivait en faux contre la maxime « On ne peut pas servir deux maîtres », c'était à la condition que son espionnage en partie double fût un secret entre sa conscience et lui. Il avait affaire à deux hommes terribles, Sarafoff et Ali Nedjib; un seul mot d'Iscousesco suffirait pour le jeter entre les griffes du tigre du Bosphore ou entre les crocs du lion de Sofia, et le levantin savait comment l'un et l'autre en usaient avec les traîtres.

Il s'était donné un bon point auprès d'Ali Nedjib, — l'arrestation d'une dizaine de Bulgares révolutionnaires; c'était toujours autant de gagné, même si le meurtre de Fitowsky avait servi les desseins d'Yldiz-Kiosk. Dix ennemis avérés mis hors d'état de nuire, pour un instrument suspect de perdu, il y avait gain pour la Turquie, — et lui qui savait compter, il ne manquerait pas de faire valoir, en l'enjolivant, son rôle dans cette affaire.

D'autre part, il pouvait procurer une compensa-

tion à Sarafoff, qui verrait son organisation de Bucarest à vau-l'eau. Lui Carnioli n'avait paru en rien; il était bien certain que le policier n'aurait fait part à personne de leur conversation,— cet homme redoutable voudrait le tenir en main, le garder pour son usage propre. Et Iscousesco était l'adversaire dont le levantin avait signalé à Sarafoff la prodigieuse habileté. Eh bien, quelle excellente note pour Carnioli si, comme réponse à l'anihilation du président et des principaux membres du comité révolutionnaire de Bucarest, il pouvait dire au Kraï de la Nuit : «Ce Vidocq roumain tenait tous vos fils; lui présent, il n'y avait plus rien à faire en Roumanie. Je vous en ai donc débarrassé le lendemain même de l'arrestation de dix Bulgares et avant qu'il pût mettre ses dons merveilleux au service de la justice. Avec un jeune juge d'instruction inexpérimenté, l'affaire traînera en longueur, et rien de trop grave ne se sera encore ébruité, au moment assez prochain où vous donnerez le signal de la révolution.»

Et Carnioli monologuait :

— Manger à trois râteliers, la perspective serait enviable; seulement, avec moi, Iscousesco userait plutôt de menaces que de promesses... Tout à l'heure, j'ai causé; mais c'était pour gagner du temps... En attendant son retour,— il en a bien jusqu'au petit jour,— voyons si je pourrai barboter fructueusement dans quelque tiroir.

Avec un tournevis qu'il tira de sa poche, le levantin commença par dévisser la serrure de la *camara*; un rossignol dont il sut user avec dextérité lui permit de pénétrer dans le cabinet du faux pédicure. Il fouilla le petit bureau de chêne; il n'y trouva que des albums de timbres-poste. La mauvaise humeur se peignait déjà sur son visage, mais il poussa bientôt un «ah!» de satisfaction; il venait de découvrir un de ces rarissimes timbres moldaves à la tête de bœuf qui font l'orgueil d'une collection et ont une valeur marchande considérable; il

le détacha et le glissa dans son portefeuille, en disant :

— Toujours autant de pris sur l'ennemi !

La minutieuse perquisition à laquelle il se livra ne lui fit rien trouver d'intéressant ; évidemment, Iscousesco ne serrait pas ses archives dans ce logis d'occasion.

Et quand Carnioli eut tout inspecté de la cave au grenier, il réintégra son cabinet noir, sans rentrer précisément bredouille, mais dans la situation d'un chasseur qui aurait tué un lièvre avec un fusil chargé à balle pour le sanglier. Il n'avait pas tout de même perdu sa nuit, grâce à la précieuse vignette à la tête de bœuf.

Toute trace de sa sortie étant effacée, il tira du gousset de son gilet une minuscule boîte ronde en ivoire qu'il ouvrit et dont il regarda le contenu, — une poudre fine et blanche comme de la farine.

— Ces diables de poisons végétaux ne laissent pas de trace, dit-il à demi-voix ; ce n'est pas comme l'arsenic, que l'appareil de Marsh va vous chercher au fin fond des viscères. La toxicologie a tout de même fait des progrès.... ou plutôt elle a retrouvé ses secrets perdus... Oui, mais il faut encore pouvoir administrer ça à un homme ; ça ne s'offre pas comme une prise de tabac.... Une pincée se dissout immédiatement dans une tasse de café ; c'est inodore, incolore et sans saveur.... Il s'agirait donc d'amener Iscousesco à m'offrir le café, tout à l'heure ; la contagion de l'exemple l'inciterait peut-être à en prendre avec moi, lui aussi ; et alors !....

Avec ces réflexions, le temps ne parut pas long au levantin, qui avait prudemment réintégré la petite boîte dans son gousset.

Le soleil paraissait déjà à l'horizon, quand il entendit la clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée.

— Le voilà. Attention !

Et Carnioli se reprit à scander les hexamètres grecs.

Iscousesco vint immédiatement délivrer son prisonnier. A la lueur d'une bougie, il remarqua la rupture de certain fil de soie très tenu, qu'il avait fixé tout à l'heure par deux minuscules boulettes de cire jeune, d'un côté au battant, de l'autre au montant de la porte.

— Mon homme est sorti de sa logette, se dit-il, pour fureter dans la maison... C'était prévu...

Il pénétra dans la chambre noire.

— Eh bien, Homère est un bon compagnon ; je vois, Carnioli, que tu as commerçé toute la nuit avec le sublime aveugle...

— Qui n'a sans doute jamais existé.

— Alors l'*Odyssée* se serait faite toute seule, comme le monde au dire des athées ?

— Les poèmes homériques sont peut-être une œuvre collective... Mais ces questions méritent d'être traitées à loisir, et pour le moment, si vous vouliez bien le permettre, j'aimerais assez gagner le premier établissement venu où l'on me servirait une tasse de café.

— Mais je me charge de te l'offrir, ami Carnioli. Vois-tu, je ne suis pas vaniteux ; mais j'ai deux faiblesses, la philatélie et le café à la turque, — or, celui qui oserait prétendre que je manque de flair pour la découverte des timbres rares ou que mon moka est inférieur à celui du baron Barbo Bellio, qui compte les grains, brûle et moud pour chaque tasse, celui-là passerait un pire quart d'heure que les dix Bulgares auxquels j'ai consacré ma veille.

— Je serai juge de vos mérites... oh ! simplement en ce qui concerne le café ; je n'ai jamais rien collectionné, moi...

— Tu es trop modeste, mon cher Alfredo ; tu as, toi aussi, collectionné quelque chose....

— Et quoi donc ?

— Les années de prison... Mais, si tu le permets, nous passerons dans mon cabinet.

Les deux hommes s'installèrent dans la pièce

donnant sur la rue, devant un petit guéridon de marbre blanc, sur lequel Iscousesco disposa, avec deux tasses montées sur pied de filigrane, les divers ustensiles servant à la fabrication du divin breuvage.

Il mit le feu à l'alcool sous le récipient de cuivre étamé, éloigna et rapprocha plusieurs fois le vase conique de la flamme, jusqu'à ce que le *caïmac* blond se réduisît à la dimension d'une pièce de cinquante centimes, sans que le point d'ébullition fût atteint, et versa la brune liqueur dans les tasses. Puis, pour faire place nette sur le guéridon, il déposa tous les ustensiles sur une console à portée de la main.

Par dessous la table, le levantin, qui paraissait s'intéresser énormément à l'opération, avait dévisé à tout hasard la petite boîte d'ivoire.

Précisément Iscousesco lui tourna le dos un instant.

— Je vais, dit-il, te montrer mon album...

Cela ne faisait qu'à moitié l'affaire de Carnioli ; son vol allait être découvert. Raison de plus pour se hâter.

Avec une prestesse inouïe, il jeta une pincée de poudre blanche dans la tasse d'Iscousesco.

Celui-ci avait pris l'album de timbres-poste dans le tiroir du bureau. Il l'étala sur ses genoux :

— J'ai là quelques pièces rares....

— Ne laissons pas refroidir le café, dit le levantin qui allongeait le bras pour saisir sa tasse.

A ce moment, le policier fit un faux mouvement et laissa échapper l'album. Instinctivement, Carnioli se baissa pour le ramasser. Iscousesco se courbant légèrement par-dessus le dos de son hôte et paraissant chercher lui aussi, fit accomplir de sa main libre une demi-révolution à la tablette de marbre du guéridon qui pivotait sur son support, de telle sorte que lorsque le levantin se releva avec l'album, les deux tasses avaient changé de place sans

que le moindre bruit eût éveillé la méfiance de Carnioli. Pas de point de repère dénonçant la substitution, par le fait que les ustensiles ayant été déposés sur la console, aucun objet n'avait passé de droite à gauche ou de gauche à droite par rapport aux tasses. Carnioli n'avait donc pu se méfier de rien.

D'un même geste, les deux hommes, placés en face l'un de l'autre, portèrent leur tasse à leurs lèvres.... une gorgée.... puis une seconde..., puis une troisième.

— Positivement délicieux ! déclara le levantin, en mettant la main sur son cœur.

— Ne t'avais-je pas dit que tu ne boirais jamais... un semblable café ?

D'un même geste encore, ils achevèrent de boire, ne laissant que le marc.

Le policier se donna l'air de feuilleter machinalement son album et s'aperçut de la disparition du timbre moldave à la tête de bœuf. Pas un muscle de son visage ne bougea, mais regardant bien en face le levantin, il fit opérer à la tablette du guéridon un second mouvement de demi-révolution.

Carnioli se leva comme mû par un ressort.

— Je suis perdu ! cria-t-il, en agitant les bras, perdu !

— Nous allons soigner ça, mon ami. J'ai fait faire ce guéridon pour prendre le café en compagnie de gens de ta trempe... Mais rends-moi d'abord le timbre que tu m'as volé....

Le levantin jeta son portefeuille sur la table.

— Maintenant, vite à l'hôpital ! dit Iscousesco. Prends mon bras.

Les jambes de Carnioli fléchissaient. Le policier le soutint d'un poignet vigoureux. Le hasard fit qu'un fiacre vide passait devant la porte. Iscousesco y poussa le levantin.

— Un prêtre ! gémissait celui-ci... Ce poison est sans remède, je n'ai besoin que d'un prêtre !

— A quelle religion appartiens-tu ?

— J'étais vaguement catholique.... j'ai passé par l'orthodoxie... et un peu par le protestantisme...

— Très bien, on va t'amener le curé, le pope et le pasteur; mais d'abord le médecin.

Alfredo Carnioli s'était affaissé sur les coussins; son teint prenait une pâleur verdâtre, son pouls devenait insensible. Quand le fiacre s'arrêta devant l'hôpital Coltza, l'homme ne respirait plus.

— Je suis inspecteur de police, déclara Iscousesco à l'interne, j'ai trouvé dans la rue cet individu pris d'un mal subit.

— Monsieur, répondit l'interne après avoir procédé à un examen rapide, c'est à la Morgue que vous devez conduire ce cadavre.

— Alors, il n'y a rien à faire ?

— Qu'à l'enterrer.

Deux jours plus tard, le violoniste, le joueur de tympanon et les trois artistes lyrico-chorégraphiques de la salle Macédonia conduisaient à sa dernière demeure leur regretté camarade Alfredo Carnioli, mort subitement d'une congestion pulmonaire, d'après le libellé du permis d'inhumation délivré par le médecin légiste.

Le joueur d'accordéon, l'ancien professeur de philosophie, eut même une oraison funèbre. Iscousesco, qui avait voulu assister à la levée du corps, dit entre ses dents :

— Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Le policier n'avait rien à se reprocher, après tout. C'est dans le doute qu'il avait fait jouer le mécanisme de la tablette; avec des Carnioli, on ne saurait prendre trop de précautions.

CHAPITRE XI

LE RABBIN MANÉ TÉCEFARÈS.

Le lendemain du jour où le levantin fut porté en terre, un juif à tire-bouchons et à barbe acajou mélangée de poils blancs, pénétrait dans la boutique de Sarah Goldfeder. C'était un petit homme vêtu d'une longue lévite, chaussé de vieilles bottes, coiffé d'un chapeau à haute forme élimé par dessus une calotte de velours noir ; il portait sous le bras un énorme parapluie de coton bleu.

— Madame Goldfeder, demanda-t-il.
— C'est moi, monsieur ; que désirez-vous ?
— Vous entretenir en particulier.
— Rachel, passe un instant au comptoir ! dit la marchande en introduisant son visiteur dans l'arrière-boutique.

L'homme aux tire-bouchons aperçut une toute jeune fille d'une merveilleuse beauté.

— O rose de Saaron ! ô lis des vallées ! murmura-t-il en élevant les mains en signe de bénédiction.

Il parlait le jargon des juifs espagnols du Levant, mélangé de quelques mots bulgares.

La jeune fille s'inclina gracieusement en passant.

— Je suis, dit l'israélite, le rabbin Mané Técefarès ; j'avais ma communauté aux environs d'Andrinople, mais j'ai essuyé des persécutions, pour avoir rendu des services à celui qui m'envoie à vous.... Prenez connaissance de ce billet.

Sarah planta ses lunettes sur son nez et lut :

« Le porteur de ce mot est un homme sûr. On doit se fier à lui et lui prêter assistance. »

Boris Sarafoff.

La juive la reconnut parfaitement l'écriture et signature.

— Je vous suis doublement acquise, dit-elle, comme coreligionnaire et plus encore comme protégé de Monsieur Sarafoff... Disposez de moi selon mes faibles moyens.

Elle n'eut pas nommé avec plus de vénération Adonaï que « Monsieur Sarafoff ».

— Ce que j'ai à vous demander est bien simple, dit le rabbin, veuillez me loger pendant l'accomplissement d'une mission secrète qui sera de courte durée... Vous pourrez au besoin en aviser Monsieur Sarafoff.

Ces deux derniers mots furent prononcés avec un respect ému, qui faisait écho à celui de Sarah Goldfeder.

La juive interrompit vivement le rabbin :

— Je n'écris jamais à Monsieur Sarafoff; j'exécute simplement ses ordres... Vous occuperez la pièce du fond, où vous jouirez de plus de liberté pour vos allées et venues. D'ailleurs, je n'ai personne chez moi en ce moment... Rachel, viens conduire notre hôte à son appartement !

La jeune fille reparut. Souple et vive, elle guida Mané Técelfarès.

— Mon enfant, dit celui-ci, votre mère consentirait-elle encore à me donner, le soir seulement, une nourriture conforme aux prescriptions de notre sainte loi ? J'ai omis de le lui demander.

— Mais vous mangerez avec nous, c'est tout simple !

Le soir même, Iscousesco — c'était lui — dînait entre la mère et la fille. Il voulait gagner la confiance de Rachel :

— Enfant, dit-il, on t'a donné un des plus beaux

noms de la Bible. Connais-tu bien l'histoire de celle qui fut l'épouse de prédilection du petit-fils d'Abraham, du saint patriarche notre père ?

— Je la connais, rabbin, répondit gravement Rachel, et, si vous le voulez, je vais vous la réciter.

— Parle, enfant, dis les paroles de l'Eternel !

Rachel s'était levée. La délicieuse fillette brune de 1897, un peu pâle, un peu frêle, donnant la peur de la briser à force de délicatesse, l'enfant aux yeux de gazelle grands et caressants, aux longs cheveux noirs bouclant naturellement, était devenue une exquisite jeune fille, avec quelque chose de suave et de résigné dans la physionomie. Elle avait seize ans.

Et la chambre délabrée aux meubles vulgaires disparut, et Iscouesco, artiste au point de se sentir pris par son rôle de rabbin, eut la vision de la Mésopotamie ; et la petite juive à la robe bleue ajustée lui sembla vêtue de nobles draperies, alors que Rachel Goldfeder récita les versets de la Genèse :

« Comme Jacob parlait avec les pasteurs de l'abreuvoir, Rachel arriva avec le troupeau de son père, car elle était bergère. Et sitôt que Jacob eut vu Rachel, fille de Laban, frère de sa mère, il s'approcha, il roula la pierre de dessus l'ouverture du puits, et il abreuva le troupeau de Laban. Et Jacob embrassa Rachel, et élevant sa voix, il pleura... »

Le faux rabbin sentait monter à ses yeux des larmes véritables.

— O merveille de poésie ! murmura-t-il.

Il se reprit, cherchant une expression moins profane :

— O saintes annales du peuple de Dieu !

Et Rachel poursuivit, regardant dans le vague, belle à donner des distractions aux chérubins prosternés devant le trône de Jéhovah.

« Et Jacob apprit de Rachel qu'il était le propre neveu de son père, et elle courut le rapporter à son père. Et aussitôt que Laban eut appris que le fils de sa sœur Rébecca était là, il courut au devant

de lui, l'embrassa et le fit venir dans sa maison. Et Jacob demeura avec Laban un mois entier. Après quoi, Laban dit à Jacob : « Me serviras-tu sans aucune récompense, à titre de neveu ? » Jacob aimait Rachel et il dit : « Je te servirai sept ans pour Rachel, ta plus jeune fille. » Et Laban répondit : « Il vaut mieux que je te la donne que si je la donnais à un autre ; demeure donc avec moi... »

Le faux rabbin, qui avait pioché pour la circonstance le chapitre XXIX de la Genèse, — car Iscousesco ne laissait jamais rien au hasard, — le faux rabbin interrompit :

— Enfant, tu as omis la rivalité des deux sœurs ; tu n'as rien dit de Lia qui « avait les yeux malades », une de ces ophtalmies si communes en Orient, tandis que Rachel était « belle à voir » comme toi.

La jeune fille secoua mélancoliquement la tête, comme si elle ne voulait point penser à des rivales, et elle termina sur ce dernier verset :

« Jacob servit donc, pour Rachel, sept ans, qui ne lui semblaient que peu de jours, parce qu'il l'aimait.... »

Iscousesco leva vers le ciel des mains qui tremblaient, comme tremblait sa voix, en disant :

— Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob te bénisse ! Que te bénisse le Dieu des promesses éternelles.... Tu m'as procuré une des grandes joies de ma vie.

Ce diable d'homme était entré dans la peau du rabbin, comme trois ans plutôt dans la peau du moine blanc. Mais quand même, le policier génial surveillait le génial acteur.

— Eh ! eh ! pensait-il, la fillette a déjà des peines de cœur. Sera-t-elle expansive, au moins ?

Et Rachel rêvait... Toute la conversation d'il y a trois ans avec Vladimir lui revenait : « Quand je serai parti, auras-tu un peu de chagrin ? » — « Assez de chagrin. » — « Tu voudrais venir avec moi ? » — « Non, je voudrais que tu restasses avec nous. »

— « Sais-tu que je suis chrétien ? — « Je sais que tu es beau comme Jacob au puits de Laban. » — « Et Laban était...? » — « Le père de Rachel ! » — « Si tu veux m'enseigner l'Ancien Testament, je suis dans le cas d'oublier le Nouveau. » Et le beau jeune homme avait posé sur ses lèvres un baiser d'amour, le seul qu'elle eut jamais reçu... Et il était parti, et jamais plus il n'était revenu.... Et elle n'avait pu l'oublier...

A ce moment, la sonnette du magasin retentit, Sarah les laissa seuls, en s'excusant d'aller reprendre sa faction coutumière derrière le comptoir.

— Profitons de ce que son petit cœur a de l'émoi, se dit le faux rabbin.

Et il parla doucement à la jeune fille :

— Ainsi, mon enfant, tu sais par cœur beaucoup de passages du Saint Livre ?

— Oh ! c'est celui-là que je connais le mieux.

— Répond-il à quelque chose de personnel à toi ? Aurais-tu déjà fait la rencontre du Jacob rêvé ?

La jeune fille éprouva un trouble visible.

— Tenez, père, je vais me confier à vous ; mon secret m'étouffe... Oui, je me suis sentie portée vers un jeune homme par une vive sympathie... Il n'était pas de notre race ; mais il me dit un mot qui équivaleait à une promesse d'embrasser notre foi... Il est parti, il y a plus de trois ans, — oui, le soir du 10 janvier 1897...

Le policier tressaillit légèrement. Le 10 janvier 1897, c'était la date du crime de Cismégioiu.

— J'ignore même son nom, le croiriez-vous, poursuivit Rachel ; je sais seulement qu'il était venu avec Ibrahim l'Albanais....

A ce mot, une grande lumière se fit dans l'esprit d'Iscousesco.

— J'ai de la compassion pour ta peine, enfant. Cet homme, je puis le rechercher en Bulgarie, où je vais me rendre bientôt.... J'y ai des amis très puissants ; tous nos rabbins seconderont mes démar-

ches, et Sarafoff lui-même... Il sait servir qui le sert... Oui, il est peut-être dans les desseins de l'Eternel que, par toi, ce jeune homme devienne nôtre... Dis-moi bien toutes les circonstances de son séjour dans ta maison, dépeins-le-moi minutieusement.

Et Rachel lui décrivit le bien-aimé, le *zbourator* de ses nuits. Et le policier admirait en connaisseur la précision de ce signalement, de cette reconstitution d'un individu par la simple parole. Au bureau des passeports, on n'a pas ce coup d'œil.

— Tenez, dit-elle, vous voyez cette estampe accrochée à la muraille. Eh bien, un jour qu'il s'y était appuyé, j'ai remarqué que le sommet de sa tête atteignait tout juste le bas du cadre.

Le faux rabbin tira de sa poche un mètre pliant et prit exactement la mesure; il trouva un mètre 87.

— C'était un bel homme, dit-il; en comptant la chaussure pour deux centimètres, sa taille serait de 1 mètre 85.

— Père, comme vous pensez à tout!

— J'ai l'expérience d'un vieillard.

— Et comme vous êtes bon!

— J'espére te le prouver... Alors ce jeune homme est parti pendant la nuit du 10 janvier 1897 et n'est plus revenu?

— Il n'est plus revenu.

— Et il avait pris congé de toi?

— Non.

— Et Ibrahim est revenu, lui?

— Oui, bien tard dans la nuit... Et même...

— Rachel s'interrompit en rougissant légèrement.

— Ne me cache rien, dit le policier, puisque je te promets mon aide, moi qui sais tout comprendre... et tout excuser.

Et à voix basse, toute confuse, sans oser lever les yeux, Rachel lui raconta son indiscretion, lorsque, épant le retour du jeune homme si beau, elle mit l'œil à la porte vitrée et ne vit que l'Albanais, qui

déroulait une sorte de ceinture, rougeâtre d'un côté, blanche de l'autre, volumineuse, irrégulièrement taillée, avec une frange qui ressemblait à des cheveux châtain-clair....

— Oh !

Ce cri s'étouffa dans la gorge d'Iscousesco.

— Il était très agité, l'Albanais, dit encore la jeune fille. Il parlait tout seul à haute voix, très distinctement, dans une langue inconnue...

Le policier eut un geste de déception.

— Pourtant, ajouta Rachel après un silence, j'ai entendu un nom propre bulgare : Anna Marinoff.

Iscousesco se tint à quatre pour ne pas embrasser la jeune fille. La conversation du tanneur ivre, puis les déclarations de Rachel, — il pénétrait donc peu à peu ce mystère, vieux de trois ans, qui lui tenait tant à cœur, à lui qui répondait invariablement aux félicitations de son chef, le préfet de police : « Je reste toujours à mes propres yeux l'imbécile du Skitou Icoanei. » Et il voyait venir le moment où il déchirerait ce brevet d'imbécillité.

Il eut pourtant pitié de la pauvre petite juive :

— Enfant, lui dit-il, je chercherai ; mais une déception est possible, sinon probable. N'immobilise pas une vie, qui peut être belle et heureuse, pour un souvenir de ta treizième année. Promets-moi de tâcher d'oublier, si je te dis loyalement, un jour : Aucune force humaine ne peut te rendre celui auquel va ton désir !... Promets-le-moi ! Et quand je t'aurai fait cette déclaration, moi qui ne suis qu'un homme, mais un homme qui peut beaucoup et te veut du bien, promets-moi de suivre en tous points mes conseils !... Rachel, promets-le-moi !

— Père, je ne vous connais que depuis quelques heures, pourtant je me fie à vous... La première promesse que vous me demandez, l'oubli, il ne dépend pas de moi de la tenir ; mais la seconde, je vous la fais du fond du cœur. Oui, je suivrai en tous points vos conseils.

Et la jeune fille présenta son front au faux rabbin.

Iscousesco effleura de ses lèvres les cheveux de Rachel et se retira dans la pièce du fond, qui lui était affectée.

Là, il resta longtemps pensif.

et de la mort. Nous devons être évidemment dans le droit de faire tout ce qui est nécessaire pour empêcher que l'assassinat ne soit pas commis par d'autres personnes.

CHAPITRE XII

INTERMEZZO.

Certes, pas plus en Roumanie qu'ailleurs, il n'y a antagonisme d'institution entre le parquet et la police ; mais, dans l'affaire Fitowsky, il y eut peut-être antagonisme de personnes. Cela ne suffirait pas toutefois à expliquer pourquoi l'instruction fut d'abord menée si mollement ; disons donc qu'un jeune magistrat se montra hésitant et inexpérimenté et qu'il fallut un nouveau crime, l'assassinat de Mihailéano, pour réveiller d'abord la conscience publique, puis le zèle somnolent des gens de robe. M. Ion Floresco devait contraster heureusement avec celui de ses collègues qui fut dessaisi.

Donc le juge d'instruction du 1er cabinet se montra au-dessous de sa tâche. Il relâcha Ghéorghé Théodoroff, dénoncé par les premiers aveux de Boïciou Ilieff, et dont nous avons déterminé le rôle dans la nuit du 1er février ; il relâcha également Bosnéakoff, Pop-Arsoft, Zamfiroff et Tzvetkoff, que la cour d'assises devait condamner par contumace à la peine des travaux forcés.

Le lendemain de l'arrestation en masse dont nous avons fait le récit, le juge d'instruction se trouva en présence d'hommes qui, à l'exception du président du Comité macédonien de Bucarest, déclaraient avec une rare effronterie qu'ils étaient absolument étrangers au meurtre de Fitowsky.

Ils furent confrontés avec Alexandre Trifonoff, qui leur dit sans détour :

— C'est en vain que vous niez ; moi, j'ai fait la part de chacun, selon la vérité.

Ils persistaient pourtant dans leurs dénégations, malgré le réseau de preuves dans lequel ils se trouvaient de plus en plus étroitement enfermés : d'abord les passeports d'Ilieff, de Miteff et de Stoïceff, délivrés à Roustchouck et portant la même date du 21 janvier 1900, avec des numéros qui se suivaient : 32, 33 et 34. Comment les trois Bulgares pouvaient-ils soutenir ne s'être jamais vus ? Ils le pouvaient d'autant moins qu'ils portaient des chaussures identiques, avec la marque d'un magasin de Bucarest dont le propriétaire déclara qu'ils étaient venus ensemble les acheter. Il y eut encore la découverte, sous le matelas d'un lit de l'hôtel Macédonia, dans la chambre No 4 où avaient logé Stoïceff et Boïciou Ilieff, d'un manche s'adaptant à merveille au fer de la hache avec laquelle celui-ci avait frappé la victime ; — Ilieff avait tout bonnement oublié ce manche, en sortant de chez lui, le jour du crime, et en avait fait tailler un à la hâte par Tzvetkoff, plutôt que de retourner à l'hôtel.

Mais ce qui devait renverser tout le système de dénégations des complices de l'assassinat, c'est la saisie chez ce même Tzvetkoff, suivant les indications de Trifonoff, des importants documents dont le jeune homme avait d'abord révélé l'existence à Iscousesco.

Celui-ci assista le juge d'instruction dans la perquisition, et l'on trouva, serrées dans une petite caisse de fer-blanc ayant contenu du *rahat-loukoum*, toutes les archives, assez sommaires d'ailleurs, du Comité révolutionnaire macédo-bulgare de Bucarest ; le président les avait confiées sous serment à ce Traïciou Tzvetkoff, qui cumulait la dignité de membre-conseiller du comité avec l'humble profession de marchand de *braga*.

La cachette n'était pas maladroite, la caisse de fer-blanc se trouvant placée sous un poêle de fonte où le feu brûlait, pour écarter les soupçons.

Iscousesco dressa l'inventaire :

D'abord un carnet à souche de cotisations, révélant les noms des individus qui soutenaient pécuniairement le comité, — on s'expliquera par là le nombre assez grand des expulsions décidées par l'autorité administrative ; puis un cahier, contenant les procès-verbaux des séances du Comité de Bucarest, avec les résolutions prises pendant les dites séances ; enfin quelques papiers, dont un au moins devait, plus tard, servir de pivot à l'instruction du complot contre le roi de Roumanie : une lettre écrite et signée par Sarafoff, et dont le laconisme déconcerta le jeune et trop distract ou trop naïf magistrat. En voici le texte :

« J'ai reçu ta lettre. Pour le moment aucune instruction nouvelle ne te sera donnée ; il suffit de ne pas oublier ce dont nous avons parlé quand nous étions chez toi. Cette chose près de l'hôtel Avram, qu'est-elle devenue ? Beaucoup de bruits alarmants nous arrivent de Macédoine et je suis fort occupé.

« Veilie à ce que le *principal but* se réalise pleinement. Examine tous les côtés de la question, en sorte que, le jour où vous recevrez *l'ordre d'exécution*, vous soyiez prêts. »

Boris Sarafoff.

Cette lettre était écrite en langue bulgare, comme toutes les autres pièces ; Iscousesco les traduisit immédiatement pour l'édification du juge d'instruction. Bien entendu, il ne devait pas en oublier les termes.

D'ailleurs, le mémento de Trifonoff, reconstitué par celui-ci pendant la nuit de l'arrestation, éclairait singulièrement les obscurités voulues de la lettre de Sarafoff. Ce mémento, le policier en faisait son affaire, tenant sa promesse de laisser se débrouiller le juge d'instruction, tout en se promettant, lui, de veiller à la sécurité du roi.

Mais Iscousesco trouva encore autre chose dans la boîte de *rahat-loukoum*, une recommandation en blanc du chef suprême du Comité révolutionnaire de Sofia, ainsi libellée :

« Le porteur de ce mot est un homme sûr. On doit se fier à lui et lui prêter assistance. »

Boris Sarafoff.

Le policier glissa ce papier dans sa manche, au nez du juge d'instruction qui n'y vit que du feu.

Le lecteur connaît déjà l'usage qu'il en fit, sans préjudice de l'usage qu'il pouvait en faire encore.

Après avoir prêté son assistance au parquet pour cette perquisition, Iscousesco était allé trouver le préfet de police, l'avait mis loyalement au courant de certaines choses qu'il ne pouvait lui cacher sans forfaiture, mais seulement de celles-là, sans faire mention ni du mémento de Trifonoff, ni de la recommandation en blanc de Sarafoff qu'il s'était appropriée, ni même de ses projets ultérieurs.

Il dit simplement :

— Je suis sur la trace d'un complot contre le roi et peut-être aussi contre la représentation nationale. Je crois savoir que les Bulgares sont sur le point de faire éclater une révolution en Macédoine. C'est annoncé pour le printemps, et nous y sommes. Laissez-moi disposer à ma guise de quatre ou cinq semaines, en m'ouvrant un crédit suffisant pour que je puisse faire la navette entre Sofia et Bucarest et avoir l'œil partout. Vous n'aurez pas à regretter de m'avoir accordé votre confiance.

Le préfet de police connaissait son homme et était lui-même un homme. Il consentit.

C'est pourquoi nous avons trouvé Iscousesco chez les deux juives de la caléa Moshilor. C'est pourquoi aussi l'instruction proprement dite, disons l'instruction officielle du meurtre de Fitowsky, se traîna

à pas de tortue, sans la coopération d'un homme qui avait bien d'autres chats à fouetter.

Et ce fut un beau moment dans la vie d'Iscouesco ; il ne fléchit pas sous le poids de la responsabilité qu'il avait assumée, disant comme la Médée de Corneille : «Moi seul, et c'est assez !

Son projet était hardi. Il affronterait le monstre dans son antre. Il se mesurerait avec Boris Srafoff.

Il était un homme, à Bucarest, qui n'éprouvait le besoin de se mesurer avec personne, le docteur Epaminondas Sakélarios. Depuis trois ans, il avait découvert des nappes de pétrole et quelque peu fait fortune. La maisonnette de l'île grecque avait été relevée de ses ruines, des oliviers avaient été replantés, un nouveau troupeau de chèvres avait remplacé les victimes de la *maffia* bulgare. Sakélarios était resté fidèle à sa mansarde d'hôtel, mais il vivait heureux à sa façon.

Quand il apprit fortuitement — car il ne lisait guère les journaux — l'arrestation d'une bande de Bulgares assassins, son front se rembrunit. Mais quand ce pince-sans-rire de Paul Haritime s'amusa à donner cette information à un journal : « Nous apprenons que M. le docteur Epaminondas Sakélarios a fait les plus importantes révélations en ce qui concerne les préparatifs de l'assassinat de Fittowsky, bien que la victime n'ait pas été électrocutée », alors le pauvre Grec fit pitié. Il écrivit au préfet de police :

Monsieur le préfet,

« Je vous demande, dans les combles de la caserne des gendarmes à pied, une pièce dont, bien entendu, je paierai la location. Au besoin, je coucherais dans la chambrée. Accordez votre protection à un homme désigné au fer des Bulgares. Je ne l'aurai pas invoquée en vain. »

Docteur E. Sakélarios.

Il fallut déférer au désir du vieillard qui, ayant retrouvé toute sa gaieté, devint l'idole de la caserne, qu'il égayait de ses sonneries de cor, sans compter les innombrables petits verres qu'il offrait à la cantine.

Et non seulement l'assurance lui était revenue, mais encore le bon maniaque devenait la dupe de la plaisanterie de Paul Haritine.

Il lui arrivait de dire aux gendarmes qui formaient sa cour :

— Grâce à moi, la police a pu mettre la main sur cette brute de Boïciou Ilieff et sur cet inconscient vaniteux d'Alexandre Trifonoff.... J'aurai été la terreur des Bulgares assassins.... Gardez-moi bien, car cent poignards s'aiguisent dans l'ombre pour me frapper ! »

LIVRE III.

A BON CHAT BON RAT.

CHAPITRE I

LES MUETS PARLENT.

Voici déjà trois ans que le charmant et loyal capitaine Radou Sherbanesco s'était brûlé la cervelle. Trois personnes seulement, en Roumanie, saavaient le secret de sa mort, — le ministre de la guerre d'alors, le gendarme qui l'avait vu laisser en liberté l'homme et la femme qu'ils avaient pour mission d'arrêter, enfin Stan le forestier. Aucun des trois n'avait parlé, mais Iscousesco avait deviné une partie de la vérité.

Avant le crime de Boïciou Hieff, avant l'arrestation des dix Bulgares, il s'était toujours heurté à une répugnance visible de la part de ses chefs, quand il avait voulu rouvrir le dossier de l'homme écorché de Cismégiou.

C'est que le ministre de la guerre de 1897 avait dit à son collègue de l'intérieur : « Vous avez perdu la partie avec les assassins de la nuit du 10 janvier ; s'ils ont pu quitter le pays et passer en Bulgarie, on ne voudra pas ou on ne saura pas vous les rendre. Le plus tôt que l'affaire sera classée sera le meilleur, d'autant plus que de nouvelles investigations pourraient rendre public, au préjudice du prestige de l'armée, un fait, plus douloureux encore que fâcheux, sur lequel je vous demande la permission de me taire. Croyez-moi sur parole. »

Et le ministre de l'intérieur, sans insister, avait à son tour conféré avec son collègue de la justice, lequel avait eu une conversation avec le chef du parquet. Quand donc Iscousesco, remis de sa terri-

ble blessure à la tempe, avait voulu reprendre l'affaire, on lui avait fait comprendre qu'il pourrait mieux employer son activité.

Mais les circonstances avaient changé. En raison de la mission de confiance, comportant des pouvoirs très étendus, qui venait de lui être confiée, le policier devait rechercher, dans le passé autant que dans le présent, tout ce qui se rapportait à l'activité criminelle des révolutionnaires bulgares en Roumanie.

Il put donc compulser à loisir les pièces de l'instruction de 1897 et il y trouva des choses fort intéressantes, — il ne compta pas comme telle une appréciation assez sévère de la façon dont il avait laissé échapper le moine roux, mitigée par un éloge de sa bravoure.

— L'imagination m'a perdu alors, se dit-il ; aujourd'hui l'imagination me sauvera... l'imagination mieux contrôlée par la raison, mieux servie par l'expérience.

Il trouva donc, entre autres documents utiles, une note sur Stan le forestier et sur Baba Rada et le rapport de la gendarmerie de Giourgévo concernant la vaine poursuite des fugitifs.

Iscouseesco se promit bien d'interroger le gendarme qui accompagnait le capitaine suicidé. Mais tout d'abord, il verrait Stan et sa mère.

Auparavant il fit une démarche hardie. En prenant connaissance des états de services du forestier, le policier remarqua que Stan avait eu pour chef de bataillon, pendant la campagne de 1877, précisément le général qui administrait le département de la guerre en 1897.

L'homme qui se trouvait revêtu de la plus haute autorité morale auprès de l'ancien caporal de chasseurs de Grivitza, l'homme qui pourrait décider à parler celui qui avait déjà répondu : « Prenez-moi ma place, emprisonnez-moi si vous voulez ; je vous jure que je suis un honnête homme et que j'ai tou-

jours agi en bon chrétien et en bon Roumain ; les hôtes que j'ai pu recevoir sont partis de chez moi meilleurs qu'ils n'y étaient venus ; ma conscience est en repos, je ne dirai plus rien », — cet homme était le général X.....

Iscousesco alla donc le voir, muni d'une puissante et pressante recommandation. Après une longue conversation, qui ne porta aucunement sur le capitaine Sherbanesco, — un point que le policier avait trop de tact pour aborder,—le général lui dit :

— Je vous remets une lettre pour mon ancien caporal, un homme brave et un brave homme ; nous avons été blessés le même jour. Il parlera... Quand la sécurité du roi est en jeu, aucun scrupule ne peut clore les lèvres d'un soldat.

Le lendemain, Iscousesco s'arrêtait à Gostinari et frappait à la petite maison forestière.

Stan lui ouvrit. La figure honnête de cet homme impressionna très favorablement le policier ; la droiture, la délicatesse d'âme se lisait également sur le visage ridé de Baba Rada. En eux, il reconnaissait deux Roumains de vieille roche, et Iscousesco, que sa profession prédestinait à vivre au milieu de coquins, se trouva comme un citadin qui passerait sans transition de sa rue étroite, sombre, empestée, dans la clairière ensoleillée et parfumée d'une forêt de sapins.

C'était bien cela, au propre et au figuré, car ses poumons oppressés se dilataient à l'air pur de Gostinari, comme se dilatait son cœur auprès de cette mère et de ce fils simples et bons.

— Voici, dit-il, une lettre qui me servira d'introduction auprès de vous, Stan ; le général X...., l'ancien commandant de chasseurs, écrit à son caporal de Grivitza.

Le forestier joignit les talons et fit le salut militaire, avant de recevoir la lettre. Il en prit connaissance, puis dit :

— Permettez-moi, Monsieur, de lire ceci à ma

mère. Elle en sera bien heureuse ; d'ailleurs, je ne fais jamais rien sans la consulter.

Et il lut :

Caporal Stan,

« Ce n'est pas le général X...., ex-ministre de la guerre, qui t'écrivit, c'est ton ancien major de Grivitzza, c'est celui qui t'a donné les galons de caporal, celui qui, blessé lui-même, t'a apporté la croix sur ton lit de blessé.

« Une bande de révolutionnaires étrangers menace la vie de ton roi et du mien. Tu sais, me dit-on, des secrets qui peuvent servir à déjouer leurs projets. Je n'ai rien à t'ordonner dans le domaine de la conscience ; ce que tu as fait, il y a trois ans, n'a pu être en contradiction avec l'honneur et le devoir ; ce que tu feras aujourd'hui sera conforme à l'honneur et au devoir. On ne te demande pas de livrer des hôtes, — je ne le ferais pas, moi ; mais, sans leur nuire aucunement, tu devras répondre aux interrogations de celui qui te remettra cette lettre.

« Tu as contribué à l'indépendance de ta patrie, tu es un de ceux qui ont forgé la couronne d'acier ; tu contribueras, en écoutant mon appel, à la tranquillité de ta patrie et à la préservation de la couronne d'acier.

« Un vieux camarade serre tes mains vaillantes et loyales. »

Le Major X.....

— Maintenant, parle, mère, dit Stan.

— Mon fils, tu as sauvé deux criminels ; tu les as sauvés doublement, puisque tu les as réconciliés avec le bien. Tu n'as pas voulu livrer ceux qui t'avaient demandé asile, ceux dont la tête était mise à prix. Ne pas répondre à des questions important au salut de notre roi, ce serait le livrer, lui, aux assassins bulgares, à des misérables qui peut-être ont mis sa tête à prix... Monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Iscousesco, ceux qui ont logé ici n'é-

taient pas des ennemis de la nation roumaine, ils n'ont pas tué un Roumain, et, sans les excuser, je dirai que celui qu'ils ont tué avait commis une action infâme. Mais c'est à vous de nous questionner.

Nous ne referons pas le long interrogatoire auquel se livra Iscousesco.

Au bout d'une heure, il savait tout ; il était complètement édifié sur le caractère de Serge Dostoïeff et d'Anna Marinoff.

Comme il avait tressailli, en entendant ce nom de femme, saisi au passage par la petite juive, tandis que monologuait Ibrahim l'Albanais, dans la chambre de la rue Moshilor, en déroulant le hideux trophée de la vengeance d'une sœur fanatisée !

Maintenant le crime de Cismégiou n'avait plus de secret pour Iscousesco.

Mais il pensait bien au crime de Cismégiou ! S'il avait eu sous la main cette Anna Marinoff et ce Serge Dostoïeff, il les eut non pas arrêtés, mais pressés sur son cœur, comme il pressa sur son cœur le forestier et même Baba Rada, lorsqu'ils lui rapportèrent les solennelles paroles de la jeune femme dont le caporal Stan avait vengé la mère : « Si jamais, à ma connaissance, des Bulgares voulaient faire quelque chose contre les Roumains, je l'empêcherais de tout mon pouvoir, je le jure ! »

Elle tiendrait son serment, et elle avait ce pouvoir, cette Anna Marinoff au cœur viril, à la sombre énergie ; et elle trouverait un précieux auxiliaire en la personne de ce Serge Dostoïeff, qui l'adorait.

Une police, même parfaite, ne peut toujours prévenir un régicide. Alexandre II, gardé avec un soin jaloux, fut tué par des bombes, dans sa capitale, où une moitié de la population espionne l'autre. Mais quel coup de maître : placer le roi de Roumanie, la noble victime visée par les Chevaliers de la Hache, par les membres du Comité révolutionnaire macédo-bulgare, sous la sauvegarde de deux membres de ces sociétés secrètes !

Et Iscousesco, qui avait des lettres, pensait : « Ce sera comme la lance d'Achille, qui pouvait guérir les blessures qu'elle faisait. »

— Comme vous avez été bien inspiré, Stan, dit-il, de les accueillir, de les sauver ! On les aurait pris ; ils pourraient au fond d'un cachot, d'un pénitencier. Qu'est-ce que nous aurions ? Deux bouches à nourrir.... Mais ils valent dix Iscousesco, vingt Iscousesco, à eux deux ! Ils valent un régiment formé en carré autour de Carol !... Mais je les adore, ces gens-là ! Je leur apporterai des sauf-conduits ; je les sommerai de tenir la parole donnée au caporal de Grivitz, vengeur de Maria Marinoff, au forestier de Gostinari, sauveur d'Anna Marinoff !

Baba Rada rayonnait :

— Je te le répète, mon fils, disait-elle à Stan, un bienfait n'est jamais perdu....

— Oui, répondait le forestier, on peut tout attendre d'Anna Marinoff ; elle a un grand cœur, et quand elle a parlé, sa parole vaut de l'or.

Et Iscousesco, qui s'emballait, concluait :

— C'est une héroïne, une pure héroïne, votre Anna ! Quant à Serge Dostoïeff, il a asséné un coup de poing à tuer un bœuf à l'imbécile du Skitou Icoanei, — cet imbécile, c'était moi qui vous parle, — eh bien, je ne lui en veux pas, au contraire !

Et comme le soir de l'arrivée des deux fugitifs, Stan apporta une vieille bouteille de vin, et, chose invraisemblable, chose inouïe, chose follement comique, Iscousesco, le gardien de la sécurité publique, but à la santé des deux Bulgares qui avaient commis l'assassinat de la nuit du 10 janvier 1897, qui avaient berné la police, — oui, le moine blanc but à la santé du moine roux !

Et Iscousesco voulut encore admirer le beau fusil de Stan, caresser la belle vache de Baba Rada.

Et de ce jour seulement, la mère et le fils n'eurent plus de scrupules, l'une à traire la vache d'Anna, l'autre à épauler le fusil de Serge.

CHAPITRE II

LES DERNIERS PRÉPARATIFS.

Après ce qu'il venait d'apprendre, ce fut seulement par excès de conscience qu'Iscousesco voulut connaître les circonstances qui avaient accompagné la mort du capitaine Radou Sherbanesco. Gostinari se trouvant sur le chemin de Giourgévo, il pouvait d'ailleurs, sans perte de temps, pousser ses investigations de ce côté.

Le même soir, il se trouvait mis en présence du gendarme, passé brigadier depuis, qui accompagnait l'officier trois ans plus tôt. Cet homme se nommait Baciou. Il fut appelé à la préfecture, où Iscousesco devait l'interroger sans témoins.

Baciou était un paysan de Roucar qui, par miracle, n'avait pas la nostalgie spéciale du clocher qu'explique l'attrait de ce délicieux village. Il semblait avoir été créé et mis au monde pour être soldat, car jamais soldat ne sut mieux pratiquer l'obéissance passive. Baciou était capable d'actes héroïques, aussi bien que d'actes naïvement comiques.

Un jour, aux manœuvres, avant son entrée dans la gendarmerie, il fut mis en faction et on oublia de l'en relever. Sans broncher, il vit partir le régiment et resta à son poste, à guetter un ennemi imaginaire. On l'avait porté comme absent et on l'eut porté comme déserteur après une semaine, lorsque, au bout de trois jours, la colonne faisant un mouvement en arrière, on retouva Baciou, mourant de faim et de fatigue, là où on l'avait laissé.

Il mangea comme quatre, puis dormit d'un sommeil de plomb qui se prolongea dix-huit heures.

Iscousesco tint à Baciou un petit discours de circonstance qui le laissa absolument indifférent.

— Je ne connais pas l'autorité civile, moi, répondit-il ; je ne parlerai que par ordre de mon capitaine et dans la mesure où je croirai pouvoir parler.

Il fallut en passer par là, et le policier fit cette remarque que, l'esprit de corps s'en mêlant, l'officier se prêtait d'assez mauvaise grâce à intervenir dans le sens demandé.

Enfin Baciou comprit qu'un pékin avait le droit de l'interroger, nonobstant ses deux galons de laine, — et même de l'interroger sur les faits et gestes d'un homme qui portait trois galons d'or à sa manche, ce qui lui avait d'abord paru un sacrilège.

Il ne fit aucune difficulté pour donner le signalement, d'ailleurs sommaire, de Serge Dostoïeff et de Stan, mais en se renfermant exactement dans les termes de son rapport de service de 1897.

— Quant à la femme, ajouta-t-il, je ne l'ai presque pas vue, parce que, dès notre venue, elle s'est retirée à l'écart.

— Avec ton capitaine ?.... Ils avaient l'air de se connaître, alors ?

— Je n'avais à me préoccuper ni de l'air de mon capitaine, ni de l'air d'une personne qui, éventuellement, aurait causé avec mon capitaine.

— Mais aucune de leurs paroles n'est parvenue à ton oreille ?

— Il eut été indiscret pour un simple gendarme de prêter attention à ce qu'aurait pu dire son capitaine ou à ce que l'on aurait pu dire à son capitaine.

— Mais au moins, qu'est-ce qu'il t'a dit, à toi, ton capitaine, lorsque vous avez quitté la rive du fleuve ?

— Nous n'avons pas quitté la rive du fleuve,

nous avons suivi la berge en amont pour rentrer à Giourgévo.

Imperturbablement, Iscousesco reprit :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, alors, au moment où vous vous êtes séparés des personnes que vous laissez près du bateau ?

— Il m'a dit : « Viens, nous n'avons plus rien à faire ici ! »

— Et tu ne t'es pas retourné ensuite, pour voir ce que faisaient ces personnes ?

— Quand un gendarme suit son capitaine, il n'a à s'inquiéter que d'une chose, que son cheval ne soit ni trop lent, ni trop vif, pour que soit conservée entre l'officier et le soldat la distance réglementaire. On voit bien que vous n'avez pas servi.

— Et ton capitaine ne t'a pas adressé la parole avant de vous séparer ?

— Il m'a fait jurer sur la tête de ma mère de ne jamais rien révéler de ce que j'avais vu ce jour-là... J'ai tenu et je tiendrai.

— Qui pourrait te relever de ce serment ?

— Le capitaine Radou Sherbanesco, si les morts revenaient.

— Mais ses dernières paroles, en tant qu'elles ne se rapporteraient pas à ce que tu as juré, tu peux me les dire...

— Eh bien, il m'a demandé : « Tu sais quel est le premier devoir d'un soldat ? »

— Et tu as répondu ?

— J'ai répondu ce que j'avais appris dans ma théorie : « L'obéissance. »

Iscousesco n'insista pas davantage.

Il comprenait déjà qu'Anna Marinoff n'était pas une inconnue pour Radou Sherbanesco, au moment de leur rencontre au bord du Danube. Mais que pouvait être cette Bulgare pour un officier roumain ? Il avait bien relevé dans le dossier personnel du capitaine que celui-ci était allé plusieurs fois à Sofia, en permission régulière. Ces voyages se plaçaient

tous avant 1891, jamais après. Il lui restait à voir, pour tâcher d'éclaircir le mystère, le seul parent encore vivant du suicidé, un oncle qui habitait un faubourg de Bucarest.

Iscousesco trouva un vieillard presque en enfance, qui pleura en entendant le nom de son neveu, sans pouvoir donner aucun renseignement.

Héureusement, cet oncle avait auprès de lui une femme qui le servait depuis vingt ans, et quand celle-ci fut bien persuadée qu'on ne voulait pas ternir la mémoire du jeune parent de son maître, elle dit au policier, qui lui avait mis dans la main un billet de vingt francs :

— Notre pauvre Monsieur Radou avait une tante établie à Sofia, Cocoana Smaranda Milovéano. Cette tante avait voulu le marier à une fille adoptive à elle, Anna... attendez-donc... Anna...

— Anna Marinoff ?

— C'est cela, Anna Marinoff. Ce mariage ne s'était pas fait et Monsieur Radou en avait eu beaucoup de chagrin. S'il ne s'était pas tué six ans plus tard, je croirais, moi, qu'il s'est tué pour cela... Et peut-être même il ne s'est pas tué pour autre chose.

Iscousesco avait toute la clef du mystère. Tout concourait à faire d'Anna Marinoff son auxiliaire pour déjouer les plans régicides des Bulgares : la jeune fille est adoptée par une Roumaine, elle se fiance à un officier roumain, qui, plus tard, à la suite d'un conflit de conscience, ne veut ni l'arrêter, ni survivre à l'oubli de son devoir ; elle est sauvée par deux Roumains, Stan le forestier et Baba Rada, et elle apprend que ce Stan a vengé, à Grivitza, l'outrage de sa mère, en tuant le bachi-bouzouk Ahmed.

Muni de ces précieux renseignements, il demanda à ses chefs trois sauf-conduits en blanc, — trois par excès de précaution, parce qu'Anna pouvait avoir besoin d'un auxiliaire autre que Serge Dostoïeff.

On lui donna tout ce qu'il voulut, sans le mettre en demeure de révéler son plan. Cet homme avait communiqué sa foi aux plus incrédules. Il allait à Séfia, c'est tout ce qu'on savait, et on lui laissait les coudées franches.

CHAPITRE III.

EN CABINET PARTICULIER.

- Garçon, un bock !
- Garçon, un café ture !
- Garçon, une confiture !
- Garçon, des allumettes !
- Garçon, les journaux !

Ces appels se croisaient dans la grande salle du restaurant Panahoff, à Sofia. Parmi les garçons, le plus alerte était certainement celui qu'on nommait Sava, ou tout simplement « le nouveau ». C'était un petit homme tout en buste, avec des jambes trop courtes, mais alerte, débrouillard, prévenant, à la fois poli et familier, un petit homme qui, en trois ou quatre jours, avait fait la conquête des habitués de l'établissement.

Nous l'avons surpris le soir, sur le tard, à l'heure où le restaurant, brillamment éclairé à la lumière électrique, devenait une sorte de café-brasserie ; mais il fallait le voir pendant la grande presse du déjeuner et du dîner, surtout de sept à neuf.

Il servait et découpaient avec une merveilleuse habileté. Il vous présentait un poulet médiocre avec un sourire si épanoui, qu'il vous semblait recevoir de sa main le plus succulent des faisans aux truffes ; et sans avoir l'air d'y toucher, il découpaient les quatre membres et enlevait les deux filets avec une maestria qui eut enthousiasmé Brillat-Savarin lui-même.

Le client paraissait-il hésiter quant au choix de son menu, Sava semblait deviner non seulement les

goûts, mais encore la capacité de la bourse de chacun. Et avec cela, pas du tout regardant pour le pourboire, empochant deux sous avec autant de gratitude que cinquante centimes.

Le patron était si content de lui, qu'il lui dit, ce soir-là, vers dix heures et demie :

— C'est toi qui serviras Monsieur Sarafoff ; il va venir souper avec deux amis. C'est un bon client, celui-là, généreux et pas fier !

— Servir Monsieur Sarafoff, quel honneur pour moi !

— Oui, je te comprends. D'autres mettent sur leur enseigne : « Fournisseur de S. A. R. le prince de Bulgarie »; moi, je mettrais volontiers sur la mienne : « Fournisseur du grand patriote Boris Sarafoff. »

— Ah ! patron, je vais passer le smocking et la cravate blanche, à l'instar de Paris ; c'est plus respectueux !

Un quart d'heure plus tard, trois hommes, dont l'un est suffisamment connu de nos lecteurs, venaient occuper un cabinet particulier du restaurant Panahoff.

L'échine du patron se ploya, formant avec la partie inférieure de son individu un angle de quarante-cinq degrés. Sava reçut les chapeaux et les cannes ; l'extase des élus rayonnait sur son visage. Il avait disposé les trois serviettes, la première en forme de couronne, la seconde en forme d'éventail, la troisième en forme de tour crénelée ; la nappe était fleurie de pensées dessinant les initiales B. S.

Le grand chambellan comte de Bourboulon eut envié pour son auguste maître un semblable maître d'hôtel.

— Davidoff à ma droite, Kovaceff à ma gauche, dit Boris Sarafoff.

Le repas fut d'abord gai, animé ; ces hommes n'avaient rien des conspirateurs classiques. Sava allait et venait sans bruit avec ses escarpins à semelles feutrées — toujours à l'instar de Paris, -- ne sem-

blant s'intéresser qu'à la perfection du service, au bien-être de ses clients.

Au moment du rôti seulement, Kovaceff demanda à Sarafoff :

— Rien de nouveau de Bucarest ?

— Peuh ! je crois savoir que nos hommes se défendent bien.... On a perquisitionné chez Tzvetkoff, mais ce qu'on a pu trouver n'est pas de nature à m'inspirer des inquiétudes.

Sava s'approcha avec la gravité d'un diplomate, et s'adressant à Sarafoff du ton d'un diacre qui questionnerait le métropolite-primat :

— Monsieur désirerait-il un œuf dur dans la salade ?

— Va pour l'œuf dur.... Les *Mamaligari* ⁽¹⁾, poursuivit-il...

Davidoff, un gros barbu à lunettes bleues, l'arrêta d'un coup d'œil en lui montrant le garçon qui, le dos tourné, préparait la salade.

Sarafoff acheva sa phrase en français :

— Les *Mamaligari* sont trop mous et trop légers pour que je me préoccupe trop de ces arrestations... Ils vont avoir affaire à certains patriotes qui n'ont pas froid aux yeux. Cette fois, je frapperai à la tête !... Mais vous avez raison, ce n'est pas le lieu de causer de ces choses...

Sava avait achevé de tourner la salade. Il la déposa sur la table avec la vénération d'un jeune lévite qui porterait un des brancards de l'arche sainte. Puis il se retira discrètement dans l'office contigu au cabinet particulier. Seulement il resta tout contre la porte fermée, prêtant l'oreille.

Il perçut assez distinctement ces mots prononcés à demi-voix, en bulgare, par le chef supérieur du Comité révolutionnaire macédonien :

⁽¹⁾ Mangeurs de bouillie de maïs, terme de dérision appliqué aux Roumains par les Bulgares.

— Oui, les Bulgares n'ont pas de plus grand ennemi que ce roi.... Je lui ai dépêché notre *ishala babacico* (brave des braves, en turc) et avec lui Hagiou, qui n'a l'air que de la moitié d'un homme, mais qui vaut tout de même un homme et demi.... Il y aura une jolie confusion à Bucarest... J'hésite seulement entre la bombe et...

La voix se fit si basse que Savá ne put entendre la fin de la phrase, même en collant son oreille au battant de la porte.

Un coup de sonnette l'appela dans le cabinet.

— Ces Messieurs désirent encore ?... Je me permets de leur recommander la bombe comme préférable....

— Hein ? firent les trois hommes en tressautant sur leurs chaises.

— Oui, la bombe glacée me semble préférable aux autres entremets du jour. Mais que ces Messieurs veuillent bien consulter la carte...

Un fou rire s'était emparé des trois convives. Sava, lui, restait impassible, attendant des ordres.

— D'où viens-tu, toi ? demanda Sarafoff.

— Je suis Bulgare de Macédoine... dit fièrement le garçon de restaurant, en se dressant sur ses petites jambes comme un coq qui va chanter.

Sarafoff fit un geste bienveillant.

— pour vous servir, ajouta Sava, avec un plongeon qui mit son front au niveau de la nappe.

Et saisissant la main de Sarafoff, il la baissa avec vénération.

— Alors, va chercher la bombe, dit le chef suprême du Comité révolutionnaire, et tâche qu'elle n'éclate pas en route !

Quand le garçon eut le dos tourné :

— Vous voyez, Sarafoff, dit Kovaceff, quels dévouements vous suscitez, quels fanatismes vous faites naître ! Combien vaut mieux votre action hardie, presque publique, que les façons de taupe de ce pauvre Kroum Assanoff !

— Il était vieux jeu, le brave homme ! souligna Davidoff avec une pointe de mépris.

— Oui, genre vieille barbe de 1848,acheva Sarafoff, vivant dans sa cave comme Blanqui vivait dans sa prison... Mon héros, à moi, c'est Garibaldi, faisant la conquête de la Sicile avec ses *mille*.... L'unité italienne a été réalisée à coups d'audace ; à coups d'audace, je réaliserais l'unité bulgare. Moi aussi, je débarquerai à Marsala et je gagnerai ma bataille de Milazzo... Tant pis pour qui se mettra sur notre chemin !

— La fin justifie les moyens, opina Kovaceff.

Sava rentrait, portant triomphalement la bombe glacée.

— Gare à la bombe ! s'écria Davidoff, en feignant un effroi comique.

Le garçon déboucha une bouteille de champagne. Le liquide ambré moussa dans les coupes.

— Au grand dessein ! dit Sarafoff en élevant son verre.

Les invités répondirent à ce toast.

Sava se retira discrètement. Mais décidément, ce petit homme avait la manie d'écouter aux portes, car il reprit sa faction de tout à l'heure, l'oreille au guet. Seulement, comme il ne lui eut pas été agréable d'être surpris en semblable posture, il avait semé une poignée de coquilles de noix dans le vestibule qui aboutissait à l'office. Le garçon fut donc très attentif aux paroles des trois clients.

Pour réparer une omission, disons qu'après avoir bâisé la main de Boris Sarafoff, Sava, quand il fut seul dans l'office, avait fait « Pouah ! » en crachant, — ce qui n'étonnera aucun de nos lecteurs, puisque tous ont reconnu en lui Iscousesco.

CHAPITRE IV

UN SERMENT TENU.

« Au nom de Stan le forestier et de sa mère, en invoquant la mémoire de Smaranda Milovéano et de Radou Sherbanesco, un Roumain a l'honneur de prier Mademoiselle Anna Marinoff de vouloir bien lui accorder quelques instants d'entretien pour un objet urgent. »

Iscousesco écrivit ces mots sur une carte en blanc et alla les remettre à la servante Olga.

A leur lecture, Anna éprouva une douloureuse impression. « En invoquant la mémoire de Radou Sherbanesco... » Son ancien fiancé était donc mort ? Elle ne savait rien ; après avoir payé sa dette de reconnaissance à ses hôtes de Gostinari, elle n'avait plus entendu parler d'aucun des acteurs du drame dans lequel elle avait joué le premier rôle.

Sa pensée se reporta vers les événements d'autrefois. Cela la gênait, d'avoir été la fiancée de Radou, — oh ! non pas parce qu'il était officier roumain, mais parce que son profond amour pour Serge, un amour contre lequel elle luttait avec l'héroïque volonté de vaincre, lui rendait importun le pâle amour de sa prime jeunesse, comme lui était odieux le souvenir de sa liaison avec l'homme qu'elle méprisait et haïssait le plus, Boris Sarafoff.

— Lis, dit-elle à Olga, dois-je recevoir ?

— Celui qui invoque les noms de ces deux morts et de ces deux vivants sait bien ce que fut ta vie. Rien dans l'extérieur de la personne qui attend ta réponse ne m'a prévenue en sa défaveur.

— Je ne pourrai donc jamais m'évader de moi-même ! Je ne pourrai donc jamais oublier !...

Iscousesco fut introduit.

— Mademoiselle, dit-il, je n'essaierai pas de tromper une femme comme vous. Je suis l'inspecteur de la police roumaine qui a fait tout son possible, en 1897, pour arrêter Xanti la Charmeuse et Polidor le Bien-doné, Proopia et le moine roux, Anna Marinoff et Serge Dostoïeff...

— Monsieur !...

— Veuillez m'écouter, Mademoiselle... J'ai failli payer de ma vie ce qui était l'accomplissement de mon devoir professionnel. Eh bien, je vous dis ceci : Non seulement je ne regrette pas mon échec, mais si c'était à refaire, Stan et Baba Rada, et aussi le capitaine Radou Sherbanesco, n'auraient pas eu à protéger votre fuite, Iscousesco s'en fut chargé....

— Monsieur, vous parlez par énigmes... Mais, avant d'aller plus loin, laissez-moi vous adresser une question... Le capitaine Sherbanesco ?...

— Comment, vous ignorez ?... Vous saurez donc, et il importe que vous le sachiez, que Radou Sherbanesco s'était déjà donné la mort avant que vous eussiez atteint la rive bulgare...

— Oh ! mon Dieu !... Que de sang ! quelle épouvantable tragédie aura été ma vie !

Iscousesco, voyant que la jeune femme chancelait, approcha vivement un fauteuil, où elle se laissa tomber.

— Ecoutez-moi encore, Mademoiselle, celui qui donna sa vie pour vous, puisque son honneur de soldat lui interdisait de vivre après vous avoir sauvée, le loyal, l'héroïque Sherbanesco a droit à une satisfaction ; vous la lui donnerez...

— Oh ! parlez, parlez !

— Vous en devez une également à la femme au grand cœur, à la Roumaine qui vous a élevée ; vous en devez une à l'humble paysanne de Gostinari, peut-être l'agent de votre évolution morale ;

vous en devez une à Stan qui, pour vous, a risqué son pain et sa liberté... ce n'est pas assez dire, qui a risqué la liberté et le pain de sa vieille mère...

Anna Marinoff regardait anxieusement Iscousesco.

Le petit homme restait debout. Il se croisa les bras et continua :

— Vous vous en devez une à vous-même... oui, à vous-même ! Excusez, Mademoiselle, la liberté de mon langage... Il appartient à Dieu seul de vous juger en dernier ressort ; le dossier du crime de Cismégiou ne sera jamais rouvert.... Votre conscience vous absout-elle ? ce n'est pas à moi à vous le demander, bien que je sache le degré d'indignité de la victime... aussi bien que ce que vous était la victime... Mais vous qui avez tenu un serment au prix d'un crime, vous qui avez été fraticide parce que vous aviez juré la mort des traîtres, vous saurez tenir un autre serment, vous serez fidèle à la parole donnée à ceux de Gostinari, et le serment pour le bien aura effacé le serment pour le mal.... « Stan ! sois bénii, avez-vous dit. Laisse-moi baisser tes mains vaillantes, tes mains vengeresses !... Si jamais, à ma connaissance, des Bulgares voulaient faire quelque chose contre les Roumains, je l'empêcherais de tout mon pouvoir; Stan, je te le jure ! »

— Mais, Monsieur, je me suis souvenue de ce serment... J'ai protesté avec indignation, certain jour où quelqu'un... à ma connaissance... voulut imposer à un Roumain de Sofia l'obligation de soutenir une cause, bonne en soi, mais qui n'était pas la sienne.

— Oh ! ne craignez pas d'être indiscrette, Mademoiselle ; il s'agit probablement des deux mille francs extorqués à Ioan Nicoulesco, entre tant d'autres...

— Je n'ai pas à préciser.... Enfin, que voulez-vous de moi ?

— J'ai la preuve que Boris Sarafoff prépare un attentat contre le roi Carol de Roumanie.

— La preuve ?

— La preuve existe... Trois Bulgares, arrêtés

pour un assassinat commis à Bucarest, devaient jeter des bombes. D'autres sont déjà à Bucarest ou se préparent à partir pour accomplir ce triste exploit, qui déshonorerait votre pays aux yeux du monde civilisé... Le généralissime de l'armée de Plevna, victime d'hommes auxquels la prise de Plevna a rendu une patrie!... Ces nouveaux agents de Sarafoff, je ne sais pas qui ils sont, je ne sais rien de leur signalement; mais Sarafoff — je précise autant que je le puis — a dit ceci, hier, à Davidoff et à Kovaceff: « Les Bulgares n'ont pas de plus grand ennemi que ce roi... Je lui ai dépêché notre *ishala babacico*, notre brave des braves, et avec lui Hagiou, qui n'a l'air que de la moitié d'un homme, mais qui vaut bien un homme et demi... Il y aura une jolie confusion à Bucarest.... J'hésite seulement entre la bombe et.... » La suite de la conversation n'a pas été surprise....

— Mais que puis-je faire?... *Ishala babacico*, Hagiou, ces noms ne me disent rien.... D'ailleurs, quand je connaîtrai ces misérables, croyez-vous que je voudrais vous les dénoncer? Croyez-vous qu'il y a place pour deux traîtres dans ma famille? Croyez-vous que j'ai tué mon frère qui a livré des secrets....

— Qui les a vendus....

— Soit, mon frère qui a vendu des secrets à la police turque, pour livrer, moi, même gratis, à la police roumaine, le secret d'un complot que je réprouve pourtant de toute mon âme?

— Non, je ne le crois pas, et je ne le croyais pas en venant ici.

— Si je pouvais, Monsieur Iscousesco, me jeter entre votre roi et les bombes bulgares, je le ferais sans hésiter; mais je n'ai aucun crédit sur Sarafoff; j'ai rompu à tout jamais avec lui; entre cet homme et moi, il a été échangé de ces mots qui ne s'oublient pas... J'ai appartenu à une société secrète, créée en vue de l'émancipation des Bulgares de l'O-

rient encore sous le joug des Turcs ; mais quand cette société a dévié de son but, après avoir changé de maître, je l'ai quittée ...pour l'ignorer désormais, et non pour l'espionner !

— Vous venez de dire, Mademoiselle ; « Si je pouvais me jeter entre votre roi et les bombes bulgares, je le ferais sans hésiter ! » Je vous prends au mot. Sans explications, sans phrases, voici trois sauf-conduits en blanc ; vous y mettrez les noms que vous voudrez... ce n'est pas trop de deux auxiliaires pour la tâche que vous assumerez...

— Mais, puis-je, moi... ?

— Je n'insiste pas, je ne cherche pas à vous convaincre. Votre sécurité est assurée à Bucarest ; venez habiter chez les juives de la rue Moshilor, vous les connaissez....

— De nom seulement ; mais Serge Dostoïeff, lui, est allé plusieurs fois chez elles, en 1897....

— Vous m'y verrez sans doute sous un déguisement, mais je ne leur veux que du bien... Personne ne sera inquiété, personne ne sera poursuivi à cause de vous, je vous en donne la parole d'un honnête homme. Je vais plus loin : si, à Bucarest, vous me désigniez, à moi, même ayant le revolver ou les bombes aux mains, les hommes qui doivent exécuter la sentence infâme rendue par Sarafoff, je saurais, sans rien ébruiter, les reconduire à la frontière... croyez-moi !

— Je vous crois, Monsieur, mais je m'interdis toute collaboration avec vous... A mes risques et périls, par mes moyens à moi, je me ferai le garde du corps du roi Carol....

— Vous consentez donc ?

— Je consens, je dois consentir !

— Ce n'est pas au nom de la Roumanie, c'est au nom de l'humanité que je vous remercie, Mademoiselle !

Et Iscousesco s'inclina très bas. Et il ajouta :

— La noble mission que vous acceptez, que vous

vous donnez, porte en elle sa récompense. Elle ne sera connue que de ceux que vous y associerez, de Dieu... et de moi !

Et il sortit.

Quand Anna Marinoff fut seule :

— Je vais donc payer ma rançon ! dit-elle. Je vais donc me racheter !... Kroum Assanoff m'eut approuvée ; c'est une tache indélébile que j'aurai épargnée à mon pays ! Au prix du forfait que mérite Sarafoff, je ne voudrais pas d'une Grande Bulgarie !....

CHAPITRE V

QUI N'EST QUE LA SUITE DU PRÉCÉDENT.

— Père, je me confesse à toi!...

Quelle était cette pénitente, agenouillée devant popa Sobotinoff, devenu très vieux, et qui posait sa tête sur les genoux du prêtre en une attitude d'enfant affligée?

— Je me confesse à toi, père!...

Cette confession n'avait pas un caractère sacramental. Ce n'est pas au pied des autels, c'est dans la modeste chambre du vieillard qu'Anna Marinoff épanchait son âme.

Elle dit tout, — elle la fraticide, elle l'ancienne maîtresse de Sarafoff.

Et le vieillard écouta tout; et le vieillard joignit les mains, il pria, il pleura...

Et les larmes du juste tombèrent sur la tête coupable... Et ce fut pour Anna comme l'eau d'un second baptême.

Et l'âme d'Anna Marinoff fut purifiée par ces larmes, comme le corps de Maria Marinoff avait été purifié par la flamme.

Et Anna dit encore ses scrupules, elle dit le complot régicide de Sarafoff, ce complot dont elle empêcherait l'exécution même au prix de sa vie, mais non au prix d'une lâche délation.

— Va, ma fille, va où t'appelle le devoir, dit le prêtre. Dieu t'a pardonnée! Il y a plus de joie au Ciel pour un pécheur qui se repend que pour cent justes qui persévérent... Je t'ai accompagnée, en 1877, quand tu offris à Carol de Roumanie, au lendemain

de la victoire, l'immortelle et le laurier. Je ne t'accompagnerai pas aujourd'hui, j'ai un pied dans la tombe, je te serais d'un piètre secours. Mais je te donne un autre moi-même... Tu as trois sauf-conduits ; prends avec toi mon fils Mihaïl ; il est fort, intelligent et dévoué ; tu es pour lui une sœur chérie. Prends-le donc avec Serge Dostoïeff. Celui-là est allé à Bucarest pour la perdition de son âme ; qu'il y retourne pour le rachat de son âme !... Je n'ai jamais célébré les saints mystères sans prier pour toi ; je prierai encore pour toi chaque jour, mais ce n'est plus une imploration, c'est un hymne d'actions de grâce que désormais j'adresserai à Dieu... J'avais deux deuils au cœur, j'avais perdu deux filles, toi et ma pauvre Varvara ; j'en ai retrouvé une.... Dieu soit bénî !

— Et toi, père, sois aussi bénî pour la paix que tu me rends !...

Le plus jeune des six fils du pope, Mihaïl, était né à la fin de 1876. Sa mère le nourrissait, lorsqu'elle fit sien l'enfant des martyrs Marinoff. Il était donc le frère de lait de Vladimir le lâche, de Vladimir l'assassin, de Vladimir le traître...

On aurait pu dire de lui aussi Mihaïl le beau, mais en ajoutant : Mihaïl le loyal, Mihaïl le bon, Mihaïl le pur.

Son portrait physique, nous l'avons dessiné en crayonnant celui de Varvara sa sœur. La noblesse d'âme se lisait sur ses traits, dans ses yeux calmes et doux ; il était à la fois brave et timide, brave devant les hommes, timide devant les femmes ; il renchérissait sur la sévérité des mœurs de la Vallée des Roses, jamais encore son cœur n'avait battu.

Mihaïl n'avait reçu qu'une bonne instruction primaire, qu'il avait élargie par la lecture ; il aurait pu toutefois, grâce à son intelligence et à son esprit sérieux, trouver une place à la ville, devenir un petit fonctionnaire comme tant d'autres ; mais il aimait trop sa famille et sa Vallée des Roses pour

les quitter. Il avait donc pris à ferme trois ou quatre hectares de terrain planté de rosiers et installé une petite distillerie dans les dépendances de la maison paternelle.

Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs que les vallées de Kazanlik et de Karlovo livrent par an, à elles seules, 1.300 kilogrammes d'essence de roses, les deux tiers de ce qu'en exporte la Bulgarie, qui alimente presque entièrement de ce produit la parfumerie européenne. Or comme il faut environ 3.000 kilogrammes de fleurs pour obtenir un kilogramme d'essence, on comprend qu'elle se vend de 80 centimes à 1 franc le gramme.

Mihail pouvait donc passer pour un jeune paysan aisé, comme il passait pour un bon parti, sans vouloir s'apercevoir des œillades et des soupirs qui le suivaient au passage.

Quand son père lui dit : « Anna a besoin de toi, tu l'accompagneras à Bucarest », il répondit simplement :

— Est-ce trop de trois heures pour régler mes affaires ?

— Non, frère, dit Anna, prends le temps qu'il te faut. Nous nous retrouverons, après demain matin seulement, au premier bateau de Roustchouk. Je ne serai pas seule, je dois faire appel encore à un autre dévouement.

Et avant de partir, la fille des martyrs alla prier sur la tombe de ses parents... oui, elle pria, elle à qui la voix d'une mère désespérée avait dit : « On t'a appris qu'il y un Dieu, on t'a menti ! » Elle avait arraché la semence de haine de son cœur et elle avait le droit de dire au Père universel : « Pardonne-moi mes offenses, comme je pardonne à tous ceux qui m'ont offensée ! »

Et près de la tombe de son père et de sa mère, elle trouva la tombe de Varvara, et une immense pitié la saisit, bien qu'il ignorât encore le secret de cette mort qu'elle avait inconsciemment vengée.

Et quand elle partit, popa Sobotinoff la bénit.

Et comme elle disait : « Nous reverrons-nous jamais ? » le prêtre lui répondit :

— Qnand je saurais que tu dois sceller ta mission de ton sang, je te dirais : Va ! Quand je saurais que mon fils bien-aimé, mon Mihaïl, lui qui est destiné à me fermer les yeux, doit périr avec toi pour empêcher l'accomplissement d'un crime abominable, je lui dirais à lui aussi : Va !.... Mais tous les deux, j'en ai la certitude, vous me reviendrez après avoir déjoué les plans des méchants !

Anna retourna donc à Sofia pour pressentir Serge Dostoïeff.

A la proposition de l'accompagner, celui-ci répondit simplement :

— Sœur, dispose de moi... Si tu le voulais, je recommencerais la parade de Polidor le Bien-doué devant les tréteaux de Xanti la Charmeuse... Mais j'aime mieux ce que tu vas faire maintenant que ce que nous avons fait il y a trois ans... Vois-tu, mieux vaut encore recevoir un mauvais coup que de le donner... Me dévouer à toi, vivre un peu de ta vie, il n'y a que cela de vrai. Tout le reste....

Et Serge fit un grand geste qui exprimait ce qu'il pensait de son farouche nationalisme passé.

— Nous irons voir Stan et Baba Rada, dit Anna d'une voix qui tremblait un peu.

— C'est très joli par là au printemps....

— Le bois est plein de violettes....

— Il y a le coucou qui chante....

— Et un peu plus tard le rossignol....

— Et des écureuils et des piverts....

Ce qui leur montait du cœur aux lèvres, c'était le couplet idyllique de Stan, quand il essayait de les retenir.

Anna se reprit :

— Un jour, là-bas, je t'ai dit un peu brutalement : « Tu sais, frère, ne rêve pas ! ».... Moi aussi,

je viens de rêver... et douloureusement, il faut que je répète : Frère, ne rêvons pas !

Un pénible souvenir lui revenait. Un pli amer abaissa le coin de ses lèvres.

— Tu sais, Radou Sherbanesco...

— Eh bien ?....

— Il s'est tué pour moi...

— Le beau mérite ! dit Serge d'une voix sombre. Il y a quelque fois plus d'héroïsme à vivre qu'à mourir !

Et ils partirent pour Bucarest. Et Mihaïl les rejoignit à Roustchouk.

Et le même soir, au café-restaurant Panahoff, les appels se croisaient dans la grande salle :

— Garçon, un bock !

— Garçon, un café turc !

— Garçon, une confiture !

— Garçon, des allumettes !

— Garçon, les journaux !

Seulement Sava, ou tout simplement le « nouveau » n'était plus là, au vif regret des habitués de l'établissement, dont ce petit homme alerte, débrouillard, prévenant, avait fait la conquête.

Iscousesco avait pris la clé des champs, en oubliant de réclamer ses gages.

CHAPITRE VI

LA FOIRE DES MOSHI

On lisait dans le *Moniteur Officiel* du 27 mai 1900 :

« Suivant l'antique tradition, la Famille Royale a honoré, hier, de Sa présence, la foire populaire des Moshi et la distribution des prix aux exposants.

« LL. AA. RR. le Prince Héritier et la Princesse Marie sont arrivés d'abord, avec S. A. R. le Prince Carol. A 6 heures, la musique militaire, jouant l'hymne national, annonçait la venue de S. M. le Roi.

« Le souverain et les Princes ont été reçus par MM. le général Lahovary, ministre de la guerre, Fléva, ministre du commerce, Barbou Delavrancea, maire de Bucarest, P. Arion, adjoint au maire, et par plusieurs conseillers communaux.

« Les Augustes visiteurs sont restés jusqu'à 7 heures dans le pavillon central, examinant avec intérêt les objets exposés, dont Ils ont retenu un certain nombre. Des jouets ont été offerts à S. A. R. le Prince Carol, qui a été l'objet des démonstrations d'une sympathie toute particulière de la part des visiteurs de la foire.

« Les membres de la Famille Royale Se sont ensuite promenés à pied sur le champ des Moshi. Sur tout le parcours, S. M. le Roi a fait distribuer de l'argent aux pauvres par Son aide de camp M. le colonel Georgesco.

« A 7 heures et demie, Sa Majesté et Leurs Altesses Royales ont regagné le pavillon central, où Leur a été offert le pain d'épice traditionnel ; puis la fa-

mille Rayale S'est retirée, saluée par les hourrahs de la foule, au son de l'hymne national. »

Veuillez bien, lecteur épris de pittoresque, veuillez nous accompagner vers la large plaine ensoleillée sur laquelle débonche l'interminable caléa Mos hilor. De là montent, au milieu des nuages de poussière blonde et de fumée bleuâtre, tous les cris, tous les chants, toutes les musiques, tous les brouahas, tous les charivaris, tous les beuglements de la création : une arche de Noé vidée au pied d'une Babel.

Ne croirait-on pas qu'une horde de barbares campe là-bas, avec ses chariots et ses haras errants ? Nous foulons précisément la grande route des invasions, un sol piétiné jadis par cent tribus nomades, où l'herbe fut lente à repousser.

Approchons !... Un Français d'autrefois se croirait à Beaucaire, — un Russe d'aujourd'hui à Nijni-Novgorod..... Quelques pas encore.... Votre odorat est robuste, n'est-ce pas ? car l'âcre senteur de l'oignon et le graillon des fritures en plein vent, mêlés au relent du troupeau humain, vous prendront à la gorge tout à l'heure, à peine amendés par l'arôme du foin épandu devant les bêtes, par le parfum des eaux-de-vie de menthe et d'anis, et du *pélin*, ce vermouth roumain, qui coulent sur les tables.

Avancez quand même, en jouant des coudes ; vous avalerez des poussières à couper au couteau ; vous serez froissé, pressé, bousculé ; des mendians, issus d'on ne sait qu'elle Cour des Miracles, étaleront sous votre nez des plaies répugnantes ; des tziganneaux, nus comme ver, tenteront dans votre poche d'adroits larcins ; mais empesté, moulu, aveuglé, assourdi, volé, allez toujours, et votre œil émerveillé se rassasiera de ce spectacle inouï, insoupçonné : tout un peuple en liesse, ou plutôt un pêle-mêle de peuples à la défroque extrêmement variée, — car Bulgares, Serbes, Russes, Grecs, Turcs sont venus grossir la foule des bons Roumains qui s'a-

gitent, brocantent, disputent, discutent, fraternisent, boivent, mangent, jouent, s'acoquinent, dansent sur le champ des Moshi, aux portes du Bucarest de 1900.

L'emplacement, merveilleusement approprié, s'étend sur un espace énorme dans la direction de Marcoutza, entre les dernières maisons de la caléa Moshilor et les étangs de la Colintina ; les abords sont bourdonnans comme une ruche, encombrés des véhicules les plus disparates, depuis le fiacre citadin jusqu'à la caroutza du paysan.

Le tableau est encore étourdissant, malgré une décadence plus accusée d'année en année, malgré la dissonnance envahissante du bazar à treize, la banalité des dioramas, orgues à vapeur et tournequets chargés de porcelaines allemandes. Mais pour un instant, aidons-nous du souvenir des vieux, des notes des voyageurs, et restituons ses splendeurs de jadis à la foire de la Roumanie.

La foire des Moshi, tenue en mai, occupait toutes les imaginations trois mois à l'avance, comme elle défrayait encore toutes les conversations trois mois plus tard ; les enfants en rêvaient la nuit, le lointain montagnard soupirait après ses chimériques merveilles, la ménagère serrait son magot pour les acquisitions prochaines, et le marchand bâtissait là-dessus de confus châteaux en Espagne.

A même les charrettes, sous des tentes de toile, dans des baraques en planches, il s'y vendait et il s'y vend encore des brocs de bois ornés de dessins tracés au fer rouge, des baquets, des meubles grossiers, des coffres de Brashov enluminés de fleurs chimériques, des berceaux, des corbeilles, des nattes, des poteries, des cuirs, des vêtements, des chaussures, des tapis, des jouets, des harnais, des ustensiles de métal, des cordes, des sifflets, des colliers, des bracelets de verroterie.

Il y avait de tout, et pour tous les goûts comme pour toutes les bourses. Ici la *pastrama*, viande boucanée au soleil, noire, graisseuse, tapée, aplatie,

souillée par les mouches, dure comme des lanières; là ces délicieux fromages de brebis dans leur tube d'écorce de sapin ou de bouleau.

Vouliez-vous placer une pieuse image au chevet de votre lit, — l'*icônar* russe n'était pas loin, chargé de saints Nicolas par devant et de saints Georges par derrière, comme un de ces hommes-sandwich qui promènent des programmes de cirque. Aviez-vous laissé un parent au cimetière sous un tertre encore nu, — dans ce quartier moins bruyant, on faisait un commerce actif de croix, de pierres sculptées, peinturlurées et agrémentées d'une petite niche centrale pour la veilleuse du défunt.

Vous vous heurtiez au Turc enturbanné, trimballant sur son éventaire le *rahat loukoum* de Stamboul; au Bulgare, empêtré dans ses vastes braies, offrant ses tubes d'essence de rose; au Hongrois, culotté à l'étroit, écrasé sous un faix de chaudronnerie aux fauves reflets; au Serbe, en calotte blanche galonnée de noir, dont le lot de ceintures à *paftalès* d'argent curieusement ouvragés faisait soupirer d'envie les jeunes filles; à la Tsigane, cuite comme une brique de Thèbes, vous offrant la bonne aventure; au Grec, en fustanelle défraîchie, criant ses cordons de figues et ses cornets de raisins de Corinthe; au Juif à la souquenille loqueteuse, surveillant avec des regards inquiets le coffre de changeur où sonnent clair les ducats et les piastres; au moine quêteur du Saint-Sépulcre, poudreux et hirsute, la poitrine cuirassée d'un tronc scellé de cachets rouges, tel que nous avons dépeint frère Calinie.

A chaque pas, des *précoupetzi*, marchands ambulants aux nippes sommaires, vous présentaient de la *braga*, des pistaches rôties, des graines de melon salées, des noix au miel, toutes ces friandises du pauvre, d'un haut ragoût d'étrangeté; des *babé* muaient à grand feu le jaune maïs en *floricélé* légères et blanches. Vous perciez un cercle de ba-

dauds pour regarder danser « maître Vasilé », l'ours gauchement mis debout par le bâton de l'*Oursaroul*; vous obliquez vivement pour fuir le tintamarre des cloches en fer soudé, au timbre fêlé, que l'on essayait dans ce coin pour orner le cou de la plus belle vache ou de la *mioritza* (brebis favorite), et vous alliez tomber sur un groupe de campagnards faisant sonner des faux longuement marchandées, pour en éprouver l'acier avant de se décider, jusqu'à ce qu'un combat de chiens, excités par des gamins, vous rejetât dans une autre direction.

Mais ici la poussière est plus dense, comme sous les mille pieds d'un troupeau de moutons ; c'est la grande *hora* qui déroule ses anneaux. Au centre, des laoutars raclent et soufflent frénétiquement ; les danseurs se pressent par centaines : exposition animée de tous les costumes du pays roumain, ceux de la montagne et ceux des ports fluviaux, de l'Oltenie et de la Moldavie, de la Bucovine et du Banat, des frères de *Dincolo* et des cousins d'au delà du Pruth.

Et pas une dissonance dans l'ensemble des atours féminins, dignes sans réserve de l'admiration d'un artiste, — non pas ce costume pseudo-national, patotille d'opéra-comique, taillé pour l'exportation, avec des surcharges de clinquant, des couleurs mal fondues ; mais les costumes séculaires de chaque district, les corselets les plus harmonieux, les ca-saques de peau les plus « samoyèdes », les chemisettes de *borandjic* transparent, la paire de tabliers accolés remplaçant la jupe, ou l'unique *fota* langée serré et dessinant hardiment des formes pleines ou graciles.

Et sur tout cela des broderies archaïques d'une fantaisie capricieuse, toile d'araignée ou haut relief, et d'un ton à faire s'ouvrir le ventre de dépit à un coloriste japonais ; chacune de ces paysannes coiffée, qui de ses tresses brunes ou blondes diadémées de fleurs, qui du voile imposant, qui du petit chapeau coquet aux bords relevés à la hongroise.

Et les hommes, de beaux et robustes gars, musclés et bronzés, au profil frappé en médaille, avec la lourde botte ou la sandale, la large ceinture fauve bosselée de cuivre, piquée de dessins au cordonnet, la culotte à pont de laine blanche, la chemise à pans flottants rehaussée de rouge, le sayon de bure soutaché de noir ou le gilet d'azur galonné d'argent ; sur l'oreille, le large feutre à longs poils, dont des flots des rubans forment la ganse, ou, sur les sourcils, la *cacioula* de peau d'agneau, de toutes formes et de toutes dimensions. D'où venaient-ils ? De la colonne Trajane, en passant par leur village.

Et l'on se coulait de tendres regards, et l'on se fiançait dans un serrement de mains. O la grande *hora* ! l'inénarrable *hora* !

Mais les Moshi étant surtout le prétexte aux larges beuveries, aux engloutissements de victuailles, vous ne tardiez guère à vous laisser porter dans un des mille cabarets installés sous des toits de roseaux, avec leurs formidables rangées de tonneaux, leurs chapelets d'andouilles et de charcuteries épicées. Quelles enseignes alléchantes se disputaient votre choix ! — suspendues en l'air au bout d'une perche, illuminées de lampions quand tombait la nuit : bêtes empaillées, sanglier, loup, chamois, vautour ou pélican ; mannequins représentant un ico-glan de carnaval, un Arnaute farouche, un heidouque hérissé de pistolets et de coutelas, une grotesque mère Gigogne balançant deux poupons, un dragon dardant ses douze langues et tordant sa queue de toile peinte, ou tel autre monstre chimérique pour lequel on avait mis à contribution la tête d'un âne, les cornes d'un bouc, la toison d'un bétail, la queue d'un veau et les ailes d'un grand échassier, — tout l'imprévu d'une réclame naïve propre à attirer le badaud.

Et quelle cohue, quel vacarme d'enfer dans ces guinguettes, entassées dans un même quartier !

Ici des laoutars tsiganes répètent pour la centième fois les mêmes airs nationaux ; là un bonhomme, cousu dans des peaux comme un Lapon, souffle éperdument dans une cornemuse nasillarde ; à droite, le *cimpoioul* et le tambourin résonnent pour des clients d'ouïe-Danube ; à gauche, le *caval* rappelle à des montagnards du Fagarash les hauts pâturages embaumés de thym ; et, brochant sur le tout, voici les borborygmes du *boutchoum* d'écorce, ce cor des Carpathes, frère du cor des Alpes.

Et dans ces espaces archi-combles, dans ce pandémonium digne du pinceau de Goya, où grouille une humanité en goguette, aux rythmes heurtés de tous ces turlututus et de tous ces flonflons, accompagnés de chants incohérents, de hoquets d'ivrognes, de vociférations, de trilles de pincettes sur le gril, — façon primesautière dont le cabaretier accroche brutalement l'oreille du passant pour lui annoncer la cuisson à point des petites saucisses, — des groupes dansent sur place, bras dessus bras dessous, comme des marionnettes tirées par un fil, suants et essoufflés, puis à bout d'haleine, pleins du menton à la semelle, vont rouler, soudain terrassés, sur quelque botte de paille miséricordieuse au pochard.

Telle était, au bon vieux temps, la grande foire des Moshi. Aujourd'hui, elle rappelle ce qu'elle fut autant qu'une gravure au burin peut rappeler un tableau de Delacroix, — autant que la marche d'*Aïda*, moulue par un orgue de Barbarie, peut rappeler la même marche exécutée par les cent voix de l'orchestre, de la fanfare de scène et des trompettes thébaines. Ombre d'elle-même, cette foire est quand même si prenante qu'un visiteur étranger ne saurait l'oublier après l'avoir vue.

CHAPITRE VII

LE GRAND JOUR DES MOSHI.

En visitant le champ de foire, Carol ne faisait que se conformer à un très ancien usage, — car à défaut d'un roi, combien de princes régnants avaient fait cette promenade avant lui !

C'était toujours pendant ce gai renouveau qui fait de Bucarest un colossal bouquet de lilas et d'acacias, où chantent les rossignolets en dépit de la griffe de la gent féline. Et on appelait le « grand jeudi » le jeudi consacré où les Moshi battant leur plein, le *voda* et sa cour de boyards venaient présider aux divertissements du populaire avec la débonnaireté extérieure de ce temps où le *bacshish* sortait facilement de la poche, — car la main gauche donnait volontiers ce qu'avait détourné la droite.

Le pire hospodar des jours mauvais était, à tout prendre, un tyranneau patriarchal, accueillant la risette des enfants au maillot, comme les «sarout mâna» (je vous baise les mains) du pauvre monde, avec ce petit bonjour du bout des doigts, gracieusement familier, que chacun prend pour soi, plumant la poule sans trop la faire crier, et perdant ses droits là où il n'y avait rien, quitte à se rattraper ailleurs.

Donc, ce jour-là, grand cortège, grand gala, grand tralala, largesses au peuple, acclamations et réverences jusqu'à terre. Seulement, le visage de l'hospodar changeait d'année en année ou guère moins ; mais il y avait toujours un *goudjouman* à fond blanc et une grande barbe à saluer.

Ne nous oublions pas trop dans cette évocation du passé.

On sait combien notre famille royale est aimée et respectée ; on sait que la police roumaine pourrait se dispenser des plus élémentaires précautions en vue d'assurer la sécurité de Carol et des siens, s'il n'y avait en Roumanie que des Roumains ; on sait que, dans son chez soi, à Castel-Pélesh, le roi ouvre son parc à tout venant, qu'il va et vient à travers la forêt, seul ou accompagné d'un seul aide de camp, comme il va et vient, à pied, avec un seul aide de camp, dans les quartiers les plus déserts de Bucarest, sur les quais de la Dâmbovitza en amont, par exemple.

Notre roi n'est pas un homme à qui l'on puisse dire : « Que Votre Majesté S'abstienne d'aller à tel endroit, il y a danger pour Elle ! » D'ailleurs les révélations de Trifonoff, en ce qui concerne les intentions régicides de Sarafoff, n'étaient pas encore prises tout à fait au sérieux, et beaucoup plus tard encore, lorsque le juge d'instruction Ion Floresco dénonça le complot contre le roi de Serbie, un ministre, homme d'esprit, lui disait : « Est-ce que vous allez encore *impliquer* un autre souverain dans votre affaire ? »

Toutefois le préfet de police avait pris des mesures pour le cas où des Bulgares tenteraient un mauvais coup à la foire des Moshi. Aussi tout le service de la sûreté était mobilisé, quand la voiture du roi déboucha de la caléa Moshilor.

Comme nous l'avons déjà dit, Iscousesco était autorisé à agir parallèlement et avec ses moyens propres, dont il n'avait à rendre compte à personne.

Et dans la foule immense qui se pressait autour du roi et des princes, nul ne se douta de l'incident que nous allons rapporter, — Paul Haritime pas plus que les autres, lui qui, le carnet à la main, ne quittait pas d'une semelle le maréchal du palais.

Au moment donc où le brillant cortège s'engagea

dans l'allée principale du champ de foire, derrière un triple rang de sergents de ville qui avaient peine à s'ouvrir un passage, on aurait pu voir trois *caloushari* qui, bousculant les curieux, marchaient sur la droite, parallèlement au roi, tandis que, sur la gauche, un petit homme assez replet, portant le costume des petits propriétaires paysans du district de Mouscel, faisait la même manœuvre.

Le roi tenait par la main le jeune prince ; après les deux Carol, le grand et le petit, venaient le prince Ferdinand et la princesse Marie, puis les officiers et les dames de la suite.

Le cortège avançait très lentement, avec de nombreux arrêts, tandis que, au prix de maintes rebuffades, les trois *caloushari* de droite, aussi bien que le *mocan* de gauche, jouaient des coudes pour se frayer un passage, quand le roi marchait, et se raidissaient contre le flot humain pour rester en place, quand le roi s'arrêtait.

Les *caloushari*, ces étranges danseurs, sont bien déchus de leur ancien renom ; mais on en rencontre encore à Bucarest, au mois de mai. On n'ignore pas que chaque bande compte douze individus, y compris le chef, nommé *vataf*. L'un d'eux est masqué et simule le mutisme ; c'est celui qui porte habituellement le drapeau de la troupe. Tous sont armés de bâtons, dont ils frappent le sol en mesure pour scander leur danse ; ils se lient les mollets avec des jambières de cuir garnies de grelots ; leurs vêtements de bure blanche sont enjolivés de flots de rubans et de houpes de laine rouge ; les *caloushari* ont donc une tenue parfaitement caractéristique.

Nous les avons vus cent fois, rangés en cercle pour leurs exercices, attendant le commandement du chef, qui chuchotte mystérieusement ses instructions à l'oreille de chacun de ses subordonnés, puis, tandis que jouent les laoutars, battant en mesure leurs entrechats et, comme dit le vieux Cantemir,

« faisant leurs cent cabrioles, dont quelques-unes si lestes que ceux qui les exécutent semblent plutôt planer dans les airs que toucher terre. »

De nos trois *caloushari*, paraissant si avides de contempler les traits des augustes visiteurs de la kermesse nationale, l'un était un homme fait, à la prunelle jaune d'or, au nez spirituellement retroussé, aux dents blanches de jeune loup, aux cheveux d'un noir de jais frisés serré, à la moustache légère ; le second, paraissant avoir de vingt-trois à vingt-cinq ans, avait un visage sympathique aux traits réguliers, éclairés par un regard calme et franc ; quant au troisième, il était beau comme Antinoüs, avec des yeux de velours noir, un nez du dessin le plus pur, une petite bouche aux coins relevés, une oreille ciselée comme un bijou, des cheveux sombres comme l'aile du corbeau, un teint mat et délicat, des mains et des pieds étonnamment petits. Une bonne femme, le couduoyant, avait fait cette réflexion à part soi : « On dirait l'Iléane des contes sous le déguisement de Fêt-Froumos....»

Et la bonne femme ne raisonnait pas si mal, puisque le lecteur vient de reconnaître Anna Marinoff en travesti, accompagnée de Serge Dostoïeff et de Mihaïl Sobotinoff, comme il a reconnu dans le *mocan* de Mouscel notre sympathique Iscousesco. Appelons-les donc chacun par son nom.

Le cortège s'était arrêté. Le roi s'entretenait avec le maire Barbou Delavrancea, qui lui exposait l'historique des Moshi.

— Oui, sire, c'est ici même, le lendemain de la visite du voda, que s'exécutaient, le plus souvent par la corde, quelquefois par le pal, les sentences de mort rendues contre les pires criminels. Ils portaient sur la poitrine une pancarte où étaient tracés ces mots : « Quiconque fera comme moi, subira le même châtiment. » D'autres, moins coupables, laissaient ici leur nez ou leurs oreilles, avant d'être expédiés aux salines....

— Nous n'avons plus besoin, heureusement, de ces terribles exemples, dit le roi.

Et il reprit sa promenade.

A ce moment, Dostoïeff, qui précédait les deux autres faux *caloushari*, se rencontra nez à nez avec l'Albanais Ibrahim, déguisé en *simigiou* et suivi d'une sorte d'avorton boiteux soutenu par une béquille sous le bras droit. Ibrahim portait avec des précautions infinies un vulgaire petit panier garni de toile cirée, avec un assortiment de pistaches, de graines de melon et de noisettes épluchées.

Les deux hommes se reconnurent. Ibrahim se pencha vivement à l'oreille de Serge et lui dit en bulgare :

— Tu es donc de l'affaire ? je ne savais pas....

Et montrant du coin de l'œil sa corbeille :

— L'*objet* est là dedans.... Cet enragé de boiteux voudrait le jeter maintenant ; mais je ne le permettrai pas, moi, tant que l'autre sera avec l'enfant.

Serge avait tout compris. L'*objet* était une bombe ; l'autre, c'était le roi, — l'enfant, le petit prince Carol.

Vivement, il s'empara du panier.

— Que fais-tu ? souffla Ibrahim.

— Va-t-en, misérable ! Et quitte immédiatement ce pays avec ton complice, sinon je me charge de vous deux !

Tout cela avait été dit à voix très basse, sans jeux de physionomie.

L'Albanais hésita un instant :

— Tu as bien changé depuis le 10 janvier 1897 ; tous mes compliments ! dit-il ironiquement.

Puis il se perdit dans la foule, laissant son panier aux mains de Dostoïeff. Le boiteux avait déjà disparu.

Cette scène rapide avait eu un témoin, l'agent de police Filimon, dont nous avons fait la connaissance aux abords de la cabane de Mosh Cyrille, la nuit

de l'évasion des deux Bulgares, celui qui, supérieurement berné, alla monter une vaine faction au monastère de Ploumbouita.

D'instinct, Filimon, qui n'était pas dans les secrets d'Iscousesco, trouva louche cette affaire du panier, et sifflant d'une façon particulière pour demander-main forte, il se mit en devoir d'arrêter les trois *caloushari* suspects.

Heureusement, l'oreille exercée d'Iscousesco avait entendu cet appel qui lui était familier.

En trois bonds, le petit homme eut traversé l'espace laissé libre pour le cortège royal.

Il trouva Filimon aux prises avec Serge, qui lui disait vivement, mais à voix basse, en roumain :

— Malheureux ! ne touchez pas ce panier !.... je m'expliquerai devant Iscousesco !

Déjà la foule prenait parti, qui pour les *caloushari*, qui pour l'agent.

Iscousesco se dressa, terrible, devant Filimon :

— Imbécile, gaffeur, triple âne que tu es, laisse ces braves gens en paix !

Filimon restait ahuri.

— Ce n'est pas assez, continua Iscousesco, fais-lui immédiatement des excuses !

La foule ne s'intéressa pas davantage à cet incident. Le roi avait passé et la foule suivait le roi.

Filimon se retira sans comprendre, après avoir exprimé de vagues regrets.

Le malencontreux agent qui, en somme, avait fait son devoir, fut permué, le lendemain, au bureau des serviteurs. Et il en est encore à se demander, et il se demandera jusqu'à la fin de ses jours, quelle a bien pu être la cause réelle de sa disgrâce.

Les trois faux *caloushari* et le faux *mocan* se retirèrent à l'écart. Quelques rapides paroles furent échangées :

— Vous avez saisi des bombes ?

— Tout juste... Le panier pèse lourd, répondit Serge.

— Et les misérables qui....

— Ils sont désarmés... Et je suis sûr qu'ils ne recommenceront pas. J'ai su leur parler en conséquence.

— Tu es un ange ! dit doucement Anna avec des yeux noyés de bonheur.

— Non, vous êtes trois anges ! déclara énergiquement Iscousesco... N'importe, je dois retourner à mon poste jusqu'au départ du roi.... Rentrez bien vite, vous, chez les juives.... Je vous y rejoindrai tout à l'heure... A propos, je serai costumé en rabbin.

Et les trois beaux *caloushari* prirent la rue Mo-shilor, avec le panier aux friandises que portait Serge et que ses deux compagnons garantissaient contre les heurts des passants.

Et Paul Haritime, qui les dépassa, en rentrant en voiture à son journal, ne put s'empêcher de dire :

— Eh bien, en voilà des *caloushari* comme on n'en fait plus ! Sont-ils beaux, les trois mâtins !.... surtout le petit tout jeune !

Il ne se mouchait pas du pied, Paul Haritime.

CHAPITRE VIII

LES PERPLEXITÉS DE RACHEL.

Quand parurent chez Sarah Goldfeder les hôtes imprévus qui lui arrivaient de Bulgarie, Anna, Serge et Mihaïl, tous les trois mis comme des gens appartenant à la classe du petit commerce, de façon à ne pas attirer l'attention, la juive ne manifesta aucun étonnement et consentit immédiatement à les recevoir. Sarah connaissait suffisamment Serge Dostöïeff comme étant un «ami du bon Monsieur Sarafoff»; n'avait-il pas montré patte blanche, en 1897, quand il venait conférer, chez elle, avec Ibrahim l'Albanais, son hôte d'alors. Et les amis des amis de Sarafoff étant ses amis à elle, Sarah Goldfeder céda sans plus ample informé aux nouveaux venus ses deux chambres du fond; — Anna occuperait une pièce intermédiaire entre l'arrière-boutique, où couchaient la mère et la fille, et la pièce donnant sur la ruelle, où s'installeraient les deux hommes.

La vieille accepta les yeux fermés les conditions pécuniaires, d'ailleurs avantageuses, que lui fit Serge pour le vivre et le couvert de trois personnes.

Quant à Rachel, elle pratiquait la doctrine *nihil mirari*, autrement dit ne s'étonnait de rien; l'enfant avait vu chez sa mère tant de pensionnaires, et de si étranges pensionnaires! Pourtant elle ne put s'empêcher de remarquer l'air de distinction et la rare beauté des deux hommes, qu'elle aperçut les premiers. Mais Rachel eut peine à étouffer un cri de surprise, quand elle se trouva en présence d'Anna Marinoff.

Il y avait entre cette femme et.... celui dont la fillette ignorait le nom, mais dont le souvenir lui était encore présent, un air de famille qui la frappa.

Nous avons suffisamment tracé les portraits de Vladimir et d'Anna, pour ne pas y revenir. La ressemblance entre le frère et la sœur était, on a pu s'en convaincre, de celles qui sautent aux yeux. Et quand Anna parla, Rachel put constater que le timbre et les inflexions de cette voix rappelaient étonnamment, autant qu'un contralto peut rappeler un baryton, le timbre et les inflexions de la voix du jeune homme d'il y a trois ans.

Et si Rachel, en petite personne discrète qui sait tenir sa langue, se taisait, ses yeux parlaient pour elle.

Anna remarqua la charmante petite juive et lui sourit.

L'enfant joignit les mains, tellement ce sourire lui rappela... un autre sourire.

— Qu'elle est mignonne ! dit Anna.

Et la prenant aux épaules, elle plongea ses yeux dans les yeux, à la fois tendres et farouches, de la jeune fille et lui posa un baiser sur le front.

Rachel ferma les paupières, pâle comme une morte; puis se reprenant, elle glissa comme une couleuvre entre les bras d'Anna.

Avant d'ouvrir la porte pour sortir, elle se retourna; mais au lieu de lancer un baiser du bout de ses doigts, comme elle l'avait fait le soir du 10 janvier 1897, l'enfant revint en courant à la jeune femme et appuya ses lèvres fraîches sur sa joue. Puis elle disparut.

— Quelle drôle de petite personne ! dit Serge, quand elle eut quitté la pièce.

— Oui, mais elle est bien belle ! soupira Mihaïl qui, pour la première fois de sa vie, émettait une opinion sur les charmes d'une femme.

Puis ils parlèrent d'autre chose.

Le soir, le repas commun réunit les deux juives.

et les trois Bulgares. Rachel mangea à peine ; elle regardait Anna à la dérobée. Celle-ci n'y prêta pas attention, Serge non plus d'ailleurs ; mais Mihaïl, malgré lui attentif aux moindres mouvements de cette petite personne dont la beauté l'avait frappé, Mihaïl flaira un mystère. Lui aussi mangea peu ce soir-là.

Le lendemain, Anna et Rachel se trouvèrent seules, pendant que les deux hommes étaient allés à un rendez-vous que leur avait donné Iscousesco sur le champ de foire des Moshi. Il s'agissait d'étudier le terrain pour le lendemain 26 mai.

Rachel éprouvait des sentiments contradictoires ; la Bulgarie l'attirait et la repoussait à la fois ; tantôt la répulsion l'emportait, tantôt c'était l'attrait.

Anna lui parla affectueusement, avec de l'enjouement et de la condescendance, comme parle une femme de trente ans à une filette de quinze. Rachel écoutait la voix plutôt que les paroles, répondant à peine par monosyllabes et encore par à peu près.

Tout à coup, la filette, comme absente de la conversation, se mit à dire :

— Mademoiselle, vous êtes bien belle ; vous devez être bien bonne !

— Oh ! ce ne serait pas une raison, répondit la Bulgarie d'une voix sombre ; on peut loger l'âme d'un démon dans le corps d'un ange.

Rachel resta perdue dans ses réflexions, tandis qu'Anna passait dans sa chambre.

Le soir, comme la veille, la table de famille les réunit tous. Rachel ne regardait plus Anna ; les yeux obstinément fixés sur son assiette, elle méditait cette phrase dite d'un ton d'amertume par la Bulgarie : « On peut loger l'âme d'un démon dans le corps d'un ange. » Mihaïl eut les mêmes distractions qu'au repas précédent ; il n'avait pas encore osé adresser la parole à la petite juive et il lui fallut un courage héroïque, quand chacun se retira chez soi, pour arracher de sa gorge un timide : « Bonsoir, mademoiselle. »

La « demoiselle », ne dormit pas mieux cette nuit-là que le « monsieur », mais pas pour le même motif.

— Je voudrais savoir.... savoir ! pensait-elle en se retournant dans son lit. Oh ! si le bon rabbin était là ! A lui, qui m'a promis de chercher, j'oserais dire auprès de qui il pourrait se renseigner !

Elle ne revit pas les Bulgares pendant tout le « grand jour » des Moshi ; elle s'en étonna d'autant moins qu'ils déjeunaient habituellement seuls dans la chambre du fond et sortaient par la ruelle.

Le soir seulement, passé huit heures, Rachel vit entrer par la boutique trois *caloushari*, dont l'un portait avec précaution un panier de *simigiou*.

Elle fut médiocrement surprise en reconnaissant dans les deux premiers Serge et Mihaïl, car en principe les déguisements n'étaient pas faits pour l'étonner ; mais quand la petite juive vit Anna en travesti, elle ne put retenir ce cri :

— C'est *lui* !

Et sourdement elle ajouta :

— C'est *lui*... et ce n'est pas *lui* !

Cette fois, Anna avait compris. Et Serge avait compris lui aussi.

Et ils échangèrent un long regard douloureux.

Rachel avait pris le bras de la Bulgare, et le serrant fortement, elle lui dit d'une voix entrecoupée :

— Dites-moi où *il* est ?

— Tais-toi, malheureuse enfant !

Et Anna la repoussa avec un peu de rudesse pour suivre Serge, toujours chargé du précieux panier.

Mihaïl ne pouvait rien comprendre à cette scène ; mais dans un élan de pitié pour la petite Rachel qu'il voyait souffrir, il s'approcha d'elle et lui prenant doucement la main :

— Je vous plains, dit-il, pour un chagrin dont j'ignore la cause.... Je voudrais vous savoir très heureuse !

Et Mihaïl mit tant de timidité, tant de grâce, tant

d'émotion dans ces simples paroles, que la fillette appuya le front contre son épaule et se prit à pleurer.

La vieille Sarah, très affairée dans sa boutique, n'avait rien vu ni rien entendu de tout cela.

Comme si tout le monde s'était donné le mot, à neuf heures, personne dans la maison n'avait encore songé au dîner.

Tout à coup arriva Iscousesco, en rabbin Mané Técelfarès.

Rachel alla à lui avec des yeux rayonnants d'espoir, et lui tendant son front :

— Ah ! père, comme vous venez bien !

Très soucieux, le faux rabbin effleura distraitemment de ses lèvres les cheveux de l'enfant, en lui répondant :

— Rose de Saaron, je cours au plus pressé. A tout à l'heure !

Et il se dirigea rapidement vers les pièces du fond occupées par les Bulgares.

— Tiens, ils se connaissent donc ?

Et Rachel resta à songer.

CHAPITRE IX.

LE FOND DU PANIER.

— Enfin, tout s'est bien passé ! dit Iscousesco en pénétrant dans la chambre donnant sur la ruelle, où s'étaient réunis Anna, Serge et Mihaïl. Oui, tout s'est bien passé, grâce à vous !

— Grâce à nous, corrigea Dostoïeff, et un peu aussi grâce à un autre....

— Comment ? interrogea le policier.

— Oui, des deux hommes qui s'étaient chargés de l'attentat, l'un a eu des scrupules, celui qui portait le panier, fort heureusement.

Et sans donner le nom d'Ibrahim ni le signalement du boiteux, Serge répéta les quelques mots échangés entre lui et l'Albanais.

— De ces deux misérables, dit Anna avec amer-tume, il fallait donc que le pire fût le Bulgare ! Il ne reculait pas, celui-là, devant la perspective de tuer l'enfant....

Serge la regarda avec sévérité :

— Nous ne sommes pas des indicateurs, Anna !

— Mais s'ils recommencent, quand nous ne serons pas là ?

— Celui que tu as désigné comme n'étant pas bulgare ne recommencera pas ; l'autre n'est pas à craindre tout seul, pour certaine raison majeure qui n'a pu t'échapper.

— Je n'ai pas le droit d'interroger, dit Iscousesco, moi qui ai tant à remercier. Un mot seulement. Le misérable qui n'est pas bulgare n'est pourtant pas roumain, n'est-ce pas ?

— Il n'est pas roumain.

— J'en étais sûr ! s'écria Iscousesco. Maintenant à l'ouvrage !

Le panier reposait sur le lit.

Iscousesco s'en approcha.

— Bien que je connaisse les précautions à prendre, dit-il en s'adressant à Anna, si vous étiez une autre femme, je vous prierais instamment de sortir.

Anna secoua la tête. Elle voulait rester.

Iscousesco retira sa longue lévite, sous laquelle il portait un veston, dont il retroussa les manches.

— Je suis versé — oh ! théoriquement — dans la question des explosifs, dit Serge. Je ne crois pas à une bombe à renversement ; elle eut éclaté dans la bagarre, quand votre agent a voulu s'emparer du panier qu'il a si bien secoué.

L'événement allait donner raison à Dostoïeff.

Lentement, Iscousesco avait enlevé les cornets de pistaches, de noisettes et de graines de melon. Sur une couche d'ouate reposaient deux boules de douze centimètres de diamètre environ, enveloppées chacune dans une feuille de papier de soie.

— Tiens, il y a deux oranges là-dedans !

Ce qui amena cette réflexion :

— Alors le porteur, qui parlait d'un objet, ne savait pas au juste ce que contenait le panier.... ce qui confirme bien le renseignement apporté par M. Dostoïeff, qu'il n'était pas le principal agent d'exécution... Maintenant, épluchons les oranges !

Sans les soulever, il déchira la mince chemise de papier et mit à découvert deux sphères de fonte hérisseées chacune de vingt-quatre tiges d'acier faisant saillie de trois millimètres.

— Elles sont à percussion, dit-il, par conséquent d'un maniement peu dangereux... Voyez, chacune de ces tiges métalliques, telles des épingle sur une pellote, pénètre avec un frottement léger dans l'intérieur de la bombe, où elle affleure une capsule au fulminate que le choc fait détonner et qui détermine

l'explosion.... La bombe est chargée à la dynamite ou à la poudre verte, — je n'ai pas envie d'aller y voir, n'étant pas l'homme des curiosités malsaines.... L'engin est remarquablement fabriqué, un article anglais probablement, avec ou sans mitraille ; l'enveloppe de fonte éclate en fragments meurtriers de quatre à cinq centimètres carrés... Oui, on est perdu dans la foule ; un empereur ou un roi, un tsar ou un simple président de république vient à passer ; la police lui a fait de la place naturellement... Vlan ! l'anarchiste ou le nationaliste enragé lance la bombe ; fatallement, une au moins des petites tiges rencontre le sol—il n'est pas besoin du pavé—et... vous pâliez, mademoiselle !

Anna était sur le point de se trouver mal.

— Quoi ! s'écria-t-elle, j'aurai été, moi, dans le passé, l'associée de ces hommes !... et pis que l'associée de leur chef !

Mihail n'avait pas compris ces derniers mots, Iscousesco avait feint de ne pas les comprendre. La poitrine de Serge se gonfla, les veines de son front saillirent fortement, il serra les poings et gronda sourdement :

— Oh ! ce Sarafoff !... Et je le laisse vivre !

— Monsieur, dit doucement Iscousesco, il importe que ce grand criminel reçoive un châtiment qui n'en fasse pas un martyr aux yeux des imbéciles.... Je continue.... Du bruit, de la fumée, du sang, des cris... Remous dans la foule qui se bouscule, se disperse, obéit à l'instinct, si bien que l'homme à la bombe a des chances d'échapper... car ces lapins-là ne font les héros qu'en cour d'assises....

— Celui qui a tué, pas même bassement et lâchement, mais sans pré-méditation, dans un mouvement de colère, comment peut-il encore consentir à vivre !.... Ses nuits doivent être peuplées de fantômes....

C'est Mihail qui venait de parler, bien innocemment, lui qui ne savait rien de l'homme écorché.

Anna et Serge échangèrent un long regard d'angoisse.

— C'est-à-dire, jeune homme... il faut distinguer... il est des cas... tout est relatif...

Iscousesco pataugeait. Il fit un grand geste signifiant : Je suis quinaud ! — ou bien : Je donne ma langue aux chats !

Et, en fait de chats, il rompit les chiens :

— Voyons, dit-il, nous avons mieux à faire que d'élucider des cas de conscience. Rendons d'abord ces deux petites mécaniques aussi innoffensives que possible !

Un baquet plein d'eau se trouvait là. Il en tapissa le fond d'un petit coussin emprunté au lit et y déposa les deux bombes.

— Tout le fulminate sera-t-il mouillé ? demanda Serge. Les tiges ne semblent pas jouer assez librement dans les trous pour que vous soyez certain que, sur le nombre, pas une amorce n'échappera à l'action neutralisante de l'eau.

— Tout ceci n'est que provisoire, répondit Iscousesco. Les bombes resteront à tremper jusqu'à demain matin ; puis je saurai bien m'en débarrasser... en les jetant dans le Danube, par exemple. Tenez, précisément, je dois aller demain à Giourgévo ; j'emporterai ces deux oranges dans des serviettes mouillées.... Au fait, vous pouvez respirer maintenant, après la grande alerte d'hier. Accompagnez-moi jusqu'à Gostinari ; je vous laisserai chez Baba Rada, où je viendrai vous reprendre au bout de vingt-quatre heures. Cela vous va-t-il ?

Les yeux de Serge suppliaient Anna. Elle dit :

— Je crois que cela nous va à tous.

— C'est donc entendu... Je vous constitue gardiens de la poudrière.

Et Iscousesco montrait du doigt le baquet aux bombes.

— Maintenant, ajouta-t-il, en reprenant sa lévite, je vous demande la permission de me retirer ; j'ai à faire le directeur spirituel... oui, d'une petite personne à qui je porte le plus vif intérêt... et que nous emmènerons avec nous demain.

CHAPITRE X

ENTRE AMIS.

Le lendemain matin, deux fiacres emportaient vers la gare de Filaret, le premier Anna et Serge, le second Rachel, Iscousesco et Mihail... Bien entendu, le policier s'était dépouillé de son accoutrement de rabbin ; — entre tant d'autres avatars qui avaient signalé la carrière de ce Protée, Mané Técelfarès avait vécu, comme le garçon de restaurant Sava.

Chose singulière, la petite juive n'avait manifesté aucun étonnement à propos de cette métamorphose à laquelle l'avait préparée son directeur spirituel de la veille.

Quand les cinq voyageurs furent installés dans un compartiment de deuxième classe, Rachel se reprit à penser à son étrange conversation avec le faux rabbin, ou plutôt à ce long monologue qu'elle avait à peine interrompu. Ses yeux rougis gardaient encore la trace de ses larmes, comme ses paupières bistrées trahissaient son insomnie. Qu'avait bien pu lui dire cet homme ?

« Au physique comme au moral, on n'est pas toujours ce que l'on semble ; je vais t'en donner la preuve, ma petite fille. » Là-dessus, Mané Técelfarès avait enlevé sa fausse barbe et sa perruque à tire-bouchons. « Je suis moins vénérable que je ne le paraissais il y a quelques instants, n'est-ce pas ? Eh bien, celui auquel tu as trop pensé, celui qui aurait abusé jusqu'au bout de ta jeunesse et de ta crédulité, si Dieu eut permis ce crime après tant d'autres, cet homme a été maudit par sa famille, maudit par sa race... Ce qu'il

a fait, je ne te le dirai pas ; un tel étalage de turpitudes souillerait ton âme... Il est perdu pour toi à tout jamais, je te le déclare sans fausse pitié, en toute franchise.... et c'est pourquoi je n'ai pas voulu te le dire sous un déguisement.... Ecoute, enfant, Sarafoff t'a sauvé la vie ; eh bien, mieux t'eut valu être broyée sous le pied des chevaux que d'être au pouvoir de l'infâme dont les dehors t'ont abusée, comme t'abusaient tout-à-l'heure cette barbe et cette perruque.... Allons, ne pleure pas, mignonne ; j'ai tenu ma parole, je me suis minutieusement informé de ce qu'était l'homme dont je ne te révélerai même pas le nom... Sa sœur — tu as bien deviné qu'Anna est sa sœur — ne me démentirait pas, si ce nom pouvait être prononcé devant elle... Et maintenant que tu te rends compte qu'il ne pourrait y avoir rien de commun entre la douce enfant que tu es et le monstre — le beau monstre, soit — dont un baiser a porté un trouble précoce dans ton jeune cœur, maintenant je puis ajouter que celui qui est mort pour toi a débarrassé la terre de sa présence... Je ne voudrais pas que tu pleurasses sur ce qui est indigne d'être pleuré... Tu avais paré le vivant d'assez de qualités, pauvre enfant ; laisse à l'oubli celui envers qui l'oubli est la suprême charité... Je te jure que son père et sa mère, s'ils étaient de ce monde, l'eussent maudit vivant, — comme mort, ils s'écarteraient de sa tombe ! »

Et Iscousesco parlait avec un tel accent de vérité que, tout en éprouvant un atroce chagrin, la jeune fille n'avait pas mis en doute un instant, d'abord l'indignité, puis la mort du frère d'Anna.

Ce fut pour Rachel une désillusion sans nom ; le beau soleil de mai finissant lui paraissait un astre éteint ; si peu blasée sur la campagne que fut cette petite fanbourienne, elle ne regardait même pas par la portière du wagon. Autour d'elle, quatre visages amis exprimaient la compassion, elle ne les voyait même pas. Elle ne pensait qu'à une chose, à ce baiser d'il y a trois ans, qui avait allumé en elle

une passion profonde, une passion dont maintenant elle devait exécrer le souvenir. Ainsi vous croyez voir sur une fleur un filet d'argent; vous approchez, et vous reculez avec dégoût devant la traînée visqueuse d'une limace....

Iscousesco avait agi en profond psychologue, en arrachant d'abord le masque du vivant, en étalant ses laideurs morales, avant de produire en quelque sorte son extrait mortuaire. Certes, la petite juive se croyait la plus malheureuse des créatures, à cause de ce brevet d'infamie qui tuait son amour dans le passé, comme si ce n'était déjà trop que d'apprendre que l'objet de son adoration lui avait été ravi à jamais; mais Iscousesco sentait que cette crise violente serait peu durable, que le dégoût l'emporterait sur la douleur, tandis qu'elle eut embaumé de regrets le souvenir de Vladimir le beau, tandis que sa jeunesse se fut consumée en vains soupirs, comme se dessèche sur une tombe une couronne de fraîches roses.

Anna prit doucement la main inerte de Rachel, dont les yeux atones semblaient dire: Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien. Maternellement, elle appuya contre son sein la tête de la jeune fille et, par un brusque effet de réaction, l'enfant ferma ses paupières meurtries et s'endormit profondément.

— *Nani, nani, dragoulitza*⁽¹⁾, fredonna Iscousesco avec un bon sourire de pitié.

*Nani, nani, ma gentilette,
Puisses-tu croître comme un œillet,
Devenir élancée comme un roseau,
Blanche comme un muguet,
Douce comme une tourterelle,
Et belle comme une étoile!*

⁽¹⁾ C'est le début des chansons de nourrice, en Roumanie.

— Mais, ajouta-t-il, ce sont des vœux superflus... L'œillet, le roseau, le muguet, la tourterelle, l'étoile, elle est tout cela !

Mihail, lui, buvait des yeux la petite Rachel. Le jeune homme sentait qu'un drame très compliqué, très douloureux, se déroulait devant lui ; mais il se trouvait exactement dans la situation d'un visiteur de l'Exposition universelle de Paris devant certaine actrice japonaise fameuse ; la pantomime seule lui traduisait vaguement le sens de la pièce dont les paroles lui échappaient. Et il sentait aussi qu'il aimait Rachel.

Comme elle, tout à l'heure, lui aussi faisait abstraction de ceux qui l'entouraient. Cette enfant blottie contre le sein de sa sœur adoptive, tout juste assez femme, avec un voisinage exquis de l'ange, était déjà l'être nécessaire, l'être unique pouvant résoudre pour lui le mystérieux problème du bonheur. Pas un instant, le fils du pope, élevé pourtant dans des principes strictement religieux, ne se dit : « Quel dommage qu'elle soit israélite ! » Par le seul fait d'être bons, ils priaient le même Dieu.

Dans cette contemplation muette, Mihail vit couler une grosse larme sur la joue de Rachel endormie, tandis qu'Anna, Serge et Iscousesco, attentifs à cette scène, voyaient, eux, couler une grosse larme sur la joue de Mihail éveillé.

Anna prit son mouchoir, essuya les yeux de Rachel, puis le tendant à Mihail, elle lui dit :

— Petit frère, essuie aussi tes yeux... et garde le mouchoir, je te le donne !

— Et moi, ami, dit gravement Iscousesco, je fais mieux : je te donne à Rachel et je la donne à toi.... Tous les obstacles disparaîtront, elle sera ta femme, je te le jure !.... Et cette union sera mon chef-d'œuvre !

Rougissant comme une jeune fille, Mihail se détourna, puis dans un bel élan juvénile, il embrassa Iscousesco.

— Fais le tour ! dit Serge en lui tendant les bras.

Et il embrassa Serge.

— Fais le tour ! dit aussi Anna.

Et il embrassa Anna.

— Mais fais donc le tour ! insista-t-elle.

Et avec des précautions infinies, sans l'éveiller, il déposa le plus timide des baisers sur la joue de Rachel.

— Je crois que nous nous attendrissons, dit Iscou-sesco d'un ton plaisant. Vous voici à Comana. Il faut descendre.

Il commit un détestable calembour :

Et voilà *comme Anna*
S'arrête à Comana !

Puis se reprenant :

— Pardon, mademoiselle !.... Je poursuis ma route jusqu'à Giourgévo, pour noyer les bombes.... A demain donc !

Et il resta dans le wagon, surveillant jalousement ce qu'il appelait son panier d'oranges, — des oranges reposant entre deux couches de son mouillé, — tandis que les deux couples charmants prenaient le chemin de la maison forestière.

Encore à moitié endormie, Rachel se suspendait au bras de Mihaïl ; Anna et Serge ouvraient la marche, l'un près de l'autre, mais sans se toucher, — entre ces deux-là, il y avait un cadavre.

CHAPITRE XI.

UNE IDYLLE TRAGIQUE.

Nous ne dirons rien de l'accueil que firent Stan et Baba Rada tant à leurs protégés d'autrefois, Anna et Serge, qu'aux nouveaux venus, Rachel et Mihail.

Nous sommes au lendemain.

Anna avait quitté la maison sur la pointe des pieds, ne voulant éveiller personne, énervée par une nuit blanche pendant laquelle tous les souvenirs de jadis étaient revenus à sa mémoire : la fuite halletante, l'abri sous ce toit béni, le baume d'une sécurité relative après les transes poignantes, le drame se déroulant de nouveau, la rive du Danube, Radou Sherbanesco, la débâcle des glaçons, — puis la hantise d'une poésie appropriée à son état d'âme, poésie apprise au pensionnat, pendant son enfance heureuse chez Smaranda Milovéano :

J'ai fui ce pénible sommeil,
Qu'aucun songe heureux n'accompagne....

Il était de grand matin ; le ciel gardait encore, à l'horizon, un voile léger de brumes teintées de rose, que les rayons du soleil levant transperçaient, tout en bordant leurs déchirures d'un liseré d'or en fusion. Chaque brin d'herbe était emperlé de sa goutte de rosée ; sous la futaie, les jacinthes sauvages et les narcisses des bois embaumaient, entremêlant leurs clochettes lilas et jaunes. Le ruisseau susurrerait en bondissant sur son lit de cailloux. Pas un rayon de lumière perçant le rideau tenu des feuilles n'était

encore venu faire miroiter sur le gazon sa tache verte, marbrée de bleu pâle. Les saules et les aulnes se réunissaient en voûte au-dessus de la tête d'Anna, mariant leurs branches, se penchant sur l'eau limpide comme pour s'y mirer.

Un églantier étoilait de ses coupes rosées la masse verte du feuillage. La jeune femme étendit la main, cueillit une fleur qui, en se détachant de sa tige, lui aspergea le visage de quelques fraîches gouttelettes de rosée.

Rose des roses!... humble mère de la reine des fleurs!... Simples pétales satinés, que le vouloir de l'homme a développés, panachés, multipliés autour du calice de l'églantine sauvage, vous êtes l'emblème de la vie simple, pure, sans passions, sans haines, sans désirs, sans cette surexcitation factice qui tache de sang l'âme humaine, comme l'horticulteur a taché de pourpre vos corolles d'innocence!

Rose des roses!.... Anna aussi avait porté ce nom; elle aussi, un jour, revêtue d'innocence et de soie blanche, c'est de roses blanches qu'elle avait paré ses cheveux, son sein, sa taille..... Puis, sur tant de blancheur, s'était étalée la sinistre tache rouge: des vies brutalement tranchées, du sang répandu, volontairement d'abord, puis fatalément, des vies jonchant le sol à ses pieds comme une gerbe de fleurs fauchées.

Et de tant de destructions, de haines, de foi en sa mission vengeresse, qu'était-il resté? Quelle fleur de serre chaude avait bien pu s'épanouir sur ce terreau ensanglanté?

Oui, une fleur avait germé, fleur de rédemption en même temps que de souffrance, jetant au vent du lointain passé ses convictions, sa ferme croyance en la nécessité, en la sainteté de sa mission.

L'amour avait fait éclore la miséricorde, le remords, et embaumant le passé souillé dont son parfum chassait les miasmes, cette belle et noble fleur se balançait sur sa tige, haut, très haut, plus haut

que le désir, que l'expiation... Elle semblait dire : Tu peux me regarder, me respirer ; mais tu ne me cueilleras plus, il est trop tard. Tes mains ne sont pas assez pures ; elles ont pris les siennes, à *lui*, pour en faire des instruments de torture et de crimes. Tu t'es servie de l'amour qui enfante toutes les nobles passions, les grands courages, les durs sacrifices, pour perdre une âme avec la tienne, pour faire d'une créature de générosité et de pardon, quoi ? un bourreau !...

Et, sur l'herbe humide, Anna se laissa tomber à genoux, puis s'affaissa, brisée par les sanglots. La vie semblait vouloir se retirer de cette femme, à force de douleur ; son amour lui déchirait le cœur, dans une torture sans cesse renouvelée.

Cette forêt où elle avait cru pouvoir trouver un peu de calme, quelques instants d'oubli, de paix profonde, cette forêt se paraît de sa merveilleuse beauté, de sa sève triomphante, de sa flore printanière, de toutes ses richesses, pour attiser encore le feu de cet amour, pour le lui crier par ses fleurs, par ses vols de papillons, par ses feuillages, par ses chants d'oiseaux, par ses gouttes de rosée....

Ah !.... Serge !.... Serge !.... Il dormait donc, lui, plus calme, plus oublié ou plus résigné ?... Est-il donc donné à la femme d'apporter plus d'intensité dans sa douleur ou dans ses remords ?

Etendue, gémissante, le visage enfoui dans ses mains, voilée par son opulente chevelure noire qui s'était détachée, elle restait immobile, sans force.

— Anna, veux-tu donc que je meure de ton supplice ?....

Un bras viril l'avait soulevée, une main aux fraternelles caresses écartait de son front sa chevelure humide. La tête endolorie de la jeune femme vint reposer doucement sur la poitrine de Serge. Elle souleva ses paupières alourdies par les larmes.

Oh ! combien elle était injuste !... Sur ce visage de l'aimé, pas de traces de larmes, mais une dou-

leur virilement supportée qui se révélait quand même en creusant dans leur orbite les yeux aux prunelles d'or, en mettant un pli amer sur le large front poli, en abaissant les coins de la bouche, en détruisant le sourire et en épandant sur le visage une teinte livide....

Une pitié profonde la saisit pour cet être de dévouement, ce compagnon de tourments ; et sans force, comme prise par l'immuable bonté ambiante de la nature innocente dans son épanouissement, elle entoura de ses deux bras la tête de Serge, l'attira près de la sienne et posa ses lèvres enfiévrées sur la bouche du jeune homme.

Et ils goûterent pendant un instant, dans l'âcreté et la douceur de ce baiser d'amants désespérés, — leur premier baiser d'amour, — la seule félicité qui leur fut permise.

Serge, tenant toujours Anna contre sa mâle poitrine, se mit debout. Frémissant, il détacha le collier vivant des deux beaux bras, puis comme poursuivi par une réminiscence puissante, — la fuite de Bucarest avec la meute policière à leurs talons, — il courut haletant, jusqu'au pré ombreux qui bordait la lisière de la forêt, derrière la chaumière du garde-forestier.

Baba Rada y filait sa quenouille à la fraîcheur du matin, tout en surveillant de loin sa vache et quelques brebis.

Sans une parole, il déposa son doux fardeau sur les genoux de la bonne mère, la regarda d'un air époloré, suppliant, et courut s'enfoncer dans la forêt.

— Fuir le rêve !... impossible !... murmura Anna.

— Oui, ma fille... impossible !... C'est là l'expiation... Cette forêt est votre Jardin des Oliviers ; mais votre amour s'y exalte, en rendant le sacrifice plus efficace.... Pleure, Anna, tu es femme, tu le peux... Lui souffre plus encore.... Toute la nuit, il a erré, et tu l'as vu, les yeux creusés par la veille, le corps épuisé par la course sans but, les mains déchirées

aux épines des halliers, comme il a le cœur déchiré par d'autres épines plus cruelles.... Mon Stan est désolé, il ne sait que faire pour apaiser Serge.... O mère égoïste, cruelle mère qui, dans un moment de colère vengeresse, au lieu d'accepter en chrétienne ton humiliation, as jeté sur les épaules de ton enfant la chape de plomb de la haine!... toi qui as brûlé par tes imprécations — comme par un incendie plus fatal que celui qui a dévoré ta chair orgueilleuse — la moisson d'amour à venir dans le cœur de la fille!... Mère, mère sans pitié!... Qu'as-tu fait?

Ainsi parlait à voix basse l'humble Roumaine, la grande chrétienne, en berçant Anna qui pleurait comme un petit enfant.

A ce moment, un couple jeune et charmant errait à travers la forêt. Mihaïl et Rachel n'échangeaient pas une parole, mais une petite main reposait confiante dans la forte main du jeune homme le meilleur, le plus loyal qui fut jamais.

Et les merles de la forêt sifflaient joyeusement, et les pinsons entonnaient un chant de fiançailles, et les fleurs se balançaient comme des encensoirs ; la Nature entière collaborait au chef-d'œuvre d'Iscousesco, — la Nature qui ne fait pas de théologie et ne connaît pas plus les fils de pope que les filles de rabbin.

CHAPITRE XII.

LE CHEF-D'ŒUVRE D'ISCOUSESCO.

Le retour à Bucarest fut différé d'un jour, Iscousesco ayant voulu être pour vingt-quatre heures l'hôte de Baba Rada.

Il avait trop de sagacité pour ne pas s'apercevoir immédiatement que le dépaysement était excellent pour Rachel, et cette sagacité lui permettait aussi de se rendre compte de la crise morale qu'avait fait éclater chez Anna et chez Serge ce séjour de vingt-quatre heures sous un toit qui leur rappelait, avec les affres du passé, un long tête-à-tête où l'amour s'était mis en tiers. Mais cette rencontre avec les bonnes gens qui avaient sauvé les fugitifs de 1897 ne pouvait que confirmer dans ces âmes rendues au bien la volonté de déjouer les trames criminelles des régicides bulgares, — chez Iscousesco, le policier se réjouissait d'une douleur féconde à laquelle l'homme compatissait.

— Eh bien, Rachel, êtes-vous satisfaite de ce petit voyage ?

— Oh ! oui, Monsieur Iscousesco, c'est si beau ici !... et tout le monde est si bon pour moi !

Mais en parlant de tout le monde, elle ne regardait que Mihaïl.

Il fallut pourtant repartir, des devoirs trop impérieux exigeant la présence à Bucarest des hôtes de Baba Rada.

Quand ils la quittèrent avec l'espoir d'une prochaine rencontre, la bonne vieille dit tout bas à Anna :

— Ma fille, tu ne déchoiras pas, je le sais ; mais

quand tu auras trop de peine, tu trouveras toujours mes genoux pour y pleurer....

Stan s'était fait attendre. Il arriva à grandes enjambées de la forêt, portant un nid de tourterelles des bois, deux oiselets déjà assez forts pour se passer de l'aile maternelle.

— C'est pour la jeune demoiselle, dit-il. Monsieur Mihaïl lui apprendra à les élever.

Rachel était rouge de plaisir. Elle baisait les jolies petites têtes peureuses et les donnait à baiser au jeune homme, dont les lèvres trouvaient des doigts mignons parmi les plumes tièdes.

Iscouesco riait dans sa moustache :

— Il ne leur manquait plus que ça !... Ce Stan a du génie sans le savoir !

En chemin de fer, plus de larmes roulant sur les joues de la petite juive. Elle était bien trop occupée de ses tourterelles pour avoir le temps de pleurer. Et Mihaïl parlait des jolies cages d'osier qu'il construisait à la Vallée des Roses, de son geai familier de là-bas, déniché par un petit drôle du nom de Sava.

Et Rachel lui dit tout naturellement :

— Tu me le montreras, n'est-ce pas, ce geai ?

— Je te le donnerai, bien sûr !

— Comment va-t-il accueillir nos tourterelles ?

Une ombre passa sur le visage du jeune homme. Iscouesco lui jeta un regard réconfortant et répondit à sa pensée secrète autant qu'à la question naïve de Rachel :

— Aussi bien que t'accueilleront les parents de Mihaïl.

Ne s'avancait-il pas un peu ? Oubliait-il que la petite juive ne pourrait entrer dans la maison du pope qu'en passant par une église ? Faire de Rachel sa catéchumène ne serait peut-être pas pour Iscouesco une tâche épineuse, l'amour aidant, mais encore fallait-il emporter le consentement de Sarah Goldfeder.

Pourtant Mihaïl lut un tel optimisme sur le front du policier qu'il se prit à espérer.

— Dieu a fait tant de miracles ! se dit-il.
 Anna et Serge semblaient un peu rassérénés.
 Décidément le retour ne ressemblait guère à l'aller.
 Mais en descendant devant la maison de la rue
 Moshilor, Rachel eut une surprise pénible ; la bou-
 tique était close ; on lisait, collé sur la vitre, cet
 avis manuscrit : « Fermé pour cause de maladie. »

L'enfant frappa aux carreaux ; une voisine qui
 gardait sa mère vint lui dire que celle-ci avait
 été frappée, la veille, d'une attaque soudaine de pa-
 ralysie.

La pauvre femme attendait sa fille avec anxiété.
 Sa tête n'était pas prise heureusement.

— Ma pauvre enfant, dit-elle, je te laisserai bien-
 tôt seule au monde...

Rachel étouffa un sanglot.

« non pas sans ressources, poursuivit la mère,
 mais sans soutien....

— Elle en aura un, interrompit Mihaïl, qui était
 entré sur les pas de la jeune fille.

Sarah le regarda avec une anxiété douloureuse.

— Hélas ! dit-elle, c'est à un homme de votre
 race et de votre foi que j'ai dû le salut de mon
 enfant... Je subordonne tout le reste à son bonheur...
 Son cœur l'inspirera.

Anna, Serge et Iscousesco s'étaient approchés.

Serge se souvint qu'il était médecin ; il donna les
 premiers soins à la malade.

— Ne vous donnez pas tant de peine, Monsieur,
 je sens bien que c'est fini pour moi... Approchez
 tous ; je sais que vous voulez du bien à celle qui
 sera bientôt orpheline... Nous avons vécu si isolées,
 à Bucarest, que c'est à vous que je puis le mieux
 confier ma Rachel... Une mourante ne se trompe pas...

— Tous, nous la protégerons, dit Iscousesco... On
 vous sauvera, je l'espère ; mais puisque vous subor-
 donnez tout le reste au bonheur de votre fille, le-
 vez un scrupule qui pourrait, plus tard, troubler la
 paix de son âme... Vous me comprenez...

— Ma vie, dit Sarah, a été dominée par la reconnaissance. Je n'ai pas de remords, je n'ai pas de regrets ; je ne sais pas ce qui s'est agité autour de moi... Un homme a arraché mon unique enfant à la mort, un homme m'a donné les moyens d'élever ma Rachel. Cet homme ne m'a demandé en retour que d'être l'hôtesse de ses amis ; je les ai accueillis de mon mieux... Vous êtes les derniers....

Les fronts de Serge et d'Anna se rembrunissaient. Iscousesco voulut sauver la situation. Que Mihaïl et Rachel fussent unis sous les auspices de Sarafoff, soit ; mais non pas au su des deux êtres qui avaient tant souffert par Sarafoff.

— Emmenez l'enfant, dit-il, et laissez-moi seul un instant avec la malade.

On arracha la jeune fille éplorée du chevet de sa mère.

Et Iscousesco commit un gros mensonge pour le bon motif, un mensonge qui ne lui pèserait pas et qui resterait à jamais ignoré de la douce enfant dont il voulait le bonheur, et aussi des trois Bulgares dont la conscience en eut été alarmée.

— Sarah Goldfeder, dit-il, en introduisant chez vous Mihaïl Sobotinoff, moi qui suis venu avec une lettre de votre bienfaiteur, j'obéissais au désir de Boris Sarafoff. Vos coreligionnaires vous avaient abandonnée ; lui vous a fait, à vous et à votre fille, une existence heureuse.... En son nom et sous réserve du baptême de Rachel, je vous demande sa main en faveur du pupille de celui que vous désigniez tout à l'heure en disant : « Ma vie a été dominée par la reconnaissance ». Ces jeunes gens s'aiment. Que votre enfant puisse être heureuse avec votre consentement formel !

— appelez-la, appelez-les tous ! dit la mourante.

Et quand elle les vit autour d'elle :

— Rachel, mets ta main dans la main de Mihaïl ! Je vous bénis... Rachel, tu serviras Dieu et tu feras le bien sous une autre loi ; non seulement je te le

permets, mais tu obéiras à mon vœu.... Rachel n'a pas de parents. Que Monsieur Iscousesco lui serve de tuteur. Les titres représentant le petit avoir de ma fille sont dans ce bahut dont la clé se trouve sous mon oreiller... Sois chrétienne, Rachel, pourvu que tu sois heureuse !.... Fais pour un cœur dévoué ce que d'autres de ta race ont fait pour la vanité d'un titre !

A genoux près de la jeune fille, Mihaïl baissa avec respect et reconnaissance la main de la mourante.

A l'écart, Iscousesco donnait la becquée aux tourterelles. Ce diable d'homme avait l'esprit à tout.

Bientôt Sarah Golfeder entra en agonie.
Jusqu'à la fin, elle répeta :

— Ma fille heureuse !... ma fille heureuse !
Et elle s'éteignit doucement.

Le *zbourator*, Vladimir, semblable à ces vampires dont autrefois, dans le pays roumain, on perçait la poitrine d'un pieu, pour les clouer au fond de la tombe dont ils sortaient pour leurs pratiques maléfieuses, le *zbourator* maudit ne devait plus troubler les nuits de la jeune fille, comme si le fils du pope eut eu le don atavique de chasser les démons.

Après une survie de trois ans, Vladimir Marinoff ne fut réellement mort pour le mal que de ce moment-là.

Et Iscousesco estimait que son chef-d'œuvre ne lui avait pas vraiment donné beaucoup de peine.

LIVRE IV.

MI HAILEANO.

CHAPITRE I.

L E « G R È C O U »

Vers 1876, un robuste garçonnet de treize à quatorze ans, portant le nom de Stéfan Mihaïléano, tombait à Bucarest comme un aérolithe. A vrai dire, il n'y avait pas été lancé par un volcan lunaire, à la façon de Cyrano de Bergerac ; c'est tout bonnement de son Ochrida, de sa lointaine Macédoine, que débarquait cet enfant, — tel un cadet de Gascoigne dans le Paris d'autrefois, — avec un bagage très léger dû à la charité parcimonieuse de parents éloignés qui l'avaient élevé, car le jeune Mihaïléano s'était trouvé orphelin de bonne heure.

Il choisissait bien son moment, celui où la Roumanie était prise de la fièvre « culturelle », où la préoccupation de faire agréer par nos frères les plus lointains le vocabulaire et la syntaxe d'Odobesco et d'Alexandri sévissait comme une véritable épidémie.

Mihaïléano fut admis comme boursier dans un internat fondé par Bolintinéano en faveur des jeunes Macédoniens, et il suivit les cours de Saint-Sava.

Petit et trapu, mais vif comme un écureuil et possesseur d'une paire d'yeux qui en disaient long, il portait un fez, une *ferménéa* de bure ornée d'applications de cuivre découpées en forme de fleurs, des braies très larges se rétrécissant à partir du genou et se serrant aux chevilles par des agrafes, et des babouches rouges à houpettes, dont la façon faisait la joie de ses camarades.

Ce gros garçon, qui devait devenir un polyglotte émérite, ne parlait alors d'autre langue que son jargon macédonien. Au pensionnat, on le soumettait à des épreuves divertissantes, comme de le mettre à converser avec ces petits marchands ambulants dont les écoliers forment la clientèle, tels le *rahagiou*, le *placintar* et l'inévitable détaillant de *gigi-bidgi*— cette sucrerie infâme en forme de saucisse, composée d'un mélange de farine, de mélasse et de noix, le tout glacé au caramel rouge; — mais ces honorables commerçants restaient bouche-bée, ils n'entendaient pas ce patois exotique.

Etant donné cette situation d'un enfant étranger d'horizon et de langue, ressemblant au Huron de Voltaire, il semblerait que le *Grècou* devait se sentir horriblement malheureux au milieu de ce tas de gamins endiablés qui, d'un commun accord, exerçaient leur verve à ses dépens.

Eh bien, ce n'était point du tout cela — oh! point du tout.

Ecouteons un des camarades de Mihaïléano, M. Georges Radulesco, qui a consacré, dans la *România ilustrată*, à la victime de Stoian Dimitroff, un article des plus remarquables :

« Mihaïléano, à peine entré dans la cour de l'école, nous jaugea d'un coup d'œil, et déjà dans l'après-midi, à la récréation qui précède la leçon de musique, il semblait avoir vu le jour à Saint-Sava, comme si, depuis le commencement du monde, ce lycée eut été situé à Ochrida. A peine fûmes-nous lâchés en liberté, avant de former le monôme des Macédoniens qui rentraient dans leur « boîte », que le *Grècou* avait déjà grimpé à l'extrême pointe du mât de gymnastique, plaisir que, jusqu'alors, personne n'avait pu procurer à M. Mocéano, en dehors d'Aleco Zossima... Par là, le *Grècou* nous avait humiliés ; il méritait sans conteste une bonne rossade».

Si, en raison de son ignorance de la langue roumaine, ce gros garçon restait à l'écart des coteries,

ses prunelles sombres, tels deux diamants noirs, reflétaient toutes les émotions que lui procuraient les jeux de ses camarades. A cette époque, Mihaïléano n'avait pas encore le filet coupé ; d'ailleurs ses yeux suffisaient à tout : c'est avec eux qu'il parlait, avec eux qu'il apprenait même, car alors la science consistait à regarder un assemblage de lettres, à se les imprimer dans la cervelle et à les rendre telles quelles au professeur, qui ne se préoccupait aucunement de savoir si l'écolier y avait compris goutte.

Interrogeons encore M. G. Radulesco :

« A l'écart des groupes et semblant scruter le fond de nos âmes — car il était fixé sur notre bienveillance à son endroit, — Mihaïléano perçait à jour nos plans les plus mystérieux, et ses yeux de braise exprimaient sa rage de jouer le rôle de souffredouleur, et un peu son dégoût de notre lâcheté.

« Enfin il éclata :

— Que Dieu vous écrase !

— Qu'y a-t-il, *Grècoulé*? risposta certain fils de pope, long et fade, qu'y a-t-il, Grec de malheur, pour que tu jures des noms de D....?

« Mihaïléano avait les bras courts et musclés, comme tous les trapus de son espèce. Lorsque le fils du pope marcha sur lui, le *Grècou* s'arcbouta sur le pied gauche, serra le poing à la bulgare, et tandis que le bête aux brimades, le regardant sous le nez, suivait le fil de son insolent discours, notre Macédonien lui coupa la parole d'un maître coup de poing qui lui fit rentrer dans la gorge la dernière syllabe du mot final.

« Ce moment fut décisif pour Mihaïléano.

« Le fils du pope, mis à mal par la boxe du *Grècou* et humilié par nos risées, se retira tout penaud au fond de la cour, où les boursiers apprenaient leurs leçons. Quant à nous, admirant le courage de Mihaïléano et la spirituelle façon dont il avait décoché son coup de poing, nous ouvrimes le

cercle pour le refermer autour du nouveau camarade.

« Et de ce jour, le clan qui n'avait pas pour lui le Macédonien était assuré d'être défait. »

Le *Grécou* était devenu grand ; il suivait les cours supérieurs et, tout en continuant ses études, occupait un poste de répétiteur à Saint Sava. Élève appliqué et supérieurement doué, il brillait aussi bien dans les sciences que dans les lettres. Latins ou grecs, il traduisait les classiques à livre ouvert, dès la cinquième classe. Plus tard, il en arriva à parler l'idiome des Hellènes aussi facilement que le roumain, et ses condisciples, pour le faire endéver, prétendaient que c'était là sa langue maternelle, mais que le fameux Margarit l'avait stylé pour qu'il s'en cachât.

Il garda sa place de répétiteur jusqu'à ce qu'il en vînt à connaître les rues de Bucarest, lui qui avait seulement fait la navette entre l'internat et le lycée. Lorsqu'il s'aperçut que la ville était grande bien au delà de ce qu'il s'était imaginé, aux jours où il arborait le fez ; lorsqu'il reconnut également que les camarades qu'il croyait d'abord bêtes et méchants, étaient intelligents et braves comme lui ; lorsqu'il comprit enfin qu'ici le Roumain est bien chez lui, tandis que là-bas en Macédoine, il n'est qu'une sentinelle avancée de la latinité, le *Grécou* lâcha son poste de répétiteur pour voir du pays, pour se mêler à notre peuple.

Il n'avait pas plus de besoins qu'un Arabe ; la rémunération de quelques leçons particulières que lui procurèrent ses maîtres de Saint-Sava suffisait à son modeste entretien, y compris l'argent de poche. Et combien sont devenus professeurs, magistrats, officiers supérieurs, des anciens élèves de Mihailéano, alors qu'il était lui-même un élève !

Le prix de ses leçons, jamais débattu, n'était pas toujours payé bien régulièrement ; bah ! sauf l'em-

ploi qu'il pouvait en faire pour venir en aide à autrui, l'argent n'avait pas de valeur pour Mihaïléano. Après avoir épousé, tout jeune, une blonde agréable et s'être inscrit à l'Université, alors qu'il gagnait déjà de quatre à cinq cents francs par mois, c'est à peine si Mihaïléano avait de bonnes semelles à ses deux souliers à la fois.

Pour tout Roumain, le jour du terme peut s'appeler la « douloureuse »; mais pour Mihaïléano donc ! Trois, quatre propriétaires, outre le sien, s'abattaient sur lui : il y avait toujours trois ou quatre « patriotes » dont le loyer était régulièrement payé de ses deniers et qui mangeaient à sa table comme à la popotte.

Le seul bénéfice qu'il tirât de ces bouches inutiles, c'est que ses hôtes se réchauffaient à la flamme de son cœur, formaient autour de lui une assemblée délibérante et prenaient des résolutions pour la fondation de revues et l'élaboration de brochures nationalistes, dont il était seul à supporter les dépenses.

C'est ainsi que Mihaïléano entraîna ses compatriotes et que la question macédonienne en vint à passionner les Roumains du royaume, plus même que la question transylvaine, — car, chez cet homme, le patriotisme n'était pas une vertu, une très haute vertu, mais une passion irrésistible.

CHAPITRE II

LE PATRIOTE

Marié, chargé de famille, — car il perdit quatre enfants avant d'en conserver deux, — sorte de ministre *in partibus* des affaires roumano-macédoniennes, Mihaïléano trouva cependant le temps de terminer avec distinction, en trois ans, les cours de deux facultés, les lettres et le droit. Pour mener de front tant de besognes hétéroclites, il devait travailler du matin au soir, et quelquefois du soir au matin.

L'activité de cet homme était prodigieuse. Il se levait à tâtons, la nuit, en prenant bien garde de ne pas troubler le sommeil des êtres chers, et assis à son bureau, il répondait à tout le monde, car tout le monde lui écrivait.

Les uns le tenaient au courant des choses de Macédoine, d'autres sollicitaient son intervention auprès des pouvoirs publics en faveur d'émigrés de là-bas ; beaucoup lui demandaient sa protection de professeur pour des écoliers, venus comme lui du pays en fez et en babouches. Il était la Providence de ses compatriotes.

Et après avoir bâclé sa correspondance et noté ses courses de la journée, le *Grècou* abattait encore, pour la cause de ses frères, trois, quatre articles de journal, celui-ci plus bénin, celui-là plus vif, selon la feuille qui devait les publier.

Quand il faisait grand jour, il habillait avec des soins infinis ses deux enfants Victor et Zoé, leur pinçait les joues, les cajolait, les amusait, embras-

sait Polka — c'est le nom de tendresse qu'il donnait toujours à sa femme, — puis enfilait la porte avec une vitesse d'express.

Les voisins qui n'avaient pas reconnu le *Grècou* au nuage de fumée que dégageait son éternel cigare, le devinaient de loin aux éclats de voix par lesquels il saluait les passants, car Mihaïléano connaissait tout le monde et était aimé de tout le monde.

— *Sal' tare* (salut), *sal' tare*, honorable !.... *Hérété, Kyrié !* (Soyez en joie, monsieur !) *Noroc, boudalaoua dracouloui !* (bonjour, commensal du diable !) *A ma, mascaraha ha !* (espèce de farceur, va !)

Roumain, grec, hongrois, turc, tel était le répertoire de Mihaïléano du pas de sa porte au tramway.

Avant d'y monter, il tirait encore une grosse bouffée de cigarette, il plaisantait avec le conducteur ; puis le wagon devenait un salon où l'on cause, ou plutôt une réunion de famille ; car de tous les voyageurs, il s'en trouvait rarement un qui ne fut pas des intimes de Mihaïléano, de ses anciens élèves ou de ses élèves actuels.

— Eh ! bravo, *boudalaoua !....* Quoi de nouveau, mon négociant ?

Et il tapotait le menton des hommes, baisait la main des dames, embrassait les enfants. Et après avoir rempli ces préliminaires affectueux, il regardait ses voisins avec un bienheureux sourire ; puis comme sous l'impulsion d'un enthousiasme à la Déroulède, il se penchait pour jeter à quelque bonhomme assis à l'autre bout de la voiture un : « Eh ! hourrah ! mon patriote !... »

Et le voilà debout, changeant de place pour aller souligner ce mot, qui renfermait pour lui un trésor de sympathie, par un serrement de main à faire craquer les phalanges du patient.

Il n'attendait jamais l'arrêt du tramway pour descendre. D'un bond, le voilà sur le pavé, puis comme une trombe, porté à la chancellerie du lycée.

«Hérété, patriote !» à droite ; «Hérété, patriote !» à gauche. Il était déjà en classe, où il charmait ses élèves par ses façons amicales, où il les émerveillait par ses connaissances profondes des classiques.

Son auteur favori : Juvénal. Tout chemin mène à Rome, dit-on ; pour Mihaïléano, tout le latin convergeait vers le terrible satirique. Soudain notre homme se trouvait transfiguré. D'une voix qui n'était plus sa voix, sombre, métallique, fatale, il scandait une dizaine de vers. Et lorsqu'il se mettait à les traduire et à les commenter, un rire vengeur, où passaient comme des huées à l'adresse des Césars pourris, secouait sa large poitrine et ébranlait les vitres de la classe. Ah ! on ne bâillait pas d'ennui à son cours !

Le Grécou sortait dans le préau, suivi d'une troupe d'enfants auxquels l'épanouissement de la joie mettait des fossettes aux joues ; et chacun trouvait un mot aimable à l'adresse du maître, et lui, radieux au milieu de cette famille de marmots, ne les quittait qu'après avoir laissé des marques rouges aux fraîches joues de ceux qui avaient eu le bonheur de se trouver au premier rang. A chacun sa manière : Napoléon pinçait bien l'oreille des gognards. Et la jeune garde roumaine n'était pas moins fière des pinçons un peu rudes du Patriote.

Et le voilà reparti, avec des «*A ma, boudalaoua, ha !*» pour ses collègues.

Vite au journal, ou plutôt aux journaux, car il déambulait de rédaction en rédaction, insérant un écho par-ci, démentant une fausse information par-là, indiquant la ligne, ou tançant un «pleutre» qui s'était permis de parler légèrement de la sainte Macédoine.

Avant de retrouver sa maison, Mihaïléano, qui n'était tranquille qu'après avoir recueilli le plus vague écho des Balkans, entrat au café Macédonia. Dès le pas de la porte, il tirait de ses poumons un

robuste *Doulousos* ! et prenait l'attitude d'un iman pour recevoir la réponse.

Tout le monde debout, comme si le roi était entré. Le *Grècou* désarticulait une douzaine de bras, broyait autant de mains tendues, pinçait les joues de quelques étudiants et s'avancait triomphalement.

— Quoi de nouveau ?

Une *tzouica* absorbée d'un coup, un cigare incinéré en dix aspirations, quelque vieux lui zézayant les nouvelles du jour. Puis, remis debout, il distribuait de bruyants : « *Hérété, patriote, hérété !* » Et il était déjà loin dans la rue, d'un pas qui suivait le trot.

En 1900, il commençait à neiger sur les tempes de Mihaïléano, mais non sur son cœur ; il était toujours vert, fort, exhubérant, gai, heureux.

Le *Grècou* se prenait pourtant à songer à l'avenir : Victor poussait à vue d'œil, Zoé laissait déjà pressentir le papillon sous l'enveloppe de la chrysalide. Leur « cher papa » possédait alors deux diplômes de licence ; — c'est quinze ans après en avoir fini avec les Facultés, qu'il avait trouvé le temps de rédiger ses thèses, lui l'auteur d'une quantité de livres didactiques et qui avait rassemblé tous les matériaux d'un dictionnaire macédo-roumain.

Malgré tant de titres, le Patriote n'était encore que professeur suppléant à Saint-Sava, — outre des leçons dans des pensionnats privés, où il était très goûté pour l'excellence de son enseignement.

Cette situation lui donnait quelquefois à songer. Sa femme Pauline, sa chère Polka, qui ne voulait pourtant pas danser à perpétuité comme la cigale de la fable, lui disait :

— Et nous, à quand notre tour ?

Il se frappait le front, il cherchait une nouvelle règle de vie. Mais au milieu de sa méditation pratique passait la figure de Margarit, l'inspecteur général des écoles roumaines de Macédoine ; il se prenait à penser à «sa bête noire», et le voilà à ron-

chonner contre «les bœufs qui passent ici pour des phénix et qui mettent l'éteignoir sur la Macédoine sous prétexte de l'éclairer.»

Et quand ces choses-là se présentaient à son esprit, Mihaïléano devenait terrible ; il vous attrapait par le bouton de l'habit et tirait dessus à vous l'arracher, tandis que ses yeux rivés aux vôtres, les narines dilatées, il vous prouvait par A plus B que la Roumanie ne faisait rien pour la Macédoine, cette partie de la planète où les mœurs sont restées celles de l'âge d'or et dont les habitants sentent bouillonner dans leurs veines un sang de héros au lieu de la limonade qui circule dans les nôtres.

Il n'y a pas à dire, pour des causes opposées, il en arrivait à traiter de *mamaligari* les braves Roumains de la Roumanie, tout comme faisait Sarafoff.

Et notre excellent Mihaïléano suait comme un bœuf, pour avoir trop juré après les « bœufs »; il haletait, la gorge sèche, comme s'il avait un volcan dans le ventre.

Et à ses heures de désenchantement, le *Grècou* ne riait plus, ne pinçait plus, il ne tonitruait plus ses expressions favorites dans toutes les langues de l'Orient.

Un détail à noter : Mihaïléano n'avait jamais remis les pieds en Macédoine, depuis les jours lointains où il était venu en fez et en babouches à houpettes.

Et il y vivait par la pensée.

CHAPITRE III

LES MOTS QUI TUENT.

Le 19 mars 1900, Mihaïléano avait retroussé ses manches et saisi sa bonne plume de Tolède. Dans la pièce de devant du logement qu'il occupait au No 34 de la rue Iancouloui, il se disposait à dire leur fait aux Bulgares.

— Allons, ma petite Polka, fais-moi un vrai café turc, avec beaucoup de caïmac !

Il écrivit en grosses lettres moulées : *L'Anarchie en Bulgarie*. Puis, à la diable, en sabrant le papier :

« La Bulgarie passe par un fort mauvais moment. Une association de bandits, constitués en comité dit macédonien, a réussi par la terreur qu'elle inspire, en soudoyant des assassins, à disposer impunément des biens de la population pacifique et travailleuse. Cette association, qui fait trembler tout le monde, en face de laquelle l'autorité publique est impuissante, que le gouvernement redoute et dont il implore le soutien, est un danger pour la dynastie, un danger pour les honnêtes gens, plus encore un danger pour l'avenir de la Bulgarie.

« Depuis quelque temps l'audace de ces sinistres compagnons ne connaît plus de bornes.... »

Un pas léger derrière lui, un parfum de moka qui se répandait dans la pièce, le firent se retourner.

— Le café de l'inspiration ! dit plaisamment M-me Mihaïléano.

— L'addition !... Je paye d'avance.

Sa chère Polka avança la joue, où le patriote mit un baiser sonore.

Et la plume reprit le galop :

« Sans distinction de religion et de nationalité, tout le monde est pillé par les émissaires de ces brigands organisés. De 500 à 5,000 francs, telle est la taxe exigée de chaque notable, par et pour le comité, sous peine de mort en cas de refus. Si quelqu'un, connaissant l'immoralité des associés, refuse de verser la contribution telle qu'elle a été fixée, on lui dit presque textuellement : « Nous te la prendrons quand même, et sans ministère d'huissier !»

Cette phrase, il l'avait parlée en l'écrivant. Tout à coup deux mains emprisonnèrent ses yeux, et une voix qui mue, celle d'un grand garçon de seize ans, se fit grosse et terrible pour lancer mélodramatiquement un « La bourse ou la vie!.... de la part de Sarafoff ! »

Victor n'en faisait jamais d'autres.

— Ah ! ça, petit Chevalier de la Hache, crois-tu que j'ai peur de ton patron ? Ma bourse, — elle est aussi plate qu'un article de ses *Réformes* !... Ma vie, — que leur Kraï de la Nuit ose la prendre, et je lui prédis un joli lendemain !.... Mais laisse-moi continuer, mon petit!... Nous disions... Ah ! j'y suis !...

« ...Cela se passe non dans la montagne, non sur la grande route, mais à Sofia même, dans la capitale de l'heureuse principauté bulgare, sous les yeux de la police et à la barbe des ministres, trop heureux qu'on ne leur demande rien à eux.

« Il n'existe pas, en Europe, d'Etat organisé où la vie et la fortune des indigènes soient plus exposées qu'en Bulgarie : la loi a cessé d'y exercer sa puissance ; le bon plaisir, appuyé par la violence bestiale, a pris sa place. L'autorité y est sans doute représentée, mais seulement comme un décor, pour les yeux du monde, en guise de paravent derrière lequel opéreront sans gêne tous les Ilieff, tous les Trifonoff, tous les....»

A ce moment, un pauvre hère, réalisant le type

de la misère décente, frappa timidement à la porte du cabinet de travail.

— Entrez ! rugit Mihaïléano.

Ses sourcils se froncèrent terriblement. Ils se détendirent, lorsqu'il aperçut un individu maigre comme une planche et qui, se faisant petit, petit, s'incrustait presque dans la muraille d'où son corps émacié se détachait en bas-relief, tandis que le malheureux balbutiait :

— Pardon, je suis un pauvre patriote de là-bas...

— Pauvreté n'est pas vice, patriotisme est vertu ! affirma péremptoirement Mihaïléano. Tu désires, frère ?

— La plus petit obole... un secours de route...

— Polka !

Mme Mihaïléano arriva sans empressement. Elle se méfiait.

— Polka, je suis à sec. Prête-moi cinq francs !

On ne vit plus qu'un chignon doré ; Polka avait pirouetté sur les talons, comme si elle exécutait le pas de son nom.

— Allons, ma petite femme, un bon mouvement ! La petite femme faisait la moue, exprimant par gestes que le trésor familial était au même point que la cassette particulière de son seigneur et maître. Celui-ci suait sang et eau. Le pauvre hère vint à son secours :

— Je n'ai pas mangé depuis hier....

— Un couvert de plus ! ordonna Mihaïléano. Et toi, patriote, passe d'abord à la cuisine pour prendre un à-compte !

Polka, en bonne personne qu'elle est, confia le patriote à sa servante.

Et notre ami le *Grècou* trempa sa plume vengeance dans l'encrier, pourachever l'exécution de Sarafoff :

«...C'est une honte pour cette fin de siècle qu'il existe en Europe une telle monstruosité. Là-bas, on attente à la vie des ministres, on massacre d'anciens

ministres, des citoyens en vue. Et les attentats et les crimes restent impunis ; on ne connaît pas leurs auteurs, ils se sont dérobés. Mais que fait la police ? Grâce à la charité du comité, elle a un morceau de pain à manger ; si elle osait faire autrement et dénoncer les assassins, pourrait-elle encore exister ? Et quel juge, de gaieté de cœur, oserait condamner l'assassin drapé dans le manteau du patriote ?...»

Mihaïléano s'interrompit. Il donna sur le bureau un formidable coup de poing qui fit tomber une petite glace de Venise, appartenant à sa femme.

— C'est tapé, le *manteau du patriote* !... Mais bon, le miroir est brisé... Et Polka qui est superstitieuse !... Faisons disparaître le corps du délit !...

Et il fourra la glace dans son tiroir.

— Abordons maintenant la conclusion.... Des faits, des faits !

Et les faits se présentèrent en foule ; il n'eut que le peine du choix :

« ...Il n'y a pas encore six semaines qu'en plein jour, un avocat, roumain d'origine, a été assassiné. Qui a osé prononcer le nom du meurtrier, connu comme le loup blanc ?.... Il y a à peine un mois que, vers quatre heures, en plein jour, quatre individus attaquèrent un membre marquant de la colonie roumaine de Sofia, qui échappa comme par miracle à la mort. Qui a pu s'emparer des bandits ?...»

Il s'arrêta un instant, lui qui écrivait toujours d'abondance, il passa la main sur son front, et posément, en formant bien toutes les lettres, il traça ces trois dernières lignes :

«Dieu sait quel sort nous attend, nous autres de la *Péninsule balkanique* pour avoir dévoilé toutes ces infamies ? »

Et il barra la page d'un trait final.

Une minute peut-être, il resta pensif. C'est à sa petite Zoé qu'il songeait maintenant, à sa chère mignonne. Serait-elle privée de son meilleur soutien ?

La verrait-on en robe de deuil, avant l'âge des robes longues ?

Car si, pour le lecteur non prévenu, la Péninsule balcanique est une expression géographique, pour les autres, la *Peninsula balcanica* représente le journal de combat de Mihaïléano, sa feuille à lui, fondée en 1893 et dont la publication, suspendue faute de fonds en 1895, avait été reprise le 23 janvier 1900, — une feuille hebdomadaire de quatre pages petit format, paraissant le samedi... une feuille qui troubloit le sommeil de Sarafoff.

Et c'est pour l'article que nous venons de reproduire que les Chevaliers de la Hache, à l'unanimité des voix, moins celle d'Ivan Dogaroff, qui n'avait cure des idéologues, condamnèrent à mort le « patriote » Stéfan Mihaïléano.

Un dernier mot. Celui qu'on appelait le *Grécou*, on aurait mieux pu l'appeler le *Turcou*. Eh ! oui, il était bel et bien sujet de S. M. I. le sultan, ou plutôt il se trouvait mi-partie, comme ces chausses dont étaient accoutrés les pages médiévaux, rouges pour la jambe droite, bleues pour la gauche : le Sénat roumain avait voté son indigénat, mais sa pétition dormait encore dans les cartons de la Chambre. L'éminent latiniste aurait pu dire avec Virgile : *Pendent opera interrupta* (Les travaux commencés s'arrêtent).

CHAPITRE IV.

LA JOURNÉE DES RENCONTRES.

C'était le dimanche 9 juillet 1900.

La veille de ce jour, s'était produit un événement historique : M. Pierre Carp avait été appelé à former un cabinet.

Donc, on parlait beaucoup politique, à Bucarest, le dimanche 9 juillet 1900, mais seulement dans les cercles qui font profession de s'en occuper. Le temps était superbe, sans trop de chaleur, et le bon peuple se promenait.

Ce jour-là, on aurait pu voir deux couples attendant le tramway électrique, à la station terminus du boulevard Paké-Protopopesco : Anna et Serge, Rachel et Mihaïl.

La petite juive portait une robe de deuil, sa mère étant morte le lendemain de la scène émouvante à laquelle ont assisté nos lecteurs. Mais, au fait, plus de petite juive ; la jeune fille avait reçu le baptême, avec Iscousesco pour parrain. Elle avait abandonné la maison de la rue Moshilor, et, bien entendu, Mihaïl, Serge et Anna l'avaient suivie dans sa retraite.

L'opération avait été bien simple : un brocanteur s'était présenté pour acheter en bloc toutes les marchandises. La maison et le mobilier appartenant à Sarafoff, Rachel — devenue Maria par le sacrement — avait soigneusement fermé la porte et remis la clé à un honnête Bulgare de Bucarest, avec prière de la faire parvenir au légitime propriétaire.

L'orpheline avait trouvé dans une meuble un petit héritage de vingt-trois mille francs environ, en

titres au porteur et en espèces. Iscousesco s'était fait donner la tutelle de Rachel — nous continuerons à l'appeler ainsi ; — maintenant sa pupille et les trois Bulgares habitaient sa maison de la rue Labirint, ou plutôt ils étaient les hôtes de Frantz Müller, expédicure breveté, qui avait décroché son enseigne. Bien entendu, la cage des tourterelles les avait accompagnés.

Rachel pleurait sa bonne mère, mais en souriant à son cher fiancé. Après les premières semaines de deuil, ils allaient faire leur première sortie, sous l'égide de Serge et d'Anna.

La jeune fille avait dit :

— Allons à Cismégiou !

Serge voulait proposer un autre but de promenade ; mais Anna le regarda fixement, et en pesant sur les mots :

— Oui, à Cismégiou... La petite a raison... Je n'ai pas vu ce jardin depuis plus de trois ans...

— Ce ne sera pas le même jardin, reprit vivement Serge. Il était sous la neige alors ; mais le printemps a fait son miracle, sœur, tu le retrouveras vert et fleuri.

— Ce sera toujours le même jardin, toujours ! répondit sourdement Anna.... Malgré cela, ou à cause de cela, je veux y retourner... et par le tramway électrique, en suivant toute la ligne, malgré le long détour...

Les deux jeunes gens étaient allés se préparer pour sortir. Anna continua, quand elle se trouva seule avec Serge :

— Ce sera pour moi le chemin de la croix... oh ! non pas le chemin parcouru par l'Homme-Dieu — je ne blasphème pas ! — le chemin du bon larron qui expie et qui reçoit son pardon à l'heure suprême... seulement à l'heure suprême.

— Et le mauvais larron ? dit Serge avec hésitation.

— Le mauvais larron, c'est Sarafoff !.... Mais sa croix, à lui, est un gibet où il mourra impénitent.

On entendit un claquement de petites bottines. Rachel reparut, délicieuse sous son chapeau de crêpe :

— Nous sommes prêts, *tanti...*

Elle donnait ce nom pour la première fois à Anna Marinoff, qui se prit à songer à la bonne Roumaine, à sa douce protectrice d'autrefois, Cocoana Smaranda Milovéano.

Non, Rachel n'était plus la petite juive ; elle avait au cou une jolie croix de jais noir taillé à facettes, — ce qui fit dire à Serge, qui connaissait ses classiques français :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée !

Rachel qui comprenait parfaite, cette langueur si elle n'était pas familière avec Corneille, Rachel qui avait une excellente mémoire, répéta en regardant Mihaïl :

Je vois.... je sais.... je crois....

Puis à voix très basse, en songeant au *zbourator*:

.... Je suis désabusée....

Les voilà donc dans le tramway électrique qui s'arrêta bientôt à la station de la rue Trajan.

Là, montèrent un jeune homme que nous avons déjà rencontré, Victor Mihaïléano, et une fillette que nous ne connaissons encore que de nom, sa sœur Zoé : quatorze ans, plutôt petite pour son âge, maigriotte, la bouche un peu grande mais d'un joli dessin, le front élevé, le teint mat, le nez à l'angle assez ouvert, à l'arête parfaitement droite, les cheveux châtain-clair, coupés à la hauteur de la nuque, frisant naturellement ; dans cette physionomie intelligente et intéressante, ce qui frappait surtout, c'étaient les yeux, couleur d'aventurine, limpides et purs entre leur double frange de longs cils, sous l'arc des sourcils qui semblait tracé par le pinceau délié d'un miniaturiste.

Zoé Mihaïléano s'assit à côté d'Anna. Un brusque arrêt du tramway, après un faux départ, la jeta contre la poitrine de la Bulgare.

— Oh ! pardon, madame ! balbutia-t-elle.

Anna lui sourit.

— Quelle gentille fillette ! dit-elle. Dites-moi votre petit nom ; je veux m'en souvenir....

— Je m'appelle Zoé.

— Zoé... *la vie*.... Puissent vivre longuement tous ceux que vous aimez !

— Merci, madame, répondit l'enfant, légèrement étonnée de cette phrase, qui ressemblait si peu aux politesses courantes que l'on échange en tramway.

Victor avait tiré de sa poche un numéro de la *Peninsula balcanica* qu'il parcourait rapidement.

Le frère et la sœur allaient visiter de jeunes amis. Ils s'arrêtèrent à la station de l'église arménienne.

Comme ils descendaient, un individu d'une vingtaine d'années, petit, encore imberbe, au nez épaté, à la forte mâchoire, aux yeux de mystique, à la peau trop fine de scrofuleux, au costume demi-bourgeois, demi-manant, bouscula Zoé, qui ne put retenir un léger cri.

— Espèce de butor ! s'écria Victor en repoussant le malotru, sur les lèvres duquel erra un sourire indéfinissable. Il venait d'apercevoir le numéro de la *Peninsula balcanica* aux mains du jeune homme, et ce sourire semblait dire : « Un lecteur de ce journal me devait nécessairement une avanie. »

Et le butor s'engouffra dans le tramway, en murmurant :

— Elle paraîtra bientôt encadrée de noir, la feuille maudite !

Encore une station, celle de la rue Coltza. Toutes les places assises étaient occupés. Achim Péteff grimpa sur la plate-forme avec sa petite maîtresse, Véta Danou, qui riait de ses trente-deux dents blanches.

Le butor se leva vivement pour aller serrer la main de Péteff, qui lui abandonna deux doigts, en disant à Véta :

— Va t'asseoir là-bas, toi !

— Si c'est « honneur aux dames », répondit-elle gaiement, pourquoi pas la *domnishaara de la salon* ? (la demoiselle du salon — c'était le surnom donné à Achim par sa vieille propriétaire).

— Va donc, te dis-je ! grogna le maussade Péteff.

Et se penchant tout contre l'oreille du butor :

— Stoïan Dimitroff, tu n'es bon à rien, tu es un vantard ! Si tu boudes la besogne, retire-toi ; j'en ferai venir un autre de Bulgarie qui la fera....

Et plus bas encore :

— As-tu au moins la réponse de Vacareshti ?

— Voici, répondit Dimitroff en remettant à Péteff une feuille de cahier d'écolier plié en huit.

Véta faisait ses réflexions à haute voix, dans le wagon, familière comme le sont rarement les Roumaines, amusante, populacièrre.

— Eh bien, il y en a des jolies femmes par ici, sans me compter ! dit-elle en coulant un regard vers Anna et Rachel.

Puis se penchant vers la plate-forme :

— *Ch... ch... ch... ch... et ch... ch... ch... ch... et encore ch... ch... ch... ch... et toute la journée ch... ch... ch... ch.....* C'est comme ça que les étudiants bulgares répètent leurs leçons !

Péteff lui lança un regard à la faire rentrer sous terre. Anna et Serge avaient surpris ce regard, et tandis que Véta avalait sa langue, le coup d'œil qu'ils échangèrent signifiait clairement : « Ce demi-voyou serofuleux n'a pourtant pas l'air d'un étudiant. » Pourquoi Iscousesco n'était-il pas là !

Presque tous les voyageurs descendirent devant la première porte de Cismégiou.

Pâle comme une morte, Anna regarda le champ de foire où se trouvait, en 1897, la baraque de Xanti

la Charmeuse. Elle pesa de tout son poids sur le bras de Serge.

— Tu l'as voulu, dit celui-ci.

— Oui, je l'ai voulu... Suivons le même chemin, tu sais... Mène-moi!

Et tandis que, derrière eux, les deux fiancés souriaient à la verdure, aux cygnes du lac, au ciel bleu, au soleil d'or, à la jeunesse et à l'amour, Serge allait d'un pas de somnambule, avec sa complice, refaisant le chemin qu'ils avaient fait, trois ans plus tôt, Ibrahim et lui, avec le cadavre de l'*homme écorché*.

Il eut un brusque arrêt, en apercevant l'île.

— Marche! dit Anna d'une voix sourde.

Ils s'accoudèrent à la barrière qui ferme le pont rustique.

— C'était là? interrogea Anna.

— C'était là, à droite du kiosque... L'herbe y semble roussie.

— Et j'ai fait cela, moi! murmura la jeune femme.

— Chut! de grâce!

Un pas incertain, le bruit d'une béquille sur le gravier firent retourner les deux malheureux.

Serge reconnut le sinistre avorton boiteux de la foire des Moshi, l'homme qui devait jeter les bombes.

Il voulut marcher sur lui, le sommer de disparaître. Ses pieds avaient des semelles de plomb, sa tête retomba sur sa poitrine. L'infirme se perdit dans la foule.

Assis sur un banc, Mihaïl et Rachel se tenaient la main, savourant la joie d'être ensemble.

Un petit homme s'était campé devant eux, les bras croisés :

— Ont-ils l'air assez délicieusement bête, foi d'Iscousesco!

— Hou! le vilain parrain! fit Rachel en trés-sautant.

Elle retombait du pays du bleu sur notre maussade planète.

— Tu as besoin d'un autre parrain, ma mie, répondit le policier d'un ton moitié sérieux, moitié badin, celui du septième sacrement.... on y pourvoira.

Il se retourna machinalement et aperçut Anna et Serge appuyés à la barrière de l'île.

Iscousesco marcha vivement à eux et leur dit :

— Que faites-vous là, mes bons amis ? Voyons, allons-nous-en !.... Je vous emmène tous. Il y a trop de monde ici ; c'est ennuyeux à la fin... Tenez, allons à Cotrecéni !

Serge voulait parler. Un combat se livrait en lui.

— Qu'on se méfie des boiteux, à Sinaïa ! Pas trop de bêquilles autour de Castel-Pélesh !... Ma dette est payée, ouf !

CHAPITRE V

LES PREMIÈRES CARTOUCHES.

— Parfait, cultivons les bonnes dispositions ! se disait Iscousesco dans le tramway électrique qui maintenant emportait les cinq amis vers Cotrocéni. Je vais les mettre sur un bon terrain...

Ils descendirent au pied de la fontaine égyptienne.

La longue allée qui conduit du pont à l'entrée d'honneur, par les jardins, fut parcourue lentement, silencieusement. Anna et Serge regardaient dans le passé, Rachel et Mihail regardaient dans l'avenir, Iscousesco, lui, regardait dans le présent.

Cotrocéni... Sésame, ouvre-toi ! Le factionnaire les laissa pénétrer dans le parc, vaste, ombreux, seigneurial, désert.

Iscousesco avait pris le ton de la bonhomie souriante. Il traduisait à l'usage de Rachel, dont les yeux exprimaient une naïve admiration, le conte français de la *Belle au bois dormant*.

Et la jeune fille, la délicieuse femme-enfant, cherchait malgré elle les gros suisses au nez bourgeonné, à la face vermeille, assoupis aux abords du château enchanté. Les fées avaient escamoté les personnages du conte ; ce n'était plus seulement le sommeil séculaire : à un coup de baguette, pages, galopins, marmitons, cuisiniers, maîtres d'hôtel, officiers, gentilshommes, femmes de chambre, filles d'honneur, dames d'atours, tout avait disparu, même la petite chienne de la Cour et les gros mâtin de la basse-cour, à plus forte raison les broches qui étaient au feu, garnies de perdrix et de faisans.

Et Rachel éprouvait une joie un peu craintive, dans ce parc immense aux allées mystérieuses, planté d'ormes, de frênes, de tilleuls, de platanes, de marronniers, de vernis du Japon, de milles autres essences, flore propice aux oiseaux chanteurs qui se répondaient d'arbre en arbre.

— Oh ! vivre ici ! soupira-t-elle. Vivre ici tous les deux !

C'était dit à l'adresse de Mihaïl, qui fut pris d'un accès de nationalisme — oh ! bien inoffensif !

— Tu viendras, dit-il, à ma Vallée des Roses, tu vivras au milieu d'un bouquet ; tu seras la petite abeille d'or qui butine le miel des fleurs ; tu feras la cueillette....

— Et les épines ? objecta Rachel en regardant ses doigts menus dégantés.

Mihaïl lui expliqua d'un ton condescendant :

— On ne coupe pas les tiges ; quand les roses sont bien épanouies, on détache les pétales, elles vous viennent toutes seules dans la main.... C'est peut-être indiscret, mais vois....

Ils passaient devant un massif de rosiers du Bengale. Mihaïl prit entre trois doigts les pétales d'une rose, les arracha sans effort et les glissa dans le cou de Rachel :

— Voilà ta vie, dit-il.

— Va, dit la jeune fille, je saurais l'accepter même avec ma part d'épines.

Et avec un sourire malicieux :

— Puis, pour la cueillette, je mettrai mes vieux gants !

Iscousesco les avaient menés vers un monticule, dans la partie la plus sauvage du parc. Là, à l'écart des bruits de la ville, une sentinelle de la mort veille sur une petite tombe.

Le vieux gardien à barbiche grise s'est accoutumé au silence. Sans un mot, sur un signe discret d'Iscousesco, il ouvrit la grille d'un jardinet merveilleusement fleuri, puis la porte de la chapelle où,

sous de claires verrières, dort une enfant de marbre dont la main laisse échapper quelques roses.

Les écoles étant en vacances, plus de ces lointains cris de joie, de ces rires frais de fillettes qui arrivent par bouffées de l'Asile Hélène, dont les jardins sont contigus à cette partie du parc. Suspendus, les jeux auxquels s'intéresse peut-être la petite âme blanche.

« Elle n'est pas morte, elle dort ; ne la réveillez pas ! » — telle est l'inscription placée au fronton du mausolée. Anna la déchiffra à haute voix. Elle ajouta en langue bulgare :

— La fille de Carol, la fille d'Elisabeth.... Elle aurait mon âge... Non, elle n'est pas morte ; elle vit dans le cœur de ses parents augustes, elle vit dans le cœur d'un peuple apitoyé... Elle dort, bercée par un doux rêve qui ne finira pas, un rêve qui sera entretenu par la légende de l'avenir, contée par quelque Baba Rada à naître aux petits enfants de la Roumanie future... Une autre, qui semblait vivre, était morte, qu'il fallait ressusciter au bien. Celle qui a dit : « Deux voies s'ouvrent devant moi, rien que deux : ou je douterais de la légitimité de... ce que j'ai fait, et alors je me tuerai, ou bien je croirai à ma mission vengeresse, et alors j'irai jusqu'au bout », cette femme ne savait pas qu'il est une troisième voie, celle du repentir, celle de l'expiation... Cette voie, ce sont des Roumains qui me l'ont montrée, ce sont des Roumains qui m'ont réveillée.

— Et dans cette voie, je t'ai suivie, dit Serge.

— Oui, tu m'y as suivie, comme tu m'avais suivie dans les cercles de l'enfer... Et j'ai la responsabilité de deux âmes....

— Et toi, tu m'as purifié, et je dirai comme Dante :

Je retournai de l'onde très sainte,
Refait ainsi que les plantes nouvelles
Renouvelées par de nouvelles feuilles,
Pur et disposé à m'élever vers les étoiles.

Le lecteur se moquerait de notre simplicité, si nous nous permettions d'avancer que Rachel et Mihaïl suivaient ce dialogue. Iscousesco, lui, écoutait sans en avoir l'air.

— Et c'étaient là des Bulgares assassins ! se disait-il... Décidément Dieu donne un coup de main à la police de Carol !

Il parla de rentrer. On prendrait un autre chemin pour varier la promenade.

Une fois sortis du parc, ils s'engagèrent à gauche dans cette rue Davila où les les oies et les cochons vivent en paix, où le sol poudreux est vierge de tout pavé de bois, d'asphalte ou de pierre.

Cette voie traverse une savane de jardins, tendus de cordes à lessive sur lesquelles sèche le linge ; les maisons espacées, à l'auvent soutenu par quatre colonnettes, sont badigeonnées de rose, de bleu, de jaune, de blanc. L'édilité a eu pitié des ormes centenaires, des toits moussus du vieux faubourg, où un habitué de la caléa Victoriei regarde et est regardé avec une égale curiosité. Par les costumes, les femmes y sont mi paysannes mi citadines : la chemise roumaine aux gaies broderies se perd dans les plis d'une jupe de cotonnade quelconque ; le costume blanc des *precoupetzi* contraste avec la sombre culotte à la bulgare des maraîchers ; les derniers *sacadji* au tonneau préhistorique transportent leur bouillon de culture ; des laoutars poudreux nasillent archaïquement des chansons d'il y a cent ans.

Rachel s'amusait de tout. Mihaïl n'avait d'yeux que pour Rachel. Serge et Anna étaient ailleurs. Et Iscousesco pensait :

— Ils ont tous trouvé leur voie, c'est dans l'ordre. N'ai-je pas trouvé la mienne ? Agence Cook, hôtel par-ci, journal d'annonces par-là, fournitures de harem, plans avortés, affaires ratées.... Il n'y a encore que la police ; oui, il n'y a que ça ! Le roi veille sur son peuple, Iscousesco veille sur le roi... Est-ce beau !

Un détour. L'emplacement de la société de tir, avec son avenue de platanes magnifiques et, hélas ! son relent suspect de dépotoir, à l'entrée.

— L'odorat dit : Fuyez ! si la vue dit : Entrez ! Bah ! ce n'est qu'une seconde désagréable à passer.

Ce fut la réflexion d'Iscousesco. Et ils s'engagèrent dans l'avenue qui conduit aux bâtiments du tir.

— Ecoutez ! dit le policier.

De lointaines détonations, très faibles, arrivaient à leurs oreilles.

— Allons voir si on fait de beaux cartons, j'ai-me ça !

Mais le pavillon était fermé. Ils contournèrent la pelouse pour atteindre le champ de tir par le restaurant.

Le bruit des détonations leur parvenait plus distinct ; ce n'étaient pas des coups de fusil, mais de pistolet ou de revolver. Pourtant il n'y avait personne devant les cibles.

On sait que la Société de tir de Bucarest a trouvé un emplacement que la nature semble avoir prédestiné à cet usage : un piste de huit cents mètres de long, de quatre cents mètres de large, parfaitement unie et entourée d'une ceinture de collines plantées de vignes. Pas une balle ne peut s'égarer ; il est permis d'être maladroit à plaisir... et on ne s'en prive pas toujours de ce droit.

Cette piste ou plutôt cette prairie où paissent des buffles aux heures où la poudre ne parle pas, constitue un lieu de promenade très agréable. Les cinq amis s'y engagèrent. Et toujours le bruit des détonations ; le tireur avait peut-être brûlé une douzaine de cartouches. On ne le voyait pas encore.

Ce fut seulement quand les deux couples, guidés par Iscousesco, eurent dépassé les cibles à trois cents mètres se détachant en blanc sur un mur bâdigeonné de noir, qu'ils aperçurent un individu d'une vingtaine d'années, petit, imberbe, au nez épataé, aux

fortes mâchoires, aux yeux de mystique, à la peau trop fine de scrofuleux, au costume demi-bourgeois, demi-manant, qui tirait au revolver en prenant pour but un journal fixé de l'autre côté de la muraille.

— Tiens, voilà l'amateur, dit Iscousesco ; il a l'air d'un petit employé ou d'un ouvrier qui charme ses loisirs du dimanche.

L'individu surpris glissa vivement son revolver dans sa poche et s'enfuit à toutes jambes.

Il ne fallait pas songer à le rattraper, il avait trop d'avance ; et puis pourquoi lui courir après.

Mais Anna l'avait reconnu :

— C'est le malotru du tramway qui a bousculé la gentille fillette, cette petite Zoé. Il était bien impertinent tout à l'heure, et il est bien farouche maintenant !

— Il y a tant de gens qui n'ont pas la conscience tranquille, consentit Iscousesco... Mais allons voir son carton !

Le carton était un numéro de la *Peninsula balcanica*, accroché à un clou rouillé qui saillait de la muraille. Toutes les balles avaient porté au centre.

— Votre malotru tire bien, dit le policier.

Stoïan Dimitroff se faisait la main.

CHAPITRE VI

STOÏAN DIMITROFF.

Stoïan Dimitroff était un humble apprenti tailleur, ayant à peu près vingt-deux ans, malgré son air de jeunesse. Né à Scopia, en Macédoine, il occupait présentement un taudis, quai Bolintinéano 13. Ce garçon manquait de toute espèce de culture et possédait une médiocre dose d'intelligence. C'était un mystique, mais un mystique qui n'était pas toujours insensible aux idées pratiques.

Le divin François d'Assise l'eut renié pour disciple : mais nous le voyons fort bien sous le froc d'un moine espagnol fanatique, escortant au bûcher les victimes de l'Inquisition. Au moyen-âge, Stoïan eut vécu dans un cloître, avec des relâchements suivis d'exécès de macérations, une religion étroite et formiste traversée par des chutes effroyables, des révoltes mal domptées par les pointes de la haire.

Son crâne pointu eut d'ailleurs fait reculer un disciple de Gall ; il était de ces êtres dont la responsabilité est limité, soit pour le bien, soit pour le mal ; un impulsif, mais se butant dans une idée et devenant un entêté, — de cire chaude pour recevoir l'empreinte, de cire froide pour la garder. Il n'eut pas assassiné pour voler, certainement ; mais il était homme à commettre un crime politique, dix crimes politiques, puis à attendre sa récompense, à l'exiger.

En 1819, l'étudiant prussien Sand, adepte du Tugensdbund, poignarda Kotzebue, qu'il regardait comme vendu à l'étranger et aux fauteurs du despotis-

me, puis il se frappa avec l'arme encore fumante, sans réussir à se tuer ; il subit le dernier supplice avec fermeté. S'il eut eu trois ans de moins, celui-là n'aurait pas invoqué sa minorité pour obtenir une commutation de peine. Stoïan Dimitroff n'eut pas fait un Sand.

Mais, en 1628, l'irlandais Felton, lieutenant dans l'armée anglaise envoyée au secours de La Rochelle, assassina Buckingham, à l'instigation des puritains, croyant ainsi servir les intérêts de sa patrie, sans négliger les siens propres. Après avoir donné le coup de couteau, le meurtrier voulut fuir ; il eut réussi à se perdre dans la foule, si son chapeau n'était tombé. On verra par un autre exemple qu'à certains moments, à rester tête nue, on risque plus qu'un rhume de cerveau. Toute proportion gardée entre un apprenti tailleur et un officier anglais, Stoïan Dimitroff était donc comme un Felton bâtard.

Felton et Dimitroff réalisent le type du fanatique opportuniste. En plus que l'horreur qu'inspire Sand, ils ont droit au mépris.

Et Sarafoff, en tant que conspirateur, n'est qu'un Stoïan Dimitroff beaucoup plus intelligent et ayant des manières. Nous avons dit : en tant que conspirateur, parce que nous faisons beaucoup plus d'honneur au soldat, ou plutôt au révolutionnaire déclaré, qui fut, un jour — un seul jour, — l'émule de Garibaldi, quand il se mit à la tête de cinquante partisans pour prendre la ville de Melnick.

Au printemps, Stoïan Dimitroff avait fait la connaissance d'un certain Démètre Economoff, membre influent du Comité macédonien de Sofia. Cet Economoff a déjà été entrevu par nos lecteurs ; c'est le pauvre hère émacié qui s'était introduit, le 19 mars, chez Mihaïléano, soi-disant comme un « patriote pauvre de là-bas » — car il connaissait à fond le dialecte macédo-roumain, — en réalité avec les intentions d'un *bravo* déguisé qui étudie la place avant de faire un mauvais coup.

Un *bravo*, pas tout à fait, car Economoff n'opérait pas lui-même. Il avait trouvé son homme dans le petit ouvrier tailleur.

— Ecoute, Stoïan, nous avons beaucoup d'ennemis; mais le plus dangereux peut-être, je te le répète, c'est encore ce Mihaïléano, qui rédige un sale journal dirigé contre notre grand Sarafoff. Veux-tu un petit échantillon de la *Peninsula balcanica*? tiens.....

— Mais je lis si mal!

— Alors, écoute. Du 12 janvier, — je prends au hasard : «.... La question macédonienne est une question européenne... Ce ne sont donc pas quelques aventuriers réunis en société qui peuvent résoudre une pareille question....» Tu comprends ?

— Je comprends.... un peu.

— Continuons... « Les chefs révolutionnaires savent cela très bien ; s'ils ne l'avouent pas, s'ils ne se retirent pas, c'est que, sous le drapeau du patriotisme, ils cachent le but inqualifiable de vivre en parasites... »

— Vous dites ?

— « De vivre en parasites en exploitant les sentiments les plus respectables.... Puis, ce n'est pas pour la première fois que l'on demande aux Roumains de l'argent pour libérer la Macédoine ; de 1880 à aujourd'hui, ils en ont donné constamment, — par force, tout en étant convaincus que les bandes de brigands....»

— Quels brigands ?

— Tâche donc de comprendre ! Sarafoff, toi et moi, tous les patriotes bulgares, ce Mihaïléano en fait des brigands !... Nous disons : « que les bandes de brigands comme celles que le Comité emploie depuis le 10 mai, ne sont pas en état de remuer un grain de sable...»

— Et alors ?

— Et alors, il faut qu'il se trouve un homme pour supprimer Mihaïléano, voilà tout... Ah ! si tu

pouvais être cet homme, tu n'aurais plus besoin de te croiser les jambes et tu pourrais te croiser les bras....

— Et comment ?

— Mais oui, Sarafoff t'enlèverait à ton métier de tailleur ; il te ferait donner de l'instruction, puis tu occuperais une bonne fonction... Veux-tu que j'écrive à Sofia ?

— Mais je désirerais voir Boris Sarafoff, entendre sa parole ; c'est de sa bouche, à lui, que je voudrais recevoir l'ordre de débarrasser les patriotes bulgares d'un grand ennemi.

— Tu verras donc notre Sarafoff.

Stoian Dimitroff, nous l'avons dit, était de cire chaude pour recevoir l'empreinte.

Le lendemain, Démètre Economoff recommença à chapitrer l'apprenti tailleur. Ivan Péteff était là pour chauffer la cire...

— Et si je suis pris ? objecta Dimitroff.

— A toi la couronne des martyrs ! La patrie t'élevera un jour une statue....

La plus vive exaltation se peignit d'abord sur les traits de Stoian. Puis son front se rembrunit.

Péteff comprit le combat qui se livrait en lui.

— Quel âge as-tu ? demanda-t-il.

— Vingt-un ans sonnés.

— Ce n'est pas vrai, tu es mineur....

L'apprenti tailleur secouait la tête en signe de dénégation.

— Tu es mineur, te dis-je, reprit Péteff. La peine est moindre pour les mineurs ; à tout hasard, on te fabriquera des papiers, sois tranquille... Et puis, les patriotes bulgares ne pourriront pas longtemps dans les prisons roumaines... ni ceux qui sont aujourd'hui à Vacareshti, ni ceux qui pourraient y aller.... Si nous ne les délivrons pas avant le procès, on aura beau les condamner à tout ce qu'on voudra, ils sortiront bientôt du pénitencier, soit par voie d'évasion, soit par voie de libération stipulée, quand la Dobroudja nous reviendra.

— Est-ce pour demain ? demanda Stoian Dimitroff.

— C'est pour bientôt.

Le cachet venait de prendre sur la cire, qui allait durcir. Avec les moindres risques à courir, le petit tailleur se voyait déjà grand homme, et il jetait l'aiguille aux orties. Il irait donc à Sofia.

Economoff devait l'y précéder de quelques jours, — bien involontairement d'ailleurs. Ses allures ayant paru louches, on l'expulsa. Il n'était que temps. Ce maigre bonhomme était sur le point de faire évader les prévenus de Vacareshti, les assassins de Fitowsky. Il correspondait secrètement avec eux par l'intermédiaire de Stoian Dimitroff, qui connaissait très bien une blanchisseuse de la prison, du nom de Zamfira, ainsi qu'un condamné du nom de Georgesco, qui remplissait l'office de chantre à l'église de Vacareshti. On donnait dix francs pour chaque lettre remise aux prévenus et autant pour chaque réponse. C'est précisément le zèle et la dextérité apportés par Stoian Dimitroff dans ces fonctions de facteur occulte qui avaient décidé Economoff et Péteff à lui confier la tâche d'assassiner Mihaïléano.

• CHAPITRE VII

L'ENTRÉE EN CAMPAGNE.

C'est que les prisonniers de Vacareshti tenaient à cœur au petit tailleur. N'était-il pas le propre neveu de l'un d'eux, Anghel Pop-Arsoff, le cabaretier chez qui pérorait souvent Alexandre Trifonoff, dont l'éloquence ampoulée avait enflammé Stoian. Il jugeait de Sarafoff d'après Trifonoff. Que devait être le grand chef, puisque le chef local parlait si bien ! Dimitroff s'était grisé de mots qu'il ne comprenait guère, mais qu'il n'en admirait que davantage.

Un jour, un certain Spirou Alexoff, un épicier dont nous ferons plus ample connaissance, lui avait proposé de faire partie du Comité révolutionnaire de Bucarest, avec Tzvetkoff comme second parrain. Quel honneur pour Stoian, peu gâté en fait d'honneurs, lui dont la maladresse professionnelle excitait les quolibets de ses camarades d'atelier !

Il fut introduit chez Trifonoff un peu avant la Noël de 1899. L'étudiant le traita avec une condescendance légèrement dédaigneuse et inscrivit son nom sur un registre. Le petit tailleur paya sa cotisation comme si ses deux francs allaient délivrer la Macédoine.

Un mois plus tard, dans un débit de *braga* de la caléa Rahova, Stoian Dimitroff prêtait serment sur le poignard et le revolver disposés en croix. Pieusement, il reçut sur les lèvres le baiser de Trifonoff. Dès ce jour, il portait en lui le germe des dispositions que Démètre Economoff devait patiemment développer. Car si Sarafoff était son dieu, il

révérait en Trifonoff le prophète de ce dieu. En se prêtant à l'échange des correspondances entre Vacareshchi et le Comité suprême de Sofia, par l'intermédiaire d'Economoff, puis de Péteff, il ne devait même pas se demander pourquoi les lettres à destination des prévenus étaient toutes adressées soit à Nicolas Miteff, soit à Christou Karambouleff, tandis que le plus intelligent de tous, celui qui remplissait les fonctions de président de Comité de Bucarest, n'en recevait aucune. C'est plus tard, sous les verroux, que l'apprenti tailleur se prit à haïr en Trifonoff le bavard qui s'épanchait dans le gilet de M. Ion Floresco.

Le 16 juin, Stoian Dimitroff, porteur d'une lettre de Nicolas Miteff, qu'il avait glissée sous la coiffe de son chapeau, se décida à partir pour Sofia. Achim Péteff lui donna son propre passeport pour passer la frontière.

Avec le peu d'argent qu'il avait économisé sur son salaire d'ouvrier, il prit le train de Giurgévo et arriva à Roustchouk. Là, selon les indications de Péteff, il se rendit discrètement chez Troleff, commandant du corps des pompiers de cette ville.

Dans ce livre trop sombre, nous rencontrons enfin le conspirateur jovial, le criminel bon enfant. Aussi allons-nous nous y arrêter un instant.

De la rondeur, de l'entregent, voilà le Troleff extérieur, — type moniteur de Joinville. Avec son visage coloré, son nez camard, ses yeux à fleur de tête, son cou d'apoplectique, son embonpoint précoce et sa voix aiguë, il vous faisait l'effet d'un gai compère. Il reçut donc à merveille l'apprenti tailleur.

— Eh bien, mon petit, qu'est-ce que tu veux ? On te prendrait pour ta sœur, si tu en as une, avec ton air de jeune fille !

— Je suis pourtant un homme, et je veux agir en homme.

— A la bonne heure, j'aime ça !... Mais voyons, à quoi dois-je le plaisir de ta visite ?

- Je viens de Bucarest....
- Je te plains.
- Et je vais à Sofia....
- Je t'envie.
- Des frères m'ont dit que je pouvais me confier à vous.
- Ces frères ont bien parlé.
- Nous avons un grand ennemi à Bucarest.
- Nous en avons plusieurs.
- Mihaïléano, le directeur de la *Peninsula balcanica*.
- Connu... Mais assieds-toi, mon garçon, nous allons nous humecter le gosier.

Et Troleff apporta une bouteille de *slibovitza*, (eau-de-vie de prunes) et deux verres, qu'il remplit.

- A ta santé, mon jeune ami !
- A la vôtre, Monsieur Troleff, et à celle du grand patriote Sarafoff !
- De tout mon cœur !... Eh bien, ce Mihaïléano ?
- Il faudrait s'en débarrasser.
- Une bonne idée que tu as là, mon garçon, une excellente idée ! Prends garde qu'il ne t'échappe !... Quel est ton métier ?
- Ouvrier tailleur.
- Je t'aimerais mieux bûcheron ou charpentier. Ce n'est pas avec ton aiguille que tu troueras la peau de Mihaïléano... tandis que la hache ! Vois-tu, il n'y a rien de tel que la hache ; le coup porte sûrement, et ça ne fait pas de bruit... Je n'aime pas la poudre. C'est peut-être la manœuvre des pompes qui m'a rendu comme ça, l'antagonisme de l'eau et du feu... Alors, s'il ne te faut que ma bénédiction, mon fils, je te la donne bien volontiers.

— Il me faudrait encore autre chose... Je n'ai pas d'argent pour aller jusqu'à Sofia voir Sarafoff.

— Mon garçon, les fonds sont bas. Voici tout de même le viatique du voyageur... douze à treize

francs, je vide mon gousset... A Sofia, on te lestera un peu mieux ; puis, si tu réussis, tu deviendras un agent important du Comité... Tiens, un Troleff comme moi ne pèsera pas lourd à côté d'un héros de ton espèce... Très sérieusement, pour l'avenir je demande la protection de Stoïan Dimitroff.

Troleff se leva, fit un pas en arrière et salua profondément.

— Monsieur Dimitroff, la locomotive chauffe à votre intention, vous n'avez que le temps de prendre le train. Voici ma carte pour Boris Sarafoff. J'y trace un signe qui vaut mieux que dix lignes de mon écriture. Mes vœux vous accompagnent.

Le lendemain, l'apprenti tailleur sonnait à la porte de Sarafoff. Un serviteur à la mâchoire de bouledogue reçut la carte de Troleff et la lettre des prisonniers de Vacareshти. Une demi-minute plus tard, Stoïan Dimitroff était introduit dans le cabinet de travail que nous avons déjà décrit. Là se trouvaient trois hommes, Sarafoff, Kovaceff et Davidoff.

— Assieds-toi, frère, dit Sarafoff. Nous t'écoutons.

Emu, tremblant, tortillant son chapeau, les yeux fous, son étrange sourire aux lèvres, les joues enflammées, le jeune homme balbutia. Mais peu à peu, sa timidité disparut, sa voix prit de l'assurance. Alors, posément, sans un geste, sans un mot inutile, il dit sa volonté de tuer Mihaïléano, et d'autres encore après Mihaïléano, s'il le fallait.

Sarafoff le regardait plus encore qu'il ne l'écoutait. Sans interrompre, il le laissa parler jusqu'au bout. Alors, très solennellement :

— Frère et fils, dit-il, tu exécuteras une sentence rendue par le Comité révolutionnaire macédo-bulgare, dont je suis le chef, par les Chevaliers de la Hache, dont je suis le chef, — comme qui dirait une cour d'assises avec ses jurés, puis une cour de cassation. Pour toi comme pour nous, ce jugement est légal. Tu peux, tu dois tuer Mihaïléano.... Te

parler de récompense, fi donc ! Ton acte sera au-dessus de toutes les récompenses. Ce n'est pas à toi, soldat d'une idée, que je promets un avenir meilleur ; mais tu es un caractère et il nous faut des hommes de ta trempe. Nous ne les laisserons pas croupir, ceux-là, dans les bas-fonds sociaux. Tu es tailleur, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur Sarafoff.

— Eh bien, tu tailleras encore un habit, le dernier... tu le tailleras avec la hache, dans le chêne, sur la mesure de Mihaïléano... ce sera son cercueil ! Périssent ainsi tous les ennemis de la Bulgarie !

— Oui, s'écria Stoïan Dimitroff au comble de l'exaltation, périssent tous les ennemis de la Bulgarie !

— Ça y est, dit en français Sarafoff à ses deux acolytes ; mais il lui faut encore le dernier coup de pouce, ajouta-t-il en empruntant une image à l'art du modeleur.

Il reprit en langue bulgare :

— Nous t'attendrons ce soir à sept heures, à la brasserie Milanovi.

À l'heure dite, les quatre étaient attablés dans une petite salle réservée à Sarafoff. Malheureusement, Sava — ou Iscousesco — n'était pas au service du patron de l'établissement.

Kovaceff commanda de la bière. Alors, levant son verre, l'apprenti tailleur trinqua avec Sarafoff, Kovaceff et Davidoff, en portant ce toast :

— A la mort de Mihaïléano ! Que Dieu nous aide !

— Tu ne t'arrêteras pas en si bon chemin, dit Sarafoff ; mais d'abord Mihaïléano. Sachons sérier les questions... A propos, si tu ne peux faire la chose tout seul, tu t'adjoindras un aide. Tu le choisiras très jeune, de dix-huit à dix-neuf ans. Un mineur vaut un homme majeur pour la besogne, et les conséquences — puisqu'il faut tout prévoir — sont moins graves pour le premier.

— Oh ! j'espère bien n'avoir besoin de personne. Je ne veux partager ni les risques, ni la gloire....

— Tu seras le petit David, interrompit Davidoff, le petit David qui abat Goliath, — tu le seras, foi de Davidoff !

Kovaceff se pencha à l'oreille du petit tailleur :

— Ecoute, mon ami, et pardonne-moi des préoccupations un peu terre à terre. Tout ira pour le mieux, j'en suis sûr ; mais enfin, si tu ne pouvais prendre la fuite, après la chose, si la police roumaine mettait la main sur toi, tu ne dirais à aucun prix, n'est-ce pas, que tu as agi sur l'ordre de Sarrafoff, ni même que tu connais des membres du Comité ?

— Je ne dirais rien, quand même on me mettrait à la torture, je le jure !

— Ce serait d'ailleurs ton intérêt, Stoian. A tous les curieux tu répondrais : « J'ai agi par indignation patriotique. » De la sorte, tu t'en tirerais à moins de frais... sans compter que nous irions te chercher...

CHAPITRE VIII.

APRÈS LA SORCIÈRE DU WAGON, LA « DEMOISELLE DU SALON. »

Etourdi de tant d'honneurs, de tant d'intimité de la part d'un homme qu'il sentait plus puissant que le prince Ferdinand lui-même, Stoïan Dimitroff songeait, blotti dans un coin du compartiment du wagon de troisième classe qu'il était seul à occuper avec une très vieille tsigane au costume étrange, à la phisyonomie plus étrange encore.

Il partait de Sofia, le petit apprenti tailleur, nanti par Sarafoff de fonds suffisants et ayant reçu sur la bouche le baiser de l'initiation suprême. Et il savait ceci: qu'il était le ministre des vengeances terribles du Comité révolutionnaire macédo-bulgare et surtout de cette mystérieuse association des Chevaliers de la Hache, dont le nom lui était révélé pour la première fois.

Les Chevaliers de la Hache!... Ces mots s'imprimaient comme au fer rouge dans son cerveau et dans son cœur... Son imagination lui représentait des êtres surhumains émergeant des ténèbres du folklore slave.

Les Chevaliers de la Hache!... La Grande Bulgarie!... Il admirait sans comprendre, sans chercher même à comprendre.... Boris Sarafoff lui avait parlé d'un Jean de Leyde, tailleur comme lui, qui avait fait une grande révolution, puis avait été couronné empereur dans une lointaine ville de l'Allemagne. La fin de l'aventure, le trône de fer rouge, Sarafoff n'en avait soufflé mot....

Les Chevaliers de la Hache pouvaient tout, même briser les hiérarchies, éléver les humbles et abaisser les grands.... Ah ! s'il lui était donné de devenir non pas empereur, mais seulement sous-préfet, après avoir étudié !...

La tsigane rivait sur le jeune homme ses yeux de vautour. Il paraît que la physionomie mobile de Stoïan exprimait bien des choses, car, tout-à-coup, la vieille fut prise d'un fou rire.

— Va toujours, mon garçon, dit-elle d'une voix cavernueuse, tu peux rêver !... Un autre réva, qui se nommait Vladimir, dont le songe fut brusquement interrompu... Ecoute la Perle Noire ; déjà le train ralentit, je dois descendre... Tu vas faire une horrible chose qui aura de grands résultats, mais autres que ceux que tu attends.... Je vois une fillette blanche.... je vois une fillette rouge... C'est la même... L'enfant fait un geste... un geste qui sera compris de Dieu... Pouah ! ta bouche sent mauvais; Satan t'a bâisé aux lèvres... Dans la nuit du 22 au 23 juillet, souviens-toi de la Perle Noire... pas plus tôt. Jusqu'alors, je t'ordonne d'oublier !

Sur ces mots, Stoïan Dimitroff s'endormit profondément et la tsigane descendit à la station.

Qu'on ne crie pas au surnaturel ; Pickmann, le liseur de pensées, est bien de la force de la Perle Noire, et il opère devant des médecins, des savants, sans compérage possible.

A Roustchouk, Stoïan Dimitroff retrouva Troleff, qui, cette fois, le reçut presque cérémonieusement. L'apprenti tailleur remit au chef du corps des pompiers un pli de Sarafoff. Il emportait encore à Bucarest une lettre chiffrée, rédigée par Kovaceff, à l'adresse d'un des détenus de Vacareshti, Christou Karambouleff.

— Stoïan Dimitroff, dit Troleff, vous serez mon hôte cher et respecté. Je reçois l'ordre de vous procurer un permis pour passer la frontière roumaine ; il ne faut pas que vous usiez du passeport de Pé-

teff, ce qui pourrait le compromettre plus tard. Et puis, vous emporterez des flanelles et des objets de lingerie pour nos pauvres prisonniers de Vacareshti ; je dois préparer tout cela... Il n'y aura rien pour Trifonoff.... Trifonoff n'a pas besoin de nous.... Il est pourvu du nécessaire et même du superflu.

Ces derniers mots étaient prononcés avec amer-tume. C'est que déjà les initiés considéraient comme un traître, à cause des révélations qu'il avait faites à la justice, au sujet de ses complices qui l'avaient dénoncé à Sofia, l'ancien président du Comité macédonien de Bucarest. Mais pas plus que Sarafoff, Troleff ne jugea à propos de jeter de l'incertitude dans l'esprit du petit tailleur, en lui apprenant que Trifonoff tenait moins bien ses serments qu'un Régulus.

Le dernier mot du commandant des pompiers fut :

— La hache, mon cher Stoïan, la hache, il n'y a que ça !... Et de la flanelle pour nos amis de Vacareshti, l'hygiène ne perdant jamais ses droits.... Quant au linceul pour le *Grècou*, les *mamaligari* se chargeront bien de le fournir ; ce n'est pas mon affaire !

Stoïan Dimitroff rentra sans encombre à Bucarest. Le paquet de lingerie prit le chemin de la prison, et aussi la lettre chiffrée, qui passa de la poche de Zamfira dans celle du chantre, lequel la remit à Karambouleff. Cette lettre contenait un plan d'évasion.

L'apprenti tailleur alla, dès le lendemain de son arrivée, chez l'étudiant Achim Péteff, qui avait transporté ses pénates au No 96 de la rue Lébédeï, chez une logeuse en garni nommée Roxandra Ghéorgiou.

Cette Roxandra Ghéorgiou possède une des dernières maisons roumaines de Bucarest. Un toit de bardeaux à pente très inclinée, l'auvent soutenu par six colonnettes de chêne fendillé et noirci, aux chapiteaux naïvement sculptés dans le bloc ; des murailles à revêtement de stuc dessinant en bas-relief

des vases contournés d'où sortent des tiges symétriques terminées par des fleurs irréelles tenant de la pivoine et de la tulipe.

Et elle est gaie, cette maison d'une blancheur de lait, cachée sous les grands arbres d'un petit jardin comme la violette sous la mousse. Oui, elle est gaie et même touchante pour qui a le goût des vieilles choses, avec son unique étage dominant un sous-sol composé de celliers un peu humides, un peu sombres, mais si propres ! Sur la droite, la porte d'entrée à claire-voie est formée de traverses de chêne entrecroisées, peintes en rouge sombre. Dans une des chambres du sous-sol, se trouvent le métier à tisser, le rouet et le dévidoir de Roxandra Ghéorghiou. L'escalier menant à l'étage supérieur ouvre non sur les chambres, mais sur une galerie se développant sur toute la largeur de la maison.

Quatre pièces, dont deux occupées par la propriétaire et deux louées à raison de vingt francs par mois chacune, quatre chambres blanchies à la chaux, dont le plancher est recouvert de tapis à larges rayures dûs à l'industrie de Roxandra Ghéorghiou. Aux murailles, des serviettes brodées s'étaisent en papillons ; sur les tables, des *kilimouri* à arabesques fantastiques ; puis, dans les chambres, de ces lits anciens, larges et bas, avec un tiroir au-dessous.

La cocoana était digne de sa demeure, une femme d'une soixantaine d'années, courte et grasse, trainant des babouches sans quartier, coiffée d'une sorte de turban rayé marron et jaune, bavarde, importune, excellente. Chose singulière, elle s'était prise d'amitié pour ce Péteff, froid comme un glaçon, muet comme une carpe. Ce qui convenait à l'étudiant, pour détourner les soupçons, c'était l'air de respectabilité de cette maison, où jamais Véta Danou n'avait mis les pieds ; autrement, cette couleur locale, qui eut fait la joie d'un artiste, le laissait complètement indifférent.

La propriétaire, nous l'avons déjà dit, ne le nommait que la « demoiselle du salon », — la pièce qu'il occupait, pareille aux trois autres, ayant été élevée à la dignité de salon, uniquement parce qu'elle renfermait quelque chose de laid : une tour Eiffel en métal argenté. Comment était-elle arrivée là ? Et quelles imaginations étranges devait-elle suggérer à l'excellente baba, sur Paris la grand' ville ?

Roxandra Ghéorghiou avait un grand défaut, elle montait la garde à la porte de ses locataires et prêtait l'oreille aux conversations. Comme elle ne savait pas un mot de bulgare, Péteff n'avait cure de cette manie.

Elle vit arriver Stoïan Dimitroff et se précipita à sa rencontre :

— Te voilà donc revenu du pays, l'étudiant meurt-de-faim ? (On sait que le tailleur se faisait passer pour étudiant aux yeux des gens crédules.) Brè ! tes parents ne t'ont guère nippé !... As-tu mangé ton soûl, au moins ? Veux-tu un café ou une confiture ?

— Je voudrais voir mon ami Péteff, rien de plus.

— Allons chez la „demoiselle du salon“ . En voilà un qui ne dégrade rien, qui ne plante pas des clous, qui n'apporte pas de la boue sur mes tapis !... Si seulement il me payait mon loyer !... Ah ! ça, vos père et mère à vous autres mendient donc sur les routes ?... Ça ne fait rien, mes pauvres enfants, vous êtes bien gentils tout de même !.... Et.... comment vont tes sœurs ?

— Mais... elles vont bien.

— Et ta respectable mère ? Je crois que tu es orphelin de père.

— Ma mère se porte bien... Voulez-vous me permettre d'entrer chez mon ami ?

— Comment donc ! je vais t'introduire moi-même.

Elle frappa à la porte de Péteff. Il cacha vivement un alphabet secret dont il se servait pour transcrire une lettre destinée à Sarafoff.

La vieille ouvrit, sans attendre le mot « entrez ». Stoïan Dimitroff l'avait suivie.

— Je vous présente, dit-elle, une vieille connaissance, un vagabond qui vient de faire du chemin dans le monde.

Roxandra Ghéorghiou se retourna vivement. On pouvait croire qu'elle allait se retirer. Mais non, son œil scrutateur allait du plancher aux pieds de l'apprenti tailleur.

Tout à coup, elle leva les bras au ciel, puis se précipita sur Stoïan Dimitroff, dont les semelles poudreuses avaient laissé leur empreinte sur les tapis :

— Au paillason, malheureux ! vite au paillason ! Où te crois-tu donc ?.... Sais-tu que mon grand-père avait huit tsiganes serfs dans cette maison !.... Moi-même, dans ma jeunesse... suffit ! Je ne suis pas née Ghéorghiou ; je me suis mésalliée avec un gredin qui m'a ruinée, vaï dé miné !... il était trop beau !.... Ah ! mon grand-père ! Triste victime de Mavroghéni et de Bimbacha-Sava !... Un jour, le pirate de Lipso le fit mander, le reçut avec égards devant le narghilé et le café servi... Enfants, en voulez-vous une tasse ?

— Non, madame, nous aurions besoin...

— Alors, je continue... Mavroghéni lui parle comme un père ; puis, tout à coup, se frappant la tête du poing, comme ça (le turban jaune vola au milieu de la chambre), il crie qu'il a eu un mauvais rêve, qu'il a vu son invité, mon grand-père, sur la route de Giourgévo, partant pour l'exil après la confiscation de ses biens.... Et les Arnautes attendaient en bas ; et quand mon grand-père sortit, il fut saisi et jeté dans une charrette qui s'éloigna au galop, non pas assez vite pour que l'ancien pirate n'ait eu le temps de crier à l'infortuné, par la fenêtre : « Bon voyage, mon petit boyard ! » Le lendemain, une barque s'éloignait de Giourgévo... Mon grand-père était dans cette barque avec deux rameurs et deux Arnautes.

Quand ils furent au milieu du Danube, les deux Arnautes prirent mon grand-père par les pieds et par la tête, et le balançant comme ça...

Les bras de la vieille imitaient le mouvement des Arnautes !... Patatras ! la tour Eiffel tomba.

— Votre grand-père est à l'eau, dit Péteff sans même sourire. Maintenant laissez-nous !

Mais déjà Roxandra Ghéorghiou s'était cramponnée au bras de Stoïan Dimitroff :

— Le paillasson ! Va essuyer tes pieds sur le paillasson !

Il fallut en passer par là.

Quand les deux jeunes gens furent seuls :

— Stoïan, as-tu vu Sarafoff ?

— Je l'ai vu.

— Tu es décidé ?

— Je suis décidé.

Et il narra longuement les moindres incidents du voyage. Mais pas un mot de la Perle Noire. Stoïan Dimitroff avait oublié la tsigane et ses prédictions.

— C'est bien, dit Péteff. Ne reviens plus ici. Tous les jours, de cinq à six, chez Spirou Alexoff.

CHAPITRE IX

LE PIRE ENTRE LES PIRES.

Nous avons déjà entrevu Spirou Alexoff, qui se faisait appeler Alexiou. Ce Bulgare, né à Scopia en Albanie, était électeur roumain du 1er collège. Comment il avait manœuvré pour se faire inscrire sur les listes, il ne nous convient pas de le rechercher.

C'était un grand gaillard de trente-deux ans, bien découplé, toujours souriant, se donnant des airs de bon vivant, avec des joues maigres, le bas du visage trop ramassé, un nez fin aux ailes mobiles, une chevelure de jais bien plantée sur un front large, une barbe soignée, des yeux noirs très vifs, profondément enfoncés sous l'arcade sourcillièr. Rien d'antipathique à première vue ; un peu du renard, beaucoup du coq de *mahala*.

Cet homme s'était arrangé de façon à jouir d'une réelle considération dans son quartier, qu'il habitait depuis quinze à seize ans. Alexoff, devenu Alexiou, posait pour le « fils de ses œuvres. » Il rappelait volontiers le temps où, en veste de molleton et en sandales, il trimbalait par les carrefours le broc de *braga* cerclé de cuivre ; un peu plus tard, il montait un premier échelon, poussant devant lui la voiturette du marchand ambulant de glaces et sorbets. Voici six ans qu'il avait loué la boutique du No 316 de la caléa Moshilor pour son commerce de bière de millet, puis la boutique voisine où il avait installé une petite épicerie. Il vivait là avec ses deux frères, Ivan et Grigoré, et son jeune neveu Ghéorghé, ou plutôt frères et neveu géraient les deux négociés,

tandis que Spirou Alexoff, toujours mis avec recherche, se promenait en ville et menait de front les plaisirs et la politique.

Cet homme aux dehors plutôt agréables, intarissable bavard, affichant vis-à-vis de ses voisins une condescendance un peu dédaigneuse, mais les traitant volontiers le verre en main, était en réalité un chenapan de la pire espèce.

N'avait-il pas dénoncé à Sarafoff, comme traître à la sainte cause macédo-bulgare, un de ses amis nommé Pandéli Stoïloff, dont il convoitait la femme Dokitza. Déjà la mort de ce Stoïloff était résolue, et le fameux Troleff de Roustchouk lui avait réglé son compte par un billet ainsi conçu : « Tout est arrangé, nous avons trouvé l'homme qui exécutera l'espion turc », quand l'époux de la belle Dokitza, prévenu on ne sait comment, put aller se justifier à Sofia et sauva sa tête. Quant à sa femme, il devait la perdre de toute façon, puisque, tandis qu'il plaidait sa cause auprès de Sarafoff, Spirou Alexoff le faisait dénoncer à la police roumaine comme révolutionnaire bulgare, si bien qu'au retour il trouva notre frontière fermée. Ce n'est là qu'un trait entre mille, mais il suffit à peindre l'homme.

Le local occupé par Spirou Alexoff se composait de quatre petites pièces sur caves : les deux magasins — *bragadjerie* et épicerie — communiquant par une porte aujourd'hui condamnée ; les deux arrière-boutiques où logeaient les trois frères et le neveu, deux par deux ; enfin une galerie vitrée sur laquelle prenaient jour ces deux pièces et qui donnait sur une vaste cour bordée de constructions. Là se trouvait une sorte de hangar fermé, dont le Bulgare se servait comme de lieu de débarras. Par la cour, on pouvait pénétrer chez lui sans attirer l'attention ; puis les deux arrière-boutiques, complètement isolées du dehors, semblaient faites à souhait pour les conciliabules criminels.

Depuis le lendemain de son retour de Sofia jus-

qu'au jour du crime, Stoïan Dimitroff passa de longues heures sous le plafond bas, lambrissé de planches peintes en rouge sombre, de la maison du *bragadiou*.

Là il fut d'abord choyé et chauffé de main de maître. Tous ceux qui l'avaient encouragé au crime préconisaient l'emploi de la hache, mais l'apprenti tailleur restait quand même incertain sur le choix de l'arme.

— Voyons, disait-il, il faut être fort et adroit pour bien porter le coup ; je ne suis pas Boïciou Ilieff, moi !... Vous me dites que ce Mihaïléano est vigoureux et agile... Si j'allais le manquer ?...

— Non, tu ne le manqueras pas, répondait Alexoff. Va fendre du bois dans ma cour, c'est un bon exercice...

Mais Stoïan Dimitroff s'y prenait gauchement ; il suait sang et eau pour mal débiter une bûche, ses mains délicates se couvraient d'ampoules.

— Et puis, disait-il, quand il faudra que je frappe à hauteur d'homme, la volée ne sera pas la même. Non, je manque de poigne... Autre chose encore, j'ai bien une hache chez moi, mais elle me ferait reconnaître.

Péteff, qui se trouvait là, avait réponse à tout :

— Eh bien, voles-en une dans un cabaret, dans une maison quelconque où tu ne seras jamais allé. De cette façon, on ne pourra établir à qui elle appartient, quand on la trouvera ; ou bien, si l'on découvre le propriétaire, il se débrouillera comme il pourra avec les *mamaligari*.

Stoïan Dimitroff suivit ce conseil et déroba une hache, strada Nerva-Trajan 12.

Il voulut s'habituer à la porter sous son vêtement, en évitant les mouvements qui pourraient trahir l'encombrant instrument ; c'était fort malaisé, toujours le manche dépassait ou saillait sous l'habit.

Marcou Bosnéakoff, cet autre sinistre gamin de vingt ans impliqué dans le meurtre de Fitowsky et

qui devait être condamné par contumace à vingt ans de travaux forcés, Marcou Bosnéakoff, avant de quitter Bucarest, était venu faire des gorges chaudes chez Spirou Alexoff, à propos de la naïveté du juge d'instruction qui lui donnait la clé des champs. Stoïan Dimitroff s'en trouva tout réconforté et fit part de son embarras à ce parfait connaisseur.

— Le manche de la hache ! répondit celui-ci... Ah ! ça, tu n'as donc jamais vu une canne à pêche ou une table à rallonges ?... On te fera un manche à charnière avec une virole... J'ai un ami sûr, un menuisier du nom de Haralamb Donewski ; je lui en parlerai, il t'arrangera cela en deux jours.

Et il le conduisit chez ce Donewski, qui était certainement au courant de la question, car il demanda : « C'est pour le Koutzo-Valaque, n'est-ce pas ? » et sur une réponse affirmative de Stoïan Dimitroff, il dessina un modèle de manche de hache se pliant en trois morceaux.

Mais, le lendemain, l'apprenti tailleur avait décidément changé d'idée. Il apporta chez Spirou Alexoff le revolver d'un de ses compagnons d'atelier, avec un poignard ayant appartenu à son oncle Pop-Arsoff.

— C'est décidé, dit-il au *bragadjiou*, plus de hache !... Inutile d'insister ; voilà mon affaire !

Spirou Alexoff prit le revolver déchargé et essaya la détente.

— Mais ton arme ne vaut rien, mon pauvre garçon !... Le percuteur n'a pas assez de force... le barillet tourne difficilement... Vois plutôt !

— Et moi qui n'ai plus d'argent pour une réparation et l'achat de cartouches !

— Tiens, voici quelques francs, va chez l'armurier de la rue Smârdan ; si ça coûte plus cher, je paierai la différence.

A partir de ce jour, par une nouvelle tactique, Spirou Alexoff et Achim Péteff affectèrent de considérer Stoïan Dimitroff comme un poltron qui ne

tiendrait pas sa promesse. Ils trouvaient que le temps passait et que l'affaire n'avancait pas. C'est pourquoi, dans le tramway, le jour des rencontres, l'étudiant avait soufflé à l'oreille de l'apprenti tailleur : « Tu n'es bon à rien, tu te vantes, puis tu ne fais aucune besogne.... Dis tout de suite que tu renonces, je saurai bien écrire en Bulgarie pour faire venir quelqu'un. »

Le même soir, après l'exercice de tir qu'avait surpris Iscousesco, Stoïan Dimitroff vint dire à Spirou Alexoff que le revolver fonctionnait à merveille et que la balle pénétrait dans un tronc d'arbre à une profondeur de trois doigts. Maintenant il était sûr de sa main ; il venait de brûler dix-huit cartouches, à six pas, et tous les coups avaient porté dans un numéro de la *Peninsula balcanica* pris comme but.

— Mihaïléano est plus large que son journal, tout est donc pour le mieux, dit le *bragadjiou* avec un mauvais rire.

— Au fait, je ne le connais pas encore ce Mihaïléano. Il faudra bien que tu me le montres ; tu me feras aussi voir sa maison.

— Viens me chercher demain à onze heures... Je recommence à espérer en toi. Nous allons prendre le *rakiou* de l'amitié...

CHAPITRE X

E C C E H O M O ! . . .

La nuit porte conseil. Quand Stoïan Dimitroff revint, le lendemain à onze heures, chez Spirou Alexoff, celui-ci avait déjà réfléchi aux inconvénients de se montrer au café Macédonia en compagnie de l'apprenti tailleur. Mais un compère était tout trouvé pour désigner la victime à l'assassin ; il n'aurait donc qu'à aboucher son homme avec un tiers.

Ils sortirent à pied, après la *tzu uica* de rigueur, en descendant la caléa Moshilor. Au moment de prendre le tramway électrique dans la direction du centre, Spirou Alexoff se ravisa :

— Faisons d'une pierre deux coups, dit-il ; avant de te faire connaître l'oiseau, je vais te montrer la cage...

Et ils remontèrent le boulevard Paké-Protopopescu jusqu'à la place formée par l'amorce en recul de la rue Iancouloui, presque en face de l'immeuble qu'a occupé pendant quelques années la crèche Sainte-Catherine.

Sans s'arrêter, Spirou Alexoff donna un coup de coude à Stoïan Dimitroff, en lui désignant du coin de l'œil la première maison à gauche de la rue.

— C'est là, dit-il.

L'apprenti tailleur leva la tête. Il aperçut, accoudés au balcon du premier étage un jeune homme et une jeune fille, — celle qu'il avait bousculée en montant en tramway, celui qui l'avait si joliment rabroué, le dimanche précédent.

Il les reconnut.

— Ne regarde donc pas comme ça, dit vivement Alexoff, ce sont ses enfants !

— Ah ! ce sont ses enfants ?...

Stoïan Dimitroff n'ajouta pas un mot, mais un sourire mauvais erra sur ses lèvres. En vengeant sa patrie, il vengerait aussi son insulte personnelle : celui qui l'avait traité de malotru pleurerait.

Arrivés à la station de la rue Trajan, ils prirent le tramway qui les porta jusqu'à la caléa Victoriei. Spirou Alexoff affecta de ne pas parler à son compagnon, de ne pas même le regarder, comme s'ils ne se connaissaient pas.

Une fois descendus, ils s'engagèrent dans la strada Doamnei et entrèrent dans la première maison de droite, chez le photographe Bourlakoff, l'ami auquel le *bragadjiou* avait assigné un rôle. Mihaïléano semblait devoir être tué avec la complicité de tous les Bulgares de Bucarest, — celui-là aussi était déjà au courant.

— Il est juste, dit-il à Spirou Alexoff, que chacun de nous ait sa part de risques. Reste là, je vais accompagner ce brave au café Macédonia.

Ils n'avaient qu'à traverser la rue, le café se trouvant dans le palais Nifon, non pas en façade sur la rue Doamnei, mais à gauche du passage qui conduit à l'église.

Ils pénétrèrent dans la salle longue et étroite, meublée de trois billards en enfilade. Au fond, on peut lire en caractères énormes : « Le crédit est refusé ». Le crédit... mais on y consomme si peu ! En revanche, l'établissement est toujours plein, les billards sont toujours occupés, les jeux d'échecs, de trictrac et de dames toujours en permanence. On y parle le roumain avec l'accent macédonien et aussi le dialecte koutzo-valaque.

Le tenancier de l'établissement, un petit homme à moustaches et cheveux gris — qui pleure encore son Mihaïléano en répétant : « On n'en verra jamais un autre comme lui ! » — l'excellent Mihalaké

Bouia se considère comme investi d'une haute mission, qu'il remplit d'ailleurs dignement : les parents de beaucoup d'étudiants macédoniens l'ont choisi comme correspondant de leurs enfants ; il reçoit en dépôt leur argent, dont il administre l'emploi, leur distribue la correspondance familiale... et fait crédit quelquefois, en dépit de la pancarte rébarbative.

Il était onze heures trois quarts. Malgré les vacances scolaires, la salle était presque pleine, les étudiants macédoniens n'ayant guère les moyens ni même le désir de retourner au pays entre la clôture et la réouverture des cours ; d'ailleurs le café Macédonia remplace suffisamment la patrie absente.

Les intrus y sont si rares que quand les deux nouveaux venus vinrent s'asseoir à une table, on les dévisagea avec une certaine curiosité.

Bourlakoff commanda deux tasses de café à la turque, la seule boisson que l'on consomme couramment chez le père Bouia. Il jeta autour de lui un regard circulaire et parut désappointé ; alors il se leva, feignant de chercher un briquet à allumettes, pour regarder dans un étroit cabinet sans battant de porte qui sert d'annexe à la grande salle. Quand il regagna sa place, le photographe eut un léger mouvement d'épaules qui signifiait : « Celui que nous cherchons n'est pas ici », puis un abaissement des paupières qui voulait dire évidemment : « Attendons ! »

Un numéro de la *Peninsula balcanica* trainait sur la table ; il le prit et feignit de le parcourir pour se donner une contenance.

Tout à coup, la porte s'ouvrit en coup de vent :

— *Sal'tare, patriotes !*

Mihaïléano venait d'entrer dans le café.

Tout le monde fut debout.

— *Sal'tare, patriotes !*

Et des poignées de mains aux vieux, et la joue pincée aux jeunes.

Pour gagner sa place habituelle au fond de la salle, il passa tout rouge, tout essoufflé, tout suant,

un bon sourire aux lèvres, devant l'apprenti tailleur et le photographe, et leur jeta machinalement son éternel « *Sal'tare, patriotes !* »

Et au regard interrogateur de Stoïan Dimitroff, Bourlakoff répondit tout bas :

— Voici l'homme !

CHAPITRE XI

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ.

Nous sommes chez Mihaïléano, dans la matinée du samedi 22 juillet.

Le professeur paraissait mélancolique. Assis dans son cabinet devant sa table de travail, il parcourait le No 27 de la *Peninsula balcanica*, portant la date du lendemain et qui, par extraordinaire, allait être mis en vente non pas le dimanche matin, mais dans la soirée du samedi.

Mme Mihaïléano s'approcha de son mari et regarda par dessus son épaule la feuille d'impression encore humide.

— Tiens, dit-elle, ton numéro n'est pas trop gai aujourd'hui. Des filets de deuil... deux articles nécrologiques en tête !...

— Oui, le roi Humbert et le duc Alfred de Cobourg, père de notre princesse... Quelle mort que celle du roi d'Italie !...

Et il lut lentement les premières lignes du journal, imprimées en caractères gras :

« Une main criminelle, instrument aveugle d'une secte qui professe des idées.... »

Sa femme l'interrompit :

— Je t'en prie, ne lis pas ça... je n'aime pas à entendre parler attentats... Il y en a partout de ces mains criminelles !....

— Partout, c'est vrai.... Ça n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dit qu'il faudrait veiller sur notre roi.... On ne veut pas croire, on me prend pour un halluciné.

— Le roi... mais il n'y a pas que les rois de menacés... Et encore ce sont les mieux gardés.

— Tu vois bien que non...

— Tiens, tu as eu tort de recommencer ton journal...

— Au point de vue affaire, je n'en disconviens pas... Je ne risque pas de m'enrichir ; j'ai dû emprunter cinquante francs pour le papier de ce numéro... Mais il n'y a pas que le point de vue affaire... A propos, nous allons ce soir chez les Dimitresco...

— Non, mon ami, couchons-nous plutôt de bonne heure... Demain, tu me mèneras à la campagne, comme nous en avons fait le projet.

— L'un n'empêche pas l'autre. J'ai promis. Nous rentrerons avant minuit.

— C'est que je ne me sens pas bien, aujourd'hui....

— Raison de plus, tu as besoin de distractions. La journée sera étouffante ; nous prendrons un peu l'air, ce soir... c'est entendu. Tu vas voir à qui tu feras plaisir... Zimtzica !...

La petite Zoé accourut à cet appel. Elle s'assit sur les genoux de son père, qui l'embrassa tendrement.

— Voyons, Zimtzica, veux-tu venir après le dîner chez les Dimitresco ?

— Mais oui, papa, je veux bien. Ça m'amusera beaucoup.

— Et si nous allions passer l'après-midi de demain dans un beau jardin, chez mon ami Hiricesco, derrière le cimetière Bellio ?

— Comment, c'est derrière un cimetière que tu veux nous mener ? s'écria Mme Mihaïléano. En voilà une partie de plaisir !

— Rassure-toi, c'est beaucoup plus loin... Et puis, si je devais avoir peur, ce serait plutôt des vivants que des morts.

Mihaïléano sortit. Il alla au ministère de l'instruction publique, où il eut avec le secrétaire général,

M. Laurian, une assez longue conversation portant sur les écoles de Macédoine, à propos d'une réduction projetée sur les appointements des professeurs. Il en revint attristé, assez découragé même, sans faire son apparition habituelle au café du père Bouia.

Il mangea peu à déjeuner. Sa femme l'interrogea sur l'emploi de sa matinée. Mihaïléano répondit évasivement :

— Tout ne va pas comme je voudrais.

Zoé et Victor ne participaient pas à la tristesse de leurs parents. Ils se faisaient une joie de la sortie promise pour le lendemain.

— Quel dommage, maman, que ta robe ne soit pas prête ! dit Zoé.

— Elle serait prête que je ne la mettrais pas à cette occasion.

— Quelle robe ? demanda Mihaïléano.

— Une robe dont j'ai choisi l'étoffe à la Lips-cani, quand je suis sortie avec la petite... une robe noire.

— Pourquoi noire ?

— Mais toutes les femmes ont une robe noire, et je n'en avais pas, moi...

— Cela peut toujours servir, en effet.

Et sur cette réflexion, Mihaïléano demanda un petit air de piano à sa fillette, qui s'exécuta de bonne grâce.

Vers trois heures, il sortit pour aller au café Macédonia.

Arrivé au bas de l'escalier, Mihaïléano demanda à sa femme qui l'avait regardé descendre, appuyée à la rampe du palier :

— Qu'as-tu donc fait des collections de journaux qui se trouvaient dans ce coin, sous les marches ?

— Elles sont au grenier depuis hier. Ça me faisait mal de les voir... Pour l'agrément que me donne ta *Peninsula balcanica* !

Mihaïléano n'insista pas. Vite au tramway électrique.

A son retour, il rapportait au logis sa bonne humeur habituelle. Mihaïléano s'était senti les coudes avec ses compatriotes, qui lui avaient refait la chaude atmosphère dans laquelle s'épanouissait son cœur. On avait parlé du retard apporté à l'instruction de l'affaire Fitowsky. Mihaïléano avait dit :

— Il faut bien que messieurs les juges d'instruction aillent aux bains de mer !... Il n'y a que les assassins qui ne chôment pas.

Mais si, dans la matinée du 22 juillet, Mihaïléano paraît avoir eu de vagues pressentiments, il est certain que les dernières heures de sa vie n'en furent pas troublées. Jamais il ne se montra plus gai, plus cordial, plus dégagé des soucis personnels et des préoccupations politiques. Les hommes du tempérament du Grècou sont foncièrement optimistes, sans quoi ils ne rédigeraient pas une *Peninsula balcanica*; ils ont la foi du charbonnier qui ne s'attarde pas à regarder l'envers des choses.

Peut-être Mihaïléano ne serait pas mort, malgré Stoian Dimitroff, malgré Sarafoff; le destin allait lui tendre la perche. Il ne voulut pas la saisir, parce qu'il fallait que Mihaïléano mourût.

Après le dîner, qu'ils prirent à sept heures, Mme Mihaïléano déclara, en effet, à son mari que décidément elle se sentait trop souffrante pour sortir. Ils devraient donc s'excuser auprès de la famille Dimitresco.

— Tu écriras que nous irons un autre soir. Victor portera le billet.

— Voyons, Polka, un petit effort ! On nous attend, on a fait certainement quelques préparatifs pour nous recevoir. Nous ne pouvons pas désoblicher de bons amis... Ton indisposition cédera. Je vais te chercher un peu de morphine.

Il était huit heures du soir. Mihaïléano sortit, muni d'une ordonnance médicale, pour aller faire préparer la recette.

Il ne remarqua pas qu'un jeune homme le suivait à quelque distance. C'était Stoian Dimitroff.

Le misérable ne perdit pas de vue Mihaïléano jusqu'à une pharmacie de la caléa Moshilor. Il attendit que le professeur en ressortît et lui emboîta encore le pas jusqu'à sa porte. Stoïan Dimitroff eut un instant la pensée de tirer, mais le soleil était encore à l'horizon et les promeneurs circulaient en grand nombre sur le boulevard.

— J'ai manqué mon coup, se dit l'apprenti tailleur, peut-être ne sortira-t-il plus.

Et si Mihaïléano, cédant aux instances de sa femme, n'était pas ressorti, qui sait si l'occasion se fut représentée? qui sait si la police, mise en éveil, n'eut pas expulsé Stoïan Dimitroff?

Victor ne devait pas accompagner ses parents; un jeune ami l'attendait. Zoé s'était déjà apprêtée pour sortir: une robe blanche, une blouse et une cravate rouges, un nœud rouge dans les cheveux — deux couleurs symboliques: innocence et sacrifice.

Ils quittèrent la maison vers huit heures et demie. Mme Mihaïléano, visiblement souffrante, s'appuyait au bras de son mari. Ils n'avaient d'ailleurs à faire qu'un très court trajet pour se rendre chez leurs amis.

Stoïan Dimitroff avait attendu, à tout hasard, en se promenant sans affectation sur le boulevard.

Il rejoignit les Mihaïléano et maintint entre eux et lui une distance d'une vingtaine de pas. Pour l'assassin, il n'était pas question de commettre immédiatement le crime; la nuit n'était pas encore venue; derrière Cotrocéni, le ciel était couleur de safran; les gens prenaient le frais sur le pas des portes; mais Stoïan Dimitroff comptait bien trouver le moment propice, avant la fin de la promenade des parents et de l'enfant.

Le misérable les vit entrer au numéro 31 de la rue Tzépesh-Voda. Ils n'étaient donc pas sortis pour faire un simple tour. Tant mieux! il y avait des chances pour qu'ils rentrassent tard. Et Stoïan Dimitroff s'installa dans un cabaret voisin de la mai-

son occupée par le réviseur scolaire Dimitresco. Il alluma un cigare et but deux ou trois verres de vin.

A quoi pensait-il ? aux paroles de Sarafoff : « Ce n'est pas à toi, soldat d'une idée, que je promets un avenir meilleur ; mais tu es un caractère, et il nous faut des hommes de ta trempe. Nous ne les laissons pas languir, ceux-là, dans les bas-fonds sociaux. »

Et il s'attendrit à l'idée que, s'il devenait seulement sous-préfet, après avoir reçu un peu d'instruction, sa mère et ses sœurs seraient fières de lui.

La plus jeune de ses sœurs avait précisément l'âge de la fille de Mihaïléano. Cette association d'idées ne troubla aucunement la conscience du misérable.

CHAPITRE XII.

UN PAR TERRE, TOUS DEBOUT !

Il était onze heures trois quarts, lorsque les invités de M. Dimitresco quittèrent la maison. La soirée s'était passée à causer et à jouer aux cartes. On se sépara gaiement ; sur le seuil, il y eut de longs adieux et des promesses de revoir prochain.

Stoian Dimitroff avait rapidement payé sa consommation. Mais quelle ne fut pas sa déception lorsqu'il s'aperçut que les Mihaïléano étaient accompagnés de deux personnes, un capitaine et sa femme. Il eut envie d'abandonner la partie, pour ce jour-là du moins. Le sabre de l'officier battait bruyamment le pavé, comme pour avertir le misérable que la lame sortirait toute seule du fourreau, s'il osait donner suite à son abominable dessein.

Stoian Dimitroff se dit pourtant que de deux choses l'une : ou bien l'officier accompagnerait Mihaïléano jusqu'à son domicile, ou bien les deux couples se sépareraient avant que le directeur de la *Peninsula balcanica* eût gagné la rue Iancouloui. Dans le premier cas, l'apprenti tailleur rentrerait tranquillement chez lui, résigné à subir les sarcasmes de Péteff et d'Alexoff ; dans le second, il ne s'inquiéterait pas de la présence de Mme Mihaïléano et de sa fillette et exécuterait l'ordre homicide de Sarafoff.

Précisément, au lieu de couper en ligne droite dans la direction de la strada Iancouloui, les cinq personnes se dirigèrent vers la rue Popa-Nano, où résidait le capitaine. Celui-ci rentra chez lui avec sa femme, après des serrements de mains et de cordiales paroles échangées.

Puis Mme Mihaïléano s'appuya au bras de son mari et ils prirent par le plus court le chemin de leur maison, précédés par Zoé qui marchait à trois ou quatre pas en avant.

La rue était déserte. Ils firent environ deux cents pas, très lentement. Mihaïléano racontait ses impressions de la journée. Tout à coup Mme Mihaïléano se retourna :

— On marche derrière nous... J'ai peur !

— Que tu es enfant avec tes peurs, ma pauvre amie ! dit Mihaïléano.

Stoïan Dimitroff, qui s'était rendu compte de la méfiance qu'il inspirait, passa sans affectation de l'autre côté de la rue.

Quelques centaines de pas portèrent les Mihaïléano tout près de chez eux. Ils allaient atteindre l'angle de la rue Linishtéi.

— À propos de peur, dit le professeur, tu en aurais eu une belle, ce matin, si tu t'étais trouvée à ma place. Comme je sortais du ministère, j'ai vu tomber à mes pieds un homme frappé de mort subite....

Stoïan Dimitroff avait quitté l'autre trottoir ; maintenant il marchait à pas de loup derrière Mihaïléano. La rue était absolument déserte ; l'endroit, propice pour un assassinat, était relativement obscur, à égale distance de deux lanternes à gaz assez espacées.

Tout à coup, un éclair, une détonation, un nuage de fumée.

Mme Mihaïléano se retourna. Elle ne vit personne. L'assassin, qui avait tiré à deux pas dans le dos du professeur, s'était porté vivement à gauche de sa victime pour presser la détente une seconde fois, en visant le cœur. Le revolver ne fonctionna pas : une balle avait suffi d'ailleurs.

Zoé, elle aussi, s'était retournée sans comprendre.

Tous les trois restèrent un instant immobiles, sans une parole, frappés de stupeur, tandis que Stoïan Dimitroff prenait la fuite en perdant son chapeau.

— *Ils m'ont tué!... ils m'ont tué!*

La victime du Comité révolutionnaire macédonien avait donc compris d'où partait le coup. Il était juste que le patriote sût qu'il tombait victime d'une noble cause.

Puis l'instinct de la conservation l'emporta. A des vitesses différentes, l'enfant, la mère, le père coururent vers la maison. Zoé arriva la première sous la porte cochère. Elle resta là, elle attendit.

Trois secondes plus tard, Mme Mihaïléano, qui était tombée et s'était relevée, s'engouffrait dans le vestibule et gravissait l'escalier, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait. La peur avait donné des ailes à cette femme qui, tout à l'heure, avançait si péniblement, en pesant sur le bras de son mari.

Trois secondes encore, et ce fut Mihaïléano.

Il arriva en chancelant jusqu'au seuil de sa porte, comme le lion blessé qui revient mourir dans son antre, et là seulement il s'affaissa dans les bras de sa Zimtzica.

Celle-ci le coucha doucement sur les carreaux de basalte de l'allée.

— De l'eau... un oreiller... j'étouffe! dit le mourant.

Ce furent ses dernières paroles.

Zoé arracha la cravate de son père et ouvrit largement le col de la chemise. La piété filiale l'inspirait, ou plutôt elle agissait automatiquement, sans plus se rendre compte de ses actes que ne le faisait, là-haut, sa mère hébétée par la douleur, parcourant sans rien voir, les bras ballants, les pièces de l'appartement.

De la main gauche, l'enfant soutenait la tête du mourant. Quand elle retira sa main droite, qui avait mis à nu la poitrine de Mihaïléano, cette main était rouge de sang, — car la balle avait traversé le corps.

Déjà les voisins s'empressaient autour de la vic-

time. Des cris, de la confusion. Un sergent de ville était accouru, — ce vieux Vélesco à moustaches grises que nous avons trouvé au jardin de Cismégiou, au début de cet ouvrage.

Il siffla. Deux de ses collègues entendirent cet appel. Quelques explications rapides, et tous les trois se précipitèrent à la recherche de l'assassin.

— Un médecin !... Une voiture !... A l'hôpital !...

Les voisins allaient au plus pressé. Personne ne s'occupait de Zoé.

Elle restait là, très pâle, les yeux hagards, les mâchoires serrées. Machinalement, elle regarda sa main ; en la voyant toute rouge, elle étouffa un cri d'angoisse.

Et l'enfant leva cette petite main vers le ciel, comme pour en appeler là-haut de la méchanceté des hommes. Oui, sans s'en douter, Zoé Mihaïléano eut le geste légendaire du paladin Roland qui, couché sous le pin de Roncevaux, navré de cent blessures, tendit son gant à Dieu.

Anna Marinoff avait voulu se faire justice à elle-même ; Zoé Mihaïléano remettait sa cause à Celui qui nous juge tous en dernier ressort. L'appel de la jeune fille devait être entendu.

Et elle est aujourd'hui la fille adoptive de la Patrie roumaine, entourée de respect et d'affection. Nous avons demandé à cette enfant si elle haïssait Stoian Dimitroff, si elle haïssait Sarafoff ; elle nous a répondu : « Je ne hais personne, je n'ai jamais haï personne. » Zoé Mihaïléano ira dans la vie avec l'aureole du malheur, qui la rend auguste et sacrée.

On avait déposé la victime dans une voiture.

Aidé d'un voisin, Victor soutenait dans ses bras son père mourant. Le fiacre brûla le pavé jusqu'à l'hôpital Coltza, où Mme Mihaïléano alla bientôt rejoindre son époux. Le martyr devait rendre l'âme sans reprendre connaissance.

Des personnes compatissantes s'empressèrent auprès de celle qui allait perdre le plus tendre des

pères. Et comme il arrive souvent après une poignante émotion, l'enfant dormit profondément cette nuit-là.

Au matin seulement, quand elle se leva, les souvenirs tragiques de la veille lui revinrent confusément. Elle courut à la fenêtre. A ce moment, le vent agita le drapeau de deuil que l'on avait arboré au balcon. L'étoffe noire frappa contre la vitre. Zoé la vit et se prit à pleurer. Elle se sentit orpheline....

Allons retrouver l'infâme Stoïan Dimitroff au moment où il perdait son chapeau, comme Felton, le meurtrier de Buckingham, à qui nous l'avons comparé. Il s'en aperçut trop tard. Revenir sur ses pas pour le chercher, — impossible ! Déjà il entendait les sifflets des sergents de ville qui se répondaient de tous côtés. Le crime était découvert.

Et tremblant d'être arrêté, — car l'attention se porterait inévitablement sur un homme allant tête nue par les rues, — l'émissaire de Sarafoff eut l'idée de se cacher dans une maison en construction de la rue Plantélor.

Quelques minutes s'écoulèrent, longues comme des siècles. Blotti derrière un amas de briques, replié sur lui-même, le menton sur les genoux, Stoïan Dimitroff se faisait petit, l'oreille aux aguets, les yeux dilatés par l'angoisse.

Des pas pesants approchaient.

— Cherchons par ici, dit une voix rude.

Alors le misérable sentit une sueur glacée perler à ses tempes.

Il entendit le bruit d'allumettes frottées contre de l'étoffe. Une vague lueur lui fit apercevoir deux sergents de ville, un vieux et un jeune.

— Vois donc par là-bas au fond, Zaganesco ! dit le vieux ; tu as de bons yeux, toi.

— On dirait qu'il y a un homme....

— Tâchons d'être plus heureux qu'il y a trois ans à Cismégiou !

— Mais oui, il y a un homme... Arrive à l'ordre, toi, là-bas !

Stoian Dimitroff simulait un profond sommeil, pour reculer, de quelques secondes peut-être, une arrestation désormais fatale.

Une poigne solide s'abattit sur son épaule.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Il ne répondit pas.

— Allons, debout ! ordonna le vieux sergent Vélesco.

Zaganesco prit le faux dormeur sous les aisselles et le souleva comme une plume.

— Ramasse ton chapeau, au moins !

Toujours pas de réponse.

— Ah ça, qu'as-tu fait de ta langue ?

Vélesco inspecta les poches du rôdeur nocturne. Il en sortit d'abord un revolver, puis un poignard.

— C'est l'assassin, nous le tenons ! dit-il.

Et approchant le revolver de son nez, il renifla fortement.

— Le canon sent encore la poudre, le coup vient d'être tiré... Vite au commissariat !

— Est-il mort ? demanda sourdement Stoian Dimitroff.

— Ça, tu l'apprendras plus tard, répondit le vieux sergent.

Et se tournant vers son jeune camarade :

— Je comprends la chose, moi... Il y a du Bulgare là-dessous.... C'était un grand patriote que Mihaïléano... Mais, avec les Roumains, il ne faut pas plaisanter : un par terre, tous debout !

CHAPITRE XIII.

RACHEL NE SE MARIERA PAS ENCORE.

C'était le dimanche matin.

Mihaïl Sobotinoff relisait pour la dixième fois peut-être une lettre de son père, et, pour la dixième fois, Rachel, le front appuyé contre l'épaule du jeune homme, suivait les lignes. Il ne faut pas oublier qu'ayant passé plusieurs années de sa vie à Roustchouk, elle possédait parfaitement la langue bulgare.

Voici ce que disait popa Sobotinoff :

Mon cher enfant,

« J'ai reçu ta lettre et celle d'Anna, ma fille bien-aimée.

« J'admire les desseins de Dieu et si je crois que chacun peut se sauver selon sa foi, pourvu qu'elle soit sincère, je n'en suis pas moins heureux que le troupeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ se trouve augmenté d'une brebis. Cette brebis, tu la conduiras sous ma houlette et je l'aimerai entre toutes.

« Le Maître a dit : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux ne seront plus deux, mais ils seront une même chair. » Par une grâce spéciale, tu n'auras pas à quitter ton père et ta mère, et la douce orpheline de Bucarest trouvera ici ce que Dieu lui a ravi là-bas, un père et une mère.

« Nous vous attendons avec une impatience qui

admet cette réserve : que notre chère Anna, ayant terminé ce qu'elle avait à faire en Roumanie, puisse, elle aussi, revenir à la Vallée des Roses. Je tiens expressément à ce qu'elle vous serve de marraine nuptiale, avec M. Serge Dostoïeff comme parrain. J'ose espérer que le bon M. Iscousesco, qui a été l'instrument de la Providence, voudra bien assister au mariage de sa pupille avec le fils du pauvre pope Sobotinoff.

« Ta fiancée est beaucoup trop riche pour nous, quant à l'avoir matériel ; en serait-elle privée, qu'elle serait encore riche : elle possède, me dit Anna, toutes les grâces de l'esprit et du corps et, ce que je prise bien davantage, tous les dons de l'âme, — Dieu nous comble.

« Ton père et ta mère vous bénissent tous les deux. Oui, je bénis ta douce Maria, — laisse-moi lui donner le nom de son baptême, non sans me souvenir que Rachel, épouse du patriarche Jacob, père de Juda, fut l'auguste aïeule de la Vierge.

« Venez donc, mes enfants, venez, mes trois enfants, Anna, Maria, Mihaïl, à la Vallée des Roses ; un père, une mère, des frères et des sœurs vous tendent les bras ! J'aurai assez vécu pour voir le meilleur des fils asseoir à son foyer la plus aimable des femmes. »

Popa Sobotinoff.

— Comme il est bon, ton père.... notre père !.... s'écriait Rachel ; et qu'il me tarde de connaître tous les tiens !

— Mais puisque nous partons demain !.... Iscousesco a dit que la présence en Roumanie d'Anna et de Serge n'est plus indispensable.... Et lui-même viendra assister à notre mariage, selon le vœu de mon père et le nôtre.

Rachel resta un instant à rêver.

— Qu'est-ce qu'il est, notre cher Iscousesco ? Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il fait le bien....

Rachel devenait donc curieuse ?

Ceci se passait dans la maison de la rue Labirint.

Anna et Serge pénétrèrent dans la pièce où les deux jeunes gens devisaient innocemment.

Rachel ne souleva pas sa tête penchée sur l'épaule de Mihaïl.

— Ils sont purs, soupira Anna.

Serge lui fit écho :

— Ils sont heureux.

— Ainsi, petite sœur, tu es contente de partir ? dit Anna à Rachel.

— Contente, oui sans doute, répondit la jeune fille. Mais avec lui... et avec vous, où ne serais-je pas contente ?... Si, pourtant, je veux aller embrasser son père et sa mère, ses frères et ses sœurs.... Et toi, *tanti*, es-tu contente de partir ?

— Contente, oui sans doute...

Et Anna Marinoff s'arrêta.

— Finis la phrase, *tanti*, finis la phrase comme moi !

Rachel avait regardé Serge à la dérobée. Mais quand elle vit un pli douloureux au front de Dostoïeff, elle comprit que tout le monde n'était pas au diapason de son bonheur, et dans son regret d'avoir fait inconsciemment de la peine à ceux qu'elle aimait, à ceux qui lui avaient amené son Mihaïl adoré, elle se jeta dans les bras d'Anna.

— Sois heureuse par lui et qu'il soit heureux par toi ! lui dit Anna.

Puis à voix très basse :

—Et ne cherche pas à comprendre ce qu'on ne te dit pas.

La porte s'ouvrit vivement.

Iscousesco entra, mais un Iscousesco que les quatre amis ne connaissaient pas, grave, soucieux, pâle, les yeux brûlés par l'insomnie.

— Débouchez vos valises ! Votre départ est dif-

féré. Je vous prie instamment de m'accorder encore huit jours, rien que huit jours....

— Mais que se passe-t-il ? interrogea Serge.

— *Ils* ont assassiné Mihaïléano.... Et puis il y a bien autre chose... Que sera-t-il des relations des deux pays, si...? Mes bons amis, je vous en conjure, aidez-moi à déjouer l'action de Sarafoff!... C'est à Sinaïa que je dois vous conduire....

— Parrain, et mon fil d'or !....⁽¹⁾

Ce fut le cri de l'égoïsme amoureux que ne put réprimer Rachel. Il ne lui était donc pas si indifférent de rester ou de partir.

— Ah! ma pauvre enfant, dit Iscousesco avec un grand geste découragé, Sarafoff n'a fait qu'une bonne action dans sa vie, c'est quand il t'a tirée de sous les pieds des chevaux ; et maintenant, cette bonne action, il la gâte, puisque tu lui devras le retard de ton mariage.

— Je vais donc rougir d'être bulgare ! s'écria Anna.

— Mais quel rôle jouons-nous ! dit Serge. Monsieur Iscousesco, Anna vous a offert ma poitrine pour la mettre entre votre roi et une bombe ou un poignard.... Je n'ai pas autre chose à vous donner !

Il y eut un silence pénible.

— Soit, dit Iscousesco, partez !

Encore un silence.

Anna le rompit par ce simple mot :

— Nous resterons.

⁽¹⁾ En Orient, le flot de fil d'or dans la chevelure remplace le voile des mariées.

LIVRE V.

LES HEUREUX DE LA VIE

CHAPITRE I.

SINAÏA.

Le roi venait d'éprouver un de ces déchirements qui rétablissent l'égalité entre un souverain et le dernier de ses sujets : sa mère bien-aimée et vénérée, la princesse douairière Joséphine de Hohenzollern avait fermé les yeux, le 6 juin, après une longue et belle vie, parée de toutes les vertus et de toutes les grâces.

Tandis que tous les Roumains s'associaient à la douleur de leur roi, Carol ensevelissait dans la solitude de Sinaïa le secret de ses larmes. Castel-Pélesh était donc assombri par le deuil, au moment où nous y conduisons nos lecteurs.

Tous les Roumains connaissent ce séjour enchanté, dont les maîtres sont si hospitaliers et qu'on prendrait volontiers pour le royaume Bleu des contes.

C'est en 1871 que le prince Charles et la princesse Elisabeth vinrent pour la première fois passer l'été à Sinaïa, loin de l'étouffante chaleur de la plaine, dans la saine atmosphère des altitudes alpestres.

Sinaïa est assise au cœur des Carpates roumaines, exactement à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la partie la plus accidentée de la vallée de la Prahova, et la gorge latérale formée par le Pélesh, où fut édifié le château royal, est sans contredit un des sites les plus sauvagement poétiques que l'on puisse voir, avec les hautes cimes qui le dominent, les bois profonds qui l'enveloppent et le torrent écumeux qui y bruit.

Au dessous de la région à jamais inviolable des mornes gris, arides et dénudés, où nichent les aigles, où bondissent les chamois, où se cavent les ours, il n'y avait jadis, pour animer un peu cette solitude, que le vieux monastère à la silhouette humble et recueillie, dont la nouvelle ville a pris le nom; et le voyageur qui y a passé il y seulement vingt-cinq ans, se croirait le jouet d'un songe, s'il refaisait aujourd'hui le voyage, en trouvant dans cette vallée déserte, d'abord l'un des plus merveilleux châteaux modernes, puis l'une des plus coquettes stations mondaines de l'Europe, avec ses grands hôtels entourés de vastes promenades éclairées à la lumière électrique, son luxe d'équipages et de livrées, ses centaines d'habitations de plaisance, villas à l'italienne, chalets suisses, fantaisistes bastides ou maisonnettes rustiques, — tout cela donnant une impression de vie élégante et facile.

A défaut d'autre demeure, c'est au monastère même, où l'on avait aménagé des cellules pour les recevoir, que les hôtes princiers descendirent pour la première fois, il y a près de trente ans.

Bien souvent leurs promenades avaient conduit Carol et Elisabeth le long du Pélesh, qui coule dans le ravin sous les murs du couvent, traçant une courbe assez isolée pour rester à perpétuité une retraite en pleine nature, et assez large pour offrir l'emplacement d'un château royal, avec ses dépendances et son parc. Aussi bien est-ce dans ce val romantique, fermé du côté de la Prahova par un éperon de la montagne et grandiosement entouré vers le fond par les cimes rocheuses des Boucégi, que le roi résolut de bâtir son castel, auquel il a donné le nom même du ruisseau, le créateur original du site où devait s'élever la résidence.

Le décor et l'édifice sont si intimement unis l'un à l'autre qu'ils forment un tout inséparable. On croirait que sous le coup d'une baguette magique, la roche primitive s'est changée en murailles pour

former la maçonnerie, les sapins séculaires en charpente pour s'agencer en tourelles, l'éternel torrent en aqueduc pour jaillir en jets d'eau.

Ce n'est pas Versailles, — il faut au palais de Louis XIV ses larges horizons ; ce n'est pas Chambord, — il faut au château de François Ier le calme miroir du Cosson, affluent de la Loire paresseuse ; toutes les ordonnances solennelles de la Renaissance classique eussent détonné dans cette ambiance accidentée et fruste. Un château à la silhouette hardiment découpée, aux lignes résolument verticales, pouvait seul s'harmoniser à celles du paysage de Sinaïa ; on devait donc trouver un style qui ne fût point en désaccord avec le redoutable voisinage de toutes ces crêtes ébréchées qui semblent les ruines foudroyées d'une forteresse de titans.

L'architecte triompha de cette difficulté en s'inspirant des motifs de la Renaissance allemande du XVI-ème siècle, où de nombreux ressouvenirs des formes gothiques ont persisté dans les profils élancés et les combles à pignons. Partout, sous ses toits sommés de clochetons, éperonnés aux angles de gargouilles chimériques et hérissés d'épis et de fleurs en fer forgé, ce ne sont que fenêtres en encorbellement, coins de chambre à galerie, tourelles d'angle qui ménagent dans les pièces régulières des retraites où l'on peut s'isoler et qui s'accusent sur le champ des façades par des ressauts, des saillies et des accidents multiples.

Un massif donjon carré s'élève à l'angle occidental du château ; décoratif avant tout, il sert de bonne grâce d'horloge et de beffroi. Les grandes baies dont il est percé, les charmantes galeries qui courrent autour des quatre faces, les gracieux grillages en fer forgé qui décorent les fenêtres, lui ôtent l'aspect maussade des grosses tours du moyen-âge. Mais tout inoffensif et humanisé qu'il soit, ce donjon, qui commande par sa haute taille toute la toiture du bâtiment au manteau d'ardoise chevronné de noir et

de rouge, suffit à donner au castel un cachet seigneurial des plus saisissants.

Ce qui d'autre part frappe surtout dans l'ensemble de l'édifice et dès l'extérieur, c'est l'heureux emploi du bois ; les vérandas reliant de colonne en colonne les principaux corps de bâtiment, les sveltes balcons suspendus comme des passerelles aux étages des tours, les boiseries ajourées qui les enrichissent, les poutraisons apparentes dans les murs briquetés, les pannes et les chevrons enchevêtrés qui étayent les pignons, — l'ensemble de cette architecture lignueuse qui revêt la maçonnerie comme d'une dentelle amenuisée, imprime par sa légèreté à ce castel aux substructions robustes un air rustique et simple qui plaît d'autant plus qu'il est mieux approprié à l'idyllisme montagneux du site. S'il est vrai que l'architecture de la vallée soit le chalet, et celle du rocher le château-fort, on peut dire que Castel-Pélesh, qui commence en forteresse pour finir en chalet, marie ces deux éléments de très habile façon.

Tel il paraît, sous les soleils de l'été, formant le centre d'un cirque de montagnes, avec la forêt l'environnant de toutes parts. Et quelle forêt ! sombre, mystérieuse, — malaisée à surveiller aussi, un point de vue que nous ne saurions omettre. C'est là qu'Iscousesco aurait dû dire à Rachel le conte de la Belle au bois dormant, là où n'a jamais retenti le bruit de la cognée, où depuis des siècles les sapins géants tombant de vieillesse, écroulés les uns sur les autres, se couchent pour mourir, bientôt ensevelis sous un linceul de mousses et de fougères, parmi l'éternelle verdure de la jeune futaie qui s'élève.

Le tableau est digne du cadre, et l'on comprendra mieux maintenant la valeur de ce lapidaire quatrain, composé par le poète Alexandri pour être encastré dans la muraille, et qui avait frappé l'attention du prince de Bulgarie, lors de sa visite à Castel-Pélesh. Oui, le roi Carol peut être fier d'a-

voir « fondé sa demeure » en même temps que « son royaume. »

Au mois de juillet 1900, malgré l'Exposition de Paris, le monde élégant était fort nombreux à Sinaïa, — toutes les villas occupées, les hôtels pris d'assaut ; si l'on était assuré d'avoir le couvert mis chez Ungarth, il fallait pleurer pour y trouver un gîte.

L'assassinat du roi Humbert avait produit une profonde impression ; le ministre d'Italie et la marquise Beccaria d'Incisa, en grand deuil, recevaient les condoléances ; il n'était question que des attentats anarchistes. On comprend donc quelle émotion souleva le crime politique de 22 juillet parmi les hôtes de notre station estivale, capables d'en mesurer les conséquences avant même qu'ils apprisseent que la vie du roi Carol avait été menacée par les révolutionnaires bulgares.

CHAPITRE II.

L'ÉDÉLWEISS.

C'était à Sinaïa, dans la matinée du 25 juillet. Serge et Anna, Mihail et Rachel s'étaient installés, la veille, dans une maisonnette de la rue Fournica qu'Iscousesco avait louée à leur intention, par l'intermédiaire discret d'un agent de la sûreté.

— Je vous rejoindrai dans deux ou trois jours, avait-il dit. Promenez-vous beaucoup, inspirez-vous des circonstances! D'ici à une semaine, je le répète, toutes les mesures seront prises pour que je puisse vous renvoyer chez vous avec mes actions de grâce.

Ils sentaient bien que prévoyant une grande rafle de Bulgares, dans laquelle le bon grain ne serait pas toujours séparé de l'ivraie, Iscousesco avait voulu leur épargner l'ennui de se trouver à Bucarest au moment où tant de leurs compatriotes, plus ou moins compromis, allaient subir les conséquences d'un forfait odieux. Si le policier avait tant insisté pour qu'ils prolongeassent d'une semaine leur séjour en Roumanie, leur ami avait ses raisons: d'une part, ne pouvant s'établir en permanence à Sinaïa, à un moment où il devait se tenir à la disposition du magistrat chargé d'instruire l'affaire Mihailéano, il estimait que la vigilance de Serge et d'Anna s'y exercerait utilement en ce qui concerne la sécurité du roi, le seul objet pour lequel il eut sollicité et obtenu leur concours; d'autre part, il lui répugnait que ces auxiliaires si précieux, si désintéressés — eux qui, à la foire des Moshi, avaient prévenu un attentat contre le souverain — pussent être confon-

dus avec les étrangers suspects qui, de gré ou de force, passeraient la frontière en masse.

N'oubliions pas ceci: lié par sa parole tant vis-à-vis d'Anna et de Serge que vis-à-vis d'Alexandre Trifonoff, Iscousesco était seul parmi les Roumains à connaître avec précision des intentions régicides qui, au moment où s'ouvrit le procès, rencontraient encore des sceptiques. Mais du moment où le policier sut que l'instruction était confiée à M. Ion Floresco, il se frotta les mains, en disant :

— Ça va marcher avec celui-là! Il saura faire causer Trifonoff et les autres... Avant huit jours, il ne sera plus besoin de mes gardes du corps volontaires. D'ici là, les Roumains, qui savent assez ce que vaut leur roi, auront appris à le garder eux-mêmes.

Mais cette surveillance si nécessaire, de la part des autorités, ne s'exercerait pas avant que M. Ion Floresco eût jeté son cri d'alarme. En attendant, les révolutionnaires bulgares, mis en appétit par le meurtre de Mihaïléano, étaient dans le cas de faire à Sinaïa une tentative dans le genre de celle du 26 mai. Un mot de Serge, à propos des boiteux et des béquillards, faisait croire à Iscousesco que Sarafoff persistait dans son dessein de « supprimer » le roi Carol. Cette vague indication, le Bulgare l'avait donnée avec une répugnance visible. Il n'en dirait pas davantage, lui qui avait saisi le panier aux bombes sans souffler un mot sur le compte du porteur; mais si le rôle de dénonciateur n'était pas fait pour un Serge Dostoïeff, celui-ci avait assez prouvé qu'il était capable, par amour pour Anna et par haine pour Sarafoff — en dehors même des scrupules d'une conscience ramenée au bien, — de mettre sa poitrine entre Carol et les bombes de ses compatriotes.

Même à Sinaïa, les quatre nouveaux venus n'entendaient que paroles désobligeantes contre les Bulgares. Sous le coup de la première impression, les Roumains n'établissaient pas encore de distinction

entre les bons et les mauvais éléments d'un peuple qui oppose des popa Sobotinoff à des Sarafoff, — les seconds, hélas ! faisant beaucoup plus de bruit que les premiers. Aussi, tant pour échapper à des propos quand même pénibles pour eux que pour exécuter cette consigne amicale « Promenez-vous beaucoup », ils se décidèrent, dès le lendemain de leur arrivée, à excursionner à travers le parc royal et ses environs.

Et puis Serge et Anna voulaient satisfaire la curiosité naïve de Rachel, aussi étrangère à leurs préoccupations que l'étaient les ramiers des bois. Un enfant, mis à leur disposition, les guida dans le parc de Castel-Pélesh.

Le château causa à la jeune fille comme un étonnement respectueux ; mais elle sauta de joie devant les nouvelles dépendances construites derrière le corps de garde par M. Lecomte du Noüy, — une vaste construction délicieusement « robidesque », avec ses étages surplombants, ses balcons imprévus, son belvédère haut perché, ses bois apparents, ses fenêtres aux petites vitres encastrées dans du plomb, tout ce que peut produire l'association de la fantaisie et du goût. Un prince y logerait, et le roi y case ses gens.

Puis ce fut la forêt, le royaume de Carmen Sylva. Le petit guide faisait remonter aux deux couples le cours de Pélesh. Ils étaient partis du rond-point supérieur du parc royal, après avoir jeté un coup d'œil sur le cottage princier du Foïshor, aux balcons fleuris de capucines. L'eau bruissait à leurs pieds, le torrent dévalait dans un couloir étroit. Tous les habitués de Sinaïa connaissent ce délicieux « Chemin de la Reine », chaussée empierreé large d'un pas enjambant le Pélesh sur des ponts de bois, le rattrapant au moyen de quelques marches d'escalier, quand il se permet des cascades. On trouve bientôt, sur la droite, un énorme rocher surplombant qui fait presque la nuit sur le chemin ; des sapins et des hêtres rabougris s'y cramponnent on ne

sait comment ; des clochettes mauves, ces fleurs aimées de Carmen Sylva, tapissent les parois ; un banc hospitalier est offert au touriste las.

Il en dirait long, ce sentier couvert, s'il pouvait parler, — ou plutôt un délicieux conte, la «Servitude de Pélesh», nous traduit ses confidences. Il a été tracé pour les pas d'un reine ; mais le temps n'est plus où la bonne fée y promenait sa rêverie ; aussi le manque d'entretien se trahit ça et là. Le pittoresque y gagne, il est vrai : tel pont est branlant, — petits cris de Rachel, cramponnée au bras de Mihaïl ; ici, un arbre renversé par l'ouragan obstrue quelque peu le passage, — Rachel secoue la tête d'un air désespéré, Mihaïl l'enlève à bout de bras et la dépose doucement de l'autre côté ; plus loin, le cailloutis a été emporté par une crue, — Rachel fait mine de rebrousser chemin, Mihaïl est toujours secourable ; il accomplit de petits travaux que dédaignerait Hercule, mais dont Eros serait jaloux.

Après un quart d'heure de ce manège, ils trouvaient l'escalier de Sainte-Anne et disaient adieu au Pélesh, en le laissant sur leur gauche, pour gravir près de cinq cents marches. Le décor s'était élargi, les promeneurs dominaient un abîme. Crénelant l'horizon, sur l'autre rive du torrent, se dresse un rocher conique dont le sommet est ceinturé d'une balustrade de fer ; là s'accoudait Carmen Sylva pour contempler ce royaume dont nous parlions tout à l'heure, — non pas son royaume de souveraine, trop vaste pour être embrassé d'un regard, mais ce royaume de poète qu'elle a harmonieusement chanté.

Encore un effort, et ils atteignaient la belle route du Vêrfoul cou Dor, au point précis où ont été captées les eaux qui alimentent les fontaines de Sinaïa. La voie forestière monte en pente douce sous des sapins géants ; au creux des ravins pierreux croissent d'énormes buissons de framboisiers : c'est le paradis des oiseaux ; merles et grives s'en donnent à cœur joie.

— Qu'il serait bon, dit Anna, d'être d'ici, de ne connaître que ceci !

— Je vous montrerai mieux encore, dit le petit guide, l'endroit préféré de M. Také Ionesco, qui sait où se trouvent les beaux endroits.

Ils quittèrent cette route pour un sentier assez roide qui conduit au faîte d'un escarpement bordé d'un garde-fou naturel de rochers. L'être le plus prosaïque de terre n'aurait pu retenir un cri d'admiration.

Ce cri sortit de quatre poitrines. Pour la première fois, Mihaïl regardait ce qui n'était pas Rachel.

Perpendiculairement au-dessous d'eux, des hêtres centenaires qui paraissaient gros comme des orangers en caisse ; à l'horizon, le pic du Chien et toute la chaîne secondaire qui s'étend sur la rive gauche de la Prahova ; au creux de la vallée, la rivière mince comme un fil d'argent ; droit devant eux, les hauts toits de Castel-Pélesh, devenu une sorte de Castel-joujou ; à droite, Isvor avec ses fabriques ; à gauche, Boushténi plutôt deviné qu'aperçu. Dans l'air pur et froid montait un appel de clairons, affaibli par la distance, seul bruit qui troublât le silence des hautes cimes.

Ils ne disaient rien, mais Anna pressa fortement la main de Serge, et Rachel, nouant ses bras au cou de Mihaïl, mit sa joue contre la sienne, en fermant les yeux.

Il fallait redescendre. Le petit guide leur fit prendre un joli sentier en lacets, avec des marches et encore des marches. L'horizon, tout à l'heure si large, était borné maintenant comme celui du sonnet de Soualary ; c'était l'empire du Vert, ombreux et mystérieux, bientôt animé par le grondement d'une cascade. Quelques pas encore, et ils s'arrêtèrent au chalet de Sainte-Anne, pour goûter un peu de repos.

Puis ils durent repartir. Rachel, mal entraînée, sem-

blait fatiguée, même avec l'appui du bras ferme de son fiancé.

Comme ils descendaient par la route carrossable, ils croisèrent un panier attelé de deux poneys. La voiture était vide. Derrière, marchait un bel enfant de sept ans, blond, avec des yeux bleus très vifs et les couleurs de la santé à ses joues. Il portait un costume matelot blanc, avec un ruban noir au chapeau et le large col liseré de noir. Une gouvernante l'accompagnait.

— Le prince Carol ! souffla le petit guide.

Les quatre promeneurs s'effacèrent contre le rocher. Serge et Mihaïl se découvrirent respectueusement.

L'enfant royal tenait à la main un petit bouquet d'edelweiss.

Il regarda Anna, et prenant une fleur, il la lui offrit gracieusement.

La Bulgare pâlit. Elle se souvint du jour où la fillette que menait le bon pope Sobotinoff par les chemins glacés, levait bien haut ses petits bras pour tendre à Carol l'immortelle et le laurier. Elle avança la main pour prendre l'edelweiss... Mais quoi, une criminelle, une fratricide, recevoir cette fleur ! Elle s'en reconnut indigne, elle qui pourtant venait de coopérer au salut du fondateur de la dynastie roumaine.

Anna secoua douloureusement la tête, une larme de regret perla à sa paupière, elle salua profondément et passa.

Etonné, hésitant, le prince Carol regarda Rachel, qui souriait doucement, émue, extasiée.

— A vous alors, Mademoiselle ! dit l'auguste enfant.

La jeune fille prit l'edelweiss, le bâsa et le mit à son corsage.

Et le petit Carol jeta à sa gouvernante un regard qui signifiait :

— En voilà une au moins qui sait vivre !

Quand ils se retrouvèrent seuls tous les quatre avec le petit guide, Serge dit à Anna :

— Je te comprends, tu as mieux fait de ne pas accepter.

Et montrant Rachel, toute rose de joie, qui fredonnait une cantilène :

— Tiens, voilà l'heureuse, voilà celle qui jouit de la vraie santé de l'âme.... Elle ne perdra pas une minute de sa vie à pourchasser des chimères ; les problèmes métaphysiques ne la troublent pas.... Fille d'une race maudite, allons donc ! Avant le baptême, elle réalisait déjà l'idéal évangélique ; Rachel possède l'âme simple d'un enfant sans laquelle on ne peut entrer au royaume des Cieux... Et ce royaume des Cieux, elle en jouit dès ce monde.

— Oui, répondit Anna, il était juste qu'elle eût cette fleur.... D'une certaine façon, il n'y a plus de petite juive ; mais quand même, un rabbin eut pleuré de joie, tout à l'heure, en voyant le fils de l'héritier du trône de Roumanie résoudre à sa façon — et de la plus poétique façon — un problème qui a tant préoccupé son grand-oncle....

— Et qui préoccupera encore son père, ajouta Serge.

Rachel ne s'inquiétait guère du symbole de l'e-delweiss. Elle était celle qui, selon l'expression de Vigny,

Marche à travers les champs, une fleur à la main.

CHAPITRE III.

OÙ REPARAIT SAKÉLARIOS

— Vous à Sinaïa, Monsieur Sakélarios ?

— Oui, mon cher Radoulesco ; vous voyez, je me promène en bonne compagnie.

Sakélarios était flanqué de deux caporaux de chasseurs.

En sa qualité de journaliste, Georges Radoulesco était au courant de la manie poltronne du Grec :

— Quoi ! vous avez permuté ?

— Oui, j'ai passé des gendarmes aux chasseurs. Le médecin du bataillon, un de mes bons amis, a filé pour une huitaine de jours, avec une simple permission verbale ; ce n'était pas la peine de désigner un médecin militaire pour l'intérim, j'en remplis le rôle à titre officieux, pour changer d'air... Eh bien, ce pauvre Mihailléano ?

— Nous venons de l'enterrer avec les plus grands honneurs. Des discours, des couronnes, le ministre Arion qui tenait un des cordons du poêle, une souscription dans *La Roumanie* pour ériger un buste... J'ai vu le pauvre Grécou à la Morgue, après l'autopsie...

— Je le connaissais, soupira Sakélarios.

— Il était livide, tout le sang avait coulé... Les lèvres étaient à peine crispées ; l'ensemble du visage ne trahissait pas les souffrances de l'agonie...

— Il n'a peut-être pas souffert beaucoup.

— Oui, on eut dit qu'il se reposait, après avoir lancé un vibrant «*Héréte, patriotes !...*» Tenez, nous pleurions tous, à la Morgue, le procureur, le méde-

decin légiste, le juge d'instruction, trois anciens élèves dont Mihaïléano avait jadis pincé les joues en signe d'affection... Mais si cet homme extraordinaire avait pu se lever de sa table de marbre et regarder son assassin entre quatre yeux, au moment de la confrontation avec le cadavre, je ne crois pas qu'il eut apostrophé Stoïan Dimitroff autrement que par son éternel *A ma, boudalaoua ! ha !* tant il était foncièrement bon et miséricordieux.

— Oui, la nature l'avait tiré à un seul exemplaire... comme moi !

— Oh ! vous, Monsieur Sakélarios, vous n'avez pas l'étoffe d'un héros.

— Si l'on n'a pas fait d'Epaminondas Sakélarios un héros malgré lui, on a du moins essayé... On a bien porté la flamme et la hache sur mon petit domaine insulaire, sans parler de six tentatives d'assassinat sur ma personne. Aussi, quand je verrais en chair et en os les écorcheurs de Cismégiou, quand devant moi se dresseraient Polidor le Bien-doué et Xanti la Charmeuse....

En disant ces mots à haute voix, le Grec regardait à droite et à gauche, comme s'il cherchait les deux personnages en question. A ce moment passaient Anna et Serge, accompagnés d'Iscousesco, qui était venu les rejoindre à Sinaïa. Ils entendirent les derniers mots de Sakélarios, et leur surprise fut telle que les deux hommes ne purent réprimer un tres-sailllement et que la jeune femme poussa un léger cri.

Ces mouvements de surprise et ce cri échappèrent à Radoulesco, qui pensait déjà à son bel article sur Mihaïléano, et aussi aux deux caporaux qui étaient restés à six pas en arrière, mais non à Sakélarios, qui était fin comme l'ambre. D'ailleurs la curiosité l'avait poussé, trois ans et demi plus tôt, sous la tente foraine où s'exhibait la belle Xanti, et il venait de la reconnaître, avec son monteur d'alors, en la compagnie d'un des principaux agents de la

police roumaine. Aussi le pauvre Grec, qui n'y comprenait plus rien, continua avec volubilité :

— Oui, quand bien même se dresseraient devant moi Polidor et Xanti — qui sont d'ailleurs des gens du commerce le plus agréable et même de grands calomniés, — je m'occuperais de mes propres affaires et non des leurs, en homme qui a été l'objet d'avertissemens salutaires.... Madame et Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Radoulesco n'avait pas attendu la fin de cette tirade pour poursuivre son chemin.

Rapidement, Iscousesco avait prit une décision. Il s'était dit que le bavardage de Sakélarios — même pour affirmer qu'il n'avait qu'à se taire — pouvait présenter certains dangers. Aussi le policier fit signe à ses deux compagnons de se tenir un peu à l'écart et il marcha droit au Grec :

— Monsieur Sakélarios, vous me connaissez, n'est-ce pas ?

— Monsieur Iscousesco, je ne vous connais que dans la mesure où il vous plaira d'être connu.

— Alors vous me connaissez. Eh bien, je vous convie à une petite promenade... oh ! vous pouvez congédier votre escorte. Vous serez mieux gardé contre ceux que vous redoutez par les deux personnes à qui je vais avoir l'honneur de vous présenter.

— Moi être présenté à....

— Chut !

— Moi me promener avec...

— Chut donc !... Fiez-vous à moi, vous ne le regretterez pas !

— Monsieur Iscousesco, vous portez à la tempe une cicatrice....

— Dont je suis fier, sans tenir le moins du monde rancune à celui qui me l'a faite.... Monsieur Sakélarios, je puis vous rendre le repos dont vous êtes privé depuis quarante-deux mois. Sachez que si vous avez été persécuté par les révolutionnaires bulgares,

ils regrettent aujourd'hui une seule chose, c'est que vous n'ayez pas réussi à les débarrasser de Polidor et de Xanti... Mais venez !

Eperdu, Sakélarios passa son large mouchoir sur sa face inondée de sueur, puis d'une voix mélodramatique :

— Enfants, dit-il aux caporaux, rentrez sans moi à la caserne. Je vais me promener sous la sauvegarde de Monsieur.

Les chasseurs firent demi-tour. Sakélarios se cramponna tragiquement au bras d'Iscousesco, qui l'entraînait vers la forêt par le sentier de la confiserie Riegler. Anna et Serge les suivaient sans mot dire.

Ils trouvèrent un banc isolé.

— Asseyons-nous ici tous les quatre et causons, dit Iscousesco.

Ils causèrent si bien qu'au bout d'une demi-heure Sakélarios poussait des cris d'enthousiasme et déclarait que Serge et Anna étaient des héros dignes d'être chantés par un Homère.

Iscousesco avait un peu arrangé leur histoire à sa façon ; l'essentiel était de persuader au Grec qu'aucun Bulgare n'avait plus la moindre velléité de le persécuter et que Sarafoff, actuellement, en était plutôt à regretter que Sakélarios n'eût pas réussi, en 1897, à faire prendre par la police roumaine des gens que le grand-maître des Chevaliers de la Hache aimeraient mieux morts que vivants.

Et le Grec, qui respirait enfin, après avoir vécu des mois et des mois sous l'épée de Damoclès, le Grec, soudain délivré du cauchemar de la peur, se prenait à faire le brave :

— Peuh ! Sarafoff, voici bien longtemps que j'ai pénétré ses plans... Il en veut au roi de Roumanie ! Eh bien, je prendrai place dans la cohorte fidèle et courageuse qui se dressera comme une muraille vivante pour protéger une précieuse vie...

Et le bonhomme s'exaltait.

— Pourquoi je suis venu à Sinaïa ? — pour bar-

rer le chemin à quelque sicaire, pour me mettre à la disposition d'un Iscousesco, pour....

Un cri joyeux lui coupa la parole.

— Enfin, parrain, nous vous trouvons ! Ce n'a pas été sans peine !

C'était Rachel, suivie de Mihail. Elle mentait un peu, car leur promenade dans la forêt n'avait pas précisément pour but de courir après Iscousesco.

— Monsieur Sakélarios, dit le policier, voici les charmants enfants dont je viens de vous parler, les fiancés qui seront bientôt des époux...

— Approchez, que je vous voie ! s'écria le Grec. Approchez, vons les heureux de la vie !.. Quel couple délicieux vous faites !... Tenez, si j'osais...

Un peu interdits, Mihail et Rachel regardaient alternativement Iscousesco et cet inconnu si expansif.

— Osez, Monsieur Sakélarios, dit le policier, osez tout ; vous êtes ici avec des amis !

— Et bien, tenez, je m'invite à la noce.

— Sous les auspices de Monsieur Iscousesco, répondit Mihail, vous ne pourrez être que bien accueilli.

— Plus on est de fous, plus on rit, ajouta Iscousesco.

— C'est donc entendu, je serai des vôtres... Il n'est pas absolument nécessaire qu'on sache que le docteur Epaminondas Sakélarios, qui a eu maille à partir avec... vous me comprenez, n'est-ce pas ?... est en déplacement de l'autre côté du Danube... Enfin l'incognito, dont vous userez certainement, Monsieur Iscousesco, me conviendra également... Je me fie à votre sagacité.

— Elle ne sera pas en défaut, dit le policier en réprimant un sourire malin. Nous serons deux Grecs de Braila, munis de papiers parfaitement en règle... Puis les habitants de la Vallée des Roses sont gens paisibles dont se préoccupe peu Sarafost. Il ne viendra pas troubler une noce villageoise ; il a à faire mieux ou pis, en ce moment.

— Et à quand le départ ? demanda le Grec, positivement emballé.

— N'allons pas si vite. Anna et Serge, Rachel et Mihail quitteront la Roumanie dans quatre jours, suivis de toutes mes bénédictions. Mais la noce ne pourra avoir lieu que deux ou trois semaines plus tard. Je vous préviendrai, cher Monsieur Sakélarios... Où dois-je m'adresser ? — chez les gendarmes à pied de Bucarest ou chez les chasseurs de Sinaïa ?

— A dire vrai, je suis las de l'élément militaire... De braves gens, sans doute, mais les avoir toujours sur les talons !... Je songeais déjà à les quitter.

Iscousesco ne put retenir un franc éclat de rire.

Sans paraître aucunement interloqué, le Grec poursuivit :

— Je rentre dans la vie civile. Je vais écrire au médecin militaire que j'ai bien voulu remplacer de revenir le plus tôt possible à son poste. Pour ma part, j'irai voir de nouveaux puits de pétrole dans la région de Baïcoï. Vous me préviendrez par un mot adressé à la gare de cette localité.

Et Sakélarios, intarissable, enthousiasmé, voulut accompagner ses nouvelles connaissances jusqu'à leur domicile, qu'elles partageaient avec Iscousesco.

Quand il prit congé sur le tard, il se trouva nez à nez avec les deux caporaux, qui s'étaient mis à sa recherche. Mais le Grec les regarda fièrement en criant :

— Demi-tour !... à la cantine, marche !... C'est moi qui régale, mais pour la dernière fois ! *Sat prata biberunt*, ce qui signifie : Les gendarmes ont assez bu à mes dépens !

CHAPITRE IV.

U N R E V E N A N T .

Dans l'après-midi du 30 juillet, Iscousesco, qui venait de passer deux jours à Bucarest, retourna à Sinaïa où était signalée la présence d'un vieillard aux allures suspectes. Cet homme semblait chercher quelqu'un. Il prenait chacun de ses repas dans un établissement différent ; toujours dehors, il regardait en dessous tous les promeneurs ; le soir, il inspectait les maisons à travers les vitres ; tout cela avec un souci évident de ne pas attirer l'attention. D'ailleurs, ce vieillard n'avait pas mis les pieds dans le parc de Castel-Pélesh ; c'est dans la ville de Sinaïa qu'il déambulait sans repos, depuis deux jours, lourdement appuyé sur une canne.

Iscousesco, aussitôt sauté du train, avant même d'aller trouver ses quatre amis, s'était fait mettre par un de ses limiers sur la piste de l'inconnu. Il le suivait sans en avoir l'air dans la rue de la Mairie, lorsqu'il ne fut pas peu surpris de voir le vieillard aborder brusquement Anna et Serge qui venaient précisément en sans inverse.

Cette circonstance modifia le plan d'Iscousesco, qui avait l'intention d'interroger le vieillard ; aussi il se retira en se disant qu'il n'aurait aucune difficulté à retrouver la piste de cet homme.

Ivan Dogaroff — c'était lui — était arrivé en Roumanie le jour même de l'assassinat de Mihaïléano ; il n'avait vu qu'Achim Péteff, puis était allé frapper à la petite maison de la strada Labirint, où il avait trouvé porte close. Après de vaines recherches dans

Bucarest, où personne n'avait songé à l'inquiéter, il s'était transporté à Sinaïa, sur un vague renseignement évidemment, puisqu'il cherchait au hasard Serge et Anna. Il venait donc de les trouver inopinément.

C'est sur un ton de tristesse sévère qu'il dit à Anna :

— Que fais-tu ici ?

— Qu'y fais-tu toi-même, Ivan Dogaroff ?

— Je vais te l'apprendre... Mais venez un peu à l'écart. A toi aussi, Serge Dostoïeff, je demanderai des comptes.

— Je ne reconnaiss ce droit à personne, répondit sèchement Dostoïeff.

— Oh ! tu as le pouvoir de me faire arrêter, je le sais, dit Dogaroff avec amertume.

— Même si j'avais ce pouvoir, je n'en userais pas. Mais soit, causons.

Et ils allèrent s'asseoir sur les bords de la Prahova, dans un lieu désert au-dessous du cimetière.

Là, Ivan Dogaroff demanda brusquement à la jeune femme :

— Pourquoi as-tu tué ton frère, Anna ?

Et elle, pesant ses mots :

— Parce qu'un homme s'est armé d'une lettre, écrite par une mère désespérée à l'heure du suicide, pour fanatiser une pauvre jeune fille ; parce que cet homme m'a jetée dans les bras de Sarafoff ; parce que cet homme, en me déclamant son Cantique de la Hache, m'a fait croire que la femme peut avoir pour mission, en ce monde, de haïr, de condamner et de tuer....

Serge compléta la phrase :

—Quand la vraie mission de la femme est d'aimer, de pardonner et de créer.

— Quoi ! vous attaquez, dit Dogaroff, vous qui avez à vous défendre?... Qu'avais-tu juré, Anna ?

— Ce que j'ai juré à Kroum Assanoff, je l'ai tenu. C'est un père que j'ai filialement servi....

La voix de Dogaroff trembla quand il murmura cet a-parté :

— Ah ! s'il avait vécu !

— S'il avait vécu, répondit Anna, on n'aurait pas tué Fitowsky, on n'aurait pas tué Mihaïléano, on n'aurait pas comploté l'assassinat du roi Carol, on n'aurait pas torturé des Roumains de Sofia pour leur extorquer de l'argent.... Tu approuves tout cela, toi ?

Le vieillard secoua la tête, et sans essayer de trop justifier Sarafoff :

— La grandeur du but rend excusables des moyens exceptionnels. La Macédoine sera libre....

— Kroum Assanoff poursuivait-il ce but ?

— Oui, sans doute.

— Sarafoff s'en est-il rapproché davantage ?

— Qui sait ?

— Eh bien, non ! Il aura révolté la conscience du monde civilisé. On nous barrera le chemin comme à de vulgaires malfaiteurs... Je hais Sarafoff pour tout le mal qu'il m'a fait ; je le hais davantage pour tout le mal qu'il fait à mon pays.... Maintenant, que veux-tu de moi, Dogaroff ? Nous prends-tu pour des espions aux gages du gouvernement roumain ?

— Non, mille fois non ! Et c'est pourquoi, quand Sarafoff, préveru de votre séjour en Roumanie, a voulu savoir ce que vous y faisiez, j'ai obtenu, moi, d'être chargé de le renseigner... Vous retirer de nos rangs, c'était votre droit ; mais encore une fois, que faites-vous ici ? dis-le moi !

— Laisse-moi répondre, Anna, dit Serge... Volontairement, par nos propres moyens, à nos risques et périls, nous avons voulu empêcher un forfait odieux...

— Ce serait donc vous qui auriez enlevé les bombes ?

— C'est nous... Mais pourquoi le demander ? Tu le savais, Sarafoff le savait ; Ibrahim l'Albanais nous a évidemment dénoncés.

— Non, il ne vous a pas dénoncés.... et pour cause.

— L'autre alors, le boiteux....

— Le boiteux ne vous connaissait pas ; il n'a pu

donner de vous deux, sous votre déguisement de *caloushari*, qu'un très vague signalement. Le doute était permis... Et tant mieux, car Sarafoff vous eut condamnés à mort....

— Il n'a qu'à le faire, dit Anna ; après-demain, nous partirons pour la Bulgarie, Serge et moi, et tu peux en croire ma parole, Ivan Dogaroff, j'irai une dernière fois à la réunion des Chevaliers de la Hache, et là je dirai tout ce que j'ai fait à Bucarest.

— Je saurai bien t'en empêcher ! s'écria Dogaroff. Tu m'as parlé de ces bons Roumains, de cette vieille femme et de ce forestier qui vous ont sauvés, il y a trois ans ; eh bien, je raconterai à Sarafoff que je vous ai découverts chez eux, que toutes les indications touchant votre séjour à Bucarest étaient fausses... Il y a eu une bonne raison, te disais-je, pour qu'Ibrahim l'Albanais ne vous dénonçât pas....

— Laquelle ?

— Ali Nedjib l'a fait assassiner à Giourgévo, comme il rentrait en Bulgarie, après la tentative avortée du 26 mai. Votre secret est donc enseveli dans sa tombe.

— Mais toi, Ivan Dogaroff, tu as voté la mort du roi de Roumanie ?

— Je me suis abstenu. Quant à la mort de Mihaïléano, j'ai voté contre.

— T'abstenir, c'était trop peu. Mais le prince Carol, le petit neveu du roi de Roumanie, était-il condamné à mort par les Chevaliers de la Hache ?

— Comment ?

— Sais-tu que cet enfant de sept ans donnait la main à son grand-oncle, au moment où le boiteux se disposait à jeter les bombes ?

— Oh ! le misérable ! Moi aussi, je me serais dressé devant le boiteux !

— Voilà donc le cri du cœur ! Je te reconnais là, Ivan Dogaroff ! Misérables, tous les assassins ! Et je

suis moi-même une misérable... J'ai tué mon frère pour une infamie qu'il n'aurait pu commettre, si je ne l'avais fait initier à des secrets que le Kraï, l'auguste vieillard, n'était pas pressé de lui révéler, et qui lui ont été révélés malgré toi-même, Ivan.

— Ecoute-moi, Anna. Je représente, parmi les Chevaliers de la Hache, comme une extrême droite. On me trouve vieux jeu ; je ne suis plus dans le mouvement. Pourtant un homme méritait la mort, celui qui, pour un peu d'or, a dénoncé sa sœur à Ali Nedjib.

— Je l'aurais donc tué pour me venger de lui, moi ? Tu me fais pire que je ne suis. S'il n'avait trahi que sa sœur, il vivrait !

Ivan Dogaroff leva les bras au ciel :

— Je m'exprime mal...

— C'est que tu essayes de défendre ce qui n'est pas défendable ; tu cherches des excuses à un acte qui n'en a pas. J'ai été l'émule du Peau-Rouge qui scalpe son ennemi, voilà tout.

— Ne m'as-tu pas dit que celui qui t'a dévoyée, c'est moi ! Tiens, ma pauvre enfant, j'étais venu ici comme un juge sévère, et c'est moi qui te demande pardon... Que ne suis-je resté le pauvre fou d'autrefois ! Ma raison a fait plus de mal encore que ma folie... Oui, Anna, je te demande pardon, c'est à genoux que je te demande pardon... Une nuit, quand je te dis mon histoire — tu t'en souviens, ma fille — tu te prosternas, toi, devant moi, parce que ma souffrance te paraissait plus grande que la tienne, mon malheur plus grand que le tien. Eh bien, non ! maintenant je comprends ta vie : ton âme est plus haute que celle d'Ivan Dogaroff... et tu te châties rudement, en te refusant le bonheur.

Anna releva le vieillard qui meurtrissait ses genoux aux cailloux du rivage.

— Oui, Ivan, je me refuse le bonheur, ou plutôt nous nous refusons le bonheur, Serge et moi. Je n'ai pas honte de proclamer devant toi que je l'aime et

qu'il m'aime... Et pourtant, dans quelques jours, nous allons nous séparer, lui et moi, peut-être pour toujours...

— Nous séparer ! interrompit Serge, qui avait jusque là paru absent de cette scène. Pourquoi refuserais-tu à un frère de vivre auprès d'une sœur ?

— Parce que les deux assassins de Cismégiou ne doivent se réunir que pour une œuvre d'expiation, pour faire le bien ou empêcher le mal, — en tant qu'en joignant leurs volontés, ils pourront plus qu'ils ne pourraient isolément ; parce que, frère, je me reproche la joie de ta présence, parce que c'est trop de bonheur pour celle qui ne le mérite pas !

Puis s'adressant à Dogaroff, tandis que Serge se détournait pour cacher son émotion :

— Ainsi, nous partons ; je veux revoir ces braves gens de Gostinari dont tu viens de parler ; puis, malgré mon indignité et parce que mon père adoptif, popa Sobotinoff, le veut dans sa miséricorde, j'assisterai comme marraine, avec Serge pour parrain nuptial, à un mariage dans cette famille bénie ; enfin les explications que Sarafoff veut avoir sur mon compte, je me charge de les lui apporter.

— Mais il est capable de tout ! s'écria Dogaroff.

— Pour la seconde fois, dit Anna, tu lui rends justice. Que ne romps-tu avec lui, alors ?

— A mon âge, on ne refait pas sa vie... Et puis, j'ai pu empêcher quelques violences....

— Dis : quelques crimes.

— Soit : quelques crimes.

— Maintenant, dit Serge, ton séjour en Roumanie peut attirer l'attention ; d'ailleurs, tu n'as plus rien à y faire. Nous partirons ensemble, après-demain, et tu t'arrêteras avec nous à Gostinari, où nous voulons revoir une dernière fois deux personnes à qui Anna porte une vive reconnaissance... tu sais, le forestier et sa mère qui nous ont sauvés.

Ivan Dogaroff agréa ce plan.

CHAPITRE V.

LA COMPLAINTE DE MIHAÏLÉANO.

Anna, Serge et Dogaroff rejoignirent la route de Boushténi pour rentrer à Sinaïa. Ils avaient convenu de se séparer à la hauteur de la grande allée carrossable qui, longeant le Pélesh, conduit à la résidence royale.

Vis-à-vis de la brasserie Oppler, ils trouvèrent un grand rassemblement autour d'un vieillard aveugle, qui tendait sa sébile en chantant une complainte sur Mihaïléano.

Le drame du 22 juillet a inspiré, à notre connaissance, quatre ou cinq de ces productions imprimées, outre les innombrables improvisations des laou-tars dont, pendant des semaines et des mois, ont retenti les cabarets des faubourgs.

La complainte, ou plus exactement la *hora* que nasillait le mendiant de Sinaïa, a figuré, pendant tout le reste de l'été, au répertoire de la troupe Bobesco, engagée par un entrepreneur bucarestois pour donner des représentations sur une scène en plein vent, derrière le Théâtre national. Elle est due, paroles et musique, à la plume de M. Démètre D. Morouzzi.

L'aveugle chantait :

Accours, Roumain, mets-toi en garde,
Du Pinde aux sombres Carpathes!
Contre les hordes bulgares,
Unissons fraternellement nos mains !

Traîtreusement, la vipère bulgare,
 Après s'être bien repue,
 Bien réchauffée à ton foyer,
 T'a mordu au cœur.

— Tu entends ? dit amèrement Dogaroff à Anna.
 — J'entends, répondit-elle avec douceur.
 Le mendiant avait repris haleine. Il continua :

As-tu donc oublié, Bulgare,
 L'hospitalité que je t'ai donnée ?
 As-tu oublié la rage des païens,
 Chaque fois que je t'ai défendu ?

Je t'ai donné pain et lumière,
 Et, dans la guerre, aide et soutien.
 Toi, avec ta nature fausse,
 Tu as fait couler mon sang.

Mihail et Rachel se trouvaient là. Les deux couples se rejoignirent. Quant à Ivan Dogaroff, il avait passé rapidement. Il devait venir retrouver Anna chez elle, dans la soirée.

— Tu entends ? Anna, dit à son tour Mihail, comme tout à l'heure Dogaroff ; je n'aime pas cela, moi !

— Mais ce n'est pas fait pour toi, petit frère..... Une chanson écrite pour le peuple simplifie tout, voit tout en gros ; l'auteur ne se plie pas aux distinctions subtiles...

Et l'aveugle poursuivait de sa voix monotone, tandis que la foule se faisait plus dense autour de lui et que les sous pleuvaient dans sa sébile :

J'ai pour témoins tes larges plaines
 Où je semai mes ossements,
 Lorsqu'en libérant mon pays,
 Je délivrais aussi le tien.

Mais toi, tu n'as ni foi ni loi ;
 A peine délivré du joug,

Tu es devenu sans vergogne
Un traître et un assassin.

— Ce n'est pourtant pas moi qui ai assassiné ce malheureux Mihaïléano, reprit d'une voix sourde Mihaïl qui, bien que peu familiarisé avec la langue roumaine, comprenait suffisamment le sens des paroles. Nous sommes ici trois Bulgares, et ni toi, Anna, ni Serge, n'avez jamais tué personne...

Serge et Anna se regardèrent tristement à la dérobée.

— Au contraire, vous avez empêché un assassinat... et quel assassinat !

— C'est donc qu'il y avait une « vipère bulgare » pour le commettre, répondit tristement la jeune femme.

— Tenez, nous avons trop entendu ce chant de haine, continua Mihaïl. Allons-nous-en ! Ce gueux m'échauffe les oreilles !

Rachel n'avait pas prêté la moindre attention à la plainte ; elle était trop occupée de deux papillons blancs qui se poursuivaient en leur vol gracieux. Mais elle aperçut l'aveugle et dit naturellement à Mihaïl :

— Donne à ce pauvre homme un sou pour moi et un sou pour toi !

Et sans hésiter, Mihaïl tira son porte-monnaie et déposa une aumône dans la sébile du mendiant.

Serge et Anna ne purent s'empêcher de sourire.

Encouragé par le succès, l'aveugle força la voix pour chanter :

Tu es indigne de la lumière du soleil,
Ame vile, pétrie de haine !
Périsse donc la race bulgare
Comme fuit un sombre cauchemar !

Mais toi, touchante victime,
Noble et cher martyr,
Nous conserverons ta mémoire ;
Tu seras pleuré et vengé !

Les Bulgares étaient partis, comme si une malédiction pesait sur eux. Ils allèrent s'enfermer dans leur petite villa, où les attendait Iscousesco.

— Je suis bien heureux de partir demain, lui dit Mihaïl ; si vous saviez quelle odieuse chanson nous avons entendue !

— La *Hora* de Mihaïléano ? répondit Iscousesco. Si au moins tout finissait par des chansons !... Mais, tenez, mes bons amis, moi qui reçois le journal de Boris Sarafoff, je vais vous lire quelques strophes qu'a publiées, dans le dernier numéro des *Réformes*, un certain Cyrille Christoff, qui songeait évidemment à Stoïan Dimitroff et à Mihaïléano.

L'assassin est pris, et la foule s'amasse,
Les yeux avides du spectacle.
Là-bas, le corps tressaille et se tord ;
Le couteau est encore enfoncé dans la plaie.

Les uns restent pensifs, les autres se signent ;
D'autres encore sont prêts à tressaillir d'effroi.
Derrière ceux-ci, la foule se bouscule
Pour mieux voir le corps ensanglanté.

Des Bulgares sont là. D'abord ils ne voient pas.
De quoi s'étonnent-ils donc ?
Le couteau a frappé la poitrine ;
La moitié de la lame brille hors de la plaie.

Mais quel est le brave généreux,
Le brave à la main virile ?
Serait-ce ce jeune homme au bras débile,
Aux jambes qui fléchissent ?

Oui, c'est lui, c'est bien lui !
Cette main d'enfant sut fouiller
Dans le cœur d'un vil espion :
L'indignation lui en a donné la force.

— Dimitroff a usé du revolver, ajouta Iscousesco après avoir lu ; mais le poignard étant une arme ré-

putée poétique, le barde des *Réformes* a fait ce petit accroc à l'histoire.... Il en a fait un autre d'ailleurs, et plus grave ; Mihaïléano n'était pas un espion, ne pouvait être un espion. Jamais plus que lui homme ne lutta à visage découvert.... Mais parlons de vous. C'est vrai, mon but est manqué. Je vous avais envoyés à Sinaïa précisément pour vous éviter, à Bucarest, ce que vous rencontrez ici... Ah ! si les Roumains, le jour où ils apprendront que leur roi a été menacé par des Bulgares, pouvaient savoir encore que d'autres Bulgares l'ont sauvé !... Donc, mes amis, vous quittez Sinaïa après-demain matin. Puis vous repartez de Bucarest par le train de cinq heures. Vous vous arrêtez à Gostinari, où vous voyez les excellentes gens que vous aimez. Vous aurez toute une nuit à leur consacrer, avant d'aller prendre le bateau de Giourgévo... Bien entendu, je me joins à vous, je ne vous quitterai qu'à l'embarcadère. Nous voyagerons une dernière fois tous les cinq.

— Pardon, nous serons six, dit Serge.

Iscousesco ne manifesta aucune surprise.

Serge le prit en particulier et lui dit qu'un vieil ami d'Anna, qui l'avait connue tout enfant, s'était mis à sa recherche, et que l'ayant enfin rencontrée, il n'avait plus rien à faire en Roumanie et désirait se joindre à eux pour retourner en Bulgarie.

— Celui dont vous me parlez, répondit Iscousesco, était l'objet d'une surveillance. Je saurai lui éviter tout ennui. Il sera donc des nôtres, sans rien apprendre de trop.

Le policier avait son amour-propre. Il ne voulait pas paraître tomber de la lune à propos du vieillard qui avait abordé Serge et Anna.

CHAPITRE VI.

LA VEILLÉE MORTUAIRE.

Dans la cabane du garde-forestier, à l'heure du crépuscule, un homme pleurait à genoux au chevet d'un lit où agonisait une vieille femme.

Baba Rada allait mourir, et immense était la douleur de ce fils, qui n'avait jamais voulu se marier, qui n'avait jamais quitté sa mère que pour payer à la patrie sa dette de soldat.

Et Anna Marinoff, elle aussi, pleurait à genoux, comme si elle eut été la fille de cette pauvre paysanne ; et la compassion se lisait sur les visages de Serge, de Rachel, de Mihaïl, d'Ivan Dogaroff, qui avaient voulu faire de Gostinari leur dernière étape sur la terre roumaine, et aussi d'Iscousesco, qui s'était arraché à ses occupations pour accompagner les quatre Bulgares et sa pupille jusqu'au bateau partant de Giourgévo le lendemain matin.

Avec eux, le pope du village était là, récitant les dernières prières, et encore quelques voisines.

En sa qualité de médecin, Dostoïeff avait examiné soigneusement la moribonde, puis son geste découragé avait répondu au regard anxieux de Stan qu'aucun secours humain ne pouvait même retarder l'heure fatale.

C'était la mort du juste ; Baba Rada allait recevoir sa couronne céleste.

Déjà le fils pieux aidait l'agonisante à soutenir le cierge que le prêtre avait placé dans sa main défaillante, comme un symbole d'immortalité ; à ce moment, contre toutes prévisions, Baba Rada reprit connaissance.

Ses yeux ne voyaient plus, mais ses doigts amagris cherchaient à tâtons la tête de Stan :

— Je te bénis, mon fils... Je te bénis une dernière fois pour tout le bonheur que tu m'as donné... Tu diras à Anna...

— Bonne mère, je suis ici, je suis venue ! sanglota la jeune femme.

— Merci, ma fille, de m'apporter cette consolation... Je te bénis, toi aussi.... J'ai tant prié pour toi... Et je prierai encore pour toi ! Va, je ne m'endormirai pas là-haut, si Dieu me fait la grâce de m'y appeler... Approche plus près, Anna... Pardonne le mal que t'ont fait les hommes ; le mal que tu as fait, toi, t'est pardonné... Va en paix... tu auras une belle mort, une noble et sainte mort.... Cela, je le sens ; cela, je le sais !...

— Mère, tu emporteras au Ciel un trésor de bonnes actions ; la plus méritoire peut-être sera d'avoir relevé la pécheresse que je suis !

— Adieu, Anna !... adieu, Stan !... Ou plutôt, au revoir, un jour, dans la vraie patrie du chrétien, pour ne plus nous quitter jamais !

La chambre devenait trop étroite pour les nouveaux venus qui s'y glissaient. Des larmes coulaient sur des joues blanches ou bronzées, fraîches ou ridées, car cette humble femme était aimée et vénérée de tous. Le pope reçut le dernier soupir de Baba Rada...

Déjà le bruit de cette mort avait circulé d'un bout à l'autre du village, et toutes les matrones accouraient pour « pleurer » la défunte. Des amies pour la plupart, quelques-unes des indifférentes ; mais eussent-elles été ennemis, peu importe : toutes ensemble, elles accomplissaient un rite, ce qu'elles faisaient était nécessaire, consacré par la tradition ; le lettré Serge Dostoïeff reconnaissait en elles les *præficiæ* de l'ancienne Rome, les mêmes qui escortaient les convois, il y a vingt siècles, en se frap-

pant la poitrine, en s'arrachant les cheveux, en hurlant de détresse.

D'ailleurs, ces vieilles femmes avaient plus à faire que de se lamenter. Leur premier soin fut de voiler le petit miroir suspendu à la muraille ; un mort devient vampire, si son pâle visage vient à s'y refléter. Puis, tandis que les hommes et les jeunes femmes étaient invités à se retirer, vite un baquet d'eau tiède et un linge de fine toile. Le corps fut lavé et, avant que se produisît la rigidité cadavérique, revêtu, par dessus une chemise neuve, de vêtements également neufs, que Baba Rada, se conformant aux antiques usages, dans sa simplicité de cœur, avait tissés et cousus à cette intention.

Maintenant, une gerbe de fleurs au chevet, des brassées de giroflées et d'œillets pour embaumer le lit de parade improvisé, — de simples planches montées sur tréteaux, garnies d'un drap retombant sur le plancher, et orientées vers le Levant. Avant d'y coucher la morte, on lui avait lié au doigt une pièce de monnaie percée : ces bonnes femmes ignoraient à coup sûr l'existence de Caron, mais elles réservaient quand même son obole au passeur des âmes.

Pendant cette toilette funèbre, Ivan Dogaroff avait rejoint Anna ; il firent ensemble quelques pas dans la petite cour et le vieillard dit à la jeune femme :

— Ils sont heureux, ceux qui croient aux promesses de l'Evangile... Oh ! ceux-là peuvent pardonner !... Mais interroge-toi, Anna ; est-ce qu'une haine n'a pas remplacé une autre haine ? N'es-tu pas devenue la mortelle ennemie de Sarafoff ?... Vis-tu bien selon les principes de cette femme, dont la mort m'a paru mille fois plus enviable que ma vie ?

Iscousesco s'était approché.

— C'est la vieille Roumanie qui s'en va, dit-il mélancoliquement, en montrant de la main la maison du forestier.

En effet, les gens de Gostinari devaient faire re-

vivre jusqu'au dernier les usages d'autrefois pour cette femme qui représentait si bien la Roumanie des anciens jours, pieuse et résignée. Et si Stan eut préféré pleurer sans autre témoin qu'Anna, sa piété filiale lui faisait accepter un formalisme suranné, étroit sans doute, mais quand même touchant.

Tandis qu'ils rentraient tous dans la chambre mortuaire, après cette dernière toilette, un bruit de musique se fit entendre sous la galerie. Les laou-tars avaient été appelés pour une sérénade suprême, comme le veut un usage immémorial en ce pays où le plus pauvre est enterré, ainsi que le souhaitait Mirabeau, «avec des fleurs et de la musique».

Enfin les ménétriers, dont les airs n'avaient rien de dolent, se retirèrent, jouant toujours, — loin, bien loin.

La nuit était tout à fait tombée, et la veillée commença, monotone, interminable.

Au bout de peu de temps, Rachel se retira, avec sa cage de tourterelles qu'elle n'avait eu garde d'oublier, chez une veuve du voisinage qui lui donnait asile. Tel un dragon veillant sur un trésor, Mihaïl s'étendit à la belle étoile, sur une natte, devant la fenêtre. Avant de la fermer, la fillette avait glissé entre les barreaux un bras blanc et frais, que le jeune homme avait couvert de baisers. Ceux-là paraissaient la contre-partie de la mort ; les innocents soupirs de leurs cœurs se résoudraient bientôt en une source de vie.

Iscousesco et Dogaroff s'étaient logés tant bien que mal dans un *han* ; le premier n'étant pas connu du second comme policier, Iscousesco se garda bien d'aborder des sujets de conversation ayant trait aux affaires bulgares ; sa qualité de tuteur de Rachel expliquait d'ailleurs son voyage à Giourgévo pour accompagner la jeune fille.

Anna avait voulu rester auprès de Stan, comme Serge auprès d'Anna.

Et dans la chambre de la morte, contrastant avec

la douleur silencieuse du forestier et de la Bulgare, ce furent des soupirs, des appels, des prières : élans de tendresse, murmures contre la rigueur des arrêts providentiels, doux reproches à l'adresse de celle qui était partie, déclamés alternativement par chaque pleureuse avec le refrain désolé des *aoléo-o-o* !

Toute la nuit Stan resta immobile, le menton dans sa main, les yeux rivés sur le visage de sa mère qui semblait dormir, sans même essuyer les grosses larmes qui coulaient sur son mâle visage.

Une fois seulement il se pencha vers Anna et lui dit :

— Elle t'aimait tant, Anna !... Et l'idée qu'elle t'a bénie à son lit de mort, comme elle m'a bénii, fait que j'oseraï te considérer un peu comme ma sœur...

— Oh ! Stan, ce n'est pas d'aujourd'hui que tu es un frère pour moi, toi mon protecteur, toi mon défenseur. Je n'ai pas quitté le deuil depuis le jour de ma vingtième année ; mais maintenant, c'est à l'intention de ta bonne mère que je porterai ma robe noire.

— Merci, Anna... J'ai une prière à t'adresser : va te reposer !

La jeune femme secoua la tête négativement.

— Va au moins respirer un peu l'air de la forêt....

— Pour un instant, soit !

Elle fit signe à Serge de l'accompagner.

La nuit était splendide, tiède, étoilée. Ils suivirent la lisière des bois, sans s'engager sous le couvert.

Ils restèrent longtemps sans parler.

Un sourire errait sur la face pâlie d'Anna :

— Tu as entendu, Serge, dit-elle tout à coup, la bonne mère m'a affirmé que Dieu me ferait la grâce d'une belle mort, d'une noble et sainte mort.

— Qu'il me fasse donc, à moi, dit Serge, la grâce de partager cette mort !

— Oui, mourir ensemble, mourir le même jour !

— Pourrait-il en être autrement ? Crois-tu que je te survivrais ?

— Oh ! pourvu que ce soit bientôt !

Anna s'assit sur une pierre moussue. Le silence se fit entre eux, un long silence.

Serge était resté debout à quelques pas de la jeune femme.

Ils songeaient tous les deux à leur précédente visite à Gostinari, à cette matinée où Serge avait emporté Anna dans ses bras pour la déposer sur les genoux de Baba Rada.

Les genoux secourables, elle ne les aurait plus pour y pleurer ; mais pourtant la vieille femme au grand cœur ne semblait pas absente à Anna, comme si l'âme de Baba Rada la pénétrait, alors que sa voix s'était tue à jamais. Et pour la première fois depuis sa confession à popa Sobotinoff, la pécheresse, la criminelle s'abandonna entièrement à l'espoir de la rédemption ; elle eut la notion de la grâce qui sauve, la certitude de cette chose sublime : l'Eglise triomphante secourable à l'Eglise militante, l'humble paysanne grande devant Dieu offrant une part de ses mérites pour effacer la tache sanglante qui marquait au front la sœur de Caïn.

Et voyant à côté d'elle son compagnon toujours immobile, elle eut si nettement l'idée de sa responsabilité morale vis-à-vis de cet homme né pour être bon, qu'elle avait dévoyé, dont elle avait fait un assassin, qu'elle se laissa tomber à genoux et adressa au Ciel une fervente et muette prière, — et cette prière était celle-ci :

— Mon Dieu, votre miséricorde est infinie ; mais la grande coupable, c'est moi, et si un seul peut être sauvé, que ce soit lui !

A ce moment, l'aube commençait à poindre, les étoiles pâissaient. Deux alouettes s'élèverent d'un sillon et montèrent d'un même élan dans l'azur ; leur hymne matinal rendait grâces au Créateur.

Anna les suivit dans leur vol. Et Serge vint à elle, lui prit les mains, et la releva en disant :

— Sœur, je t'ai comprise ; nous aussi, nous nous dégageons des ténèbres et nous nous élevons vers le jour.

Et lentement, ils revinrent au chevet de la morte. Puis Iscousesco et Dogaroff, Rachel et Mihaïl arrivèrent. Impossible d'attendre les funérailles ; il faudrait repartir tout à l'heure pour prendre le bateau à Giourgévo. Stan lui-même fit taire les scrupules d'Anna, qui aurait voulu rester.

Une dernière fois, elle baissa la main glacée qui s'était levée pour la bénir, puis elle embrassa Stan, en lui disant bien bas ce seul mot :

— Adieu !

Et le forestier sentit qu'il ne la reverrait plus jamais, et tout bas également sa voix fit écho à celle d'Anna :

— Adieu !

CHAPITRE VII

CE QU'IL Y AVAIT DANS UN VIEUX COFFRE.

Mihaïl avait dit vrai. Le nid préparé pour Rachel semblait placé au cœur d'un énorme buisson de roses. Dans la vallée bien nommée, on eut dit qu'elles fleurissaient toutes à la fois, en l'honneur de la nouvelle venue.

Quel enchantement pour celle qui avait grandi dans la sombre maison de la caléa Moshilor ! Cette vallée parfumée comme un bouquet de fiancée lui promettait une vie embaumée d'amour.

Serge et Anna avaient voulu remettre eux-mêmes les deux enfants entre les mains des parents. Ils avaient annoncé l'heure de l'arrivée. Et le vieux pope — tel un patriarche — attendait au seuil de la maison, avec sa femme et ses autres enfants, le Benjamin et celle que Dieu lui envoyait pour accroître sa race.

Avant même d'embrasser le fils bien-aimé, c'est à Rachel qu'il ouvrit ses bras ; puis la mère, grave et douce, la pressa sur son cœur. Et alors seulement, la prenant chacun par une main, les deux vieillards regardèrent la jeune fille. Et ses lèvres leur souriaient, tandis qu'entre ses cils roulait une larme.

Et Rachel plut aux parents, car popa Sobotinoff lui dit :

— Tu es bien la femme que je pouvais rêver pour mon fils. Entre sous ce toit dont tu seras l'orgueil et la joie ; prends-en possession, ma fille, en passant la première !

Et avec sa grâce native, la jeune fille s'inclina,

comme pour saluer le foyer familial où sa place était marquée ; puis elle se retourna pour baisser les mains du pope et de sa femme, et elle franchit le seuil avec simplicité. Mihaïl la suivit ; il portait la cage où roucoulaient les tourterelles de Stan.

Et Rachel voulut tout voir ; elle allait de chambre en chambre, comme une enfant. Les tapis tissés par la femme du pope, les assiettes de faïence à fleurs, les simples meubles de hêtre naturel, lui arrachaient des cris d'admiration, — c'est qu'elle regardait tout à travers le prisme enchanté de son bonheur. Mais elle resta muette de surprise, quand ses futures belles-sœurs lui apportèrent leur présent de noce : c'était, dans une simple corbeille d'osier, séparées par des couches de lavande et de roses, six chemises paysannes, merveilleusement brodées par elles, à la veillée.

— Vous avez donc deviné, dit Rachel, qu'ici je veux me vêtir comme vous ! Dès aujourd'hui, mes sœurs, vous allez faire de moi une fille de la Vallée des Roses.

Ce fut à qui lui offrirait, pour cette métamorphose, la jupe noire agrémentée de rouge, la ceinture étincelante de paillettes. Et quelques minutes plus tard, elle reparaissait toute semblable à ses futures belles-sœurs ; et tandis que Mihaïl délivrait de joie, elle disait à popa Sobotinoff :

— Je suis bien votre fille Maria, maintenant.

Ce mot tranchait la question du nom, c'était la renonciation à celui de Rachel qu'elle avait reçu à sa naissance. Aussi Anna ne put s'empêcher de sourire, en disant à Serge :

— La voilà déjà assimilée !

Le regard attendri de la mère allait de Mihaïl à Rachel. Tout à coup ses yeux se mouillèrent. Anna qui l'observait alla à elle :

— Je devine, pauvre mère ; tu penses à celle qui nous manque. C'est bien cela, dis ?

— Oui, répondit l'inconsolée, je pense que le

bonheur parfait n'est pas de ce monde.... Mais que Maria connaisse notre douce Varvara... au moins par son portrait! Va le lui montrer, tu le trouveras dans mon coffre.

Anna prit la jeune fille par la main et l'entraîna dans la chambre que la femme du pope était seule à occuper depuis le mariage de ses filles et qu'elle se proposait de partager avec Rachel jusqu'au jour de la noce.

Personne ne les avait suivies. Agenouillée devant le coffre ouvert, Anna cherchait l'image de Varvara. Elle la trouva bientôt; c'était une de ces photographies médiocres que tire à bon marché quelque Nadar forain, dans une baraque de toile. L'épreuve sans retouches donnait pourtant une idée suffisante de celle qui avait posé.

Rachel l'avait prise; elle la regardait avec une attention émue, après l'avoir effleurée de ses lèvres, en écoutant le récit d'Anna qui lui racontait l'affreux accident, la chute dans le puits, un soir que Varvara était allée chercher de l'eau.

— Jamais femme n'approcha davantage de l'ange... ange par la bonté, ange par la beauté, avait conclu Anna.

Et elle s'abîma dans la rêverie.

Rachel voulut replacer la photographie dans le coffre. Elle dérangea involontairement les plis d'un voile de soie, et comme elle s'appliquait à tout remettre en ordre, elle aperçut le coin d'une autre photographie qui excita sa curiosité, — une curiosité bien naturelle, après tout, puisqu'elle croyait y trouver un autre membre de sa future famille.

Tout à coup, le carton échappa de sa main; elle poussa un léger cri, en reconnaissant Vladimir. Ce portrait, admirablement ressemblant, portait cette dédicace: *A Varvara Sobotinoff, son Vladimir Marinoff.*

Et Rachel restait là, immobile, toute droite, détournant les yeux, les joues pâles, prête à éclater

en sanglots. Certes, le *zbourator* n'était plus à craindre pour elle ; sans réserve, son cœur appartenait bien à Mihaïl. Mais pourquoi, dans cette maison qui serait la sienne, le jour même de son arrivée, reparaissait-il, l'autre dont le souvenir l'avait si longtemps troublée ? Ce qu'éprouvait Rachel, c'était de la confusion, c'était un amer regret. Jamais Mihaïl n'avait osé approcher ses lèvres de ses lèvres à elle, tandis que ce Vladimir... Et Iscousesco avait proclamé l'indignité de ce frère, dont jamais Anna ne prononçait le nom.

Et maintenant voilà qu'Anna, sortant de sa rêverie, venait de ramasser le portrait, et un cri étouffé s'échappait de sa poitrine, faisant écho au cri de Rachel. Et immobile, elle aussi, toute pâle, la jeune femme dévorait des yeux cette photographie du frère qu'elle avait tué, comme pour pénétrer le secret de cette dédicace : *A Varvara Sobotinoff, son Vladimir Marinoff.*

Offrir son image à une sœur d'adoption, quoi de plus naturel. Et pourtant, Anna connaissait ce misérable frère. Elle rapprochait toutes ces circonstances : le long séjour de Vladimir à la Vallée des Rosses, son premier départ pour Sofia, son bref retour auprès des Sobotinoff, puis son second départ si brusque, suivi immédiatement de la mort tragique de Varvara.... Cet accident mystérieux.... était-ce un accident ?... était-ce.... ?

— Mon Dieu ! murmura-t-elle avec angoisse.

Puis se reprenant par un effort de volonté, elle remit en place la photographie, ferma le coffre et entourant Rachel de ses bras caressants :

— Petite sœur, ne pense plus à ces choses !... je ne veux pas que tu y penses... Sors avec moi ; le grand air te fera du bien...

Elles retrouvèrent tous les membres de la famille qui causaient avec Serge.

— Maria m'appartient à moi toute seule, dit-elle. Oh ! pas pour longtemps. Nous allons au village.

Et comme la fiancée de Mihaïl n'avait pu dissimuler son trouble :

— J'ai voulu, dit la mère, qu'Anna lui montrât le portrait de notre chère petite morte... Et voyez, déjà elle compatit à nos peines !

Sans parler, Anna conduisit Rachel jusqu'au puits du village. Elle le connaissait bien, mais elle éprouvait le besoin de le revoir, — un puits carré à revêtement de planches et dont la margelle, très haute, lui arrivait jusqu'à la poitrine.

Elle eut cette impression subite que la mort de Varvara était due à un suicide et non à un accident, rendu si improbable par la disposition du puits. Mais pourquoi cette fille, si sage et si pieuse, se serait-elle tuée ?

Anna s'accouda sur le puits, son œil fouilla les ténèbres. Et comme si une voix en fut montée pour lui révéler l'horrible mystère, Anna comprit tout.

Et en se relevant, elle dit d'une voix brisée :

— Mais la preuve !... Je voudrais la preuve !....

— C'est là ? interrogea timidement Rachel.

— Oui c'est là que Varvara a péri... Oh ! si tu savais, enfant, si tu savais !...

Elle n'ajouta plus rien ; Rachel ne demanda plus rien. Et toutes les deux s'éloignèrent précipitamment du puits maudit.

CHAPITRE VIII

LE TÉMOIGNAGE DE L'ENFANT.

Anna et Rachel ne parlaient plus de cet incident de la première journée, mais toutes les deux y pensaient sans cesse. Dans la chambre de la femme du pope, où on leur avait dressé le lit qu'elles partageaient, chacune s'apercevait que l'autre ne dormait pas. Cette photographie dans le coffre leur était un supplice. Les soupirs d'Anna répondaient aux soupirs de Rachel; et, le lendemain, leurs yeux battus trahissaient le secret de leur insomnie. Mihaïl s'inquiétait pour Rachel, Serge s'inquiétait pour Anna.

Et la petite fiancée cherchait la solitude. Déjà elle allait et venait dans le village; elle s'arrêtait longuement dans les champs de roses. Ce portrait de Vladimir lui rendait pénible son séjour dans cette maison où elle était entrée ivre de joie.

Pendant ce temps, la famille Sobotinoff poussait activement les préparatifs du mariage. On était à quelques jours de la cérémonie.

Une après-midi, Rachel s'éloigna plus que d'habitude. Elle alla jusqu'à un petit bois, où elle n'avait jamais pénétré, et s'assit sur la mousse, au pied d'un tilleul.

Il n'y avait pas une demi-minute que Rachel était là, perdue dans ses pensées, quand un bruit de branches froissées au-dessus d'elle lui fit lever la tête; puis un gamin, se retenant tant bien que mal au tronc de l'arbre que ses bras ne pouvaient embrasser, vint tomber aux pieds de la jeune fille.

Au cri de surprise de celle-ci répondit un cri de

douleur. L'enfant porta vivement la main à sa cheville qu'il s'était foulée dans sa chute.

- Tu t'es fait bien mal ? demanda Rachel.
- Oui, bien mal.
- Mais pourquoi avais-tu grimpé dans l'arbre ?
- J'ai posé des gluaux pour prendre des oiseaux.
- Montre ton pied.

L'enfant allongea son pied nu que Rachel massa doucement comme elle avait vu faire aux braves femmes des faubourgs.

Et la confiance s'établit bientôt entre eux.

— Comment t'appelles-tu ? interrogea la jeune fille.

— Sava. Et toi ?

— Maria.

— C'est toi, alors, qui vas te marier avec Mihaïl Sobotinoff ?

— Oui, c'est moi.

— Je l'aime bien, ton Mihaïl, c'est un bon garçon.

— N'est-ce pas ?... Et quel âge as-tu ?

— Déjà treize ans.

Sava était un bel enfant aux joues pleines, aux cheveux blonds comme des épis de seigle mûr, aux yeux bleus, un type qui n'est pas rare en Bulgarie.

Après un silence, le garçonnet reprit :

— Alors tu épouses le frère de cette pauvre Varvara....

Et il poussa un gros soupir. A ce nom, Rachel tressaillit.

— Tu as donc connu Varvara ?

— Oui, je l'ai bien connue.... Même que la veille de sa mort, je l'ai vue ici, — oui, dans ce bois, avec monsieur Vladimir.

Rachel se sentit pâlir. Il lui venait une envie irrésistible de questionner le petit Sava. « Petite sœur, lui avait dit Anna, ne pense plus à ces choses ! » — et elle y pensait, et elle était certaine qu'Anna y pensait aussi. Pourtant la jeune fille fit un effort sur elle-même pour parler d'autre chose.

— Ecoute, Sava, dit-elle, il y a de l'eau par ici. Je vais t'y mener pour tremper ton pied. Appuie-toi sur mon épaule... appuie-toi bien !

L'enfant marchait en poussant de petits cris de douleur. Rachel avait remarqué une mare dans le voisinage ; c'est là qu'elle conduisait le petit blessé.

— Pas ici !... Je ne mettrai pas mon pied là-dedans, dit vivement le garçonnet.

— Pourquoi pas ici ? L'eau est bien claire.

— Parce que mon pied enflerait au lieu de guérir, puisque c'est là qu'elle a jeté la boîte de poison.

— Qu'elle boîte ?... quel poison ?... Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je ne raconte rien. Ma mère m'a assez souvent tiré les oreilles parce que j'avais bavardé... à propos d'autre chose, parce que là-dessus, je n'ai jamais soufflé mot.

— A moi, tu peux bien me dire ce que tu sais.... C'est dans quelques jours que je me marie ; je te donnerai de tout ce qu'il y aura de bon à manger à ma noce, pour que ton pied guérisse plus vite.... Dis-moi l'histoire de Varvara ; le jour du marché, je t'achèterai tout ce que tu voudras.

— Même une grande flûte de berger ?

— Même une grande flûte.

— Peinte de toutes les couleurs ?

— Peinte de toutes les couleurs. Tu choisiras.

— C'est que ça coûte cher !

— Combien ça coûte-t-il ?

— Peut-être un lew.

— En voici deux.

— Ma mère croira que je les ai volés.

— Mais non, tout à l'heure, je vais te reconduire chez ta mère. Je lui dirai que je t'ai fait ce petit cadeau pour te consoler, parce que tu avais bien mal et que ça me faisait de la peine.

— Eh bien, tu vois ce tilleul. J'étais monté dessus pour y poser des gluaux comme aujourd'hui.

Monsieur Vladimir et Varvara sont venus ici. J'étais caché par les feuilles et je n'ai pas osé bouger tant qu'ils ont été là, parce que Varvara avait l'air.... tout chose, avec cette boîte à la main.

— Et tu as entendu ce qu'ils disaient ?

— Oui, j'ai entendu. Monsieur Vladimir a dit comme ça à Varvara : « Dis-moi que tu me pardonnes. » Et Varvara a répondu à Vladimir : « Je te pardonne, mais je ne me pardonne pas. »

— Et puis ?

— Et puis Varvara a jeté la boîte dans l'eau.... tiens, là, vois-tu ?

Sava lança un petit caillou dans la mare, à huit ou dix pas de la rive.

— Et puis encore ?

— Eh bien, Varvara a dit... Mais si tu allais répéter ça, pour sûr on me battrait !

— Personne ne te battra, mon petit Sava, et moi, je t'aimerai bien.

— C'est que je n'ai pas tout compris. Varvara a dit qu'elle allait avoir un enfant...

Rachel étouffa un cri de stupeur.

Sava continua imperturbablement, en faisant sauter les deux pièces dans sa main :

— Monsieur Vladimir a répondu qu'alors il ne fallait pas jeter la boîte dans l'eau. Et Varvara a encore dit qu'il y aurait du nouveau avant six jours, quand même... Après ça, je me rappelle bien. Monsieur Vladimir a haussé les épaules en disant : « Puisque tu as une drogue meilleure que la mienne !.... » Et Varvara a répondu qu'elle en avait une meilleure... Et elle a dit à Monsieur Vladimir de s'en aller tout de suite, qu'il devrait partir le lendemain. Et j'avais envie de pleurer, moi, tellement Varvara me faisait pitié.

— Mais comment sais-tu qu'il y avait du poison dans cette boîte ?

— Parce que, le lendemain, il y avait des poissons le ventre en l'air à l'endroit où Varvara l'avait jetée.

Rachel écoutait haletante, devinant l'horreur d'un drame, obscur pour elle comme pour cet enfant.

— Il y a encore autre chose, reprit Sava avec un peu d'hésitation. J'étais sur la place, le lendemain soir, quand Varvara est allée au puits. Elle m'a dit de rentrer chez ma mère au lieu de vagabonder la nuit. J'ai fait semblant de m'en aller ; je me suis caché derrière un arbre... et j'ai vu Varvara qui regardait dans le puits... J'ai eu peur, je me suis enfui vite à la maison ; et le matin, maman pleurait et criait dans la chambre : « Pauvre Varvara ! morte, noyée !... O mon Dieu !.... Et personne près du puits de malheur pour la sauver !.... Pauvre père ! pauvre mère !... »

Rachel se laissa tomber à genoux, en cachant son visage dans ses mains.

L'enfant continua :

— Et j'ai couru pour voir... et j'ai vu....

— Tais-toi, Sava, tais-toi ! Tu ne parleras jamais de cela à personne... tu me le promets, n'est-ce pas ?

— Bien sûr !

— Tu aimes bien popa Sobotinoff ?

— Oui, je l'aime bien.

— Tu ne veux pas qu'il meure de chagrin ?

— Oh non, par exemple !

— Alors ne dis jamais rien... Moi, je devais tout savoir, mais personne autre !... Maintenant, viens !

Et clopin clopant, le petit Sava, soutenu par Rachel, put arriver jusqu'au village, où la jeune fille le remit à sa mère.

Comme elle rentrait de là à la maison du pope, Rachel rencontra Dostoïeff. Et par un merveilleux instinct féminin, elle comprit que ce qu'elle n'oserait dire à la sœur de Vladimir, il importait qu'Anna le tînt de la bouche de Serge. Le prenant à l'écart, dans un récit heurté, imprécis aux endroits qu'elle comprenait mal, la jeune fille lui dit tout et le vit demeurer muet d'horreur ; puis, peu à peu, à cette

horreur parut se mêler un sentiment de soulagement qui fit explosion par ces paroles :

— Chère Rachel, c'est de ta bouche innocente que devait sortir une parole de suprême allègement pour Anna et pour moi ! Sois bénie, aime ta famille adoptive, remplace auprès de ce père et de cette mère la fille victime d'un lâche suborneur ! Ne leur laisse jamais entrevoir la fatale vérité ; elle empoisonnerait leurs derniers jours !.... Laisse-moi aller retrouver Anna. Tu l'auras ensuite tout entière à toi, après que je lui aurai parlé.

Serge trouva la jeune femme dans le jardin, occupée à tailler quelques branches mortes à des rosiers cultivés jadis par Varvara et que l'on soignait religieusement.

— Qu'y a-t-il, frère ? lui demanda-t-elle. Ton visage a une expression de calme que je ne lui ai pas connue depuis longtemps.

— Chère Anna, ce calme, je voudrais le voir descendre aussi dans ton cœur, car le lourd fardeau que nous portons en commun m'est devenu moins pesant. On n'a pas le droit de s'ériger en justicier, je le sais ; mais lorsque la Providence se sert de vous pour ses desseins...

— Parle, Serge !... Tu vas, je le devine, me faire connaître encore quelque lâcheté de....

— De *lui*, tu as touché juste... Il a vendu sa sœur, mais ce n'était rien, cela ! Il a encore profané la maison de son père adoptif, conduit au désespoir la meilleure et la plus chaste des filles de popa Sopotinoff, et lorsque sûrement la pauvre Varvara lui confia qu'elle allait être mère, plutôt que de réparer son crime par le mariage promis, il a arraché le voile d'illusion qui couvrait les yeux de sa victime, en lui proposant l'infanticide ; et désespérée, Varvara s'est tuée.

— Je l'avais deviné ! s'écria Anna en se tordant les mains. Oh ! le misérable !... le misérable !... Mais de quelle boue son âme fut-elle donc pétrie ? A qui

ressemblait-il donc, pauvre père et pauvre mère martyrs ?.... Il eut été votre bourreau !...

Serge lui refit minutieusement le récit de Rachel. Elle comprit tout : la proposition de faire disparaître le fruit de la liaison clandestine, la surprise et l'horreur de Varvara et sa résolution de mourir.... Quel abîme de lâcheté que le cœur de ce Vladimir ! Et Rachel avait failli devenir...! Mais alors leur crime avait sauvé une victime... et d'autres victimes encore peut-être, après celle-là.... Qui sait où se serait arrêté ce monstre de vingt ans au visage d'Adonis !

— Eh bien, Serge, sans te l'avoir dit, je m'en doutais, depuis que Rachel a trouvé par hasard une photographie du misérable avec celle de Varvara, dans le coffre de mère Sobotinoff....

— N'est-ce pas, Anna, nous ne sommes point absous, mais pourtant ce fait nouveau est pour nous une atténuation ? dit Serge, pressentant les réflexions auxquelles se livrait la jeune femme.

— Oui ! dit-elle en se jetant dans ses bras où elle étouffa ses sanglots, c'est sur les ruines de notre bonheur à nous qu'a pu germer et grandir au soleil le bonheur de Rachel. Qu'il soit donc notre consolation, puisqu'il nous coûte si cher !....

CHAPITRE IX

LE CODE DE L'ASSASSINAT.

Anna Marinoff avait pris une résolution soudaine, en rentrant dans la maison de popa Sobotinoff. Non, la photographie de l'assassin de Varvara ne serait pas conservée plus longtemps comme une relique par la mère de la victime. Sans remords cette fois, par respect pour ce toit béni, elle exécuterait en effigie le lâche Vladimir.

Elle alla donc trouver la femme du pope et lui dit:

— Bonne mère, donne-moi cette photographie de mon frère que tu possèdes, celle qu'il avait offerte à Varvara ; je n'ai, moi, aucune image de Vladimir, — celle-là me serait doublement précieuse... Je t'en prie, ne me refuse pas, même si ma demande te paraît indiscrette...

Il en coûtait à Anna de mentir, comme il devait en coûter à la femme du pope de satisfaire ce désir.

— Prends-la donc, ma fille, dit-elle en soupirant. Pour moi aussi cette relique est doublement précieuse ; mais je te l'abandonne, elle sera entre bonnes mains.

— Merci, chère mère. J'emporterai donc cette photographie à Sofia, où je veux me rendre immédiatement sans prévenir personne. Je puis te révéler, à toi, mon petit secret. Il s'agit de mon cadeau de noce ; ne me trahis pas. Précisément, nous avions projeté d'aller demain à Kazanlik, pour des emplettes, Serge, Mihaïl, Maria et moi. Je me dirai un peu indisposée, puis, dès qu'ils seront partis, je me dirigerai sur Sofia en expliquant mon absence par une lettre à Serge.

— Agis à ton gré, mon enfant. Voici d'abord la clé du coffre.

Anna s'empara immédiatement du portrait de Vladimir, et prenant avec elle Rachel :

— Suis-moi dans le jardin, lui dit-elle. Peut-être, après ce que je vais faire, tu dormiras mieux cette nuit.

Sur un tas de paille qui se trouvait là, Anna alluma quelques journaux froissés, et, à l'abri de tout regard indiscret, elle brûla la photographie de l'in-fâme Vladimir.

— Sœur, je te remercie, dit simplement Rachel.

Et en effet, cette nuit-là, la jeune fille retrouva le sommeil.

Le lendemain, quand il fut question du petit voyage à Kazanlik, Anna s'excusa en exigeant que Serge accompagnât Mihaïl et Rachel. Dès qu'elle fut seule, elle traça rapidement ce billet à l'adresse de Dostoïeff :

Frère,

« Ne t'inquiète pas de mon absence. Je vais à Sofia, où je te défends formellement de me suivre. D'ailleurs, je n'y resterai que quelques heures. L'acquisition d'un présent pour Rachel sert de prétexte à ce déplacement, que tu approuveras, je le sais, quand tu en connaîtras le véritable but. »

Anna.

La jeune femme arriva à Sofia, brisée de fatigue, après un pénible voyage accompli en voiture légère non suspendue.

Ce qu'elle avait voulu, c'était voir Sarafoff seule à seul, elle dont le cœur de femme pressentait ce qu'auraient pu causer de souffrances à Serge des explications que la sécheresse d'âme et le ressentiment du grand-maître rendraient inévitablement très amères. Une fois déjà, Ivan Dogaroff avait eu beaucoup de mal à éviter un choc entre ces deux hommes.

Mais ce n'est pas précisément pour une explication qu'elle allait affronter le fauve dans son antre; non, Anna prétendait arracher de ses griffes un objet lui appartenant à elle, la hache sur laquelle avaient été prêtés tant de serments criminels.

Il était huit heures du soir quand la voiture la déposa au seuil de sa maison. Elle prit tout juste le temps d'embrasser la vieille Olga et de réparer le désordre de sa toilette. Un mot adressé à Ivan Dogaroff l'avait à peine précédée de quelques minutes, lorsqu'elle se présenta chez Sarafoff, ou plutôt au siège de l'association des Chevaliers de la Hache, dans l'ancienne demeure de Kroum Assanoff.

Reçue par Constantin l'eunuque, elle eut peine à le reconnaître, tellement le malheureux avait changé en quatre mois; il était miné par une tuberculose qui s'était subitement déclarée et dont l'issue fatale s'annonçait à brève échéance.

Ce soir-là précisément, Sarafoff devait réunir ses séides. Il n'était pas encore arrivé; mais on l'envoya chercher au restaurant Panakoff, pour que l'entrevue d'Anna avec le chef du Comité suprême précédât la venue des initiés.

— Tu as vu mon fils? dit douloureusement le vieillard.

— Je l'ai vu, dit-elle... Pauvre père!

— Je ne sais si je devrai le pleurer ou me réjouir pour lui. Ce qui s'éteindra en cet être, resté doux et affectueux, c'est une petite âme obscure, moins que celle d'un enfant, plus que celle d'un animal supérieur.... Mais viens au souterrain!

Rien n'avait changé dans l'immense cave. La hache reposait sur la table; le siège de fer du Kraï étendait ses deux bras vides; une pâle lumière tombant de la lampe suspendue à la voûte éclairait en tremblotant ces lugubres objets.

— Je resterai avec toi, dit Ivan.

Anna acquiesça d'un léger signe de tête. Et elle attendit sans parler.

Machinalement, elle se mit à feuilleter une brochure de quelques pages, dont la couverture de papier rouge portait ce titre: *Règlement du Comité bulgare de Sofia.*

— Tu peux lire, ma fille, dit Ivan ; tu mesureras ce qu'est devenue l'œuvre de Króum Assanoff..... Quant à moi, je n'ai pas été consulté.... je n'eus pas signé... Je suis ici pour veiller sur les derniers jours de Constantin.... Après....

Le vieillard fit un grand geste vague.

— Après ? interrogea Anne avec un intérêt ému.

— Tu le sauras la première... tu recevras le dernier adieu d'Ivan Dogaroff... Mais lis !

Nous ne pouvons donner que de courts extraits du long document dont Anna Marinoff prit connaissance avec horreur. D'ailleurs ce règlement, parfaitement authentique, a été livré à la publicité par le journal grec *Patris*.

La brochure était divisée en chapitres : *Devoirs des groupes armés ; Instructions à donner aux groupes ; Rapports entre les comités et les groupes ; Composition et administration des groupes.*

Sarafoff s'arrogeait bien les pouvoirs d'un dictateur : « Tous les groupes armés, chacun composé de Bulgares indigènes d'une région déterminée, exécuteront secrètement les ordres donnés par le président du Comité suprême. »

Puis des détails minutieux sur l'organisation des « comités de révolte régionaux », ayant pour mandat de transmettre les ordres de Sarafoff et d'en surveiller l'exécution, conformément aux règles suivantes : «.... Par la persuasion ou par la terreur, tenir à la discrétion du Comité les personnes inscrites dans les groupes ; mettre à mort les *individus désignés par le Comité* ; persuader au peuple, par de belles paroles, que toujours les révoltes donnent de bons résultats. »

Malgré la centralisation voulue par Sarafoff, les

groupes jouissaient d'une large initiative pour le meurtre : « Les groupes ont la faculté de se débarrasser, en les tuant, des hommes qui les empêcheraient de marcher à leur but, — à la condition toutefois d'avertir aussitôt le président du Comité suprême de tout assassinat commis. »

Les instructions du chapitre II prenaient un caractère odieusement pharisaïque : « Le silence le plus complet sera gardé sur les faits de corruption.... Il est très important, pour gagner la confiance, d'affecter de bonnes mœurs et de ne pas rebuter les paysans par des exigences.... »

La jeune femme, quand elle eut achevé de lire, froissa la brochure et la jeta bien loin avec mépris. Puis elle se retourna pour regarder Ivan Dogaroff, qui était perdu dans une sombre rêverie.

Mois derrière Dogaroff, Anna aperçut soudain Boris Sarafoff, immobile, les bras croisés, sur la dernière marche de l'escalier de la cave.

Depuis quand était-il là ? Ni Anna Marinoff, ni Ivan Dogaroff ne l'avaient entendu venir.

CHAPITRE X

NI EMBLÈME, NI RELIQUE.

Sarafoff était là depuis plusieurs minutes.

Il avait eu le loisir, cédant à un sentiment très humain et surtout très masculin, d'examiner avec une amertume qui n'excluait pas le regret celle qui, de maîtresse, de complice, était devenue, par le fait des événements, l'ennemie, l'obstacle qui barrait ses desseins.

Anna Marinoff, telle qu'il la revoyait, était dans le plein épanouissement de sa beauté. Son corps admirable se moulait dans une robe de laine noire toute simple, à plis droits. Son beau visage, auquel la douleur et le désir vaincu avaient donné la blancheur de l'ivoire, avait conservé son ovale délicat. Les cheveux, simplement noués sur la nuque, mettaient leur reflet sombre et moiré sur son front poli. Sous l'arc impérieux des sourcils, brillaient des yeux que le remords, l'amour, le regret du bonheur perdu, rendaient plus noirs, plus profonds, plus grands encore, tandis que la teinte bleuâtre des paupières témoignait d'une vie d'abnégation et de luttes.

— Cette créature si désirable, se disait-il, je l'ai tenue dans mes bras ; la fleur de sa jeunesse et de son innocence, elle me l'a donnée, sans restriction, mais aussi sans amour. Et moi, remueur d'hommes, j'ai fanatisé la sectaire qui s'était éveillée en elle ; mais, amant, je n'ai pas su conquérir le cœur de cette femme... et un autre, en quelques semaines, a brisé le lien illusoire qui unissait à moi Anna Marinoff, pour river entre eux deux une chaîne infrangible,

celle du véritable et profond amour... Ainsi la nature poursuit son œuvre ; et si l'on déroge à ses lois immuables, même au nom d'un but supérieur, elle se venge, elle dénoue ce qu'a noué une volonté étrangère à ses desseins, et elle reprend, pour la rejeter sur un cœur élu, la femme dévoyée de sa mission éternelle....

Anna, la véritable épouse, — la maîtresse passionnée de Dostoïeff, peut-être ? — celle que Sarafoff avait laissée languir dans les limbes d'une liaison toute sensuelle pour lui, toute de sacrifice à la vengeance pour elle, Anna était là !... La parfaite compagne au grand cœur, avec qui l'on pouvait aimer, souffrir, converser, sans que jamais rien ne vînt détonner, sans que le charme fût rompu un seul instant, l'amante, l'amie, la consolatrice, le bon conseiller, tout cela était renfermé dans cette belle enveloppe de chair, pétrie de grâce et de souplesse, comme une fleur rare et parfumée s'épanouit dans un vase de prix sous la main soigneuse d'un horticulteur passionné !

Une amertume lui monta du cœur aux lèvres, et avançant lentement, Sarafoff vint s'arrêter devant Anna, les yeux durs, la bouche ironique :

— Si vous comptez encore parmi les membres de notre association, vous pouvez tout lire, Madame ; mais votre curiosité se justifie mal, si vous êtes simplement une démissionnaire qui vient prendre congé... Comment faut-il vous considérer ?

— Comme un aveugle auquel une main bénie aurait rendu l'usage des yeux et qui voudrait voir le caveau où il marcha à tâtons en insultant la lumière du jour, avant de la connaître ; comme un Erostrate moderne qui, des ruines flamboyantes sur lesquelles il avait secoué sa torche, voulut faire sortir un vain renom, un agrandissement illusoire de sa patrie... Comment il faut me considérer ? Tiens, — et elle étendit la main vers la table où reposait le fer symbolique, — comme cette hache, destinée dans

la maison du serviteur de Dieu, à tailler des berceaux, à consolider l'abri qui protège les êtres aimés contre les intempéries, à fendre le bois dont la flamme les réchauffera, et que, moi, j'ai apportée ici pour trancher des vies, pour aller à l'encontre des voies de la Providence, pour souiller de sang le sol d'un pays hospitalier aux Bulgares... oui, pour vouer à l'opprobre et à la vindicte publique des Roumains ma patrie tout entière, représentée à leurs yeux par des assassins fanatisés, par des sectaires dangereux, par des dégénérés et des lâches ! Ah ! j'ai bien vengé ma mère ! meurtre sur meurtre ! Son fils d'abord, mon frère, — un misérable, soit, et un meurtrier d'un autre genre, qui plus est, — puis des innocents, des étrangers de l'autre côté du Danube !... Et qui sait — en dehors du Carol que tu avais condamné et que j'ai pu préserver, moi, en déchirant ton arrêt de mort, — qui sait combien tu feras de victimes encore, Boris Sarafoff, avant que mon sang lave enfin ma honte et efface de mon front le signe de Caïn !

— Ah ! tu l'avoues donc ?... Tu défais dans l'ombre ce que je fais ici !.... Tu te mets en travers de mes décisions !... Et tu uses de ton Serge Dostoïeff pour la trahison, comme tu en usais pour la vengeance !... Et tu dénonces tes frères, comme les dénonça Vladimir ; tu sacrifies la cause sainte !... Anna Marinoff, tu oses me braver ! Femme, prends garde à toi ! ôte-toi de mon chemin, disparaîs avec celui que l'amour a fait ton instrument aveugle ; sinon, je te le jure, ces mains qui jadis t'ont attirée sur ma poitrine, te coucheront à terre, mourante et brisée !

— Je m'y attends, dit Anna revenue au calme, et ce sera la dernière station du Calvaire de ma rédemption ; la prédiction de la tsigane s'accomplira... Mon Serge Dostoïeff, dis-tu, un instrument entre mes mains !... Sans doute, tu juges d'après moi, qui ne sus faire de moi qu'un instrument de crime !... Ton

coeur est-il à la hauteur du sien, pour comprendre l'union de deux êtres coupables, en vue seulement du rachat et de l'expiation!... Toi, tu places une arme entre les mains de celui que t'amène son mauvais destin, tu lui verses le poison de tes paroles menteuses, tu promets, tu encourageas, tu flattas; puis tu restes dans l'ombre, en jouisseur qui laisse l'arène à des dupes... Tu veux une grande Bulgarie, soit, mais conduite par le grand Sarafoff, sain et sauf, dédaignant les lauriers pour les roses.... Le trésor de la révolution, alimenté par le vol, paye à la fois la propagande nationaliste et les plaisirs du maître... Tu es bien le conspirateur et le patriote moderne, dans toute l'acception du mot... Tiens, dans les dernières lignes tracées par la plume que tu lui arrachas, Mihaïléano....

— Je te défends de prononcer ce nom ici! s'écria Sarafoff.

— A moins de me bâillonner, tu ne m'empêcheras pas de parler! Oui, Mihaïléano t'a deviné; oui, Mihaïléano t'a compris; oui, Mihaïléano t'a jugé... Et si Kroum Assanoff pouvait se lever de sa tombe, il chercherait ta joue à tâtons pour te souffler!

Elle s'agenouilla sur le sol humide, là où reposait le grand aveugle.

— Vois, maître, ce que ce bandit a fait de ta cause sainte!... Le klephte et l'heiduque rougiraient de lui!... Ce siège de fer aux bras vides, il fallait le briser, le jour de ta mort, et en enterrer les morceaux avec toi!

— Retire-toi, Anna, dit froidement Sarafoff, assez de déclamations puériles! Et si tu tiens à la vie de ton Dostoïeff, puisque tu fais bon marché de la tienne, file la quenouille, si tu veux, ou élève des serins comme Smaranda Milovéano, mais, je te le répète, écarte-toi de mon chemin!

— Tu m'y retrouveras, quand même et toujours! J'ai fait le sacrifice de la vie de Serge Dostoïeff,

en même temps que de la mienne... Je pars et j'emporte cette hache qui doit disparaître... comme a disparu, à cause d'elle, l'Anna Marinoff de la vingtième année, celle qu'on appelait la Rose des roses.... Non, je ne veux plus que ce fer reste ici comme un symbole de crimes et de lâchetés ! C'est pour cela que je suis venue...

— Ne te gêne pas, dit Sarafoff d'une voix ironique ; je tiens à cette hache aussi peu que je tenais à certaine peau !

Prenant la hache, la jeune femme la tendit à Ivan Dogaroff qui s'était approché, anxieux, et qui, enveloppant le fer dans une étoffe noire, accompagna Anna jusqu'à son domicile.

Ils n'avaient pas échangé une parole. Là seulement, le vieillard remit son fardeau à la jeune femme et la quitta en lui disant :

— Pars, ma fille, retourne à la Vallée des Roses ; tu ne changeras rien ici ; il est trop tard. Mais ne remets jamais en présence Dostoïeff et Sarafoff.... Moi, tu me reverras, je te le répète, quand j'aurai rempli vis-à-vis de Constantin le triste devoir d'un père qui ferme les yeux à son fils... Et tu auras contribué à faire de moi ce que je serai alors.

Et ils se séparèrent.

Il était neuf heures et demie du soir ; Anna ne pouvait repartir avant le lendemain à l'aube. D'ailleurs, elle devait penser à Rachel, mais ce n'est pas seulement pour un présent destiné à la fiancée de Mihaïl qu'elle alla frapper à la boutique déjà fermée de l'orfèvre Siméonoff, un vieillard réputé pour sa probité autant que pour son habileté professionnelle et qu'elle avait eu l'occasion de connaître pendant son séjour chez Smaranda Milovéano.

— Je t'apporte, dit-elle, la *salba* de ma mère. Tu emploieras tout cet or à faire une image sainte représentant le Christ crucifié, avec la Mère des sept douleurs et la Madeleine au pied de la croix ; c'est pour une église de la Vallée des Roses. Esti-

me la valeur du travail que je te paierai immédiatement.

Le vieillard dressa un devis qu'Anna accepta. L'icône serait faite d'après un modèle archaïque provenant du mont Athos.

Puis la jeune femme fit part à l'orfèvre de son intention d'offrir à la jeune fille dont elle serait la marraine nuptiale un bijou précieux par sa rareté.

Siméonoff tira de son coffre-fort, avec des airs mystérieux, un bracelet ancien formé de dix talismans persans en turquoises gravées, le tout monté en filigrane d'or.

— Que signifient ces signes ? Le sais-tu ? interrogea Anna.

— Ce sont des vers du persan Saadi, le poète du « Parterre des Roses ».

Le hasard faisait bien les choses. Mais le prix ?

L'orfèvre se montra assez accommodant et Anna emporta sa précieuse acquisition.

Rentrée chez elle, elle put converser avec sa chère Olga, avant de se livrer au sommeil ; dans cette longue causerie, elle puisa encore du réconfort, et elle partit au point du jour, emportée par le galop des deux petits chevaux infatigables.

Quand elle arriva au village, à l'aube du lendemain, Serge l'attendait sur la route, pâle, anxieux.

— Qu'as-tu fait à Sofia ?

— J'ai repris mon bien... pour m'en séparer tout à l'heure. Mais viens !

Anna descendit de voiture ; Serge la reçut dans ses bras. Le cocher fut renvoyé.

— Porte cela, toi !

Elle tendit à Dostoïeff un objet pesant, enveloppé d'étoffe noire. Il sentit au toucher que c'était une hache.

Et Serge comprit tout.

— Sœur, tu ne te trompais pas, dit-il ; je devais t'approuver !

Ils allèrent au bord de la mare, à l'endroit que le petit Sava avait désigné à Rachel.

Anna prit la hache et la lança dans l'eau morte, d'où montèrent quelques bulles gazeuses ; puis de longs remous ridèrent la surface de la mare, qui peu à peu redevint polie comme un miroir.

— Ni emblème, ni relique, ni symbole, ni souvenir ! avait dit Anna. Frère, tu m'as approuvée ; mais ma mère aussi m'approuve ; je soulage son âme, en délivrant la mienne.

Elle dort sous une couche de vase, au milieu des pourritures de l'étang, la hache sur laquelle Ivan le fou avait improvisé son chant de guerre :

Hache sainte, hache rédemptrice,
Fends les têtes des oppresseurs !
Rase le taillis qui nous étouffe ;
Bien loin, bien loin, de tous les côtés,
Défriche le sol de la Grande Bulgarie !

Et la rouille dévorera la hache maudite, qui ne fut sainte qu'au moment où Maria Marinoff la leva sur le chef des bachi-bouzouks.

CHAPITRE XI

LE MYTHE D'ORPHÉE.

D'après le dernier recensement, la population de la Bulgarie se partagerait en 2.600.000 chrétiens, 28.000 israélites et 643.000 mahométans. La population musulmane est très inégalement répartie ; nous avons vu qu'elle a presque disparu de Sofia, mais elle est encore très nombreuse dans la région de l'Est, au-dessous des Balkans, et particulièrement dans le district auquel appartient Kazanlik.

Le touriste qui, venu de Gabrovo, franchit le col de Chipka, se trouve transporté dans un monde différent, comme celui qui passe de France en Italie par le Simplon. Au nord, une âpre nature qui impose à l'homme la lutte pour l'existence ; au sud, un véritable Eden. On abandonne les forêts de chênes et de hêtres, les monotones pâturages où sont perdus quelques misérables hameaux, et l'on domine de mille mètres la vallée de Kazanlik, limitée à l'horizon par des collines aux pentes douces, où les cultures de roses alternent avec les champs de blé, comme alternent à l'ombre de châtaigniers et de noyers magnifiques, au bord des limpides ruisseaux, les villages musulmans aux tuiles rouges et aux blancs minarets et les villages chrétiens aux toits de bardeaux et aux églises dressant leurs coupoles de métal. Aucune vallée de la Thrace ne saurait se comparer à celle-là avec ses quarante villages qui produisent annuellement mille kilogrammes d'essence de rose.

D'après le Koran, une moisson de roses a fleuri

pendant l'ascension nocturne du prophète. Les roses blanches sont nées de la sueur de Mahomet, les roses jaunes de la sueur de son cheval, les roses rouges de la sueur de l'ange Gabriel. A Kazanlik, on peut croire que l'ange a transpiré abondamment.

Cette capitale du « Gulistan européen » compte près de vingt mille habitants. C'était jour de marché quand arrivèrent en *caroutza* Rachel, Serge et Mihaïl. Le spectacle de la rue était très animé. Beaucoup de Turcs parmi les acheteurs, et aussi de femmes turques voilées jusqu'aux yeux parmi les vendeuses en miniature, assises devant une demi-douzaine d'œufs, une douzaine de noix, une petite motte de beurre, une tasse de miel, une assiette de menues pâtisseries ; puis, à même la rue, des entassement de fromages, de paniers, de légumes, de poteries, de tas de bois à brûler, de friperies. Le fez et les hautes ceintures rouges égayaient la note brune des costumes d'hommes.

Et autour du marché, dans les rues avoisinantes, les fabricants d'alambics tapaient comme des sourds sur les ventres de cuivre. C'était bien l'empire des roses, toutes les femmes en portaient à la ceinture ou à l'oreille ; même les conducteurs en avaient au manche de leur fouet. Et l'on entendait parler de roses, à Kazanlik, comme on parle de pommes en Normandie ou de prunes à Valéni-de-Munte. Et Rachel, prenant déjà un petit air entendu, disait son mot, décidait que les roses auraient beaucoup de parfum, parce que les pluies avaient été rares, — ou tout simplement parce qu'elle allait se marier et qu'elle se sentait heureuse.

Et l'on fit les dernières emplettes pour la noce, il n'était que temps : — Mihaïl, en homme qui a hâte d'en finir, plus attentif à sa fiancée qu'aux étalages et aux paroles persuasives des marchands ; Rachel, avec un air affairé et sérieux dont Serge ne pouvait s'empêcher de s'amuser. Il voulut offrir les anneaux de mariage, que Rachel choisit très

lourds, très massifs, car elle prétendait vivre avec son Mihaïl l'âge des patriarches, ce qu'elle avait bien marqué en disant :

— Il ne faut pas qu'ils soient réduits à rien, quand nous célébrerons nos noces de diamant !

Ce qu'elle ferait dans soixante ans l'intéressait déjà énormément.

Dostoïeff acheta également le flot de fil d'or que l'épousée nouerait dans sa chevelure, et comme Anna, — en pensant à Anna, — il fit bien les choses et fut récompensé de son intention amicale, plus encore que de sa générosité, par deux baisers sonores qui lui tombèrent simultanément sur chaque joue, côté Rachel et côté Mihaïl. Pendant un instant, hélas ! Serge s'était fait l'illusion de vaquer aux préparatifs de sa propre noce.]

Ils sortaient de chez l'orfèvre, quand ils rencontrèrent une très vieille tsigane, bien connue de nos lecteurs.

— Je vous salue, époux de demain ! dit-elle. Donnez-moi votre main pour que la Perle Noire y lise le bonheur, comme elle le lit sur votre visage.

— La bonne aventure ! s'écria Rachel. Je veux ma bonne aventure !

Dostoïeff avait pâli en entendant ce nom de la Perle Noire. Anna lui avait tant parlé de cette mystérieuse femme.

— Vieille, dit-il, accompagne-nous jusqu'au *han* ; tu seras récompensée.

Quand ils furent seuls dans une petite chambre blanchie à la chaux, la tsigane examina longuement la main de Rachel et celle de Mihaïl :

— Vous êtes des élus, vous deux, leur dit-elle ; vous coulerez une longue et heureuse vie, sans nuances comme sans histoire, toujours la même et toujours digne d'envie, au milieu de vos enfants, puis de vos petits-enfants, jusqu'à ce que les petits-enfants de vos enfants vous ferment les yeux.... Mais toi, homme, me laisseras-tu lire ton destin ?

Serge tendit la paume gauche bien ouverte.

La Perle Noire ne jeta qu'un coup d'œil sur cette main.

— Sortez, enfants ! dit-elle aux jeunes gens. L'homme seul doit savoir.

Et quand Rachel et Mihail se furent retirés, la tsigane se prosterna trois fois devant Dostoïeff.

— Je te vois, dit-elle d'un ton fatidique, je te vois, avant que finisse l'année du siècle, couvert d'une pourpre plus brillante que celle des empereurs, teinte du sang le plus noble, où viendra se mêler ton sang... Tu aimes et tu es aimé, et tu réaliseras le vœu des amants les plus passionnés : ton cœur cessera de battre en même temps que le cœur de l'adorée, et vos restes seront si bien confondus que l'on ne pourrait, le voulut-on, ne pas leur donner une même sépulture. Vous vous réunirez pour une mort consentie, qui sera celle des héros, pour une mort splendide qui, pendant la durée d'un éclair, vous donnera plus de bonheur encore que la longue vie promise aux deux fiancés qui étaient là... Toi qui es promis aux épousailles éternelles, je te salue ! Et celle qui se pare pour le sacrifice, je la salue !

Sans trahir aucune émotion, Serge Dostoïeff écoutait vaticiner la vieille femme.

La tsigane se recueillit :

— Ces choses-là te sont dites, ô homme, là même où le Chantre des anciens jours, celui qui alla chercher son épouse aux eufers, fut déchiré par les femmes mauvaises. La tradition me l'a appris, ici fleurissent les roses nées du sang...

— D'Orphée ?

— Je ne savais pas son nom.

Serge récompensa généreusement la tsigane, et tandis que Mihail et Rachel se promenaient dans la cour du han, en se tenant la main, il se prit à penser que peut-être le massacre d'Orphée par les Ménades avait eu pour théâtre cette belle vallée,

que ce ruisseau avait roulé la tête et la lyre de l'aède divin, pieusement escortées par les Naïades jusqu'à cette Maritza que les Latins appelaient l'*Hebrus*. Ici peut-être, le législateur inspiré de la Thrace avait adouci par ses accents les hommes accourus pour l'écouter, comme il attirait les lions qui venaient ramper à ses pieds, comme il mettait en mouvement les arbres et les rochers.

Pourquoi un nouvel Orphée ne se levait-il pas, en Bulgarie, pour charmer les monstres!.... Ces monstres, Serge les avait vus de près ; lui-même avait partagé leur sombre caverne... Et maintenant qu'ils ne le reconnaissaient plus pour un de leurs, ils lui montraient les dents et les griffes... Et il serait dévoré ! Et cette mort tragique, cette mort d'apothéose, cœur contre cœur avec l'adorée, il l'attendait, non parce qu'une vieille tsigane l'avait prédite, mais parce qu'elle était le dénouement nécessaire de l'œuvre de leur rédemption.

Comment viendrait-elle, il ne le savait pas ; il se tenait prêt pour ces noces sanglantes qui lui ouvriraient le monde du pur amour où l'impossessible Anna serait à jamais l'épouse de son âme.

CHAPITRE XII

NOCES PAYSANNES

C'était le grand jour.

La veille, étaient arrivés Iscousesco et Sakélarios, zézayant le grec à qui mieux mieux. Le docteur manifestait une gaieté exhubérante, enchanté de se trouver là, donnant au diable ses peurs passées, complimenteur, madrigalisant comme un vieux Céladon.

— O Vallée des Roses, s'écriait-il, ô lieu prédestiné pour l'amour et l'hymen ! Moi, sombre phalène, je vous demande pardon, gentilles abeilles, de venir promener mon vol lourd autour de votre ruche ! Je suis le vieux hibou des ruines en visite chez les tourterelles... Ecoutez plutôt ! elles roucoulent et je hulule... Mais, voyez, mon cher Iscousesco, — pardon, Iscous....opoulos, — est-elle belle, cette Rachel ! — pardon, cette Maria !... Ah ! l'heureux coquin de Mihaïl, aura-t-il des distractions en distillant ses roses !... Je parlais d'abeilles ; mais Anacréon est là pour prévenir la petite épousée du danger qu'elle court. Entre sa lèvre et la rose, la mouche d'or n'hésitera pas, quitte à s'excuser d'une erreur qui n'en est pas une... Hyménée ! ô hyménéée !... Vous êtes-vous jamais marié, mon cher Iscous....opoulos ?

— Non, docteur, je n'en ai jamais eu le temps.

— Et moi non plus ; je me suis trop passionné pour les coprolythes...

Pendant que ces folies étaient dites, les invités se pressaient autour de la maison de popa Sobotinoff.

Place aux femmes ! C'étaient, par dessus la jupe blanche tombant jusqu'à la cheville, les deux tabliers à franges (pile et face) en laine bariolée, mais beaucoup plus courts que la *fota* roumaine, — ou la robe de kaïac bleu foncé, sans plis, serrée à la taille par une large ceinture et découpée sur une chemisette de toile à rayures de soie, aux larges manches bouffantes. Celles-ci portaient une seule natte tordue dans un foulard jaune, vert ou mauve, ou bien une draperie de toile blanche qui couvre la tête en débordant du front, pour s'arrondir en dessus en forme d'assiette ; celles-là, plus jeunes, étaient enguirlandées d'une infinité de petites tresses, sous un diadème de roses. Une boucle formée de deux plaques d'argent, rondes et aussi larges que des soucoupes, s'agrafait sur les tabliers rayés blanc satiné sur blanc mat, ou écarlate sur noir. Innombrables, les bracelets, les longs pendants d'oreilles, habilement travaillés à Vidin, les vieilles médailles dont les enfilées pesantes s'arrondissaient en cuirasse sur les poitrines, avant de cliqueter au cou des danseuses comme les grelots des attelages.

Et des roses, partout des roses, aux cheveux, aux ceintures ; et c'est encore les mains pleines de roses que toutes ces femmes s'avançaient vers la jeune épousée, tandis que les garçons brandissaient des bâtons fleuris comme des thyrses, — le grand bonnet de peau sur le front, malgré le soleil d'août, vêtus du large pantalon de laine blanche, très ample sur les hanches et très collant aux jambes, avec la courte veste s'ouvrant sur la ceinture rouge, tandis que les vieux arborraient le lourd complet couleur de tan soutaché de bleu.

Et ce fut bientôt la *hora*, cette danse en honneur, à quelques variantes près, chez les Bulgares comme chez les Roumains, chez les Serbes comme chez les Grecs, sorte de marche rythmée, avec le pas en avant et le pas en arrière que complique un battement de pied rapide, les bras s'entrecroisent.

sant et prenant leur point d'appui sur les épaules des voisins.

Et la longue chaîne se déployait, serpentant autour des musiciens, qui tout en raclant frénétiquement leurs violons, glapissaient de ces *you ! you !* qui font sur les jambes lassées l'effet d'un coup de fouet cinglant... Et il y eut un beau moment, quand Sakéarios entra dans la *hora*, en poussant un formidable *Evohé* !

Belle ! oui, celle qui serait tout à l'heure la femme de Mihaïl était belle sous son costume paysan, tout blanc, rehaussé de soies vives et de fils d'or ; comme Anna, elle aussi, était belle sous les simples atours que lui avait prêtés une sœur de Mihaïl, — car, en quittant pour un jour son éternelle robe noire, c'est costumée en femme de la Vallée des Roses qu'elle avait voulu accompagner les époux à l'autel.

Tout à coup la *hora* se débanda. Un mouvement de curiosité resserra les groupes ; les danseurs de tout à l'heure étaient venus se joindre à la foule des vieux et des enfants, — le petit Sava, entièrement guéri, était là, qui s'en donnait à cœur joie, habillé de neuf par Anna, portant fièrement la belle flûte qu'il devait à la munificence de Rachel : c'était le fiancé qui, conformément à l'usage, s'avancait pour demander à son père la permission de se marier.

Mihaïl resta prosterné jusqu'à terre, tandis qu'un orateur adressait, en termes fleuris, la requête du fils au chef de la famille. Celui-ci consentit. Après avoir respectueusement baisé la main de popa Sopotinoff, Mihaïl se retourna vers sa mère, qui l'autorisa pareillement à épouser Rachel.

La jeune fille devait à son tour accomplir la même formalité vis-à-vis d'Iscousesco, son tuteur. Mais lorsqu'elle voulut s'agenouiller devant lui, il la releva vivement et lui dit en excellent bulgare :

— Maria, ma chère enfant, j'accomplis le dernier

devoir et le plus doux de ma brève tutelle, en te remettant au plus tendre des époux et aux meilleurs des parents. En mon nom et au nom de ta défunte mère qui t'a fiancée à Mihaïl Sobotinoff, je te bénis !

— Quelle onction ! murmura Sakélarios à l'oreille d'Iscousesco. Tenez, j'y vais de ma petite larme !

Et le Grec tira son grand mouchoir rouge pour s'essuyer les yeux, quand ses voisins furent pris d'un bruyant éclat de rire qui gagna toute l'assistance. En se promenant le long des collines, dans cette région où abondent les sources minérales, Sakélarios avait trouvé un gisement d'ocre magnifique, dont il avait serré un échantillon dans son mouchoir, et voilà qu'il s'était barbouillé le visage, de façon à ressembler à un Peau-Rouge.

Le moment de recevoir la bénédiction nuptiale ne viendrait que le soir pour les heureux fiancés ; il n'y eut pas de ces quêtes réitérées, au profit des époux, qui font payer aux invités, et bien au delà, la valeur des victuailles et des boissons qui leur sont offertes. D'ailleurs tout le monde ouvrit de grands yeux quand Rachel — ou Maria — reçut le magnifique bracelet d'Anna et, de la part d'Iscousesco, une fort jolie montre.

Sakélarios ne put s'empêcher de dire à Serge :

— On ne pourrait insérer sur le cadran : *Omnes vulnerant, una necat* ; pour eux, l'aiguille marquera toujours l'heure du bonheur.

Puis le Grec, fouillant dans ses immenses poches :

— Moi aussi, j'ai apporté mon petit cadeau, la pantoufle de Cendrillon.... symbolique, si l'on veut, ajoute-t-il en regardant malicieusement Mihaïl. Elle te tiendra là-dessous, mon garçon, et je ne te plains pas !

Ce disant, il remit à Rachel une délicieuse paire de babouches turques en velours bleu brodé d'or.

A chaque présent offert, les musiciens raclaient frénétiquement, en poussant leurs *you! you!*

Quant à Rachel, rose de bonheur, toute droite, immobile, éblouissante de beauté et de parure, on eut dit une reine d'Asie s'offrant à l'adoration de son peuple.

Et dans la foule, les jeunes filles échangeaient des réflexions où perçait un peu d'envie naïve :

— Vois donc, ma chère, sa traîne de fil d'or est longue de trois pics !

— Elle est plus belle que les filles de chez nous !

— Plus riche surtout ! Ce sournois de Mihaïl entend bien ses affaires.

— Mais qu'est-elle, cette étrangère ?

— On ne sait pas au juste ; dans tous les cas, elle parle joliment le bulgare.

— Ils font bien les fiers, les Sobotinoff, qui n'ont pas voulu de la quête !

— Tais-toi, mauvaise langue ! le pope est charitable ; il a eu peur que toutes les poches soient vides quand tu te marieras.

Et l'on mangea, puisqu'il n'est noces proprement dites sans festin, et les tonneaux en perce se vidèrent, tellement on porta la santé des époux, placés au centre de la table d'honneur, sous le sapin symbolique, enrubanné et fleuri. Et Sakélarios, sobre comme un Arabe, se grisa de mots, rit, pleura, chanta, improvisa en grec un hymne d'épousailles, fit si bien que personne, sauf Iscousesco et popa Sobotinoff, ne remarqua l'attitude tendue, presque douloureuse, des deux parrains nuptiaux, Anna et Serge, qui songeaient, eux, à leurs fiançailles mystiques, puis à la tombe, la seule couche offerte à leurs tragiques amours.

Enfin, le cortège se forma pour l'église, située d'ailleurs à quelques pas du presbytère.

Les cierges scintillaient comme des étoiles dans la nuit de la voûte et faisaient courir des frissons d'or sur le mur peuplé de saints tracés par quelque imagier du mont Athos et sur l'iconostase aux personnages vêtus d'argent repoussé.

Glissons rapidement sur la solennité religieuse. Popa Sobotinoff, assisté de deux prêtres des environs, commença les prières du rituel et posa des couronnes de roses sur la tête de chacun des époux, aux côtés desquels se tenaient Anna et Serge, portant d'énormes cierges fleuris. Puis ce fut la bénédiction des anneaux, dont l'échange s'opéra jusqu'à trois fois ; enfin les membres du clergé, le parrain, la marraine et les mariés, se tenant les mains, exécutèrent sous la coupole la lente ronde d'Isaïe, sous une pluie de roses lancées du haut de la chaire, pendant que les frères de Mihaïljetaient à poignées des grains de blé sur le pavé du temple, pour demander à l'Eternel, en faveur du jeune couple, prospérité et abondance.

Après cette danse hiératique, popa Sobotinoff présenta aux époux le morceau de pain et la coupe de vin traditionnels, bénis mais non eucharistiques, auxquels ils goûterent l'un après l'autre à trois reprises, comme symbole d'union et d'amour.

— Je suis déçu, dit tout bas Sakélarios à Iscoussesco ; Melchissédec en personne, ministre du Très-Haut aux jours d'Abraham, n'officerait pas avec plus de gravité !

Il est d'usage, en effet, pour provoquer une douce gaieté, d'approcher et de retirer brusquement le pain et la coupe, ce qui occasionne des mouvements comiques, — facétie bien innocente, dont s'accorde volontiers le formalisme de l'Eglise orientale, mais que s'interdit popa Sobotinoff.

Et Rachel Goldfeder, devenue Maria Sobotinoff de par la puissance du sacrement et de l'amour vainqueur, prit la main de son Mihaïl et ils allèrent baiser les saintes images de l'iconostase.

Puis le cortège se reforma et les époux furent reconduits au presbytère. La jeune épouse, n'ayant pas de parents à quitter, la tragédie des adieux se trouva supprimée. Habituellement, à ce moment, l'infortunée se jette dans les bras de son père qui san-

glote à fendre l'âme, de sa mère qui fond, de ses frères qui gémissent, de ses sœurs qui ouvrent toutes leurs cataractes ; et elle tient tête à chacun, avec de vraies larmes, comme on fait raison à ses amis, le verre en main. La bien-aimée ne quitte pourtant pas le village et n'est perdue pour personne ; le moment d'après, les yeux séchés pétilleront de joie, — mais tout ce monde aura religieusement sacrifié sur l'autel des saintes convenances.

En revanche, les rites furent observés en ce qui concerne le pain et le sel, offerts à la mariée au seuil de la maison, et la plus jeune des filles de popa Sobotinoff lui présenta un pot de miel, dans lequel elle trempa son doigt, pour en frotter les montants de la porte.

Et Maria Sobotinoff passa le seuil de la maison bénie, où nous ne la suivrons pas, nous qui désapprouvons formellement notre bon ami Sakélarios qui se prit à dire à Iscousesco, entre haut et bas :

— Allons, l'année prochaine, il y aura un petit « Boulgre » de plus !

Dans tous les cas, il faillit y avoir un petit « Boulgre » de moins : le jeune Sava attrapa une indigestion qui fut traitée à la bulgare, — la pendaison par les pieds. Dostoïeff intervint à temps pour appliquer un remède moins héroïque, dont l'effet fut satisfaisant.

Et Sakélarios déambulait dans le village, sous les étoiles, au bras d'Iscousesco, en répétant :

— Hyménée ! ô hyménée !

Le policier le laissa pindariser, puis très posément :

— Nous partons à l'anglaise, avant l'aube.

— Vous dites ?

— Dostoïeff est prévenu, cela suffit... Ah ! ça, croyez-vous que je puis m'éterniser en noces et festins ? D'autres Bulgares m'attendent à Bucarest, moins faciles à manier que tous ces braves gens, — les conspirateurs, les assassins, la clique de Sarafoff...

— Au fait, j'avais oublié ! s'écria le Grec en se frappant le front.

— Le revers de la médaille, hélas !

A la même heure, un homme et une femme étaient assis sur un banc, dans le jardin de Popa Sobotinoff. Ils pleuraient silencieusement.

C'étaient Serge Dostoïeff et Anna Marinoff.

LIVRE VI.

DU CABINET N° 4
A LA COUR D'ASSISES

CHAPITRE I.

CE QUE DISAIT LA PRESSE

Un homme qui ronfle à poings fermés, réveillé par un seau d'eau froide sur le visage,—cette comparaison familière rend assez bien la posture des Roumains, au lendemain de l'assassinat de Mihaïléano.

Auparavant, il y avait bien eu quelques malentendus entre la Roumanie et la Bulgarie, par exemple cette curieuse affaire de l'île Boujoresco, qui provoqua une interpellation à la Chambre de Bucarest, au commencement de mars 1900; mais l'opinion publique resta indifférente.

L'assassinat de Fitowsky,—un étranger en somme, un inconnu,—même les extorsions de fonds à des membres de la colonie roumaine de Sofia, tout cela ne nous empêcha pas davantage de dormir sur les deux oreilles; mais après le seau d'eau froide du 23 juillet, il fallut bien se réveiller, et si, ce jour-là, nous nous sommes levés du pied gauche, de fort mauvaise humeur, il y avait de quoi.

La complainte chantée par l'aveugle de Sinaïa répondait donc exactement au sentiment populaire. Quelques extraits des journaux de Bucarest indiqueront mieux encore ce que nous pensions tous.

Que disait *La Roumanie*?

«On connaît ce conte fantastique : *Le Cœur révélateur*. L'auteur, Edgar Poë, présente la victime d'un assassin, une victime enterrée dans une fosse profonde et dont on entend battre le cœur, malgré l'épaisseur de terre qui la couvre. Eh bien, le battement du cœur de Mihaïléano protestera sans trêve

contre les criminels bulgares ; tous les Roumains l'entendront... et les Bulgares devront aussi finir par l'entendre.»

Que disait le *Temps* ?

«... Ce qui nous inquiète pour le maintien de la paix dans les Balkans, c'est l'attitude inerte du gouvernement bulgare, qui manque à sa mission de représentant de l'ordre. Quant à notre gouvernement, il ne négligera aucune mesure pour mettre un terme aux opérations d'un comité d'assassins sur notre territoire.»

Que disait l'*Epoque* ?

«Afin de mériter le titre de sentinelle de la civilisation aux portes de l'Orient, nous devrons fermer un peu ces portes aux vagabonds des pays étrangers.»

Que disait le *Constitutionnel* ?

«La Bulgarie officielle paraît ne plus exister et une bande de criminels furieux dirige toute l'action gouvernementale. Nos voisins doivent savoir une chose : on fait bonne garde en Roumanie.»

Que disait la *Vérité* ?

«L'auteur intellectuel de l'assassinat de Mihaïléano se promène librement dans les rues de Sofia, tandis qu'ici, en Roumanie, la veuve et les enfants d'un bon patriote, ainsi que tout un peuple, en sont encore à se demander quelle attitude prendra le gouvernement bulgare vis-à-vis des vrais coupables de ce crime politique.»

Que disait le *Drapeau* ?

«Si le gouvernement de Sofia ne prend pas des mesures contre le Comité secret macédo-bulgare, on aura le droit de croire qu'il est le prisonnier de cette association secrète et que l'ordre ne peut plus être maintenu dans la principauté.»

De ce qui précède, il résulte que les sociétés secrètes bulgares avaient été immédiatement mises en cause par l'opinion, avant même que le public connaît les aveux de Stoian Dimitroff et de ses coaccusés. Aux yeux de tous, le petit tailleur n'était

qu'un misérable comparse ; quant au véritable assassin de Mihaïléano, on savait son nom d'un bout à l'autre du pays : Boris Sarafoff, président du Comité secret révolutionnaire macédonien de Sofia.

Voilà pour la presse roumaine. Mais soyons complet : que disait la presse bulgare ?

D'abord les *Réformes*, organe de Sarafoff :

« Il y a quelques mois, un Macédonien assassinait un espion turc, Fitowsky, bulgare d'origine. Récemment, un jeune Bulgare macédonien a tué le nommé Mihaïléano, directeur d'une feuille ignoble, fondée dans le but de déverser les plus grossières injures sur notre peuple et de dénoncer nos compatriotes au gouvernement turc... Quand on s'en va attenter avec une telle tranquillité à la vie d'un homme, quand on envisage avec une telle sérénité la responsabilité de ses actes, on ne peut être un agent commandé. Des champions, créés par le désespoir universel, apparaissent là où la réaction et la basseesse du milieu ambiant sont les plus exaspérantes. Ces gens-là, la science a beau les classer parmi les fous ou les déséquilibrés, l'histoire les appelle des martyrs, et la conscience populaire des héros... »

Puis les *Droits nationaux*, journal officieux du gouvernement de Sofia :

„Décidément, le byzantinisme fleurit chez nos voisins de Roumanie. On y cultive sur une vaste échelle la chicane, cette ultime ressource des avocats de toute mauvaise cause. A Bucarest, en effet, on aime à altérer les mots, à torturer les textes, à fausser les faits acquis, et tout cela dans l'unique but de gagner un procès imprudemment engagé et tambouriné aux quatre vents de la publicité avec une ostentation et une maladresse non moins frappantes. De cette façon, nos voisins d'outre-Danube se flattent, paraît-il, de pouvoir donner le change à l'opinion publique européenne ! ... L'opinion publique européenne nous écoute et s'étonne à bon droit de cette tempête dans un

verre d'eau, soulevée par l'outrecuidant chauvinisme de nos voisins d'en face.»

Quelques semaines plus tard, à l'occasion du jubilé du Sultan, qui accomplissait ses vingt-cinq ans de règne, les inspirateurs des *Droits nationaux* allaient se prosterner aux pieds du padischah, ombre d'Allah sur la terre, et Boris Sarafoff, peu reconnaissant envers ceux qui avaient pris fait et cause pour lui contre les Roumains, lançait une proclamation encadrée de deuil, où nous lisions avec un peu de stupéfaction : «Los pèlerins bulgares à Yldiz-Kiosk ne sont que l'anthrax diplomatique de notre organisme. Qu'ils se mettent donc au cou, en guise de compresses, des cordons sanglants, ceux des ordres d'Abdul-Hamid, le satrape de Turquie !»

Il nous reste à nous excuser auprès du lecteur, qui commence à se douter que ce roman est de l'histoire.

CHAPITRE II.

UN MAGISTRAT „MODERN STYLE“

«Fin de siècle» ou «nouveau siècle» sentirait l'épigramme, et comme nous voulons simplement exprimer cette idée que M. Ion Floresco ne ressemble en rien à un juge d'instruction classique, nous l'appellerons un magistrat «modern style».

Grand, élancé, dégagé, possédant une physionomie agréable, avec ses moustaches relevées à la Guillaume II, ses petits yeux pétillants d'intelligence et son air vainqueur, Ion Floresco est un ambitieux qui avoue son ambition.

Oh ! cette ambition n'a rien de vulgaire. Elle se meut dans le domaine de l'idéal, — c'est celle du Cyrano de Rostand : «Etre admirable en tout !...» mais aussi : Etre admiré en tout ! car Ion Floresco ne pratique pas la doctrine du renoncement ; il a ceci de très humain que, voulant faire mieux que les autres, il entend que le public rende hommage à sa supériorité ; aussi son très noble orgueil se complique d'une pointe de vanité naïve.

Un parallèle tenterait notre plume : celui de Ion Floresco et d'Alexandre Trifonoff, — qu'on ne crie pas au paradoxe. Etre et paraître, tous les deux l'ont voulu énergiquement, et tous les deux s'y sont pris de bonne heure ; seulement le premier a une nature parfaitement droite, tandis que le second subordonna les moyens au but ; et c'est pourquoi l'un s'est trouvé assis dans le fauteuil du juge d'instruction, tandis que l'autre occupait la sellette de l'accusé.

Si nous les interrogeons sur leur famille, Ion Floresco et Alexandre Trifonoff nous répondront l'un et l'autre : « Je suis fils d'un ancien procureur qui a abandonné le parquet pour l'avocature » ; seulement le petit robin de Roustchouk ne ressemble guère à l'honorables membres du barreau de Rimnic-Valcée, et les deux enfants, le Roumain et le Bulgare, ont grandi dans des milieux bien différents, cela soit dit à l'excuse du dernier.

Toutes les vertus provinciales se rencontraient, en effet, sous le toit où le jeune Ion Floresco devait s'imprégnier de cette bonne odeur de terroir particulière aux petites villes roumaines, avant de chauffer les bottes de sept lieues pour faire son chemin dans le monde. Un mur mitoyen séparait la maison paternelle de la cour de la Mairie où se trouvait aussi la Police. Parfois des hommes aux poignets garrottés traversaient cette cour, ou bien des figures hâves se montraient derrière les barreaux des fenêtres de la prison ; et l'enfant — ce sont ses premiers souvenirs — s'apitoyait sur le sort de ces malheureux. Il fut parfois témoin des sévices exercés contre eux, il entendit des cris et des gémissements ; et alors il suppliait son père d'intervenir, de demander grâce pour des victimes plus ou moins intéressantes ; et le père se prêtait volontiers au désir de l'enfant.... Et l'enfant devenu homme, à une époque où, d'ailleurs, les spectacles qui l'avaient révolté deviennent de plus en plus rares, devait s'interdire scrupuleusement toute brutalité dans sa carrière de magistrat.

Cette bonté native allait faire du marmot un petit délinquant. Il fréquentait l'école primaire des filles, lorsque touché du sort d'une de ses jeunes compagnes qui n'avait pour son goûter qu'un morceau de pain sec, il déroba à sa mère une pièce de cinquante centimes dont il acheta des caramels en faveur de la petite déshéritée. L'excellente mère de Ion Floresco feignit une vive indignation et fit

signe aux sbires de la police de venir s'emparer du précoce criminel. Ceux-ci accoururent à cet appel et une petite comédie se joua, qui se termina par une amnistie pleine et entière. C'est pourquoi, si Ion Floresco continue à distribuer des caramels — en ce sens que le cabinet d'instruction No 4 ressemble parfois à une buvette, parfois à une tabagie, — du moins sa débonnaireté ne recourt plus au bien d'autrui, même quand telle instruction, celle du fameux crime de Ploeshti par exemple, se solde sur ses comptes par une dépense personnelle de quelques centaines de francs.

Ion Floresco ravirait d'aise un Stendhal ; il porte en lui des trésors d'énergie. A six ou sept ans, il éprouva une passion d'enfant pour une fillette du même âge. Un soir, ils se trouvaient seuls dans une pièce chauffée par un poêle ardent. « Tu dis que tu m'aimes beaucoup, dit la fillette ; prouve-le-moi ! » — « Que faut-il faire ? » — « Mets la main sur la porte du poêle qui est tout rouge. » Et le Mucius Scævola en herbe mit sa menotte en contact avec le métal brûlant ; et ses lèvres souriaient, tandis que l'atroce douleur tirait des larmes de ses yeux. Et la précoce coquine — nous souhaitons que ces lignes tombent sous ses yeux — dut lui dire précipitamment : « Maintenant, je crois que tu m'aimes », pour que le jeune héros retirât sa main qui garde une cicatrice indélébile.

Il n'avait que deux ans de plus quand, accompagnant en chemin de fer sa sœur et le fiancé de celle-ci, un lieutenant très épris et dont les innocentes familiarités lui semblaient, à lui, le comble de l'irrévérence, le petit Ion, choqué, leur tourna le dos et se mit à regarder par la portière. Tout à coup, la glace mobile lui tomba lourdement sur les doigts. Les deux amoureux s'empressèrent auprès de l'enfant qui avait un ongle entièrement détaché de la chair. La souffrance était effroyable, Ion se sentait sur le point de s'évanouir ; mais il avait caché sa

pauvre main dans sa poche qui se remplissait de sang, et souriant, il disait : « Ce n'est rien, ne faites pas attention ! » Il voulait paraître un homme aux yeux d'un officier de l'armée roumaine.

A dix ans, on l'envoya à Bucarest pour faire ses études secondaires. Jusqu'à sa cinquième classe, il fut un élève très dissipé, très boute-en-train. Puis il se mit au travail, se rendant compte qu'à ce prix seulement, il serait quelque chose et quelqu'un. Le théâtre le tentait. Il suivit pendant trois ans les cours du conservatoire et remporta un premier prix de déclamation : cet apprentissage ne devait pas être inutile au futur juge d'instruction, qui est à la fois un metteur en scène et un comédien merveilleux, apte à jouer tous les rôles avec un naturel d'autant plus exquis que l'acteur se prend à son jeu et, selon une expression d'argot théâtral, « entre dans la peau du bonhomme ».

Le voici à l'université. Ion Floresco fait son droit et s'essaye à la littérature, collaborant aux premières revues du pays, les *Con vorbiri*, la *Revista noua*. En lui s'éveille un nationaliste enthousiaste, naturellement ; aux beaux jours de la « Ligue », il est de toutes les manifestations en faveur des Roumains de Transylvanie opprimés par les Hongrois, prononçant vingt-huit discours en une journée, après l'affaire de Tourda, non pas à la salle Orphée, hélas ! — on l'avait trouvé un peu *jeune*, il n'avait que dix-sept à dix-huit ans, — mais aux angles des rues.

Il fut mêlé à un gros scandale, quand de Glaser, l'impresario de Coquelin aîné, se permit publiquement quelques propos légers à l'endroit des Roumains. Qui boxa avec le « sale Juif », dont la magnifique pelisse fut mise en pièces ? Ion Floresco. Qui conduisit au « poulailler » du Théâtre National la bande d'étudiants armés de sifflets, dont ils usèrent si bien que la représentation de la *Mégère domptée* se trouva interrompue ? Encore Ion Flo-

resco. Qui fut arrêté... et un peu passé à tabac ? Toujours Ion Floresco. Mais l'honneur fut sauf ; le lendemain, le grand Coquelin fit ses excuses ou plutôt désavoua son impresario.

Ion Floresco a passé avec honneur ses examens de licence. Il va à Paris conquérir un nouveau titre. Il travaille ferme, suit les grands procès de cour d'assises — c'est l'époque des complots anarchistes. Il tombe gravement malade : « Je ne mourrai pas, j'ai mieux à faire pour mon pays ! »

Le jeune héros se rétablit. Il rentre dans cette chère patrie, où il croit que les populations vont l'acclamer dès la frontière. Pas du tout, on veut faire de lui... un juge de paix. Indignation, refus. Puis salutaires réflexions. Après tout, ce poste lui est offert dans sa ville natale ; il l'accepte et devient le conciliateur des plaideurs qui l'ont connu enfant. Tout le monde s'embrasse, l'âge d'or fleurit à Rimnic-Valcăea.

La renommée du jeune magistrat franchit les limites de sa circonscription ; le ministre de la justice s'émeut. Un pareil sujet ne peut occuper longtemps un poste de juge de paix. Le voilà juge suppléant, puis procureur à Romanatz. Il y trouve sa première affaire sensationnelle : un vieux galantin de village assassiné dans des circonstances mystérieuses. Succès, félicitations... sans lendemain, hélas ! On envoie Ion Floresco à Focshani comme juge de commerce ; ainsi Apollon garda les troupeaux d'Admète... Bientôt nous le retrouvons à Ploeshti, en qualité de juge d'instruction... Il pâlit sur un dossier classé depuis deux ans, — deux vieillards égorgés. Après des péripéties sans nombre, c'est caché dans une armoire qu'il surprend, de nuit, une conversation entre deux frères qui connaissaient le nom du criminel ; bref un triomphe retentissant.

La dernière étape est franchie, Ion Floresco fait son entrée dans la bonne ville de Bucarest. Il va se mesurer avec la bande de Sarafoff.

Ce jeune magistrat a une extraordinaire puissance de travail, une ténacité à toute épreuve ; il ne boit pas, il ne mange pas, il ne dort pas, — il instruit. Insinuant comme un confesseur, rusé comme un diplomate, patient comme un pêcheur à la ligne, tout ce qui s'enseigne, il le sait, lui qui a creusé à fond le métier. Tout cela ne serait encore rien ; mais il a le don, il a l'instruction dans les moelles ; ses procédés, toujours humains, peuvent sembler parfois insolites ; n'importe, Ion Floresco est de ces hommes rarissimes dont on peut dire qu'ils possèdent le génie de leur fonction.

Le jour où l'affaire Mihaïléano lui fut confiée, il délira de joie. Une cause célèbre, enfin !

Et Ion Floresco reçut six cents lettres anonymes, — on eut dit que tout le pays collaborait à l'instruction ; il fit près de mille interrogatoires, il provoqua deux cents expulsions. Il réalisa, à ce moment, le mot de Cyrano : «Etre admirable en tout» ; — et admiré, il l'est, même par ceux qui n'en conviennent pas, le cortège des jaloux que traîne après soi le mérite supérieur.

CHAPITRE III.

OU LE PRÉVENU REÇOIT L'ACCOLADE DU JUGE

«Quand on s'en va attenter avec une telle tranquillité à la vie d'un homme, quand on envisage avec une telle sérénité la responsabilité de ses actes, on ne peut être un agent commandé», — avait dit de l'assassin de Mihaïléano le journal de Sarafoff, *Les Réformes*.

Voyons donc comment allait se comporter, vis-à-vis de la magistrature roumaine, le «héros», le «martyr», le «champion créé par le désespoir universel».

Une fois pris, Stoian Dimitroff n'essaya pas de nier l'évidence. Nous le retrouvons dans le cabinet du juge d'instruction Ion Floresco. Il vient de faire le récit de son crime et sourit, fatigué, de l'air d'un homme qui, par complaisance, a raconté à un fâcheux une histoire mortellement ennuyeuse.

Ion Floresco l'a écouté sans l'interrompre ; aucun jeu de physionomie n'a trahi les sentiments qui l'animent.

— Voyons, lui dit-il enfin, tu es bien jeune, tu n'as pourtant pas l'air d'un mauvais garçon, toi ; plus je te regarde et plus je me persuade qu'un pareil projet n'a pu germer dans ta tête... On t'a poussé à assassiner Mihaïléano, comme on a poussé Boïciou Ilieff à assassiner Fitowsky... Evidemment, tu as eu des complices ; et, sans parler des autres, certains de ces complices ne sont pas bien loin... Tu es bien bon de les ménager ! Désigne-les, comme ils te dénonceraient — je n'ai pas le moindre doute là-dessus — si, toi, tu avais échappé et si, eux, ils avaient été pris....

— Non, je n'ai pas de complices !

— Tu te fais pire que tu n'es...

— Je n'ai pas de complices... je n'ai pas eu besoin de complices !

Cette phrase, l'assassin la répétait avec obstination, mais peu à peu sa voix perdait de son assurance. Ion Floresco, sans plus insister, voulut l'abandonner pendant quelques jours à ses réflexions, estimant que la solitude, dans une cellule obscure de Vacareshti, aurait raison de cette obstination.

Le 31 juillet, Stoian Dimitroff fut ramené au Palais de justice.

— Tu vois, lui dit le juge avec bonté, je ne t'ai pas tracassé. Aujourd'hui, je suis certain que tu me diras spontanément ce que tu as à me dire.... Tu as des parents, n'est-ce pas ?

— Oui, une mère et des sœurs, là-bas, en Macédoine.

— Je les plains de tout mon cœur... Ces pauvres femmes éprouveront un chagrin affreux, quand elles sauront ce que tu as fait... si elles ne le savent déjà... Y as-tu songé ?

Stoian Dimitroff baissa la tête.

— Oui, as-tu songé aux larmes qu'elles verseront à cause de toi ?... Ta malheureuse mère va bien regretter le jour où tu es né... Et ce n'est pas seulement de la peine, c'est aussi du tort que tu auras fait à ta famille... Au village, on ne passe pas inaperçu... Et combien se détourneront de la mère d'un assassin !... Et qui voudra épouser la sœur d'un assassin !... Si encore tu avais l'excuse d'avoir été poussé au crime ! Mais ta mère, mais tes sœurs ne pourront même pas répondre aux malveillants : «Mon pauvre fils, notre pauvre frère n'a été qu'un instrument !» — car, tu me l'as dit, le projet que tu as exécuté, tu l'avais conçu tout seul... C'est bien vrai, n'est-ce pas ?

— Oui... tout seul.

C'était dit mollement, sans conviction ; le ton démentait les paroles.

— Et cette abominable idée t'est venue...?

— En lisant la *Peninsula balcanica*.

— Combien tu aurais mieux fait de pousser ton carreau et de tirer ton aiguille!... Voilà à quoi t'aura servi l'instruction, — une instruction bien supérieure à ta condition, je n'en doute pas... Tiens, mon garçon, tu as là précisément la collection de la *Peninsula balcanica*. Prends ce numéro... ou un autre, celui que tu voudras... Je désirerais me rendre compte de ton mobile, trouver une circonstance atténuante à ton crime... Nous allons voir ensemble si vraiment ton indignation, ton patriotisme — que sais-je, moi? — ont trouvé matière dans quelque article violent, pour te faire commettre un acte dont je ne cesserai de m'étonner de ta part...

Stoïan Dimitroff déploya gauchement la feuille. Il lut d'abord tout bas, avec le mouvement de lèvres d'un illettré, puis il ânonna avec difficulté quelques lignes de texte dont évidemment le sens lui échappait.

Vivement, le juge lui arracha le journal des mains.

— Voyons, ce n'est pas possible!.. Ce n'est pas du noir sur du blanc qui a pu te suggérer un assassinat!.. Mais ton système est absurde! mais ton système est insoutenable!.. Stoïan Dimitroff, dis-moi plutôt le nom de celui qui, sans pitié pour ta jeunesse, t'a poussé à tuer un homme qui ne t'avait jamais fait le moindre mal!

— Sa...ra...foff.

Ce nom fut prononcé lentement, comme dans un murmure.

Le juge d'instruction était redevenu impassible :

— Sarafoff!.. ah oui, ce président du Comité révolutionnaire macédonien.., Peuh! il est bien loin, Sarafoff; il faudrait aller y voir pour te croire.... D'ailleurs, comment le connais-tu?

Stoïan Dimitroff fit au juge le récit de son voyage à Sofia; et plus celui-ci prenait un air détaché ou incrédule, plus l'assassin entrait dans des détails

circonstançies, parlant également d'Economoff, de Kovaceff, de Davidoff, de Troleff, de tous ceux qu'il savait à l'abri des poursuites, mais en restant muet sur le compte de ses complices de Bucarest.

Ion Floresco fit un geste d'acquiescement.

— Sarafoff t'a dit de le débarrasser d'un gêneur en la personne de ce pauvre Mihaïléano, soit, — il n'y a plus à en douter... Alors, livré à toi-même, pendant tout le laps de temps qui s'est écoulé entre ton voyage en Bulgarie et le 22 juillet, sans personne pour encourager ta résolution, froidement, délibérément, tu as guetté ta victime, tu as attendu le moment propice pour la frapper... Ceci est donc acquis à l'instruction: personne, par des promesses, par des flatteries, par des menaces, n'a agi sur toi depuis que Sarafoff t'a désigné Mihaïléano... La chose est telle: un ordre reçu là-bas, exécuté ici, sans tiers interposé entre celui qui commande et celui qui obéit... Répète-moi que tout s'est passé de la sorte.

— Oui, répondit faiblement Stoian Dimitroff.

— Eh bien, non, ce n'est pas vrai! s'écria le juge. Et si ta mère était là, si tes sœurs étaient là, devant elles tu n'oserais soutenir ce mensonge qui te perd. Oui, Sarafoff a commandé — cela je le savais avant que te me l'eusses dit; mais, à Bucarest, il y a des hommes qui te laissent pourrir en prison et qui se poussent le coude en se chuchotant: «Quel naïf que ce Stoian!» Et tu as vingt ans, et tu as une longue vie devant toi, une vie que tu passeras sous la livrée du bagne, à casser du sel au fond d'une mine, tandis qu'eux, tes faux amis, ils auront bientôt oublié leur dupe, trop occupés à enjoler d'autres naïfs, pour recommencer... Il leur en coûte si peu!

— Si c'est comme ça!..

— Non, tais-toi, mon pauvre garçon, tais-toi! Laisse-les jouir en paix de l'impunité et recevoir le prix du sang de Mihaïléano, eux qui sont cent fois pires que toi, — car Sarafoff les récompensera, tan-

dis qu'il t'a déjà renié! «Un déséquilibré, un fou... nous ne le connaissons pas», voilà ce que dit de toi son journal... Assure-toi de la chose, tu sais peut-être lire le bulgare mieux que le roumain.... Maintenant, viens ici près de moi !

Ion Floresco ouvrit largement la fenêtre.

— Viens ici! te dis-je. Regarde!... La belle journée, n'est-ce pas ? *Ils* sont à la promenade, à flâner par les rues en faisant sonner de l'argent dans leurs poches... On plutôt, par cette chaleur, *ils* boivent au frais, en devisant de leurs affaires ou de leurs plaisirs, eux qui, s'ils étaient là, te renieraient, comme te renient ceux de Sofia... « Ce fou, ce déséquilibré, nous ne le connaissons pas ! » tu verras la scène quand tu voudras...

— Laissez-moi parler!... Tant pis pour eux, s'ils n'ont pas fui Bucarest!... Vous pouvez arrêter Spirou Alexoff, l'épicier du No. 318 de la caléa Moshilor ; vous pouvez arrêter l'étudiant Achim Péteff, rue Lébédei No. 96. Ils ont eu connaissance de mes desseins ; ils m'ont poussé tant qu'ils ont pu à accomplir mon crime...

Si quelque vieux juge d'instruction français—nous parlons de ceux qui couchent avec leur rabat et ont hérité de Brid'oison la superstition de la *forme* — si ce magistrat blanchi sous l'épitoge eut été caché derrière un paravent, le 31 juillet 1900, dans le cabinet de M. Ion Floresco, il est probable qu'un mouvement de stupéfaction aurait fait choir sa toque galonnée et dérangé les plis harmonieux de sa robe, car il eut vu son jeune frère roumain « modern style » embrassant chaleureusement l'assassin de Stéfan Mihaïléano.

On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. Maintenant, assis face à face, sans la largeur d'un bureau solennel qui arrête les confidences au passage, Ion Floresco et Stoian Dimitroff semblaient une paire d'amis qui se retrouvent après une longue séparation.

CHAPITRE IV

LES GAIETÉS DE L'INSTRUCTION.

Deux heures après cette scène, qui avait eu lieu dans la matinée, Iscousesco, assisté de quelques agents, cueillait tour à tour à leur domicile Achim Péteff et Spirou Alexoff.

Le premier prit minutieusement connaissance du mandat d'amener.

— Il y a certainement erreur, dit-il du ton le plus tranquille.

— Toute erreur est réparable, Monsieur, répondit Iscousesco avec bonne grâce.

Péteff monta en voiture, comme si des intimes venaient le chercher pour une partie de plaisir. Malgré sa curiosité, sa logeuse ne se douta de rien.

Spirou Alexoff, au contraire, le prit de très haut et faillit ameuter le quartier.

— C'est une vengeance des juifs, s'écriait-il, parce que je suis connu comme antisémite! Bons voisins, bons Roumains, j'en appelle à vous!

Iscousesco fit l'ignorant:

— Si vous savez ce dont on vous accuse, vous êtes plus avancé que moi.

Achim Péteff, d'abord, fut mis en présence du juge d'instruction.

— Que voulez-vous de moi, Monsieur?

— Vous demander si vous connaissez Stoian Dimitroff?

— Stoian... Dimitroff?... Ce nom ne me dit absolument rien.

— L'assassin de Mihaïléano....

— Ah ! un Mihaïléano a été assassiné ?... Première nouvelle.

— Vous êtes membre du Comité révolutionnaire macédonien de Bucarest ?

— Non, je ne m'occupe pas de politique.... ou plutôt j'ai assez à faire d'étudier les sciences politiques.

— Dans ce cas, Monsieur Péteff, je regrette de vous avoir dérangé. Il ne s'agit plus maintenant que d'une simple formalité que je ferai en sorte d'abréger... Doutzesco, offre une cigarette à Monsieur Péteff... Je vous demande pardon, je sors pour cinq minutes, et immédiatement je suis à vous.

Ces cinq minutes, le greffier de Ion Floresco, un petit frisé très futé, les mit à profit pour inspirer confiance à Péteff.

— Ouf ! dit-il, le service est-il embêtant depuis que nous nous occupons de cette satanée affaire ! Croiriez-vous que le juge me tient depuis ce matin à cinq heures !... Et ma petite maîtresse qui m'attend !... Oh ! vous aurez plus tôt fait de rejoindre la vôtre que moi la mienne !

— Croyez-vous ?

Ils devisaient gaiement et l'étudiant se disait déjà qu'on l'avait arrêté au petit bonheur, comme une centaine d'autres Bulgares peut-être, et qu'on allait le rendre à la liberté avec des excuses, lorsque le juge d'instruction rentra dans son cabinet.

— Ainsi, cher Monsieur Péteff, vous ne connaissez pas Stoïan Dimitroff ?

— Ni d'Adam ni d'Eve.

Ion Floresco poussa un bouton électrique. La porte s'ouvrit ; l'assassin de Mihaïléano parut. Achim Péteff devint blême.

— Stoïan Dimitroff, connais-tu Monsieur ?

— Je le connais. C'est Achim Péteff, l'étudiant qui m'a poussé à commettre mon crime.

Achim Péteff s'était déjà repris.

— Je ne sais pas ce que me veut cet homme. Je

le vois aujourd'hui pour la première fois et je me demande quel intérêt il peut avoir à me dénoncer faussement.

— Comment, toi, tu ne m'as jamais vu ! s'écria l'assassin. Outre d'autres endroits où nous nous rencontrions, ne suis-je pas souvent venu chez toi, strada Lébédei 96 ?

Et Stoïan Dimitroff entra dans les détails les plus circonstanciés.

— Monsieur le juge d'instruction, vous avez affaire à un déséquilibré, à un fou, dit Achim Péteff avec une incroyable tranquillité d'esprit ; ce malheureux veut compromettre un innocent. Je le défie d'apporter aucune preuve.

Ces mots « un déséquilibré, un fou » firent très saillir Stoïan Dimitroff, tandis qu'ils amenaient un léger sourire sur les lèvres du juge ; — Ion Floresco avait été bon prophète.

— Achim Péteff, déclara-t-il, à mon vif regret je me vois forcé de vous garder à la disposition de la justice. Mais auparavant, vous serez confronté avec votre hôtesse.

L'excellente Roxandra Ghéorghiou fut introduite, enturbannée de jaune, drapée dans une robe d'un vert épinard. Elle était fort agitée.

— Quoi ! on vient me prendre chez moi, on me laisse à peine le temps de faire un brin de toilette et d'enfiler mes caoutchoucs !.... C'était donc si pressé ?

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, Madame. Comme vous le voyez, votre locataire a maille à partir avec la justice...

— Monsieur Achim Péteff ?... la « demoiselle du salon », maille à partir avec la justice ?.... Par exemple !

— Il faudra, Madame, trouver une autre « demoiselle » pour votre « salon », puisque j'offre l'hospitalité de Vacareshti à Achim Péteff.

— Vacareshti !... Vaï dé miné ! (pauvre de moi)...

Mais qu'est-ce qu'il a donc fait, cet agneau du bon Dieu ?

— Il est le complice de l'assassin de Mihaïléano.

— Taisez-vous, *maïcoulitza* ! (petite mère) ce n'est pas possible. Je fais un mauvais rêve ; laissez-moi me pincer pour me réveiller !... La « demoiselle du salon » n'aurait pas seulement coupé le cou à un poulet... C'était « *Mamitzico* par ci, *Mamitzico* par là », quand il me parlait... Et sage, et réservé... il faisait son lit lui-même !... Mais répondez donc, Monsieur Achim ! défendez-vous, bon jeune homme ! Vous n'entendez donc pas ce dont on vous accuse ?

Accablé, l'étudiant n'avait pas levé les yeux sur Roxandra Ghéorghiou.

— Tournez-vous, Madame, voici l'assassin de Mihaïléano, dit le juge en désignant Stoïan Dimitroff.

— Mais je le connais celui-là ; il venait chez nous... Bré !... C'est encore un étudiant, ami de mon locataire.

— Un étudiant, allons donc ! s'écria Ion Floresco, un simple apprenti tailleur !.... On vous en a fait accroire.

— Comment, on s'est gaussé de moi ! Pouah ! c'est à un assassin, et encore à un apprenti tailleur, que j'ai servi mon café et mes confitures, moi dont la famille... Car, Monsieur le juge, je ne suis pas ce que je parais ; un sang illustre coule dans mes veines... Aussi vrai que vous êtes un brave jeune homme, mon grand-père était grand boyard de la *Protipendada*, portant toute la barbe, avec la pelisse et le *goudjouman*... Moi-même, j'ai connu de meilleurs jours... Hélas ! une folie de jeunesse, un coup de tête... suffit !... Mais, Monsieur le juge, vous êtes bien sûr... ?

— Parfaitement sûr, Madame.

— Et ce gueux (elle désignait Stoïan Dimitroff) qui n'essuyait même pas ses pieds sur le paillasson !... Et j'aurai été la dupe de cet autre bandit (elle dé-

'signait maintenant Achim Péteff), de ce misérable Bulgare !... Il me doit deux mois. «*Mamitzico*, il me viendra bientôt de l'argent du pays...» — «Laissez, mon jeune ami, ce sera quand vous pourrez !» Et je lui raccommodais ses chaussettes !... Il ne recevait pas de femmes chez lui — j'aurais bien voulu voir ça ! — mais il recevait des assassins !... Tu n'as pas honte, bandit, toi qui as déshonoré ma maison !... Tais-toi, malheureux ! (l'étudiant n'avait pas soufflé mot) tais-toi, te dis-je, je ne veux pas t'écouter, tu es capable de tout !...

Et la bonne dame crachait à droite et à gauche, en signe de mépris. Et le proverbe «Petite pluie abat grand vent» se trouva en défaut, car plus Roxandra Ghéorghiou crachait, plus croissait son indignation.

-- Méprisez-moi, Monsieur le juge, dites que la fille de mon père est une oie ! Vous ne le direz jamais autant que je le pense... C'est bien la peine de compter de grands dignitaires du pays parmi ses ancêtres, pour se laisser rouler par deux va-nu-pieds ! Tenez, je n'oseraï plus sortir de chez moi ; tout le quartier va me montrer au doigt, en disant : «Voilà l'hôtesse d'Achim Péteff ! C'est chez elle qu'on a comploté la mort de Mihailéano !...» *Vaï dé miné* ! moi qui pleurais en lisant les détails de crime, et ce coquin qui me prenait obligeamment le journal des mains pour me faire la lecture, pendant que j'essuyais mes lunettes !... Ah ! c'est trop fort !... Une oie, une dinde, *maïcoulitza*, je suis tout ce que vous voudrez ! Tenez, j'ai honte du soleil qui m'éclaire !

Et Roxandra Ghéorghiou, saisissant sa jupe à pleines mains, la souleva à la hauteur de son visage pour se dérober aux regards des hommes, montrant ses bas blancs tendus sur un mollet énorme et ses jarretières à l'ancienne mode d'où pendait jusqu'à la cheville un flot de rubans rouges.

— En voilà assez, dit brusquement Achim Péteff,

énervé par cette scène que Ion Floresco laissait se prolonger en connaissance de cause ; Monsieur le juge, éloignez cette bavarde, je ferai des aveux complets !

Et l'étudiant confirma toutes les déclarations de Stoïan Dimitroff.

Auparavant, le juge d'instruction avait calmé les appréhensions de la bonne Roxandra Ghéorghiou, en l'assurant qu'elle conserverait l'estime de tous les honnêtes gens. Et comme il lui serrait cordialement la main, la vieille *mahalagioica*, dans son émotion, le tutoya avec lyrisme :

— Noble jeune homme, sois béni pour tes paroles consolatrices ! Si le grand-logophète que je compte parmi mes aïeux était là, il te donnerait de l'avancement... Il savait reconnaître le mérite, celui-là.... Maintenant je vais brûler de la résine dans le «salon» où j'ai eu le malheur de loger ce drôle, pour purifier l'air empesté par le souffle d'un bandit !

Et Roxandra Ghéorghiou opéra majestueusement sa sortie, pour reprendre dans l'antichambre ses socques de caoutchouc et son énorme riflard, des accessoires obligés de tous ses déplacements qu'elle avait verbeusement recommandés à la sollicitude de l'huissier.

CHAPITRE V.

UN CITOYEN INDIGNÉ

Iscousesco venait d'introduire dans le cabinet du juge d'instruction un homme en jaquette d'alpaga, cravaté de maïs, agitant un chapeau de soie suffisamment neuf, — celui que nous avons nommé le pire entre les pires, Spirou Alexoff.

— Monsieur le juge, faites attention ! On ne dérange pas de la sorte un notable citoyen... Depuis quelque temps, vous êtes trop emballé... Je suis électeur du premier collège, sachez-le !... Au moins, offrez-moi une chaise ! Je suis un homme avec qui l'on cause... Dans cinq minutes, vous regretterez....

— Mais vous êtes un moulin à paroles, Monsieur Alexoff !...

— Alexiou, Monsieur ! Alexiou !

— J'ai bien dit : Alexoff... Répondez à mes interrogations ! Quels rapports avez-vous eus avec Stoian Dimitroff, l'assassin de Mihaïléano ?

— Je ne connais pas de Stoian Dimitroff, je ne fréquente pas d'assassins !

— Vous m'avez été désigné comme étant son complice...

— Eh bien, je demande que celui qui vous a dit ça — un sale juif, sans doute, — soit mis en ma présence. Je veux voir jusqu'où peut aller l'audace d'un misérable... Mais faites vite ! j'en ai assez de cette mauvaise plaisanterie...

Le juge Floresco avait son idée. Il n'avait même pas mis en avant les aveux de Stoian Dimitroff.

— Cela ne presse pas, dit-il. Pour aujourd'hui,

je ne veux pas vous fatiguer davantage. La nuit porte conseil, dit-on... Nous nous reverrons... Tenez, je suis sûr que vous ne connaissez pas Vacareshti... belle position, bon air... c'est déjà la campagne... Je suis heureux, cher Monsieur Alexoff, de vous offrir un lieu de villégiature.

Le panier à salade emporta Spirou Alexoff, mais à une allure modérée, si bien que le juge d'instruction, qui avait sauté dans un bon fiacre, se trouvait déjà depuis un quart d'heure à Vacareshti, quand le citoyen indigné fut remis aux mains du gardien Corban, bien stylé par Ion Floresco.

Le prévenu fut conduit dans une cellule.

— C'est toujours ce juge impossible qui nous envoie ce qu'il y a de mieux à Bucarest, grommelait Corban en installant le prévenu... Le secret le plus rigoureux! avec ça qu'il a une tête d'assassin, celui-là!... Ouf! sale métier! Ce qu'il faut faire pour soixante misérables francs par mois!... Bien sûr qu'un Monsieur de votre sorte ne va pas manger leur soupe de riz aux tomates dont les cochons ne voudraient pas! Je vous apporterai de la cantine tout ce que vous voudrez... Il vient ici des fournées d'honnêtes gens — que la croix frappe cet enrager de Floresco! — et quand on les met nez à nez avec Dimitroff, toujours ils répondent : «Je ne connais pas»; alors il faut bien les lâcher... Allez, ce sera la même chose pour vous; bien sûr, vous n'allez pas vous éterniser ici... Tant pis, j'ai soulagé mon cœur! Ce Floresco finira dans la maison de fous du docteur Soutzo... Voyons, vous n'irez pas répéter ce que vous dit là un pauvre diable réduit à faire un vilain métier!... Et maintenant, à quoi puis-je vous être bon? Ça me crève le cœur d'enfermer un homme si bien que vous!...

— Ecoute, je te ferai ta vie durant une rente de cinquante francs par mois, si tu peux seulement remettre un billet de moi à Stoian Dimitroff et m'apporter la réponse.

— Cinquante francs par mois ! — je vous baise les mains ! Six cents francs par an ! — mais je vous suis tout acquis !... Je savais bien que vous étiez un homme comme il faut ! Je vous soignerai comme mon père... Ecrivez ce que vous voudrez, à qui vous voudrez, je me charge du reste... Tenez, j'ai tout ce qu'il faut sur moi.

Corban remit à Alexoff un crayon et une feuille de papier.

Celui-ci traça rapidement ces trois lignes :

«Frère, je baise ta bouche et tes yeux. Ne me dénonce pas ! défends-moi ! La patrie ne t'oubliera pas ; et si j'échappe, tu auras de ma part, ta vie durant, en prison ou en liberté, une pension de cent francs par mois.»

Le gardien emporta ce billet et alla jouer le même rôle auprès de Stoïan Dimitroff.

— Ecoute, mon pauvre garçon, j'ai rencontré un vrai bienfaiteur... Tu vas lire ce billet... Maintenant, ça me serait égal de perdre ma place ; la chance m'a souri, je suis tranquille jusqu'à la fin de mes jours... Moi qui ne savais comment éléver mes enfants ! Le bon monsieur Spirou Alexoff pourvoira à tout... Que la peste étouffe ce chien de juge !

Spirou Alexoff arrêté... il n'avait donc pas fui Bucarest ! Déjà Stoïan Dimitroff regrettait d'avoir cédé aux sollicitations du juge d'instruction. Jusqu'à l'heure de sa condamnation, il devait avoir de ces hauts et de ces bas... Cent francs par mois !... Il ne se dit pas que ce Spirou Alexoff, qui lui marchandait quelques sous avant le crime, était bien prompt aujourd'hui à lui promettre une véritable petite fortune. Non, il prit au sérieux cette offre, et en lui, l'homme pratique s'applaudit d'avoir provoqué cette arrestation, quitte à innocenter Spirou Alexoff, à revenir sur ses premiers aveux, ce qu'il se promit de faire.

— Donne-moi ce qu'il faut pour écrire, dit-il au gardien ; je répondrai.

Et de sa mauvaise écriture, il grossoya ces mots :
« Frère Spirou, tiens-toi bien ; je ne te trahirai pas, même crucifié. »

— Rends-moi maintenant le billet de notre ami, dit le gardien ; je le brûlerai comme je brûlerai le tien après le lui avoir montré. Dans votre intérêt à tous les deux, je dois ne pas me compromettre.

Corban communiqua la réponse de Stoïan Dimitroff à Spirou Alexoff, et comme celui-ci voulait déchirer le billet :

— Pas de ça ! dit le gardien ; je vais détruire par le feu ce papier et le vôtre... Il ne s'agit pas de se faire prendre ! Je ne pourrais plus vous être bon à rien.

Amené, le lendemain, chez le juge d'instruction, le *bragadjiou* avait retrouvé toute son assurance.

— Voyons, Alexoff, pourquoi ne pas avouer que vous connaissez Stoïan Dimitroff ?

— Monsieur le juge, la plaisanterie a trop duré ; je ne connais pas cet individu.

— Et ceux-ci, les connais-tu ?

Le magistrat venait de pousser un bouton électrique. A ce signal, on introduisit simultanément, par deux portes différentes, Achim Péteff et Alexandre Trifonoff, le prévenu dans l'affaire Fitowsky que Ion Floresco avait eu le soin de faire venir de Vacareshi en vue de cette confrontation.

Achim Péteff, sans laisser à Alexoff le temps de dire qu'il ne le connaissait pas, alla à lui, la main tendue, tandis que le *bragadjiou*, pris à l'improvisiste, lui abandonnait la sienne en laissant échapper ces paroles :

— Ah ! voilà donc aussi Péteff !

Aussitôt, Trifonoff lui dit d'un ton grave, avec toute son autorité de président d'autrefois :

— Pourquoi, Spirou, persister à ne pas reconnaître Dimitroff ? Sans parler de vos rapports ultérieurs que je ne connais pas, ne t'es-tu pas trouvé avec lui chez moi, le jour de ta réception dans notre

Comité révolutionnaire, quand vous vous êtes inscrits, toi, Tzvetkoff et lui ?

Sans démentir formellement ces paroles, Spirou Alexoff répétait d'une voix faible :

— Bonnes gens, pour quelle raison voulez-vous causer mon malheur ?

Achim Péteff parla à son tour pour rappeler le rôle qu'avait joué le *bragadjou* à l'occasion du crime.

Et il ajouta ce nouveau détail, encore inconnu du juge d'instruction :

— Rappelle-toi, Spirou ! Ne suis-je pas venu chez toi, le lendemain de l'assassinat de Mihaïléano ? Ne t'ai-je pas prié de m'avancer de l'argent pour fuir en Bulgarie ? — car je craignais que Stoïan, qui avait été pris, ne me dénonçât, ce qui n'a pas manqué. Je t'ai trouvé dans la joie et tu m'as dit : « Mon argent a porté bonheur à la cause. Vois quelle bonne besogne Dimitroff a faite, grâce aux quelques francs que je lui ai donnés pour la réparation de son revolver ! »

Et avec la même obstination, Spirou Alexoff répétait d'une voix dolente :

— Monsieur le juge, ils veulent tous se décharger sur moi ; je ne sais rien de tout cela.

— C'est bien, dit Ion Floresco, je vais donc vous confronter avec l'assassin. Que l'on emmène Trifonoff et Péteff !

Le *bragadjou* reprit un peu courage, fort de la promesse de Stoïan Dimitroff.

Celui-ci fut amené. Ce n'était plus le même homme que la veille ; il avait retrouvé son air sournois habituel.

— Vois, Stoïan Dimitroff, dit le magistrat, Spirou Alexoff, ici présent, persiste à dire qu'il ne te connaît pas. Venille me répéter en sa présence ce que tu m'as déclaré hier.

Alexoff fit un mouvement. Celui qui s'était engagé à se taire avait donc parlé ! Il attendait anxieusement la réponse, qui fut celle-ci :

— Si j'ai dit quelque chose, je me rétracte ; je n'ai jamais eu affaire avec Monsieur Alexoff ; je l'ai désigné au petit bonheur, comme Achim Péteff, d'ailleurs, pour me débarrasser de vous.

— Eh bien, Monsieur le juge, vous en faites de belles !... Quoi ! c'est sur un propos en l'air que vous mettez en cellule un paisible citoyen, un électeur du premier collège ? Je me plaindrai à qui de droit !

Spirou Alexoff triomphait ; il redevenait insolent.

Sans répondre un mot, Ion Floresco déplia les deux billets échangés la veille entre les deux hommes et les mit sous les yeux des prévenus.

Stoian Dimitroff ne souffla mot. Il rougit, fronça les sourcils et serra la mâchoire ; puis ses traits se détendirent et son éternel sourire reparut sur ses lèvres.

Spirou Alexoff bondit :

— Ah ! le chien ! ah ! la crapule ! s'écria-t-il à l'adresse de l'assassin de Mihaïléano, qu'il croyait de connivence avec le juge et le gardien.

Puis, très humblement, à Ion Floresco :

— Monsieur le juge, vous êtes le plus malin de tous les juges... Le bon Dieu aurait pu me faire tomber en d'autres mains !

— Alors, tu avoues connaître Stoian Dimitroff ?

— Je l'avoue.

— Et tu l'as poussé à assassiner Mihaïléano ?

Spirou Alexoff ne répondit pas. Il s'était effondré sur une chaise.

Le juge d'instruction fit signe aux gendarmes d'emmener l'apprenti tailleur.

CHAPITRE VI

LA CACHETTE.

Ion Floresco avait immédiatement changé ses batteries.

— Doutzescoulé, dit-il au greffier, fais donc apporter un verre de vin blanc à ce pauvre homme ! il va se trouver mal... ça le remontera un peu.

Et il resta rêveur, avec des claquements de langue et des gestes d'ennui.

— Voyons, bois, dit-il au « citoyen indigné », quand un garçon de la buvette revint avec un plateau... Et dis-moi au moins quelque chose... ton silence, plus que leurs paroles, t'accuse... Tiens, tu ne sais pas te défendre.

— C'est vrai, Monsieur le juge.

— Quel dommage ! continua Ion Floresco en s'adressant au greffier... Un malheureux, un timide !.... C'est une nature molle que ce pauvre Alexoff, malgré ses dehors arrogants de tout à l'heure... Je les connais si bien, ces poltrons qui font les braves !.... La peur l'a fait agir, celui-là, rien que la peur ; il a dû subir, lui aussi, l'influence de ce damné Sarafoff ; il a agi en inconscient !

Et tandis que le greffier ponctuait de signes de tête affirmatifs les paroles de son chef, Spirou Alexoff étudiait sa défense sur les lèvres du juge.

Ion Floresco s'était levé ; il parcourait son cabinet à grands pas, en écartant ses bras qu'il laissait retomber bruyamment sur ses cuisses :

— Quel malheur !... L'infortuné n'a aucun moyen de prouver ce que je sens être la vérité... Comment

résister à Sarafoff ! Il ne pardonne pas la désobéissance ; pour lui, il n'y a pas de frontières.... On tuerait son propre père, quand il a ordonné !... Celui qui a eu le malheur d'être désigné pour accomplir un de ses ordres n'est plus qu'une machine... et on ne punit pas une machine !... Doutzesoulé, si au moins cet imbécile pouvait prouver qu'il a agi sous l'empire de la peur !

— Monsieur le juge, je le pourrai peut-être ! s'écria Spirou Alexoff.

— Mais non, il ne le pourra pas ! dit Ion Floresco d'un ton accablé, en s'adressant toujours à son greffier.

Spirou Alexoff tirait timidement le magistrat par le pan de sa jaquette.

— Je trouverai...

— Non, il ne trouvera rien !... Il est trop bête pour avoir gardé un mot, un papier, quelque chose enfin prouvant qu'il a travaillé sous l'influence du Comité de Sofia.

— Précisément, chez moi, au fond de la cour, dans le hangar, il y a quelque chose.

— Tu vas me déranger pour rien, dit le juge en s'adressant enfin au prévenu... Mais qui sait ?.... Enfin, si contre toute vraisemblance, tu as à montrer une lettre, quelques lignes, un simple mot, c'est bien ton bon ange qui t'aura inspiré de garder ça... Allons !

Iscousesco attendait les ordres de Ion Floresco. Ils partirent ensemble, avec Spirou Alexoff, pour aller chercher, caléa Moshilec, les mystérieux objets dont le prévenu avait révélé l'existence au juge. Le sergent de ville Vélesco les accompagnait.

Le *bragadjiou* demanda à ses frères, laissés en liberté mais surveillés de près, la clé du hangar donnant dans la cour. C'était un capharnaum sans nom, où étaient entassés de vieux meubles, des marchandises, des caisses vides, qu'il fallut déplacer.

— C'est ici, dit Spirou Alexoff au magistrat ; mais le diable est en vous !

Vélesco creusa avec son sabre à la place indiquée, A cinquante centimètres de profondeur, la lame rencontra une boîte de fer-blanc qui avait contenu du *rahat-loukoum*. Et Iscousesco se souvint de la découverte faite chez Tzvetkoff, sous le poële allumé. Décidément ces Bulgares étaient des hommes de tradition.

Mais la trouvaille de ce jour devait être plus importante encore que celle d'alors. Un portefeuille à compartiments renfermait douze lettres écrites en bulgare, dont neuf émanaient du Comité révolutionnaire de Sofia.

Quand il eut pris connaissance de ces lettres, en usant d'Iscousesco comme traducteur, Ion Floresco alla en référer au procureur général, et le résultat de cette conversation fut le dessaisissement du juge chargé de l'instruction de l'affaire Fitowsky. Le meurtre du 1-er février n'était que le prologue d'un drame dont l'assassinat de Mihaïléano formait une péripétie, alors que d'autres crimes — au nombre desquels le complot contre la vie du roi de Roumanie — rempliraient les actes suivants, avec la révolution en Macédoine comme dénouement. Le jeune magistrat devait démontrer tout cela lumineusement ; aussi fut-on bien inspiré en connexant les deux affaires.

Une des lettres saisies était l'œuvre de ce Kovaceff, secrétaire du Comité révolutionnaire de Sofia, que nous avons déjà entrevu, d'abord lors du souper servi par Iscousesco au restaurant Panakoff, puis quand l'assassin de Mihaïléano se présenta chez Sarafoff.

Cette lettre était chiffrée ; mais comme Alexandre Trifonoff avait livré son alphabet, rien ne fut plus facile que d'en prendre connaissance.

Ion Floresco se frotta les mains joyeusement, en disant tout haut :

— Maintenant, Alexandre Trifonoff n'aura plus rien à me refuser !

Et faisant immédiatement appeler l'ancien président du Comité de Bucarest, il l'invita à prendre connaissance de cette lettre, adressée à ce Démètre Economoff dont nous avons déjà parlé et qui avait réussi à établir une correspondance entre les révolutionnaires de Sofia et les prévenus du meurtre de Fitowsky emprisonnés à Vacareshti.

Voici ce que lut Alexandre Trifonoff :

Mon cher Economoff,

«Dans ma lettre à Miteff, je lui impose comme un devoir d'assassiner Trifonoff. S'il se dérobe à cette obligation, nous le considérerons comme un poltron et nous l'abandonnerons.

«Dans le cas où il réussirait à supprimer l'ancien président du Comité de Bucarest, traître à ses serments, nos amis soutiendront devant le juge roumain qu'ils sont innocents du meurtre de Fitowsky et que la venue à Bucarest de Miteff, d'Ilieff et de Stoïceff n'avait eu d'autre but que de se procurer du travail ; ils reviendront publiquement sur leurs premiers aveux, en déclarant qu'ils leur ont été arrachés par des tortures et ils soutiendront obstinément qu'ils ne se connaissaient pas.

«Au contraire, dans le cas où nous ne pourrions faire disparaître Trifonoff, leur avocat aura pour mission de représenter l'assassinat de Fitowsky comme la punition d'un traître, inspirée par le patriotisme.

«Tout cela est bien entendu, et quelle que soit la somme qui te paraîtra nécessaire, nous la tiendrons à ta disposition. Mais que Trifonoff périsse !»

Kovaceff.

Alexandre Trifonoff était en proie à la plus vive émotion :

— Ainsi ils voulaient m'assassiner ! Mais alors, Monsieur le juge, vous m'avez sauvé la vie !

— Lis encore !

La plupart des lettres, dont Trifonoff prenait connaissance avec stupeur, se rapportaient à ce projet homicide.

Quand le jeune homme eut fini de lire :

— Oui, c'est bien la vie que je vous devrai !... Avec quelles gens m'étais-je donc associé ! Maintenant, le voile se déchire tout entier ; aussi vous dirai-je tout sans réserve !

— Ce n'est pas encore aujourd'hui que je t'écouterai, Alexandre Trifonoff. Je ne veux pas de ces aveux que t'arracherait le sentiment du danger que tu as couru ; non, je prétends que tu obéisses à un mobile supérieur, en vue de ta réhabilitation à tes propres yeux... Ceux qui voulaient ta perte, vois-tu, sont, de par leurs actes criminels, les pires ennemis de ta patrie. Derrière cette bande de sauvages, il y a tout un peuple honnête, et pourtant on ne verrait qu'eux, s'ils pouvaient poursuivre leurs tristes exploits. Et dans les conseils de l'Europe, on se dirait que les Bulgares sont indignes de la liberté !... Sarafoff t'a vu ambitieux — un sentiment légitime, après tout, chez un jeune homme intelligent, — et voilà ce qu'il a fait de toi ! Eh bien, il empoisonne l'esprit public, dans son pays, comme il t'avait empoisonné moralement, avant de tenter de faire disparaître celui qui échappait enfin à sa détestable influence... Dégage-toi donc entièrement de cette bande d'assassins, non pas parce qu'ils ont comploté ton assassinat à toi, mais parce qu'ils suivent la voie du mal que tu veux fuir désormais... Certainement tes juges te tiendront compte de ton repentir ; mais je t'offre une satisfaction plus haute, tu auras l'approbation de ta conscience, que je tiens à honneur d'avoir réveillée... Plus tard, tu te créeras une nouvelle existence, quelque part, en Amérique par exemple... et comme tu feras désormais bon usage de ta vie, je suis vraiment heureux d'avoir pu la préserver !

— Monsieur le juge, dit Trifonoff qui pleurait comme un enfant, vous avez tranquillisé mon âme. Je dormirai peut-être en paix pour la première fois depuis mon arrestation.

Ion Floresco était sincère. Chez ce jeune magistrat, si moderne par tant d'endroits, il y a un côté apôtre ; c'est en faisant appel aux bons sentiments qui sommeillent au fond de toute âme criminelle, plus encore que par l'appareil théâtral et romanesque auquel il sait recourir à l'occasion, qu'il a su instruire des affaires d'une rare complication. Vis à vis de Trifonoff, nature faible et impressionnable, il conciliait admirablement son devoir professionnel de magistrat avec cet esprit de mansuétude et de charité qui s'exerce encore aujourd'hui envers le condamné, puisqu'une correspondance touchante s'est établie entre celui qui expie et celui qui a livré le coupable à l'action de la loi.

C'est ainsi que ces lettres, si compromettantes pour le Comité révolutionnaire de Sofia, surgissaient de leur cachette, pour souder l'affaire Mihaïléano à l'affaire Fitowsky de façon à former un ensemble indivisible. Mais comment se trouvaient-elles chez Spirou Alexoff ? Lui-même allait se charger de répondre à cette dernière question.

CHAPITRE VII

LE POISON

— Enfin, Alexoff, qu'est-ce qu'ils avaient tous contre ce pauvre Trifonoff?

— Voilà, Monsieur le juge, il avait trop parlé.... Vous savez bien que les autres prévenus de l'affaire Fitowsky n'ont commencé à avouer que quand le «président» leur a dit devant votre prédécesseur — allez, ils le regrettent celui-là! — que ce n'était plus la peine de nier, attendu que lui avait dévidé tout son chapelet...

Cet insupportable bavard de Spirou Alexoff dévidait le sien avec une lenteur désespérante : aussi nous passerons ses digressions. Devant un verre de bière, aspirant béatement la fumée d'une cigarette — car Ion Floresco prenait chacun par son point faible, — il ne faisait pas grâce du détail le plus oiseux, se croyant beau diseur et arrondissant ses phrases. Connaissant l'homme, le magistrat avait levé le secret et l'avait laissé communiquer avec les assassins de Fitowsky. La nuit, il est vrai, quand le *bragadjiou* était réintégré dans sa cellule, le gardien Corban faisait des bruits de coulisses, agitant des chaînes dans le corridor, pour maintenir le prévenu dans des sentiments de crainte, ce commencement de la sagesse.

— Eh, eh ! reprit Alexoff, on craignait surtout que Trifonoff ne dénonçât quelque chose de plus grave... quoi au juste, je l'ignore....

— Moi, je m'en doute, interrompit le juge, mais continue !

— Vous savez comme moi que les détenus avaient trouvé le moyen d'échanger une correspondance avec le Comité de Sofia... On entrait à Vacareshi comme dans un moulin ; on y a mis bon ordre, maintenant !... Bref, à la fin de mai, on a envoyé de là-bas Démètre Economoff pour tuer Trifonoff... Un homme qui n'a pas froid aux yeux, que cet Economoff ! Il devait jeter une bombe de dynamite sur le passage de la voiture cellulaire qui trimballait, le soir, Trifonoff du Palais de justice à la prison... On l'aurait ainsi fait sauter avec ses gardiens....

— Et cela, tu le sais....?

— Parce qu'Economoff, à qui Troleff, le commandant des pompiers de Roustchouk,—que le diable l'emporte ! — avait donné mon adresse, est venu me demander mon concours... Mais quelques jours plus tard, le projet de la bombe fut abandonné et Economoff me confia que ceux de là-bas lui recommandaient maintenant d'employer le poison, ce mode d'assassinat faisant moins de bruit.... je veux dire offrant moins de risques. Miteff et Karamboueff, enfermés à Vacareshi avec Trifonoff, et qui pouvaient communiquer avec lui aussi commodément que je cause avec vous — car votre prédécesseur ne les avait même pas mis au secret.... aussi, ce qu'on le regrette là-bas !...

— Tu l'as déjà dit... Passe !...

— Eh bien, Miteff et Karamboueff devaient administrer à Trifonoff le bouillon d'onze heures, vous comprenez, le poison mélangé à un mets quelconque... c'était facile, on faisant sa popote en famille....

— Et ce poison ?

— Ah ! voilà, il a été apporté de Roustchouk par un homme à Troleff.

— Et il se trouve actuellement ?

Le prévenu éluda la question.

— Quand Economoff a appris qu'il allait être expulsé — tout le monde avait des tuyaux, — il

m'a confié les lettres que vous avez trouvées dans ma remise, en me recommandant de bien les cacher....

— Achève, il t'a confié autre chose.

— Oui, puisque vous voulez tout savoir, il m'a aussi confié, pour la faire passer à Miteff, certaine petite boîte... renfermant le poison.

— Dans ton propre intérêt, il faut qu'elle se retrouve !

— Je la vois d'ici, dans l'arrière-boutique de mon épicerie, au-dessus de la porte... On n'a pas perquisitionné par là.

Et le juge ramena Spirou Alexoff à son domicile de la caléa Moshilor. On chercha inutilement à l'endroit désigné par le prévenu, puis dans les quatre pièces, dans la cave, dans le hangar, partout ; la boîte restait introuvable.

— Ah ! ça, je n'y comprends plus rien ! disait le *bragadjou*, dont l'étonnement n'était pas joué.

Ce n'était sûrement pas lui qui avait fait disparaître le poison.

Alexoff donna au juge le spectacle d'une petite scène de famille. Il s'en prit à son frère Grigoré qui, après avoir longtemps hésité, finit par reconnaître que, en effet, depuis l'arrestation de Spirou, il avait pratiqué une cachette plus sûre, dans une poutre vermoulue du toit, où l'on trouva une boîte de métal renfermant une poudre que l'expert-chimiste reconnut être de la morphine chlorydrique, un poison narcotique des plus violents.

Aussitôt l'analyse faite, le juge se fit ramener Trifonoff qui, depuis la veille, avait fait de salutaires réflexions.

— Voici ce qui t'était destiné, lui dit-il en lui montrant la boîte, et voici encore le rapport de l'expert-chimiste... Tu l'as échappé belle... Maintenant, c'est du complot contre la vie du roi de Roumanie que tu vas me parler... je t'écoute.

Trifonoff manifesta le plus grand trouble. Après

ses premières révélations à Iscousesco, il n'avait plus été question de ce projet régicide. Et voilà que le nouveau juge d'instruction lui montrait que ses investigations se portaient aussi de côté.

Et comme Trifonoff se taisait, Ion Floresco prit dans le dossier de l'affaire Fitowsky la lettre de Sarafoff, datée du 15 janvier 1900, découverte au cours de la perquisition faite chez Traïciou Tzvetkoff, sous le poële allumé,—cette lettre qui n'avait pas autrement excité la curiosité du juge dessaisi.

— Lisons ensemble, dit le magistrat :

« J'ai reçu ta lettre. Pour le moment, aucune instruction nouvelle ne te sera donnée ; il suffit de ne pas oublier ce dont nous avons parlé quand nous étions chez toi. Cette chose près de l'hôtel Avram, qu'est-elle devenue ? Beaucoup de bruits alarmants nous arrivent de Macédoine et je suis fort occupé.

« Veille à ce que le *principal but* se réalise pleinement. Examine tous les côtés de la question, en sorte que, le jour où vous recevrez *l'ordre d'exécution*, vous soyez prêts. »

Boris Sarafoff.

— Voyons, dis-moi le mot de l'énigme !

— Eh bien, je vais vous révéler le grand secret, dit péniblement Trifonoff... C'est parce qu'il craignait que je ne le livrasse, que Sarafoff voulait me faire périr, je le sens bien... Mais puisque vous veillez sur moi, je le déifie... Ecoutez donc !... La chose près de l'hôtel Avram, un vulgaire cambriolage dont Sarafoff avait chargé Bosnéakoff... oui, il en voulait au coffre-fort d'un cabaretier nommé Alexandre Stéfanoff, un Bulgare tiède pour la cause qui demeure près de l'hôtel Avram... Mais le „principal but“ signifie... l'assassinat du roi Carol de Roumanie...

— Qui devait commettre l'attentat ?

— Deux hommes... Un, on l'a relâché ; l'autre, vous le tenez.

CHAPITRE VIII

«QU'ON SE MÉFIE DES BOITEUX !...»

«Qu'on se méfie des boiteux !... Pas trop de béquilles autour de Castel-Pélesh», avait dit Serge Dostoïeff à Iscousesco, sans désigner autrement le sinistre avorton du grand jour des Moshi.

Le grand coup de filet qui suivit l'assassinat de Mihaïléano avait ramené un Nicolas Bogdanoff, dit Hagiou, bulgare macédonien né à Prilep, domicilié à Bucarest, rue Cantémir No. 56, où il exerçait la profession de ferblantier,—un singulier ferblantier, qui donnait l'adresse d'un concurrent, quand on lui demandait un travail quelconque, incapable de souder deux morceaux de métal et se contentant de vendre sans entrain, comme à regret, les quelques articles de ménage, poussiéreux et rouillés, dont sa boutique était faiblement pourvue.

C'était bien l'infirme arrêté dans sa croissance, claudicant d'une jambe et se traînant à l'aide d'une béquille, que Serge Dostoïeff avait entrevu à la foire des Moshi, celui dont il avait encore fait la rencontre dans le jardin de Cismégiou, lorsqu'il laissa échapper cet avis discret qui, transformé par Iscousesco en consigne générale, fit momentanément interdire l'accès du parc de Castel-Pélesh à tous les visiteurs qui „louchaient tant soit peu d'une jambe», selon l'expression amusante du policier.

Quand Bogdanoff fut arrêté comme complice de l'assassinat de Mihaïléano—soupçon sans fondement d'ailleurs,—Iscousesco, qui allait chaque jour examiner les nouvelles recrues de Vacareshti, eut l'ex-

clamation de Sakélarios, au temps où le Grec était ou se croyait victime de tentatives criminelles de la part des compagnons de Sarafoff : « Tiens, tiens, tiens ! »

Et le fin renard observa, et le fin renard se renseigna. Il n'en était qu'aux vagues soupçons, quand Ion Floresco lui dit :

— J'en tiens un qui en voulait à la vie du roi... Les deux autres—car ils étaient trois pour faire le coup—les deux autres ont été mis en liberté par mon prédecesseur...

— Et celui que vous tenez est... ?

L'homme qu'on eût le moins soupçonné à première vue, ce Nicolas Bogdanoff, dit Hagiou.

— Le boiteux ?

— Oui, le boiteux.

Iscousesco eut un sourire énigmatique, mais il se tut.

— Et ceux qu'on a relâchés ?

— Marcou Bosnéakoff et Anghel Pop-Arsoff... Ils doivent bien rire de la magistrature roumaine, ceux-là !.., Allez, mon pauvre Iscousesco, quand je m'occupais du fameux crime de Ploeshti, j'ai rédigé pour mon usage particulier un petit traité intitulé « Les bêtises de mon prédecesseur » ; si j'avais du temps de reste, je noircirais aujourd'hui un massif in-folio rien qu'à énumérer les bavures de... Mais soyons charitable !

Nous avons laissé Alexandre Trifonoff en présence du juge d'instruction, au moment où le président du Comité révolutionnaire bulgaro-macédonien de Bucarest allait faire des aveux complets au sujet de ce complot régicide dont Ion Floresco avait eu vent.

Maintenant, le jeune dévoyé, voyant sa vie menacée par Sarafoff et par ses co-détenus de Vacareshhti, éprouvait la plus vive reconnaissance envers le juge d'instruction ; il se plaçait sous son égide, ses cauchemars le lui représentaient comme un bon ange occupé à déjouer de noirs desseins tramés con-

tre lui par le démon de Sofia. De plus, en disant toute la vérité, il se vengeait des compagnons de misère qui avaient voulu l'empoisonner.

Résumons donc les importantes déclarations de Trifonoff en ce qui concerne le projet d'attenter à la vie de Carol.

La 10 décembre 1899, lors de la venue de Boris Sarafoff à Bucarest, trois hommes se trouvaient à l'hôtel Uniréa, en compagnie du grand-maître de la secte et d'Alexandre Trifonoff; c'étaient Nicolas Bogdanoff, Marcou Bosnéakoff et Anghel Pop-Arsoff, tous les trois membres du nouveau Comité secret institué à Bucarest. Après la prestation de serment telle que nous l'avons décrite, Sarafoff leur avait déclaré que la révolution éclaterait en Macédoine au mois de juin 1900. «Toute la Bulgarie sera sur pied, avait-il ajouté; le prince et le gouvernement sont absolument d'accord avec nous et approuvent notre plan d'action commune, tel que je l'ai arrêté.» Etais-ce une calomnie gratuite à l'adresse du souverain et du cabinet de Sofia?

La-dessus, Sarafoff avait demandé à Trifonoff quel serait le meilleur moyen, à son avis, de susciter du trouble en Roumanie, quand viendrait le moment d'intervenir en Macédoine. «Agiter la question juive», telle fut la réponse du jeune homme.

«Ce n'est pas trop mal trouvé, dit Sarafoff en souriant; mais il faudrait chercher quelque chose de plus impressionnant, de moins usé, par exemple tuer le roi Carol et le roi Alexandre, car la Roumanie et la Serbie se sont mises d'accord pour marcher contre la Bulgarie, si, nous autres, nous entrons en Macédoine. Notre pays n'a pas de pires ennemis que ces deux rois». Puis, s'adressant à Trifonoff: «Cela n'est pas ton affaire, à toi; mais voici ceux qui sauront en venir à bout: Marcou Bosnéakoff, *l'ishala babacico* (le brave des braves, en turc) et Anghel Pop-Arsoff, avec le bon éclaireur Nicolas Bogdanoff, un homme d'or... Ne crois pas qu'il soit homme à

demi, lui chétif et infirme, c'est plutôt un homme et demi.» Iscousesco avait entendu quelque chose de semblable au restaurant Panakoff.

La conversation continua, portant sur le lieu où l'on pourrait rencontrer le roi de Roumanie. «En été, dans l'après-midi, dit Bogdanoff, Carol se promène souvent le long du quai de la Dâmbovitza, dans la partie la moins fréquentée, avec un seul aide-de-camp.» — «Eh bien, dit Sarafoff, je vous donne formellement le mandat de nous débarrasser de cet ennemi. Si vous faiblissez, je m'en chargerai moi-même... Quant au roi de Serbie, j'ai un comité à Belgrade... on réglera son compte à Alexandre.»

Pour que les conjurés de Bucarest ne faiblissent pas, le chef du Comité suprême de Sofia réitera maintes fois par écrit, à mots voilés, l'ordre régicide, en parlant de ce «principal but» qu'il convenait d'atteindre le plus tôt possible, — et ce n'était pas seulement dans la lettre adressée à Bosnéakoff et trouvée dans la cachette, car Pop-Arsoff avait été également pressé par Sarafoff de lui faire savoir où l'on en était du «grand dessein.»

Mais envolé, ce Pop-Arsoff, aussi bien que Bosnéakoff, grâce à l'impéritie d'un magistrat qui n'avait pas le flair; et, à vrai dire, le boiteux aurait peut-être été relaxé, lui aussi, sans l'indomptable énergie de Ion Floresco, ce voyant qui eût à lutter contre le parquet, dont les membres, se fiant aux apparences, estimaient qu'un tel avorton n'était guère taillé pour jouer le rôle d'un Jacques Clément ou d'un Ravaillac.

Non certes, Bogdanoff n'avait pas le physique de l'emploi, mais il en avait l'âme, en déclassé qui n'a rien à perdre. Fils d'un banquier qui avait fait de mauvaises affaires, il avait reçu une instruction assez brillante, ainsi qu'on peut en juger d'après un mémoire qu'il écrivit dans sa prison; mais rien ne lui avait réussi, et ce Quasimodo en voulait à l'humanité entière tant de ses insuccès que de son infirmité.

Quand Ion Floresco lui fit part de l'accusation portée contre lui, le boiteux lui répondit d'abord :

— Mais, Monsieur le juge, regardez-moi donc ! Ne craignez-vous pas le ridicule en m'impliquant dans un complot contre la vie de votre roi ? La nature a fait de moi l'homme le moins apte à commettre un tel crime.

Ion Floresco était d'un autre avis, estimant que Bogdanoff, en feignant de demander l'aumône, pourrait au contraire, à la faveur de son infirmité, aborder plus facilement le roi et occuper son attention pendant que Bosnéakoff et Pop-Arsoff le frapperait.

Confronté avec Trifonoff, le boiteux fit la part du feu.

— Ah ! oui, notre conversation avec Sarafoff !... Je ne disconviens pas qu'il a été question d'assassiner Carol ; que j'aie donné des indications sur les promenades du roi le long de la Dâmbovitza, je ne le nierai pas davantage, cela a si peu d'importance ; mais courrez après ceux qui s'étaient chargés de faire le coup !

Un autre détenu, Karambouleff, ami d'enfance de Bogdanoff, devait déclarer que celui-ci lui avait dit, un jour, que Bosnéakoff, Pop-Arsoff et lui avaient reçu et accepté la mission de tuer le roi de Roumanie. Ils avaient des armes achetées sur les fonds du Comité de Bucarest — ce dont le livre de comptes saisi faisait foi — et des passeports en blanc pour passer de l'autre côté du Danube, après le crime, sous des déguisements de garçons boulanger rece-lés par Bogdanoff.

Un fait est certain ; au cours de ses sorties, le roi fut suivi de près par des gens de mauvaise mine, au nombre desquel se trouvait un boiteux, — l'inaffiable mémoire du souverain devait enregistrer cette circonstance ; mais, heureusement, jamais le quai de la Dâmbovitza ne se trouva désert pendant ces promenades à pied, sans escorte, habituelles à Carol.

Quant à l'affaire des bombes, pour nous renfermer ici dans les seuls faits qui ont motivé la condamnation du boiteux, Bogdanoff reconnut que le

Comité révolutionnaire de Sofia avait modifié sa première décision, après l'arrestation de Bosnéakoff et de Pop-Arsoff, en ce sens que le roi devait être assassiné, non plus par le poignard et le revolver, mais à l'aide d'un engin explosif. «C'est bien plus simple avec une bombe, avait dit Troleff au boiteux, et cela tu peux le faire toi-même.»

Ces aveux furent difficilement arrachés par le juge d'instruction à un misérable qui se défendait avec présence d'esprit et même avec esprit, trop heureux de voir que, dans tout cela, il n'était aucunement question du grand jour des Moshi.

Et même si Bogdanoff parla d'explosifs, ce fut un soir que Ion Floresco, spéculant sur le détraquement des nerfs de son sujet, s'avisa, tout en l'enveloppant de paroles insidieuses, de le gratter sous le cou comme on fait aux chats—ô magistrat «moderne style!»—et cela sans arrêt, pendant deux ou trois heures d'horloge, qui sembleront longues au juge autant qu'au prévenu.

Iscousesco restait perplexe. «Méfiez-vous des boiteux», lui avait dit Dostoïeff. Mais le jour où Serge avait saisi les bombes, Bogdanoff était-il de l'affaire? Cela, il ne le savait pas, et personne autre que les trois Bulgares déguisés en *caloushari* ne devait le savoir.

Un jour que le policier se trouvait seul avec le faux ferblantier, il lui dit en détachant les syllabes:

— Est-tu allé à la foire des Moshi, cette année?

— Je n'aurais eu garde d'y manquer, répondit le boiteux d'un air enjoué. Je suis l'homme des foules, le bruit et le mouvement m'amusent.

Iscousesco n'insista pas. Sa parole donnée le lui interdisait; d'ailleurs il interrogeait au hasard, ne sachant rien de précis; puis Nicolas Bogdanoff étant convaincu de complot contre la vie du souverain, tant par les témoignages de Trifonoff et de Karambouleff que par ses propres aveux, le policier se disait que le but était suffisamment atteint.

CHAPITRE IX

V A C A R E S H T I

A Sofia, dans les caves de l'ancienne maison de Kroum Assanoff, il y a neuf Chevaliers de la Hache — nous leur conservons ce nom, abandonné par eux depuis qu'Anna Marinoff leur a enlevé le «signe» et «l'emblème» de la secte ; — à Vacareshfi, dans l'ancien monastère princier converti en prison, nous comptons neuf Bulgares criminels, faisant pendant aux compagnons de Sarafoff, — mystère des nombres !

Les grands coupables ne se trouvent pas en Roumanie. Que sont les Trifonoff, les Péteff, les Stoïceff, les Karambouleff, les Alexoff, les Bogdanoff, même les Dimitroff et les Ilieff qui ont répandu le sang ? — ils nous rappellent ces répliques de plâtre aux arêtes émuossées, aux contours empâtés, qui reproduisent par à peu près, pour les petites bourses, des statues de marbre ou de bronze.

Allons quand même les visiter dans le saint monastère de jadis, auquel on pourrait appliquer la parole du Christ : « Ma maison était une maison de prière ; vous en avez fait une caverne de voleurs. »

Saluons au passage l'antique chapelle de Boucour, aïeule de la cité. Voici le quartier des tanneurs, à l'odeur forte et persistante. Nous quittons bientôt le quai de la Dâmbovitza pour nous engager dans la rue Vacareshti, longue comme un jour sans pain, poudreuse comme un champ de foire, bordée de maisonnettes, de cabarets à auvents de feuillage, avec des mares où barbottent les canards, des saulaies, des terrains vagues.

Le monastère se profile déjà à l'horizon, tout blanc avec ses six coupoles. De loin, c'est encore la «maison de prière»; mais plus on approche, plus se trahit la «caverne de voleurs», le pénitencier. Aux tourelles d'angle, des soldats montent la garde sur un étroit balcon circulaire.

Avant la révolution de 1821, qui rendit au pays roumain ses princes indigènes, c'est là que s'arrêtait, pendant quelques jours, le Grec du Phanar, dernier enchérisseur à la criée du trône, qui venait de Constantinople pour un règne éphémère, accompagné du *capoudji bacha* de la Porte et des janissaires du Sultan, outre ses propres chambellans et officiers, un cortège de deux mille personnes peut-être. Il attendait à Vacareshti le moment de faire son entrée solennelle dans la ville de Bucarest, où le métropolite le recevait, au bruit des cloches et de l'artillerie, sur le parvis de la vieille église Saint-Spiridon — vaine cérémonie dont le pays faisait trop souvent les frais, ce qui a laissé dans le langage populaire ce proverbe expressif: «Le changement des princes fait la joie des fous.»

Vacareshti!.. Ce n'est plus la porte accueillante d'autrefois, largement ouverte à ceux qui venaient prier ou simplement se faire héberger par les moines; un guichet étroit et bardé de fer s'entr'ouvre tout juste assez pour livrer passage au visiteur munis d'une carte qu'un concierge reçoit d'un air méfiant. Sur cette porte maussade, on se prend à chercher l'inscription: *Lasciate ogni speranza...* Et pourtant quelques hommes ont séjourné ici, qui ont fait depuis un assez joli chemin dans le monde, — deux sont devenus ministres; il est vrai qu'ils ne ressemblaient en rien aux criminels que le lecteur va visiter.

là se trouvent deux cents prévenus et autant de condamnés, ceux-ci rien que des hommes, ayant à subir des peines de cinq ans et au-dessus; c'est le menu fretin du crime.

Les vastes bâtiments aux fenêtres grillées donnent sur des jardins bien tenus. Ici, les ateliers de reliure, de menuiserie, de tonnellerie, de sparterie ; là, les dortoirs communs et les rangées de cellules. L'uniforme des malfaiteurs qui purgent leur peine est taillé dans une sorte de serpillière à raies alternées d'un marron chiné et d'un blanc tirant sur le jaune.

Mais nous ne sommes pas venus à Vacareshti pour admirer la belle église aux colonnes torses finement sculptées, aux parois d'outremer où processionnent les martyrs, les vierges et les confesseurs de la foi, à l'iconostase style empire qui ne ressemble à rien de déjà vu ; nous ne nous arrêterons pas non plus dans l'ancienne cuisine des moines, large, haute, pantagruélique, avec sa cheminée où rôtirait un bœuf tout entier, à la voûte si curieuse formée de sections sphériques s'appuyant l'une sur l'autre on ne sait comment : en petit, la coupole de Sainte-Sophie de Constantinople.

Faisons-nous ouvrir une cellule étroite, mais claire et propre, donnant sur un promenoir de l'étage supérieur. Voici l'assassin de Fitowsky : ce type de kalmouk au visage en pleine lune aussi large que long, au nez camard, aux lèvres boudinées, à la pru nelle jaune, aux cheveux rares, légèrement grison nants, aux épaules de portefaix, aux mains énormes et velues. Boïciou Ilieff murmure tout bas :

— Et si ce n'était pas un espion, un traître ?... si je l'avais tué pour rien ?... si le Comité s'était trompé ?... Quand le juge s'est assis sur mon genou, en me tapotant la cuisse, au lieu de me marquer de l'horreur, il a pourtant entrepris de me prouver tout cela... Et voilà que peu à peu je le crois... et je n'ai plus l'excuse d'avoir exécuté celui qui « voulait faire revenir la Bulgarie à deux cents ans en arrière », comme on me l'avait dit... J'aurais donc fendu la tête à un innocent ?...

Car Ion Floresco avait réussi à éveiller le remords chez cette brute, faisant pénétrer dans la dure cer

velle d'Ilieff sa conviction à lui, que le malheureux Fitowsky avait été désigné au fer des assassins, non pour des faits d'espionnage, mais seulement parce qu'il avait dilapidé les fonds du comité révolutionnaire, en compagnie de trois officiers de Rous-tchouk intéressés à le faire disparaître.

Dans une cellule toute pareille, nous trouvons Alexandre Trifonoff, plus blasé, plus maigre qu'à l'époque où nous avons dessiné son portrait, le creux des joues accusant davantage sa physionomie chevaline, point antipathique d'ailleurs.

Ses yeux parcouruent un livre d'étude, mais son esprit est loin de là. En lui luttent la peur, le remords et la vanité. Il ne redoute rien tant que les confrontations avec ses co-accusés, dont les regards mauvais expriment assez le regret de n'avoir pu l'assassiner, lui que Sarafoff leur avait donné pour chef... Mais il le craint donc bien, maintenant, le maître de l'organisation révolutionnaire en Bulgarie, pour vouloir le supprimer, pour le traiter comme le vaillant Mihaïléano ? Et son orgueil se sent flatté ; puisqu'il n'a pu triompher avec Sarafaff, il lui est agréable de barrer les desseins du grand-maître et d'occuper ainsi la scène de quelque façon... D'ailleurs, le remords du crime se mêle à ces sentiments inférieurs ; Trifonoff se prend parfois à détester la vie coupable dans laquelle l'a jeté une ambition maladive, et il caresse l'idée de cette existence honnête que lui a fait entrevoir Ion Floresco, quelque part, en Amérique, quand il aura payé sa dette. Un peu du bon grain semé par le juge a germé sur ce sol ingrat.

Une autre cellule donne asile à Christou Karambouleff, ce Jocrisse mélancolique, jaune comme un coing, à l'œil voilé comme sous une taie, avec des bras et des jambes qui n'en finissent plus, passant ses longues journées étendu sur son grabat, comme un chien sur sa paille, résigné à l'oisiveté, ne regrettant aucunement d'avoir participé à un meurtre.

Ici, un loup montre son museau par le guichet

grillé, cet énigmatique Mitou Stoïceff sur lequel on se raconte tout bas des histoires étranges. C'est un ogre, un voleur d'enfants ; il les conduisait à la montagne et exigeait une rançon des parents. Si la somme n'était pas déposée à l'heure dite au lieu désigné, sous un arbre ou dans le creux d'un rocher, il égorgéait impitoyablement le pauvre innocent.

On sait le rôle qu'il joua dans le drame de la nuit du 1-er février 1900. Allez donc chercher le repentir dans le cœur d'un tel homme, dont le physique présente tous les signes de la criminalité : œil torve, épaisses oreilles sans ourlet, mâchoire à broyer des cailloux, pouce démesurément long. Il se fait passer pour cuisinier ; on le croit ancien officier. Appelé à l'instruction, il se renferme dans un farouche silence, ne regardant même pas le juge.

Un autre encore, Nicolas Miteff, le chef de l'expédition envoyée de Sofia, où il exerçait la profession de restaurateur, après avoir démissionné de son poste de télégraphiste. Ce déclassé est un homme décidé, intelligent, froidement fanatique, disputant pied à pied le terrain à Ion Floresco, retors comme un avoué normand. C'est lui qui a frappé dans ses mains pour donner le signal à Boïciu Ilieff, dans la rue Céaoush-Radou. De celui-là aussi, un Lombroso eut dit : «Il est le criminel né.» Son œil enfoncé aux paupières bordées de rouge, son nez qui semble renifler l'odeur du sang, en font un homme pire que l'épais lourdaud qui mania la hache. Il serait prêt à recommencer, lui.

Voilà donc le premier groupe, celui des assassins de Fitewsky.

Dans un autre quartier de la prison, une sorte d'antichambre conduit à une cellule sombre. Les fers aux pieds, l'apprenti tailleur Stoian Dimitroff rêve, assis sur son lit de camp, regardant fixement devant lui comme un halluciné.

Il s'est repris ; il se promet de revenir sur ses aveux si formels ; devant la Cour d'assises, il posera

pour ceux de là-bas, il sera le martyr à qui l'on a promis des statues, dont l'image décorera les chau-mières. Après tout, qu'a-t-il à perdre en affirmant que les tortures lui ont arraché des déclarations men-songères ? Son compte est clair : les travaux forcés à perpétuité, s'il est reconnu majeur ; quinze ans de pénitencier, si son faux extrait de naissance est tenu pour bon. Il s'est endurci, la mansuétude de Ion Floresco n'a plus de prise sur lui.

Dans une chambrette qu'égaye un rayon de soleil, nous trouvons Achim Péteff, taciturne et sournois, jaloux des bons procédés dont Trifonoff est l'objet de la part du juge. Ce n'est pas l'enthousiasme révolutionnaire qui l'a poussé au crime, mais le fiel amassé dans son âme. Il a avoué, sans doute, mais uniquement pour se créer des titres à l'indulgence du jury, — tel le fauve qui rampe sous la cravache du dompteur et qui le déchirerait s'il l'osait. Et il maudit pêle-mêle ses compagnons de détention, le magistrat qui lui arracha la vérité, ses geôliers et les hommes de Sofia qui l'ont poussé dans les voies mauvaises,—non parce qu'elles sont mauvaises, mais parce qu'elles l'ont conduit là où il est.

Plus loin, c'est le vulgaire Spirou Alexoff, piteux comme un renard en cage, regrettant les bonnes fortunes de faubourg, les longues beuveries, allant joyeusement à l'instruction pour quêter un verre de vin et une cigarette, et aussi pour trouver avec qui causer, bavard insupportable pour qui le silence est la plus dure des peines.

Tel est le trio des assassins de Mihaïléano.

Après ces deux groupes, un solitaire,—celui-ci dans une cellule toute pareille à celle de Spirou Alexoff. C'est ce Bogdanoff qui rappelle si bien un autre avorton scélérat qui se nommait Marat. On éprouve à le voir un mélange de compassion, de dégoût et d'horreur. Le nez a les narines ouvertes comme celles d'un chien de boucher, l'œil jette une fauve lueur, le front est coupé de larges rides pré-

coces qui se croisent. On voudrait que cet homme fût un aliéné, qu'on pût le classer parmi les fous criminels ; mais non, il est parfaitement lucide. A quoi s'occupe-t-il ? Appuyé sur sa béquille, il trace des mots sur la muraille, avec la pointe de sa cuillère, en employant l'alphabet secret : «Vive le Comité révolutionnaire !... La Macédoine aux Bulgares !... A bas les Roumains !... Mort au juge Floresco !»

L'instruction est terminée ; bientôt s'ouvriront les assises. Ion Floresco est au bout de son effrayant labeur. Que de choses il a entendues ! Déjà, à Bucarest, ce comité bulgare régnait par la terreur, comme le comité central à Sofia.

Un exemple :

Un malheureux garçon boulanger, couvert de plaies, se tenant à peine debout, un homme de cinquante-huit ans, ne gagnant que six francs par mois outre sa nourriture, était inscrit sur la liste des membres comme versant une cotisation. Il est mandé au cabinet No. 4. Il pleure, il supplie le juge de ne pas le faire expulser :

— Voyez mon état, monsieur le juge, vieux et malade, gardé par un patron qui me paye au rabais. Ceux du Comité m'arrachaient un franc par mois sur mon misérable salaire ; et, chaque dimanche, il fallait aller faire l'exercice du fusil dans une cave où nous réunissions des instructeurs, pour nous préparer à passer en Macédoine au printemps... Des officiers bulgares déguisés sont même venus voir si nous étions bien avancés dans le maniement des armes...

Oui, que de choses il sait,— et que de choses il tait,— le juge Ion Floresco.

Et aussi que de choses diraient les vieux murs de Vacareshti, si les pierres parlaient !

CHAPITRE X

LA COUR D'ASSISES

Le 30 octobre, la Cour d'assises du district d'Ilov était convoquée en session extraordinaire, au Palais de justice de Bucarest, pour juger les Bulgares impliqués dans les trois crimes dont nous venons de résumer l'instruction.

La Cour était composée de M. Giouvarou, conseiller à la Cour d'appel de Bucarest, président, et de MM. Popesco-Coudalbou et Vlasto, assesseurs. Le procureur général Ciocardia occupait le fauteuil du ministère public, assisté de M. Miclesco, premier procureur.

Une banquette était disposée pour les membres du corps diplomatique ; le gouvernement de Sofia avait délégué un haut magistrat, chargé de suivre ces débats sensationnels qui avaient attiré bon nombre de journalistes étrangers, groupés fraternellement avec les représentants de la presse roumaine autour d'une vaste table installée au centre du prétoire : interprètes, sténographes, chacun était à son poste, jusqu'à des professionnels de l'objectif.

Un public choisi, de plus en plus nombreux à mesure que l'on approchait du dénouement — car l'affaire devait occuper neuf audiences — s'entassait au fond de la salle, outre les privilégiés admis à prendre place sur l'estrade derrière les membres de la Cour, — tout ce monde muni de cartes rouges, bleues, vertes, sévèrement contrôlées par le service d'ordre.

On venait du fond de la province, et les femmes n'auraient pas été les filles d'Eve, si elles n'avaient

enjôlé le président pour entrer. Les grandes mondanines arboraient des toilettes de circonstance : laineages foncés ; sur les chapeaux, ni plumes trop révoltées, ni parterres trop diaprés.

D'ailleurs l'attention se détournait d'elles pour se porter sur un sinistre musée, la table où étaient étalées les pièces à conviction : poignards grands et petits, revolvers, cartouches, fausses clés, boîte de poison, archives du Comité révolutionnaire de Bucarest ; on regardait surtout la hache qui avait servi à commettre le crime du 1^{er} février, — arme et symbole à le fois, comme l'avait été à Sofia la hache de Maria Marinoff.

Le jury, présidé par le docteur Babesh, professeur à l'Université, comptait parmi ses quatorze membres—deux suppléants compris—de grands commerçants, des grands industriels, de grands propriétaires, un ancien magistrat, un ancien secrétaire général du ministère des cultes, un ancien directeur-général des postes et télégraphes.

Les «Neuf» étaient alignés, chacun doublé d'un gendarme, sans pose révolutionnaire, affectant plutôt un air détaché, comme s'ils se trouvaient là en spectateurs.

Seuls, Stoian Dimitroff, l'assassin de Mihaïléano, et le boiteux Nicolas Bogdanoff devaient revenir sur leurs aveux, arrachés par la violence, dirent-ils mensongèrement. De son propre mouvement, l'apprenti tailleur avait tué un ennemi des Bulgares de Macédoine ; il dégageait la responsabilité de Sarafoff. Et il s'entêtait à nier l'évidence, tout cela parce qu'il avait été reconnu majeur, au vu d'une pièce décisive fournie par les autorités turques, — il n'avait donc plus rien à perdre.

Tous les autres, en revanche, mirent en avant Boris Sarafoff et les membres du Comité révolutionnaire de Sofia, les uns piteusement pour atténuer leur culpabilité, les autres d'un air de défi, comme pour invoquer des vengeurs.

— Sarafoff m'a de vive voix ordonné de tuer l'espion Fitowsky, dit Boïciou Ilieff ; il m'a lui-même remis la hache. J'ai obéi ; et puis, moi, je hais les Turcs, parce qu'ils m'ont volé des chèvres !

Au tour de Nicolas Miteff :

— Sarafoff m'a fait appeler ; il m'a déclaré qu'on devait punir de mort l'espion Fitowsky, pour donner satisfaction à l'opinion publique.

Puis Mitou Stoïceff :

— J'ai obéi aux instructions du Comité suprême de Sofia, en participant à l'assassinat de Fitowsky. C'était un acte de patriotisme de ma part.

— Le „grand secret“ de Sarafoff, dit Christou Karambouleff, se rapportait à un complot contre la vie du roi de Roumanie.

Alexandre Trifonoff montra l'action de Sarafoff s'exerçant tant dans le meurtre de Fitowsky, où lui-même avait joué le rôle de rabatteur, que dans le complot régicide. Il parla avec méthode, avec clarté, avec le souci de bien dire, comme s'il faisait une conférence.

— C'est la peur de Sarafoff qui m'a fait le complice de l'assassin de Mihaïléano, soupira Spirou Alexoff, dont les pleurnicheries déplurent.

— Je n'ai pas eu de rapports directs avec Sarafoff, dit sèchement Achim Péteff, mais Stoian Dimitroff était bien l'exécuteur d'un arrêt de mort rendu par le chef suprême du Comité révolutionnaire.

Nicolas Bogdanoff reconnut ses relations avec Sarafoff et, sans nier le complot régicide, chercha à se dégager en chargeant les deux absents, Bosnéakoff et Pop-Arsoff.

Et le public avait bien cette impression que les neuf invididus que l'on jugeait étaient des comparées, tandis qu'une ombre noire, visible pour les seuls yeux de l'esprit, planait au-dessus de leur banc d'inframie, comme l'ange du mal sur le pécheur, — c'est bien le procès du Kraï de la Nuit qui se déroulait devant le jury roumain.

Un incident faillit troubler la gravité des débats. A la cinquième audience, Sakélarios s'était décidé à demander une carte à Iscousesco, désormais son ami *à tu et à toi*. Dissimulé dans un coin, derrière la tribune du ministère public, le Grec se faisait petit, petit, pour passer inaperçu. Malheureusement Paul Haritime le flaira, plutôt qu'il ne le vit, et profitant d'une suspension de séance, le malicieux reporter se glissa à côté de lui avec un camarade auquel il avait fait la leçon.

Le président Giouvarou interrogeait précisément Nicolas Bogdanoff sur le complot régicide, et Sakélarios était tout haletant d'horreur, lorsque le complice de l'espièglerie de Paul Haritime dit à celui-ci, assez haut pour être entendu par le bonhomme :

— Aujourd'hui, on a doublé la garde... Le président a été informé par une lettre anonyme que des Bulgares jettéraient une bombe dans la salle...

— Hein ! vous dites...? interrompit Sakélarios.

Paul Haritime s'était baissé :

— Voyez, j'ai mis le pied sur la mèche !

Et il éleva triomphalement la mèche-amadou de son briquet de fumeur.

Eperdu, le Grec s'était mis debout. Il renversa sa chaise, bouscula ses voisins et parvint à gagner une porte de sortie.

Il y eut des murmures, le président agita sa sonnette.

— Silence, Messieurs ! glapit l'huissier.

Le soir, notre ami Sakélarios alla voir mystérieusement Iscousesco.

— Eh bien, la bombe ?

— Quelle bombe ?

— Mais oui, la bombe du Palais de justice ?

— Voyons, rassurez-vous, cher docteur, il n'y a pas eu de bombe.

— Mais puisque j'ai vu la mèche !

Et l'excellent Sakélarios mourra avec la con-

viction qu'il a couru un horrible danger, le 4 novembre 1900.

Les interrogatoires avaient fait une lumière éclatante sur les faits que connaissent nos lecteurs. La partie civile, représentée par un vétéran du barreau, M-e Pierre Gradishtéano, et par deux jeunes avocats, M-es Policrat et Cernesco, avait pris la parole au nom d'une femme et de deux enfants en deuil qui étaient là, étouffant leurs sanglots, car la présence de la veuve et des orphelins de Mihaïléano rendait ces débats plus poignants encore.

Puis, tour à tour, avec un égal talent de parole, le procureur général Ciocardia et le premier procureur Miclesco soutinrent l'accusation.

Enfin, les défenseurs des neuf accusés, pénétrés de la difficulté de leur mission, s'efforcèrent de la remplir en toute conscience. On entendit M-es Dourma, Sipsom junior, C. Lahovary, Fotesco, Braesco, Vanghéli, Bouteïano, Poénaro-Bordéa, Valérian-Ourséano; et tous plaidèrent contre Sarafoff, en plaident pour leurs clients.

Et l'image du Kraï de la Nuit grandissait, grandissait toujours, repoussante et attrayante à la fois, comme celle d'un sinistre retardataire des républiques italiennes de la Renaissance, tandis que s'enfonçaient davantage dans la pénombre les neuf comparses assassins. Et une fillette écoutait, pâle et douce, celle qui avait levé vers le ciel sa main sanglante. Et tandis que les défenseurs demandaient l'indulgence en faveur de leurs affreux clients, c'est pour elle que les jurés se sentaient au cœur une indicible pitié.

Enfin le président Giouvarou fit de ces longs et solennels débats un exposé complet, raisonné, lumineux.

La parole était enfin au jury.

Après une longue délibération, les douze bons citoyens qui le composaient déclaraient en leur âme et conscience, par la voix du docteur Babesh, que

les neuf accusés qu'ils avaient devant eux étaient des criminels du premier au dernier.

Leur réponse avait été affirmative sur toutes les questions. Les circonstances atténuantes n'étaient accordées qu'à Alexandre Trifonoff et à Achim Péteff.

La Cour se retira pour délibérer, puis il fut donné lecture de la sentence.

Pour l'assassinat de Fitowsky : Boïciou Ilieff, travaux forcés à perpétuité ; Nicolas Miteff et Mitou Stoïceff, vingt ans de travaux forcés ; Christou Karambouleff, sept ans de travaux forcés ; Alexandre Trifonoff, deux ans de réclusion ; — pour l'assassinat de Mihaïléano : Stoian Dimitroff, travaux forcés à perpétuité ; Spirou Alexoff, vingt ans de travaux forcés ; Achim Péteff, cinq ans de réclusion ; — pour le complot contre la vie du roi de Roumanie : Nicolas Bogdanoff, dix ans de détention.

Ces premières condamnations furent accueillies par des applaudissements. Ils devaient éclater plus nourris, plus vengeurs encore, lorsque le président Giouvarou prononça la peine des travaux forcés à perpétuité — comme ayant été impliqués tant dans les deux assassinats que dans le complot régicide — contre Boris Sarafoff, Pétroff, Kovaceff, Economoff et Davidoff ; les huit autres accusés absents, Marcou Bosnéakoff, Anghel Pop-Arsoff, Kotzi Zamfiroff, Traïciou Tzvetkoff, le commandant de pompiers Troleff, Bourlakoff, Théodoroff et le lieutenant Stoianoff, étaient condamnés à vingt ans de travaux forcés.

La famille de Mihaïléano recevait une réparation civile pour la forme. Bientôt après, les Chambres roumaines devaient voter, à l'unanimité, une pension viagère de quatre cents francs par mois en faveur de la veuve et des enfants de la victime.

Deux hommes triomphaient à la Cour d'assises, le soir du 9 novembre 1900, l'un ouvertement, bien en évidence, complimenté par tous, le juge d'instruction Ion Floresco, qui portait à la boutonnière son ruban tout neuf de l'Etoile de Roumanie, — l'autre, dissi-

mulé dans un coin, modeste, et que personne ne songeait à regarder, l'agent secret Iscousesco.

Ces deux hommes se rencontrèrent sur le perron du Palais de justice, quand, vers dix heures, la foule s'écoula. Ils firent quelques pas ensemble.

— Mourir ! dit Ion Floresco avec une exaltation contenue, il faudrait mourir après un tel succès !

— Ce serait grand dommage, Monsieur le juge, répondit Iscousesco ; vous êtes appelé à en remporter bien d'autres !... Mais moi, je suis hanté par un mot caractéristique du procureur général : « Il s'agit maintenant de savoir si le Danube sera, entre deux peuples voisins, une large voie ouverte aux rencontres amicales, ou bien une banquise hérisseée de glaces... » Pour que la conscience humaine soit satisfaite, il faut que ce procès se rouvre, à Sofia, contre ceux que vous avez fait condamner par contumace, à Bucarest.

Le juge d'instruction eut un geste de confiance juvénile qui signifiait : Fais ce que dois, advienne que pourra ! Puis, crânement :

— Si l'on a besoin de mes lumières, à Sofia, j'irai, dussé-je ne pas en revenir !

ÉPILOGUE

RÉDEMPTION

CHAPITRE I

LES SUITES D'UNE CONDAMNATION

C'était le 10 novembre, le lendemain du verdict de Bucarest.

Boris Sarafoff arpétait rageusement le petit salon où se réunissaient les Chevaliers de la Hache avant de descendre aux souterrains ; sa main froissait un télégramme. Kovaceff et Davidoff, ses deux convives du restaurant Panakoff, étaient là, debout, qui l'écoutaient.

— Les travaux forcés à perpétuité ! Les *Mamaligari* ont osé cela !... Mais parlez donc, vous autres !... Toi aussi, Davidoff, toi aussi, Kovaceff, vous êtes condamnés comme moi aux travaux forcés à perpétuité !... Ils nous riveraient tous les trois à la même chaîne, s'ils le pouvaient...

— Qu'ils viennent donc nous prendre ! interrompit Davidoff en haussant dédaigneusement les épaules. Qu'ils passent le Danube avec leurs *dorobantzi* et leurs *calarashi* !

— Ils somment le gouvernement bulgare de nous poursuivre, ricana Kovaceff ; ils s'adressent bien !

— Vous pouvez rire de ce verdict, vous deux, reprit Sarafoff ; mais moi, je me vengerai ! Je relève le gant que me jettent les Roumains ! Ah ! ils nous dénoncent à l'Europe comme des trouble-fête ! Ah ! ces plats valets du sultan, ces envieux, veulent se mettre entre nous et la Macédoine ! Eh bien, je les ferai étouffer de rage impuissante ! Ceux qui m'ont mis hors la loi chez eux, je les mets hors la loi chez moi !... Je leur réserve le suprême outrage !... Vous

ne comprenez pas encore ?... Pour s'immiscer dans nos affaires, ils se prévalent de leurs morts de Plevna, comme si nous leur devions la moindre reconnaissance ! — car enfin, en 1877, la Roumanie poursuivait son indépendance et non la nôtre... Ecoute-moi, Davidoff, écoute-moi, Kovaceff : demain, je vous le jure, les *Mamaligari* apprendront que cette poignée de cendres, qui leur tient tellement à cœur, a été dispersée à tous les vents de la Bulgarie !

Les deux hommes tressaillirent.

— Qu'as-tu donc résolu ? interrogèrent-ils d'une même voix.

— Ce que j'ai résolu ?... Je ferai sauter leur ossuaire de Grivitza ! oui, je le ferai sauter !

La porte s'était ouverte sans bruit. Un homme revêtu du froc monastique se dressa devant Boris Sarafoff. C'était Ivan Dogaroff.

— Non, cela ne sera pas ! s'écria le vieillard avec une sombre énergie.

Le Kraï de la Nuit le toisa de la tête aux pieds :

— Ah ! ça, que signifie cette mascarade ? Es-tu redevenu Ivan le fou ?

— Je ne suis plus Ivan le fou, je suis Ivan le pénitent.... Mon fils Constantin vient de rendre l'âme ; pourquoi faut-il que ce soit sous ton toit ! Ce vêtement de bure était déjà préparé ; j'avais fait vœu de l'endosser, dès que j'aurais fermé les yeux de mon pauvre enfant... Demain, je conduirai ses restes au cimetière, puis j'irai m'ensevelir au mont Athos, moi qui ai tant à expier, moi qui ressens l'horreur d'avoir été ton complice !... Mais toi, Sarafoff, tu ne profaneras pas les tombes des morts de Grivitza ; tu ne seras pas ingrat, tu ne seras pas impie envers les vaillants qui dorment à l'ombre de la croix, là même où elle a vaincu le croissant !.... Si c'était ainsi, il faudrait arracher du kolbach de nos soldats le signe de la Rédemption, pour lui substituer ton signe à toi, le revolver et le poignard en croix !

— Te voilà donc rebelle ! dit Sarafoff avec amer-tume. Va rejoindre ceux qui t'ont rendu tel, Dostoïeff et Anna Marinoff !... Ce n'est pas toi qui arrêteras ma juste vengeance....

— Non, ce n'est pas moi ; je ne suis qu'un débile vieillard, brisé par ce dernier coup du sort. Mais prends garde ! à défaut des vivants, les morts pourraient empêcher la profanation que tu médites... Tu te ris de la justice des hommes ; Boris Sarafoff, crains la justice de Dieu !

Ivan Dogaroff se retira.

Une heure plus tard, la dépouille mortelle de Constantin l'eunuque était transportée dans une modeste église de faubourg, en attendant les funérailles qu'on célébrerait le lendemain soir. Celui qui allait devenir un moine de l'Athos avait voulu quitter immédiatement la maison maudite où un monstre d'orgueil rêvait un dessein sacrilège.

Ce projet de retraite à la sainte montagne, Ivan Dogaroff, désabusé, l'avait fait pressentir à Anna Marinoff, lors de leur dernière rencontre, et il se préparait déjà à l'exécuter, alors que son fils s'éteignait lentement. Pendant sa touchante agonie, le pauvre eunuque blanc s'était souvenu du petit Constantin d'autrefois ; dans son délire, il confondait Sarafoff et le nègre qui l'avait enlevé à Varna : « Père... au secours !... le pirate Sarafoff est venu me prendre !... il m'a fait abjurer mon Dieu !... En étant son esclave, je suis l'esclave de Satan !... Père, allons-nous en d'ici !... Ne me laisse pas chez cet homme méchant ! »

Prévenir Anna Marinoff et Serge Dostoïeff, telle fut la première pensée d'Ivan Dogaroff. Anna avait quitté la Vallée des Roses, peu après la noce de Mihaïl et de Rachel, rappelée à Sofia par une grave maladie de la vieille Olga, à qui Serge était venu, lui aussi, prodiguer ses soins, — inutiles, hélas ! car la noble servante avait succombé en répétant le nom de Kroum Assanoff. Et le vœu suprême du

dernier des Assanides avait été rempli, Olga avait reçu sa récompense ; mystérieusement, on l'avait enterrée à la gauche du maître bien-aimé, le plus près possible de son cœur.

Ivan Dogaroff alla frapper à la petite maison où la jeune femme vivait seule, depuis la mort de sa fidèle compagne. Le premier mot d'Anna, en le voyant sous le froc, fut :

— Constantin est mort !

— Oui, j'ai perdu mon pauvre enfant ; demain, sa dépouille sera rendue à la terre, et moi je mettrai à exécution une résolution que j'ai prise à Gostinari ; elle m'a été dictée par l'âme d'une sainte, de Baba Rada... Tu es mon grand remords, Anna ; je suis responsable du mal que tu as fait, je dois l'expier... Mais tu te dresseras encore une fois devant Boris Sarafoff, il le faut ; écoute ce que médite ce misérable !

Et il révéla à la jeune femme la conversation qu'il avait surprise avant de quitter le repaire de bandits où l'avait retenu la maladie de son fils.

— Merci de m'avoir prévenue, Ivan ! dit Anna. Mets-toi bien vite à la recherche de Serge Dostoïeff ; nous partirons immédiatement pour Plevna.

— Je ne te reverrai plus, Anna, mais je prierai pour toi. Encore une fois, je te demande pardon d'avoir trouble ta vie, d'avoir fait d'une douce enfant un instrument de vengeance. J'ai été ton mauvais génie ; pardon, Anna !

Des larmes ruisselaient sur la face parcheminée du vieillard.

— Va en paix, Ivan Dogaroff ! dit la jeune femme, il y a longtemps que je t'ai pardonné.

— Merci, Anna !

Et Ivan Dogaroff disparut.

— Plevna... le devoir à coup sûr... le martyre peut-être, murmura Anna.

Et elle sourit, celle qui avait désapris le sourire depuis sa vingtième année.

CHAPITRE II

PLEVNA

Depuis l'ouverture récente de la ligne Sofia-Varna, la distance de 193 kilomètres qui sépare la capitale de Plevna, est franchie en moins de sept heures.

Précédons Sarafoff, Dostoïeff et Anna Marinoff dans cette ville, presque ignorée du monde avant 1877 et dont le nom sonne aux oreilles avec l'éclat d'un appel de clairon, depuis les grands événements militaires dont elle a été le théâtre.

Plevna, située à cent vingt-quatre mètres d'altitude, est entourée de collines à pente douce, couvertes de vergers et de vignobles ; elle offre, vue du nord, un panorama charmant. Quelques maisons récemment construites tranchent sur le fond des vieilles baraqués turques, comme les coupoles neuves de l'église principale contrastent avec les minarets ruinés des mosquées ; les feuillages des arbres jettent des paquets d'ombre dans le lit profond de la Toutchénitza qui, après avoir marié ses eaux à celles de la Grivitza, se jette dans le Vid, à 7 kilomètres de la ville. Ce n'est pas seulement le site qui plait au regard ; dans cette région de la Bulgarie, le costume des femmes est tout à fait pittoresque : une bande d'étoffe de laine indigo, très serrée sur les hanches, rejoint à grand'peine un tablier plus long brodé de couleurs vives, par dessus une chemise de grosse toile blanche tombant jusqu'à la cheville ; un foulard jaune ou mauve s'enroule autour des cheveux nattés, et, sur le sommet de la tête, se balance une grosse houppe de soie floche, rose ou écarlate.

En 1871, Kanitz relevait à Plevna 1627 maisons musulmanes et 18 mosquées, contre 1474 maisons chrétiennes et 2 églises ; aujourd'hui, la population turque est tombée de 8000 à 300 âmes. On conçoit aisément cette hégire des vaincus ; tout leur rappelle la défaite : au centre même de la ville, s'élève un monument à la mémoire des Russes tombés en 1877. Il se compose d'un piédestal à huit faces supportant une figure de femme drapée, debout, les yeux au ciel, la main posée sur une ancre, — un motif dont la banalité n'est certes pas rachetée par le mérite de l'exécution.

C'est seulement depuis deux ans que Plevna est desservie par un chemin de fer ; mais la chaussée de Sofia à Roustchouk traverse la ville, d'où partent trois routes conduisant, l'une à Nicopoli, une autre à Rahova, une troisième à Bogot et Lovetz, vers le sud. Cet ensemble de voies de communication, le voisinage du pont jeté sur le Vid, dont la largeur approche de cent mètres, les quatre cours d'eau qui séparent les collines relevées en terrasses successives, tout cela fait de Plevna une position stratégique de premier ordre, ainsi que les Romains l'avaient déjà reconnu.

Il faut gravir, à l'ouest de la ville, le mamelon qui se dresse entre la Grivitza et la Boukova, pour se rendre compte de ce que fut le siège mémorable qui coûta à l'armée chrétienne plus de quarante mille hommes, ensevelis dans les cinquante mausolées qui font des abords de Plevna une immense nécropole.

Ce n'est pas que les Turcs aient prévu que cette modeste cité, placée entre le Danube et les Balkans deviendrait le centre de leur résistance. Il y existait à peine quelques batteries, quelques tranchées-abris, gardées par une faible garnison, lorsque Osman Pacha, surpris par la chute de Nicopolis, qu'il allait ravitailler, se jeta dans Plevna, où la Turquie, impuissante à garder les villes du Danube, allait jouer sa suprême partie.

Ce qu'il sut faire de la position primitive, déjà si forte par elle-même, est admirable ; ce qu'il remua de terre, sous le feu de l'ennemi, défie toute vraisemblance. Quelques semaines après l'investissement, cette place était devenue un vaste camp retranché, de vingt-cinq kilomètres de tour, défendu au nord et à l'ouest par le Vid, à l'est et au sud par une série ininterrompue d'ouvrages formidables. Là, Osman résista pendant cent quarante jours avec ses cinquante mille soldats, bientôt devenus des spectres faméliques, à deux cent mille assaillants auxquels la rigueur de l'hiver réservait des épreuves non moins terribles.

C'est après le double échec des Russes devant Plevna, le 20 et le 29 juillet, quand déjà les cosaques fuyaient jusqu'au Danube, semant la panique autour d'eux, que le prince Carol, ému par l'inoubliable dépêche du grand-duc Nicolas, qui l'adjurait au nom du Christ de marcher à son secours, jeta dans la balance le poids de son épée ; il fallait d'ailleurs, pour l'honneur des Roumains, que leur indépendance fût, non un don gratuit de l'Europe, mais bien le résultat de l'initiative, de l'énergie, de l'héroïsme de la nation elle-même.

Le 1^{er} septembre, Carol passait le Danube avec le titre de généralisme de l'armée de Plevna, et déjà le 11 septembre, ses soldats recevaient le baptême du feu, en occupant et en gardant la première redoute de Grivitza, si chèrement disputée que 2600 des leurs, tués ou blessés, tombaient sur le champ de bataille. Puis ce furent les tueries inutiles du 18 septembre et du 8 octobre, au pied de la redoute centrale de Grivitza, cette imprenable tour Malakoff de Plevna, où la 4^{ème} division roumaine laissa la moitié de son effectif. Mais le 24 octobre, le cercle de fer dans lequel les Turcs étaient enfermés se trouvait resserré plus étroitement par l'assaut victorieux de l'ouvrage de Gorjni-Doubnik, où Russes et Roumains rivalisèrent d'ardeur sous un tir à bout portant. Enfin, le 10 décembre, Osman-Pacha, à bout

de vivres et de munitions, tentait inutilement une sortie ; blessé dans le combat, il rendait sa glorieuse épée, et, le lendemain, le prince Carol faisait son entrée dans Plevna, à côté du tsar : il fallut littéralement balayer pêle-mêle les morts et les mourants pour leur ouvrir un chemin.

Combien souvent, pendant les armistices, alors que de part et d'autre on envelait des monceaux de cadavres, nos *dorobantzi* partagèrent leur pain avec des ennemis qui mouraient de faim ! Mais cette générosité de l'âme roumaine devait se révéler encore au lendemain de la victoire, à Verbitza, quand des flots de vin de champagne coulaient en l'honneur d'un triomphe si chèrement payé. Les officiers russes se renvoyaient les toasts les plus enthousiastes, malgré la présence à leur table de trois pachas prisonniers, sans prendre garde à leur humiliation : c'est alors que le colonel roumain Falcoïano, obéissant à une inspiration courtoise, leva son verre et but « au courage malheureux, au brave Osman ». Et des larmes coulèrent sur les joues hâves des vaincus, et une étreinte loyale unit les mains des adversaires de la veille.

Les environs de Plevna, avons-nous dit, ressemblent à une vallée de Josaphat ; cette terre est saturée de cadavres qui lui font de plus riches moissons ; partout des croix et des monuments, outre les morts dispersés dont la charrue découvre les os.

La Roumanie, qui a laissé là tant de ses enfants, a élevé, sur l'emplacement même de la grande redoute de Grivitza, une chapelle que garde un vétéran de son armée : c'est un vieux sergent aux cheveux blancs, à la mâle figure, encore droit et ferme malgré le poids de ses quarante ans de services, qui veille sur les restes de ses anciens compagnons de lutte.

Le monument dont il a la garde est bâti en forme de croix grecque ; l'ensemble ne manque pas d'élégance, bien que la hauteur semble un peu exa-

gérée par rapport à la largeur. L'intérieur est décoré de fresques médiocres ; le roi et la reine de Roumanie sont peints sur la paroi du narthex ; quatre énormes fenêtres répandent dans la nef supérieure une clarté aveuglante, comme pour faire valoir l'effet lugubre de la crypte souterraine. On y descend par un escalier de quelques marches. Là une lampe, perpétuelle comme le souvenir pieux des Roumains, éclaire vaguement des pyramides d'ossements et des rangées de crânes.

Et c'est cet ossuaire, où reposent les restes de tant de héros obscurs, dont le sang s'est répandu pour la gloire de leur patrie sans doute, mais aussi pour donner une patrie aux Bulgares, c'est ce monument, consacré par les prières de l'Eglise, que Boris Sarafoff voulait réduire en poussière, pour jeter un défi insensé aux Roumains. Et comme pour faciliter son abominable dessein, le vieux sergent, le gardien vigilant de ces débris sacrés, atteint d'un mal assez grave, avait été conduit, la veille, à l'hôpital de Plevna, pour y recevoir des soins.

Le Kraï de la Nuit, le grand-maître des Chevaliers de la Hache, avait quitté Sofia par le train de 11 heures et demie du matin. Un épais foulard cachait son visage. Il arriva à Plevna vers six heures du soir, sans autre bagage qu'un étui en carton, de la longueur et de la grosseur d'un rouleau de musique.

La nuit était presque tombée ; il se dirigea à pied vers la ville. Deux autres voyageurs, un homme et une femme enveloppés de grands manteaux, étaient descendus du même train, en prenant des précautions pour n'être point vus par Sarafoff. Ceux-là s'engagèrent aussitôt sur le chemin de Grivitzia.

CHAPITRE III

LA DERNIÈRE VEILLE.

Serge et Anna marchaient sans échanger une parole ; ils avaient à faire près de cinq kilomètres. Dostoïeff avait la connaissance des lieux, lui qui était venu plusieurs fois à Plevna comme à un but de pèlerinage patriotique.

Par un phénomène singulier, malgré les circonstances tragiques dont ce voyage était accompagné, il se sentait l'esprit parfaitement libre. Il songeait à cette reddition de Plevna, dont il avait eu l'occasion d'entendre le récit de la bouche même des témoins oculaires. Ces souvenirs lui revenaient en foule : il revoyait la petite cabane, isolée là-bas, non loin du pont du Vid, où fut porté le pacha prisonnier, dont une balle avait fracassé la jambe, en tuant son cheval ; les collines couvertes de milliers de soldats turcs en haillons, pouvant à peine se tenir debout ; les églises et les mosquées encombrées de munitions, d'armes et de blessés ; la ville couverte d'un lugubre manteau de neige souillée ; les rues abandonnées des vivants et encombrées de cadavres ; la vallée barrée par de longues files de véhicules, où s'entassait la population musulmane, des vieillards, des femmes, des enfants, qui espéraient s'enfuir à la suite de l'armée turque ; partout des misérables qui demandaient du pain et expiraient avant d'avoir pu le porter à leurs lèvres ; des chevaux putréfiés, des canons renversés, des fusils brisés, des caissons éventrés, des amoncellements de cadavres qui grouillaient sous l'effort des blessés pris dessous ; toute une modulation de cris de douleur et de gémisse-

ments ; un souffle de peste, et d'immenses vols de corbeaux accourus de tous les points de l'horizon pour l'horrible ripaille.

Et Serge Dostoïeff, revenu au présent, songea tout à coup que quelque chose de plus hideux encore se préparait, que toutes les horreurs de la guerre seraient dépassées par l'acte que prémeditait Sarafoff. Oui, le sombre tableau de 1877 avait sa glorieuse contre-partie ; quand devant l'armée chrétienne rangée en bon ordre, au lendemain de la victoire, le clergé orthodoxe, en habits somptueux, célébrait devant le tzar et le prince de Roumanie un office d'actions de grâces, cette prière était digne de monter jusqu'au ciel ; tous les cœurs battaient pour une grande idée, un noble but était atteint : la croix avait pris sa revanche sur le croissant, c'est une ère nouvelle qui s'ouvrirait pour ceux qui étaient restés des rayas depuis le XIV-e siècle... Et voilà qu'un Bulgare, un homme auquel obéissaient des milliers et des milliers d'autres Bulgares, le chef puissant d'un véritable gouvernement occulte, préparait un outrage sans nom qui, de l'un des deux peuples libérateurs, ferait demain le pire ennemi du peuple délivré.... Quelle satisfaction pourrait réparer une telle insulte !... Oh ! non, cela ne pouvait être, cela ne serait pas !

La nuit était claire. Serge et Anna suivaient un chemin désert bordé d'arbres ; ils allaient atteindre le village de Grivitza, que ses vergers noyaient d'ombre, quand un gémissement partit du bord de la route.

— Ecoute ! dit Anna.

C'était une plainte continue, comme un râle de mort.

Serge s'approcha. Une très vieille femme, une tsigane, était étendue sur le dos, les bras en croix. Il lui souleva la tête pour la regarder de plus près. Tout à coup, il tressaillit ; il avait reconnu la Perle Noire.

L'agonisante ouvrit les yeux.

— Laissez-moi ! dit-elle ; ici, des milliers et des milliers d'êtres jeunes et forts sont morts comme je

vais mourir, la face aux étoiles... Les jours de la Perle Noire sont révolus... Elle avait soulevé un coin du voile du mystère ; pour elle, tout à l'heure, il sera déchiré tout entier... Allez, vous deux, — aussi jeunes, aussi forts que ceux qui ont arrosé cette terre de leur sang, il y a vingt-trois ans, — allez à une mort splendide ! Aucun de ceux qui sont tombés là-bas n'en aura eu une plus belle !... Allez, vous qui êtes pardonnés, vous qui êtes bénis !

Et la Perle Noire rendit le dernier soupir.

— O mon bien-aimé, soupira Anna, je sens qu'elle dit vrai !

— Viens, dit Serge.

Et il l'entraîna rapidement vers un monticule situé sur la gauche du village. Devant eux, la chapelle roumaine découpaît sa silhouette sur le ciel.

Ils firent le tour du monument et constatèrent l'absence du gardien.

— Personne ! dit Anna.

— Nous sommes là, cela suffit, répondit Serge.

La jeune femme s'agenouilla sur les degrés du temple, et elle pria.

Quand elle se releva, elle vit Serge immobile près d'elle, perdu dans la même contemplation qu'à la lisière de la forêt de Gostinari, à l'aube du jour qui suivit la mort de Baba Rada. Et s'approchant de lui, elle pencha la tête sur son épaule, et ils restèrent là longtemps, avec cette notion certaine qu'ils ne verrait pas poindre l'aube nouvelle. Et leur sacrifice était consenti ; chaque minute, chaque seconde écoulée rapprochait l'heure de la rédemption, cette rédemption à laquelle tendaient toutes les forces de leur âme.

— Baba Rada est présente, soupira Anna ; je la sens près de moi...

Tout à coup, des pas sur le chemin les firent tressaillir. Serge entraîna doucement sa compagne derrière un des piliers du porche. Toujours la main dans la main, ils attendirent.

CHAPITRE IV.

CHEZ LA VEUVE DE FITOWSKY

En quittant la gare, Boris Sarafoff s'était glissé dans le vieux quartier turc, longue suite de grands murs percés de rares ouvertures. Deux ou trois musulmanes voilées rentraient furtivement dans ces demeures taciturnes ; quelques vieillards à turbans traînaient leurs babouches dans les rues presque désertes ; la vie s'était retirée de cette partie de la ville, où le grand-maître des Compagnons de la Nuit ne risquait pas d'être reconnu.

Il frappa à la porte d'une maison.

Un pas léger se fit entendre.

— Qui est là ? demanda une voix de femme.

— Sarafoff.

Un cri d'étonnement joyeux. Le verrou fut tiré.

La jeune et jolie brune que venait d'ouvrir était la propre veuve de Kyril Fitowsky, assassiné — elle le savait — par ordre de l'homme qu'elle recevait le sourire aux lèvres. Pour une somme d'argent, cette femme avait sali la mémoire de son mari, en déclarant par écrit qu'il était bien un espion turc. Cet odieux mensonge lui avait été payé fort cher sur les fonds du Comité secret macédo-bulgare, dont le grand-maître lui avait de plus acheté, sous son nom de jeune fille qu'elle avait repris ostensiblement, la maison entourée d'un beau jardin d'un émigrant turc de Plevna, ville où elle avait manifesté l'intention de se retirer.

— C'est bien gentil à toi, Boris, d'être venu me voir, dit-elle d'une voix langoureuse, je croyais que tu m'avais déjà oubliée.

Cette entrée en matière ne laissait aucun doute sur les rapports qui avaient uni le meurtrier et la veuve de la victime, inconnus l'un de l'autre avant le drame du 1-er février.

— T'oublier, ma petite Anghélova, je n'aurais garde de le faire. Je suis venu te demander l'hospitalité pour quelques heures...

— Pour quelques heures seulement ?

— Je m'appartiens si peu !... Ecoute, Anghélova, je compte sur ta discrétion. J'ai pu arriver à Plevna sans attirer l'attention ; je tâcherai d'en partir de même. Ce que je viens y faire aura un assez grand retentissement dans le monde ; mais toi, tu seras sourde et muette, n'est-ce pas ?

— Quand tu m'as commandé de parler, je t'ai obéi. Tu me commandes de me taire, je t'obéirai encore.

— Je n'en ai pas douté, ma mignonne, c'est pourquoi je suis ici. Mais envoie-moi chercher une bouteille de forte eau-de-vie....

— Quoi ! c'est à boire que tu vas employer ces quelques heures ? dit-elle d'un ton dépité.

— Il y a du temps pour tout, répondit Sarafoff avec un sourire équivoque.

Une vieille servante alla chercher l'eau-de-vie, dont Sarafoff se versa coup sur coup plusieurs rasades.

— On dirait que tu cherches à te griser, dit la femme.

— Je me donne du courage...

— Du courage ?

— Eh oui, puisque j'aurai le regret de quitter vers dix heures la séduisante compagnie que tu es.

Et comme elle se récriait encore, en bon prince, le conspirateur l'attira sur ses genoux.

Boris Sarafoff sauta brusquement à bas du lit, après avoir constaté, en regardant sa montre, qu'il était neuf heures trois quarts.

Il répara la désordre de sa toilette et s'approcha de la bouteille d'eau-de-vie dont il acheva de vider le contenu ; puis il glissa avec précaution dans la poche intérieure de sa jaquette le rouleau qu'il avait déposé derrière les coussins d'un divan ; enfin, après un regard un peu ironique à l'adresse de la jeune femme profondément endormie, il sortit sans bruit de la chambre, traversa le vestibule et se trouva dans la rue.

Là, le froid de la nuit le saisit.

— La dose d'alcool était un peu trop forte, dit-il à demi-voix. Avais-je tellement besoin de me donner du cœur au ventre ?

Il titubait légèrement ; le sang battait dans ses tempes, un brouillard flottait devant ses yeux. Pour combattre l'ivresse, il marqua fortement le pas en disant : « Une, deux ! une, deux ! »

Sarafoff faisait le même chemin qu'avaient suivi ceux qui l'attendaient là-haut, près de l'ossuaire. Il marcha longtemps. Tout à coup, comme il approchait du village de Grivitza, où ses pieds l'avaient porté presque automatiquement, il entendit des chiens qui hurlaient à la mort. A ce moment, la lune paraissant entre les déchirures des nuages lui permit d'apercevoir très distinctement, couché de l'autre côté du fossé, les bras en croix, le cadavre d'une vieille femme ; le pâle rayon l'enveloppait comme un suaire ; — c'était la Perle Noire, dont tout à l'heure Serge et Anna avaient recueilli le dernier soupir. La lune s'était aussitôt cachée, et — le croirait-on ? — l'homme qui avait pris Melnik avec une poignée de partisans, ce fou de vaillance, sentit perler à son front une sueur glacée, tandis que son cœur battait irrégulièrement et que ses jambes se dérobaient. Une sorte d'horreur sacrée s'emparait de Sarafoff.

Il essaya de réagir.

— Une carcasse au bord du chemin, la belle affaire ! dit-il tout haut. Il y en a eu bien d'autres par ici, il y a vingt-trois ans !

Et levant les yeux, il vit à sa gauche, sur la hauteur, la chapelle roumaine se profilant sur le ciel ouaté de nuages.

Et malgré lui, Sarafoff s'arrêta tout net.

Puis résolument, il se mit à gravir le sentier, tandis que, là-bas, sans trêve, les chiens hurlaient à la mort.

CHAPITRE V.

LA NUIT DES SPECTRES.

Oui, pour la première fois, Sarafoff avait peur.

Et cette peur, l'homme de bronze l'avait pressentie, lui qui avait demandé à l'ivresse le courage d'aller où il allait, pour un crime sans nom.

Un églantier accrocha un pan de son vêtement. Il se sentit frissonner, comme si une main l'eut arrêté au passage.

— Laissez-moi ! dit-il sans se retourner.

Puis, faisant un effort sur lui-même pour regarder :

— Suis-je bête !... un buisson !

Tout à coup, les objets réels perdirent leurs contours, la colline de Grivitză se peupla d'ombres, vagues d'abord, puis de plus en plus précises ; comme dans la ballade de Zedlitz, comme dans la «Revue nocturne» de Raffet, les morts s'éveillèrent, — les morts de l'année terrible des Balkans, les morts des grandes batailles de 1877.

Devant Sarafoff se dressaient les *dorobantzi* en sandales, ces épiques paysans qui avaient quitté la charrue pour le fusil, à la voix de Carol ; mais la *cacioula* hérissée d'une plume d'aigle couvrait des têtes aux yeux vides ; mais les mains qui battaient la charge sur les tambours n'avaient plus de chair aux phalanges ; mais elles n'avaient plus de lèvres, les bouches qui criaient dans la nuit : Halte-là !

— Hein ?... Quoi ?... La sacrée eau-de-vie ! murmura Sarafoff.

Et prenant sou élan, il fonça sur les fantômes.

Plus de *dorobantzi*. Sarafoff s'arrêta pour s'essuyer le front. Il regarda encore, il étouffa un juron.

Formés en carré, croisant la baïonnette, c'était au tour des chasseurs à la veste marron et vert, au chapeau de feutre noir gansé de cuir, de défendre la chapelle du souvenir roumain, comme jadis ils avaient attaqué la redoute turque.

— Halte-là ! crièrent-ils.

— Toujours les fantasmagories de l'ivresse ! dit encore Sarafoff.

Il serra ses tempes dans ses deux mains, il se frotta les yeux. Les chasseurs s'étaient évanouis.

Et avec un rire forcé, le misérable passa outre. Mais maintenant des trompettes sonnaient la charge ; des squelettes de chevaux s'ébranlaient, éperonnés par des *roshiori* au dolman rouge, par des *calarashi* au dolman noir.

— Halte-là !

Instinctivement Sarafoff serra les épaules et courba la tête, comme si tous ces cavaliers d'ombre allaient lui passer sur le corps. Puis il parvint à se dominer, et avec un geste large, comme pour balayer les es cadrons d'outre-tombe :

— Folie !... mensonge que tout cela !... Non, les morts ne reviennent pas !

Le cavaliers roumains avaient disparu. Mais à leur place, s'étendait la sombre ligne des fantassins russes à la tunique verte.

— Halte-là ! crièrent les Moscals.

— Non ! répondit Sarafoff d'une voix de défi. A vous aussi, je dis : non !

Au rauque «halte-là !» des cosaques du Don et de l'Oural, fut opposé le même «non !»

«Non !» aux chevaliers-gardes ; «non !» aux hus sards splendides ; «non !» aux lourds canonniers.

Sarafoff avait croisé les bras sur sa poitrine ha letante.

— Eh bien, est-ce fini ? demanda-t-il aux ténè bres, quand les morts libérateurs de sa patrie eurent regagné leurs sépulcres.

Ce n'était pas fini.

Les Turcs eux-mêmes, oui, les Turcs s'unissaient à la protestation des soldats du Christ. Maintenant, c'étaient des spectres coiffés du fez qui défendaient contre le profanateur l'ossuaire où reposaient leurs rivaux de jadis. Ces vaillants ne voulaient pas une insulte à d'autres vaillants.

— Halte-là !

Sarafoff eut un mouvement de recul.

— Ah ! si Mahomet s'en mêle !...

Il se pinça jusqu'au sang pour s'assurer s'il était ou non le jouet d'un cauchemar. Puis, les mains tendues comme pour se protéger, il alla de l'avant.

Mais quoi ! une foule désarmée essayait encore de l'arrêter !... Des femmes éventrées, des enfants dont la tête avait été écrasée contre le pavé, des vieillards à la barbe rougie de sang, Nicolas Marinoff le fusillé, Maria Marinoff la brûlée, tous les Bulgares victimes des affreux bachi-bouzouks se dressaient devant l'impie en lui criant, eux aussi :

— Halte-là !

Un instant, Sarafoff ferma les yeux et se boucha les oreilles. Puis il ricanâ :

— Je n'ai pas l'ivresse gaie, décidément !... Pourquoi, diable ! aller boire cette eau-de-vie, comme un mauvais conscrit qui va marcher au feu !... Ces fantômes, c'est mon imagination qui les évoque, ce sont les fumées de l'alcool qui les enfantent !... Non, les morts ne reviennent pas... Mais quand même ils reviendraient, à ceux, Roumains, Russes, Turcs ou Bulgares, qui me crieraient : Halte-là ! je répondrais encore et toujours : En avant !

Et ses yeux fouillèrent l'ombre.

Disparus, tous les fantômes ; devant lui, à quelques pas, se dressait la chapelle roumaine.

— J'y suis donc ! dit-il d'un air de triomphe.

Et soudain gouailleur :

— C'est plus fort tout de même que la lutte de Jacob avec l'ange ; à moi seul, j'ai vaincu trois armées de spectres.

CHAPITRE VI

LA MORT SPLENDIDE.

Ils attendaient donc, Serge et Anna, derrière un des piliers du porche, et l'étreinte de leurs mains se resserra, quand la présence de l'ennemi leur fut révélée.

Sarafoff s'était arrêté à cinq pas ; le bruit de sa respiration haletante parvenait à leur oreille.

Longuement, il regarda la façade de l'ossuaire ; il semblait se consulter. Puis sur la pointe du pied, en laissant sur sa droite le petit logement du gardien — logement qu'il croyait occupé par le vieux sergent dont il ignorait la maladie, — il se dirigea vers le chevet du mausolée.

Avec des précautions infinies pour ne point faire grincer le sable, Serge et Anna, opérant le même mouvement par l'autre côté de la chapelle, réussirent à se poster derrière une fausse colonne dont la saillie les cachait, tandis qu'ils pouvaient surveiller les moindres gestes de Sarafoff.

Celui-ci s'était agenouillé devant le soupirail grillé qui donne du jour à la crypte. La cartouche reposait sur l'herbe à côté de lui. Il se parlait à demi-voix :

— La mèche est calculée pour durer deux minutes, plus de temps qu'il n'en faut pour me mettre à l'abri.... Jetterai-je la cartouche dans le caveau?... La fixerai-je dans le soupirail?... Va pour le soupirail! toute l'abside sera démolie...

Il engagea l'engin destructeur entre deux barreaux, contre la bordure de pierre de la fenêtre.

Une allumette flamba.

Serge fit le mouvement de s'élancer. Anna le retint.

Il comprit : pas de lutte, le martyre. Et il baissa pieusement la main de sa compagne...

On sait qu'une cartouche de dynamite, dite cartouche de guerre, se compose d'un cylindre métallique dans lequel est tassé l'explosif, une poudre silicieuse imprégnée de nitro-glycérine. Une des extrémités porte le détonateur, une simple capsule de fulminate à laquelle vient aboutir l'extrémité de la mèche, faite de pulvérin comprimé dans un mince tube de plomb étiré à la filière — c'est ce qu'on appelle le bickfort.

Sarafoff avait mis le feu à la mèche.

Vivement il se releva et prit sa course dans la nuit.

Tout à coup, un bruit le fit se retourner : sous le regard glacé d'une lune tragique, il vit distinctement deux ombres noires qui se portaient vers le soupirail.

Il vit cela, le misérable, et un cri d'angoisse s'étrangla dans sa gorge, et le poil de sa chair se hérissa, et une sueur glacée baigna son visage. Ses jambes vacillèrent, il tomba sur les mains, et dans son affolement, il se traîna ainsi comme un vil animal.

Car Sarafoff ne doutait plus, à ce moment, de l'accomplissement du miracle que lui avait annoncé Ivan Dogaroff, quand vêtu de la robe monacale qui prêtait encore plus de solennité à ses paroles, il lui disait : « Prends garde ! à défaut des vivants, les morts pourraient empêcher la profanation que tu médites... Tu te ris de la justice des hommes ; crains la justice de Dieu ! » Son hallucination de tout à l'heure hantait de nouveau son cerveau, autrement précise maintenant. Il ne songea même pas que ce pouvaient être des créatures humaines qui se mettaient en travers de son dessein sacrilège ; non, il crut

réellement à une intervention surnaturelle ; l'esprit superstitieux, endormi par l'éducation, se réveilla chez ce fils d'une race superstitieuse.

Et ne pouvant se relever, et voulant fuir quand même, il rampait comme un serpent, en déchirant ses mains et ses genoux aux cailloux tranchants.

Soudain retentit une épouvantable détonation ; un souffle puissant, un souffle de cyclone, écrasa un instant Sarafoff contre le sol. Mais ce fait brutal réagit contre sa prostration. Il fut debout, il regarda. Le monument avait donc sauté ! Les deux ombres de tout à l'heure avaient donc été impuissantes à le protéger, comme la populace de fantômes qui lui barraient le chemin avait été impuissante à l'empêcher d'avancer ! Le condamné de Bucarest était donc vengé des Roumains !

Mais que vit Sarafoff ? La chapelle était intacte ; la croix qui couronne sa coupole se profilait fièrement sur le ciel. Et c'est à deux cents mètres de là environ que montait le nuage de fumée produit par l'explosion. Pas de doute, la cartouche avait été réellement arrachée de l'endroit où sa main impie l'avait posée ; les morts avaient eu raison du vivant.

Et alors la peur donna des ailes à Boris Sarafoff. Eperdu, il s'enfuit en hurlant, loin, bien loin, droit devant lui, escaladant les clôtures, sautant les fossés, jusqu'à ce que, rencontrant un petit bois, il se laissa tomber anéanti, le visage dans la mousse.

Revenons un peu en arrière.

Serge avait enlevé la cartouche de dynamite. Il courait avec Anna dont il pressait la main, tandis que la mèche se consumait lentement. Il aurait pu essayer d'arracher le tube de plomb du bickfort, pour prévenir l'explosion ; il aurait pu du moins se débarrasser de la cartouche et chercher avec sa compagne le salut dans la fuite, quand déjà ils se trouvaient assez loin pour que l'explosion ne causât à la chapelle d'autre dommage que le bris inévitable des verrières. Mais non, leur sacrifice à tous les deux

était librement consenti ; de toute leur âme, ils aspiraient aux épousailles éternelles, à la rédemption dans l'accomplissement du grand devoir.

Le lendemain, au pied de la colline, on trouva des restes humains affreusement mutilés, méconnaissables, dispersés sur un espace d'une centaine de mètres. Par simple hypothèse, on conclut que l'engin explosif dont le bruit avait terrifié, pendant la nuit, les paysans des environs, avait fait deux victimes.

La prédiction de la Perle Noire devait se réaliser ; ces lambeaux de chair étaient si bien confondus qu'on ne chercha même pas à reconstituer les cadavres en vue de la constatation de leur identité. On les réunit dans une même bière pour leur donner la sépulture.

C'était bien la mort splendide due au repentir, due à l'amour de Serge Dostoïeff et d'Anna Mari-noff. Ils avaient effacé la souillure ; en cueillant la palme du martyre, ils s'étaient élevés au suprême degré de l'héroïsme et de la sainteté.

Et dans le modeste cimetière de Plevna, reposent les dépouilles mortnelles de Serge et d'Anna, non loin de celles de la Perle Noire... Dors ton dernier sommeil, ô Rose des roses, en vue de cette colline où le brave forestier Stan, justicier de Dieu, vengea ta mère, où le fiancé de tes vingt ans, Radou Sherbanesco, combattit pour l'indépendance de ton pays !... Vous deux, la Xanti et le Polidor d'autrefois, vous aviez droit à un coin de cette terre imprégnée du généreux sang roumain, vous dont les derniers jours furent consacrés à contrecarrer l'œuvre de meurtre et de lâcheté de l'ennemi des Roumains, de Boris Sarafoff !

Décembre 1900—Mai 1901

T A B L E

DU TOME SECOND

DEUXIÈME PARTIE

Livre premier

SARAFOFF

	<u>Pages</u>
I. Souvenir des vieilles guerres	7
II. Un instantané de Sofia	12
III. Boris a parlé	17
IV. Ni Sarafoff ni Dostoïeff	23
V. Servir !	27
VI. Deux amours font une haine	32
VII. L'insulte et le défi	37
VIII. Une interview	42

Livre deuxièmo

LES BULGARES À BUCAREST

I. Alexandre Trifonoff	51
II. Où mènent les mauvais chemins	58
III. Les bayadères	62
IV. Une journée d'Iscousesco	69
V. Sept contre un	77
VI. Chez le pédicure	82
VII. Le bourreau des cœurs	88
VIII. La razzia	93

	Pages
IX. Le coq chanta trois fois	98
X. Le mauvais café	105
XI. Le rabbin Mané Técelfarès	114
XII. Intermezzo	122

Livre troisième

A BON CHAT BON RAT

I. Les muets parlent	131
II. Les derniers préparatifs	137
III. En cabinet particulier	142
IV. Un serment tenu.	147
V. Qui n'est que la suite du précédent	153
VI. La foire des Moshi	158
VII. Le grand jour des Moshi	165
VIII. Les perplexités de Rachel	172
IX. Le fond du panier	177
X. Entre amis	181
XI. Une idylle tragique	186
XII. Le chef-d'œuvre d'Iscousesco	191

Livre quatrième

MIHAÏLÉANO

I. Le «Grécou»	199
II. Le patriote	204
III. Les mots qui tuent	209
IV. La journée des rencontres	214
V. Les premières cartouches	221
VI. Stoian Dimitroff	227
VII. L'entrée en campagne	232
VIII. Après la sorcière du wagon, la «demoiselle du salon»	238
IX. Le pire entre les pires	245

	Pages
X. Ecce homo !	250
XI. Le dernier jour d'un condamné	254
XII. Un par terre, tous debout!	260
XIII. Rachel ne se mariera pas encore	266

Livre cinquième

LES HEUREUX DE LA VIE

I. Sinaïa	273
II. L'edelweiss	278
III. Où reparait Sakélarios	285
IV. Un revenant	291
V. La complainte de Mihaïléano	297
VI. La veillée mortuaire	302
VII. Ce qu'il y avait dans un vieux coffre	309
VIII. Le témoignage de l'enfant	314
IX. Le code de l'assassinat	321
X. Ni emblème, ni relique	326
XI. Le mythe d'Orphée	333
XII. Noces paysannes	338

Livre sixième

DU CABINET NO. 4 À LA COUR D'ASSISES

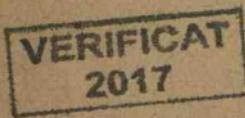
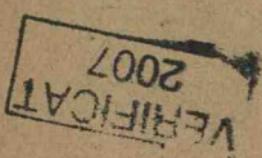
I. Ce que disait la presse	349
II. Un magistrat «modern style»	353
III. Où le prévenu reçoit l'accolade du juge . .	359
IV. Les gaietés de l'instruction	364
V. Un citoyen indigné	370
VI. La cachette	376
VII. Le poison	382
VIII. «Qu'on se méfie des boiteux»	386
IX. Vacareshti	392
X. La cour d'assises	399



EPILOGUE

RÉDEMPTION

	Pages
I. Les suites d'une condamnation	409
II. Plevna	413
III. La dernière veille	418
IV. Chez la veuve de Fitowsky	421
V. La nuit des spectres	425
VI. La mort splendide	428



16 miles